This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Library
S42.05
A613

LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY

PUBLICATION COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

EDMOND STOULLIG

# LES ANNALES du Théâtre et de la Musique

AVEC UNE

Préface par M. CATULLE MENDÈS

*Vingt-huitième Année*

1902

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES & ARTISTIQUES
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1903

Tous droits réservés

LES

# ANNALES DU THÉATRE

## ET DE LA MUSIQUE

# DU MÊME AUTEUR

Les *Annales du Théâtre et de la Musique*, comprennent 27 volumes, les vingt-et-un premiers en collaboration avec M. Edouard Noël :

1er volume (année 1875), avec une préface de Francisque SARCEY ;

2e volume (année 1876), avec une étude de Victorien SARDOU, de l'Académie française : *L'Heure du Spectacle :*

3e volume (année 1877), avec une étude de Edmond GOT, de la Comédie française : *Le Théâtre en Province :*

4e volume (année 1878), avec une étude de Emile ZOLA : *Le Naturalisme au Théâtre ;*

5e volume (année 1879), avec une préface de Henri de LAPOMMERAYE : *1779-1879 :*

6e volume (année 1880), avec une étude de M. Victorin JONCIERES : *La Question du Théâtre-Lyrique ;*

7e volume (année 1881), avec une préface de Henry FOUQUIER : *La Maison de M. Perrin :*

8e volume (année 1882), avec une étude sur la *Mise en Scène*, par Émile PERRIN, de l'Institut ;

9e volume (année 1883), avec une préface de Charles GARNIER, de l'Institut : *Le Tout Paris des Premieres :*

10e volume (année 1884), avec une préface de Henri de PÈNE : *Le Journal et le Théâtre ;*

11e volume (année 1885), avec une étude de Charles GOUNOD, de l'Institut : *Considérations sur le Théâtre contemporain ;*

12e volume (année 1886), avec une préface de Jules BARBIER : *Les Jeunes ;*

13e volume (année 1887), avec une préface de M. Jules CLARETIE, de l'Académie française : *Il y a cent ans ;*

14e volume (année 1888), avec une préface de Hector PESSARD : *Le Théâtre Libre ;*

15e volume (année 1889), avec une préface de Henri MEILHAC, de l'Académie française : *La Comédie au Cercle ;*

16e volume (année 1890), avec une préface de M. Ludovic HALÉVY, de l'Académie française : *Une Directrice de la Comédie-Française ;*

17e volume (année 1891), avec une préface de M. Gustave LARROUMET, de l'Institut : *Le Centenaire de Scribe ;*

18e volume (année 1892), avec une préface de M. Jules LEMAITRE, de l'Académie française : *Le Mysticisme au Théâtre ;*

19e volume (année 1893), avec une préface de M. F. BRUNETIÈRE, de l'Académie française : *La Loi du Théâtre ;*

20e volume (année 1894), avec une préface de Francisque SARCEY ;

21e volume (année 1895), avec une préface de M. Félix DUQUESNEL : *De l'Evolution des Répertoires dramatiques ;*

22e volume (année 1896), avec une préface de M. A. CLAVEAU : *L'Education du Comédien ;*

23e volume (année 1897), avec une préface de M. Emile FAGUET, de l'Académie française : *La Comédie Contemporaine ;*

24e volume (année 1898), avec une préface de M. Augustin FILON : *La Philosophie du Théâtre ;*

25e volume (année 1899), avec une préface de M. Albert CARRÉ : *Le Prix Monbinne ;*

26e volume (année 1900), avec une préface de M. Lucien MUHLFELD : *Le Malaise du Théâtre ;*

27e volume (année 1901), avec une préface de M. Paul HERVIEU, de l'Académie française : *Un Ancêtre aux Annales du Théâtre et de la Musique.*

Edmond STOULLIG

*PUBLICATION COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE*

# LES ANNALES DU THÉATRE ET DE LA MUSIQUE

AVEC UNE

Préface par M. CATULLE MENDÈS

*Vingt-huitième Année*

1902

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES & ARTISTIQUES
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
50, CHAUSSÉE-D'ANTIN, 50

1903

Tous droits réservés

302159

# Les Autres & Nous

Tâchons de démêler si l'envahissement de la France théâtrale par l'esprit étranger est propice ou contraire au développement de notre génie personnel.

L'âme française fut toujours pénétrable; toujours elle fut poreuse, absorba, s'assimila. Etait-ce qu'elle manquait d'originalité native? point du tout; mais elle est une race faite de beaucoup de races, faite de toutes les races qui autour d'elle restèrent distinctes. De sorte qu'elle ne reçoit jamais rien qui ne soit une part d'elle; et, quand on lui donne, on lui rend. Nous sommes un peuple qui est tous les peuples. Notre unité est faite des universelles diversités et notre littérature est personnelle justement par la fusion en une seule de toutes les personnalités. Méridionale par la conquête latine, orientale par le séjour arabe, occidentale par l'indigénat

celte et par l'invasion germaine, septentrionale par l'installation des northmans, la France intellectuelle rapproche les quatre points cardinaux de l'humanité; mais nous lions d'un strict instinct – comme on fait un bouquet — la multiple rose de tous les vents de l'esprit. Oui, répétons-le, rien ne saurait nous être donné qui ne soit à nous. De là, notre consentement, qui reste patriotique, à toutes les influences étrangères, contemporaines ou antiques; et de tout nous faisons de la France.

Ceci dit — dont l'évidence éclate, — par quelle fausse et niaise honte, qui aurait l'étroitesse d'un chauvinisme, répudierions-nous le mélange à notre génie des génies des autres patries lointaines ou proches, qui ne lui sont pas étrangers en effet, et lui ajoutent seulement, par suite des différences circonstancielles de mœurs et de langages, des singularités souvent agréables ou belles; qui, en étant eux-mêmes, étaient nous déjà?

Il ne s'y trompait pas, Richard Wagner, qui fut pourtant le plus national des créateurs, le plus allemand des Allemands, qui

eut le droit de dire, après la première représentation à Bayreuth de la quatrième partie de l'*Anneau du Niebelung :* « Nous avons enfin un art allemand ! » il ne s'y trompait pas, lui, qui, malgré son éperdu besoin de nationalité, se tournait cependant, toujours inquiet, vers la France, et ne se fût pas jugé suffisamment compris, s'il ne l'eût pas été par la France aussi, cette part totale de tout. Et tous les génies ont besoin, pour être sûrs du triomphe chez eux, d'avoir triomphé chez nous, c'est-à-dire chez soi.

Rien n'est donc plus naturel ni plus traditionnel que l'acceptation en notre pays des littératures de tous les pays : nous sommes, par la convergence des diversités, la capitale des Etats-Unis de la pensée générale ; et, toute, elle doit abonder ici, s'y joindre, y préciser, et y être fondée, et y croître et y multiplier, pour en irradier ensuite, universelle, en chacune de ses personnalités retrouvée, et agrandie.

Mais il faut établir quelque différence entre les modes de l'esprit et la durable beauté du génie : celle-ci a tous les droits

d'un juste despotisme ; celles-là ne méritent que le dédaigneux geste qui renvoie par delà la frontière.

Gardons-nous d'accueillir, nous, France, cette Angleterre ou cette Russie, qui s'habille comme nos cocottes, chantonne comme nos opérettes, rit comme nos vaudevilles. On ne saurait dire quel tort causa aux divers instincts nationaux l'imitation des tics de l'originalité française. Considérant le sort des nations qui nous empruntèrent Scribe et les frères Cogniard, évitons de nationaliser en France le métier courant, la drôlerie facile, l'imbécillité, le néant des œuvres littéraires ou dramatiques à qui, chez nos voisins d'Europe, des aventures de minutes, des complots de fugaces écoles, ou des réclames, valurent quelques semblants d'importance. Certes, ce fut une heure intéressante dans le destin de la pensée française, lorsque M. Antoine, qu'un instinct guidait, nous fit connaître les *Revenants*, et le *Canard sauvage*, et la *Faillite*. Encore qu'elle se manifestât bien tard à Paris, et quand déjà le procès en était jugé et gagné en Scandinavie

et en Allemagne, l'Idée ou la Chimère norvégienne pénétra légitimement nos âmes. Aucun de ceux qui méritent le nom de poëte ne se déroba au génie mystérieux, sublimement puéril, de M. Henrik Ibsen, ni au tout puissant talent généreux de M. Bjoernson. Et nous avons tous voulu que, évoquant en nous des intimités fraternelles, le génie du Nord nous apprît plus de lointain et de rêve. Notre intellectuelle accolade s'ouvrit toute grande pour accueillir, embrasser et faire nôtre la récente imagination septentrionale. Et je pense avoir montré que je n'avais pas besoin de prendre le train pour me plaire aux paysages de la rêverie exotique. Mais il est inutile de jouer en France les vaudevillistes de Stockholm, de Copenhague ou de Berlin ; nous avons MM. Feydeau et Gandillot, qui ont plus d'esprit qu'eux, et qui nous suffisent.

Parlons net et sans plaisanterie.

Ceux qui s'imaginent que nous ne nous tenons pas au courant du mouvement littéraire et dramatique dans les nations voisines de la nôtre se trompent. Nous savons par-

faitement, comme on dit, de quoi il retourne.

Or, en Scandinavie et en Allemagne, où le sillage du rêve d'Ibsen et le sillon du talent de Bjœrnson déjà s'effacent, toute manifestation importante et vraiment personnelle du génie national a cessé.

Comme la poésie allemande est morte avec Henri Heine, qui d'ailleurs l'a tuée, dieu-bourreau ; comme la musique allemande est morte avec Richard Wagner qui rêva un art double et universel auquel, seul, il pouvait suffire ; le théâtre, le poème, le roman de Norwège, et de Danemark, et de Bavière, et d'Autriche, et de Prusse sont défunts; et nous n'aurions à leur emprunter que la pourriture du roman, du poème, du théâtre qu'ils nous empruntèrent, déjà défraîchis, comme une modiste de Leipzig ou de Vienne vient acheter les vieux modèles des magasins de modes de Paris. Ce qui, à l'heure actuelle, triomphe par de là nos frontières, ce sont les basses gloires de nos librairies médiocres, de nos médiocres théâtres; nous qui avons mieux à offrir à la curiosité étrangère

que de niaises comédies, que des vaudevilles et des opérettes, nous sommes admirés là-bas à cause de ce qui ne vaut pas de l'être. Et une colère quelquefois nous prend, véritablement, à songer que l'on aime de nous ce que nous en méprisons, — pareils à un honnête père de famille qui verrait avec épouvante qu'on accueille et qu'on honore, chez de braves gens qui ne savent pas, la seule prostituée de sa race.

Hélas! oui, ce qu'on appelle, pour notre honte, le goût français, ce qu'on considère à l'étranger comme notre vrai art, — ainsi le cancan dansé par les Goulues en tournée passe pour notre danse nationale, — réussit, fait de l'argent, est acclamé, est imité. Imité, là est le mal. En Europe, tout le théâtre est en proie au pastiche de nos ignominieux théâtres ; les nationalités étrangères se déshonorent et se gâtent à plagier nos deshonneurs. Ah ! certes, je le sais, de fiers jeunes esprits, par de là le Rhin, réagissent contre la vilenie de l'invasion française. Combien je les estime de ne pas aimer de nous ce qui en est haïssable ! et le bel orgueil

d'une plus honorable imitation est en eux. Mais enfin, tout de même, ils ne sont, la plupart du moins, que des imitateurs ou que des transformateurs de l'esprit français. — Partant, de quelle utilité nous serait la traduction, en français sans doute médiocre, detrois ou quatre comédies françaises, de deux ou trois drames français qui, naguère, furent mal traduits en allemand?

En France, l'heure est trouble, j'en conviens; les esprits sont diversement tiraillés, les convictions indécises, et les meilleurs d'entre les nouveaux, s'ils sont sûrs de leur art personnel, ne savent pas encore où ils en sont dans la générale pensée.

Seul, jeune et rayonnant, avec son charmant et magnifique génie, Edmond Rostand, traditionnel et neuf, triomphe absolument ; et, comme je l'ai dit ailleurs, après avoir conquis la France, il lui a reconquis le monde.

Mais autour de lui règne une inquiétude. Tant de chefs-d'œuvre dont on se souvient, tant de chefs-d'œuvre qu'on espère, sans savoir au juste de quoi ils seront faits, font

hésiter l'orientation des esprits. Nous avons subi beaucoup de lois artistiques vite brisées. Ceux pour qui je suis déjà un très ancien aîné, fidèle à ses vieilles fois mais incliné vers leurs jeunes espoirs, n'ont pas encore, malgré les noms d'écoles, dont ils essayèrent de préciser leurs aspirations, trouvé la formule générale d'un art où, sans ressemblance de personnalités, se grouperaient de sûrs efforts vers un commun idéal. Presque tous ont du talent parmi ceux qui viennent ; mais, puisque aucun d'eux, jusqu'à présent, n'a révélé le génie qui a le droit d'être seul, comment ne se sont-ils pas encore joints dans la parfaite réalisation d'un ensemble d'œuvres qui marquerait une date en l'histoire littéraire des âges français ? N'importe ! ils travaillent, ils cherchent, ils veulent. Ils sont de la vie, ils sont de la force, ils sont de la tentative acharnée. Le plus souvent, je ne les flatte guère, et l'estime que quelques-uns veulent bien avoir pour moi est peut-être due justement à mon choix de ne les louer que quand je les juge dignes d'éloges.

Mais enfin, c'est d'eux seuls que l'on peut attendre, puisqu'ils sont les nouveaux, l'imprévu, peut-être sublime! Ils sont la veille d'on ne sait quel jour; je ne pense pas que la nouvelle clarté de France soit destinée à s'éteindre avant midi.

Donc, nos théâtres d'art ont pour premier, sinon pour unique devoir, d'offrir à la jeune génération que nous voyons éclore, et que sans doute nous verrons s'épanouir, l'occasion de provoquer et de vaincre le public, ce monstre docile. Car il est docile à la Beauté, le public! Ne doutons jamais de la foule! *Odi profanum vulgus*, c'est bien le mot du médiocre poète qu'était Horace, ni Pindare ni Hugo n'eurent peur de la multitude. La Beauté poétique et le Peuple, c'est la sœur et le frère, pas du même lit; l'une, fille de l'esprit, rare, s'est trop longtemps isolée en de splendides et lointains mystères; l'autre, fils de l'instinct, innombrable, trop souvent a grouillé vers l'égout des villes ou dans le ruisseau des champs. L'une est divine; l'autre est formidable, grossier parfois. Mais chante l'épithalame de quelque universel

inspiré, la sœur et le frère se reconnaissent, se sourient, s'embrassent; et c'est le devoir, le devoir de nous tous, poètes, critiques, directeurs de théâtre aussi, de préparer leurs belles noces sublimement incestueuses.

CATULLE MENDÈS.

---

# LES ANNALES DU THÉATRE ET DE LA MUSIQUE

## ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE

Le *Siegfried* de Wagner, suivi, avec des fortunes diverses, d'*Orsola*, l'opéra des frères Hillemacher, du ballet de *Bacchus* de M. Alphonse Duvernoy et du drame de *Paillasse* de M. Leoncavallo, les reprises de l'*Africaine* et de *Don Juan* et les remarquables représentations de MM. Jean de Reszké et Van Dyck caractériseront l'année 1902, dont nous allons marquer au jour le jour les grands et petits événements.

3 JANVIER. — La première représentation de *Siegfried*[1] confirmait absolument le beau succès

1. DISTRIBUTION. — Siegfried, M. *Jean de Reszké*. — Le Voyageur, M. *Delmas*. — Mime, M. *Laffitte*. — Albérich, M. *Noté*. — Fafner, M. *Paty*. — Brünnhilde, Mlle *Grandjean*. — Erda, Mme *Héglon*. — La voix de l'Oiseau, Mlle *Bessie Abott*.

Le directeur de l'Opéra recevait des éditeurs de Richard Wagner une superbe partition de *Siegfried*, ornée de cette flatteuse — et méritée — dédicace :

A Monsieur P. Gailhard, directeur de l'Opéra, à qui nous devons en la date du 3 janvier 1902, un *Siegfried* inoubliable, bien digne de la première scène du monde ! Par des études minutieusement artistiques,

de la répétition générale publique donnée le 31 décembre de la précédente année, (voir notre volume de 1901), et la soirée se terminait par de nombreux rappels aux artistes et à l'orchestre qui s'était surpassé. M. Jean de Reszké s'affirmait un Siegfried plein de charme, de jeunesse et d'éclat. M. Laffitte se montrait étourdissant de fantaisie dans le rôle de Mime. Et par sa noblesse, sa fière allure, sa voix chaude et généreuse, M. Delmas était bien le Voyageur le plus complet que nous ayons jamais entendu.

11 JANVIER. — Premier bal masqué de la saison. Orchestre sous la direction de MM. Ganne et Bosc.

15 JANVIER. — Dans l'invisible Oiseau de *Sieg-*

---

la splendeur des décors, le choix exquis de ses collaborateurs, il a merveilleusement enchâssé l'œuvre colossale de Richard Wagner.

« Les éditeurs remplis d'une sincère gratitude,

« B. SCHOTT'S SOHNE, de Mayence. »

En Allemagne, où *Siegfried* est depuis longtemps considéré comme l'une des pièces les plus difficiles à mettre en scène et à distribuer, on s'accordait à reconnaître que M. Gailhard avait monté en toute perfection l'œuvre fameuse de Wagner.

L'une des plus célèbres revues de Berlin, *Die Musik*, constatait le fait dans des termes que, pour notre amour propre national, nous nous plaisons à reproduire ici :

« Après avoir assisté aux premières représentations du Cycle, à Bayreuth, après avoir entendu *Siegfried* plus de cinquante fois, dont vingt fois sous la direction de Hans Richter, je puis assurer, déclare le docteur O. Berggruen, que sur aucune scène à orchestre découvert, on ne peut donner de cet ouvrage superbe une interprétation meilleure que celle de l'Opéra de Paris ; j'ajoute que peut-être aucun théâtre n'est capable de réaliser avec ses propres artistes une pareille exécution. L'orchestre sous la direction de M. Taffanel, le Siegfried de M. de Reszké, le Wotan de M. Delmas, le Mime de M. Laffitte, ont été au-dessus de toute attente. Les petits rôles ont tous été très bien rendus. Vingt-neuf minutes de musique ont été coupées en tout. La représentation dure quatre heures douze minutes avec un intervalle de vingt minutes à chaque entr'acte. Le succès remarquable et exceptionnel de *Siegfried* doit être considéré comme tout à fait assuré. »

*fried*, Mlle Berthe Mendès, à la voix pure et fraîche, remplace au pied levé Mlle Bessie Abott. Le rôle de Fafner est chanté par M. Cancelier.

29 JANVIER. — Dans les *Barbares* de M. Saint-Saëns — suivis du joli ballet la *Korrigane*, de M. Widor, avec Mlle Zambelli — M. Rousselière chante avec succès le rôle de Marcomir. Celui de Scaurus, remarquablement créé par M. Delmas, est tenu par M. Baër.

28 FÉVRIER. — Reprise de l'*Africaine*, opéra en cinq actes de Scribe, musique de Meyerbeer[1]. — La première représentation nous reporte au 28 avril 1865 : dès le 9 mars de l'année suivante, après un délai de dix mois et neuf jours, l'œuvre posthume de Meyerbeer était déjà jouée pour la centième fois. Aucun ouvrage n'avait jusqu'alors obtenu, sur la scène de l'Académie de musique, un succès aussi rapide. Ajoutons qu'il était pleinement justifié par les beautés de premier ordre que contenait cette colossale partition. En dépit de la longueur de l'œuvre qui, malheureusement, ne put être élaguée par Meyerbeer au cours des répéti-

---

1. DISTRIBUTION. — Vasco de Gama, M. *Gaston Dubois*. — Nélusko, M. *Noté*. — Don Pedro, M. *Chambon*. — Don Alvar, M. *Laffitte*. — Le grand Brahmine, M. *A. Gresse*. — Le grand Inquisiteur, M. *Paty*. — L'Amiral, M. *F. Baër*. — Selika, Mlle *Jane Marcy*. — Inès, Mlle *Andrée Dereims*. — Anna, Mlle *Mathieu*.

MM. *Gallois, Gonguet, Baudin, Barrau, Lacombe, Dénoyé, Cancelier, Paliantl, Perrin, Vilain, Bouissavin, Fourcade, Narçon*.

Danse : Mlles *J. Régnier, Viollat, Beauvais, Ixart, G. Couat, Barbier, Meunier, Billon, Mouret, Parent, Mestais, L. Mante, L. Piron, L. Couat, Boos, S. Mante, Dockes, Klein*.

Le 12 mars, M. Affre chantait pour la première fois le rôle de Vasco de Gama, qu'une indisposition l'avait, lors de la reprise, obligé de céder à son jeune camarade, M. Dubois. M. Bartet remplaçait M. Noté dans Nélusko.

tions, l'*Africaine* renferme, ce nous semble, encore assez de remarquables pages pour se maintenir au répertoire, concurremment avec les *Huguenots* et le *Prophète*. Le premier acte, la Séance du Conseil, et le quatrième, celui du Nouveau Monde, ne sont-ils pas pleins de couleur, d'originalité et de puissance dramatique? La Marche, la scène du Mariage, l'air de Vasco et le duo d'amour ne méritent-ils pas d'être appréciés, — même aujourd'hui? L'interprétation est convenable dans son ensemble, rien de plus, — exception faite, cependant, pour Noté, un excellent Nélusko, à qui l'air d'Adamastor et le beau morceau du quatrième acte : « L'avoir tant adorée » ont valu d'éclatantes ovations. Depuis Faure et Devoyod, personne, à notre connaissance, n'a été aussi complet dans ce rôle. Compliments aussi, sans réserve, à Laffitte, de diction et de voix parfaites en Don Alvar. Peut-être pourrait-il, à son tour, s'attaquer au rôle de Vasco. Le jeune débutant, M. Gaston Dubois, qui remplaçait M. Affre indisposé, a un timbre charmant, mais pas de force. Il chantera Faust et Rigoletto avec agrément, mais il s'est montré insuffisant dans le grand duo du quatrième acte. Il est vrai que M^lle^ Marcy rugissait... littéralement. Quant à M^lle^ Dereims, elle a des qualités, mais elle crie aussi, et pas toujours juste.... Mentionnons M. Gresse, très correct et très soigneux dans le Brahmine. Rien à dire des décors, qui nous ont semblé exactement copiés sur les anciens, détruits dernièrement dans l'incendie de la rue Richer; celui du quatrième est lumineux et fin. Le ballet a

été réglé avec goût ; les danseuses en sont jolies et gracieuses : les abonnés avaient lieu d'être satisfaits.

17 MARS. — Reprise de *Salammbô*, opéra en cinq actes et huit tableaux, livret de M. Camille du Locle, d'après le roman de Gustave Flaubert, musique de M. Ernest Reyer. — M. Rousselière, qui pour la première fois chantait Matho, se révélait digne successeur de Saléza. Mlle Hatto faisait une intéressante Salammbô, et M. Laffitte un excellent Schahabarim. Renaud restait un admirable Hamilcar. Tout le monde regrettera le bel artiste, à la veille de quitter notre première scène lyrique où il remporta de si grands et si légitimes succès.

2 AVRIL. — On donnait devant une salle comble, avec M. Jean de Reszké, retour de Monte-Carlo, la seizième représentation de *Siegfried*. A la fin du second acte, une dame faisait passer sa carte à M. Gailhard. Et en la lisant, celui-ci s'empressait d'accourir. La spectatrice n'était autre que Mme Cosima Wagner, qui tenait à féliciter le directeur. Elle le priait d'accepter tous ses compliments pour la superbe façon dont avait été monté *Siegfried*, et de transmettre l'expression de son contentement et de son admiration à MM. Jean de Reszké, Delmas, Laffitte, Noté, et à Mmes L. Grandjean et Héglon — sans oublier les musiciens, M. Taffanel en tête.

16 AVRIL. — Les *Maîtres Chanteurs de Nuremberg* pour les débuts, dans le rôle de Beckmesser, du baryton Rigaux, lauréat des derniers concours du Conservatoire. On applaudit la verve comique et la jolie voix, bien timbrée, du jeune artiste qui

obtient — à côté de M. Delmas, d'une incontestable autorité dans Hans Sachs, et de M. Vaguet, délicieux dans Walther — un succès des plus flatteurs.

18 AVRIL. — Reprise de *Roméo et Juliette*[1]. Salle enthousiaste ; triomphe pour M. Jean de Reszké, qui rencontre dans Mme Aïno Ackté une partenaire de tout point remarquable.

3 MAI. — M. Gresse interprète pour la première fois le Voyageur de *Siegfried*, superbement créé par M. Delmas ; le jeune artiste sait y faire chaleureusement applaudir la netteté de sa diction et sa science du chant.

19 MAI. — *Lohengrin* avec M. Jean de Reszké et Mme Mea Kruszelnica, des théâtres impériaux de Saint-Pétersbourg et de Varsovie[2].

---

1. DISTRIBUTION. — Roméo, M. *Jean de Reszké*. — Capulet, M. *A. Gresse*. — Mercutio, M. *Noté*. — Tybalt, M. *Laffitte*. — Frère Laurent, M. *Chambon*. — Le Duc, M. *Delpouget*. — Grégorio, M. *Douaillier*. — Bonvolio, M. *Gallois*. — Paris, M. *Gonguet*. — Frère Jean, M. *Dénoyé*. — Juliette, Mme *Aïno Ackté*. — Stefano, Mme *Carrère*. — Gertrude, Mlle *Beauvais*.

Le 30 avril, le rôle de Juliette était chanté par Mlle Bessie Abott, et celui de Frère Laurent par M. Nivette.

2. — Quelques détails sur la jeune et charmante cantatrice dont le goût délicat, le talent fait de science et d'inspiration, et la belle voix, ont plu au public. Mme Kruszelnica — prononcez Krousceniska — qui a pour prénom Salomea, d'où le diminutif de *Mea*, est d'origine polonaise. Elle est née en Galicie, dans la Galicie orientale, en plein pays ruthène. Fille d'un prêtre du rite grec-uni (on sait que dans ce rite les prêtres séculiers peuvent se marier), elle fit son éducation musicale à Lensberg, débuta au milieu des bravos à l'Opéra de cette ville ; et, aussitôt après, engagée à Varsovie, elle y chantait avec le plus vif succès de 1898 à 1900, notamment l'*Holka* de Moniuszko. Appelée à Saint-Pétersbourg, elle y acheva sa réputation dans plusieurs grands opéras et en interprétant diverses compositions du compositeur Tschaïkowsky. Elle est, à cette heure, une des artistes les plus en faveur à Saint-Pétersbourg.

21 MAI. — Première représentation d'*Orsola*, drame lyrique en trois actes, paroles de M. P.-B. Gheusi, musique de MM. Paul et Lucien Hillemacher[1]. — Les critiques les plus exigeants auraient eu, cette fois, mauvaise grâce de se plaindre : le hasard, dont il faut tout attendre, les avait servis à souhait en leur donnant le temps matériel d'élaborer à loisir leur article et d'asseoir définitivement leur jugement. Un intervalle de huit grands jours n'a-t-il pas séparé la soirée de la répétition générale de celle de la première représentation d'*Orsola* — extraordinairement retardée, soit par une réelle indisposition de sa principale interprète, Mme Héglon, soit par la crainte, assez compréhensible, de « passer » au lendemain du *Crépuscule des dieux*, donné au Château d'Eau par les soins de la Société des grandes auditions musicales. Wagner est un tel colosse qu'il ferait peur à bien d'autres qu'aux auteurs de l'honorable ouvrage dont l'Opéra nous donnait la primeur. De concert avec les frères Hillemacher, un très érudit et très habile librettiste, M. Gheusi, a voulu faire un drame lyrique où pas un instant l'action ne se ralentit, un drame où, sans redondance et sans fioritures, la musique exprime les sentiments des personnages, accompagne et met en valeur les pathétiques situations, un drame où, — le fait est à noter — malgré des mouvements de foule, il n'y

1. DISTRIBUTION. — Silvio, M. *Dubois*. — L'évêque, M. *Delmas*. — Scopas, M. *Noté*. — Le Duc, M. *Bartet*. — Toretti, M. *Laffitte*. — Ercolé M. *F. Baër*. — Andréa, M. *Douaillier*. — Thisbé, Mme *Aïno Ackté*. — Orsola, Mme *Héglon*.
MM. *Dénoyé*, *Cancelier*, *Nivette*.

a pas de chœurs... Et c'est avec un talent très sûr et une entente merveilleuse que les deux compositeurs ont travaillé sur son empoignant livret, écrit moitié en prose, moitié en vers. Le sujet de ce drame? Le voici très brièvement. Le Despote de Venise voit les Cyclades, qui font partie de son fief, ravagés par une incursion sarrasine. Un seul homme est capable de le défendre, c'est le capitaine Silvio. Mais celui-ci, poursuivi par le ressentiment d'Orsola, courtisane qu'il a dédaignée, ainsi que par la haine de Scopas, favori du Despote et complice de la courtisane, a été banni du duché. Il revient cependant par amour pour Thisbé qu'il a connue vierge charmante, et qui est aujourd'hui l'épouse délaissée du duc. Orsola et Scopas surprennent ce retour, Scopas tue le duc de complicité avec Orsola, et pour perdre définitivement Silvio, s'arrange de façon à ce qu'on croie que le capitaine est le meurtrier. En effet, les funérailles du duc se préparent et, selon les prévisions de la courtisane, le coupable sera, parmi tous les gens de la maison ducale appelés à défiler devant le cadavre, celui qui ne pourra maîtriser son émotion et par une faiblesse quelconque se trahira publiquement. Silvio, dissimulé sous une cagoule, a saisi le buis sacré, et va jeter l'eau bénite sur le cercueil, lorsqu'Orsola lui lance perfidement au visage le nom de Thisbé. L'exilé est reconnu. Mais il est résolu à mourir plutôt que de trahir le secret de la duchesse et le sien. Mis en présence de Thisbé, il pousse l'héroïsme jusqu'à avouer qu'il est bien le meurtrier du duc. On l'ar-

rète, donc il sera, selon la loi, jugé et exécuté avant le jour. L'évêque des Cyclades approuve le sacrifice de Silvio, et condamne la duchesse à vivre pour expier sa faute. Mais Scopas, qui est parmi les juges, ne résiste pas à une épreuve inattendue. L'évêque surprend cet aveu tacite. Il adjure le ciel de témoigner en faveur de Silvio... Alors soudain, au dehors, un hurlement de folie éclate et une démente fait irruption dans le prétoire, comme poursuivie par un spectre vengeur... C'est Orsola, méconnaissable, folle de terreur, et qui se jette sur Scopas avec frénésie, en l'accusant du crime qu'elle a ordonné. Dans une scène d'horreur, toute la vérité se fait jour devant les assistants. Scopas égaré à son tour par l'épouvante lâche et la rage, poignarde Orsola et se livre aux gardes qui l'emmènent au supplice — pendant que Thisbé, accourue aux cris de la mourante, s'agenouille avec le héros sauvé, sous la bénédiction du saint évêque... La fraternelle collaboration des Hillemacher, dont, en littérature, les Goncourt, les Margueritte, les Rosny, les Adenis nous ont donné des exemples fameux, est à peu près sans précédent dans l'histoire de la musique. D'origine alsacienne, quoique tous deux nés à Paris, à huit ans de distance, MM. Paul et Lucien Hillemacher doivent à leur prix de Rome l'honneur d'être joués à l'Opéra. Paul, élève de François Bazin, l'obtint en 1876; Lucien, élève de Massenet, le remporta en 1880. Dès lors, unis par une profonde affection, les deux frères résolurent d'écarter entre eux toute concurrence et d'unir, dans une constante

collaboration, leur travail et leurs idées. C'est ainsi qu'ils composèrent ensemble la symphonie légende de *Lorelei*, couronnée en 1882 par la Ville de Paris et exécutée chez Lamoureux. Puis, ils sont les auteurs d'un *Saint-Mégrin* — tiré d'*Henri III et sa Cour*, d'Alexandre Dumas — représenté à la Monnaie de Bruxelles, en 1886, et du *Drack* — d'après George Sand — que créa exquisement Mme Mottl, au théâtre de Carlsruhe. A ceux qui se demandent quelle est la part de chacun dans cette collaboration, nous pouvons répondre en exposant le système adopté par ces frères siamois de l'harmonie : chacun d'eux travaille de son côté sur l'idée ou le sujet donné ; puis, quand la tâche est terminée, ils comparent, jugent et s'empruntent réciproquement ce qu'ils trouvent le mieux réussi pour former un tout auquel ils font subir un travail de coordination. On a vu ainsi les frères Ricci se livrer à une collaboration constante, mais non pas de la même façon : l'un trouvait les thèmes, l'autre les développait et les orchestrait. Certes, les auteurs d'*Orsola* ont du savoir et du talent, ce qui est chose assez commune aujourd'hui ; plus rare, hélas ! est l'inspiration : aussi beaucoup de gens confondent-ils le métier et l'invention. Dans la partition que nous venons d'entendre, de temps à autre apparaît une idée mélodique, mais trop souvent MM. Hillemacher dédaignent d'en tirer parti et la défigurent par l'abus des « accidents ». C'est l'œuvre, honnête et sincère, d'artistes éminemment habiles, mais dont, malgré une tendance wagnérienne pro-

noncée, l'esprit est encore hésitant. On pourrait cependant, au milieu de cette partition très copieuse, et qui, malgré quelque monotonie, fait honneur à MM. Hillemacher, trouver les bons endroits. Il y en a plusieurs. La meilleure page de l'œuvre est, à notre avis, le duo d'amour entre la duchesse et Silvio, dont l'accompagnement est d'une poésie enveloppante. Nous citerons aussi, au second acte, l'expressif lamento instrumental, pendant le défilé des Pénitents de la Mort porteurs du rameau de buis béni. L'inspiration n'est sans doute pas de longue haleine chez MM. Hillemacher ; mais elle est de bon goût ; la mélodie ne déborde pas dans le chant, mais les détails curieux et les qualités des compositeurs abondent dans les accompagnements. L'orchestration, fort habilement travaillée, ne cesse pas un seul instant d'être intéressante. On retrouve parfois quelques souvenirs des maîtres applaudis, mais à l'état vague, sans qu'on puisse jamais assurer que ce soient là de vraies réminiscences. En somme, si l'ouvrage présente quelques défauts, ses qualités sont nombreuses, et justifient le favorable accueil que lui a réservé le public de l'Opéra. M^me^ Héglon, par l'ardeur de son tempérament, était tout indiquée pour personnifier l'exubérante Orsola. De plastique superbe en courtisane dominatrice, elle a rendu de façon terrifiante la scène de démence où elle se croit poursuivie par le spectre de celui qu'elle a fait assassiner. Sous les traits de la douce et mélancolique Thisbé, M^me^ Ackté fait avec sa redoutable rivale un contraste charmant ; il est

regrettable que le rôle soit un peu tendu pour sa jolie voix de soprano. M. Delmas donne au légat du pape toute l'onction et toute l'ampleur que réclame cette figure. MM. Noté et Bartet prêtent une belle autorité au traître Scopas et au despote des Cyclades. La distribution d'*Orsola* nous semblerait parfaite si, au lieu de remplir le rôle d'un simple officier vénitien, M. Laffitte eût chanté de sa voix mordante celui de Silvio, où M. Dubois est plutôt terne. Ajoutons que, sous la conduite de M. Paul Vidal, l'orchestre a bien rempli sa tâche, et qu'une sage économie a présidé à la mise en scène d'une œuvre où la somptuosité eût été, après tout, un luxe bien inutile.

2 JUIN. — M^lle^ Louise Bréval, reprenant à l'Opéra la place que lui avaient méritée sa voix superbe et son incontestable talent, fait, sous les traits de Brunnhilde de la *Valkyrie*, qu'elle créa avec tant d'éclat, une rentrée justement acclamée du public. Elle est entourée de M. Delmas — si remarquable en Wotan — de M^mes^ Jane Marcy et Héglon, de MM. Rousselière et Chambon.

6 JUIN. — Le rôle de Salammbô de Reyer, qu'elle hérita jadis de M^me^ Caron, vaut à M^lle^ Bréval une enthousiaste ovation. On applaudit à côté d'elle M. Rousselière, chaleureux Matho.

20 JUIN. — *Thaïs*, que M. Gailhard tient à garder au répertoire de l'Opéra, reparaît ce soir avec le tableau de l'Oasis et le ballet du second acte, joliment dansé par M^lle^ Zambelli. M^lle^ Berthet personnifie Thaïs; M. Delmas est l'incomparable Athanaël que l'on sait. L'orchestre, sous la conduite

de M. Taffanel, fait admirablement valoir les exquises nuances de la partition de Massenet, dont M. Brun rend en remarquable virtuose la célèbre Méditation.

22 JUIN. — Représentation gratuite composée d'*Orsola*, — dont on applaudit vigoureusement les situations dramatiques et les excellents interprètes : Mmes Ackté et Héglon, MM. Noté, Dubois, Baër et Gresse, superbe et puissant évêque — et du piquant ballet de l'*Étoile*.

14 JUILLET. — Autre spectacle gratuit : on donne en matinée, *Roméo et Juliette* avec M. Affre et Mlle Bessie Abott. M. Bartet, en costume de marin, le drapeau tricolore à la main, chante la *Marseillaise*.

28 JUILLET. — Mlle Louise Grandjean est chaleureusement applaudie dans Valentine des *Huguenots*, qu'elle chante pour la première fois. M. Nivette réussit à se faire apprécier, comme chanteur et comme comédien, sous les traits de Marcel.

30 JUILLET. — On donne ce soir, pour la soixantième fois, l'*Étoile*, le joli ballet de M. Adolphe Aderer, de Roddaz et de M. André Wormser, dansé par Mlles Zambelli, Salle, Torri, L. Piron, L. Mante, Lobstein, Diodi, MM. Vasquez, Ladam, Férouille, Regnier [1].

---

1. — En dehors de *Coppélia*, le chef-d'œuvre du genre, qui a depuis longtemps dépassé la centième, deux ballets, dans ces trente dernières années ont atteint les cent représentations : *la Korrigane*, de MM. François Coppée et Widor, et *la Maladetta*, de MM. Pierre Gaillhard et Vidal. *L'Étoile* s'inscrit immédiatement après avec ses 60 représentations. Viennent ensuite *Yedda*, de Métra, qui eut 59 représentations ; *Sylvia*, de Delibes (54) ; *le Rêve*, de Gastinel (36) ; *la Tempête*, d'Ambroise Thomas (31) ; *la Farandole*, de Théodore Dubois (30) ; *le Fandango*, de Salvayre (28) ; *les Deux Pigeons*, de Messager (23) ; *Namouna*, d'Edouard Lalo (15) ; *les Deux Jumeaux de Bergame*, de Lajarte (3).

4 AOUT. — Dans *Faust*, le rôle de Siebel est gracieusement tenu par Mlle Arald.

15 AOUT. — Le ténor Casset chante le rôle de Samson de l'opéra de M. Saint-Saëns.

18 AOUT. — Le baryton Riddez aborde pour la première fois le rôle d'Amonasro d'*Aïda*.

22 AOUT. — M. Baër s'essaye dans Saint-Bris des *Huguenots*.

29 AOUT. — M. Gaston Dubois interprète au pied levé le rôle de Faust dont tous les titulaires se sont déclarés malades. Le Schah de Perse assiste à la représentation de l'œuvre de Gounod et donne à plusieurs reprises, surtout pendant le ballet, des signes de satisfaction. Pendant l'entr'acte qui précède le quatrième acte, Mouzaffer-ed-Dine visite la scène et le foyer de la danse. Notre confrère Georges Boyer, secrétaire général de l'Opéra, lui présente tous les artistes du chant. Quand est arrivé le tour de M. A. Gresse, qui jouait le rôle de Méphistophélès, M. Georges Boyer dit au Schah : « Je présente à votre Majesté le diable en personne ! » Le souverain a beaucoup ri...

Le mois de septembre est pris par les « rentrées » : c'est, le 10, celle de Mme Aïno Ackté dans Elsa de *Lohengrin* ; le 12, celle de Mme Héglon dans *Samson et Dalila*, suivi de *Coppélia* ; le 1er octobre, celle de Mlle Lucienne Bréval dans la *Valkyrie*, où elle est l'objet d'une longue ovation que partage M. Delmas [1].

1. — M. Maurice Colleuille qui, depuis quelque temps déjà, suppléait son père, le regretté régisseur, demeure, à la mort du digne homme, définitivement chargé de ces fonctions qui, pour la troisième fois, passent de père en fils : les Colleuille sont, à l'Opéra, une véritable dynastie.

6 OCTOBRE. — M. Van Dyck reparaît dans le rôle de Tannhauser. — En rentrant à l'Opéra, M. Van Dyck a retrouvé l'énorme succès qui accueillit, il y a quelques années, sa superbe composition du rôle de Tannhauser; nul n'a, au même degré que lui, la tradition de l'art wagnérien, et on peut dire qu'il n'y eut jamais, ni en Allemagne, ni ailleurs, un Tannhauser égal à celui qu'il nous donne : les angoisses, les violences, les espoirs et les extases de ce personnage si rempli d'humanité sont rendus par l'intelligent artiste avec une vérité et une intensité qui, dans la mimique comme dans la déclamation, sont de tout premier ordre. Très bien secondé, du reste, par Mme Aïno Ackté, tragiquement touchante dans le rôle d'Elisabeth, et par M. Noté, excellent Wolfram.

8 OCTOBRE. — Reprise et 321e représentation de *Don Juan*, opéra en cinq actes, paroles françaises d'Emile Deschamps, musique de Mozart[1].— Nous avons toujours pensé que la salle de l'Opéra était un cadre bien trop vaste pour les accompagnements, fins et travaillés, du divin Mozart. Toutes ces délicatesses se perdent, toutes ces recherches paraissent monotones. Ce qu'il faut à l'Opéra, ce sont les sonorités de l'orchestre de Wagner ou de Meyerbeer, et non le quatuor d'instruments à cordes de

---

1. DISTRIBUTION. — Don Juan, M. *Delmas*.— Leporello, M. *A. Gresse*. — Don Ottavio, M. *Vaguet*. — Mazetto, M. *Bartet*. — Le Commandeur, M. *Chambon*. — Dona Anna, Mlle *Louise Grandjean*. — Dona Elvire, Mlle *Hatto*. — Zerline, Mme *Carrère*.

Le directeur de l'Opéra vient de proscrire du balcon, leur dernier refuge, les chapeaux gêneurs déjà exilés de l'orchestre. L'aspect de la salle ne pourra, d'ailleurs, qu'y gagner en élégance...

la musique de chambre. L'admission de *Don Juan* au répertoire de notre première scène lyrique étant d'ailleurs, un fait accompli depuis longtemps, il faut reconnaître que le chef-d'œuvre de Mozart est monté à l'Opéra avec un luxe et une splendeur au-dessus de tout éloge ; le spectacle est vraiment magnifique. Les costumes de Bianchini sont d'un goût parfait, et les décors, signés Jambon, Amable, Carpezat, Rubé et Chaperon, sont de toute beauté. La place de Burgos du premier acte est charmante de couleur locale. La salle de bal est une merveille de richesse dans le type grandiose de Paul Véronèse. Le tableau du cimetière est d'une admirable et saisissante originalité... S'il voyait son *Don Juan* tel qu'il est accommodé à l'Opéra pour les besoins et les exigences de cette vaste scène, avec un ballet fait de bribes et de morceaux empruntés à ses compositions symphoniques et instrumentales — lequel ballet est donné au milieu du décor que nous venons de dire, par un personnel chorégraphique de premier choix — Mozart serait, certes, bien étonné... Ah ! que M. Delmas, né grand-prêtre et Wotan idéal, a donc été mal inspiré en s'attaquant au rôle de Don Juan, qui ne pouvait lui convenir d'aucune sorte ! La grâce et la légèreté, qui doivent être les principales qualités du personnage, lui font totalement défaut. Les honneurs de la soirée ont été pour M. Gresse, qui a merveilleusement chanté Leporello, et l'a joué, tout jeune qu'il est, en acteur consommé ; il nous y a rappelé Gailhard, et l'éloge n'est pas mince, car Gailhard y fut parfait. M. Bartet est un excel-

lent Mazetto. M. Vaguet s'acquitte avec infiniment de goût du rôle d'Ottavio. M^lle^ Grandjean nous donne une dramatique dona Anna. M^lle^ Hatto fait écouter du mieux qu'elle peut les ingrates doléances d'Elvire. Quant à M^me^ Carrère, c'est de tout point la plus délicieuse Zerline qu'on puisse rêver... Inutile d'insister sur le succès du ballet : on en a redemandé, comme de juste, à M^lle^ Hirsch la variation qu'elle danse avec tant de crânerie, de précision et de sûreté.

17 OCTOBRE. — Débuts, dans *Don Juan*, de M^lles^ Féart et Demougeot, lauréates des derniers concours du Conservatoire. M^lle^ Féart a montré dans le rôle de Dona Anna des qualités de voix et une véritable science du chant. Elle a très bien chanté et très bien joué tout le personnage, lui donnant un intense sentiment dramatique. Elle a fait preuve d'une réelle intelligence théâtrale et a été beaucoup et très justement applaudie. M^lle^ Demougeot n'a pas été moins favorisée dans le rôle plus ingrat de Dona Elvire, dont elle a tiré tout le parti possible. La voix est agréable et la jeune artiste la conduit avec beaucoup d'art et de style. Elles sont l'une et l'autre deux excellentes recrues pour l'Opéra, où leurs jeunes talents achèveront de se former au contact des talents acquis qu'elles auront constamment sous les yeux.

24 OCTOBRE.— M^lle^ Lucienne Bréval reparaissait dans l'*Africaine*, reprenant avec succès le rôle de Sélika, où elle fit autrefois un sensationnel début.

31 OCTOBRE. — La *Valkyrie*, avec M. Van Dyck

dans le rôle de Siegmound. Depuis le jour où il créé, à Paris, ce rôle de Siegmound, M. Van Dy a encore perfectionné son admirable interprétatio ce qui paraissait impossible, tant il s'y mont supérieur dès le premier jour. Mlle Bréval a ét comme toujours, la Brunnhilde superbe et to chante : son succès fut énorme au cinquième act où M. Delmas est, de l'aveu de tous, un incomp rable Wotan.

14 NOVEMBRE. — M. Van Dyck, le créateur d *Lohengrin* à Paris, reparaît, avec son style impec cable, dans le rôle du Chevalier au Cygne, où il es accueilli par d'enthousiastes applaudissements.

26 NOVEMBRE. — Première représentation d *Bacchus*, ballet en deux actes et trois tableaux, d MM. Georges Hartmann et J. Hansen, d'après l poème de Mermet, musique de M. Alphons Duvernoy [1]. — Ce Georges Hartmann, qui a signe le « poème » du nouveau ballet, était un singulie homme en vérité. Il était né éditeur de musique, et il ne se tirait point trop mal de ce métier : nous

---

1. DISTRIBUTION. — Erigone, Mlle *Zambelli*. — Yadma, Mlle *Sandrini*. — Bacchus, Mlle *L Mant*. — Silène, M. *Hansen*. — Darsatha, M. *Ladam*. — Le Mouni pénitent, M. *Vanara*. — Sakoumi, M. *Raimond*. — La gnossienne, Mlle *Piodi*. — Un faune, Mlle *J. Régnier*. — Un faune, Mlle *Viollat*. — Un faune, M. *Staats*.

Mlles *Vangœthen, M. Régnier, Beauvais, G. Couat, Barbier, Meunier, Billon, Mouret, Parent, Mestais, Boos, L. Couat, S. Mante, Didier, Sirède ;*

Mlles *Doeller, Bouissavin, Souplet, Klein, Guillemin, Rourier, V. Hugon, Moormans, Vinchelin, Demaulde, Coudaire, Jonnson ;*

MM. *Girodier, Regnier, Javon, Feronelle, Domengie, Chéret, G. Ruaux, A. Aveline, Hoquante.*

On commençait par les *Barbares*, où M. Vaguet, Mmes Héglon et Hatto avaient gardé leurs rôles, où M. Baër, reprenait celui de Scaurus, créé par M. Delmas.

savons tout ce qu'il fit, à l'origine, pour Massenet et pour Saint-Saëns... Mais son unique ambition était d' « écrire pour le théâtre ». Tel Ingres, qui méprisait sa palette, et se vantait, le malheureux, d'être un violoniste de premier ordre... Or, à notre connaissance, ledit Hartmann a tenté de se faufiler dans quelques collaborations plus ou moins notoires, et il a réussi par imposer sa signature à des écrivains de valeur comme Jean Richepin, Louis de Gramont, André Alexandre, Paul Milliet, tantôt en arrangeant, tantôt en dérangeant une scène qu'on lui apportait. Il finit même par se croire poète, le jour où il acheta le scénario du pauvre Mermet et où il mua en ballet le drame lyrique intitulé *Bacchus dans les Indes*. Je crois bien que, dans ce dernier cas, le « poète » Hartmann mit simplement en indications de pantomime les récits que l'auteur de *Roland à Roncevaux* s'était évertué à versifier. Etrange ! Etrange ! Quoi qu'il en soit, *Bacchus* n'est plus un opéra, tout en n'étant pas absolument un ballet, et c'est un ballet, tout en gardant des allures d'opéra. Il y a des scènes — celle du Serment, par exemple, au premier acte — où tous les ronds de bras et tous les ronds de jambes de la terre ne suffiront jamais à faire comprendre au public que Yadma « devra se rendre dans le camp ennemi, qu'elle y portera des présents destinés à capter la confiance du chef étranger ; qu'elle saura le charmer par la douceur de ses yeux, par sa séduisante et irrésistible beauté, et qu'à l'envahisseur captivé, sans méfiance, sa main versera le poison libérateur ». Tout cela est textuel. Diable d'éditeur de

musique, va ! Ce n'est pas à dire que tout soit de ce
incompréhensibilité. Non, certes..... Nous avo
intelligemment démêlé, le livret aidant, que D
satha est un méchant roi de l'Inde, fortement ép
des charmes de Yadma ; que celle-ci lui préfè
Bacchus, l'adolescent, « chez lequel les formes
corps mollement fondues annoncent la nature
demi féminisée du dieu (?) » ; qu'une rivalité n
de ce fait assez commun dans les opéras et l
ballets ; que Dionysios ordonne (au deuxième acte
à la Vigne de croître sur les bords du Gange,
qu'en dépit de cabales et de complots plus o
moins brahmaniques, Yadma et Bacchus, à la f
du troisième acte, s'aimeront longtemps et auron
beaucoup d'enfants. Sur cette intrigue, plus longu
que palpitante, le compositeur essentiellement syn
pathique qu'est M. Alphonse Duvernoy a broc
une musique joliment rythmée. Pans et satyres
faunes et bacchantes dansent avec précision, a
cours de cette partition bien venue, écrite de verve
délicatement harmonisée et orchestrée avec vigueur
Les passages de tendresse sont soulignés de méloc
dies caressantes et orientales, et *Bacchus* fer
bonne figure, très bonne figure même, dans l
bagage artististique de l'aimable auteur de la
*Tempête* et d'*Hellé*. L'interprétation est excellente
M^lle^ Louise Mante est le Bacchus énigmatique qu'a
souhaité le fameux poète. M. Hansen, qui a fait la
mise en scène très animée de *Bacchus* est auss
un Silène ventru et joyeux ; on lui fait bisser son
pas, vraiment très comique. M^lles^ Régnier et Viollat
sont deux faunes égrillards, et je citerai encore

M^lles^ Piodi, Boos et Didier, MM. Vanara, Ladam et Staats. Après quoi, je tirerai hors de pair M^lle^ Sandrini plaintive, touchante et amoureuse dans Yadma, et M^lle^ Zambelli, la triomphatrice de la soirée. Oh ! cette Zambelli, quelle grâce juvénille, quelle fougue, quelle hardiesse ! Danseuse impeccable, aux pointes d'acier, aux tourbillonlantes évolutions et aux mouvements nets et souples à la fois. Et il faut voir avec quelle hardiesse elle s'élance dans les airs pour être retenue dans toute sa longueur, à bras tendus, par un sauveur dont les biceps, d'ailleurs, ne tremblent pas. M^lle^ Zambelli est un papillon, une flèche, une Erigone, un derviche tourneur, oui, tout cela ensemble, et aussi une joie pour les yeux... N'oublions pas l'orchestre, fort bien conduit par M. Paul Vidal, un parfait musicien, un chef consciencieux et un bras solide.

13 DÉCEMBRE. — On donnait la *Salammbô*, de M. Ernest Reyer en l'honneur des quatre-vingts ans du maître. Le compositeur, dont tout le monde admirait la verte vieillesse, assistait dans une loge à la représentation de sa belle œuvre, admirablement exécutée et interprétée. *Salammbô* était pour M^lle^ Bréval, superbe dans le rôle de la fille d'Hamilcar, l'occasion d'un très grand succès. L'air des Colombes, au troisième acte, valait à la cantatrice une triple salve d'applaudissements et un chaleureux rappel après le baisser du rideau.

17 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Paillasse*, drame lyrique en deux actes, paroles et musique de M. Leoncavallo, traduction de M. Eu-

gène Crosti[1]. — M. Paul Ferrier, était bien jeune — oh! qu'il était donc jeune! — lorsqu'il donna à la Comédie-Française un *Tabarin* en vers, écrit tout exprès pour Coquelin. De sa jolie comédie du Théâtre-Français, il fit plus tard un excellent livret, très élégamment mis en musique par M. Emile Pessard. La pièce fut jouée à l'Opéra, sous la direction Ritt et Gailhard, M. Gailhard ne s'en souvient-il pas?... Quelque dix ans après, la Comédie-Française empruntait au Théâtre Libre d'Antoine la *Femme de Tabarin*. M. Catulle Mendès y avait traité, avec une vive originalité, ce sujet émouvant du pitre amoureux et jouant au naturel, devant son auditoire, une scène de jalousie qui se terminait par le meurtre de sa femme. Ce n'est qu'au moment où le sang coule que les spectateurs s'aperçoivent qu'il ne s'agit pas d'une parade et que la colère et les larmes de Tabarin n'étaient pas feintes. Et c'est ainsi que M. Mendès a poussé

---

1. DISTRIBUTION. — Nedda, Mme *Ackté*. — Canio, M. *Jean de Reszké*.— Tonio, M. *Delmas*.— Silvio, M. *Gilly*.— Beppe, M. *Laffitte*.— MM. *Gallois, Cancelier*.

*Bacchus* terminait le spectacle.

A l'issue de la répétition générale de *Paillasse*, M. Gailhard avait reçu la lettre suivante :

Mon cher Directeur,

Dès le premier jour vous êtes venu à nous, comprenant l'idée et le but de l'Œuvre française des Trente Ans de théâtre qui s'adresse indistinctement à tous les imprévoyants de l'avenir, à quelque profession théâtrale qu'ils appartiennent.

Grâce à votre généreuse impulsion, les artistes de votre théâtre, grands et petits, sans exception aucune, ont suivi l'exemple, et l'Opéra nous a offert la belle représentation du *Paillasse* de M. Leoncavallo.

Merci donc, mon cher Directeur, au nom de tous, et soyez assuré de notre dévouée affection.

*Le Président :* Adrien BERNHEIM. — *Les Vice-Présidents :* Fernand BOURGEAT, Lucien FUGÈRE, Auguste GERMAIN.

le drame intime jusqu'à la tragédie. Tabarin, surprenant Francisquine dans les bras d'un mousquetaire, la frappe d'une épée qu'il a demandée à l'un de ses auditeurs. Le public se figure que tout cela est fiction, mais le meurtre est vrai; vraie donc la mort de Francisquine, vrai le désespoir de Tabarin regrettant son crime. Vous connaissez assez le talent de M. Catulle Mendès pour imaginer avec quelle puissante hardiesse le poète écrivit cette tragédie-comédie dans une langue archaïque savamment imitée des *Tabarinades*. Nous disons à dessein « le poète » car, quoiqu'en prose, le dialogue de la *Fille de Tabarin* a le coloris, le mouvement, le pittoresque, la grâce et les grandes envolées de la poésie. Silvain joua supérieurement le rôle de Tabarin; la pièce est encore au répertoire du Théâtre-Français, où nous allions la voir reprendre incessamment. Enfin, au mois de mai de l'année 1892, le théâtre Dal Verne de Milan donnait (toujours même sujet) la première représentation des *Pagliacci*, paroles et musique de M. Leoncavallo. Succès complet. L'auteur était rappelé vingt-quatre fois! C'est cette pièce (traduite en français par M. Crosti) que devait jouer à l'Opéra-Comique — où peut-être elle était mieux à sa place qu'à l'Opéra — M. Albert Carré, et que lui a prise son collègue, M. Gailhard. La répétition générale en fut offerte à l' « Œuvre française des Trente Ans de théâtre », qu'a fondée l'actif et entraînant Adrien Bernheim. Le Président de la République honorait la permière de sa présence, et bientôt on espérait voir

fleurir le ruban de notre Légion d'honneur à la boutonnière de M. Leoncavallo. Pourquoi pas ? M. Leoncavallo est un compositeur de réel mérite ; il a la mélodie abondante, la mélodie italienne, expressive et claire. Il n'est point l'homme des combinaisons harmoniques ; mais pour n'être point très savante, son orchestration ne manque pas de sonorité. L'auteur de *Paillasse* et aussi de la *Bohême* — ne pas confondre avec la *Vie de Bohême* de Puccini ! — fait court, vivant et coloré et son intelligence scènique est incontestable. Très original est le début de la pièce, où l'on voit le bouffon Tonio, en un costume de saltimbanque, écarter le manteau d'arlequin pour annoncer aux spectateurs qu'ils vont assister à une histoire d'amour, où la haine le dispute à la passion, où la douleur montre ses spasmes, où la rage fait entendre ses hurlements, où le cynisme éclate de rire. Ah ! que M. Delmas, si bien grimé que le Don Juan de la veille en était absolument méconnaissable, est donc admirablement entré dans la peau de son personnage ! Avec quelle aisance et quelle conviction le bel artiste a dit cet alléchant prologue ! Passons d'un trait à la scène finale, d'impression très profonde. Paillasse, sur le théâtre, demande à Nedda, triste et insouciante, le nom de son amant, et Nedda, continuant à réciter son rôle, exaspère la douleur du mari qu'elle trompe, et les spectateurs ne comprennent plus si Paillasse récite, ou s'il souffre et menace réellement. Cependant la troupe des saltimbanques s'accorde pour sauver Nedda, mais le mari a frappé sa femme qui agonise. —

« Le nom de ton amant? s'écrie-t-il encore ». — Et c'est Silvio qui se désigne lui-même en se précipitant vers la morte. — « Ah! c'est toi! tu es le bienvenu! » Et Paillasse frappe Silvio, qui tombe foudroyé au côté de Nedda. Puis, comme hébété, il laisse tomber son couteau et remontant les marches il crie d'une voix terrible : « La comédie est finie ». A l'exemple de tous les grands ténors qui ont voulu s'incarner en Paillasse, M. Jean de Reszké, naguère Siegfried, a eu la coquetterie de se montrer à nous dans le rôle de l'infortuné saltimbanque, où, sans moustaches, nous le prenions d'abord — tant la ressemblance était frappante! — pour M. Simon Max, débutant inopinément à l'Opéra... Ce que M. Jean de Reszké a dépensé d'ardeur et de passion est inimaginable. Aussi quelle action sur le public, et que de rappels, à l'italienne! Légèrement dépaysée sous la casaque de Colombine, M^lle^ Ackté n'égrène pas moins, pour le plaisir de tous, les perles de sa voix de cristal. Notons l'honorable début de M. Gilly, tout frais émoulu du Conservatoire, dans le rôle de l'amoureux Silvio. M. Laffitte — le Mime de *Siegfried* — chantait la sérénade d'Arlequin. — Mise en scène honnête : cette Calabre manquait un peu de soleil...

Le 29 décembre, M. Gailhard avait eu l'excellente idée de réunir sur l'affiche *Samson et Dalila*, le chef-d'œuvre du maître français Saint-Saëns, et *Paillasse*, l'œuvre vibrante du maëstro italien Leoncavallo. Ce spectacle, d'un heureux éclectisme, avait attiré un public énorme qui partageait ses

bravos enthousiastes entre les deux œuvres, d'ailleurs admirablement interprétées : *Paillasse*, par M. Jean de Reszké, le grand ténor, et M. Delmas, Mlle Hatto (remplaçant Mme Ackté, grippée), MM. Gilly et Laffitte; *Samson et Dalila*, par Mme Héglon, une Dalila superbe; M. Rousselière, M. Riddez, etc. Et ainsi se terminait l'histoire de l'Opéra en 1902, dont le bilan était établi dans le tableau qui suit :

| | NOMBRE d'actes | DATE de la 1re représ. ou de la reprise | NOMBRE de représent. pendant l'année |
|---|---|---|---|
| *Faust*, opéra | 5 | » | 29 |
| **Siegfried*, drame musical | 3 | 3 janvier | 20 |
| *Guillaume Tell*, opéra | 4 a. 5 t. | » | 8 |
| *Les Barbares*, tragédie lyrique | 3 a. 1 pr. | » | 12 |
| *La Maladetta*, ballet | 2 | » | 4 |
| *Les Huguenots*, opéra | 5 a. 6 t. | » | 10 |
| *La Korrigane*, ballet | 2 | » | 10 |
| *Lohengrin*, opéra | 3 a. 4 t. | » | 12 |
| *Coppélia*, ballet | 2 | » | 7 |
| *L'Africaine*, opéra | 5 | 28 février | 13 |
| *Samson et Dalila*, drame lyrique | 3 a. 4 t. | » | 14 |
| *Salammbô*, drame lyrique | 4 | » | 11 |
| *Les Maîtres chanteurs*, comédie lyrique | 3 a. 4 t. | » | 5 |
| *Roméo et Juliette*, opéra | 5 a. 8 t. | » | 13 |
| **Orsola*, drame lyrique | 3 | 21 mai | 5 |
| *La Valkyrie*, drame lyrique | 3 | » | 11 |
| *Thaïs*, opéra | 4 a. 7 t. | » | 2 |
| *L'Etoile*, pantomime-ballet | 2 | » | 4 |
| *Aïda*, opéra | 4 | » | 4 |
| *Tannhauser*, opéra | 4 a. 9 t. | » | 6 |
| *Don Juan*, opéra | 4 a. 2 p. | » | 7 |
| **Bacchus*, ballet | 2 a. 3 t. | 26 nov. | 10 |
| *Rigoletto*, opéra | 4 | » | 2 |
| **Paillasse*, drame lyrique | 2 | 17 déc. | 5 |

* Les astérisques marquent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

# COMÉDIE-FRANÇAISE

## *1680-1903*

---

L'année 1902 est l'année du centenaire de Victor Hugo, glorieusement célébré par une superbe reprise des *Burgraves*. C'est aussi celle des grosses recettes réalisées avec le *Marquis de Priola* de M. Henri Lavedan, auquel on a joint très heureusement l'*Énigme* de M. Paul Hervieu. Echec de la *Petite amie* de M. Brieux et de *Gertrude* de M. Bouchinet; mais grand succès pour le *Passé* de M. Georges de Porto-Riche (juste revanche de l'Odéon) et pour l'*Autre Danger* de M. Maurice Donnay. La prospérité de la Comédie-Française ramènera peu à peu le calme dans les coulisses de la maison de Molière : les sociétaires ont déjà presque oublié l'injure qu'on leur a faite en supprimant le comité de lecture [1]...

---

1. — Nous croyons devoir placer sous les yeux de nos lecteurs, à titre de document intéressant, le rapport sur la gestion financière de la Comédie-Française, qui avait été lu devant l'assemblée générale des sociétaires le 31 décembre 1901 et qu'avaient signé MM. Silvain, Pierre Laugier et Raphaël Duflos :

Monsieur l'administrateur, mes chers camarades,

Vous avez bien voulu, dans votre assemblée générale de 1900, nous charger de l'examen de nos comptes pour l'année 1901, et nous venons aujourd'hui nous acquitter de ce mandat.

Cependant, à plusieurs reprises, au cours de ces derniers mois, nous avions cru que nous serions privés de cet honneur, et nous n'avons pas

13 JANVIER. — Pour les dernières représentations de Mme Blanche Barretta, reprise de la *Conscience*

---

vu sans quelque surprise la mission dont vous nous aviez investis survivre aux brusques rigueurs déployées contre nous et au retrait inattendu de privilèges artistiques que, sur la foi d'un passé lointain et courtois, nous regardions comme consacrés.

Mes chers camarades, les critiques que nous allons formuler ont déjà été faites depuis plusieurs années, et si nous les renouvelons, c'est qu'il n'en a jamais été tenu compte, qu'elles sont restées lettre morte et que, pendant ce temps, le péril s'est accru.

Notre situation, en effet, est loin d'être prospère, et le partage de cette année ne sert qu'à masquer le déficit.

La part entière de sociétaire s'élève pour cet exercice à 12,000 francs; si on veut retrouver un dividende aussi modeste, il faut remonter avant la guerre de 1870. Pour beaucoup d'entre nous, le partage que nous sommes appelés à toucher est à peine équivalent à l'intérêt normal de nos fonds sociaux. Certains de nos anciens, dont l'avoir dans le fonds du Mont-de-Piété s'élève à plus de 200,000 francs, c'est-à-dire à un capital susceptible de produire de 7,000 à 8,000 francs de rente, vont toucher 6,000 francs...

On pourrait donc croire que notre cher théâtre est en pleine décadence et que les recettes y ont périclité dans des proportions imprévues et inusitées. Point du tout : nous traversons, en même temps que la crise des décrets, une crise budgétaire dont il est urgent d'enrayer les effets ; et, malgré l'habileté avec laquelle les sentiments du public ont été excités contre nous seuls, nous constatons avec plaisir que sa faveur ne nous a pas encore abandonnés, puisque l'ensemble des recettes journalières a atteint le chiffre considérable et étonnant de 2,174,000 francs, qui est un des plus élevés que nous ayons jamais connus.

Permettez-nous de remonter dans le passé et de vous rappeler la recette de 1881 qui s'est élevée à 2,101,159 francs et qui a permis un partage de 40,000 francs ; la recette de 1882, qui s'est élevée à 2,058,922 francs, et qui a encore donné un partage de 40,000 francs ; la recette de 1883, qui ne s'est élevée qu'à 1,805,774 francs, et qui a tout de même donné un partage de 30,000 francs.

Ce n'est donc qu'à l'exagération inconsidérée des dépenses qu'il faut attribuer la médiocrité des résultats de cette année ; en effet, les dépenses se montent au total formidable de 2,353,465 francs, et elles ne comprennent aucune de celles qui ont été la conséquence directe de l'incendie.

Les dépenses administratives ont été de 177,300 francs, dans lesquelles nous avons compris notamment l'administration proprement dite pour 79,000 francs et la réserve administrative pour 70,000 francs.

Sur ce chapitre d'administration et de réserve administrative nous n'avons rien à dire.

Mais nous vous signalons l'article 31 du budget, qualifié de fournitures diverses, portées pour 17,000 francs. Que peuvent bien être des dépenses diverses aussi importantes, alors que tout est prévu aux diffé-

*de l'Enfant*, pièce en trois actes de M. Gaston Devore, avec M. Henry Mayer dans le rôle de

---

rents chapitres du budget, jusques et y compris le balayage, les cordages, la quincaillerie et les fournitures de bureau ? Ces dernières ne s'élèvent pas à moins de 9,500 francs. Est-ce que ce chiffre ne vous semble pas vraiment fantastique ? Supputez donc ce que cette somme de 9,500 francs représente de papier, de crayons, d'encre et de plumes ?

Enfin, mes chers camarades, il reste à attirer votre attention sur un fait particulier, que nous avons toléré jusqu'à présent, mais qui a pris cette année une gravité exceptionnelle : nous voulons parler de la proportion dans laquelle les crédits ouverts par nous ont été dépassés. Nous nous abstiendrions de toute critique sur ce point si un article du budget avait subi tout à coup, par des circonstances de force majeure, une augmentation inusitée ; mais ce n'est pas le cas. *Patrie*, sans doute, *Patrie* a occasionné, nous le savons, des frais considérables de mise en scène. Mais enfin, il s'agit de savoir une fois pour toutes si la mise en scène doit en arriver à de telles exagérations qu'elle doive devenir pour l'art dramatique non plus une auxiliaire mais une ennemie, et si le théâtre en général, et le Théâtre-Français en particulier, au lieu d'y trouver un regain de vitalité, n'en périront pas.

Notre mission est de résister à la mode et au snobisme contemporains, au nom de ce qui, dans notre art, reste humain et durable. Nous serions coupables de sacrifier au dieu de la mise en scène jusqu'à nous laisser ruiner par lui.

L'administrateur de la Comédie-Française, s'il n'a pas jugé à propos, s'il n'a eu ni le temps, ni le goût de garder pour lui cette part de ses fonctions, est du moins là pour mettre un frein aux exigences des auteurs et des directeurs de la scène, lorsque ces exigences dépassent les limites du budget voté en assemblée générale et voté très libéralement à notre avis. En un mot, nous estimons que chez Molière on aurait pu monter M. Sardou d'une façon satisfaisante et en se servant plus judicieusement qu'on ne l'a fait des ressources de notre budget, dont les dépenses ont été augmentées dans des proportions souvent considérables, comme en vertu d'un système préconçu et d'un parti-pris de méconnaître la portée de nos votes antérieurs.

Faut-il vous citer quelques exemples ? Les dépenses de musique, prévues pour 40,000 francs — un joli chiffre pourtant — ont été portées à 54,000 francs.

Les dépenses de machinistes, prévues pour 55,000 francs, ont été portées à 74,000 francs.

Les dépenses de figuration, prévues pour 35,000 francs, ont été plus que doublées et élevées à 77,000 francs.

Or, nous vous rappelons qu'aux termes de l'article 19 du décret de 1850 (non encore abrogé), les dépenses extraordinaires non prévues au budget ou excédant les crédits alloués *ne peuvent être proposées ou autorisées que dans les mêmes formes que le budget*. Non seulement l'administration a eu tort d'ordonnancer ces dépenses supplémentaires, mais encore nos comptables ont eu tort d'en effectuer le paiement,

Montret, créé par M. Worms, et M. Dessonnes dans celui de Jean, créé par M. Raphaël Duflos.

---

puisque, en vertu de l'article 20 du même décret, l'ordonnancement de ces dépenses supplémentaires ne peut avoir lieu que sur la proposition du comité et en vertu d'une autorisation spéciale du ministre.

Nous nous trouvons ici, vous le voyez, en plein arbitraire et en pleine anarchie.

Nous espérons que M. l'administrateur voudra bien condescendre à ces menus détails, qu'il a peut-être un peu trop négligés jusqu'à ce jour et qui font néanmoins partie intégrante et essentielle de ses fonctions. Nous nous permettons de lui faire observer que ce n'est pas en créant sans cesse de nouveaux emplois qu'il atténuera le mal dont nous nous plaignons; car la multiplication des fonctions ne peut aboutir qu'à l'éparpillement des responsabilités. Rien ne vaut le coup d'œil d'un maître unique et prévoyant. Nous nous permettrons de lui rappeler qu'il doit se rendre compte que, sans assumer la moindre responsabilité financière, il dirige pourtant un organisme financier très complexe par ses rouages, très important par ses conséquences; des intérêts multiples et respectables lui sont confiés, et il est évident que, par simple scrupule, c'est surtout quand on emploie l'argent d'autrui qu'il faut en être économe.

Il importe, aussi bien pour nos finances que pour notre amour-propre, que ce rapport ait une sanction.

Vous reconnaîtrez, comme nous, qu'il nous est absolument impossible d'approuver les comptes de l'exercice 1901, tels qu'ils nous sont présentés; notre droit strict — que dis-je? le seul droit qui nous reste, et que, moins que jamais, dans la crise que nous traversons, nous ne pouvons abdiquer — l'intérêt bien entendu, l'avenir de notre Maison ne nous permettent pas d'approuver ces comptes, non plus que d'admettre, pour l'exercice 1902, un budget supérieur à 2 millions. C'est une double mesure dont nous croyons devoir vous rappeler, au point de vue des décrets qui nous régissent encore, la parfaite régularité, et sur l'opportunité de laquelle nous laissons à l'assemblée générale le soin de se prononcer.

Le 1er janvier, M. Jules Claretie avait reçu la lettre suivante :

Monsieur l'administrateur général,

Puisqu'il résulte de la situation que vous venez de créer à la Comédie-Française qu'un sociétaire ne peut plus prétendre à aucun droit à la direction artistique et que, bien qu'associé, il ne peut exercer aucun contrôle efficace sur la gestion financière tout en demeurant responsable de ses résultats, je considère que ce titre devient purement illusoire, et je vous donne ma démission de sociétaire de la Comédie-Française.

Je vous prie d'agréer, monsieur l'administrateur général, mes salutations distinguées.

De Féraudy,
*Sociétaire de la Comédie-Française.*

15 JANVIER. — A l'occasion du 280e anniversaire de la naissance de Molière, on donne *Tartuffe*[1] et les *Fourberies de Scapin*[2]. Entre les deux pièces, M. Truffier dit un à-propos en vers de M. Lefebvre-Henri, la *Revanche de Diafoirus*.

16 JANVIER. — Dans le *Fils naturel*, M. Jacques Fenoux qui, lors de son début à l'Odéon, interprétait le rôle de Jacques, reprend celui de Charles Sternay (tenu en dernier lieu par M. Duflos) dont il s'acquitte on ne peut mieux.

21 JANVIER.— La représentation de la *Conscience de l'Enfant*, de M. Gaston Devore, était, pour Mme Blanche Barretta, l'occasion d'un triomphe véritable : jamais la charmante comédienne, à la veille de prendre une retraite prématurée, n'avait mieux mis en lumière les multiples côtés de son admirable talent. Après le troisième acte elle a dû

---

1. DISTRIBUTION. — Tartuffe, M. *Silvain*. — Valère, M. *Le Bargy*. — Loyal, M. *de Féraudy*. — Orgon, M. *Leloir*. — L'Exempt, M. *Paul Mounet*. — Cléante, M. *Raphaël Duflos*. — Damis, M. *Dehelly*. — Marianne, Mlle *Muller*. — Dorine, Mlle *Kalb*. — Elmire, Mlle *Brandès*. — Mme Pernelle, Mme *Amel*.

2. DISTRIBUTION. — Scapin, M. *Coquelin Cadet*. — Sylvestre, M. *Berr*. — Argante, M. *P. Laugier*. — Géronte, M. *Joliet*. — Octave, M. *Dehelly*. — Léandre, M. *Esquier*. — Carle, M. *Barral*. — Zerbinette, Mlle *Bertiny*.— Hyacinthe, Mlle *Marthe Régnier*.— Nérine, Mme *Lherbay*.

Une variante fut apportée, ce soir-là, à l'habituelle cérémonie. Au lieu de défiler devant le buste de Molière, comme le voulait jusqu'à présent la tradition, les comédiens avaient été groupés autour en lignes harmonieuses et quand le rideau se leva, chacun était à sa place. L'explication qui en courut aussitôt fut qu'on avait voulu éviter toute espèce de manifestations — favorables ou défavorables — lorsque tel artiste plus ou moins mis en cause ces temps derniers aurait passé devant le buste de son illustre devancier. Mais, par contre, il arriva qu'au lieu des applaudissements et des ovations accoutumés, ce fut un morne silence et un accueil plus que tiède qui salua la cérémonie annuelle, si goûtée d'ordinaire du public. Seul M. de Féraudy fut fort applaudi, de même qu'il avait été très chaleureusement fêté dans son rôle de Loyal.

reparaître plusieurs fois, entourée de ses camarades qui partageaient son succès. M. Henry Mayer jouait pour la première fois le rôle de Montret, créé par Worms, et M. Dessonnes héritait de celui de Jean, établi par M. Raphaël Duflos.

24 JANVIER. — M. Catulle Mendès retirait à l'amiable la pièce qu'avait reçue l'administrateur général sous le titre de *Sainte Thérèse*, et la portait à Mme Sarah Bernhardt qui s'engageait à la monter immédiatement.

25 JANVIER. — Représentation de retraite de Mme Blanche Barretta[1]. — Elle s'ouvrait par l'ai-

---

1. Voici quel était exactement le spectacle :

Première représentation à ce théâtre de la *Grammaire*, comédie en un acte de Labiche et Joly :

| | | |
|---|---|---|
| Caboussat | MM. | *de Féraudy.* |
| Poitrinas | | *Leloir,* |
| Jean | | *G. Berr.* |
| Machut | | *Laugier.* |
| Blanche | Mlle | *Marie Leconte.* |

*Les Femmes savantes* (1er acte, fragments) : Mmes Blanche Barretta, Bartet et M. Le Bargy.

*La Conscience de l'Enfant*, de M. Gaston Devore (3e acte) :

| | | |
|---|---|---|
| Cauvelin | MM. | *Silvain.* |
| Richard | | *Paul Mounet.* |
| Emmanuel | | *Georges Berr.* |
| Jean | | *Dessonnes.* |
| Montret | | *Henry Mayer.* |
| Jenny | Mmes | *Barretta.* |
| Mme Cauvelin | | *Pierson.* |
| Germaine | | *Lara,* |

Intermède :

Mme Amel : *Chansons d'aïeules.*

M. Maréchal : air d'*Hérodiade* (Massenet).

Mlle Paulette Darty, de la Scala : *a*) *Amoureuse*, paroles de M. de Féraudy, musique de M. Rodolphe Berger ; — *b*) *Deux sous d'amour*, paroles de M. de Féraudy, musique de M. Clérice.

Mme Jeanne Raunay, de l'Opéra-Comique : *a*) *Loin de toi*, paroles de L. de Layrac, musique de J. Bertin ; — *b*) *Absence*, paroles de Théophile Gautier, musique de Berlioz.

mable *Grammaire*, de Labiche, qui entrait, ce soir-là, au répertoire de la Comédie, et se terminait par le cinquième acte d'*Hernani*, que venait jouer, *great attraction !* Sarah Bernhardt, redevenant, comme autrefois, la partenaire de Mounet-Sully... Sous le nom d'intermède, la soirée comprenait un véritable concert, dont le succès ne fut ni pour Mme Raunay, ni pour Mlle Delna, mais bien pour Fugère, qui dut redire le *Ruban*, de Paul Henrion, et pour Coquelin cadet et ses joyeux monologues. Très émue à son entrée, si émue que, pendant plusieurs minutes, elle ne put parler, Mme Barretta nous avait joué — aussi délicieusement que le jour de ses débuts — Henriette, des *Femmes savantes ;* puis, elle fut l'admirable mère de la *Conscience de l'Enfant* et l'exquise Victorine de George Sand. Et on ne se lassait pas d'applaudir une dernière fois — une dernière fois, quelle tristesse ! — la charmante comédienne. Mais quelle inoubliable explosion d'enthousiasme quand Mounet-Sully lut à la jeune et chère doyenne le joli

---

M. Lucien Fugère, de l'Opéra-Comique : *a*) *les Vieilles de chez nous*, poésie de M. Jules Laffargue, musique de M. Charles Levadé ; — *b*) *Il neige*, poésie et musique de M. Hermann Bemberg.

Mlle Bessie Abott, de l'Opéra : Valse de *Roméo et Juliette* (Gounod).

Mlle Marie Delna, de l'Opéra-Comique : Air de *la Damnation de Faust* (Berlioz), avec accompagnement de harpe. Accompagnateur, M. Maignien.

M. Coquelin cadet : *la Joie de vivre*, monologue (A. Delilia).

*Le Mariage de Victorine* (2e et 3e actes, fragments) : Mmes Blanche Barretta, Pierson, Renée du Minil, MM. Silvain, Baillet, de Féraudy et Leitner.

*Hernani* (5e acte) : Mmes Sarah Bernhardt, Adeline Dudlay, MM. Mounet-Sully, Baillet, Truffier, A. Lambert fils, Paul Mounet, Laugier et Leitner.

La recette atteignait près de trente mille francs.

compliment d'adieux, où il exprimait à merveille le sentiment d'unanimes regrets de toute la salle ! C'était alors vraiment très gai : tout le monde pleurait !

28 JANVIER. — Dans les *Effrontés*, où se font applaudir Mmes Cécile Sorel et Muller, MM. Le Bargy, Leloir, Truffier, Baillet, M. Jacques Fenoux aborde pour la première fois le rôle d'Albert de Serginé; il y fait preuve de sérieuses qualités d'élégance et de diction.

31 JANVIER. — M. Leitner joue pour la première fois, dans l'*Enigme*, le rôle de De Nest créé par M. Le Bargy et que celui-ci se voit obligé d'abandonner pour se consacrer entièrement au *Marquis de Priola* [1].

7 FÉVRIER. — Première représentation du *Marquis de Priola*, pièce en trois actes de M. Henri Lavedan [2]. — Une sorte de Don Juan moderne, énergique, passionné, violent, satanique, et même

---

1. — Le comité d'administration, entièrement reconstitué, se compose pour l'année 1902, de MM. Mounet-Sully, Coquelin cadet, Silvain, Baillet, Le Bargy et Truffier, membres titulaires, et de MM. Leloir et Albert Lambert fils, membres suppléants. — M. de Féraudy, à ce moment démissionnaire, ne pouvait en faire partie.

2. DISTRIBUTION. — Brabançon, M. *Coquelin cadet*. — Le marquis de Priola, M. *Le Bargy*. — Lechesne, M. *Leloir*. — Savières, M. *Henry Mayer*. — Pierre Morain, M. *Dessonnes*. — Mme de Valleroy, Mlle *Bartet*. — Mme Lechesne, Mlle *Wanda de Boncza*. — Mme Savières, Mlle *Cécile Sorel*.

Le 13 février, par suite d'une subite indisposition de Mlle Wanda de Boncza, Mlle Bertiny jouait au pied levé le rôle de Mme Lechesne où elle réussissait à se tailler un vrai succès.

Quelques jours plus tard, le rôle du docteur Savières passait des mains de M. Henry Mayer à celles de M. Garry.

Au mois d'avril, Mlle Cécile Sorel joua, aux lieu et place de Mlle Bartet, le rôle de Mme de Valleroy, laissant à Mlle Géniat, celui de Mme Savières.

sadique : telle est la très curieuse et très saisissante étude de caractère que, sous les traits du marquis de Priola, vient de nous donner l'auteur de *Catherine* et du *Nouveau Jeu*. Pièce très âpre et très dure, très forte aussi, où se dévoile sous une face toute nouvelle le talent du jeune et brillant académicien. Avec un nom sonore, à l'italienne, le marquis de Priola a pris soin de nous prévenir qu'il coulait dans ses veines du sang des Borgia. Il a, d'ailleurs, de qui tenir : son père fut un grand séducteur devant l'Eternel ; sa mère, admirable — comme corps — eut de nombreux amants, mais elle finit mal — dans un couvent ! Est-il donc une victime de l'atavisme ?... Toujours est-il que, suivant l'exemple paternel, il eut des maîtresses, encore des maîtresses, et toujours des maîtresses. Il a même été marié à une femme qu'il a rendue aussi malheureuse qu'une femme peut l'être, et qui, légalement divorcée, s'est remariée, par dépit, à un vieil homme de bien, sorte de Montyon moderne. Dans une soirée, à l'ambassade d'Italie, qui ouvre la pièce, elle revoit, glacée par la peur, celui qui l'a tant fait souffrir. Comme l'Elvire de Don Juan, elle l'aime toujours, malgré tout, et le lui laisserait voir, si elle n'était entraînée hors du salon par une de ses amies, Mme Savières, femme austère entre toutes, qui s'est juré de la sauver du péril. A cette même réception de l'ambassade, le marquis, qui n'en trouve pas de rebelles, fait sa cour à la belle Mme de Vàlleroy, qui ne passe point pourtant pour une femme facile, et telle est sa puissance séduc-

trice que, curieuse, elle aussi, de l'amour de cet homme extraordinaire, Thérèse a promis — cela n'engage à rien, prétend-elle — de venir le lendemain chez lui voir sa collection d'almanachs, la plus rare et la plus grivoise qui soit. Priola a cependant une bonne action dans sa vie : il a recueilli un jeune homme dont la mère est morte, dont le père, qui fut son garde-chasse, s'est, dit-on, tué par accident, en maniant un revolver qu'il ne croyait pas chargé. Il a fait son éducation, et l'autorisant à puiser à pleines mains dans sa bourse, il lui laissera toute sa fortune ; il lui dit son intention de l'adopter et de changer ainsi son vulgaire nom de Pierre Morain en celui de Priola, qu'il ne veut pas voir s'éteindre. En échange de ses bienfaits, il ne lui demande rien que d'être beau, de mener une existence de voluptueux sans scrupule, de se faire aimer de toutes les femmes sans en aimer jamais une seule, de se garder du mariage comme de la peste et de perpétuer ainsi sa morale... très immorale. L'action de la pièce de M. Lavedan se dénoue en trois journées. Le second acte nous introduit dans l'antre du lion : c'est l'opulent salon Louis XV où, dans une riche vitrine, sont rangés les fameux et licencieux almamachs, de texte leste et de gravures scandaleuses. Ainsi qu'elle l'a promis, Mme de Valleroy est venue, rougissante, et résignée au « fol abandon ». Mais cette heure de joie qu'il réclamait avec une si persuasive insistance, le marquis se donne le luxe de n'en plus vouloir, alors qu'on est prêt à la lui accorder.— « Je la refuse, dit-il ironiquement, par

respect pour vous, et je ne vous demande que votre amitié. » — « Une bonne amitié, je vous en réponds ! » fait en se retirant, bredouille et désolée, la charmante femme qui vient ainsi de subir le plus cruel affront qu'on puisse infliger à une de ses pareilles. Le marquis n'a plus, dès lors, qu'une idée en tête : reconquérir, pour le simple plaisir, sa femme qu'il n'aime pas. Et, dans ce but, il lui renvoie sous enveloppe, au risque de la perdre aux yeux de son mari, le brûlant billet qu'elle lui adressait à l'aurore d'une union qui a si mal tourné. C'est en vain que Pierre Morain l'a supplié de n'en rien faire, de cesser de tourmenter la pauvre créature, Priola, inflexible à ses prières, a passé outre... Et le jeune homme s'indigne et se révolte ; son cynique patron le destinait au mal — le mal qui, seul, est pittoresque — il n'a, lui, de vocation que pour le bien qui, seul, est aimable. Il « promettait » peut-être ; il ne « tient » pas. Et même, il ne restera pas une minute de plus l'obligé d'un tel maître ; il rompt son pacte avec Satan, et dût-il être taxé d'ingratitude, il quitte pour toujours celui qui le traitait comme son fils. La scène est superbe, terrible, dramatiquement angoissante. Elle a été magistralement rendue par M. Le Bargy, à qui le jeune Dessonnes a donné la plus chaleureuse et la plus sincère réplique. Le rideau s'est baissé sur de longues acclamations ; il s'est relevé par des rappels enthousiastes. Les événements se précipitent. L'honnête Mme Savières — Desgenais en jupon — s'est juré, nous l'avons dit, de sauver son amie de la folle passion dont, au reçu de la

lettre d'autrefois, elle se sent reprise pour celui qui lui révéla l'amour et qui fut ensuite son indigne mari. — « Tu as confiance en moi, lui dit-elle, je vais te montrer jusqu'où va sa sincérité... Il prétend t'aimer encore, il va me faire, à moi, une déclaration d'amour. » Il la fait si bien, en effet, que la vertueuse Mme Savières est prête, elle aussi, à se laisser convaincre... Elle n'a que le temps d'appeler son amie qui sait, désormais, à quoi s'en tenir sur les sentiments de cet incorrigible Don Juan. — Elle est délicieusement traitée cette scène de séduction : c'est certainement l'une des plus jolies qu'ait écrites l'auteur de *Viveurs*. Mais elle est suivie d'une des plus dures qui soient au théâtre. Pierre Morain a « piqué au hasard » dans le tiroir aux souvenirs que son maître lui a donné l'ordre de ranger avant de quitter son service. Il a trouvé l'évidente preuve que sa mère avait été la maîtresse du marquis. Il se vengera, non pas en le tuant, mais en lui annonçant — il s'est livré sur la matière à des études de médecine — que la paralysie le guette, et que demain, peut-être, il va mourir... Le fait est que, se raidissant devant l'affreuse menace, le marquis — dont l'un des bras se prend déjà ! — tombe en une crise terrible, d'où il ne se réveille que pour crier à son bourreau : « Je suis ton père ! » Et le jeune homme le gardera ataxique et sain d'esprit, jusqu'à ce que la mort, cruellement lente à venir, ait mis fin à son horrible châtiment... Si le sujet est pénible, nous n'avons pas besoin d'y insister... L'œuvre, en passe de soulever de bruyantes discussions et d'engendrer d'ardentes

polémiques, n'est-elle pas une des plus fortes, une des plus vigoureuses et une des plus puissantes qu'ait produites l'auteur du *Prince d'Aurec?* Nous voudrions qu'on la jugeât — est-ce possible? — en dehors de tout parti pris et de toute politique inspirée par le nom même de M. Lavedan. N'était-ce donc pas une conception très haute et une pensée très noble — encore que l'exécution en fût impossible et que la tentative dût rester vaine — que d'avoir voulu nous donner un Don Juan, un Don Juan de nos jours? Nul mieux que M. Le Bargy ne pouvait réaliser le type rêvé par l'auteur. Il l'a joué, ce redoutable rôle de seize cents lignes, avec une sûreté et une variété de talent, une maîtrise de composition et une force d'interprétation qui lui ont valu l'un des plus glorieux triomphes de sa carrière. Et ce fut plaisir de voir avec quelle bonne grâce il voulut associer à son superbe succès celui de M. Dessonnes, sous les traits de l'audacieux jeune homme qui ose tenir tête au terrible Priola. M. Coquelin cadet a fait une amusante silhouette du type de l'ami Brabançon, bien pâle reflet de l'élégant marquis. M. Leloir n'apparaît que pour nous dire les doléances du mari incompris; M. Mayer personnifie avec vérité l'affairé docteur Savières. M^lle^ Bartet est incomparable de jeunesse et de charme sous les traits de la délicieuse M^me^ Valleroy, si incroyablement dédaignée. M^lle^ Wanda de Boncza justifierait, par sa beauté brune, le retour du marquis à son ancienne femme. M^lle^ Cécile Sorel eût pu, selon nous, se livrer un peu plus, en cette scène de l'honnête

femme sur le point de se laisser séduire. — Une mise en scène claire, humaine et vivante : telle est, en cette curieuse soirée, la part de M. Guitry.

12 FÉVRIER. — La matinée du mardi-gras se composait de l'*Avare* et de la traditionnelle farce de *M. de Pourceaugnac*, enlevée de verve par MM. Coquelin cadet, de Féraudy, Truffier, Berr, Pierre Laugier, Barral, Mmes Lynnès, Kolb et Leconte. La fameuse course des apothicaires sur la scène et dans la salle — où tous s'enfuyaient par les communications des dessous — obtenait le plus vif succès. Le soir, le *Marquis de Priola*, donné pour la première fois devant les abonnés du mardi, voyait confirmé le succès des deux premières représentations. Le théâtre avait réalisé, en ses deux spectacles de la journée, une recette de 18.000 francs.

23 FÉVRIER. — Le *Marquis de Priola*, joué en matinée, avec une fort belle recette, était précédé de la *Chance de Françoise*, la subtile comédie en un acte de M. Georges de Porto-Riche, interprétée par MM. Leitner, Jacques Fenoux, Mmes Nancy Martel et Bertiny.

26 FÉVRIER. — Centenaire de Victor Hugo : reprise des *Burgraves*, drame en trois parties, de Victor Hugo[1]. — Cette réapparition des *Burgra-*

---

1. DISTRIBUTION. — Job, M. *Mounet-Sully*. — Frédéric de Hohenstaufen, M. *Silvain*. — Otbert, M. *Albert Lambert fils*. — Magnus, M. *Paul Mounet*. — Karl, M. *Leitner*. — Gondicarius, M. *Joliet*. — Le capitaine du Burg, M. *Villain*. — Haquin, M. *Falconnier*. — Swan, M. *Hamel*. — Cynulfus, M. *Dehelly*. — Hatto, M. *Jacques Fenoux*. — Cadwals, M. *Charles Esquier*. — Teudon, M. *Louis Delaunay*. — Kunz, M. *Ra-*

*ves*, en l'honneur du glorieux centenaire de Victor Hugo, a été plus et mieux qu'une reprise : une réhabilitation — puisqu'en 1843, malgré ses beau-

---

*vet.* — Hermann, M. *Croué.* — Le duc Gehrard, M. *Garry.* — La comtesse Regina, Mlle *Bartet.* — Lupus, Mlle *Bertiny.* — Guanhumara, Mme *Segond-Weber.* — Gorlois, Mlle *Marthe Régnier.* — Edwig, Mme *Lherbay.*

Le rôle de la comtesse Regina reviendra par la suite à Mme Lara.

A l'occasion de la célébration du centenaire de Victor Hugo, la façade du Théâtre-Français avait été pavoisée de drapeaux tricolores comme pour la fête nationale du 14 juillet, et le soir, elle était éclairée, et de l'ensemble se détachait en lettres de feu ces deux dates : 1802-1902, celle de la naissance du poète et celle de la première célébration, à un siècle de distance, de l'anniversaire de cette naissance. Depuis la veille, les quatre médaillons en relief de Molière, Corneille, Racine et Victor Hugo étaient en place dans les cadres en marbre qui leur avaient été préparés sous la galerie continuant la rue de Richelieu.

En l'honneur de la reprise des *Burgraves,* M. Gaston Mélingue, le fils du créateur du *Bossu* et de *Benvenuto Cellini,* a fait hommage à la Comédie-Française du buste de sa mère, Théodorine Mélingue, par J.-J. Feuchère, qui figura au salon de 1843. Théodorine Mélingue était à cette époque sociétaire de la Comédie-Française, où elle créa le rôle de Guanhumara dans le drame de Victor-Hugo. M. Gaston Mélingue, un artiste distingué dont les tableaux furent souvent remarqués aux expositions, offrait également à la Comédie-Française une de ses toiles représentant *Molière lisant une de ses pièces aux enfants de sa troupe,* exposée par l'artiste au Salon de 1887.

Après la représentation des *Burgraves,* les petits-enfants de Victor-Hugo donnaient, chez Mme Jean Charcot, un souper intime, où ils avaient eu la gracieuse pensée de réunir les artistes de la Comédie-Française et ceux de l'Odéon, les directeurs de ces deux théâtres, quelques poètes, quelques hommes de lettres et quelques amis. Cette petite fête était à la fois empreinte de gaieté, de respect et d'émotion. Au dessert, M. Georges Hugo se levait et prononçait quelques paroles qui allaient droit au cœur de tous : — « Mesdames, messieurs, dit-il, au nom de ma sœur Jeanne et au mien, je tiens à dire aux artistes qui nous entourent que nous les aimons et que nous les admirons... et j'embrasse Mme Marie Laurent ». Et M. Georges Hugo embrassait la vénérable tragédienne. — « Madame, s'écriait alors M. Albert Lambert, nous vous demanderons ce baiser-là. » Et Mme Marie Laurent de sourire bonnement et de répondre : — « Baiser de grand'mère, mon pauvre ami. » On se séparait fort tard dans la nuit, et chacun emportait de ces agapes si simplement touchantes un aimable et précieux souvenir.

Les *Burgraves* allaient bientôt réaliser des recettes de huit et de dix mille francs : qui eût jamais dit ça autrefois ? ..

tés épiques, la pièce fut si mal accueillie... Trente-quatre représentations seulement, pendant lesquelles se traînait le malheureux drame, reçu tantôt froidement, tantôt par des sifflets... jusqu'au moment où le triomphe de la *Lucrèce*, de Ponsard, lui portait le dernier coup. De tous les ouvrages de notre grand poète, c'est peut-être celui qui excita le plus d'agitations et provoqua le plus de sensations diverses. Les deux camps, classique et romantique, se livrèrent à des discussions acharnées dans la presse, dans les salons et au théâtre, où des applaudissements frénétiques luttaient parfois « corps à corps » avec des sifflets obstinés. Ceux-ci attaquaient tout, dans les *Burgraves*, jusqu'au nom de « trilogie » dont se qualifiait la pièce; ils n'accordaient même pas à Victor Hugo ses maîtresses qualités de superbe styliste et de grand poète; ils lui refusaient le droit de faire parler ses personnages, alors qu'ils auraient dû agir avant tout. Ceux-là proclamaient l'œuvre nouvelle la plus belle production des temps modernes — et personne n'était décidé à se faire la moindre concession. Que les temps sont heureusement changés! Aujourd'hui tout le monde est d'accord pour admirer... Le regrettable échec des *Burgraves* — malgré la forme magnifique qui recouvre le vide de l'action dramatique — fut l'adieu de Victor Hugo au théâtre. La mission du poète n'était pourtant pas terminée, et, certes, il se fût hautement relevé de ce fâcheux insuccès. Agé alors de quarante et un ans, il s'épanouissait dans la pleine floraison de son merveilleux génie. Les

vers de ce drame épique des *Burgraves* ne demeurent-ils pas les plus beaux peut-être qu'il ait écrits pour la scène? On a fait remarquer que Rossini, lui aussi, avait renoncé à la gloire du théâtre à l'âge de trente-sept ans, mais c'était après *Guillaume Tell*. Il se reposait sous le manteau de pourpre d'un dernier triomphe. Sa paresseuse quiétude ne voulut pas se mesurer avec la gloire naissante de Meyerbeer. Victor Hugo recula-t-il donc devant Ponsard? S'effraya-t-il de cet engouement passager de la jeunesse nouvelle pour une nouvelle école? Redouta-t-il les querelles que le succès de *Lucrèce* allait faire renaître et que proclamaient les trompettes des hérauts néo-classiques? Lui, l'homme des luttes, se trouva-t-il réellement sans courage et sans force pour un dernier combat, et ce mot d'un ami, cherchant vainement à recruter dans les écoles des enthousiasmes pour les vieux seigneurs du burg de Heppenheff : « Hélas! monsieur Hugo, il n'y a plus de jeunes gens ! » lui parut-il un accent prophétique? Ce qui reste avéré, c'est que le poète de *Marion de Lorme* avait combiné les plans de deux pièces importantes, *Torquemada* et les *Jumeaux*, et que, depuis lors, ces œuvres ne parurent jamais au théâtre. L'échec originel de la représentation des *Burgraves* s'explique, à la rigueur, par le peu d'intérêt scénique de l'action et par l'impersonnalité de ces figures de pierre — mais non, certes, par l'absence, dans la fable, de toute passion tendre et attachante, seule base sur laquelle on puisse édifier l'humanité d'un drame.

Quoi de plus « humain » vraiment que les sourires du vieux Job aux amours d'Otbert et de Regina, que la tendresse du vieillard pour le fils qui va lui donner la mort? Peut-être eût-on dû, jadis, publier le poème des *Burgraves*, comme fut publié celui de *Cromwell*, et ne pas exposer ces admirables vers au froid accueil d'un public impatient, accoutumé aux explosions de *Ruy Blas* et d'*Hernani*. Devons-nous croire, à ce sujet, ce que dit un livre intitulé : « Hugo raconté par un témoin de sa vie » — lequel nous apprend qu'il ne convenait plus au poète de « livrer sa pensée à ces insultes faciles et à ces sifflets anonymes que quinze ans n'avaient pu désarmer » ? Devons-nous ajouter foi à cette autre assertion du même livre, disant que Victor Hugo avait moins besoin du théâtre, à cette époque de sa vie, puisqu'il avait la tribune? Quel rapport voit-on entre ces deux moyens de produire la pensée, et l'une excluait-elle l'autre ? En arrêtant, au grand dommage des lettres, le cours de sa production dramatique, l'auteur de *Ruy Blas* lâcha évidemment la proie pour l'ombre, et l'on a pu dire, fort irrespectueusement, qu'au point de vue théâtral il restait inachevé — comme la cathédrale de Cologne... Tel qu'il se présente aujourd'hui devant l'impartiale postérité, il n'en demeure pas moins le plus grand poète du siècle : à toutes les qualités du dramatiste, l'invention, la passion, la nouveauté des moyens, il joint le style, puissant et magnifique — et le style est le bronze qui perpétue l'idée... Les « burgraves » étaient, vous le savez, des chevaliers

du Rhin, constamment en lutte avec le Saint-Siège ou avec l'Empire, et qui menaient, sur les bords de leur fleuve, une vie de géants. Victor Hugo renferma, dans la « trilogie » que nous venons d'acclamer, la vie de ces chevaliers. C'est un monde à part, pris dans les plus hautes régions de la poésie. Il y a, dans cette œuvre curieuse et puissante, toute une hiérarchie de grands vieillards, plus imposants encore que Ruy Gomez, et trois générations s'abritent à l'ombre d'un aïeul de cent ans, vieux chêne ayant une forêt pour rejetons. Victor Hugo a imaginé une dégénérescence dans les cœurs de ces héros; les enfants ne valent pas les pères, et les vieillards ont parfois besoin de quitter leur demeure solitaire et d'apparaître au milieu des orgies, pour gourmander leurs descendants et rétablir l'honneur de leur famille. C'est un des drames les plus fortement écrits que nous ayons. Et qui eût voulu laisser échapper la double joie de le relire en son texte sublime, et de l'aller voir jouer au Théâtre-Français, où il n'a jamais eu, où il n'aura jamais l'idéale interprétation que nous venions d'applaudir en cette inoubliable soirée du Centenaire? Mounet-Sully a fait du rôle du vieux Job, le patriarche et l'excommunié, une création égale à celle d'Œdipe et d'Hamlet. A la force grandiose il a su joindre la tendresse, tendresse délicieuse, et il a eu, notamment au second acte, d'exquis accents de câlinerie paternelle, qui ont mis des larmes au bord de toutes les paupières. M. Paul Mounet est, physiquement, un superbe Magnus; mais doué d'une voix moins souple que

son aîné, il fera bien de crier moins fort, afin d'être mieux entendu, et de cette façon il évitera le fâcheux enrouement. La diction de M. Silvain est toujours étonnamment sûre, il ne manque à son empereur Barberousse, dont il a la barbe magnifique et la prestance souveraine, qu'un peu plus de panache : soyez assuré qu'il saura l'y mettre... Plaisir de l'oreille et des yeux, M^lle^ Bartet et M. Lambert fils sont un charmant couple d'amoureux, pleins de jeunesse et de flamme. Quant à M^me^ Segond-Weber, de sinistre beauté dans la haineuse Guanhumara, elle a fait du personnage une composition si savante et si profondément inspirée que tous, d'acclamation, nous l'avions nommée sociétaire... En vérité, je vous le dis — peut-être eût-on pu s'en apercevoir un peu plus tôt ! — nous avons là une tragédienne de tout premier ordre. Après le baisser du rideau sur le troisième acte des *Burgraves*, trois coups étaient frappés pour informer les spectateurs qu'ils ne devaient pas encore quitter la salle. Le rideau se relevait aussitôt, et dans le même décor, le buste de l'illustre poète avait été dressé, entouré de drapeaux, avec la lyre, le tambour, le clairon et différents autres accessoires. De chaque côté du buste se tenaient M^lle^ Bartet et M^me^ Segond-Weber, personnifiant les Muses. La première récitait la pièce des *Odes et Ballades* commençant par ces deux vers :

Le siècle avait deux ans ; Paris remplaçait Sparte.
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte.

Mme Segond-Weber disait superbement une pièce de vers de *La Dernière Gerbe*, le dernier volume des œuvres posthumes publiées par les soins pieux de M. Paul Meurice. Et ainsi était célébrée glorieusement la mémoire de Victor Hugo, cent ans après sa naissance et dix-sept ans après sa mort.

4 MARS. — Pendant la représentation des *Burgraves*, grande animation dans les couloirs et au foyer des artistes,... C'était le jour des abonnés et la plupart d'entre eux venaient d'apprendre la décision du Comité élevant au sociétariat, avec cinq douzièmes, Mme Segond-Weber [1]. — Aussi après chaque acte, était-ce entre la salle et le foyer des

1. Voici, à titre de curiosité, la situation actuelle des sociétaires au point de vue de la répartition des douzièmes ; neuf sont à part entière.

| SOCIÉTAIRES | Date de leur élévation au sociétariat | Nombre de douzièmes | Origine théâtrale |
|---|---|---|---|
| MM. Mounet-Sully | Janvier 1874 | Part entière | Ballande |
| Coquelin cadet | — 1879 | — | Odéon |
| Mme Bartet | — 1881 | — | Vaudeville |
| M. Prud'hon | — 1883 | 11 des 1/2 | Conservatoire |
| Mme Dudlay | — 1883 | Part entière | Bruxelles |
| M. Silvain | — 1883 | — | Ballande |
| Mme Pierson | — 1886 | — | Vaudeville |
| MM. Baillet | — 1887 | 11 des 1/2 | Odéon |
| Le Bargy | — 1887 | Part entière | Conservatoire |
| de Féraudy | — 1887 | — | — |
| Mlle Muller | — 1887 | 9 des 1/2 | — |
| MM. Truffier | — 1888 | 8 des 1/2 | Odéon |
| Leloir | — 1889 | Part entière | Ballande |
| Albert Lambert | — 1891 | 11 des 1/2 | Odéon |
| Paul Mounet | — 1891 | — | — |
| Georges Berr | — 1893 | 7 des 1/2 | Conservatoire |
| Mme Marie Kalb | — 1894 | 6 des | Vaudeville |
| M. Laugier | — 1894 | 6 des 1/2 | Conservatoire |
| Mlle du Minil | — 1896 | 5 des | — |
| M. Leitner | — 1896 | 5 des 1/2 | — |
| Mlle Brandès | — 1896 | 6 des | Vaudeville |
| M. Duflos | — 1896 | — | — |
| Mlle Lara | — 1899 | 4 des 1/2 | Porte-St-Martin |
| Mme Segond-Weber | — 1902 | 5 des | Odéon |

artistes, un long défilé de *mardistes*, d'amis et d'admirateurs, venant dire leur joie. Avec une bonne grâce pleine d'esprit, Mme Segond-Weber recevait les compliments et les félicitations, toute souriante sous les haillons et les cheveux blancs de Guanhumara. Et beaucoup admiraient l'art puissant qui, au souffle des vers de Victor Hugo, transformait, soudain, sur la scène, cette femme jeune et belle en une formidable apparition de haine et de terreur !...

12 MARS. — Le triomphant *Marquis de Priola* était précédé de la première représentation à ce théâtre de *Plaisir de rompre*, comédie en un acte, en prose, de M. Jules Renard[1] dont les Escholiers avaient eu, cinq ans auparavant, la piquante primeur. Ce petit drame intime est, en quelques scènes, l'épilogue d'une histoire d'amour, la séparation, la « rupture », à l'heure triste où est venue la satiété, avec ce dernier soubresaut du cœur, qui n'est qu'un dernier réveil de tendresse avant l'extinction finale des feux ! Que tout cela est de vérité vécue et vraie dans son amertume, et comme il est fouillé de main délicate, ce chapitre suprême du roman qui palpite, sous la mélancolie de la désillusion, sous l'émotion poignante de l'adieu à celle qu'on ne doit plus revoir, avec ce réveil instinctif du ressouvenir, cette vision du passé qui vous reprend, puis s'efface tristement, parce qu'on a la conscience secrète que l'heure est venue de reprendre, chacun, sa liberté, parce que le « revivre » est

1. DISTRIBUTION. — Maurice, M. *Henry Mayer*. — Blanche, Mlle *Cécile Sorel*.

impossible, que le passé est bien mort, et que le fleuve ne se remonte pas. C'est un petit chef-d'œuvre que cette fine comédie, qui mérite mieux que la symphonie des petits bancs. Un jour ou l'autre, elle prendra sa place dans une combinaison qui permettra de lui donner le « baisser de rideau », puisque le sort fatal des pièces en un acte est, aujourd'hui, de « lever » ou de « baisser », le milieu du spectacle étant réservé aux grandes sœurs, qui, souvent, sont de piètres personnes. *Plaisir de rompre* n'a que deux rôles, cela va de soi ; *Lui*, qui est M. Mayer ; *Elle*, qui est Mlle Sorel. — Le rôle de l'amant désabusé, égoïste, inconscient, qui n'aime plus guère, s'il a jamais aimé, qui n'a ni le courage de la fuite, ni l'énergie du retour, fut créé jadis par M. Mayer, qui y était tout à fait vrai, réel, vivant — la « vie » est sa grande qualité — il s'y est retrouvé ce qu'il était, il ne pouvait mieux faire. Mlle Sorel a repris le rôle créé par Mlle Jeanne Granier. Ce rôle qui est la « tempête dans un cœur », le résumé d'une existence d'illusion et d'amour, suivi, après le rêve, du réveil de la réalité cruelle, a été bien exprimé par Mlle Sorel, qui a montré des qualités de sensibilité exquise, tour à tour touchante, puis, désenchantée, écœurée jusqu'au mépris, se laissant aller au souvenir, puis se reprenant elle-même. Le rôle est complexe, elle en a vraiment bien rendu les émotions et les sensations si diverses, sans jamais sortir de la vérité.

13 MARS. — Le *Testament de César Girodot*, qu'on n'a pas donné depuis longtemps, reparaît

sur l'affiche, et les abonnés des matinées classiques du jeudi avaient le régal de cette jolie comédie, une des plus joyeuses du répertoire moderne. Coquelin cadet est toujours d'un comique étourdissant dans la composition du personnage d'Isidore. Chaque fois qu'il apparaît sur la scène, avec son air bourru, la tête encadrée dans son faux-col empesé, c'est un éclat de rire assuré dans toute la salle. Il joue le rôle tout entier avec finesse et bonne humeur. Les spectateurs de cette matinée lui faisaient un très grand succès, un succès d'ailleurs très mérité. La célèbre comédie d'Adolphe Belot et Villetard est, disons-le, enlevée dans un merveilleux ensemble ; au succès de Coquelin cadet, il faut joindre celui de ses camarades : Mmes Renée du Minil, Marie Leconte et Fayolle, MM. Truffier, Pierre Laugier, Dehelly et Barral [1].

18 MARS. — Remise à la scène, en l'honneur de l'abonnement, de la *Paix du ménage*, la comédie en deux actes de Guy de Maupassant [2], qui est du répertoire et n'y reparaît guère que de loin en loin. Très belle interprétation.

6 AVRIL. — La Comédie réunit sur l'affiche de sa matinée ses deux grands succès de la saison : l'*Enigme* de M. Paul Hervieu et le *Marquis de Priola* de M. Henri Lavedan. Résultats : près de vingt mille francs de recette, et même spectacle le dimanche suivant.

---

1 Quelques jours après, M. Croué jouait pour la première fois, dans le *Testament de César Girodot*, le rôle de Célestin, et Mlle Marthe Régnier, celui de Pauline.

2. DISTRIBUTION. — Jacques de Ranlol, M. *Le Bargy*. — M. de Sallus, M. *Raphael Duflos*. — Mme de Sallus, Mlle *Bartet*.

8 AVRIL. — On donne aux abonnés, avec *Frêle et Forte*[1] de M. Emile Veyrin, l'*Ecole des Maris* de Molière, où Mme Lara se montre, pour la première fois, dans le rôle d'Isabelle[2].

22 AVRIL. — C'est encore pour l'abonnement qu'on reprend le *Mariage de Figaro*, joué pour la dernière fois au lendemain de l'incendie du Théâtre Français. M. Claretie avait alors supprimé le « vaudeville » final, où Bridoison dit au public : « Tout finit par des chansons ». La célèbre œuvre de Beaumarchais reparaît ce soir complètement habillée et encadrée de neuf. Très pittoresque est l'effet du nouveau décor du cinquième acte : celui des Marronniers, peint par Jambon. Mme Lara, joue pour la première fois le rôle de Suzanne [3].

3 MAI. — Première représentation de la *Petite Amie*, pièce en quatre actes, en prose, de M. Brieux[4].

---

1. DISTRIBUTION. — Le père, M. *Silvain*. — Le docteur, M. *Louis Delaunay*. — La Sœur de charité, Mme *Moreno*. — La mère, Mlle *Wanda de Boncza*.

2. DISTRIBUTION. — Ariste, M. *Silvain*. — Sganarelle, M. *de Féraudy*. — Ergaste, M. *Truffier*. — Valère, M. *Dehelly*. — Le commissaire, M. *Joliet*. — Isabelle, Mme *Lara*. — Léonore, *Louise Silvain*.

3. DISTRIBUTION. — Figaro, M. *Coquelin cadet*. — Le comte Almaviva, M. *Georges Baillet*. — Brid'oison, M. *de Féraudy*. — Antonio, M. *Leloir*. — Doublemain, M. *Joliet*. — Bazile, M. *Villain*. — Un huissier, M. *Falconnier*. — Bartholo, M. *Barral*. — Grippe-Soleil, M. *Croué*. — Pédrille, M. *Laty*. — Fanchette, Mlle *Muller*. — La comtesse Almaviva, Mlle *Brandès*. — Suzanne, Mme *Lara*. — Marceline, Mlle *Fayolle*. — Chérubin, Mlle *Bertiny*.

Le rôle de Fanchette passait, quelques jours après, des mains de Mlle Muller, indisposée, à celle de Mlle Marthe Régnier.

Dans sa réunion du 15 avril, le comité d'administration avait décidé en principe la suppression de la claque.

4. DISTRIBUTION. — Pierre Logerais, M. *de Féraudy*. — Charlot, M. *Georges Berr*. — M. Radety, M. *Raret*. — André Logerais, M. *Dessonnes*. — Léontine, Mlle *Bertiny*. — Mme Dubois, Mlle *Lynnès*.

— Sœur de Blanchette, — cette *Blanchette* au succès légendaire que songe à cueillir chez Antoine, signe des temps ! notre officielle première scène littéraire — la Marguerite de M. Brieux est une humble ouvrière, victime, sacrifiée d'avance, de la médiocreté de sa condition, une pauvre petite modiste, cousine germaine de la Mimi de Murger et qui meurt d'amour comme la douce héroïne de la *Vie de Bohème*. Pendant trois actes sur quatre, la scène représente — voilà, certes, qui est assez nouveau au Théâtre-Français ! — un magasin de modes en gros, dont la maquette a été prise, non rue de la Paix, mais bien rue du Temple, et pour un peu — nous qui, justement, connaissons le quartier — nous pourrions vous dire le numéro de la rue... Ah ! les jolies modistes que Mlles Bertiny, Marthe Régnier — vrai bouton de rose — et Géniat ! Comment le fils du patron, si peu noceur, qu'invraisemblablement il refuse les louis de supplément que lui offre son père, comment le sombre et timide André s'éprend-il de la sage Marguerite, au point d'en faire sa « petite amie », et comment le jeune homme, à qui l'on a définitivement coupé les vivres, se laisse-t-il acculer à la plus noire misère, plutôt que d'abandonner sa chère maîtresse, devenue enceinte, et de réintégrer le domicile de ses parents où l'attend « un beau mariage » : c'est l'histoire, assez banale cette fois, que nous conte

— Mme Logerais, Mme *Thérèse Kolb*. — Jeanne, Mlle *Géniat*. — Maria, Mlle *Marthe Régnier*. — Marguerite, Mme *Suzanne Desprès*.

Le 23 mai, avec autant de dévouement que de talent, Mlle Moreno, jouait pour ainsi dire au pied levé, le rôle de Léontine qu'avait dû abandonner pour cause de maladie Mlle Bertiny.

l'auteur des *Remplaçantes*. On a généralement trouvé un peu bien dur le caractère, pourtant très vrai, ce me semble, du père Logerais — que joue si bien M. de Féraudy — le pendant du père Duval, de la *Dame aux Camélias*. Le rigide patron de la maison de modes n'a pas voulu que son fils fût un simple commerçant comme lui ; il en a fait (son livre de dépenses est en règle), un avocat, un futur orateur, un « monsieur », et rêve pour lui un brillant avenir, en même temps qu'une grosse dot. C'est dans son propre intérêt que, plutôt que de consentir à un mariage au-dessous de sa condition, il préfère le voir « crever de faim... » Rien de mieux... Mais, surtout malheureux par sa faute, le jeune André, qui ne trouve pas à gagner sa vie, a-t-il bien raison de maudire la société en adressant à la presse une lettre anarchiste, véritable article de journal?... Mélodrame d'écriture un peu vulgaire, et qui peut sembler légèrement dépaysé au Théâtre-Français, la *Petite Amie* de M. Brieux semblait pourtant avoir ce qu'il fallait pour émouvoir le public. Nous n'en donnerons comme preuve que les larmes provoquées par Mme Thérèse Kolb, qui, de si juste façon, personnifie Mme Logerais, par Mme Suzanne Desprès (début assez heureux) et par M. Dessonnes, gagnant amoureusement enlacés, la rivière où il vont se noyer, fatales victimes des préjugés sociaux...

13 MAI. — Matinée au bénéfice de l'Association des artistes dramatiques consacrée à La Fontaine. *Le discours à M. de la Sablière*, lu par M. Mounet-Sully, servait d'introduction à la récitation des

fables, dites par les seuls sociétaires. La *Coupe enchantée* terminait cette fructueuse représentation.

16 MAI. — Le *Tricorne enchanté* de Théophile Gautier[1] précédait le *Marquis de Priola*.

20 MAI. — On donne aux abonnés le *Jeu de l'amour et du hasard* de Marivaux, où Mlle Leconte joue pour la première fois le rôle de Lisette[2] s'essayant avec une rare intelligence dans un emploi nouveau pour elle. Mlle Bartet est exquise sous les traits de Silvia, tour à tour enjouée, amoureuse, passionnée aussi et par dessus tout, infiniment spirituelle.

29 MAI. — A la requête de M. Jean Charcot on donne, en matinée, les *Burgraves* au bénéfice des victimes de la Martinique. Déjà, il y a près de soixante ans, la célèbre pièce avait été représentée au profit des sinistrés de la Guadeloupe, la sœur ju-

---

1. DISTRIBUTION. — Géronte, M. *Laugier*. — Valère, M. *Dehelly*. — Frontin, M. *Croué*. — Champagne, M. *Georges Berr*. — Inez, Mlle *Muller*. — Marinette, Mlle *Kalb*.

Quelques jours auparavant, dans une chapelle sombre de l'église Saint-Ferdinand, des Ternes, devant à peine une trentaine de personnes, s'étaient célébrées les obsèques plus que simples de celle qui fut Clémentine Jouassain, l'une des meilleures comédiennes de la seconde moitié du siècle dernier. La Comédie-Française s'était fait représenter par son administrateur général, qui avait été le compatriote et l'ami de la défunte et par deux sociétaires délégués, MM. Leloir et Prud'hon. Un comédien et quatre comédiennes d'aujourd'hui : M. Truffier, Mmes Dudlay, Fayolle, Persoons et Géniat ; deux comédiennes d'autrefois Mmes Favart et Rose Deschamps. Le service fut de « dernière classe », sans fleurs et sans couronnes, suivant la volonté formelle de la mourante, qui avait dit : « Je veux mourir humble ! » Aucune invitation n'avait été envoyée, également par son ordre, et c'est presque dans la solitude, que s'en était allée, bien tristement, la pauvre duègne, qui connut si souvent les bravos et les rires de la foule...

2. DISTRIBUTION. — Dorante, M. *Georges Baillet*. — Pasquin, M. *Truffier*. — Orgon, M. *Pierre Laugier*. — Mario, M. *Dehelly*. — Sylvia, Mlle *Bartet*. — Lisette, Mlle *Marie Leconte*.

melle de la Martinique, où un tremblement de terre venait de faire de nombreuses victimes. Avec les deux Mounet, Silvain, Albert Lambert, Mmes Lara et Segond-Weber, l'interprétation des *Burgraves* est, cette fois, très brillante. Des poésies de Victor-Hugo, dites par MM. Leloir et Leitner, Mmes Dudlay et Renée du Minil, sont chaleureusement applaudies du public.

6 JUIN. — Avec les deux premiers actes du *Menteur*[1] — pourquoi cette lichette? — avec d'honnêtes vers de M. Olivier de Gourcuff, que Mme Moreno a dits si chaleureusement, que d'acclamation on l'a rappelée trois fois, la Comédie-Française célébrait le 296e anniversaire de la naissance de Corneille en reprenant sa tragédie préférée, *Rodogune*[2] qui n'avait pas été jouée rue Richelieu depuis trente-cinq ans. En 1878, l'année même où elle fut donnée à l'Odéon avec Mme Marie Laurent, dans la reine Cléopâtre, et Marais dans Antiochus, il avait été question de la remonter. Mais l'idée de M. Perrin vient seulement d'être mise à exécution

---

1. DISTRIBUTION. — Géronte, M. *Silvain*. — Cliton, M. *J. Truffier*. — Dorante, M. *Dehelly*. — Philinte, M. *Charles Esquier*. — Alcipe, M. *Dessonnes*. — Sabine, Mlle *Kalb*. — Clarice, Mlle *Renée du Minil*. — Isabelle, Mlle *Rachel Boyer*. — Lucrèce, Mlle *Géniat*.

2. DISTRIBUTION. — Antiochus, M. *Albert Lambert fils*. — Séleucus, M. *Leitner*. — Timagène, *Jacques Fenoux*. — Oronte, M. *Louis Delaunay*. — Cléopâtre, Mlle *Adeline Dudlay*. — Rodogune, Mme *S. Weber*. — Laonice, Mme *L. Silvain*.

Deux jours auparavant avaient eu lieu les obsèques de Maubant qui, certes, n'étaient pas celles qu'elles auraient dû être. A Courbevoie, d'où le corps partait pour venir au Père-Lachaise, la Comédie était représentée par M. Jules Claretie et par trois pensionnaires : MM. Villain, Joliet et Falconnier. Au Père-Lachaise, attendaient Mlle Bartet et M. Prudhon. Les tragédiens de la maison avaient oublié d'escorter ce grand prêtre de la tragédie.

par M. Claretie. La représentation a été fort belle en son ensemble. Tout le monde sait qu'il y a, dans *Rodogune*, trois actes un peu durs à écouter, mais le quatrième est superbe, et le cinquième est une des inspirations les plus étonnantes qu'ait jamais eue ce grand inventeur qui s'appelait Corneille. Corneille, en écrivant *Rodogune*, a créé un genre, le *mélodrame*, et il en a donné du premier coup, dans ce cinquième acte, le plus éclatant spécimen et la formule dernière. Le rôle de Cléopâtre, qui fut un des succès de Mlle Georges, était, paraît-il, excellemment joué par Mlle Dumesnil. Elle s'y montrait tout à fait terrible. On n'oubliera pas dit Lemazurier, qu'un jour où elle avait mis dans les imprécations de Cléopâtre toute l'énergie dont elle était dévorée, le parterre tout entier, par un mouvement d'horreur aussi vif que spontané, recula devant elle, de manière à laisser un grand vide entre les premiers rangs et l'orchestre. Ce fut aussi à cette représentation, à l'instant où, prête à expirer dans les convulsions de la rage, Cléopâtre prononce ce vers terrible :

Je maudirais les dieux, s'ils me rendaient le jour!

que Mlle Dumesnil se sentit frappée d'un grand coup de poing dans le dos par un vieux militaire placé sur le théâtre; il accompagna ce trait de délire, qui interrompit le spectacle et l'actrice, de ces mots énergiques : *Va, chienne, à tous les diables!* Et lorsque la tragédie fut finie, Mlle Dumesnil le remercia de son coup de poing, comme de l'éloge le plus flatteur qu'elle ait jamais reçu.

M^lle Dudlay a imprimé le même caractère de férocité tragique à cette implacable reine. M^me Segond-Weber est une exquise Rodogune, suivant, ce nous semble, les traditions de M^lle Gaussin, qui donnait au personnage un peu de douceur... M^lle Clairon y était, dit-on, plus menaçante, et c'est elle qui, entendant un soir Duclos, l'auteur des *Considérations sur les mœurs*, parler de la « tendresse » de ce rôle, s'offusqua d'un jugement aussi peu réfléchi, et craignant l'impression qu'il pouvait faire pour tous ceux qui écoutait l'académicien, alla droit à Duclos et lui dit courroucée : « Rodogune, un rôle tendre, Monsieur ! Une Parthe, une furie qui demande à ses amants la tête de leur mère et de leur reine, un rôle tendre ! Voilà, certes, un beau jugement ! » Puis, effrayée elle-même de sa démarche, les larmes aux yeux, M^lle Clairon s'enfuit au milieu des applaudissements. M. Albert Lambert fils a rendu avec beaucoup de puissance, au dernier acte, les incertitudes d'Antiochus entre sa mère et sa fiancée. M. Leitner a donné une physionomie remarquable à Seleucus, le frère sacrifié. Ce fut, en un mot, une bonne soirée, digne de Corneille et digne de la Comédie-Française.

17 JUIN. — Début de M. Garry dans *Denise*. M. Garry est ce valeureux élève de M. de Féraudy qui, aux derniers concours du Conservatoire, remportait à l'unanimité le second prix de tragédie dans le rôle de Charlemagne de la *Fille de Roland*, qu'il disait avec toute l'ampleur et l'autorité d'un artiste fait. Le même jour il méritait le premier prix de comédie par le naturel et la chaleur qu'il

mettait au rôle de La Rivonnière du *Père Prodigue*. Engagé au Théâtre-Français à la suite de ses succès d'école, M. Garry s'y était montré dans maints petits rôles ; il n'avait pas encore officiellement débuté. Le premier de ses trois débuts — il songe à Don Salluste de *Ruy Blas* et à Clitandre des *Femmes Savantes* — a lieu ce soir dans Thouvenin de *Denise*. M. Coquelin aîné qui le créa (il y a de cela dix-sept ans) y représentait un admirable type d'honnête homme un peu rude, un millionnaire demeuré « peuple » — il le dit lui-même — et par conséquent très pittoresque. Thouvenin n'est, dans la pièce de Dumas, qu'un rôle accessoire, mais fait à la taille du grand comédien qui sut y donner de fortes couleurs et le relief d'un premier emploi. M. Silvain, qui le reprit ensuite, s'y tailla un de ses meilleurs succès. Il s'agit surtout de nuancer à l'infini le célèbre plaidoyer du dernier acte, tout en raisonnement ; il faut y être éloquent, superbe — sans jamais sortir de la vérité. Quelle tâche pour un débutant ! Constater que le jeune artiste n'y a point échoué est déjà un éloge adressé à M. Garry, de voix superbe et de vive intelligence. La représentation a d'ailleurs été de bon ensemble avec Mlle Bartet, qui a fait de Denise une figure qu'on n'oubliera pas de longtemps, avec M. Paul Mounet, qui donne au père Brissot une excellente physionomie de vieux soldat, austère et digne, à l'esprit étroit, mais fier. Le personnage prend, joué par lui, une remarquable ampleur. Il faut le voir saisir à la gorge Fernand de Thauzette : on n'a jamais étranglé avec cet art-là...

2 JUILLET. — Première représentation (à ce théâtre) du *Passé*, pièce en quatre actes, en prose, de M. Georges de Porto-Riche[1]. — Dominique Brienne a été la maîtresse de François Prieur qu'elle aimait et qui l'a quittée sans explication, il y a de cela longtemps. Dominique est une femme de trente-huit ans, à la nature droite, au cœur fidèle et resté jeune. Elle a cherché les consolations, sans trouver l'oubli, dans le travail et l'art. Elle sculpte, elle lit des livres de choix. Entourée d'hommes qui ne la valent pas, mais qui se plaisent dans son atmosphère morale, elle les blague, les fustige et n'en est que plus aimée et plus respectée par tous. Elle est pour eux un bon camarade en jupons, un « brave homme ». Elle a le cœur sur la main, les allures libres, le propos leste, et sa gentille gaieté ne la quitte jamais ; jusque dans les scènes de désespoir, elle brillera par lueurs fugitives. Et Dominique est pour eux, aux temps incertains, le conseil droit, la direction sûre. Un seul être auprès d'elle est vraiment digne d'elle : c'est Maurice, le médecin. Il l'aime noblement, pour elle, et non pour lui. Elle ne dit ni oui ni non. Elle prévoit cette fin possible : « Vous, je finirai par vous épouser pour que vous me laissiez tranquille ». C'est dans sa vie, ainsi refaite et ainsi orientée, que réapparaît, pour la troubler, l'amant d'autrefois. François Prieur, c'est l'hommes à femmes, l'homme léger dont elle dira,

---

1. DISTRIBUTION. — Mariotte, M. *J. Truffier*. — Bracony, M. *Pierre Laugier*. — François Prieur, M. *Raphaël Duflos*. — Béhopé, M. *Raret*. — Maurice Arnault, M. *Henry Mayer*. — Antoinette Bellangé, Mlle *Muller*. — Dominique Brienne, Mlle *Brandès*. — Adèle, Mme *Lherbay*.

avec profondeur : « On tient un ambitieux, on tient un fat, on tient même un coquin, on ne tient pas un homme léger ». Les traits qui le peignent sont cruels et décisifs. Il est « né infidèle ». Il a reçu le double don de mentir et de faire souffrir. « Il ne perd jamais une occasion d'être ému, et il ne l'est jamais complètement ». — « C'est un cœur infatigable ». A ses heures d'amertume et de colère, Dominique le résumera en deux mots : « Homme de joie ! Cœur public ! » Mais alors, qu'a-t-il donc pour lui ? Il a le charme ! Dominique se l'entend expliquer par sa rivale même, par Antoinette Bellangé, dans la scène magistrale où l'ancienne maîtresse écoute les aveux de la nouvelle, sans savoir encore de quel homme il s'agit : « Il communique sa vie à tout ce qui l'entoure. Quand il n'est pas là, la maison semble vide, les êtres et les choses ont l'air mort. Il emporte avec lui la lumière et la chaleur ». Et l'action s'engage, ardente et rapide, mettant aux prises la passion sans scrupule de François et l'amour noble de Dominique. Dominique ne veut se redonner que si François a le cœur libre, et elle ne veut l'aider à se libérer que lorsque tout le monde le lui demande, à commencer par sa rivale. Et c'est quand les obstacles de conscience semblent écartés, qu'il n'y a plus pour elle qu'à céder enfin (sans plus espérer le bonheur, puisque le sombre passé ne peut lui garantir un avenir bien rose) c'est alors que le séducteur butte niaisement dans un dernier mensonge. Mensonge inutile, et que son insouciance juge sans doute insignifiant, mais où Domi-

nique aperçoit trop évidente l'impossibilité du bonheur. « Puisque tu mens à cette minute sacrée, tu as dû mentir depuis une heure, et tu mentiras éternellement ». Et elle le chasse. Ce drame si « vécu » est de tradition racinienne par l'absence voulue de détails matériels où la mémoire puisse chercher des points de repère. L'auteur a mis sa coquetterie d'artiste à bannir de sa pièce ce qui pouvait ressembler à un « fait ». Des phases de sentiment ou de passion, des successions ou des combinaisons de mobiles, il n'y a pas d'autre trame, et le *Passé*, comme *Phèdre* ou *Andromaque* est aussi facile à résumer en bloc que difficile à raconter scène par scène. Ce qu'on ne saurait trop y vanter, c'est la quantité d'esprit que l'auteur a répandu dans les plus petits coins de son œuvre. Quelles observations délicieusement pénétrantes ! Et comme elles se condensent en formules choisies et raffinées ! Comme chaque phrase est pleine de moelle ! Et quel recueil des pensées que cette pièce si émouvante, l'une des plus belles qui soient ! Et puis, et puis... c'est étincelant. A lire ce qui précède, on pourrait croire qu'à force de sobriété voulue, ce drame, toujours si admirablement écrit, est austère. Austère... laissez-moi rire... L'esprit de situation, comme l'esprit de mots, par son acuité, par son modernisme, donne à ce sombre titre : *le Passé* le plus piquant des démentis. Que de gaieté intarissable dans cet entrechoquement de pensées amères ! Voyez donc ce type de l'instar, du monsieur qui imite toujours et « qui crève d'ennui dans la peau des autres ! » Et

celui qui manque de tempérament : « Découcher, rien que ce mot-là l'enrhume ! » Un long passage sur les menteurs aboutit à ces quatre mots : « Le mensonge adoucit les mœurs ». A méditer... Et ceci « La franchise est un revolver qu'on n'a pas le droit de décharger sur les passants ». Les amis de Dominique se résignent à lui voir épouser Maurice. « Quand il aura la clef, il ne sonnera plus vingt fois par jour ! » Mais il faut nous arrêter de citer... Relisez l'œuvre : elle a paru dans ce merveilleux volume de *Théâtre d'amour*, et dans la nouvelle édition que vient de publier la librairie Paul Ollendorff. Après ses cinquante représentations de l'Odéon, il s'en fallait que la superbe comédie de Georges de Porto-Riche, œuvre de haute littérature dramatique et d'originale observation, eût dit son dernier mot à la scène. La pièce était éminemment solide ; trés heureusement allégée d'un acte, elle obtient, cette fois, sous sa forme définitive le grand succès qu'elle méritait. Pas une scène, pas un mot n'y semble inutile, et dans une comédie où les nuances psychologiques sont si fines et si subtiles, M. de Porto-Riche a dédaigné les procédés faciles ; c'est par la seule vigueur du dialogue que nous apprenons à connaître les personnages. Ces personnages vivent. Ils charment et ils passionnent. Ah ! quel noble caractère que celui de Dominique, et comme l'on se prend à admirer cette femme si délicatement honnête et si ardemment amoureuse ! Il y a au second acte — un pur chef-d'œuvre ! — une scène où elle manifeste toute la générosité de son âme,

et où l'on devine combien, inconsciemment, elle aime encore François Prieur. Ses camarades attaquent son ancien amant, à vrai dire d'une assez vilaine manière et bravement, et pour ainsi dire, malgré elle, elle le défend contre tous et tente même de le justifier des pires fautes. C'est absolument exquis. Dans aucune autre pièce que dans le *Passé*, a-t-il été dit, on n'avait montré encore une femme aussi consciente, aussi solidement campée du bon côté de la raison et de la vérité vitale que cette adorable Dominique Brienne. Et pourtant si délicieusement femme, si vibrante d'amour, si charmante par sa grâce, si touchante et si pitoyable par ses faiblesses ou par la délicatesse de ses nerfs ! C'est là, véritablement, une figure très originale, à l'examiner de près : c'est un personnage d'émancipation féminine singulièrement avancée, bien qu'on ne trouve, dans son dessin, aucun trait d'imitation des attributs virils, ni dans ses paroles, aucun écho des revendications coutumières. Comme le monde se transformerait vite, si un tel personnage pouvait devenir un modèle !... Femme exquise, deux fois femme et par sa volonté, et par ses faiblesses, qui se laisse prendre et se reprend : le personnage de Dominique est net et excellent. M^lle^ Brandès l'a représenté, l'a vécu, pour mieux dire, sous ses aspects divers avec le plus rare talent, fait de vérité. Elle y a déployé une puissance d'émotion et de passion douloureuse qu'on ne lui connaissait pas encore, et a glorieusement mérité ainsi de jouer *Amoureuse* — cette admirable *Amoureuse*, œuvre maîtresse s'il en fût

jamais ! — que la Comédie-Française se doit à elle-même de nous rendre le plus tôt possible... Et, comme pour M. Georges de Porto-Riche, la soirée a été, pour Mlle Brandès, vraiment triomphale.

6 JUILLET. — Le théâtre participait aux fêtes organisées à Villers-Cotterets en l'honneur du Centenaire d'Alexandre Dumas. La cérémonie commençait par trois discours autour de la statue d'Alexandre Dumas, prononcés par M. Paul Meurice, collaborateur du célèbre écrivain ; M. Abel Hermant, président de la Société des gens de lettres, et M. Chaumié, ministre de l'Instruction publique. Au programme de la représentation : *Les trois Dumas*, poésie de H. de Bornier, dite par MM. Mounet-Sully, Silvain et Mme Moreno ; *Char-Les VII chez ses grands vassaux*, (fragments) joués par MM. Silvain, Paul Mounet et Dehelly, et le *Mari de la veuve*, d'Alexandre Dumas[1]. Le soir, à la Comédie, dans le *Flibustier* de M. Richepin, M. Fenoux jouait pour la première fois le rôle de Pierre, aux lieu et place de M. Paul Mounet retenu à Villers-Cotterets. Mlle Géniat se montrait charmante dans Janick. M. Leloir est, sous les traits de François Legoez, créé par Got, un vieux loup de mer superbe de vérité.

7 JUILLET. — Lecture aux artistes d'une comédie en un acte, en prose, de M. Marcel Girette, inti-

---

1. DISTRIBUTION. — De Vertpré, M. *Georges Baillet*. — Léon Auvray, M. *Dehelly*. — Mme de Vertpré, Mlle *Renée du Minil*. — Hélène, Mlle *Yvonne Garrick*. — Pauline, Mlle *Marthe Régnier*.

tulée *Sans lui*, dont les deux rôles sont distribués à Mlle Bartet et à M. Le Bargy.

14 JUILLET. — L'annonce des *Burgraves* et du *Couronnement* avait attiré une foule compacte. Il n'y a pas assez de place pour tout le monde et une centaine de personnes se voient refuser l'entrée parce que les loges sont pleines et qu'il ne reste plus le plus petit strapontin, soit à l'orchestre, soit au parterre, soit aux galeries. La grande majorité du public est composée de jeunes gens et de jeunes filles. Des uniformes de collégiens émergent de la foule. Cette représentation a été un nouveau triomphe pour Victor Hugo. Le peuple souverain écoutait dans un religieux silence cette œuvre maîtresse ; il soulignait d'un rire ironique les allusions dont le drame est plein ; et chaleureusement il applaudissait MM. Mounet-Sully, Silvain, Albert Lambert fils, Mmes Lara et Segond-Weber, rappelés après chaque acte. L'apothéose du couronnement était l'objet d'un enthousiasme indescriptible, et Mlle Dudlay déclamait avec fougue les strophes de la *Marseillaise*.

24 JUILLET. — Pour célébrer le centième anniversaire de la naissance d'Alexandre Dumas, qui tombait exactement à cette date, la Comédie donnait les *Demoiselles de Saint-Cyr*[1]. — La représentation trouvait son apothéose dans l'ode d'Henri

---

1. DISTRIBUTION. — Roger, M. *Baillet*. — Dubouloy, M. *de Féraudy*. — Le duc d'Anjou, M. *Dehelly*. — Un officier, M. *Charles Esquier*. — Un exempt, M. *Falconnier*. — Courtois, M. *Croué*. — Le duc d'Harcourt, M. *Garry*. — Un huissier, M. *Gaudy*. — Un envoyé, M. *Laty*. — Charlotte, Mme *Lara*. — Louise, Mlle *Marie Leconte*.

de Bornier, les *Trois Dumas*, merveilleusement dite par MM. Mounet-Sully, Silvain et Mme Moreno, qui tous trois soulevaient des transports d'enthousiasme[1].

27 JUILLET. — En souvenir d'Alexandre Dumas, et toujours à propos de son centenaire, on reprend *Antony*... à Dieppe, et la soirée compte parmi les plus belles d'Albert Lambert fils, qui a pour partenaire Mme Raphaële Sisos. Dieudonné fait une courte apparition sous les traits du colonel d'Hervey. Quand, après plusieurs rappels, la toile se lève pour la dernière fois, tous les artistes en costume, ayant chacun une palme à la main, sont groupés autour du buste de Dumas par M. Ernest Dubois. M. Albert Lambert fils débite alors de très beaux vers de M. Auguste Dorchain.

5 AOUT. — Le rôle de Casilda, dans *Ruy Blas*, est tenu pour la première fois par Mlle Géniat, qui, quelques jours auparavant, se faisait applaudir dans Célie de l'*Aventurière*.

9 AOUT. — Au théâtre d'Orange, près de dix mille spectateurs acclamaient par d'enthousiastes ovations *Œdipe Roi* et son éminent interprète. Dès que Mounet-Sully, drapé du peplum d'Œdipe, descend majestueusement les marches du vieux palais et commence la sublime lamentation : « Enfants du vieux Cadmus, jeune postérité », le public, ému, éclate en applaudissements. Et toute la repré-

1. M. Lucien Guitry, hanté par le désir de devenir directeur de théâtre, a jeté son dévolu sur la Renaissance, abandonnée par M. Gémier, et demandé à M. Roujon de vouloir bien le relever de ses fonctions de directeur de la scène à la Comédie-Française.

sentation était une suite d'acclamations chaleureuses pour Mounet-Sully, qui trouvait une nouvelle consécration de son grand talent. Son frère, Paul Mounet; ses camarades de la Comédie-Française, Albert Lambert fils, Jacques Fenoux, Duparc, de l'Odéon, partageaient son succès. L'orchestre, invisible comme à Bayreuth, était dirigé par M. Laurent Léon, le très distingué chef d'orchestre de la Comédie-Française. Le lendemain, c'était le tour des *Phéniciennes*, de M. Georges Rivollet, auquel, après son *Alkestis*, nul ne saurait dénier le sens antique.

12 AOUT. — Dans le *Misanthrope*, M. Truffier dit pour la première fois le sonnet d'Oronte, dont il exagère peut-être un peu la note comique. M. Leitner a de beaux moments dans le personnage d'Alceste, qu'il compose avec art. Mme Moreno prête sa jolie voix, son charme et son talent à celui d'Eliante.

14 AOUT. — Mme Lara joue pour la première fois le rôle de Denise, où elle obtient un très vif succès. A ses côtés, Mlle Régnier prend possession de celui de Marthe de Bardannes, jadis créé par Mlle Reichenberg.

15 AOUT. — Dix-huit artistes de la Maison de Molière avaient été désignés pour jouer les *Burgraves* à Besançon, à l'occasion des fêtes organisées par la municipalité à la mémoire du poète de la *Légende des Siècles*, qui naquit dans cette vieille cité le 26 février 1802. A la place de Mme Segond-Weber, retenue à Béziers par les études de *Parysatis*, Mlle Delvair interprète le rôle de Guanhumara.

19 AOUT. — M. Croué prend le rôle de Petit-Jean des *Plaideurs*. M. Fenoux interprète pour la première fois celui d'Horace de la tragédie de Corneille.

26 AOUT. — Après s'être fait applaudir dans *Gringoire* — M. Ravet s'y essayait dans le rôle de Louis XI, aux lieu et place de M. Silvain — M. Georges Berr montrait au public toute la souplesse de son talent en jouant avec beaucoup de finesse et de comique discret le personnage de l'abbé d'*Il ne faut jurer de rien*, créé par Got, repris ensuite par M. de Féraudy.

27 AOUT. — Au sortir de l'Odéon où elle fut engagée après son prix du Conservatoire, Mlle Yvonne Garrick paraît pour la première fois à la Comédie sous les traits d'Isabelle de l'*Ecole des Maris* : la voix est jolie, la diction a du charme. En l'absence de MM. Coquelin cadet et Leloir, M. Georges Berr aborde le rôle d'Annibal de l'*Aventurière* qu'il joue avec beaucoup de fantaisie, dans la manière de Régnier, qu'il n'a, d'ailleurs, jamais vu, et sait s'y tailler un véritable succès.

29 AOUT. — Dans la *Denise*, d'Alexandre Dumas, M. Albert Lambert fils reprend à l'improviste, par suite d'un indisposition de M. Raphaël Duflos, le rôle d'André de Bardannes qu'il joue avec beaucoup d'aisance et de chaleur. Le personnage de Clarisse de Pontferrand est échu à Mlle Yvonne Garrick.

3 SEPTEMBRE. — Mlle Moreno joue *Phèdre*. « Il y a, dans le rôle de Phèdre, — écrivait M. Gustave Larroumet — une part d'élégie plaintive ; là,

M^lle Moreno n'a eu qu'à laisser couler l'harmonie de sa voix. C'était un délice de l'entendre. Il y a aussi, et de plus en plus accentuée, une part de douleur, de colère, de rage, de désespoir. Ici, l'actrice a tantôt continué sa mélopée, qui devenait un contre-sens, et tantôt forcé sa voix, qui perdait alors son moelleux et, en s'élevant, devenait rauque. Enfin, M^lle Moreno a trop usé d'un moyen qui prend sur la foule, mais qui est d'un art inférieur. A la diction traditionnelle de la tragédie, c'est-à-dire pompeuse et lente, elle faisait succéder brusquement la simplicité de la conversation familière. Ce contraste est comme une secousse donnée au spectateur, qui applaudit machinalement. Rien de plus factice et de plus facile qu'un tel procédé. Son plus grand défaut est de détruire l'unité de la composition. Une artiste de la valeur de M^lle Moreno devrait le dédaigner. En somme, M^lle Moreno a fait une tentative des plus honorables, mais incomplète comme résultat. Elle y a déployé ses qualités plus largement qu'elle n'avait pu faire jusqu'ici ; elle nous a montré ce qu'elle peut faire. Cela n'est pas peu. Elle y a constaté aussi la limite de ses forces. Je ne lui conseille pas de conserver ce rôle, trop fort pour elle, mais je la sais assez intelligente pour profiter de l'expérience. Il semble acquis désormais que les Phèdres et les Roxanes ne sont pas son affaire, mais elle demeure très racinienne dans la limite des Junies et des Iphigénies... »

10 SEPTEMBRE. — M^lle Delvair s'essaie dans le rôle de dona Clorinde de l'*Aventurière*, où elle montre de très sérieuses qualités.

11 SEPTEMBRE. — On reprend *Louis XI*, de Casimir Delavigne, où Silvain obtient, notamment aux deux derniers actes, un énorme succès.

13 SEPTEMBRE. — M. Laumonier fait ses premiers débuts à la Comédie dans le rôle de Mario du *Jeu de l'amour et du hasard*, où il montre une ardeur toute juvénile. Mlle Bertiny, qui abordait pour la première fois le rôle de Sylvia, Mlle Leconte, pétillante de malice, sous les traits de Lisette, et M. Georges Berr, étourdissant de verve dans Pasquin, étaient très chaleureusement applaudis.

14 SEPTEMBRE. — La Comédie inaugure, suivant l'usage, la série de ses matinées par une représentation gratuite. On donne *Phèdre*, où se font acclamer Mme Moreno et M. Silvain (dans Thésée), suivie de l'*Ecole des Maris*, où le rôle d'Isabelle vaut à Mlle Yvonne Garrick un réel succès.

19 SEPTEMBRE. — Le *Passé* reparaît sur l'affiche. — Nous avons dit plus haut l'éclatant triomphe remporté par le *Passé* au seuil de l'été dernier. Il était naturel qu'on nous rendît la belle comédie d'amour de M. Georges de Porto-Riche, interrompue au fort de son succès par les congés de ses deux principaux protagonistes. Il est plus étonnant qu'on songe également à reprendre cette *Petite Amie* que la critique et le public ont jugée selon ses mérites, et comme M. Brieux eût employé plus utilement à écrire une œuvre nouvelle (ce ne sont, certes, pas les sujets qui lui font défaut) le temps consacré à réduire en trois actes une pièce man-

quée et surtout si déplacée au Théâtre-Français! Du définitif sort du *Passé* nul n'est moins inquiet que nous. Quand les étrangers et les provinciaux, qui forment en ce moment la majorité des spectateurs, auront suffisamment goûté cette pièce admirable de passion moderne, il lui viendra des châteaux, où ils s'attardent encore, ses meilleurs et ses plus chauds clients, applaudissant à tour de bras ce qu'il y a de vérité, de vie et d'amour en cette vibrante et superbe tragédie sentimentale, et rendant pleine justice à l'interprétation de tout premier ordre qu'elle a trouvée dans Marthe Brandès, se révélant purement et simplement grande artiste en cette délicieuse création, le glorieux honneur de sa carrière. Puis, le *Passé* demeurera justement inscrit au répertoire où viendra bientôt le rejoindre un jour, espérons-le, la sublime *Amoureuse*, son illustre sœur aînée dans l'éternel succès.

1er OCTOBRE. — On joue la *Petite Amie*, de M. Brieux, allégée d'un acte. « Je ne reviendrai pas — écrivait M. Emile Faguet — sur les qualités ni sur les défauts de cette pièce, qui m'a donné à nouveau, à peu près telles quelles, les impressions du premier soir. Il est certain qu'abrégée et plus rapide, elle se fait écouter avec plus d'intérêt et devient quelque chose comme un mélodrame bien conduit. Le public, s'il n'a pas été transporté d'enthousiasme, n'a pas non plus cessé un seul instant de s'intéresser à ce développement, adroit en somme, du plus banal des faits divers... »

4 OCTOBRE. — Première représentation de *Gertrude*, pièce en quatre actes, en prose, de M. Bou-

chinet [1]. — Cette pièce a une histoire, une toute petite histoire qui vaut d'être ici contée. Quand elle fut lue au comité — c'était au temps où existait le comité des sociétaires — elle y produisit un véritable enthousiasme. « Tout le monde sanglotait, moi, tout le premier... », nous disait le lendemain l'illustre doyen, M. Mounet-Sully. Donc, réception à l'unanimité de boules blanches, avec espoir de grand succès... D'où vient que, quelques mois après, alors qu'il s'agissait de commencer les répétitions, on trouvait exécrable ce qu'on avait jugé tout d'abord excellent, et que, pour un peu, si on n'eût craint les aventures de *Chérubin* et du *Roi*, on n'aurait pas joué la pièce, — cette pièce sur laquelle on avait fondé les plus belles espérances ? Le fait de la donner comme pour s'en débarrasser, dès le début de la saison, avec une distribution qui n'avait rien d'éclatant, n'était-il pas, d'ailleurs, de fâcheux augure ? Quelles allaient être les définitives impressions du public des premières qui devait être le grand juge en cette affaire ? Elles furent très mélangées : on a pleuré, et on a ri de tant de naïveté. Quelques personnes, dont l'âme est simple, se sont laissées aller à l'émotion : quelques autres, à l'esprit réfléchi, se sont justement étonnées de voir le Théâtre Français nous donner après la *Petite Amie* de M. Brieux, une

1. Distribution. — Michelot, M. *Leloir*. — Leblanc, M. *Pierre Laugier*. — Corset, M. *Joliet*. — Schmidt, M. *Falconnier*. — André, M. *Dessonnes*. — Un domestique, M. *Gaudy*. — Louis, M. *Laty*. — Mme Level. Mlle *Renée du Minil*. — Gertrude, Mme *Thérèse Kolb*. — Mme Leblanc. Mlle *Delcair*. — Jeannine, Mlle *Marthe Régnier*. — Mariette, Mme *Lherbay*.

seconde pièce aussi peu... Théâtre-Français. Je n'oserais pas dire qu'elles eussent tout à fait tort. Au surplus, voici, en deux mots, le sujet qui fut soumis à notre appréciation. Un jeune médecin, André Michelot, est sur le point d'épouser une ravissante jeune fille, Mlle Jeannine Leblanc : les fiancés s'adorent, et la date du mariage est déjà fixée, quand, au dernier moment, surgit, à cette union projetée de part et d'autre, un obstacle insurmontable, M. Leblanc, sévère conseiller à la cour des comptes, apprend que le père d'André, qui vit retiré à la campagne, y vit « avec sa bonne ». Jamais il ne donnera sa fille au fils d'un homme dont la conduite est aussi immorale... André, qui ne sait rien (c'est bien invraisemblable !) a tout d'abord protesté. Ce n'est pas possible : on a calomnié son père ! Puis, il part pour Compiègne où habite le vieillard, et reçoit de lui le très pénible aveu : on a dit vrai ! Depuis vingt ans, depuis qu'est morte sa mère, Gertrude, cette Gertrude qui l'a si tendrement soigné dans son enfance, Gertrude est devenue la vraie gouvernante de la maison, et les motifs que lui donna son père sont, en vérité, plus que bizarres : c'est par respect pour la défunte femme, dont la mémoire lui est toujours chère, qu'il ne l'a pas remplacée ; c'est par affection pour son fils, et pour ne point lui donner de marâtre, qu'il n'a point voulu se remarier ; et comme il lui fallait une femme, il a pris sa bonne... André n'a rien trouvé à répondre à ces mauvaises raisons ; mais voilà le malheur entré dans la maison, et voilà séparés à tout jamais le père et le

fils !... Puisque le vieillard, égoïste comme tous les vieillards, n'a pas la force de se séparer de Gertrude, André, ne pouvant épouser la jeune fille qu'il aime, s'embarquera, comme médecin, à bord d'un paquebot en partance pour le Japon. C'est la désolation dans les deux familles. Mais Gertrude n'est-elle pas le dévouement incarné ? Elle se sacrifie noblement ; elle s'en ira d'elle-même, et pourvu que Jeannine lui promette de bien soigner son maître, elle part, heureuse du devoir accompli... Mme Thérèse Kolb, comédienne très sûre, donne un superbe aspect de vérité à la figure très bien tracée, de la bonne Gertrude. M. Leloir tire tout ce qu'il peut d'un rôle qu'il a pu croire excellent, alors qu'il est surtout antipathique. M. Dessonnes est-il donc le seul et unique jeune premier de la Comédie ? Tel nous l'avons vu dans le *Marquis de Priola*, de M. Lavedan et dans la *Petite Amie* de M. Brieux, tel nous le retrouvons dans André, un peu sec et forcément monotone. Mlle Du Minil fait, encore un peu bien jeune pour l'emploi, une grand'mère aimable et désireuse de tout arranger. Mlle Marthe Régnier, délicieuse Jeannine, est vraiment trop charmante pour qu'on refuse de lui donner le fiancé qu'elle aime.

11 OCTOBRE. — Au bénéfice de l'Œuvre française des Trente ans de théâtre, fondée par M. Adrien Bernheim, la Comédie joue le *Misanthrope* au Théâtre Maguera [1]. La pièce est précédée d'une conférence de M. Léo Claretie.

---

1. DISTRIBUTION. — Alceste, M. *Silvain*. — Oronte, M. *Truffier*. — Acaste, M. *Dehelly*. — Clitandre, M. *Esquier*. — Philinte, M. *Delaunay*.

13 OCTOBRE. — *Phèdre*, avec Mlle Suzanne Desprès [1]. — Par la raison que les artistes aiment à jouer les rôles qui leur conviennent le moins, Mme Suzanne Desprès a voulu risquer une épreuve que ne cessaient de lui déconseiller son maître Worms et ses meilleurs amis. Il était bien évident que ni Phèdre, ni aucun rôle tragique ne sont le fait de cette actrice essentiellement moderne. Elle nous a donné l'impression d'une bonne étude d'intelligente écolière, et c'est tout. Ah! que M. Silvain nous a donc dit merveilleusement le récit de Théramène!

14 OCTOBRE. — On reprend ensemble l'*Énigme* et le *Marquis de Priola*, où se fait justement acclamer Mlle Bartet et M. Le Bargy. La recette est superbe.

16 OCTOBRE. — M. Garry joue, dans le *Passé*, le rôle de Mariotte, aux lieu et place de M. Truffier, empêché [2].

17 OCTOBRE. — Le *Misanthrope* se donne pour la troisième fois au bénéfice de l'Œuvre française des Trente ans de théâtre. C'est aux Bouffes du

---

— Dubois, M. *Croué*. — Un garde, M. *Laty*. — Basque, M. *Perruchon*. — Arsinoë, Mme *Persoons*. — Eliante, Mme *Moreno*. — Célimène, Mlle *Sorel*.

1. — Ce même soir, au théâtre des Ternes, au bénéfice de l'Œuvre française des Trente ans de théâtre, on donne les *Femmes Savantes*, précédées d'une conférence de M. Henri Chantavoine, et ainsi distribuées Clitandre, M. *Baillet*. — Vadius, M. *Truffier*. — Chrysale, M. *Laugier*. — Ariste, M. *Hamel* — Trissotin, M. *Croué*. — Philaminte, Mme *Blanche Pierson*. — Martine, Mlle *Kalb*. — Bélise, Mme *Amel*. — Armande, Mme *Moreno*. — Henriette, Mlle *Leconte*.

2. — Au bénéfice de l'Œuvre française des Trente ans de Théâtre, on donne à Belleville le *Misanthrope*, précédé d'une conférence de M. Auguste Dorchain, et distribué comme précédemment au Théâtre Maguera.

Nord qu'a lieu la représentation, précédée d'une conférence de M. Gustave Larroumet [1].

22 OCTOBRE. — Dans un gala populaire donné à Ba-Ta-Clan, au profit de l'Œuvre française des Trente ans de théâtre, la Comédie vient jouer *Andromaque* [2].

1er NOVEMBRE. — Mme Suzanne Desprès, ayant sollicité la faveur de quitter la Comédie-Française, avant l'expiration de son engagement, le comité, à l'unanimité, sauf une voix, lui rend sa liberté immédiate. — *Médée*, de M. Catulle Mendès, entre au répertoire du théâtre ; Mme Segond-Weber jouera le rôle de Médée, créé à la Renaissance par Mme Sarah Bernhardt [3].

11 NOVEMBRE. — Reprise de *Rome vaincue*, drame en cinq actes, en vers, d'Alexandre Parodi [4].

---

1. — M. Jules Claretie fait part au comité d'administration de l'envoi à la Comédie, par la municipalité de Besançon, d'un exemplaire en bronze du *Voltaire* de Houdon, et de médailles commémoratives des fêtes de Victor Hugo, aux artistes qui ont pris part à la représentation des *Burgraves*. M. Beurdeley, le maire du huitième arrondissement, a fait don au théâtre d'un tablau signé de l'acteur Rouvière, qui fut peintre comme Mélingue était sculpteur. Cette toile représente *Hamlet et Ophélie*. Le Comité votait des remerciements et à M. Beurdeley et à la municipalité de Besançon.

2. DISTRIBUTION. — Oreste, M. *Mounet-Sully*. — Phœnix, M. *Villain*. — Pylade, M. *Hamel*. — Pyrrhus, M. *Jacques Fenoux*. — Hermione, Mlle *Adeline Dudlay*. — Andromaque, Mme *Moreno*. — Céphise, Mlle *Delvair*. — Cléone, Mlle *Géniat*.

3. — On remarque que les recettes réalisées pendant le mois d'octobre s'élèvent à 139.803 francs, soit 4.087 francs en moyenne par représentation. L'année précédente, la moyenne avait été sensiblement inférieure. Le spectacle qui a fait encaisser le plus d'argent est *le Passé*, de M. Georges de Porto-Riche.

4. DISTRIBUTION.— Vestaepor, M. *Mounet-Sully*. — Fabius, M. *Silvain*. — Lentulus, M. *Albert Lambert fils*. — Ennius, M. *Leitner*. — Kaeso, M. *Joliet*. — Un vieillard, M. *Falconnier*. — Philus, M. *Hamel*. — Lucius, M. *Louis Delaunay*. — Caïus, M. *Ravet*. — Festus, M. *Garry*.

— Ce qui manque à *Rome vaincue* pour être une tragédie, dans le sens classique et large du mot, c'est un principe d'action, une idée dominante, animant et justifiant toutes les parties de l'œuvre. Le principe d'action dans le *Cid*, c'est le combat entre l'homme et la passion ; dans *Horace*, le délire du patriotisme ; dans *Polyeucte*, la folie du martyre ; dans *Mahomet*, les fureurs du fanatisme. Dans la tragédie de Parodi, il nous est impossible de déterminer l'idée inspiratrice et dominante. *Rome vaincue !* Ces deux mots étaient pourtant riches des plus brillantes promesses. Nous allions donc voir les prodiges que peut inspirer le patriotisme à une nation surprise par un grand désastre. Un Fabius ou un Scipion allait personnifier à nos yeux l'âme de la nation romaine, au lendemain de la sanglante bataille de Cannes, et nous montrer comment un grand peuple, écrasé par la fortune des armes, peut se relever à force d'énergie et faire regretter au vainqueur sa victoire. Nous n'avons rien vu de tout cela. Les sénateurs romains de Parodi, Fabius à leur tête, délibèrent sur les causes du désastre, et décident que si Rome a été vaincue, c'est que quelque crime odieux a été commis dans l'enceinte de la Ville, et que, pour rendre à Rome la victoire, il n'y a rien à faire qu'à frapper le coupable. Or, l'infâme criminel est découvert : c'est une jeune vestale qui a trahi son vœu de chasteté pour les

— Posthumia, Mlle *Adeline Dudlay*. — Opimia, Mme *S. Weber*. — Une Vestale, Mlle *Delvair*. — Junia, Mlle *Marthe Régnier*. — M. *Laty*, Mmes *Faylis*, *Lherbay*.

beaux yeux d'un officier de l'armée vaincue, et qui a laissé s'éteindre le feu sacré de Vesta. Cette jeune fille doit naturellement périr, ensevelie vivante, et les affaires de Rome redeviendront prospères. Telle est la singulière donnée de *Rome vaincue*. Cette histoire de la Vestale qui a laissé éteindre le feu sacré est cependant bien vieille. On l'a racontée souvent en vers et en prose, on l'a mise en musique, on l'a mise en peinture. L'auteur de *Rome vaincue* n'ayant pas reculé devant la tâche de rajeunir un tel sujet, nous avons pu croire, au second acte de la pièce, que la pensée inspiratrice de l'œuvre était l'horreur de ce fanatisme grossier qui fait dépendre le salut de l'empire du sacrifice d'une jeune fille. Le personnage épisodique d'Ennius, ce poète humanitaire, sorte de Victor Hugo romain, précurseur de Lucrèce et de Voltaire, les violentes déclamations de Lentulus contre la fureur sanguinaire du pontife, et ce cri de colère qu'il lui jette au dernier acte : « Moi, j'ai versé mon sang pour la patrie ! Mais vous ne savez verser, vous, que le sang des autres ! » d'autres traits encore donneraient à penser que Parodi voulut faire le procès à l'esprit fanatique et superstitieux, procès toujours pendant, sujet toujours actuel... Quelques réserves que l'on puisse faire sur le fond de la pièce, celle-ci n'en renferme pas moins de très heureuses parties, et quelques morceaux sont restés dans toutes les mémoires, comme l'épique récit de Lentulus, le voluptueux rêve de la jeune vestale Junia, les supplications passionnés et déchirantes de Posthumia. Le style est souvent plat et incor-

rect ; la composition présente, notamment dans les trois premiers actes, des longueurs, des répétitions qui auraient pu refroidir quelque peu le public, si ça et là, un beau coup de théâtre, un trait frappé à la façon de Corneille ou à celle de Victor Hugo ne venait ranimer l'attention devenue languissante. L'interprétation fit, il y a vingt-six ans, le grand succès de la première représentation de *Rome vaincue*. Elle est, aujourd'hui encore, excellente de tous points. M. Mounet-Sully a gardé le rôle de Vestaepor, l'esclave gaulois aux allures de fauve qui, à dire vrai, n'est pas le meilleur de la pièce. M. Silvain nous donne un Fabius de belle émotion, aussi vivant et aussi simple que Maubant, son prédécesseur, était solennel et conventionnel. M. Albert Lambert fils n'a jamais déployé plus d'énergie et de chaleur que dans le rôle de Lentulus. M. Leitner dit la tirade du poète Ennius, libre penseur du dix-neuvième siècle, de sa jolie voix moelleuse et attendrie. M^lle^ Marthe Régnier s'est montrée infiniment gracieuse dans le petit rôle de Junia, la véritable ingénue. Celui d'Opimia revenait de droit à M^me^ Segond-Weber, qui l'a dit délicieusement en tragédienne de grande race. Et quelle pure et noble ligne ! Quelles attitudes admirables, véritablement sculpturales ! M^me^ Sarah Bernhardt avait fait autrefois, de la vieille aveugle Posthumia une création inoubliable. Réussir à s'y faire acclamer, après elle, n'est-ce point, pour M^lle^ Dudlay, remporter une double victoire ?

19 NOVEMBRE. — Une nouvelle soirée populaire de gala est donnée à Ba-Ta-Clan au bénéfice de

l'Œuvre française des trente ans de théâtre. La Comédie joue *Tartuffe*[1], précédé d'une conférence de M. Henry Bérenger.

22 NOVEMBRE. — Mme Lara joue pour la première fois le rôle de la reine dans *Ruy Blas*.

27 NOVEMBRE. — Reprise de *Mademoiselle de Belle-Isle*, d'Alexandre Dumas[2]. — Cette année aura été celle des centenaires. En l'honneur du centenaire d'Alexandre Dumas, le Théâtre-Français reprenait *Mademoiselle de Belle-Isle*, qui, dans

---

1. DISTRIBUTION. — Tartuffe, M. *Silvain*. — Loyal, M. *Truffier*. — Orgon, M. *P. Laugier*. — L'Exempt, M. *Villain*. — Cléante, M. *Hamel*. — Valère, M. *Dehelly*. — Damis, M. *Charles Esquier*. — Dorine, Mlle *Kalb*. — Mme Pernelle, Mlle *Lynnès*. — Marianne, Mlle *Géniat*. — Elmire, Mme *L. Silvain*.

M. Jules Claretie adressait la lettre suivante à M. Georges Bureau qui lui avait demandé, au nom du président M. Adrien Bernheim et du Comité, d'accepter d'être un des présidents d'honneur de l'œuvre avec MM. Sardou, Paul Hervieu, Larroumet, Dislère et Henry Roujon :

Monsieur et cher confrère,

Une indisposition m'a empêché d'assister à la représentation de *Tartuffe*, à Ba-Ta-Clan ; je l'ai profondément regretté. Ce qui me console un peu, c'est la constatation que vous voulez bien faire du succès obtenu par la Comédie-Française. Et ce qui me rend votre très reconnaissant, c'est la proposition du Comité relative à ma nomination de président d'honneur d'une œuvre aussi intéressante et anssi utile. Vous voulez bien me demander si j'accepte ce titre. Je l'accepte avec gratitude. Mais je tiens à constater que si j'ai pu rendre quelques services à l'œuvre entreprise, c'est grâce au zèle et au dévouement des artistes qui se sont empressés de mettre leur talent à ma disposition, et bien que l'honneur que vous me faites soit personnel, c'est à la Comédie-Française tout entière qu'il s'adresse. Je n'en suis que plus sincèrement touché.

Veuillez, monsieur et cher confrère, agréer et faire agréer à votre cher président et au Comité l'expression la plus sincère de mon absolu dévouement.

JULES CLARETIE.

2. DISTRIBUTION. — Richelieu, M. *Baillet*. — D'Auvray, M. *Hamel*. — D'Aubigny, M. *Dessonnes*. — D'Aumont, M. *Garry*. — Chamillac, M. *Laumonier*. — Un laquais, M. *Laty*. — Mlle de Belle-Isle, Mme *Lara*. — Mariette, Mlle *Rachel Boyer*. — La marquise, Mlle *Cécile Sorel*.

l'œuvre du maître, se place, après *Caligula*, entre *Paul Jones* et l'*Alchimiste*. Dumas la dédia à l'inimitable actrice, Mlle Mars, qui créa si merveilleusement le rôle de la petite-fille de Fouquet. Et dans cette brusque transition du drame échevelé à la comédie sentimentale mêlée du plus fin comique, jamais le maître ne montra mieux toute la souplesse de son esprit. L'élégante impertinence du duc de Richelieu qui, trompé par un invraisemblable subterfuge de Mme de Prie, soutient de bonne foi à Mlle de Belle-Isle elle-même qu'il a passé la nuit avec elle ; cette confidence faite devant le fiancé qu'elle a caché derrière une porte pour qu'il entendît sa justification ; les désespoirs qui s'ensuivent ; le duel projeté, arrêté par la découverte de la vérité vraie, c'est-à-dire la parfaite innocence de la pauvre fille accusée, constituent encore l'une des plus attrayantes pièces qu'ait inventées l'intarissable dramaturge. A M. Baillet était échu le rôle du duc de Richelieu, où les anciens se rappelaient Bressant : terribles, ces souvenirs des « anciens »... Et M. Dessonnes, qui est actuellement le seul — le seul ! — jeune premier de la Comédie-Française, personnifiait le chevalier d'Aubigny. Mme Lara fut de touchante émotion en Mlle de Belle-Isle, et Mlle Cécile Sorel, plus séduisante que jamais sous la poudre, joua la marquise de Prie de manière à nous faire pressentir une intéressante Célimène...

2 DÉCEMBRE. — En l'honneur du vice-président de la République Argentine et devant une très élégante assistance de la colonie argentine on donne

*Il ne faut jurer de rien* et le *Malade imaginaire*[1].

2 DÉCEMBRE. — La Comédie inaugure les spectacles d'abonnement de la saison par le *Passé* de M. Georges de Porto-Riche[2].

5 DÉCEMBRE. — La Comédie célébrait la mémoire d'Alexandre Dumas père, à l'occasion du centenaire de sa naissance, par un spectacle composé de deux ouvrages de cet auteur : *Mademoiselle de Belle-Isle* et le *Mari de la veuve* et de l'ode de circonstance d'Henri de Bornier, les *Trois Dumas*, qui terminait la soirée et était dite par Mme Moreno, MM. Silvain et Paul Mounet.

8 DÉCEMBRE. — L'affiche de la Comédie offrait un programme presque nouveau. Les trois pièces qui composaient le spectacle n'avaient, en effet, pas été données depuis plus d'une année. Les *Tenailles*, de M. Paul Hervieu, obtenaient leur succès habituel d'intérêt et d'émotion. La pièce était, du reste, admirablement jouée par Mlle Brandès, Mme Persoons, MM. Pierre Laugier, Raphaël Duflos et Dessonnes. L'*Autre motif*, un charmant petit acte d'Edouard Pailleron, était très spirituellement en-

1 — Pendant l'entr'acte, entre les deux pièces, le vice-président, accompagné par M. Jules Claretie, a visité la scène et le foyer des artistes où il a félicité les comédiens et les comédiennes qui s'y trouvaient. En prenant congé de l'administrateur général, il lui a exprimé toute sa satisfaction et a également ajouté qu'on ne l'avait pas trompé lorsqu'on lui avait dit que la Comédie-Française était le premier théâtre du monde.

2. — Le *Passé* n'obtenait pas seulement son grand succès d'émotion et d'admiration à la Comédie-Française : à Saint-Pétersbourg, Mme Lydie Yaworskaïa donnait dans son « Nouveau Théâtre » l'œuvre puissante de M. Georges de Porto-Riche, et la belle pièce de l'auteur d'*Amoureuse* autant que ses interprètes — au premier rang Mme Lydie Yaworskaïa et M. Baratoff — était chaleureusement applaudie.

levé par M. Henry Mayer, M^lles Marie Leconte et Géniat. Enfin, l'*Autographe*, d'Henri Meilhac, terminait le spectacle. M^lle Marie Leconte, qui reprenait le rôle de Julie, resté sans titulaire depuis la mort de la pauvre petite Ludwig, s'y montrait de tous points exquise. M. Georges Baillet se taillait un très joli succès dans la composition du personnage de Chastenay. M^me Louise Silvain, MM. Delaunay et Laumonier complétaient un excellent ensemble d'interprétation.

13 DÉCEMBRE. — L'*Enigme* de M. Paul Hervieu voyait se renouveler presque tout entière son interprétation, M. Fenoux remplaçait M. Paul Mounet dans le rôle de Gérard de Gourgiran, et M. Garry avait pris le personnage de Raymond, jusqu'ici interprété par M. Silvain. M^lle Brandès avait cédé son rôle de Giselle à M^lle Géniat et M. Leitner remplaçait M. Le Bargy.

17 DÉCEMBRE. — Une partie des artistes de la Comédie donnait à Lille la représentation qu'elle organise, chaque année, suivant une vieille tradition, au bénéfice de la Société de typographie lilloise. Au programme : *Histoire du vieux temps*, *Bataille de Dames* et *les Romanesques*. Salle comble et des plus brillantes, public enthousiaste. A la fin du spectacle, au cours duquel MM. Coquelin cadet, Leloir, Laugier, Dehelly, M^mes Pierson, Muller et du Minil avaient été applaudis comme le sont rarement des artistes, un délégué de la Société de typographie remettait une palme d'or à M. Leloir et une couronne à M. Coquelin cadet qui, à Lille, se trouvait le doyen de la Comédie-Française. Cadet

remerciait en termes humoristiques, et l'enthousiasme se trouvait porté à son comble.

21 DÉCEMBRE. — La Comédie donnait pour le 263e anniversaire de Racine, *Mithridate*, suivi des *Plaideurs*. Silvain tenait le rôle de Mithridate avec l'autorité qu'il apporte à jouer tous les personnages tragiques. Son discours à ses fils a été coupé d'une double salve d'applaudissements et à l'instant de la mort, qu'il rend avec un sentiment très touchant et très fier, les mêmes témoignages de contentement et d'admiration sont partis des rangs du public. Très élégant et admirablement costumé en prince asiatique, M. Albert Lambert a été, lui aussi, fort applaudi. Et aussi M. Leitner, qui a joué avec une vigueur et une intelligence parfaite le rôle ingrat de Pharnace. Mme Silvain abordait pour la première fois le rôle de Monime, où elle se faisait très favorablement apprécier. *Mithridate* était précédé d'un à-propos de M. Lucien Victor-Meunier qui a mis très heureusement à la scène Racine mourant et se glorifiant du fameux *Mémoire au Roi* qui le fit disgracier. Ecrit dans une jolie langue poétique, rempli de beaux vers, fort bien interprété par MM. Garry, Ravet, Hamel et Mme Persoons, l'à-propos a beaucoup plu. Les *Plaideurs* obtenaient leur habituel succès de rire. Ils étaient joués excellemment par MM. Coquelin cadet, d'un comique irrésistible dans l'Intimé ; Leloir, Georges Berr, Pierre Laugier, Dehelly, Mlles Muller et Fayolle.

22 DÉCEMBRE. — Première représentation de l'*Autre Danger*, comédie en quatre actes de

M. Maurice Donnay[1]. — Le très sympathique auteur de la *Douloureuse* avait fait une excellente entrée à la Comédie-Française avec une pièce à thèse, le *Torrent*, dont les deux premiers actes demeuraient de pure comédie, tandis qu'avec une vertigineuse rapidité, les deux derniers s'acheminaient vers le drame. C'est qu'après avoir franchement établi son « postulat », M. Maurice Donnay n'avait pu sortir sa malheureuse héroïne de la difficile situation où elle s'était imprudemment engagée, et l'avait fatalement condamnée, faute de mieux, à un effrayant suicide. Comment une adorable femme, Claire Jadain, se voit-elle amenée — vrai suicide moral — à immoler à l'amour maternel son propre amour, et à faire, de son amant d'hier, le légitime époux de sa fille? Ainsi le veut — c'est tant pis pour la stricte morale — la pure logique d'une œuvre, dont le sujet, déjà traité par Maupassant, fut pris par l'auteur à la réalité même. « Dans la vie », tel était, ne l'oublions pas, le titre primitif de la belle comédie qui vient d'obtenir, au Théâtre-Français, un si vif et si mérité succès. Amis d'enfance, qui ne s'étaient pas revus depuis treize ans, Jacques Freydières et Claire Jadain se sont retrouvés à Paris. Jacques est un très brillant avocat; Claire est la femme d'un

1. Distribution. — Freydières, M. *Le Bargy*. — Etienne, M. *de Féraudy*. — M. Jadain, M. *Joliet*. — Luynnais, M. *Dehelly*. — Heybons, M. *Louis Delaunay*. — Clémentier, M. *Croué*. — Ernstein, M. *Henry Mayer*. — Prabert, M. *Garry*. — Un jeune homme, M. *Laumonier*. — Claire, Mlle *Bartet*. — Mme Ernstein, Mlle *Bertiny*. — Mme Jadain, Mme *Thérèse Kolb*. — Mme Chenevas, Mlle *Géniat*. — Mme Lacorte, Mlle *Cécile Sorel*. — Madeleine, Mlle *Piérat*.
MM. *Remeil*, *H. Faylis*, *Robinne*.

homme assez vulgaire en dépit de son titre d'ingénieur sorti jadis le premier de l'Ecole Centrale. Et du tendre flirt d'antan, il font assez vite une sérieuse liaison d'amour, sans prendre garde à la gentille Madeleine grandissant à côté d'eux. C'est pourtant là que réside « l'autre danger » : Madeleine Jadain s'est mise peu à peu à aimer le séduisant Freydières qui, bien mieux que les petits jeunes gens d'alentour, répond à son idéal d'un mari intelligent. Et le soir même où elle a fait son entrée dans le monde, tout heureuse d'être aimée, elle apprend, par la gaffe d'un causeur de salon que sa mère est la maîtresse de Freydières !... Emportée évanouie, elle ne reprend connaissance que pour tomber dans une crise de mélancolie sombre, en proie à un mal qui sourdement la mine et met ses jours en un véritable péril. Il faut lui prendre son journal de jeune fille pour lui arracher le secret de son amour. Et c'est en lui faisant un pieux mensonge — pouvait-elle donc lui avouer la vérité ? — que sa mère jure de lui donner le mari de ses rêves. — « Si Freydières t'aime comme tu l'aimes, tu l'épouseras ». Pauvre femme qui ne connaissait pas encore toute l'étendue de son malheur : sans s'en rendre compte, Freydières aimait Madeleine ; l'expiation est complète et sa vie finie... Dénouement âpre et pénible, mais tout à fait naturel, tout à fait humain, en sa belle hardiesse. Ah ! que cruellement douloureux et que superbement émouvant est le dernier acte, avec ses deux scènes admirables — entre la mère et la fille, entre Claire et Freydières — où M. Maurice Donnay s'est vrai-

ment affirmé maître de son art, et qu'a jouées de façon incomparable la divine Bartet !... Triomphe pour l'exquise comédienne aux larmes si prenantes. Et très remarquable, très heureux début, à côté d'elle, pour Mlle Piérat, si charmante et si touchante Madeleine. M. Le Bargy s'est acquitté avec un tact infini de la tâche toujours ingrate de représenter l'homme aimé par deux femmes à la fois. M. de Féraudy a joué avec une extraordinaire sûreté le rôle de l'ingénieur, presque raté, envieux et jaloux, suivant l'usage, de son associé. Dans un personnage de second plan, celui du fat Ernstein, M. Henry Mayer a trouvé moyen de faire une de ses meilleures créations. A son bout de rôle de jolie Parisienne, Mlle Bentiny a mis l'esprit qu'il fallait. Et tous et toutes, jusque dans les plus petits rôles, se sont montrés dignes de la Comédie-Française.

24 DÉCEMBRE. — Mlle Marie Leconte et M. Dehelly étaient nommés sociétaires [1]. Ces deux nomi-

---

1. Voici quelle était, à cette date, la situation des sociétaires au point de vue de le répartition des bénéfices :

Sociétaires à part entière : MM. Mounet-Sully (1874), Coquelin cadet (1879), Silvain (1883), Baillet (1887), Le Bargy (1887), de Féraudy (1887). Leloir (1889); Mmes Bartet (1881), Dudlay (1883), Pierson (1886).

A onze douzièmes et demi : MM. Albert Lambert (1891), Paul Mounet (1891).

A neuf douzièmes et demi : Mlle Muller (1887).

A neuf douzièmes : M. Truffier (1888).

A huit douzièmes : M. Georges Berr (1893).

A sept douzièmes : MM. Laugier (1894), Raphaël Duflos (1896); Mlle Brandès (1896).

A six douzièmes : Mlle Marie Kalb (1894), M. Leitner (1896), Mme Segond-Weber (1902).

A cinq douzièmes et demi : Mme Lara (1899).

A cinq douzièmes : Mlle du Minil (1896).

nations répondaient à l'attente du public. Il n'y avait qu'une voix pour approuver celle de Mlle Leconte ; les mérites de la jeune artiste et les besoins de la Comédie l'imposaient également. De même pour celle de M. Dehelly, que le départ de M. Boucher rendait nécessaire, et qui prenait tout naturellement la place restée vide...

30 DÉCEMBRE. — Dans l'*Autre Danger*, Mlle Bertiny, subitement enrouée, était remplacée par Mlle Leconte. Quand M. Prudhon a annoncé au public que l'administrateur avait fait appel au dévouement de la nouvelle sociétaire pour remplacer sa camarade au pied levé, de longs bravos ont accueilli ses paroles. Mlle Leconte a d'ailleurs justifié ces bravos anticipés. Elle a fort bien joué le rôle, et elle a été fort applaudie. Et sur le très grand succès de la pièce de M. Maurice Donnay, que nous retrouverons en 1903, se terminait l'année résumée par les deux tableaux que voici :

---

A trois douzièmes : M. Dehelly (1902), Mlle Marie Leconte (1902).
(La date qui suit le nom de chaque sociétaire est celle de son élévation au sociétariat.)

| | NOMBRE d'actes | DATE de la 1re représ. ou de la reprise | NOMBRE de représent. pendant l'année |
|---|---|---|---|
| **RÉPERTOIRE MODERNE** | | | |
| *Patrie,* drame | 5 a. 8 t. | » | 1 |
| *Le Nuage,* comédie | 2 | » | 8 |
| *L'Enigme,* pièce | 2 | » | 57 |
| *La Partie de piquet,* comédie | 1 | » | 3 |
| *Les Demoiselles de Saint-Cyr,* pièce | 4 | » | 6 |
| *Le Député de Bombignac,* comédie | 3 | » | 3 |
| *Le Roi,* pièce | 3 | » | 3 |
| *Gringoire,* comédie | 1 | » | 13 |
| *Horace et Lydie,* comédie en vers | 1 | » | 13 |
| *Le Klephte,* comédie | 1 | » | 5 |
| *La Revanche d'Iris,* comédie en vers | 1 | » | 11 |
| *François le Champi,* pièce | 3 | » | 4 |
| *Les Romanesques,* comédie en vers | 3 | » | 5 |
| *Le Fils naturel,* comédie | 5 | » | 4 |
| *Le Gendre de Monsieur Poirier,* comédie | 4 | » | 13 |
| *La Joie fait peur,* comédie | 1 | » | 4 |
| *La Conscience de l'Enfant,* pièce | 4 | 13 janv. | 3 |
| * *La Revanche de Diafoirus,* à-prop. en vers | » | 15 janv. | » |
| *Ruy-Blas,* drame en vers | 5 | » | 9 |
| *Les Effrontés,* comédie | 5 | » | 7 |
| *Le Luthier de Crémone,* comédie en vers | 1 | » | 2 |
| *Le Bonheur qui passe,* comédie | 1 | » | 7 |
| *L'Aventurière,* comédie en vers | 4 | » | 7 |
| *Le Bonhomme Jadis,* comédie | 1 | » | 9 |
| *Il ne faut jurer de rien,* comédie | 3 | » | 6 |
| **Le Marquis de Priola,* pièce | 3 | 7 février | 71 |
| *La Grammaire,* comédie | 1 | » | 2 |
| *L'Eté de la Saint-Martin,* comédie | 1 | » | 5 |
| *Le Dernier Madrigal,* à-propos | » | » | 3 |
| *La Chance de Françoise,* comédie | 1 | » | 3 |
| *Le Baiser,* comédie | 1 | » | 6 |
| **Les Burgraves,* drame | 3 parties | 26 février | 13 |
| **Le Couronnement* | » | » | 10 |
| *Faute de s'entendre,* comédie | 1 | » | 2 |
| **Le Plaisir de rompre,* comédie | 1 | 12 mars | 17 |
| *Le Testament de César Girodot,* comédie | 3 | 13 mars | 7 |
| *La Paix du ménage,* comédie | 2 | 18 mars | 1 |
| *Les Tenailles,* pièce | 3 | » | 3 |
| *Une Visite de noce,* pièce | 1 | » | 2 |

| | NOMBRE d'actes | DATE de la 1re représ. ou de la reprise | NOMBRE de représent. pendant l'année |
|---|---|---|---|
| **RÉPERTOIRE MODERNE** *(Suite)* | | | |
| *Le Rez-de-chaussée*, comédie | 1 | » | 6 |
| *Frêle et Forte*, pièce | 1 | » | 5 |
| *Le Village*, comédie | 1 | » | 2 |
| *La Reine Juana*, drame en vers | 5 | » | 4 |
| *Le Dîner de Pierrot*, comédie en vers | 1 | » | 2 |
| *Œdipe-Roi*, tragédie | 5 | » | 7 |
| **La Petite amie*, pièce | 4 | 3 mai | 22 |
| *Les Ouvriers*, pièce en vers | 1 | » | 3 |
| *L'Etincelle*, comédie | 1 | » | 1 |
| *Othello*, drame en vers | 5 a. 7 t. | » | 4 |
| **Les Filles de Corneille*, à-propos en vers | » | 6 juin | 1 |
| *Mademoiselle de la Seiglière*, comédie | 4 | » | 9 |
| *Denise*, pièce | 4 | » | 7 |
| *L'Ami Fritz*, comédie | 3 | » | 7 |
| **Le Passé*, pièce | 4 | 2 juillet | 40 |
| *Le Flibustier*, comédie en vers | 3 | » | 4 |
| **Les Trois Dumas*, ode | » | 24 juillet | 2 |
| *Bataille de dames*, comédie | 3 | » | 3 |
| **Gertrude*, pièce | 4 | 4 octob. | 5 |
| * *Rome vaincue*, drame en vers | 5 | 11 nov. | 12 |
| **Mademoiselle de Belle-Isle*, comédie | 5 | 27 nov. | 7 |
| **Le Mari de la veuve*, comédie | 1 | 5 déc. | 4 |
| *L'Autographe*, comédie | 1 | » | 5 |
| *L'Autre motif*, comédie | 1 | » | 5 |
| **Le Mémoire au Roi*, à-propos en vers | » | 21 déc. | 2 |
| **L'Autre Danger*, comédie | 4 | 22 déc. | 8 |
| *Hernani*, drame en vers | 5 | » | » |
| *Le Tricorne enchanté*, comédie | 1 | » | 7 |
| *Les Plaideurs*, comédie en vers | 3 | » | 9 |
| *Andromaque*, tragédie | 5 | » | 10 |
| *Tartuffe*, comédie en vers | 5 | » | 11 |
| *Les Fourberies de Scapin*, comédie | 3 | » | 8 |
| *Le Dépit amoureux*, comédie en vers | 2 | » | 8 |
| *Le Malade imaginaire*, comédie | 3 | » | 9 |
| *Les Femmes savantes*, comédie en vers | 5 | » | 3 |
| *Le Médecin malgré lui*, comédie | 3 | » | 6 |
| *L'Avare*, comédie | 5 | » | 5 |
| *Monsieur de Pourceaugnac*, comédie | 3 | » | 1 |
| *Le Mariage forcé*, comédie | 1 | » | 10 |

| | NOMBRE d'actes | DATE de la 1re représ. ou de la reprise | NOMBRE de représent. pendant l'année |
|---|---|---|---|
| **RÉPERTOIRE CLASSIQUE** | | | |
| *L'École des maris*, comédie en vers..... | 3 | » | 8 |
| *Le Mariage de Figaro*, comédie..... | 5 | » | 3 |
| *Le Jeu de l'Amour et du Hasard*, comédie | 3 | » | 6 |
| *Rodogune*, tragédie..... | 5 | » | 4 |
| *Le Menteur*, comédie en vers..... | 5 | » | 1 |
| *Le Cid*, tragédie..... | 5 | » | 3 |
| *L'École des femmes*, comédie en vers.... | 5 | » | 5 |
| *Les Précieuses ridicules*, comédie..... | 1 | » | 3 |
| *Le Misanthrope*, comédie en vers..... | 5 | » | 2 |
| *Horace*, tragédie..... | 5 | » | 2 |
| *Les Folies amoureuses*, comédie en vers | 3 | » | 1 |
| *Les Ménechmes*, comédie en vers..... | 5 | » | 2 |
| *Phèdre*, tragédie..... | 5 | » | 7 |
| *Louis XI*, drame en vers..... | 5 | » | 6 |
| *Britannicus*, tragédie..... | 5 | » | 1 |
| *Mithridate*, tragédie..... | 5 | » | 2 |

## THÉATRE NATIONAL

# DE L'OPÉRA-COMIQUE

---

L'année 1902 marquera l'originale tentative de M. Claude Debussy, avec *Pelléas et Mélisande* de M. Maeterlinck. Nous y releverons également les premières représentations de la *Troupe Jolicœur* de M. Arthur Coquard, et de la *Carmélite* de MM. Catulle Mendès et Reynaldo Hahn ; les reprises du *Roi d'Ys* de Lalo, de la *Vivandière* de Benjamin Godard, et les soirées donnés par Mmes Sanderson, Arnoldson et M. Alvarez, particulièrement offertes aux abonnés. Voici maintenant, au jour le jour, l'histoire du théâtre que dirige avec infiniment de goût artistique M. Albert Carré.

11 JANVIER. — Le directeur de l'Opéra-Comique avait chargé M. Fiérens-Gevaert d'organiser, avec le concours d'hommes de lettres, une série de conférences-auditions dont le titre aurait pu être : « La Littérature et la Musique ». Ces five o'clock de notre seconde scène lyrique ne devaient pas être seulement une distraction pour les dilettanti parisiens, les conférenciers devaient étudier l'histoire de notre théâtre musical à un point de vue

ciers, offert au 3e hussards par le 5e chasseurs ! Quand le tapage est apaisé, Gabrielle s'est endormie sur un canapé; Léon la regarde dormir et attend... Des bruits plus inquiétants le réveillent de sa chère rêverie : des meubles renversés, la chute d'un corps lourd, un cri étouffé, pareil à un râle, et, alors, il se souvient d'un homme de mauvaise mine, dont lui a parlé l'aubergiste, et qu'on a vu rôder autour du portefeuille bourré de banknotes que l'Anglais portait sous son bras. A ce moment, il aperçoit un filet de liquide rouge qui filtre sous l'interstice de la porte ; plus de doute, l'Anglais est assassiné ! C'est son sang qui coule et se répand dans la chambre. La justice va intervenir; il faudra décliner ses noms, déposer, signer des procès-verbaux; Gabrielle sera compromise : horreur et scandale !... L'évasion leur reste, du moins, comme moyen de salut. Léon carillonne et demande fiévreusemene la note... quand Jean dissipe enfin le cauchemar. Mylord n'était qu'ivre-mort, il n'a succombé qu'à plusieurs bouteilles rangées en bataille, et c'est la dernière qui, en roulant avec lui sous la table, a versé sur le parquet des flots de porto. M. Jules Bouval est un jeune compositeur de talent, dont nous avions applaudi, au Concert Lamoureux, une mélodique *Chaîne d'amour,* rimée par Gabriel Montoya, et, aux Folies-Bergère, le pittoresque *Chand d'habits*, dédié par Catulle Mendès au puissant mime Séverin. Son tort est de n'avoir point écrit, cette fois, la musique de la pièce. Le sujet de la *Chambre bleue* demandait à être gaiement et simplement traité : M. Bouval

n'y a mis, ce nous semble, que solennelle emphase et vaines complications. C'est ce qu'on pourrait appeler : « la prétention inutile ». Ce très fâcheux manque de concordance entre le livret de M. Edouard Noël et la partition, trop souvent amphigourique, de M. Bouval, est, à notre avis, la principale cause d'un échec qu'il serait puéril de nier, et qu'en dépit de leur louable adresse, n'ont pu conjurer de très zélés interprètes : Mmes Eyreams et Chevalier, MM. Jahn, Mesmaecker et Cazeneuve. La soirée se complétait de la plus heureuse façon par une belle reprise du *Juif polonais*, que nous devions à la trop rare présence de M. Victor Maurel, et qui, vu l'actuel triomphe de l'œuvre si remarquable de M. Camille Erlanger, devrait bien, cette fois (ce ne serait pas dommage !), définitivement demeurer au répertoire — même après le départ de l'éminent créateur du rôle de Mathis. Le public très chaud, a fêté le grand artiste comme il le méritait, lui redemandant, ainsi qu'à Mlle Gerville-Réache, le charmant duo : « Et nous vieillirons sans regret », et le rappelant d'acclamation après l'entraînant finale du second acte où, si ingénieusement et si joliment, est encadré le Lauterbach alsacien, qu'a délicieusement chanté Mlle Guiraudon. Suzel avait, ce soir-là, sous les traits du jeune gendarme Christian, un nouvel amoureux, M. Geyre, l'une des dernières recrues du Conservatoire : drôle de petite tête vraiment, mais voix claire, à la Clément. Comme de juste, M. Carbonne gardait, en aimable chanteur et en excellent comédien qu'il est, le rôle du docteur Nickel, où il a su se tailler une notable part de succès. Et ce fut, pour

nous, un plaisir d'entendre comme sous la magistrale direction de M. Luigini ressortaient toutes les finesses orchestrales de l'intéressante partition de ce *Juif polonais*, amoureusement et comme patriotiquement monté par M. Albert Carré, Alsacien d'origine...

22 JANVIER. — A la veille de s'embarquer pour l'Amérique, où l'appellent des engagements antérieurs, Mlle Lucienne Bréval chante pour la dernière fois, devant une salle comble qui l'acclame, son rôle de Grisélidis.

24 JANVIER. — Début de Mlle Cesbron dans *Grisélidis*. — Il eût été fâcheux que l'exquise *Grisélidis*, de M. Massenet, dont l'effet sur le public est toujours si vif, souffrît du départ de Mlle Bréval, brusquement appelée en Amérique. Heureusement, une jeune élève du Conservatoire, en qui ses nombreux lauriers d'école faisaient présager une artiste d'avenir, Mlle Suzanne Cesbron s'est trouvée là fort à point pour succéder à la triomphante créatrice. De taille plus mignonne et d'allure plutôt moderne, Mlle Cesbron ne rappelle pas cette moyenâgeuse figure de missel que présentait son illustre devancière; mais, par contre, elle met dans le personnage plus de chaleur et de vie intense; moins mystique, sans doute, mais plus vibrante. Sa voix, dont le médium est un peu faible, a, dans le registre élevé, une ampleur et une sonorité délicieuse. Très émue au prologue, la débutante s'est promptement remise et son succès croissant s'est traduit par quatre rappels à l'issue du second acte. Rien n'est donc changé à

l'adorable *Grisélidis* de l'Opéra-Comique, joie de l'oreille et plaisir des yeux.

1er FÉVRIER. — Matinée-conférence, où l'intéressante causerie de M. André Hallays sur Beaumarchais est suivie d'un concert auquel prend part avec Mlle Marié l'Isle, Mme Charles Rothier et M. Geyre, M. Baldelli le célèbre baryton italien qui excelle à l'interprétation de Mozart.

7 FÉVRIER. — Avec *Lakmé*, où débute Mlle Lemeignan, on reprend *Maître Wolfram* de M. Ernest Reyer, œuvre presque cinquantenaire, et qui n'avait pas reparu sur les affiches depuis plus de vingt-cinq ans. Pour la plupart d'entre nous, cette reprise était donc une première. Il s'agit de deux orphelins, Wolfram et Hélène, élevés ensemble par un vieux professeur qui espère les marier. Mais si Wolfram aime Hélène d'un amour discret et tendre, Hélène lui préfère le beau soldat Fritz. Le pauvre garçon en est réduit à chercher dans l'art l'oubli de son chagrin, car Wolfram est un maître organiste, et c'est aux majestueux et divins accords de l'orgue qu'il demandera la consolation dont son âme a besoin. Si le poème de Méry est un peu vieux jeu, la partition de Reyer nous a paru délicieuse, presque sans rides, parce que la musique en est simple, émue, sincère, sans d'autre recherche que celle de trouver le chemin du cœur. L'invocation à l'harmonie, les couplets d'Hélène, l'arioso des larmes, les chœurs sonores des étudiants sont des morceaux que l'on écoutera longtemps encore avec plaisir, et tout cela est instrumenté avec autant d'esprit que de discrétion.

Mlle Eyreams, MM. Delvoye, Grivot et Jahn, et l'orchestre de M. Luigini ont été fort remarquables et fort applaudis.

13 FÉVRIER. — Mlle Delna chante pour la centième fois le rôle d'Orphée qu'elle aborda pour la première fois en 1894 place du Châtelet et dans lequel elle s'est, dès le premier jour, incarnée d'admirable façon.

28 FÉVRIER. — Reprise du *Roi d'Ys*, opéra en trois actes et cinq tableaux, poème de M. Edouard Blau, musique d'Édouard Lalo[1]. — S'il est une carrière ingrate, pénible et pleine de déboires, de désillusions, d'attentes vaines, où, durant toute sa jeunesse, et souvent son âge mûr, on se morfond en rongeant son frein, c'est bien celle de compositeur dramatique, et si de jeunes musiciens, rêvant la gloire du théâtre, étaient tentés d'en douter, il n'ont qu'à méditer le douloureux exemple de Lalo et de son *Roi d'Ys*. Quand la pièce parut à l'Opéra-Comique de la place du Châtelet, il y avait dix ou quinze ans que la partition était écrite. Edouard Lalo, qui pourtant n'était pas le premier venu, de qui le talent était connu, estimé, qui passait alors pour l'un des plus savants et des meilleurs parmi les compositeurs contemporains, attendit donc plusieurs lustres pour se faire jouer!... Le 8 mai 1888, il vit, enfin, son œuvre représentée. Mais quoi! il frisait alors la soixantaine et avait passé la période d'enthousiasme où l'on entasse les ouvra-

1. DISTRIBUTION. — Mylio, M. *Léon Beyle*. — Karnac, M. *Delvoye*. — Le Roi, M. *Vieuille*. — Saint-Corentin, M. *Huberdeau*. — Jahel, M. *Viguier*. — Margared, Mlle *Delna*. — Rozen, Mlle *Guiraudon*.

ges sans se préoccuper de leur sort, en se disant que le jour viendra, qu'on a devant soit l'avenir... Si l'ont eût joué le *Roi d'Ys* à l'époque où il avait été composé, de combien d'autres partitions son auteur ne l'eût-il pas fait suivre? La représentation du *Roi d'Ys* fut la gloire de l'éphémère direction Paravey. On ne pouvait sérieusement demander l'affection de Carvalho pour un ouvrage qu'il n'avait pas eu l'idée de monter. Il oublia de le jouer et se le laissa prendre par l'Opéra où, pendant quelque temps du moins, il fut question de le donner. M. Albert Carré a fort heureusement compris que sa vraie place était à l'Opéra-Comique: il en a repris possession définitive, et nous le rend entouré d'une de ces mises en scène artistiques dont il a le secret. Sur un livret dramatique dont les situations sont bien musicales, l'ouvrage de Lalo est d'une inspiration constamment élevée. C'est une partition solide et qui se tient d'un bout à l'autre; elle réunit des qualités de force et de tendresse qui alternent avec bonheur; quant à l'orchestre, il révèle sans cesse toute l'habileté de l'artiste consommé qu'était Edouard Lalo. Avec son habituelle maëstria, M. Luigini en a fait ressortir toutes les délicatesses et toute la puissante sonorité. M^lle^ Delna reprenait le rôle de Margared, où M^me^ Deschamps-Jehin a laissé une incontestable empreinte. Elle y est, à son tour, très pathétique et y fait valoir les richesses d'une voix plus ample et plus belle que jamais. Nous l'engageons cependant à ne pas s'étaler sur ses sons avec tant de complaisance, et à les prendre un peu moins

en dessous, car, à cette façon de procéder, il n'y a plus même apparence de style. Mlle Guiraudon met, dans Rozen, toutes ses habiletés de chanteuse ; il lui manque le charme poétique du personnage. On a redemandé à M. Beyle le délicieux chant d'amour de Mylio, et on a très sérieusement apprécié M. Huberdeau, qui a dit avec une rare sûreté les stances de Saint-Corentin.

1er MARS. — Centième représentation de la *Basoche*. Interprètes : MM. Lucien Fugère, Jean Périer, Mlles Tiphaine et Eyreams [1].

30 MARS. — Dans le *Roi d'Ys*, donné en matinée, Mlle Coulon interprète, aux lieu et place de Mlle Delna, le rôle de Margared, où elle montre un jeune talent plein de promesses.

31 MARS. — Mlle Marie Gillard tient avec un très vif succès de comédienne et de chanteuse le rôle d'Angèle du *Domino noir*.

2 AVRIL. — *Manon*, pour la rentrée de Mme Sybil Sanderson. M. Massenet va littéralement de triomphe en triomphe... A Nice, à Lyon, à la Monnaie de Bruxelles (où le public est plutôt wagnérien) sa douce *Grisélidis* est partout acclamée. Et dans *Manon*, en train de faire le tour du monde, le maître a trouvé son *Faust*. L'Opéra de Vienne n'en donnait-il pas dernièrement la centième? A notre Opéra-Comique où, après la mort de Marie

1. — A quatre heures avait eu lieu la troisième séance de littérature musicale, consacrée à Sedaine. La conférence était faite par M. Henri Chantavoine et suivie d'un concert auquel prenaient part Mlles Eyreams et Catherine Baux, MM. Carbonne et Allard, accompagnés par M. Landry.

Heilbron, ses représentations — étrange destinée! — furent arrêtées pendant six années consécutives, le brillant ouvrage est désormais entré au répertoire. Ce soir, devant une magnifique salle et une recette de plus de neuf mille francs, il servait de rentrée à Mme Sybil Sanderson. On sait comment l'éblouissante Esclarmonde mit au service de Manon son éclatante beauté, sa voix si souple, si sûre et si sympathique, et comme elle dit le rôle et le joua avec l'intelligence et la passion d'une véritable artiste. Nous l'avons retrouvée encore, toujours adorable, et possédant toujours la plus grande partie de ses précieuses qualités. Et nous avions ainsi assurée, avec un partenaire aussi chaleureusement applaudi que l'a été le charmant ténor Maréchal, une belle série de superbes soirées.

5 AVRIL. — Quatrième séance de littérature musicale. Grétry faisait l'objet de la causerie de M. Fiérens-Gevaert : causerie bourrée d'anecdotes, où l'érudit *speacker* étudiait de la plus subtile façon le compositeur et l'homme privé. « Bon père et bon fils, nous dit-il, Grétry n'avait qu'un défaut : il n'aimait pas la musique des autres ». Voilà, certes, un défaut qu'il partage avec la plupart de ses confrères passés et présents... Le concert qui suivait la conférence nous donnait l'occasion d'applaudir plusieurs pensionnaires de M. Albert Carré — entre autres, Mlles Marié de Lisle et Tiphaine — dans des fragments du *Tableau parlant*, de *Zémire et Azor* et de *Lucile*, dont le quatuor : « Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille? » terminait agréablement la séance. Mais quoi! pas

un morceau de *Richard Cœur-de-Lion*, le chef-d'œuvre dramatique du vieux maître liégeois!...

11 AVRIL. — Cinquantième représentation de *Grisélidis*.

15 AVRIL. — L'Opéra-Comique offrait aujourd'hui, en matinée, un spectacle assez rare : toute une salle de théâtre presque entièrement occupée par des Américains. Et ces étrangers, qui sont nos hôtes et nos amis, se réunissaient, dans une intention patriotique, pour honorer, selon son mérite et selon leurs cœurs, la grande mémoire du président Mac Kinley. Sous le nom de *The Mac Kinley National Memorial Association*, un vaste Comité s'était constitué à New-York sous la présidence de M. Day, pour recueillir des fonds destinés à élever un monument au regretté président. A son généreux appel, les Américains de Paris et de nombreux Français avaient en foule répondu. La recette atteignait près de vingt-mille francs. La salle était, pour cette pieuse fête, brillamment parée : au bord des loges et des baignoires, des bouquets de fleurs, noués de rubans aux couleurs des deux Républiques ; aux balustres des deux grandes avant-scènes de droite et de gauche, des faisceaux de drapeaux français et américains, avec l'écusson des Etats de l'Union. Mais la splendeur de la fête était dans la composition de l'assistance. Les Américaines qui font à Paris l'honneur d'y vivre ou d'y séjourner chaque année sont renommées pour leur beauté, leur grâce simple et aisée et la finesse de leur esprit aiguisé. Toutes étaient là rassemblées, dans une incomparable magnificence de toilettes, formant un

contraste pittoresque avec les visages d'hommes rudes, intelligents et sévères de leurs compatriotes. Le programme était d'ailleurs bien composé. *Grisélidis* de Massenet triomphait avec Mlle Cesbron et M. Maréchal; on applaudissait avec une vigueur inaccoutumée *Bastien et Bastienne*, de Mozart; on faisait une ovation aux trois Coquelin dans *les Précieuses* : on était charmé du ballet que dansait Mlle Chasles, *Une aventure à la Guimard*; puis on avait eu le plus brillant des intermèdes avec Mmes Sarah Bernhardt et Réjane, MM. Coquelin cadet et Fugère. Pour finir, l'Hymne national américain, chanté par Miss Ellen Beach Yaw, et *la Marseillaise*, chantée par Mme Charles Rothier et écoutée debout, ont été acclamés. Dans la chaleur de ces acclamations, il y avait à la fois un hommage au talent de ces artistes excellents et un remerciement pour leur concours. Le remerciement officiel arrivait du reste de New-York, dans la journée même, sous la forme d'un télégramme de M. Day, que voici : « Remerciements chaleureux des Etats-Unis aux artistes français pour la générosité de leur concours. Oublierons jamais sympathies françaises en cette mémorable occasion. Sommes particulièrement reconnaissants de la précieuse présence du Président Loubet. »

22 AVRIL [1]. — *Mignon* inaugurait une série de

1. — Une matinée avait eu lieu ce jour-là au profit de la souscription du monument des Alsaciens-Lorrains morts pour la France en 1870-71, et depuis, dans les expéditions coloniales. Le programme, très artistique, était dessiné par M. Jean Benner, et comportait l'*Etincelle*, de Pailleron, interprétée par Mlles Brandès et Bertiny et M. Le Bargy, de la Comédie-Française; la *Sœur de Jocrisse*, de M. Albert Vanloo, mu-

représentations où Mlle Sigrid Arnoldson était applaudie d'enthousiasme par une salle comble.

30 AVRIL. — Première représentation de *Pelléas et Mélisande*, drame lyrique en cinq actes, tiré du théâtre de M. Maurice Maeterlinck, musique de M. Claude Debussy[1]. — Très simple est la donnée

---

sique de M. A. Banés, jouée par Mlles Chevallier et Baux, et MM Gourdon et Mesmaecker; la *Nuit d'octobre*, d'Alfred de Musset, interprétée par M. Mounet-Sully et Mlle Delvair, de la Comédie-Française. L'intermède était rempli par Coquelin aîné qui récitait le *Sous-Préfet*; Coquelin cadet déployait sa verve dans un récit comique improvisé. M. Fugère chantait, avec sentiment, les *Vieilles de notre pays*, et un délicieux ensemble de huit harpes, jouées par MM. Hasselmans et ses élèves, complétait l'intermède. L'amusante comédie de Georges Courteline, l'*Article 330*, jouée par MM. Antoine, Dumény, Signoret et Tunc, terminait joyeusement cette représentation des plus réussies et des plus applaudies. La musique de la garde républicaine, sous la direction de son chef, M. Parès, prêtait son gracieux concours. Toute la colonie alsacienne de Paris était représentée par nombre de personnalités.

1. DISTRIBUTION. — Golaud, M. *Dufrane*. — Pelléas, M. *Jean Périer*. — Arkel, M. *Vieuille*. — Un médecin, M. *Vignié*. — Le petit Yniold, *le petit Blondin*. — Mélisande, Mlle *Mary Garden*. — Geneviève, Mlle *Gerville-Réache*.

M. Maurice Maeterlinck avait adressé, quelques jours auparavant, au directeur du *Figaro* la lettre suivante :

Paris, le 13 avril.

Cher monsieur,

La direction de l'Opéra-Comique annonce la représentation prochaine de *Pelléas et Mélisande*. Cette représentation aura lieu malgré moi, car MM. Carré et Debussy ont méconnu le plus légitime de mes droits. J'aurais fait trancher le différend par les tribunaux qui, une fois de plus, eussent probablement proclamé que le poème appartient au poète, si une circonstance particulière n'eût altéré « l'espèce », comme on dit au Palais.

En effet, M. Debussy, après avoir été d'accord avec moi sur le choix de l'interprète que je jugeais seule capable de créer le rôle de Mélisande selon mes intentions et mes désirs, devant l'opposition injustifiable que M. Carré fit à ce choix, s'avisa de me dénier le droit d'intervenir à la distribution, en abusant d'une lettre trop confiante que je lui écrivis il y a près de six ans. A ce geste inélégant se joignirent des pratiques bizarres, comme le prouve le bulletin de réception de la pièce, manifestement antidaté pour tenter d'établir que mes protestations avaient été tardives. On parvint ainsi à m'exclure de mon œuvre, et dès lors elle fut traitée en pays conquis. On y pratiqua d'arbitraires et absurdes

de *Pelléas et Mélisande*, bien que la pièce soit coupée par une infinité de tableaux dont quelques-uns sont vraiment inutiles... Le seigneur Golaud a rencontré un soir, dans une forêt très dense, une jeune fille qui pleurait près d'une fontaine : c'est Mélisande. Il l'a consolée, emmenée et épousée. Il l'aime d'un amour farouche, sans bien comprendre ce qu'est ce petit être frêle et mystérieux. Or, Golaud a un frère beaucoup plus jeune que lui, Pelléas, presque de l'âge de Mélisande, et ces deux jeunes gens sont invinciblement attirés l'un vers l'autre dans le château très triste. Golaud observe leur tendresse naissante, innocente encore; il la suit d'abord avec inquiétude, puis avec angoisse, tantôt comme suppliant qu'on lui épargne une profonde douleur, tantôt menaçant... Il fait même faire à Pelléas une petite promenade dans les souterrains du château, comme pour lui donner un avertissement en lui montrant un joli gouffre d'où l'être vivant qu'on y jetterait aurait de la peine à s'en tirer. Pelléas veut partir, fuir Mélisande, il ne s'en va pas toutefois et il assure même à la jeune femme de quel amour pour elle son cœur déborde. Le sournois Golaud apparaît brusquement au milieu de ces tendres confidences, et tue son frère.

---

coupures qui la rendent incompréhensible; on y maintint ce que j'avais l'intention de supprimer ou d'améliorer, comme je l'ai fait dans le livret qui vient de paraître, où l'on verra combien le texte adopté par l'Opéra-Comique diffère du texte authentique. En un mot, le *Pelléas* en question est une pièce qui m'est devenue étrangère, presque ennemie; et, dépouillé de tout contrôle sur mon œuvre, j'en suis réduit à souhaiter que sa chute soit prompte et retentissante.

Veuillez agréer, etc.

Maurice MAETERLINCK.

De cette mort, Mélisande mourra aussi, sous les yeux du meurtrier éperdu, anxieux de savoir si vraiment elle aima Pelléas, puis se rendant compte qu'elle fut inconsciente et non coupable : « C'était, dit le vieux Arkel, père de Golaud — un roi très philosophe, fertile en axiomes chimériquement profonds — c'était un petit être si tranquille, si timide et silencieux ». Du fatras de ces scènes obscures, aux détails puérils sous leur apparence de gravité mystérieuse, on peut dégager pourtant des épisodes d'un art plus sincère, comme la scène où Pelléas s'enroule, se baigne dans les grands cheveux de Mélisande penchée vers lui du haut de la fenêtre d'une tour, comme la scène des adieux où, pour la première et la dernière fois, Pelléas et Mélisande s'avouent ingénument leur amour, comme, enfin, et surtout celle de la mort de Mélisande, d'une simplicité si émouvante que, vraiment, elle à conquis les plus récalcitrants à l'admiration maeterlinckiste. Là, M. Debussy a montré une vraie nature de musicien poète, très raffiné, très subtil, d'un charme enveloppant, d'une langueur exquise, d'une étonnante imprécision dans la forme... Elève d'Ernest Guiraud, M. Claude Debussy obtint le prix de Rome en 1884 avec une partition, interprétée par Mme Rose Caron, Van Dyck et Taskin, dont le souvenir nous est resté comme de l'une des plus intéressantes « cantates » que nous ayons jamais entendues à l'Institut. Il y a dix-huit ans de cela : le jeune musicien doit approcher aujourd'hui de la quarantaine, et bien que nous n'ayons point oublié certain quatuor joué par

Ysaye à la Société nationale de musique, que nous ayons goûté la saveur originale qui se dégageait des harmonieuses combinaisons de la *Damoiselle élue*, et savouré le délicieux murmure des séduisantes sonorités de l'*Après-midi d'un faune* que nous révéla M. Colonne, l'auteur de *Pelléas et Mélisande* reste encore ignoré du plus grand nombre. M. Debussy — qui est d'ailleurs plein de talent — passe pour faire partie d'une petite église qui, dit-on, affecte le plus profond dédain pour tout ce qui a été écrit avant eux. Dans ce clan de jeunes esthètes, on méprise souverainement ces vieilles perruques de Mozart et de Mendelssohn, on n'a pas assez de sarcasmes pour Gounod et Massenet. Très légitime, sans doute, est l'horreur du convenu et du banal, mais encore faut-il que le public puisse percer les brumes de rêve où, sous des harmonies si souvent étranges, chante un savant orchestre, souligneur des situations. Parmi les scènes les plus curieuses de *Pelléas et Mélisande*, il en est une, tout à fait supérieure, qui, aux Bouffes, où, primitivement, on nous joua le drame de M. Maeterlinck, produisit une énorme impression : c'est celle où Golaud, faisant espionner sa femme par son jeune fils, l'enfant, au moment de voir ce que son innocence doit ignorer, est pris d'une terreur soudaine et refuse de regarder et de parler... A l'Opéra-Comique, sur des paroles aussi antimusicales que les mots « petit père » trente-six fois répétés, la situation ne pouvait que paraître choquante, et l'on a crié au scandale... Il était louable, sans doute, de respecter, avec ses redites

entêtées, la pièce originale; mais peut-être, en l'occurrence, eût-il mieux valu traduire en belle langue française, claire et variée, le texte volontairement monotone de l'écrivain gantois. Avec une voix de fraîcheur délicieuse, Mlle Garden est l'idéale Mélisande aux cheveux d'or, petite princesse de légende, amoureuse et mystique, nous donnant merveilleusement en toute sa personne la sensation de l'irréel. Artiste dans l'âme, M. Jean Périer est un Pelléas mélancolique et tendre, de jeu sincère et de passion vibrante. Voilà à son actif une très noble création. Remarquable chanteur, M. Dufrane donne au mari, jaloux et farouche, l'humanité qui convient. M. Vieuille dit avec une majesté sobre les choses graves, philosophiques et paternelles, du roi Arkel. Mlle Gerville-Réache s'acquitte à souhait de la lecture d'une lettre qui constitue tout le rôle de Geneviève, mère de Pelléas et de Golaud. Autant de pages de *Pelléas et Mélisande*, autant de problèmes à résoudre; mais l'orchestre de l'Opéra-Comique se joue des plus inextricables difficultés, et cette fois encore, sous l'habile direction de M. Messager, il est sorti vainqueur de tous les obstacles. Quant aux décors et à la mise en scène, nous ne trouvons désormais plus d'éloges à adresser à M. Albert Carré. Jamais l'art n'est allé aussi loin et aussi haut. Ce sont de véritables chefs-d'œuvre que ces toiles de maître, signées Jusseaume et Ronsin, représentant ces forêts aux arbres touffus, ces vieux châteaux gothiques aux tourelles crénelées, ces horizons de mer aux tonalités changeantes, et

nous n'oublierons pas de longtemps le lac de *Pelléas et Mélisande*, avec ses eaux dormantes et profondes, où l'on voit se refléter les ombres des grands peupliers.

1er MAI. — Matinée d'adieux et au bénéfice de M. Grivot. Le vieux comédien ouvrait lui-même le spectacle avec *Maître Wolfram* de Reyer, où Mlle Eyreams, MM. Delvoye et Jahn lui donnaient la réplique ; puis il se faisait justement acclamer dans la délicieuse leçon de maintien du *Roi l'a dit*. (MM. Fugère, Carbonne, Jacquin, Troy, Mesmaecker, Mmes Tiphaine, Pierron, Eyreams, Delorn, Catherine Baux, Daffetye, Roland, Argers). Mme Réjane jouait avec M. Dubosc et Mme Daynes-Grassot le charmant acte de Duvert et Lauzanne *Un Monsieur et une Dame*. Mlle Delna et Mlle Fjord, MM. Mounet-Sully et Paul Mounet ; MM. Coquelin aîné et Coquelin cadet prêtaient leur concours à cette belle représentation dont le ténor Tamagno, dans le second acte d'*Otello*, n'était pas un des moindres attraits. La recette atteignait 20.000 fr.

3 MAI. — Cinquième séance de littérature musicale. Causerie à la fois libre et élevée de M. Vincent d'Indy qui parle en artiste de Lulli, de Destouches et de Rameau. Des fragments de ces anciens maîtres sont interprétés en toute perfection par Mme Jeanne Raunay.

6 MAI. — Le public fait fête à Mlle Sigrid Arnoldson, qui chante délicieusement le rôle de Lakmé[1].

---

1. — Il y a justement huit ans, jour pour jour, que l'on fêtait à l'Opéra-Comique la centième de l'ouvrage. Mlle Jane Horwitz débutait, ce soir-là, dans le rôle de Lakmé, où elle obtenait un très vif succès.

Son succès est partagé par M. Clément qui interprète celui de Gérard.

9 MAI. — *Louise*, pour les représentations de Mlle Claire Friché, déjà chaleureusement applaudie dans ce même rôle au théâtre de la Monnaie de Bruxelles.

10 MAI. — Sur la demande de M. Albert Carré, le ministre des Beaux-Arts avait autorisé une loterie en faveur de la Caisse des retraites des musiciens, choristes et machinistes de l'Opéra-Comique et le directeur avait eu l'ingénieuse idée de faire appel à tous les artistes, grands et petits, ayant appartenu à une époque quelconque au théâtre, et il les réunissait en un festival monstre au Trocadéro. Le programme de ce festival était « l'Histoire de l'Opéra-Comique racontée par les artistes de l'Opéra-Comique », c'est-à-dire qu'on devait y entendre, depuis Favart, Grétry, Auber jusqu'à Massenet, Vincent d'Indy, Charpentier, Erlanger, Pierné, Debussy, tous les musiciens qui ont fait la gloire de ce théâtre, interprétés par les représentants de l'Opéra-Comique d'hier et de l'Opéra-Comique d'aujourd'hui [1].

---

1. — Etaient présents : Mmes Bilbaut-Vauchelet, L. Bréval, Buhl, Caisso, R. Delaunay, Ducasse, Engally, Franck-Duvernoy, Marignan, Marimon, Mastio, Merguillier, Molé-Truffier, de Nuovina, Oswald, Parentani, J. Raunay, R. Rolda, Renée Richard, Ritter-Ciampi, Tarquini d'Or, Thuillier-Leloir, M. Ugalde, Vidal, Vincent-Carol, Charlotte Wyns; MM. Léon Achard, Albers, Badiali, Belhomme, Bernaert, Bouhy, Bouvet, Caisso, Victor Capoul, Charelli, Claessens, Ed. Clément, Collin, Dangès, David, Delaquerrière, L. Devaux, Duchesne, Duvernoy, Duwast, Fournets, Furst, Giraudet, Gresse, Herbert, Isnardon, Jacquet, Leprestre, Lhérie, Lutz, Marris, Victor Maurel, L. Melchissédec, Miral, Morlet, Mouliérat, Paravey, Soulacroix, Valdéjo, Vergnet et Warot, ayant appartenu à l'Opéra-Comique. Puis, Mmes Sigrid-Arnoldson, Al-

12 MAI. — Première représentation de *Madame Dugazon*, opéra-comique en un acte de MM. Leloir et Gravollet, musique de M. Charles Hess[1], précédée du *Barbier de Séville*, pour la rentrée de M. Edmond Clément : Mme Marie Thiéry chante le rôle de Rosine ; celui de Bartholo est interprété par l'excellent Fugère. *Madame Dugazon* est un opéra-comique genre opéra-comique, c'est-à-dire un de ces courts actes dont on raffolait autrefois, comédies mêlées de couplets, dont quelques-uns sont, aujourd'hui encore, considérée comme de véritables petits chefs-d'œuvre. La pièce est un très aimable spécimen de ce genre « bien français ». Le livret, dû à la plume de MM. Leloir et Gravollet, l'un sociétaire, l'autre ancien pensionnaire de la Comédie-Française, est très adroitement découpé. Il nous présente M. et Mme Dugazon, à peine mariés, et déjà en mal de jalousie. Dugazon reproche à sa femme de regarder d'un œil trop sympathique son camarade Trial.

---

bright, Argens, C. Baux, Caux, Cesbron, Charles-Rothier, Chevalier, Costès, Coulon, Courtenay, de Craponne, Daffetye, Darmières, Delorn, Marie Delna, Deschamps-Jehin, Eyreams, Garden, M. Giraud, Guiraudon, Marié de l'Isle, Perret, Pierron, Rolland, Sibyl Sanderson, Sonely, de Théza, Thiéry, Tiphaine, Voullant, Vilma ; MM. Allard, Bertin, Beyle, Boyer, Bourbon, Carbonne, Cazeneuve, Collinet, Delahaye, Dufrane, Lucien Fugère, Gautier, Geyre, Grivot, Gourdon, Huberdeau, Imbert, Jacquin, Jahn, A. Maréchal, N. Maréchal, Mesmaecker, Jean Perier, Peyre, Rothier, Troy, Vieulle, Viguié, faisant partie de la troupe actuelle. Mme Mariquita représentait les danseuses de l'Opéra-Comique, en tête desquelles se trouvent Mlles Chasles, Dugué, Jougla, Litini, Rat, Robin ; chœurs sous la conduite de MM. Busser, Carré, Marietti. L'orchestre était dirigé successivement par MM. Alfred Bruneau, G. Charpentier, Giannini, Luigini, Marty, André Messager, Massenet et Saint-Saëns.

1. DISTRIBUTION, — Dugazon, M. *Allard*. — Mme Dugazon, Mlle *de Craponne*. — Marton, Mlle *Cortès*.

Celle-ci se disculpe, grâce à un piquant stratagème, et la pièce finit comme elle avait commencé, par des chansons. Car que voulez-vous que fassent M. et Mme Dugazon, sinon chanter? Et ils s'en acquittent à merveille, Mme Dugazon étant la charmante Mlle de Craponne, et Dugazon, l'aimable baryton Allard. Il faut reconnaître que ce qu'ils ont à chanter est aussi fort agréable à entendre, car la partition de M. Hess est légère, vive, mélodieuse, finement orchestrée.

24 MAI. — Sixième séance de littérature musicale. La conférence « Jean-Jacques Rousseau et la querelle des Bouffons » est magistralement faite par M. L. de Fourcaud. La matinée se termine par la *Servante maîtresse*, de Pergolèse, joyeusement interprétée par M. Fugère, Mlle Marié de l'Isle et M. Mesmaecker.

30 MAI. — Première représentation de la *Troupe Jolicœur*, comédie musicale en trois actes, d'après une nouvelle de M. Henri Cain, paroles et musique de M. Arthur Coquard [1]. — Encore et toujours la question des répétitions générales! Tenus par les spéciales obligations de leur cahier des charges, les directeurs des scènes subventionnées avaient la chance insigne, de n'être liés d'aucune sorte par la stupide décision — j'ai dit : stupide — qui, en les supprimant, a vite produit une vérita-

---

1. DISTRIBUTION. — Jacques, M. *Léon Beyle*. — Jean Taureau, M. *Bourbon*. — Paul, M. *Allard*. — Jolicœur, M. *Cazeneuve*. — Traine-Misère, M. *Mesmaecker*. — Papillon, M. *Huberdeau*. — Un bourgeois, M. *Delahaye*. — Geneviève, Mlle *Guiraudon*. — Mme Jolicœur, Mme *Deschamps-Jehin*. — Loustic, Mlle *de Craponne*. — Lina, Mlle *Costés*.

ble révolution dans le monde des théâtres et fait en ce moment — jusqu'à ce quelle soit rapportée — verser, dans la presse, tant d'encre inutile. Ces messieurs n'avaient qu'à laisser « braire » et à ne pas bouger. Mais ne savez-vous pas que lorsque une bêtise est commise, elle trouve toujours des imitateurs? Ça n'a pas manqué!... Le directeur de l'Odéon a commencé! M. Paul Ginisty, qui fut et est toujours des nôtres, ne pouvait avoir le noir dessein d'empêcher ses confrères de remplir leur devoir professionnel. Mais, voulant absolument faire quelque chose, il a trouvé ingénieux de rétablir le huis-clos d'autrefois — tel qu'il existait, vous en souvenez-vous? avant l'électricité, le téléphone et les automobiles. Et, tout naturellement, ce huis-clos d'un autre âge n'a pas laissé d'être funeste à un honnête vaudeville, dont l'audition réclamait une salle pleine. Première gaffe. Autre bonne plaisanterie. Se basant sur une carrière de direction, qui eût dû lui donner pourtant une suffisante expérience, et arguant — mais à tort — de la récente répétition générale de *Pelléas et Mélisande*, qui justement permit d'apporter à l'œuvre de M. Maeterlinck les quelques modifications si favorables à la première, M. Albert Carré s'est vu, lui aussi, hanté par le noble désir d'innover. Et voici ce qu'il a trouvé de plus spirituel ou de plus malicieux. Il a d'abord très poliment prié par lettre circulaire MM. les membres de la critique de vouloir bien se contenter désormais de leur entrée rigoureusement et strictement personnelle. Puis, sentant bien qu'une salle presque vide pouvait

nuire à l'œuvre, il a délivré ou adressé à ses amis et connaissances toutes les invitations qu'il lui a plu d'octroyer. C'est, évidemment, une solution comme une autre. Peut-être seulement manque-t-elle quelque peu d'élégance — puisque voilà, de ce fait, un très galant directeur se montrant légèrement discourtois à l'égard de la critique, de la bonne critique, toujours si empressée à le couvrir de fleurs. — Notre compatriote — parisien de Paris — et camarade de collège — mon vieux Louis-le-Grand ! — le peintre Henri Cain n'est pas seulement, il l'a maintes fois prouvé, un très habile librettiste. On cite de lui quelques nouvelles, écrites à ses moments perdus, comme s'il en avait !... C'est d'une d'elles que M. Arthur Coquard a extrait le sujet de la *Troupe Jolicœur*, dont il a signé le poème en même temps que la musique. Trois actes, précédés d'un prologue, qui nous montre, perdue dans une forêt couverte de neige (beau décor de Jusseaume) une pauvre petite fille qui n'a plus de parents, charitablement recueillie par une brave femme M^me^ Jolicœur, qui, justement, n'a pas d'enfant. Dix ans après, la petite alouette baptisée Geneviève, est devenue la chanteuse étoile, virtuose du pavé — ô les romances de Mabille ! — de la troupe Jolicœur dont le succès, sur les champs de foire et places publiques, est toujours assuré. C'est le soir du 14 juillet... Entrez, mesdames et messieurs ! Les saltimbanques débitent bruyamment leur boniment, et la recette promet d'être superbe, car la troupe Jolicœur possède un hercule de première force, Jean Taureau, grand

champion de France... Jean, follement amoureux, pour le bon motif s'entend, de la gentille alouette qu'il a vu grandir, et qu'aime aussi, sans aucun espoir du reste, le jeune pitre de la troupe, le petit Loustic. « Croyez-moi — prédit Loustic au puissant hercule — ce n'est ni vous, ni moi, qui saurons lui plaire; le ciel l'a faite princesse, et je suis sûr qu'un beau jour quelque prince inconnu viendra la réclamer... » C'est, en effet, ce qui arrive. Le prince en question, c'est un jeune compositeur de musique, égaré dans la fête avec un sculpteur de ses amis, et bientôt retenu par la charmante voix de la petite chanteuse des rues. — « Je veux, a dit ce Jacques, en un style quelque peu emphatique, je veux que votre voix enchanteresse fasse passer par les foules le frisson de l'enthousiasme, et qu'en vous écoutant, les larmes les plus douces emplissent tous les yeux... » Et Geneviève, croit à l'art qui l'appelle, et attend de confiance le maître idéal qui doit la venir retrouver le lendemain sur le plateau de Châtillon où sera la roulotte. Vous étonnerez-vous que, sans hésiter, elle repousse la demande de Jean Taureau, lui proposant d'être sa femme, et qu'en revanche, elle donne pour jamais son cœur de vierge à Jacques qui jure de l'aimer fidèlement, toute la vie... Puis, quand au sortir du cabaret, où il est allé noyer son chagrin dans l'ivresse, l'hercule furieux veut se précipiter sur Geneviève, c'est le petit Loustic qui la défend et reçoit en pleine poitrine le terrible coup de poing du Taureau. Pauvre Loustic, il ne s'en relèvera pas ! C'est en vain qu'aidée par son ami Jacques,

et devenue chanteuse officielle, gentiment appointée, Geneviève l'installe à son retour de l'hôpital, sous les pommiers en fleurs d'une jolie maison de campagne agréablement adossée à la célèbre terrasse de Saint-Germain, Loustic, petit être chétif, meurt du coup de poing de l'hercule, et aussi de son désespoir d'amour. Cette scène finale de la mort de Loustic est une de celles où l'expression musicale atteint son maximum d'intensité. Mais combien d'autres pages de réelle valeur en cette intéressante et claire partition tout à fait digne du compositeur de solide talent qui, si consciencieusement, termina la *Jacquerie* d'Edouard Lalo ! M. Arthur Coquard a l'imagination sensible et noble, avec un instinct de théâtre à la Puccini. Beaucoup de ses idées mélodiques se présentent en saillie, quelques-unes ont une vraie beauté. Sur un sujet dont quelques scènes réalistes ou foraines nous ont parfois rappelé la *Louise* de M. Gustave Charpentier et la *Fille de Tabarin* de M. Pierné, le compositeur de la *Troupe Jolicœur* n'a pas songé un instant aux vains et mornes plagiats. Sans imiter gauchement le profond et puissant sourire des *leitmotiv* wagnériens, il a usé avec tact des rappels caractéristiques. Il a imprimé à son œuvre une bonne et franche allure, très moderne, éprise de sincérité, consciente et réfléchie, émouvante souvent, honorable toujours. Ses harmonies, assez audacieuses par endroits, se justifient par des intentions dramatiques spéciales. Pour son instrumentation, elle est, à coup sûr, diverse et colorée. Ses tendances symphoniques

sont très logiquement et très fortement affirmées. A cet égard, nous citerons comme absolument remarquable la scène, si vivante et si grouillante, de la fête foraine, où, fort habilement, se mêlent la célèbre romance de Mignon, la *Czarine* de M. Louis Ganne, une chanson d'Aristide Bruant, la *Marche hongroise* et la *Marseillaise*... L'interprétation de la *Troupe Jolicœur* est excellente de la part des chanteurs. Mme Deschamps-Jehin déploie dans le rôle de Mme Jolicœur sa voix toujours admirable et sa grande autorité. Le rôle de Geneviève convenait on ne peut mieux à Mlle Guiraudon, qui s'en acquitte à merveille. Mlle de Craponne a trouvé le moyen de faire une très pathétique création de celui de Loustic, que, par inadvertance, on avait d'abord distribué à M. Périer. M. Bourbon lui fait un digne contraste sous les traits de Jean Taureau, qu'il rend au naturel. Et il n'y a qu'à louer sous le rapport de la voix le ténor Léon Beyle, un Jacques un peu froid. L'orchestre a un rôle prépondérant dans l'œuvre de M. Coquard, car il est traité avec une étonnante richesse d'effets, et l'oreille ne saurait s'en détacher un instant. L'armée instrumentale que conduit magistralement M. Luigini n'en a pas laissé une note dans l'ombre.

1er JUIN.— *Lakmé* pour les débuts de Mlle Yvonne de Tréville qui fait apprécier une voix fraîche, conduite avec une certaine habileté.

4 JUIN. — *Manon* avec Mlle Courtenay, déjà applaudie dans ce rôle au Kroll-Theater de Berlin.

14 JUIN. — Reprise de la *Vivandière*, opéra-comique en trois actes de M. Henri Cain, musique

de Benjamin Godard[1]. — On sait comment l'aimable peintre Henri Cain, librettiste à ses heures — témoin la *Navarraise* qu'il écrivit pour Massenet — fit d'abord recevoir par feu M. Carvalho, son ami de longue date, le poème de cette *Vivandière*, dont Benjamin Godard fut plus tard appelé à composer la musique. L'auteur des *Guelfes* s'y mit avec amour, et, souffrant déjà de l'impitoyable maladie de poitrine qui devait l'emporter, il en faisait l'orchestration quand la mort le surprit brusquement, à l'âge de quarante-six ans... Ce fut M. Paul Vidal qui voulut bien se charger de mener à bonne fin la tâche commencée. Un épisode militaire au temps de la Révolution; des uniformes de volontaires, des clairons, des tambours et des fifres; des types à la Charlet et à la Raffet; des chansons populaires de régiment jointes à une continuelle *Marseillaise;* de l'amour et du patriotisme; de la vie, de l'entrain et du mouvement; un brave à trois poils personnifié par l'admirable Fugère, et dont le costume, qui en a vu de grises, fut dessiné par Detaille; enfin, l'incarnation par Mlle Delna d'une de ces vivandières au corps d'acier et au cœur d'or qu'aime le public et qu'ont souvent pratiquée les dramaturges: tels furent les éléments de ce grand succès théâtral — succès posthume, hélas! pour le pauvre Godard. On applaudit, au premier acte, le « Viens

1. Distribution. — Georges de Rieul, M. *Clément*. — La Balafre, M. *Fugère*. — Le marquis de Rieul, M. *Bourbon*. — André, M. *Jahn*.— Le commandant Bernard, M. *Périer*. — Lafleur, M. *Mesmaecker*. — Un paysan, M. *Imbert*. — Marion, Mlle *Delna*.— Jeanne, Mlle *Eyreams*.

avec nous, petit » et l'on peut dire que là, Mlle Delna n'a pas seulement entraîné le jeune volontaire, mais toute la salle qui lui a redemandé la phrase pleine d'élan... Le second acte nous transporte en Vendée, où les Républicains sont campés devant le dernier village qui résiste à l'armée de Hoche. Le décor est charmant, pittoresquement animé par la présence du vieux sergent la Balafre et du jeune Lafleur astiquant leurs armes et chantant gaiement à l'unisson un refrain connu :

*C'est Stofflet qu'avait promis*
*D'faire de nous un salmis...*

La chanson a été redemandée, à l'unanimité, à ses interprètes : MM. Fugère et Mesmaecker. L'acte est, d'ailleurs, bourré d'épisodes : telle, la lettre « au p'tit gars » que lit Marion avec une si sincère et si profonde émotion ; tel, le récit de combat, si dramatiquement rendu par Fugère sur un pas de charge, à l'orchestre, plein de couleur et de vie ; tel l'hymne final « Liberté, rayonnant aux cieux », auquel Mlle Delna, plus belle que jamais, prête sa diction si chaleureuse. Au dernier acte, le village est pris, paysannes et soldats se réunissent pour la danse, et en avant la Fricassée ! La scène est tout à fait divertissante, et cette fois l'infatigable et étourdissant Fugère s'est fait bisser, non plus comme chanteur, mais bien comme danseur... Ai-je besoin d'ajouter qu'il ne faut pas chercher dans la *Vivandière* — remontée avec tant de goût par M. Albert Carré — ombre de drame lyrique (Benjamin Godard affectait de mépriser Wagner

et de ne le point connaître !) mais un aimable croquis, très solidement découpé dans une époque militaire, toujours sympathique et depuis quelques années fort à la mode, illustré d'une musique populaire et facile, limpide et sonore. Nous avons chanté les louanges de Fugère et celles de Mlle Delna. Au grand succès de ces deux interprètes de tout premier ordre, associons — comme l'a, d'ailleurs, fait le public — le gentil couple d'amoureux que forment M. Clément à la voix de ténor toujours fraîche et vibrante, et Mlle Eyreams qui dit fort bien son ariette, et n'oublions pas les rôles secondaires tenus à souhait par MM. Périer, Bourbon et Jahn.

15 JUIN. — Dans *Louise*, donnée en matinée populaire devant une salle comble et avec un grand succès pour Mlle Friché, Mme Deschamps-Jehin et le baryton Dufrane, intéressant début de M. Nicolas Maréchal, un ténor à la voix sympathique et vibrante, qui semble devoir marcher sur les traces de son frère aîné.

3 JUILLET. — Mlle Jenny Passama chantait le rôle de Marion de la *Vivandière* où venait de se faire si chaleureusement appalaudir Mlle Delna.

5 JUILLET. — Par *Mignon*, donnée en soirée populaire avec Mlle Marié de l'Isle, Mlle Catherine Baux et M. Clément, le théâtre faisait sa clôture annuelle.

14 JUILLET. — Matinée gratuite. Spectacle de répertoire : Le *Domino noir*, précédé des *Noces de Jeannette*. La salle est aujourd'hui bondée comme aux plus beaux soirs et même très élégamment

garnie. La queue avait commencé dès cinq heures du matin. Beaucoup de toilettes claires. Des jeunes gens en cravate blanche occupent la loge ministérielle. On a refusé plus de mille personnes. Bon public d'amateurs, qui écoute attentivement et bat des mains aux bons endroits. Les interprètes d'Auber, comme ceux de Victor Massé ont été applaudis, acclamés, rappelés après chaque acte, et la *Marseillaise*, enlevée par le ténor Carbonne et les chœurs, a été reprise en chœur par la salle.

16 SEPTEMBRE. — Réouverture avec le *Roi d'Ys*, où Mlle Cesbron a pris le rôle de Rozen, précédemment tenu par Mlle Guiraudon, et où Mlle Coulon succède à Mlle Delna dans celui de Margared. Le personnage du Roi, que chantait M. Vieuille, est échu à M. Huberdeau, repassant à M. Imbert celui de Saint-Corentin. L'orchestre est dirigé par M. Henri Busser [1].

17 SEPTEMBRE. — Le rôle de Lakmé servait de début à une jeune chanteuse légère, Mlle Korsoff, fille d'un excellent baryton russe, et française d'éducation, puisqu'elle fut, croyons-nous, élève de Mme Rosine Laborde. Après avoir commencé sa carrière à Bordeaux et à Toulouse, à Bruxelles et au Caire, Mlle Korsoff s'était révélée, au mois d'août dernier, en vocalisant comme un vrai rossignol dans *Parysatis*, de M. Saint-Saëns, aux

1 Par suite du départ de M. Georges Marty et de celui de M. Giannini, l'état-major de l'orchestre se trouvait sensiblement modifié. M. André Messager, tout en conservant le titre de directeur de la musique, partageait avec M. Alexandre Luigini les fonctions de premier chef d'orchestre. M. Henri Busser était premier chef d'orchestre en double, et M. Picheran occupait l'emploi de second chef.

Arènes de Béziers. L'air des Clochettes, de *Lakmé*, a fait valoir sa voix de soprano délicieusement facile. A côté d'elle, Mlle Cortez, l'une des dernières lauréates du Conservatoire, classe Bertin, a risqué, sous les traits de Mallika, une aimable apparition, et les stances de Nilakantha, au second acte du mélodieux ouvrage de Léo Delibes, ont valu à M. Dufrane un *bis* des plus flatteurs.

18 SEPTEMBRE. — M. Picheran conduit pour la première fois l'orchestre de l'Opéra-Comique : on joue *Mignon* avec Mlle de Craponne.

26 SEPTEMBRE. — 150e représentation de *Louise* : début de Mme Tournié. La nouvelle Louise était si visiblement émue qu'il serait téméraire de porter sur elle un jugement définitif. Le certain, c'est que Mme Tournié a du métier. Si elle n'est guère la femme du rôle de Louise, elle s'acquitte habilement de l'interprétation de ce personnage plutôt difficile à incarner. La voix ne semble pas de volume et de qualité rares; mais la chanteuse en tire un très intelligent parti. Dans un rôle moins dur et mieux approprié à ses moyens, nul doute que cette intéressante artiste ne satisfasse complètement les plus difficiles. Fugère est toujours admirable et l'œuvre de Charpentier n'a rien perdu de sa fringante jeunesse et de sa saveur inspirée.

2 OCTOBRE. — *Carmen,* pour les représentations de M. Alvarez. M. Alvarez eût voulu créer *Siegfried* à l'Opéra : l'engagement de Jean de Reszké fut la cause de son départ. Départ définitif ? Non, certes, et nous l'y reapplaudirons tôt ou tard... En attendant, et avant de s'embarquer pour l'Amé-

rique, l'excellent artiste a bien voulu, sur la demande de M. Albert Carré, consacrer quelques soirées à l'Opéra-Comique. C'est dans *Carmen*, avec Mlle Charlotte Wyns, qu'il s'est d'abord fait entendre, à la grande joie des abonnés. Le second acte a été pour lui l'occasion d'un vrai triomphe.

10 OCTOBRE. — Mlle Lucy Vauthrin fait un honorable début dans le rôle de Geneviève de la *Troupe Jolicœur* de M. Arthur Coquard, créé par Mlle Guiraudon. La très jeune artiste — elle n'a pas dix-huit ans — possède, avec une voix fraîche et jolie, de réelles qualités de charme et de sincérité.

16 OCTOBRE. — M. Alvarez chante le rôle de Des Grieux de *Manon*, qui est pour le beau ténor l'occasion d'un nouveau triomphe. La soirée était, d'ailleurs, brillante, de tous points, avec M. Fugère, supérieur dans le rôle du comte qu'il reprenait pour la circonstance, et Mlle Garden, toute de charme et d'émotion dans Manon. M. Messager conduisait l'orchestre et, lui aussi, méritait hautement les félicitations que Massenet, enchanté de cette représentation, allait porter, sur le théâtre, aux artistes et aux musiciens.

29 OCTOBRE. — Dans le *Roi d'Ys* de Lalo, Mlle Marie Thiéry aborde pour la première fois le rôle de Rozen, qu'elle personnifie avec beaucoup de grâce et de sentiment. Mme Deschamps-Jehin reparaît dans sa création de Margared, où elle retouve son succès d'antan.

6 NOVEMBRE. — Matinée au profit de la caisse de retraite des musiciens, choristes et employés du théâtre. La recette dépassait 9.000 francs, sans

compter plus d'un millier de francs envoyés à titre de dons. Le 3e acte de *Carmen* avec Alvarez et Mlle Charlotte Wyns, valait à ces remarquables interprètes une belle ovation. Mme Rose Caron faisait admirer dans *Iphigénie* sa profonde science de la diction; on l'a justement acclamée. Mlle Petipa et son camarade Serge Lega, dans leur pas russe *Kamarins Kaïa*, soulevaient l'enthousiasme, et le *Médecin malgré lui*, avec M. Fugère, irrésistiblement comique en Sganarelle, remportait un succès de bon augure pour la reprise prochaine. Pendant l'intermède, Mme Marguerite Carré, (naguère Marguerite Giraud) de sa voix fraîche, avait interprété avec une grâce indicible et un charme profond l'*Idylle*, d'Haydn, et les couplets de Chérubin des *Noces de Figaro* : « Mon cœur soupire ». Un incident avait failli gâter cette belle après-midi. L'électricité, tout d'un coup, faisait des siennes, vers cinq-heures et demie. Justement MM. Coquelin cadet et Gourdon jouaient *les Deux Aveugles*. Déjà des personnes se levaient, désappointées, prêtes à s'en aller. — Il est assez naturel que nous n'y voyions pas clair, puisque nous jouons *les Deux Aveugles*, s'est écrié Cadet. Et toute la salle d'éclater de rire...

15 NOVEMBRE. — Rentrée de Mlle Emma Calvé dans *Cavalleria rusticana*, drame lyrique en deux actes de M. Paul Milliet, musique de M. P. Mascagni[1]. — On commençait par la reprise du *Méde-*

1. DISTRIBUTION. — Torrido, M. *Maréchal*. — Alfio, M. *Bourbon*. — Santuzza, Mlle *Emma Calvé*. — Lola, Mlle *Margyl* (debut). — Lucia, Mlle *Pierron*. — Une femme, Mlle *Perret*.

*cin malgré lui*, de Gounod [1]. — L'opéra-comique écrit par le compositeur de *Faust* sur les marges de la comédie de Molière, a été revu et écouté avec plaisir. Il a été l'occasion d'un double succès de comédien et de chanteur pour l'excellent Fugère qui, sous l'habit jaune et vert de Sganarelle, s'est montré plein de verve et de bonne humeur. Il a délicieusement chanté l'air des glouglous, et la scène de la consultation a pris avec lui les proportions d'une bouffonnerie épique. La pièce a été très bien jouée, très bien chantée, très bien exécutée. Au succès de Fugère, il faut joindre celui de Mlles Marié de Lisle, Tiphaine et Daffetye, de MM. Jahn, Gourdon, Mesmaecker et Rothier, qui ont apporté à cette œuvre classique un parfait ensemble d'interprétation. Dans *Cavalleria rusticana*, Mlle Calvé reparaissait sous les traits de cette Santuzza qu'elle anime de toute la force de son talent. Il est impossible de réaliser des effets plus dramatiques et qui portent mieux au cœur du public. Toute la salle, qui avait accueilli son entrée en scène par de chaleureux applaudissements, lui témoignant ainsi sa joie de la revoir, a continué à l'acclamer pendant tout le temps de l'exécution de l'opéra de Mascagni. MM. Maréchal et Bourbon ont eu leur large

---

1. Distribution. — Sganarelle, M. *Fugère*. — Léandre, M. *Jahn*. — Géronte, M. *Gourdon*. — Lucas, M. *Mesmaecker*. — Valère, M. *Rothier*. — M. Robert, M. *Delahaye*. — Martine, Mlle *Marié de l'Isle*. — Jacqueline, Mlle *Tiphaine*. — Lucinde, Mlle *Daffetye*.

M. Alfred Delilia se voit obligé de renoncer aux fonctions, trop absorbantes, de secrétaire de l'Opéra-Comique, que M. Albert Carré confie à l'un de ses anciens pensionnaires du Vaudeville, M. Léon Jancey.

part de succès de cette belle interprétation et aussi une jeune et jolie cantatrice, Mlle Margyll, qui débutait par le rôle de Lola. L'orchestre, sous l'habile direction de M. Alexandre Luigini, a admirablement enlevé les deux partitions.

15 DÉCEMBRE. — Mlle Parkinson, jeune cantatrice américaine, élève de Mme Marchesi et de M. Mangin, débute dans le rôle de Lakmé de l'ouvrage de Léo Delibes.

16 DÉCEMBRE. — Première représentation de la *Carmélite*, comédie musicale en quatre actes et cinq tableaux de M. Catulle Mendès, musique de M. Reynaldo Hahn[1]. — Il y a des noms qui vivent et dont on peut parler à chaque instant comme d'une chose présente. Prononcez le nom d'Héloïse, de la Vallière, chacun les connaît et pourtant est curieux d'en entendre parler encore. On désire, on espère toujours en apprendre quelque chose de plus. De l'éclat, du roman, une destinée d'émotion, de dévouement et de tendresse, un touchant

---

1. DISTRIBUTION. — Le roi, M. *Muratore*. — L'évêque, M. *Dufrane*.— Le musicien, M. *Carbonne*. — Le comte, M. *Allard*. — Le poète, M. *Bourbon*. — Le duc, M. *Cazeneuve*. — Le marquis, M. *Jahn*. — Le sacrilège, M. *Huberdeau*. — Le maître à danser, M. *Mesmaecker*. — L'huissier, M. *Delahaye*. — Un bourgeois, M. *Bernard*. — Le concierge. M. *Troy*. — Le maître des cérémonies, M. *Eloi*. — 1er soldat, M. *Brun*, — 2e soldat, M. *Bréard*. — 2e bourgeois, M. *Laurens*. — Le loueur de chaises, M. *Olivier*.— Le capitaine des gardes, M. *Montaubry*. — Louise, Mlle *Calvé*. — La reine, Mlle *Marié de l'Isle*. — L'amie, Mme *Tournié*.— Athénaïs, Mlle *Sauvaget*. — Ardelise, Mlle *Gillard*. — Acté, Mlle *Daffetye*. — Eglé, Mlle *Costès*. — La sorcière, Mlle *Cortez*. — Olympe, Mlle *Delmai*.— La prieure, Mlle *Perret*.— La sous-prieure, Mlle *Muller*. — L'écolier, Mlle *Garcia*. — Une bourgeoise, Mlle *Laurens*.

Dès la troisième représentation, Mlle Cesbron remplaçait, dans le rôle de Louise, Mlle Calvé, souffrante, et y obtenait un vif succès de comédienne et de chanteuse.

malheur : voilà ce qui attache à ces poétiques figures, et ce qui, une fois transmises et consacrées, leur procure dans l'imagination des âges un continuel rajeunissement. Il se forme à leur sujet comme une légende qui ne meurt pas. La beauté de Mlle de La Vallière était d'une nature, d'une qualité tendre et exquise, sur laquelle il n'y a qu'une voix parmi les contemporains. Les portraits gravés, les portraits peints eux-mêmes ne donneraient pas aujourd'hui une juste idée de ce genre de charme qui lui était propre. La fraîcheur et l'éclat, un éclat fin, nuancé et suave, en composaient une partie essentielle. « Elle était aimable, écrit Mme de Motteville, et sa beauté avait de grands agréments par l'éclat de la blancheur et de l'incarnat de son teint, par le bleu de ses yeux qui avaient beaucoup de douceur, et par la beauté de ses cheveux argentés qui augmentait celle de son visage ». Ce blond d'argent de ses cheveux, joint à cette blancheur transparente et vive, cette douceur bleue de son regard s'accompagnaient d'un son de voix touchant et qui allait au cœur : tout se mariait en elle harmonieusement. La tendresse, qui était l'âme de sa personne, s'y tempérait d'un fond visible de vertu. La modestie, la grâce, une grâce simple et ingénue, un air de pudeur qui gagnait l'estime, inspiraient et disposaient à ravir tous ses mouvements. « Quoiqu'elle fut un peu boîteuse, elle dansait fort bien. » Un peu lente à marcher, tout d'un coup, quand il le fallait, elle se retrouvait des ailes. Plus tard, au cloître, une de ses plus grandes gênes et mortifications sera pour la

chaussure que, dans le monde, elle faisait accommoder à sa légère infirmité. Très mince, et même un peu maigre, l'habit de cheval lui seyait fort bien ; le justaucorps faisait ressortir la faiblesse de sa taille, et « les cravates la faisaient paraître plus grasse »... Vous pensez bien qu'en transportant à la scène la suggestive aventure d'amour de Louise de La Vallière, l'admirable artiste qui s'appelle Catulle Mendès s'est bien gardé de la traiter « historiquement ». Et voici les divers épisodes, ingénieux et pittoresques, de son galant et spirituel livret, de forme toujours exquise et de grâce souveraine. C'est d'abord l'amusante répétition d'un ballet mêlé de chant. La nouvelle demoiselle d'honneur y étudie tous les rôles, afin de pouvoir au besoin doubler l'actrice manquante. Entendant, sans être vu, le Roi surprend le doux secret de Louise, — secret qu'elle lui avoue bientôt à lui-même : « Il est bien vrai que je vous aime... » C'est ensuite la représentation du Ballet des Nymphes, où Louise joue Diane, aux lieu et place de la reine absente ; sortant de son rôle d'Apollon, le roi la prend en ses bras, défaillante... Nous voici maintenant près de la chapelle royale, un soir de carême, et parmi la foule se glissent les personnages allégoriques de la Sorcière et du Sacrilège, qui commentent et expliquent les faits accomplis. Un nouvel évêque a prêché (c'est Bossuet) et veut détourner la pécheresse. Mais, en dépit des remontrances du saint homme, et malgré l'apparition de la reine à la fenêtre du palais, Louise suit son destin et se laisse emporter par son royal amant...

Deux ans se sont écoulés. Le roi passe à d'autres amours et n'a d'yeux que pour la belle Athénaïs, marquise de Montespan. Louise, délaissée, commence à expier cruellement. Et la voilà faisant le déballage de ses souvenirs d'autrefois, parant sa rivale de ses propres bijoux et la conduisant elle-même vers le maître qui l'abandonna. La voici enfin prenant le voile de carmélite, en présence de la reine, qui lui pardonne. — « Vous la plaignez ? » dit l'évêque. — « Non ! répond la reine : je l'envie ! » Le mot n'est-il pas sublime ? Sans aucune action, sans offrir de situation réellement dramatique, l'œuvre entière est empreinte d'une tendre poésie et s'enveloppe d'un charme pénétrant : témoin la fête du premier acte, où triomphe le pastiche, où paroles et musique sont très heureusement fondues ensemble ; témoin encore ce duo d'amour, où la prenante phrase : « O délice douloureuse », si joliment dite par M^lle^ Calvé, a été redemandée par toute la salle. Dire que M. Reynaldo Hahn renie son maître Massenet, et affirme, plus en la *Carmélite* que dans l'*Ile du Rêve*, une personnalité bien définie, serait peut-être exagéré. Sachons-lui gré tout au moins de l'adresse et de l'esprit de ses accompagnements, et louons-le sincèrement pour l'inspiration vraiment très élevée du dernier tableau, celui de la prise de voile, où, dans l'étonnant décor d'église de M. Jusseaume, tout concourt merveilleusement à l'émotion la plus intense... Il est impossible de chanter avec plus de grâce et de pureté, avec plus de science et d'art que ne le fait M^lle^ Calvé. Le rôle du Roi-Soleil exi-

geait une autorité et une désinvolture que ne pouvait avoir un jeune débutant; M. Muratore est doué d'une fort jolie voix de ténor; il ne lui reste plus qu'à apprendre son métier. M. Dufrane est un évêque plein d'onction. M^lle^ Marié de l'Isle est la mélancolique Marie-Thérèse qui convient. Citons, dans le personnage de Lulli, M. Carbonne, adroit comme toujours; puis, M. Allard, qui a fort bien chanté l'air de Mercure, écrit dans le style archaïque, et parmi de nombreux rôles, tous on ne peut mieux tenus, n'oublions ni M^lle^ Sauvaget — mais pourquoi, de brune adorable qu'elle était à la répétition générale, est-elle devenue, pour la première, subitement blonde? — ni M^lle^ Cortez (la Sorcière), aux yeux expressifs, à la diction nette et mordante. Belle interprétation d'ensemble, et mise en scène absolument extraordinaire : cette exacte et splendide reconstitution de la fastueuse cour de Louis XIV est une vraie merveille. Il y a, dans les costumes qu'on nous a montrés, une telle richesse d'étoffes, un tel luxe de broderies, qu'on se demande si M. Albert Carré n'a pas dépassé les prodigalités du Grand Roi lui-même...

C'est sur le très réel succès de la *Carmélite* que se terminait l'année 1902, résumée dans le tableau suivant :

TABLEAU.

| | NOMBRE d'actes | DATE de la 1re représ. ou de la reprise | NOMBRE de représent. pendant l'année |
|---|---|---|---|
| *Griselidis*, conte lyrique | 3 | » | 37 |
| *Les Noces de Jeannette*, opéra-comique | 1 | » | 10 |
| *Le Domino noir*, opéra-comique | 3 | » | 22 |
| *Mireille*, opéra-comique | 5 a. 7 t. | » | 11 |
| *Carmen*, opéra-comique | 4 | » | 29 |
| *Manon*, drame lyrique | 3 | » | 30 |
| *Louise*, roman musical | 4 a. 5 t. | » | 33 |
| *Orphée*, drame lyrique | 3 | » | 5 |
| *La Vie de Bohème*, comédie lyrique | 4 | » | 15 |
| *Javotte*, ballet | 1 a. 3 t. | » | 1 |
| *Le Juif Polonais*, conte popul. d'Alsace | 3 a. 6 t. | 16 janv. | 5 |
| **La Chambre bleue*, opéra-comique | 1 | 16 janv. | 1 |
| *Bastien et Bastienne*, opéra-comique | 1 | » | 5 |
| *Mignon*, opéra-comique | 3 a. 4 t. | » | 25 |
| *Lakmé*, opéra-comique | 3 | » | 23 |
| *Maître Wolfram*, opéra-comique | 1 | » | 14 |
| *La Basoche*, opéra-comique | 3 | » | 6 |
| *Les Rendez-vous bourgeois*, opéra-comiq. | 1 | » | 2 |
| *Le Roi d'Ys*, opéra | 3 a. 5 t. | 28 février | 33 |
| *Le Chalet*, opéra-comique | 1 | » | 3 |
| *Le Légataire universel*, opéra-bouffe | 3 | » | 1 |
| *La Fille du Régiment*, opéra-comique | 2 | » | 3 |
| **Pelléas et Mélisande*, drame lyrique | 5 | 30 avril | 23 |
| *Le Barbier de Séville*, opéra-bouffe | 4 | » | 1 |
| **Madame Dugazon*, opéra-comique | 1 | 12 mai | 8 |
| *Une Aventure de la Guimard*, ballet | 1 | » | 1 |
| **La Troupe Jolicœur*, comédie musicale | 3 | 30 mai | 10 |
| *La Virandière*, opéra-comique | 3 | 14 juin | 7 |
| *Les Dragons de Villars*, opéra-comique | 3 | » | 2 |
| *Cavalleria Rusticana*, drame lyrique | 2 | » | 5 |
| *Le Médecin malgré lui*, opéra-comique | 3 | » | 6 |
| *Le Maître de Chapelle*, opéra-comique | 1 | » | 2 |
| **La Carmélite*, comédie musicale | 4 a. 5 t. | 16 déc. | 5 |
| *Le Caïd*, opéra-comique | 2 | » | 1 |

# THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON

## (SECOND THÉATRE FRANÇAIS) [1]

---

Année plus laborieuse que fructueuse, où, depuis les *Noces Corinthiennes*, de M. Anatole France (30 janvier), jusqu'à *Résurrection*, de M. Henry Bataille, (14 novembre), il n'a pas été possible de compter un vrai succès. En voici, d'ailleurs, le résumé au jour le jour.

Ce fut, d'abord, la reprise, aux samedis cinq heures, du célèbre petit acte de Lockroy et Anicet Bourgeois, *Passé Minuit*, enlevé avec beaucoup d'entrain par MM. Coste et Darras, et précédé d'une agréable conférence de M. Léo Claretie.

15 JANVIER. — A l'occasion de l'anniversaire de Molière, M. Paul Ginisty nous donne, avec le *Malade imaginaire*, la primeur d'une comédie en deux actes, en prose, de François Ponsard, le *Mariage d'Angélique* [2], qui n'avait pas encore été

---

1. — Directeur: M. Paul Ginisty; secrétaire général: M. Georges Fonville.

2. DISTRIBUTION. — Poquelin, M. *Coste*. — Comte de Maugiron, M. *Dauvillier*. — Duparc, M. *Caillard*. — M. Dimanche, M. *Duparc*. — Béjart

représentée à Paris, bien qu'elle fût pleine de grâce et d'esprit. La scène se passe à Vienne, dans le Dauphiné, en 1651. On y voit Molière s'ingénier, pour une cause touchante, celle de l'amour et de la jeunesse, à se souvenir, dans la vie réelle, des moyens de comédie qu'il porte en sa tête.

18 JANVIER. — Samedi littéraire et dramatique, à cinq heures : Gabriel Vicaire, causerie par M. Auguste Dorchain ; Mlle Jane Rabuteau, *Petite Marie ;* M. Siblot, *le Chapon*, *Frère Panuce ;* Mlle Maille, *Rose de Noël ;* M. Laumonier, *En rêve, Au bord de l'eau ;* Mlle J. Béryl, *Turlurette* (chanson) ; Mlle Franquet, *l'Enchantement ;* Mme Dehally, *Fin de journée ;* Mme Molé-Truffier, *Amourette*, *Mes amourettes*, *Beau page de la reine*, *Cimetière de campagne* (chansons) ; M. Rameau, *Saint-Nicolas* (prélude). Adaptations musicales de M. Théodore Mathieu. Violons : MM. Simon et Saury ; violoncelle, M. Messerer.

27 JANVIER. — Reprise de *Marie Touchet*, drame en un acte, en vers, de M. Gustave Rivet, — un acte bref, sobre, d'une singulière intensité, d'un bel et bon style de théâtre qui fut joué il y a quelque vingt ans, aux applaudissements de la critique et du public. L'auteur est un poète de race que la politique a arraché aux Lettres, et qui néanmoins a donné des preuves éclatantes d'un solide et pur tempérament dramatique.

---

aîné, M. *Buzzini*. — Bellerose, M. *Decœur*. — Marquis de Maubec, M. *Berteaux*. — Purgon, M. *Laguiche*. — Angélique, Mlle *Rabuteau*. — Mlle de Brie, Mlle *Maille*. — Mlle Béjart, Mme *Dehally*. — Alain, Mlle *Mau-*

M. Rivet a pris pour cadre de son action, je dirais volontiers pour son action elle-même, le grand massacre du mois d'août 1572, cette Saint-Barthélemy, où Paris, en compagnie du Roi de France, descendit une pente de décadence, de ruine et de honte. Les massacreurs furent en partie des marchands, des boutiquiers qui ne faisaient pas leurs affaires, et les enfants (on a toujours des enfants pour ces fêtes-là, dit Michelet) traînèrent les corps à la rivière. De voisins à voisins on tua des femmes, surtout les femmes enceintes ; on leur fendait le ventre, et on arrachait l'enfant, de peur qu'il en survécût. Dans une maison déserte où tout avait été tué, restaient deux tout petits enfants. Les bourreaux les prirent dans une hotte comme une portée de jeunes chats, et gaiement, devant tout le monde, les jetèrent par-dessus le pont. Un autre tout petit, qu'un tueur emportait dans ses bras, se mit à jouer avec sa barbe en souriant. Le tueur l'embrocha et le jeta. Pendant quatre jours tout fut hurlements, coups de fusil, portes brisées, cadavres roulés dans le ruisseau avec des huées, des sifflets. Sur ce fond terrible, M. Gustave Rivet a conté les amours de Charles IX et de Marie Touchet. Il a dit comment Marie essaya de sauver un des siens du massacre, — Saint-Bris le Huguenot ; — et comment Charles IX lâchement livra cet homme à qui pourtant il devait la vie. Et le poète a mis tout son cœur dans des tirades où soufflent largement la liberté, la générosité, les justes revendications. Et M. Rivet a écrit ce drame palpitant, en conser-

vant au roi et au huguenot le caractère précis que les mémoires du temps leur ont donné ! Nous avons bien vu ce Charles IX qui, à la chasse, éventrait de ses propres mains les animaux blessés ; qui prenait plaisir à couper le cou aux ânes et aux mulets qu'il rencontrait ; qui tuait des pourceaux, et plongeait ses mains dans leur sang, et leur arrachait les entrailles et les « habillait » avec autant d'adresse qu'un garçon charcutier, — au dire de Papyre Masson, son biographe. Dans les comptes des dépenses de Charles IX, on trouve à diverses reprises des indemnités allouées aux propriétaires d'animaux que le roi a tués ou qu'il s'est amusé à faire étrangler par ses lévriers. Ce deuxième épisode, tragique aussi, pourrait être l'épilogue de l'œuvre de M. Gustave Rivet ; car le poète, en son dénouement, nous montre Charles IX essayant de s'évader de l'amour de Marie Touchet ; mais il ne nous défend pas de croire à une réconciliation prochaine. Un autre mérite de pièces semblables à celle de M. Gustave Rivet est de réveiller l'histoire et d'aviver les souvenirs. Michelet raconte que Charles IX était né « baroque ». Ce roi aimait les masques burlesques, les divertissements périlleux, les tours de force qu'on laisse aux baladins. On a de lui une gageure contre un seigneur, portant qu'en deux années d'exercice *le roi parviendra à baiser son pied.* Mais Michelet ajoute aussi qu'il n'aima qu'une femme, et qu'il l'aima jusqu'à la mort. L'objet de cet unique amour était une demoiselle un peu plus âgée que lui, Marie Touchet, Flamande d'ori-

gine, petite-fille d'un médecin du roi et fille d'un juge d'Orléans. Deux choses eurent force sur Charles IX, la musique et Marie Touchet. C'est en elle qu'il se réfugia aux deux moments les plus terribles de sa vie. Le seul enfant qu'il laissa d'elle, fut conçu dans le désespoir, au jour où on lui fit dire qu'il avait voulu le Massacre. Et, peu après, sur le point de mourir, hanté par les sombres horreurs de la Saint-Barthélemy, il la fit venir encore, « chercha en elle le suicide, et s'exterminа par l'amour ». L'acte vibrant de M. Gustave Rivet a été interprété par M. Dorival, un Charles IX violent, hautain, à l'œil furieux jusque dans l'obliquité du regard, et par M. Decœur, un Saint-Bris jeune, ardent, exalté, brave de sa personne, qui se sent au cœur un peu de l'enthousiasme de l'amant, et beaucoup de la vaillance de l'apôtre. Mlle Maille a fait du mieux qu'elle a pu pour personnifier Marie Touchet, mais le rôle est rempli de passions que cette toute jeune artiste n'a pas encore éprouvées, la terreur, la vaillance, la tendresse confiante, et l'indignation superbe.

30 JANVIER. — Première représentation des *Noces Corinthiennes*, drame en trois actes et un prologue en vers, de M. Anatole France [1], musique de M. Francis Thomé ; intermèdes de musique classique ; orchestre et chœurs de M. Ed. Colonne.

---

1. DISTRIBUTION. — Hermas, M. *A. Lambert*. — Hippias, M. *Vargas*. — Theognis, M. *Decœur*. — Un pêcheur, M. *Duparc*. — Kallista, Mlle *Tessandier*. — Daphné, Mlle *Piérat*. — Artémis, Mlle *De Fehl*. — Aphrodite, Mlle *Franquet*. — La nourrice de Daphné, Mme *Dehon*. — La Saga, Mlle *Even*. — Phrygia, Mlle *Fonteney*.

Prologue : La Muse, Mlle *Maille*.

— Certain dimanche de février 1884, un cercle de jeunes comédiens amateurs, dont le président s'appelait Fernand Samuel, depuis directeur de la Renaissance et aujourd'hui directeur des Variétés, donnait, sous le patronage d'Auguste Vitu, de Francisque Sarcey, d'Henry Fouquier et d'Auguste Vacquerie, avec le concours de comédiennes de talent, Mlle Lerou, de la Comédie-Française, et Mlle Elise Petit, de l'Odéon, une représentation — unique — des *Noces Corinthiennes*, drame en vers de M. Anatole France. L'ouvrage avait précisément paru, chez Lemerre, sous forme de poème, divisé en trois parties, dont la première était dédiée à Henri Cazalis, la seconde à Emmanuel des Essarts, la troisième à Paul Bourget. L'œuvre, déjà connue des lettrés, avait une sorte de beauté intellectuelle qui, pour n'être pas frappante ni sensible à tout le monde, assurait à son auteur, — l'auteur de ce chef-d'œuvre ingénieux et charmant qui a pour titre le *Crime de Sylvestre Bonnard* — une admiration durable, et le faisait sortir du commun des grands drames en vers. Le sujet de cette tragédie (car c'en est une) est la lutte, dans une bourgade perdue de la Grèce, entre le paganisme expirant et le christianisme à son aurore. Et c'est, en somme, une poignante histoire d'amour. Le jeune Hippias, épris d'une jeune fille qu'il veut épouser, symbolise le paganisme amoureux des enchantements terrestres et des joies de la vie. Mais, entre les jeunes gens se dresse la religion nouvelle, âpre au renoncement et dans toute la ferveur de sa nouveauté. La mère de Daphné veut

consacrer au Seigneur son unique enfant. La jeune fille résiste, car elle a la foi moins vive que sa mère qui, récemment convertie au christianisme, est noblement hantée de l'ardent désir de faire des prosélytes. Elle aime sincèrement Hippias qui, lui, est resté fidèle aux dieux de ses ancêtres. Daphné, placée entre deux devoirs, le respect qu'elle doit à sa mère et les promesses qu'elle a faites à son cher fiancé, se tire de cet embarras en s'empoisonnant. La malheureuse meurt juste au moment où un prêtre chrétien (étaient-ils donc alors si tolérants ?) allait la délier du serment que, sans la consulter du reste, sa mère avait prononcé pour elle. Ainsi finit la tragique aventure d'amour qui a son origine dans un conte grec de Phlégon le Trallien en son *Livre des choses merveilleuses ;* Gœthe en a fait cette *Fiancée de Corinthe*, dont le poème a tracé son sillon dans toutes les mémoires, et dont Catulle Mendès s'est inspiré naguère en la *Briséïs*, que commença de mettre en musique le regretté Emmanuel Chabrier. La poésie savante du drame de M. Anatole France, l'ampleur de ses types tracés avec une magistrale sobriété, l'élégance et la pureté de la forme, l'intérêt concentré sur la touchante figure de Daphné, innocente victime de la lutte entre les principes contraires — tous les raffinements de style qui peuvent rehausser la noblesse de la pensée se trouvent réunis dans cette œuvre élevée, si émouvante en sa gravité. Il appartenait, vraiment, au directeur de l'Odéon de nous donner cette joie littéraire d'applaudir, en quelques soirées exception-

nelles, les beaux vers de M. Anatole France. Si vous saviez avec quelle grâce sans pareille, avec quelle exquise émotion, avec quelle charme infini les a dits Mlle Piérat, comme elle a délicieusement soupiré les plaintes amoureuses d'une fille à qui l'on arrache le fiancé qu'elle aime, avec quel complet succès, enfin, toute blonde, toute jeune, toute frémissante, elle incarne le rôle de Daphné, et quel grand espoir nous mettons — au lendemain du départ de Blanche Barretta, à la veille peut-être de la retraite de Julia Bartet — en cette ravissante actrice de seize ans, d'avenir si prometteur! Encore que le timbre de sa voix, d'ordinaire si belle, fût, ce soir, fâcheusement affaibli par un accidentel enrouement, M. Vargas a rendu avec beaucoup d'intelligence le rôle d'Hippias. A force d'autorité et de talent, Mlle Tessandier est parvenue à faire admettre le personnage, plutôt ingrat, de la farouche mère chrétienne qui fait si bon marché des sentiments de sa fille. Citons encore Mlle Franquet qui fut, dans l'apparition du second acte une très belle Aphrodite, et disons que si, par la comique gesticulation du bon Hermas, personnifié en M. Albert Lambert, la pièce dévia positivement vers l'opérette ce ne fut que l'espace d'un instant... A la façon dont il a monté les *Noces Corinthiennes*, M. Paul Ginisty, — soucieux peut-être du renouvellement de son privilège — a montré en quelle haute estime il tenait l'œuvre de M. Anatole France. Il ne s'est, d'ailleurs, pas contenté de lui donner « l'air et le ciel de la Grèce », il a demandé le puissant concours de

M. Colonne et de son imposant orchestre. Sous l'habile direction de M. Colonne, la mélodique musique de scène, composée avec beaucoup de goût par M. Francis Thomé, et les fins morceaux du répertoire classique, exécutés entre les actes, ont été rendus en toute perfection.

1er FÉVRIER. — Le five o'clock littéraire du samedi passait en revue les refrains satiriques qu'ont répétés nos pères depuis 1450 jusqu'à 1830. M. Bernardin, qui s'était chargé de la conférence, avait fait revivre avec une délicate érudition l'esprit du pavé des siècles passés. MM. Coste, Rameau, Darras et Laumonier, Mmes Kesly, J. Fromant, Maille et Dehally prêtaient, en costumes du temps, leur concours à cette intéressante exhumation. M. Coste disait avec art le *Vieux Vagabond*, de Béranger, et M. Rameau *la Ballade des pendus de Montfaucon*; Mlle Jane Fromant se faisait particulièrement applaudir dans *le Mariage de l'Empereur*, qu'elle ressuscitait avec sa verve joyeuse, et Mlle Kesly remportait un grand succès dans *la Belle Bourbonnaise*.

15 FÉVRIER. — A cinq heures, « le Rire de Victor Hugo ». Causerie de M. Léo Claretie[1].

---

1. — Voici quel était exactement le programme :

1. La *Sultane favorite, Juana la grenadine* : Mlle Brille.
2. La *Fête en plein air*, Fuyons avec celui que j'aime (musique de F. Thomé) : Mlle de Fehl.
3. « Nous allions au verger »... La *Coccinelle* : Mlle Piérat.
4. « Te Rappelles-tu ? » (musique de P. Henrion) : M. Coste.
5. *Ce que dit le public au Jardin des Plantes, Jeanne au pain sec* Mlle Kesly.
6. *Bons conseils aux savants*, la Lune : M. Siblot.
7. La *Calomnie* : M. A. Lambert.
8. *Sur la lisière d'un bois*, Mlles Rabuteau, Vellini : M. Coste.

20 FÉVRIER. — Première représentation du *Luxe des autres*, comédie en trois actes de MM. Paul Bourget et Henri Amic[1]. — La pièce est extraite d'un roman, mais le sujet est vraiment si simple, l'intrigue est si ténue, qu'il n'est pas utile de connaître l'œuvre primitive pour comprendre celle qu'on en a tirée. Il s'agit d'un mariage. Deux cousins s'aiment. Ils n'attachent aucune importance à l'argent : ils sont jeunes, et ils ne savent pas grand'-chose de la vie. Ils se jurent donc d'être l'un à l'autre. Et les choses iraient ainsi sans une mère vilainement dépensière qui se met en travers de ces chastes amours. Pour assurer des ressources à son luxe menacé, cette mère imagine de donner sa fille à un gommeux mal élevé, mais très riche. La fille qui a dans les veines un peu du sang d'Iphigénie comprend la situation et s'immole aux froids calculs de l'ambition maternelle : elle consent à épouser le gommeux mal élevé et très riche qu'elle déteste, et elle apportera à ses parents la fortune qui est sur le point de leur faire défaut. Tout s'arrange, rassurez-vous. Le père, brave homme quoique chroniqueur, apprend cet horrible complot; il n'a pas un seul instant les sentiments d'Agamemnon; il consacre l'union des deux cousins, et il congédie le gommeux aux millions tentateurs. Je raconte cela

---

1. DISTRIBUTION. — Le Prieux, M. *Brémont*. — Jacques Molan, M. *Coste*. — Charles Huguenin, M. *Gaston Séverin*. — Crucé, M. *Dauvillier*. — Edgard Faucherot, M. *Laguiche*. — Fauriel, M. *Berteaux*. — Auguste, M. *Synés*. — Mme Faucherot, Mlle *Tessandier*. — Mathilde Le Prieux, Mlle *Marguerite Caron*. — Reine, Mlle *Yvonne Garrick*. — Fanny Perrin, Mlle *Jane Even*. — La comtesse de Bec Crespin Mme *Dehally*. — Mme Fauriel, Mlle *Leyriss*.

un peu sèchement; mais c'est ainsi que les auteurs nous ont conté leur histoire. Certes, ils ont multiplié les personnages; certes, ils ont voulu ça et là mêler le rire aux larmes; certes, ils ont agité avec conscience et selon la formule la potion de la comédie sentimentale; seulement les détails et le dialogue n'ont jamais rendu un sujet plus dramatique ou plus neuf; et c'est, il faut le dire, avec un médiocre plaisir... que nous avons écouté cette anecdote vieillotte. M^lle^ Tessandier, fort heureusement, a mis dans le *Luxe des Autres* une note de gaieté qui a sauvé la soirée; sa belle humeur, son jeu tout à la fois simple, habile et vrai, bref son talent de comédienne de race a fait épanouir le rire — un rire de bon aloi — sur le visage des spectateurs les plus renfrognés. M^lle^ Yvonne Garrick aussi a plaidé avec bonheur les circonstances atténuantes. C'est une ingénue qui ne manque ni de distinction, ni d'émotion; avec cela, mélancolique à souhait, et jolie. M^lle^ Marguerite Caron joue le rôle de la méchante mère qui a des dettes et qui entend les payer avec les écus que doit lui rapporter le mariage de sa fille. Note désagréable et pénible, surtout au dénouement, quand tout est sur le point de s'arranger, et que les maudites dettes lui font faire un retour offensif. M^lle^ Marguerite Caron est sortie à son honneur de ce pas dangereux. Parmi les hommes, je citerai M. Gaston Séverin, pour sa bonne tenue, et M. Brémont pour son autorité. Il est bien entendu que je parle de l'autorité du comédien, le personnage de M. Brémont en étant totalement dépourvu. On nous a même laissé enten-

dre, à ce propos, que les auteurs ont voulu faire revivre à la scène une figure parisienne connue. Mais je suis sûr qu'en cela on a cherché à abuser de notre naïveté. Pour ma part je n'ai pas connu de chroniqueur aussi peu clairvoyant dans son ménage, tranchons le mot aussi Géronte que ce Le Prieux. MM. Coste, Dauvillier, Laguiche, Mmes Even, Dehally et Leyriss avaient droit à une mention.

25 FÉVRIER. — Représentation offerte à la presse et à la jeunesse des écoles pour fêter le centenaire de Victor Hugo. La soirée commença par une conférence de M. Clovis Hugues, — plutôt fâcheuse. Il est des cas où le silence est d'or. — Le conférencier lut des vers improvisés par lui, pour la circonstance — le temps ne fait rien à l'affaire — mais le moindre hexamètre du maître nous eût charmés davantage. — M. Clovis Hugues conçoit Victor Hugo à sa mesure, c'est le cas de dire que « des poids et des mesures il ne faut pas discuter »... Passons. Après la conférence inutile, ce fut l'*Epée* drame en cinq scènes, plus que médiocrement exécutées, avec des écarts de mémoire : l'*Epée*, avait besoin d'être repassée. Puis, ce fut la *Grand' mère*, exquise comédie de Victor Hugo, déjà jouée, il y a quelques années, avec Marie Laurent, très belle dans la vieille Margrave. A la bonne heure, voilà une artiste qui sait que les vers ont douze pieds, et qui les fait sonner en virtuose ! — Des épis cueillis dans la *Gerbe* succédèrent, dont un, entre autres, la *Terre de l'eau*, eut un succès d'émotion et d'enthousiasme, parce qu'on y surprit des allusions préventives aux Boërs. Celles-ci adroitement détaillées

par Coste. A citer, parmi les meilleurs glaneurs et glaneuses de la *Gerbe* : Janvier (*la Salle abandonnée*), Mlle Garrick (*Chougna*, *Un conte*), Mlle Marcilly (*Première épître*), etc. Très applaudies, et c'était justice, les *Litanies de Victor Hugo*, une poésie émue d'Emile Blémont, avec l'accompagnement obligé de Francis Thomé, où dialoguèrent Mmes Marie Laurent, Tessandier, Piérat; MM. Dorival, Vargas et beaucoup d'*et cœtera*...

1er MARS. — A cinq heures, *Dernière gerbe* de Victor Hugo. Causerie de M. Henri Bérenger. Récitation par les artistes du théâtre.

8 MARS. — A cinq heures, causerie de M. Bernardin, les *Rois poètes*. Récitations par les artistes. On terminait par des fragments du chevalier *Hjalmar et la belle Ingriel*, ballade symphonique du roi de Suède, musique de M. Ivard Hallstrom, traduction rythmique de M. Magnus Synnes Fred, fort bien chantés par Mlle Hildu-Fjord, Mme Devisme et M. Vianova, chœurs sous la direction de M. Théodore Mathieu. — Le soir, dans l'*Arlésienne*, Mlle Yvonne Garrick, qui a passé à Mlle Martineaux le rôle de l'Innocent, joue celui de Vivette.

18 MARS. — Reprise de *Ma Bru !* l'amusante comédie de MM. Paul Bilhaud et Fabrice Carré[1]. — *Ma Bru !* est une pièce bien faite, avec un second acte tout à fait réussi, ornée d'un dialogue qui ne man-

1. DISTRIBUTION. — Leverdier, M. *A. Lambert*. — Honoré Tessard, M. *Coste*. — Paul Leverdier, M. *Séverin*. — Ferdinand Laruelle, M. *Darras*. — Malescot, M. *Siblot*. — Gustave Laruelle, M. *Laguiche*. — Un Monsieur, M. *Berger*. — Mme Leverdier, Mlle *Tessandier*. — Marthe Leverdier, Mlle *Léonie Yahne*. — Comtesse Lodoïska, Mlle *Mitzy Dolti*. — Marie, Mlle *Béryl*.

que ni d'esprit ni de galante humeur, et soutenue d'une aussi bonne distribution que la peut donner l'Odéon un peu à court d'artistes. Mmes Tessandier et Yahne ont retrouvé les deux rôles créés par elles, la belle-mère et la bru; c'était les deux pôles nécessaires, leur rencontre a fait rejaillir les étincelles. Séverin a repris le rôle du jeune mari, créé par Marquet. Il y est mieux à sa place, plus comédien de comédie.

22 MARS. — Gracieux succès, au samedi cinq heures, pour la conférence de M. George Vanor sur les « Femmes-Poètes ». Un public presque entièrement féminin applaudissait la délicate et souriante improvisation du jeune orateur et les strophes charmantes de Mlles Louise Labbé, Elisa Mercœur, Mmes Ackermann, Alphonse Daudet, Judith Gautier, Myriam Harry, Raymonde Gérard, déclamées savamment par Mlles Maille, Yvonne Garrick, Dalti, Rabuteau, Piérat.

29 MARS. — Un des derniers « samedis littéraires et dramatiques » de la saison : *La chanson de Mimi Pinson*. M. Léo Claretie disait éloquemment ce qu'avaient été la Musette de Mürger, Jenny l'Ouvrière et les grisettes célébrées sur tous les tons par Béranger, Nadaud, Victor Hugo, Musset et Paul de Kock. M. Gustave Charpentier avait voulu concourir à cette représentation donnée sur un thème qu'il affectionnait tout particulièrement; il dirigeait l'exécution de deux de ses chœurs, le *Jet d'eau* et les *Trois Sorcières*, auxquels s'ajoutait un air de *Louise*. Mmes Garden, Eyreams, M. Bourbon, de l'Opéra-Comique,

étaient les solistes inscrits au programme de ce concert.

10 AVRIL. — C'était le dernier jeudi classique de la saison. Une conférence de M. George Vanor pleine d'aperçus profonds, de traits brillants et de remarques imprévues précédait la représentation de l'*Avare*, où se faisaient particulièrement applaudir M. Siblot dans Harpagon, Mlle Jane Fromant, une Frosine spirituellement épanouie. Le spectacle se terminait par les *Précieuses ridicules*.

20 AVRIL. — Première représentation des *Trois Glorieuses*, comédie en quatre actes de M. G. Lenôtre[1]. — La *Colinette* de M. G. Lenôtre, où si heureusement se mêlaient le drame et la comédie, avait naguère très bien réussi. La pièce, fort adroitement construite, était intéressante, et le public montra, une fois de plus, son goût particulier pour le drame historique et les tableaux dramatiques qui lui présentent une époque de nos annales, et en donnent, par des types et des épisodes bien choisis, la couleur générale. *Colinette* était une œuvre évidemment conçue et exécutée en imitation et dans

1. DISTRIBUTION. — Baron Moulin, M. *Albert Lambert*. — Lafayette, M. *Amaury*. — Jean, M. *Coste*. — Richard, M. *Gaston Séverin*. — De Septeuil, M. *Cornaglia*. — Beckmann, M. *Janvier*. — Dominique, M. *Darras*. — Le Duc, M. *Siblot*. — Le Marquis, M. *Dauvillier*.— Un polytechnicien, M. *Laumonier*. — Bouchard, M. *Laguiche*. — Chapin, M. *Decœur*. — Germain, M. *Duparc*. — D'Argences, M. *Taldy*. — De Cerisy, M. *Berteaux*. — Laplanche, M. *Buzzini*. — Cailleux, M. *Synès*. — De Charolles, M. *Démiar*. — Un carabinier, M. *Demazert*. — Rouvat, M. *Berger*. — Charles X, M. *Moraux*. — Un huissier, M. *Gaudy*. — Robert, M. *René*. — Un solliciteur, M. *Achille*. — Miretto, Mlle *Léonie Yahne*. — Hélène, Mlle *Yvonne Garrick*. — Rosalie, Mlle *Maille*. — L'Aztèque, Mlle *Maïa*. — Mme de Branville, Mlle *C. Fonteney*. — Mme de Pracontal, Mlle *Vellini*. — Artémise, Mlle *J. Lainé*.

la manière de M. Victorien Sardou. Aussi, le premier soir, l'entendîmes-nous qualifier avec malice la *Madame Sans-Gêne* de la rive gauche. La malice n'était pas bien méchante, et le pronostic en fut heureux : *Colinette* se joua longtemps à l'Odéon; on l'y a même, déjà, souvent reprise. On disait alors que M. Sardou avait un peu mis la main à l'œuvre, et bien que l'affiche ne portât pas le nom de cet illustre collaborateur, on pouvait croire — à certaines habiletés de mise en scène attestant la façon du maître — qu'il n'avait pas été étranger au travail de l'écrivain distingué dont il a fait son ami. Cette fois, M. G. Lenôtre est seul, et cela se voit, du reste... Dans cette composition trop peu serrée, et que, selon moi, l'auteur eût utilement réduite à trois actes, il a y non seulement beaucoup de convention et peu de nouveauté ; il y a trop de récits et trop peu d'action. La forme eût gagné à être moins ampoulée, plus mordante et plus vive ; le fond eût dû être plus corsé ; l'intérêt n'est vraiment pas assez soutenu. La pièce, en somme, n'est point tout à fait ennuyeuse : on la voudrait quand même plus amusante et plus vivante... Les *Trois Glorieuses*, ce sont, vous le savez, les mémorables journées de juillet 1830, à la suite desquelles s'effondra la monarchie « légitime ». M. G. Lenôtre aurait pu, mieux que personne, car c'est un esprit curieux, le plus érudit des hommes, évoquer tous les dessous politiques de cet important événement. Il s'est volontairement borné — il ne faut pas être trop savant au théâtre — à donner la couleur de l'époque à une intrigue de comédie qui ne s'oc-

cupe que d'un coin de la Révolution où l'on vit sombrer le trône de Charles X. Le premier acte se passe, le soir du 26 juillet, au palais de Saint-Cloud, où le baron Moulin, riche banquier et futur pair de France, vient de présenter au Roi sa nièce Hélène, à la veille d'épouser le marquis de Tinchebray. On cite le marquis comme l'un des puissants personnages de la cour. Qu'est-ce, auprès de lui, que le pauvre Richard, le petit cousin d'Hélène?... Un amoureux désespéré, que le dépit transforme subitement en démocrate résolu à se faire trouer la poitrine sur une barricade. Pour l'empêcher d'accomplir son funeste dessein et sous prétexte de porter elle-même à la maison de banque de son oncle les ordres de baisse, que le baron Moulin n'ose pas apporter lui-même, la brave petite Hélène court à Paris, avec Mirette, la bonne amie d'un des camarades de Richard, le peintre Jean. Hélène et Mirette ont pu rejoindre Richard et son ami Jean, et nous les retrouvons tous quatre occupant un poste du quai de Gesvres — panorama de Paris, brossé par Moisson, avec Notre-Dame et les maisons qui l'entouraient alors, reconstitution aussi fidèle que possible de tout ce qui se pouvait apercevoir, à cette époque, d'un point situé à peu près où se trouve aujourd'hui le théâtre Sarah-Bernhardt... En ce corps de garde, d'où les révolutionnaires ont chassé les Suisses de l'armée royale — ils n'en ont gardé qu'un, dont ils ont fait un comique, fort peu comique d'ailleurs — à ce corps de garde, dis-je, vient se faire prendre sottement le marquis de Tinchebray, d'ailleurs

généreusement relâché. Non moins sottement s'est fait blesser Richard, et nous le voyons réfugié d'abord chez une blanchisseuse de Passy — c'est l'acte absolument inutile — puis, chez le baron Moulin, où Mirette a eu l'idée, point banale, de le faire transporter ! Mais il n'y a que l'audace qui réussit : le banquier royaliste est enchanté de pouvoir montrer aux libéraux vainqueurs qu'il est avec eux, puisqu'il loge un de leurs blessés. Et comme sa nièce Hélène, légèrement distraite, a oublié de porter à la Bourse les ordres de baisse de son oncle, la baron a joué à la hausse sans le vouloir, et ainsi gagné des millions. Enrichi par une telle spéculation, il ne peut moins faire que de donner à sa nièce le mari qu'elle désire... — « Allons, Richard, avancez à l'ordre, voici le général Lafayette qui vient vous féliciter... » Si le général croit à la solidité du nouveau régime, il l'appellera « citoyen » ; si non, il se contentera de le nommer « monsieur ». Que va-t-il dire ? Tout le monde est perplexe... Alors, le malin vieillard s'approche du blessé, et lui tapotant familièrement les joues : « Mes compliments, jeune homme ! » Le trait est joli ; il fait à cette pièce un peu longue et plutôt lente un dénouement vif et spirituel. Quel dommage que ça ne soit que le mot de la fin !... Sans parler de M. Amaury, chargé de figurer Lafayette en la scène dernière, et de M. Janvier, qui n'a aussi qu'un mot à dire, toujours le même, et beaucoup moins drôle, la pièce est généralement bien jouée. M. Albert Lambert est de verve excellente sous les traits du baron

Moulin, si prompt à tourner casaque pour se mettre vite du côté du manche... M. Coste a de l'entrain dans le rapin marchant joyeusement à l'émeute. M. Dauvillier tire vaillamment tout ce qu'il peut du pitoyable rôle du marquis de Tinchebray. Pourquoi M. Gaston Séverin assombrit-il comme à plaisir celui de l'amoureux Richard? Mlle Yvonne Garrick met au rôle d'Hélène du charme et de la simplicité. Celui de Mirette est-il bien digne de Mlle Yahne qui a toujours de la gaieté et a pris quelque embonpoint depuis sa création de Colinette, où elle portait si crânement le collant uniforme d'un colonel de hussards?...

6 MAI. — Reprise de *Château historique*, la jolie comédie en trois actes de MM. Alexandre Bisson et J. Berr de Turique[1], qui fut le grand succès de la précédente année. — La 150me représentation en aura lieu le 20 mai.

27 MAI. — Première représentation de *Second Ménage*, comédie en trois actes de MM. André Sylvane et Maurice Froyez[2]. — Après avoir obtenu

---

1. — Interprètes : MM. Albert Lambert, Coste, Séverin, Siblot, Dauvillier, Cornaglia, Mmes Mitzy-Dalti, Yvonne Garrick, Emma Bonnet.

Mlle Rabuteau remplaçait bientôt Mlle Garrick, indisposée. Mlle Mitzy-Dalti était elle-même obligée de céder son rôle à Mlle Marcilly.

La soirée commençait par *Du Berger à la Bergère*, comédie en un acte de M. J. Berr de Turique.

2. DISTRIBUTION. — Laverton, M. *Albert Lambert*. — Robert Marchal, M. *Coste*. — Gustave Bringuet, M. *Siblot*. — Labigeois, M. *Darras*. — Héctor Le Canut, M. *Laguiche*. — Dominique, M. *Berger*. — Adrienne, Mlle *Marguerite Caron*. — Florentine Labigeois, Mme *Dehally*. — Françoise, Mlle *J. Fromant*.

On commençait par *En musique*, comédie en un acte de M. G. Lenôtre,

MM. Alfred Capus, Eugène Lintilhac et Léon Bernard-Derosue étaient nommés membres du comité de lecture de l'Odéon.

le divorce contre un mari volage, Adrienne s'est un peu promptement remariée à un brave usinier, gauche et timide, avec qui elle s'ennuie, au point que — pour qu'elle s'ennuyât moins — ledit Bringuet se résoudrait à vendre son usine... Justement, un acquéreur se présente : c'est un Américain, Richard Duncan et C°, offrant carrément deux cent mille francs d'une affaire qui en vaut tout au plus la moitié, et payant comptant à condition, toutefois, que Bringuet reste trois mois encore avec lui. Marché conclu ! Bringuet ne saurait moins faire que d'inviter poliment à déjeuner son cher successeur. Quel est cet homme étonnant, se dérobant avec aplomb sous le pseudonyme d'une raison sociale originaire d'Amérique? C'est — Bringuet ne s'en doute guère — c'est le premier mari d'Adrienne ; Robert Marchal, plus charmeur que jamais, et s'asseyant volontiers au piano, après déjeuner, pour chanter la célèbre romance de Joconde : « Et l'on revient toujours à ses premières amours .. » où, vraiment, il met toute son âme. C'est qu'en effet, il n'a jamais oublié « son Adrienne », envers laquelle il fut beaucoup moins coupable qu'on l'a dit, se bornant à solder le « petit mois » d'une ancienne maîtresse qu'il n'avait pu liquider en temps voulu. Maintenant, grâce à un héritage, pour lequel il a su dénicher un bon placement, il a trois millions bien à lui, et il n'est point remarié le moins du monde, ainsi que son beau-père avait voulu le faire croire à sa fille. Alors, échange de confidences : Adrienne avoue à Robert qu'elle aussi l'aime toujours, et que son second mari... n'est encore son

mari que de nom : un camarade, voilà tout, respectant sa... demi-virginité. Alors, qu'est-ce qui les empêche de se remettre ensemble? La loi, qui ne veut pas qu'une femme, remariée à un autre, puisse revenir au conjoint avec lequel elle a divorcé... Mais nos auteurs ont fort ingénieusement tourné la difficulté, et l'on peut dire qu'il se sont f...ichus du maire et du curé. Ils ont fait de leur Bringuet un très bon homme qui volontiers « rétrocède » Adrienne à son premier mari, enchanté de se trouver ainsi libre d'épouser la fille d'un de ses vieux amis, qui, justement, l'aime pour sa gaucherie... Telle est, en quelques lignes, la jolie pièce aimable et bien faite, un peu douce seulement, qu'eût certainement signée l'un des maîtres du théâtre d'autrefois : Eugène Scribe. Elle est jouée par tous avec beaucoup d'agrément. M. Coste — le Le Bargy de l'Odéon — nous a dit délicieusement — aussi délicieusement que, naguère, il chantait dans *M. et Madame Dugazon*, une romance d'Elleviou — les célèbres couplets de Nicolo : « Et l'on revient toujours... » M^lle^ Marguerite Caron a mis au rôle d'Adrienne la grâce et le sentiment qu'il fallait. M. Siblot est bien le mari falot qu'ont voulu les auteurs. M^lle^ Jane Fromant s'affirme accorte soubrette, de mine superbe et de voix sonore. M^me^ Dehally, MM. Albert Lambert, Darras et Laguiche s'acquittent à souhait de leurs tâches respectives. Le public des anciennes répétitions générales — M. Ginisty avait-il donc tant à s'en plaindre, qu'il imagina, à cette occasion, un funèbre huis-clos que personne ne lui demandait ? — eût, certes, réservé

le plus chaud accueil à la gentille œuvrette de MM. Sylvane et Froyez. Celui des représentations suivantes trouva que le spectacle était un peu faible et un peu court, pour une soirée passée au « delà des ponts ». Puis, il eut tant de méfiance qu'il refusa de se déranger... Le théâtre n'avait plus autre chose à faire qu'à changer d'affiche...

5 JUIN. — A l'occasion de l'inauguration du monument d'Alphonse Daudet. M. Ginisty donnait en matinée l'*Arlésienne* avec l'orchestre Colonne.

6 JUIN. — On ne se mettait pas en grand frais pour fêter l'anniversaire de la naissance de Pierre Corneille, le 296e cette année, car il y a bel et bien trois siècles bientôt que naquit le grand Tragique. On s'est contenté de jouer les *Horaces* avec la troupe habituelle. Un à-propos en vers de M. Olivaint, la *Muse de Corneille*[1], et les deux premiers actes du *Menteur* — c'est de tradition — complétaient le menu. Corneille soupait chez Corneille, mais le repas était frugal. Il n'y avait pas à craindre d'indigestion...

Le théâtre avait régulièrement fermé ses portes le 30 juin. Il les rouvrait exceptionnellement pour la matinée gratuite du 14 juillet, où l'on donnait, devant une salle archicomble, *Château historique* et le *Médecin malgré lui*. La *Marseillaise* est déclamée par Mlle Maille. Le public — composé en grande partie de familles bourgeoises du quartier — se divertissait avec éclat au spectacle qui lui était offert.

1. DISTRIBUTION. — Corneille, M. *Vargas*. — Armand, M. *Laumonier*. — Marie, Mlle *Rabuteau*.

Les bravos sont nourris et les rappels nombreux. D'ailleurs, il faut le reconnaître, bravos et rappels étaient mérités, car la troupe de l'Odéon — MM. Lambert, Coste, Séverin, Darras, Mmes Mitzy-Dalti, Jane Fromant et Martineau, dans le rôle de Geneviève tenu jusque là par Mlle Garrick, jouaient avec un ensemble et une cohésion tout à fait remarquables. Petits et grands rôles étaient parfaitement tenus et la représentation était une des meilleures que nous ayons vues à l'Odéon. Détail amusant : le programme vendu à la porte donnait l'analyse du *Médecin malgré lui*.

1er OCTOBRE. — Réouverture avec la première représentation d'*Arlequin Roi*, drame en quatre actes, en prose, de M. Rudolph Lothar, adaptation française de M. Robert de Machiels[1]. — Pourquoi M. Paul Ginisty, qui a « refusé » de lire l'originale *Electra*, du célèbre dramaturge espagnol Perez Galdos, a-t-il cru devoir accueillir, pour en faire les choux gras de sa réouverture, l'*Arlequin Roi* de l'honnête écrivain autrichien Rudolph Lothar? Mystère et subvention! Il nous semble que, tant

1. DISTRIBUTION. — La reine Gertrude, Mlle *Tessandier*. — Colombine, Mlle *Maille*. — Princesse Gisa, Mlle *de Raisy* (débuts). — Arlequin, M. *Henry Krauss* (en représentations). — Tancrède, M. *Dorival*. — Bohémond, M. *Vargas*. — Cassandre, M. *Darras*. — Brighella, M. *Cazalis* (debuts). — Prince Ezzo, M. *Louis Marie* (débuts). — Fabricio, M. *Duparc*. — Rodrick, M. *Berteaux*. — Giovanni, M. *Synès*. — Premier bourgeois, M. *Taldy*. — Un vieux paysan, M. *Gaignette*. — Le médecin, M. *Flamand*. — Un paysan, M. *Berger*. — Deuxième bourgeois, M. *Albert*.

On commençait par *Paragraphe III*, comédie en un acte, de M. Bertol-Graivil. Distribution : *MM. Siblot*, Dubrisart; *Daumerie*, Me Denoyon; *Duparc*, Laclose; *Decœur*, Henry Livry; *Berteaux*, Debac; *Synès*, Carbier; *Cazalis*, Decoste; *Mlles J. Fromant*, Léonie; *Martineau*, Madeleine.

qu'à risquer, selon son droit strict, une incursion dans la littérature étrangère, la tentative dédaignée par l' « actuel » et « futur » directeur de l'Odéon eût été autrement hardie. N'y avait-il pas plus d'honneur à nous faire connaître la pièce originale du grand auteur espagnol qu'à représenter cette fantaisie, à la viennoise, brodée sur des motifs empruntés à Shakespeare et à Musset? Et puisque nous venons de prononcer le nom de Musset, pourquoi ne pas avouer qu'en voyant se dérouler les quatre actes d'*Arlequin Roi*, nous pensions à ce *Fantasio*, que nous joua en travesti — inoubliable travesti — Mme Réjane, alors maîtresse de la scène odéonienne? Le *Fantasio* de Musset est, vous le savez, un jeune viveur qui s'ennuie, mais comme il a l'âme distinguée et l'esprit curieux, il lui plaît de ne chercher que des distractions relevées. Il imagine de se déguiser en bouffon pour empêcher l'héritière du prince de Bavière d'épouser le prince de Mantoue qu'elle ne connaît pas. Il y réussit, mais non sans avoir risqué sa tête. Il a profité de son déguisement pour faire entendre à la princesse les discours les plus variés, où il y a autant de folie que de sérieuse raison. Il a si bien parlé que la princesse, non seulement le fait mettre en liberté, mais lui offre encore vingt mille francs pour payer ses dettes. Le sujet est bien mince et bien fragile. Cela n'empêche qu'il y a dans *Fantasio* deux ou trois scènes tout à fait jolies. Il y a dans *Arlequin Roi* une fort belle scène : c'est celle où le baladin — si habile à se grimer qu'il a pu prendre la place du roi qu'il a étranglé et jeté à l'eau — doit être

couronné par la reine-mère. La reine est aveugle, mais elle découvre que celui qui est agenouillé devant elle n'est pas son fils. — « Non, avoue Arlequin, je ne suis pas ton fils, et c'est moi qui l'ai tué!... Mais, ton fils, tu le sais, serait devenu le bourreau de ton pays. Si tu me repousses loin de toi, si tu m'abandonnes à la hache que je mérite, c'en est fait de ta patrie. Le salut de ce pays tant éprouvé repose en ta main. Ne suis-je pas adroit et fort, puisque j'ai pu tromper les plus rusés et battre les Génois. — Tous nous regardent! Décide-toi! Annonce que je suis le meurtrier de ton fils, et livre-moi au bourreau, moi et la patrie! Ou tais-toi comme moi, et je sauve ton pays!... » La reine se décide : elle couronne l'imposteur. Encore une fois, la scène est grandiose. Il est bien dommage qu'elle soit unique et suivie de deux actes qui ne sortent guère de la banalité. Arlequin, impuissant à faire le bien, jette là son sceptre et reprend sa batte, s'enfuyant avec Colombine qui l'aime. Il n'y a de vrai au monde que l'amour. Il serait inexact d'affirmer que la pièce a été royalement montée : à l'Odéon comme à l'Odéon!... Elle a du moins rencontré dans M. Krauss, transfuge des théâtres des boulevards, un interprète plein de défauts, sans doute, mais dont le geste est beau, et l'emphase adéquate à ce tragique de pacotille. On l'a très bruyamment applaudi. M^lle^ Tessandier a tenu avec une superbe autorité le rôle de la reine-mère, que, par bonheur, elle n'a point jugé indigne de son talent. La soirée avait commencé par une comédie en un acte, *Paragraphe III*, de

M. Bertol-Graivil. « C'est, disait M. Gustave Larroumet, l'erreur d'un homme d'esprit. Sur une donnée de vaudeville vulgaire, l'auteur a combiné une action lourde et filé un dialogue peiné. Le public s'est un peu hérissé ».

2 OCTOBRE. — Première représentation, à ce théâtre, de *Monsieur le Directeur*, comédie en trois actes, de MM. Alexandre Bisson et Fabrice Carré[1]. — C'est bien l'une des meilleures comédies légères de ces dix dernières années. Le mot « léger » convient ici à tous égards, et c'est bien par la grâce et la légèreté que se recommandent surtout les trois actes de MM. Alexandre Bisson et Fabrice Carré. Autour d'une intrigue assez simple, les auteurs de *Monsieur le Directeur* ont réalisé une étude humoristique du monde des employés, où circule une intarissable gaieté. Si l'observation est un peu superficielle, elle est sans amertume. Les caractères de leurs personnages sont dessinés avec une précision qui eût dû valoir à quelques-uns d'être placés au rang des types de comédie. Ils sont tous d'une vérité qui les sauve de la bouffonnerie, et montrent assez de fantaisie pour demeurer amusants. *Monsieur le Directeur*, déjà joué près de cent cinquante fois au Vaudeville, a été de nouveau très goûté à l'Odéon. Mlle Mitzy-Dalti a

---

1. DISTRIBUTION. — De La Mare, M. *Noblet*. — Bouquet, M. *Albert Lambert*. — Lambertin, M. *Coste*. — Bunel, M. *Siblot*. — Lardillac, M. *Gaston Séverin*. — Pingouin, M. *Duparc*. — Chalardon, M. *Delisle* (débuts). — Gentil, M. *Cazalis* (débuts). — Liégeois, M. *Berteaux*. — Hippolyte, M. *Synès*. — Suzanne, Mlle *Mitzy-Dalti*. — Mme Mariolle, Mme *Emma Bonnet*. — Gilberte, Mlle *Dortzal* (débuts). — Adèle, Mlle *Ch. Duran*.

montré des qualités de gaieté et d'entrain tout à fait étonnantes. Elle a rendu en très fine comédienne la jolie scène qui termine le second acte, et a partagé le succès de Noblet, toujours exquis d'ironie sobre et de comique discret dans le rôle qu'il a créé sur la rive droite, on sait avec quel succès... *Monsieur le Directeur* était précédé, comme lever de rideau, du *Record*, comédie en un acte, d'un jeune auteur, M. Georges Thurner[1], qui s'était précédemment essayé sur les théâtres de genre : *Docteur* a été joué plus de cent fois aux Nouveautés. Dans le *Record*, un homme de sport, quelque peu fier-à-bras, raconte volontiers ses prouesses, et se dit à la hauteur de tous les dangers. Il a pour rival auprès d'une jeune fille un doux et timide jeune homme dont il ne ferait qu'une bouchée. Vous avez deviné que, le moment venu d'éprouver leurs courages et leurs forces, le fier-à-bras saignera du nez et le bon jeune homme sera héroïque...

4 OCTOBRE. — A cinq heures, premier samedi littéraire et dramatique de la saison. Florian, fables et romances; causerie de M. Léo Claretie[2].

---

1. DISTRIBUTION. — Cormières, M. *Dauvillier*. — Plainoy, M. *Decœur*. — René, M. *Louis Marie* (débuts). — Marguerite, Mlle *Leyriss*. — Camille, Mlle *Dematha* (débuts).

2. — *Le Grillon, le Linot*, Mlle Aubry.
*Le Lapin et la Sarcelle, l'Habit d'Arlequin*, Mlle Dortzal.
*Le Roi et les Deux Bergers, le Chat et la Lunette*, Mlle Marcilly.
*L'Aveugle et le Paralytique*, Mlle Maille.
*Le Singe qui montre la lanterne magique*, M. Coste.
*La Tourterelle et la Fauvette*, Mlle Sylvie.
*L'Ecureuil, le Lapin et les Deux Amis*, Mlle Berthe Bady.
« Que j'aime à voir les hirondelles ! » (musique de Devienne), Mlle J. Kesly.
« Ah ! s'il est dans notre village... » (musique de B. Godard) Mme Dehally.

18 OCTOBRE. — On donne l'*Arlésienne*, avec la musique de Bizet, sous la direction de M. Edouard Colonne.

20 OCTOBRE. — Débuts heureux de Mlle Sylvie, lauréate des derniers concours du Conservatoire, dans la *Pupille*, de Fagan.

25 OCTOBRE. — Au samedi littéraire et dramatique de cinq heures, les poésies de M. Camille Saint-Saëns. Causerie de M. Bernardin [1].

6 NOVEMBRE. — En matinée du jeudi, on donne, précédée d'une conférence de M. Bernardin, la *Femme juge et partie* de Champfleury, où se fait particulièrement applaudir une jeune débutante, Mlle Madeleine Aubry, premier prix de comédie au concours du Conservatoire de 1900.

8 NOVEMBRE. — Samedi littéraire de cinq heures, consacré à l'œuvre de Tolstoï; causerie de M. Henry Bérenger [2].

14 NOVEMBRE. — Première représentation de *Résurrection*, drame en cinq actes et un prologue,

---

1. — Voici quel en était le programme exact :

A. — Le pays merveilleux, Mlle *de Fehl*. — L'arbre, Mlle *Marcilly*. — Adam et Eve, Mlle *Brille*. — Charles Gounod, Mlle *Maille*. — La statue, M. *Decœur*.

B. — *Désirs de l'Orient*, les *Cloches de la mer*, chantés par Mme Dehally.

*La libellule*, *Air varié* (bergerie Watteau), chantés par Mlle Korsoff.

*Cadix*, sonnet (musique de M. Jacques Durand — guitares et mandolines), Mme Dehally.

*Botriocéphale*, bouffonnerie antique en un acte : Botriocéphale, M. *Dorival*. — Alecton, Mlle *Fonteney*.

2. — *La Question du Grenadier*, M. Coste; la *Blessure du prince André*, M. Rameau; le *Suicide d'Anna Karenine*, Mlle Marcilly; la *Révélation*, Mlle Maille; *Sébastopol*, M. Janvier; la *Réussite*, la *Pierre*, Mlle Sylvie.

d'après Tolstoï, de M. Henry Bataille [1]. — Les idées de Léon Tolstoï étaient depuis longtemps connues, il les a mille fois exprimées dans des apologues, dans des romans, dans des traités didactiques. Nous savions l'opinion qu'il a des hommes en général, de la société de son pays et des autres sociétés. Elle est extrêmement radicale. Tolstoï aime les hommes, et il hait la société; il lui reproche de ne pas leur donner la part de bonheur qui leur revient légitimement. Il les voudrait libres, assurés contre la misère, égaux devant la nature et tous en possession d'un minimum de bien-être. Le rêve d'un socialisme généreux — oh! combien! —

---

1. DISTRIBUTION. — Le prince Nekludoff, M. *Dumény*. — Le président du jury, M. *Albert Lambert*. — Simonson, M. *Janvier*. — Oustinow, M. *Coste*. — Ignaty Nikiphorovitch, M. *Siblot*. — Mikhine, M. *Vargas*. — Tikon, M. *Darras*. — Krilitzof, M. *Dauvillier*. — Le médecin en chef, M. *Daumerie*. — Le gardien-chef, M. *Decœur*. — Le marchand, M. *Bouthors*. — Kolossow, M. *Louis Marie*. — Tarrass, M. *Cazalis*. — Le professeur, M. *Duparc*. — Le capitaine, M. *Taldy* — Un cocher, M. *Ch. Berteaux*. — L'officier, M. *E. Violet*. — L'interne, M. *Synès*. — Un juré, M. *Gaignette*. — Un juré, M. *Berger*. — Wassilief, M. *H. Génin*. — Un huissier, M. *Bar*. — Un juré, M. *P. Julien*. — Un prisonnier, M. *Flamand*. — Novodoroff, M. *Albert*. — Le commis, M. *Fabry*. — La Maslowa, Mlle *Berthe Bady*. — Tante Sonia, Mme *Dehon*. — La vieille détenue, Mlle *Emma Bonnet*. — Missy, Mlle *Maille*. — L'infirmière, Mlle *Marie Marcilly*. — Tante Laure, Mme *Dehally*. — Princesse Kortchaguine, Mlle *Jeanne Even*. — La Beauté, Mlle *J. Fromant*. — La Korablewa, Mlle *Cl. Schmidt*. — La bossue, Mlle *Leyriss*. — Une servante, Mlle *Ch. Duran*. — Maria Paolowna, Mlle *Lucie Brille*. — Fedosia, Mlle *Sylvie*. — Natacha, Mlle *Dortzal*. — La grande rousse, Mlle *M. Aubry*. — Une prisonnière, Mlle *Maia*. — La surveillante, Mlle *C. Fontenay*. — Une garde-malade, Mlle *A. Forez*. — La garde-barrière, Mlle *Vellini*. — Une jeune femme, Mlle *Demotha*. — Matrobla, Mlle *O. Mont*. — Une détenue, Mlle *J. Lainé*.

TABLEAUX. — Prologue : La Nuit de Pâques. — Premier acte : La Rencontre. — Deuxième acte : Chez le prince Kortchaguine. — Troisième acte : La Prison des femmes à Moscou. — Quatrième acte : L'Infirmerie. — Cinquième acte : Une Halte en Sibérie.

Au prologue et au cinquième acte : Chœurs russes, sous la direction de M. Théodore Mathieu.

hante le cerveau de l'illustre écrivain : il lui prêta, dans *Résurrection*, une forme particulièrement saisissante. Un gentilhomme, le prince Nekludoff, a séduit et abandonné une jeune fille qui se trouvait au service de ses deux vieilles tantes. A la suite de cette aventure, Katucha (c'est son nom), devenue enceinte, a été chassée de chez ses maîtresses ; elle a roulé de faute en faute, de misère en misère, jusque dans le ruisseau, jusqu'à la maison de prostitution... Elle a fini, après neuf ans de désordres et de débauches, par être compromise dans une vilaine affaire : on l'accuse d'avoir empoisonné un riche voyageur, son client, et de l'avoir dépouillé de son argent. En réalité, elle n'a pas commis ce crime, elle n'a été qu'un instrument inconscient des assassins véritables, mais les apparences sont contre elle. Elle est traduite en cour d'assises, et parmi les jurés appelés à la juger, siège le prince Nekludoff! Il la voit entrer dans la salle d'audience, s'asseoir sur le banc d'infamie, il reçoit un coup au cœur, sa conscience s'éveille; ce brillant cavalier, répandu dans la haute société de Saint-Pétersbourg, ce dilettante, ce fin valseur qui jouissait de la vie avec tant d'insouciance, a soudain le sentiment de sa responsabilité. Cette malheureuse qui est là, pâle d'angoisse, chargée d'opprobre, c'est lui qui est le premier auteur de ses maux; il lui a fait faire le pas initial sur cette pente où elle a glissé jusqu'au métier de fille publique. Une affreuse douleur le tenaille; il voudrait racheter ses torts, et sauver la pauvre créature; mais il se heurte au féroce appareil de la justice. Malgré ses efforts, la

Maslowa (c'est son surnom), innocente du forfait qu'on lui reproche, est condamnée à vingt ans de travaux forcés. Le prince sort du palais comme un fou, il perd le sommeil et l'appétit, il s'interroge avec épouvante : — Quel devoir a-t-il à remplir? Il tâchera d'arracher la Maslowa à ses bourreaux, de faire signer sa grâce. Ce résultat obtenu, sera-t-il quitte envers elle? Pas encore... Elle retombera dans la boue où il l'a précipitée. Il faut qu'elle en sorte, qu'elle reçoive la réparation complète du dommage qu'elle a subi. Or, Nekludoff n'a qu'un moyen de l'effacer complètement, c'est de rendre l'honneur à la pécheresse et de l'épouser! S'étant arrêté à cette résolution, le prince pousse un soupir de soulagement; il est allégé d'un grand poids, il est éclairé d'une lumière intérieure qui le guide et lui rend la sérénité. Il marche à son but avec une incroyable énergie; rien ne l'en détourne, ni l'étonnement et le mépris du monde, ni le souci de son rang, ni le désaveu de sa famille. Il entrepend des démarches qui sont repoussées. Il se fait ouvrir le cachot de la Maslowa; il lui jure qu'elle deviendra tôt ou tard « sa femme ». Et quand la détenue, avec ses compagnons de chaîne, est dirigée sur la Sibérie, il la suit en ce lugubre séjour, parvenant à la racheter de la fange où elle se vautrait, comme il s'est racheté, moralement, lui, l'homme de plaisir... La publication du très beau livre de Tolstoï remua profondément, voici trois ou quatre ans, l'Europe pensante. La représentation de la pièce qu'a tirée du célèbre roman M. Henry Bataille, l'auteur, applaudi déjà, du *Masque* et de l'*Enchante-*

*ment*, a obtenu un succès qu'il serait tout à fait injuste de nier. Est-ce à dire pour cela que nous ayons retrouvé dans l'adaptation odéonienne, si habile soit-elle, le génie de Tolstoï? Non, certes, et pourtant certaines scènes ont produit de l'effet, beaucoup d'effet, infiniment d'effet... L'analyse que trace Tolstoï du caractère de Nekludoff est un modèle de pénétration psychologique : il n'en reste guère dans les six tableaux dont se compose le drame de M. Henry Bataille. Le premier, où nous assistons à la séduction de Katucha, ne sort pas de l'ordinaire banalité. Le second, qui nous représente la salle du jury en pleine délibération, a juste la valeur d'une amusante, mais facile caricature. Très faible est le troisième tableau, où l'auteur nous introduit dans la famille de Nekludoff, rompant avec sa fiancée mondaine et disant son fait à la magistrature. Mais superbe, en son réalisme saisissant, celui de l'intérieur de la prison de Moscou, où la Maslowa, abrutie par l'ivresse, crache sa haine à celui qui, pris de pitié, lui a demandé pardon... Assez intéressant encore, et en tout cas, d'une navrante vérité, celui de l'Infirmerie, où la fille perdue a tant de peine à « se relever ». Et très « romance », à mon avis, le dernier tableau qui conclut en histoire d'amour : ce sont les adieux à Nekludoff de la pauvre Katucha, heureusement « ressuscitée » et résolue à épouser un de ses compagnons de chaîne qui semble tomber de la lune tant nous le connaissons peu!... Oh! lisez le roman, je vous en prie... N'empêche que, telle quelle, et quelque éloignée qu'elle puisse être du

livre sublime, la pièce a réussi sans conteste... Joignons qu'une actrice de réelle valeur, Mlle Bady, qui s'était à peine fait connaître de la masse du public dans la Fantine des *Misérables*, trouvait l'occasion, par sa tragique incarnation de la Maslowa, de se classer définitivement étoile au firmament dramatique; qu'à la manière intelligente dont il personnifiait Nekludolf, M. Dumény s'était montré digne de la belle confiance qu'avait mise en lui le jeune dramaturge, et que par la façon tout artistique dont il avait monté *Résurrection*, M. Paul Ginisty méritait de voir prochainement renouveler son privilège de directeur de l'Odéon. Voilà, n'est-il pas vrai? bien des miracles à l'actif du grand et bon Tolstoï!

27 NOVEMBRE. — Matinée donnée par les Associations des journalistes républicains et des journalistes parisiens [1].

---

1. — Programme :

*Le Monde renversé*, comédie-féerie en un acte, de Le Sage (airs du temps), par les artistes du théâtre de l'Odéon.

M. A. Lefort, professeur au Conservatoire, et ses élèves.

« Célèbre Largo » de Hændel, sous la direction de M. G. Lantelme.

*Idylle printanière*, ballet-pantomine, de M. Alfred Delilia, musique de Mlle Jane Vieu, dansé par Mlles Georgette Wendling, Jane Laugier, Désirée Roger, Marie Roger, Eugénie Roger, Adeline Robiette.

*Au Public*, à-propos en vers, de M. Gaston Jollivet, par Mlle Maille, de l'Odéon.

*Le Pain de ménage*, comédie en un acte, de M. Jules Renard, jouée par M. Guitry et Mlle Martho Brandès de la Comédie-Française.

Intermède : M. Vaguet et Mlle Bessie-Abott, de l'Opéra ; Mme Sarah Bernhardt ; M. Beyle et Mme Marguerite Carré, de l'Opéra-Comique ; Mme Réjane, du Vaudeville ; M. Galipaux, du Palais-Royal ; Mlle Charlotte Lormont, des Concerts-Lamoureux ; Mlle Paulette Darty et M. Mayol, de la Scala.

*La Joie fait peur*, comédie en un acte, de Mme de Girardin, par les artistes de la Comédie-Française.

6 DÉCEMBRE. — A cinq heures, *l'Ami de la France*, causerie de M. Auguste Dorchain.

13 DÉCEMBRE. — A cinq heures, représentation du *Monde renversé*, petite féerie, genre opéra-comique, de Le Sage, qui fut jouée vers 1715, avec un succès prodigieux sur les tréteaux de la Foire Saint-Laurent. Ce fut la première manifestation du genre de l'opéra-comique, avec couplets, apparitions et transformations. — Conférence de M. Léo Claretie.

10 DÉCEMBRE. — M. Chaumié, ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, signe un arrêté aux termes duquel le privilège de M. Paul Ginisty, directeur du Théâtre national de l'Odéon, est renouvelé pour cinq ans, à compter de la fin du privilège actuel.

20 DÉCEMBRE. — A cinq heures, quatre jolis dialogues de Mme Jeanne Marni, précédés d'une alerte et spirituelle conférence de Mme Jane Misme [1]. Le succès était tel que la même matinée-causerie fut redonnée le 28 décembre, pour le dernier samedi littéraire de l'année qui nous occupe...

21 DÉCEMBRE. — L'anniversaire de Racine était brillamment fêté avec *Esther*, (donnée en matinée, trois jours auparavant), et la reconstitution de la représentation, telle qu'elle eut lieu à Saint-Cyr

1. — Au programme : *L'Oncle Sylvain*, joué par Mlle Jane Rabuteau et M. Coste ;
*Discrètes*, dit par Mlle Sylvie ;
*Tout seul*, dit par M. Siblot ;
*L'Aveu*, joué par Mlle Jeanne Even, MM. Janvier, Vargas, Georges Michel.

en 1689, c'est-à-dire avec la musique et les chœurs de J.-B Moreau. M. Bordes, directeur de la « Schola cantorum », dirigeait la partie musicale (soli : Mlles de Kerval et Lepetit), qui était exécutée avec le sentiment le plus délicat. Le décor du premier acte, dû à M. Maréchal, évoquait, dans un goût archéologique très sûr, l'intérieur du palais de Suse. Mlle Constance Maille a joué Esther avec une grâce, une simplicité, une poésie délicieuses. A côté d'elle, MM. Dorival, Decœur, Lambert, Mlles Dortzal, Fontenay et Brille étaient dignes d'être mentionnés avec éloge. Il y avait aussi un à-propos, *Deux Voies,* de M. Edouard Franklin, auquel on ne saurait refuser le mérite de l'originalité, et même de l'imprévu. D'abord, il se passe de nos jours et se joue en veston. L'homme de lettres Farget se demande s'il doit lâcher sa maîtresse pour se marier, ou garder sa maîtresse et l'épouser. Cette délibération rappellerait plutôt Rabelais que Racine. Pourtant, c'est bien à Racine que Farget demande une inspiration, et il la trouve dans *Bérénice.* Il va donc lâcher sa maîtresse comme Titus fit de la reine juive ? Pas du tout : Farget garde sa maîtresse, et l'épousera. Ainsi Farget honore Racine en faisant juste le contraire de ce que conseille le poète.

| | NOMBRE d'actes | DATE de la 1re représ. ou de la reprise | NOMBRE de représent. pendant l'année |
|---|---|---|---|
| *M. et Mme Dugazon*, comédie dramatique | 1 | » | 38 |
| *Fausse route*, comédie | 1 | » | 23 |
| *La Nuit de Mai*, scène | » | » | 17 |
| *Athalie*, tragédie | 5 | » | 1 |
| *Le Jeu de l'amour et du hasard*, comédie | 3 | » | 1 |
| *La Gageure imprévue*, comédie | 1 | » | 2 |
| **Le Mariage d'Angélique*, comédie | 2 | 15 janv. | 17 |
| *Le Malade imaginaire*, comédie | 3 | » | 3 |
| *L'Arlésienne*, pièce | 5 | » | 15 |
| *Marie Touchet*, drame en vers | 1 | 27 janv. | 5 |
| *Le Dépit amoureux*, comédie en vers | 2 | » | 8 |
| **Les Noces Corinthiennes*, drame en vers. | 3 a. 1 pr. | 30 janv. | 11 |
| *Brignol et sa fille*, comédie | 3 | » | 1 |
| *Passé Minuit*, comédie-vaudeville | 1 | » | 1 |
| *Le Barbier de Séville*, comédie | 1 | » | 1 |
| *Le Mariage de Figaro*, comédie | 5 | » | 2 |
| *Tartuffe*, comédie en vers | 5 | » | 3 |
| **Le Luxe des autres*, comédie | 3 | 20 févr. | 46 |
| *L'Épée*, drame | 5 scènes | » | 5 |
| *Dernière gerbe*, poèmes récités | » | » | 3 |
| *Premier amour*, comédie | 1 | » | 3 |
| *La Grand'Mère*, comédie | 1 | » | 6 |
| *La jeune Femme colère*, comédie | 1 | 28 févr. | 33 |
| *Amphitryon*, comédie en vers | 3 | » | 3 |
| *Ma Brul* comédie | 3 | 18 mars | 17 |
| *Les Espérances*, comédie | 1 | » | 19 |
| *L'Avare*, comédie | 5 | » | 4 |
| *Les Précieuses ridicules*, comédie | 1 | » | 3 |
| **Les Trois Glorieuses*, comédie | 4 | 20 avril | 17 |
| **En Musique*, comédie | 1 | 26 avril | 26 |
| *Le Légataire universel*, comédie en vers | 5 | » | 4 |
| *Le Médecin malgré lui*, comédie | 3 | » | 4 |
| *Château historique*, comédie | 3 | 6 mai | 30 |
| **Du Berger à la Bergère*, comédie | 1 | 6 mai | 30 |
| **Second Ménage*, comédie | 3 | 27 mai | 18 |
| *Horace*, tragédie | 5 | » | 2 |
| **La Muse de Corneille*, à-propos en vers. | » | 6 juin | 1 |
| *Le Menteur*, comédie en vers | 5 | » | 2 |
| *Les Plaideurs*, comédie en vers | 3 | » | 3 |
| **Arlequin, roi*, drame | 1 | 1er octob. | 11 |
| **Paragraphe III*, comédie | 1 | 1er octob. | 11 |
| *Monsieur le Directeur*, comédie | 3 | 2 octob. | 35 |
| **Le Record*, comédie | 1 | 2 octob. | 35 |

| | NOMBRE d'actes | DATE de la 1re représ. ou de la reprise | NOMBRE de représent. pendant l'année |
|---|---|---|---|
| *La Pupille*, comédie | 1 | 27 octob. | 1 |
| *La Femme juge et partie*, comédie | 1 | 6 nov. | 2 |
| *Les Rivaux d'eux-mêmes*, comédie | 1 | 6 nov. | 2 |
| *Les Folies amoureuses*, comédie en vers | 3 | » | 1 |
| *Les Femmes savantes*, comédie en vers | 5 | » | 1 |
| **Résurrection*, drame | 5 a. 1 pr. | 14 nov. | 50 |
| *Iphigénie en Aulide*, tragédie | 5 | » | 3 |
| *Marton à Frontin*, comédie | 1 | » | 1 |
| *Esther*, tragédie | 5 | 18 déc. | 4 |
| **Deux voies*, à-propos | » | 21 déc. | 2 |
| *Le Florentin*, pièce en vers | 1 | » | 2 |

# THÉATRE DU GYMNASE[1]

Quatre pièces nouvelles : le *Détour* et *Joujou*, de M. Henry Bernstein ; l'*Archiduc Paul*, de M. Abel Hermant, et *Lucette*, de M. Romain Coolus, occuperont avec des fortunes diverses, mais toujours très littérairement, l'affiche du Gymnase en l'année 1902.

5 JANVIER. — Première représentation du *Détour*, comédie en trois actes de M. Henry Bernstein [2]. — C'est la suite d'*Yvette*... Guy de Maupassant

1. Directeur : M. Alphonse Franck ; Secrétaire de la direction : M. Brun.

2. DISTRIBUTION. — Cyril, M. *André Calmettes*. — Le Meilhan, M. *Paul Plan*. — Armand Rousseau, M. *Arquillière*. — M. Rousseau, M. *Noizeux*. — Fred, M. *Riche*. — Nissol, M. *Vallières*. — Michelon, M. *Jean Dax*. — Jacqueline, Mme *Simone Le Bargy*. — Mme Rousseau, Mme *Marie Samary*. — Raymonde, Mlle *J. Darcourt*. — Lucienne, Mlle *Ryter*. — Mme Michelon, Mme *H. Andral*. — Mme Pradès, Mlle *Antoinette Rogé*. — La princesse Uranu, Mlle *Berthe Richard*. — Marie, Mlle *Brelly*. — Justine, Mlle *Lantelme*.

Le 23 mars, MM. Henry Bernstein et Alphonse Franck nous conviaient à fêter l'heureuse réussite du *Détour*. Souper très joyeux et très cordial, dans la grande salle du restaurant Marguery. Autour de la table en fer à cheval, s'était groupée familièrement une importante délégation du monde des théâtres. Et des critiques coudoyaient des auteurs qui coudoyaient des artistes. Il y eut des jolies femmes, des tziganes, du champagne, pas de toasts. D'une voix bien timbrée, le poète Maurice Vaucaire lut pourtant une charmante pièce de vers en l'honneur de l'auteur et de la pièce. On l'applaudit. Très tard, chez Baratte, aux Halles, on vit encore M. Bernstein avec quelques amis, intrépides...

n'avait écrit qu'une nouvelle, sans solution. M. Pierre Berton n'a pas conduit plus loin l'aventure. M. Henry Bernstein, l'auteur du *Marché*, déjà remarqué chez Antoine, suppose Yvette mariée, et nous montre les conséquences que peut avoir un tel mariage. Son Yvette, à lui, s'appelle Jacqueline — plus familièrement « petit Jack » — elle est la fille, très avertie, très renseignée, d'une certaine Raymonde qui a des amants à remuer à la pelle, et sans se permettre de juger sa mère — elle l'adore ! — elle s'est juré de ne pas faire comme elle et de triompher de l'ambiance ; la Bohème n'a pas le don de lui plaire ; elle restera pure en ce milieu interlope, et se mariera bourgeoisement, si elle en trouve l'occasion. Justement, elle se présente, cette occasion inespérée, sous les traits d'un brave garçon nommé Rousseau, qui l'aime et lui demande de l'épouser. La filiation, le milieu lui importent peu ; il la sait pure : il en fera sa femme, et se charge de la faire accepter, comme telle, par sa famille, une rigide famille de protestants de province. Jacqueline voit ainsi son rêve réalisé : elle consent à donner sa main à ce Rousseau, qu'elle n'aime pas, mais qui saura se faire aimer, il le promet du moins... Pauvre Jacqueline ! Au second acte, nous la retrouvons à Cherbourg, dûment mariée, vivant chez les parents de son mari. Et sous prétexte de la défendre contre les haines provinciales, ces insupportables parents ne cessent de l'humilier, de lui faire valoir l'étendue de leur sacrifice. Il n'est pas jusqu'à sa petite belle-sœur — aussi déshonnête, la fille de l'honnête

femme, que, fille de cocotte, elle est honnête elle-même — qui ne lui reproche de faire manquer le mariage projeté pour elle. Alors, pour en finir, elle ira rejoindre à Paris son mari : avec lui seul, du moins, elle doit être heureuse ; il n'en est rien. Rousseau fils est, décidément, un abominable « mufle ». Il n'a de cesse qu'il ne l'ait ramenée chez ses parents, où elle reprendra la vie d'humiliations qu'elle a déjà subie ; puis, quand sa mère, à elle, descend, pour l'embrasser, d'un yacht en croisière dans la Manche, les Rousseau père et fils l'arrachent de ses bras et la jettent à la porte comme la dernière des dernières... Pauvre Jacqueline ! C'est en vain qu'elle aura fait un « détour » vers la vie bourgeoise: fille de cocotte, elle ne saurait échapper à sa destinée, et quand son ancien flirt, le bon et gai Cyril l'invite à partir avec lui, elle se laisse gagner par son esprit et aussi par l'amour qu'il a su lui inspirer... « Yvette » elle était née, Yvette elle restera... Avec les *Maris de leurs filles*, de M. Pierre Wolff, qu'il ne faut pas omettre non plus, le *Détour* de M. Henry Bernstein reste une pièce intéressante, tout à fait intéressante, et en plusieurs de ses parties même, supérieure... Elle mérite le succès qu'elle a obtenu : très vif le jour de la répétition générale, il fut un peu moindre le soir de la première, où l'on trouvait légèrement surannée l'étude de la vie provinciale, légèrement exagéré le muflisme de Rousseau père, le pasteur prêcheur, et surtout celui de Rousseau fils, qui se conduit avec sa jeune femme en vrai goujat. Dans le rôle de Jacqueline débutait

Mme Simone Le Bargy. Début des plus heureux, se traduisant par de chaleureuses et sincères ovations. On a prononcé le nom de Desclée, et aussi celui de Bartet... Bartet ou Desclée, il y a, dans Mme Le Bargy, une délicieuse comédienne, dont l'intelligence lumineuse, la diction, toujours juste, et l'émotion quasi naturelle ont pris tous les cœurs. Nous ne dirons pas de la débutante qu'elle n'a plus rien à apprendre. Qu'il nous suffise de noter ici qu'il nous était né une vraie artiste. La pièce de M. Bernstein est, d'ailleurs, délicieusement jouée par Mlle Juliette Darcourt (c'est l'élégante mère de Jacqueline), par Mlle Ryter (c'est la petite belle-sœur déjà vicieuse), par M. Noizeux (le père, prêcheur et raseur), par M. Arquillière, brutal à souhait dans Rousseau fils, et par M. André Calmettes qui a dit en toute perfection le couplet du flirt séducteur. Sans compter les petits rôles tous admirablement tenus par M. Paul Plan, par Mme Samary, par Mlle Antoinette Rogé, etc. Le Gymnase méritait d'être félicité pour nous avoir donné cette moderne *Yvette*...

25 MARS. — Première représentation de l'*Archiduc Paul*, comédie en trois actes et quatre tableaux de M. Abel Hermant[1]. — Un jeune écri-

---

1. DISTRIBUTION. — L'archiduc Paul, M. *F. Huguenet*. — Alfred, M. *Galipaux*. — Séraphin, M. *Matrat*. — Le souverain, M. *Noizeux*.— Le ministre de la police, M. *Castelli*. — Lutzbourg, M. *Jean Dax*. — Le professeur Schwan, M. *Gouget*. — L'archiduc Sylvère, M. *Lamothe*. — Premier chambellan, M. *Darcy*. — Tom Spring, M. *Daunis*. — L'essayeur, M, *Garcin*. — Le garçon d'accessoires, M. *Vignaud*.— Deuxième chambellan, M. *Darville*. — Un maître d'hôtel, M. *Villiers*. — Un secrétaire, M. *Sangar*. — Lisbeth, Mlle *Jeanne Rolly*.— La souveraine, Mlle *Juliette Darcourt*. — La comtesse d'Eschenbach, Mme *Rosine Mau-*

vain très avisé, M. André Picard, « croquait » très joliment, quelques jours avant cette première représentation, le nouveau président de la Société des gens de lettres, dont il nous donnait un portrait « léché », tout aussi ressemblant, ma foi! qu'une charge de Sem ou de Cappiello. Après nous avoir présenté l'homme, il s'efforçait d'apprécier, au point de vue littéraire, l'auteur de la *Carrière*, aujourd'hui de l'*Archiduc Paul*, et il écrivait ceci : « Son œuvre est celle d'un témoin, d'un passant clairvoyant, observateur minutieux qui a traversé divers milieux et qui n'a jamais perdu son temps. » Et il continuait : « M. Abel Hermant voisina les cours. Il entrevit des souverains et des diplomates. Et tout de suite son intérêt fut éveillé. Ils lui représentaient ce que, sans doute, il goûta le mieux : un secret difficile à pénétrer derrière une façade majestueuse et inviolable. Il apprécia en connaisseur les milles petites règles de l'étiquette, et les nota, sans en oublier une, avec le plus singulier mélange de respect et d'irrévérence. Et il créa des types. Inventés ou observés? Voilà ce qu'il n'est point aisé de reconnaître, car sa malice multiplia les confusions; brusquement il nous révéla de la fantaisie, une fantaisie sérieuse et parodiant la vérité de si près qu'elle en est indiscernable; ses personnages sont à deux pas de l'Histoire et à deux pas de l'Opérette... »

---

*rel.*— Estelle, Mlle *Demongey*. — Mme de Schneegans, Mlle *G. Sergy*. — La princesse Anna, Mlle *Stratsaert*. — Mlle de Dortmund, Mlle *M. Lantelme*. — Toto, Mlle *Berthet*. — Lucie, Mlle *Brelly*.— Zoé, Mlle *Debacker*. — Kathi, Mlle *Ya Alysson*.

Le certain, c'est qu'il a créé des types d'une pittoresque originalité, et parfois, tel celui de l'archiduc Paul de la *Carrière*, que nous avons retrouvé, ce soir au Gymnase, d'une sincère et émouvante humanité. Il est à la fois hautain et timide ; il y a chez lui du prince et du moujick ; il est d'une galanterie épaisse qui va, quand il s'irrite, jusqu'à la grossièreté brutale. Huguenet fit du personnage un type inoubliable ; il lui revenait de droit. M. Abel Hermant nous a donné, en son premier acte, un délicieux tableau d'intérieur de cour... d'Illyrie, cette terre imaginaire... imaginée par tous les auteurs qui ne se soucient point de situer plus exactement le pays contemporain où ils font mouvoir leur codak. Le vieux souverain s'escrime péniblement sur le flageolet — le grand Frédéric jouait bien de la flûte ! — afin de se décongestionner un peu au sortir de table, tandis que, toujours dans le même but, son frère l'archiduc Paul fait les cent pas avec son médecin — que la jeune princesse Anna, future du Présomptif, s'applique à une tapisserie et que la souveraine, bas-bleu, corrige des épreuves de son dernier livre. Le souverain n'a pas lieu d'être satisfait : son fils, l'archiduc Sylvère, qu'il importe d'ores et déjà de préparer au mariage et au trône (l'un ne va pas sans l'autre) a dédaigné la maîtresse qu'on avait pris soin de lui choisir parmi les dames d'honneur de son honorable mère. Même, il a manifesté hautement l'invincible répugnance que lui inspire le mariage et la royauté. — « Chausser la couronne ! c'est bon pour vous, mon oncle — dit-il pittoresquement à l'ar-

chiduc Paul — moi, je suis un intellectuel, et je ne donne pas dans ces godants!... » L'archiduc Paul envisage, dès lors, très mélancoliquement, la situation que lui créerait, à la mort éventuelle du Souverain, le désistement du jeune Sylvère. Il se moque bien, lui aussi, de régner sur l'Illyrie... Et les femmes! Et Paris! Que deviendrait-il sans elles, et sans lui, le bon noceur? S'il veut « vivre », il n'a qu'à déguerpir... Et vite, il prend la grande résolution de s'esbigner « à l'anglaise », emmenant avec lui la comtesse d'Eschenbach qui l'a vu naître et son vieil aide-de-camp. Et le voilà parti pour une destination inconnue... C'est à Paris — naturellement! que nous le revoyons au second acte : à Paris, où il est venu retrouver son ancien confesseur, Séraphin, prêtre défroqué, qui, se servant des utiles annonces de la quatrième page d'un journal, a rencontré une belle fille, Estelle, à laquelle il a donné le nom de Mme Laumonier. Et, déjà, Mme Laumonier est amoureuse de monseigneur l'archiduc... Celui-ci a le cœur pris, non par Estelle, mais par Lisbeth, la jolie Viennoise, écuyère de haute école, qui fait recette au Nouveau-Cirque. Nous voici dans les coulisses de M. Houcke, où, sous le nom de Paul Leroi, l'archiduc fait à la vertueuse écuyère (il y en a) une cour assidue. Si l'on veut être aimé « pour soi-même », il faut aimer « par soi-même », et le voilà très vivement épris, épris au point d'épouser la charmante Lisbeth, qu'il a su tendrement émouvoir et gagner honnêtement à sa cause. Le temps de se présenter avec ses témoins devant M. le maire et

de sauter dans le rapide de Nice... Le décor du troisième acte est celui d'un très élégant pavillon (annexe de l'Hôtel des Boyards) qu'a su dénicher, pour nos mariés et leur suite, Alfred, le roi des interprètes « à tout faire ». Interprète et agent de la Sûreté, Alfred est prévenu de l'arrivée à Nice de la reine d'Illyrie, à la recherche de son beau-frère, qui a disparu juste au moment où sa présence, en cas de vacance royale, doit être de haute nécessité. Et voilà notre gracieuse souveraine débarquant à l'hôtel, et violant brusquement l'incognito de l'archiduc Paul en passe de devenir, de fait, le vaillant époux de Lisbeth, vierge et amazone... Celle-ci apprend alors qu'elle a été trompée; elle aimait sincèrement Paul Leroi; il ne peut lui convenir d'être l'épouse morganatique, et bientôt délaissée, de l'archiduc Paul... Il y a crreur sur la personne; elle divorcera. Et, comme son mari fait mine de la prendre de force, en cosaque qu'il est un peu, elle monte à sa chambre, et s'y enferme sous double verrou. Vous voyez d'ici la cruelle déconvenue d'un homme qui, comme l'archiduc Paul, n'a pas l'habitude d'attendre la satisfaction de ses désirs... Heureusement, la comtesse d'Eschenbach, bonne entremetteuse de cour, est là pour lui indiquer la porte de la chambre, non verrouillée celle-là, d'Estelle Laumonier, toute prête à tomber dans ses bras... L'archiduc ne se le fait pas dire deux fois. Et la toile tombe... pudiquement. Quand elle se relève, une dépêche que déchiffre Alfred (ne vous ai-je pas dit qu'il savait tout faire?) apprend aux intéressés que le souve-

rain a rendu à Dieu sa belle âme. Il s'agit de faire « proprement » sortir l'archiduc Paul de la chambre de Mme Laumonier — ça c'est l'aflaire d'Alfred — et de le décider ensuite à accepter le sceptre de son auguste frère. — « Faites-le pour moi, supplie Amphitryon-Séraphin, vous me devez bien ça, puisqu'un partage avec Jupiter (mais avec Jupiter seul) n'a rien qui déshonore... » En dépit qu'il en ait, l'archiduc Paul se résignera donc à gouverner les Illyriens. Telle est l'aimable et légère « anecdote » : avec l'*Archiduc Paul*, nous sommes loin, très loin de la *Carrière*, où M. Abel Hermant s'annonçait, de bien autre sorte, « auteur dramatique ». Vous vous rappelez la si jolie scène du rendez-vous de chasse que jouaient d'incomparable façon l'adorable Mlle Leconte et l'extraordinaire Huguenet, un archiduc dont la création était une petite merveille de science artistique : il était impossible de réunir plus de contrastes dans un seul rôle, avec une telle précision, une telle mesure et une telle aisance. Par ce personnage, Huguenet se plaça au premier rang. Il n'en est certes pas descendu cette fois — encore que la seconde édition du rôle ne lui ait point été aussi avantageuse que dans la *Carrière*. Après M. Huguenet, tout de suite après M. Huguenet, je veux citer Mlle Darcourt, qui a personnifié « la souveraine », avec une intelligence, un tact, une grâce et un charme de nature à lui valoir, à certain moment de la soirée, une belle salve d'enthousiastes bravos : elle était superbe à voir, assise dans le fauteuil, enveloppée de son manteau d'hermine... Mlle Jane Rolly fait

une amazone jolie et vraie. Mme Rosine Maurel est une comtesse d'Eschenbach aussi comique qu'il le faut. M. Galipaux (nous lui eussions souhaité un meilleur rôle pour sa rentrée) donne de la verve (parbleu !) au malicieux Alfred. M. Matrat accepte *ça* (*ça*, ce qui fit la célébrité d'Amphitryon) avec une résignation très digne et très plaisante. M. Noizeux est un Souverain jouant du flageolet et faisant trembler les chambellans aussi grotesque qu'il convient. — Très piquante mise en scène des coulisses et d'un coin de la piste du Nouveau-Cirque.

19 AVRIL. — Reprise de *La Bourse ou la Vie*, comédie en quatre actes de M. Alfred Capus [1]. — *L'Archiduc Paul* n'ayant pu lui donner — tout au plus — que les « trente belles représentations », dont l'expression même est un petit chef-d'œuvre de rédaction directoriale, le théâtre revenait à M. Capus — Capus porte-chance ! On sait comme, dans une aventure, où le triste argent joue le premier rôle, mais où il n'y a fort heureusement, personne de ruiné, *La Bourse ou la Vie* est une comédie gaie, de fond et de forme. Un très franc succès récompensa justement le très grand talent que montra l'auteur en cette œuvre de sagesse

1. DISTRIBUTION. — Le Houssel, M. *Huguenet*. — Jacques Herbaut, M. *Cooper*. — Brassac, M. *Galipaux*. — Plesnois, M. *Paul Plan*. — Molineuf, M. *Noizeux*. — Le commissaire de police, M. *Riche*. — Georges, M. *Gouget*. — Pigoche, M. *Jean Dax*. — Oscar, M. *Daunis*. — Un détenu, M. *Garcin*. — Un gardien, M. *Darville*. — Premier remisier, M. *Villers*. — Deuxième remisier, M. *Sangar*. — Un chasseur, M. *Grandjean*. — Un valet, M. *Vignaud*. — Hélène Herbaut, Mlle *Jeanne Rolly*. — Pervenche, Mlle *Ryter*. — La comtesse, Mlle *Dorziat*. — Mme Plesnois, Mlle *Demongey*. — Mirette, Mlle *Lucy Girod*. — Blanche Corset, Mlle *G. Sergy*. — Églantine, Mlle *Linière*. — Rosalie, Mlle *Debacker*.

riante, pleine d'observations très fines, traduites en un dialogue étincelant. M. Alfred Capus a eu le courage de se remettre au travail, dans le noble but d'alléger sa comédie — le bar a disparu — et de la bonifier encore... L'effet en a été très vif. L'interprétation primitive était excellente. Celle d'aujourd'hui est peut-être meilleure encore. Huguenet est simplement délicieux dans le personnage de Le Houssel, qu'il a repris de Gémier. M. Cooper (prêté par le Palais-Royal) joue très légèrement celui de Jacques Herbault que créa Dubosc passé au Vaudeville. M. Galipaux, en possession d'un vrai rôle cette fois, continue à nous donner un Brassac des plus amusants, dans la note de caricature que voulait l'auteur, mais sur un fond de vérité rendu par l'acteur avec une rare finesse. M. Noizeux joue toujours plaisamment le clubman fatigué qui devient directeur d'une prison modern-sytle. Côté des femmes : Mlle Jeanne Rolly — ce fut la révélation d'une jeune actrice de talent — est adroite au possible dans le rôle d'Hélène qu'à force de gentille inconscience de la vie elle fait excuser de la « case » qui lui manque. Mlle Ryter est restée une Pervenche prise sur le vif, le type — très réel — de la cocotte honnête, ou voulant du moins l'être.

10 MAI. — Première représentation de *Lucette*, comédie en trois actes de M. Romain Coolus [1]. —

1. DISTRIBUTION. — D'Hermilly, M. *Huguenet*. — Raymond Delangre, M. *André Calmettes*. — Jacquemin, M. *Arquillière*. — Legridan, M. *Riche*. — Edward Carett, M. *Jean Dax*. — Jean, M. *Daunis*. — Ducotel, M. *Darcy*. — Jagny, M. *Darville*. — Maurice, M. *Dorliac*. — Lucette, Mlle *Jeanne Rolly*. — Jeanne, Mlle *Ryter*. — Betty, Mlle *Dorziat*.

C'était, sur un point de départ à peu près inacceptable, une comédie très curieuse, très vivante et très observée que les *Amants de Sazy*, naguère représentée sur cette même scène du Gymnase. *Lucette* est, elle aussi, d'un lettré et d'un artiste, et nous retrouvons dans la pièce de ce soir le dialogue pétillant de verve et d'esprit incisif qui nous charma l'an dernier. C'est la même profusion de mots cinglants, les uns franchement amusants et imprévus, les autres laborieusement ciselés et légèrement tarabiscotés, ceux-ci trop faciles, ceux-là un peu cherchés, jetés avec une rare prodigalité par le jeune et talentueux auteur. Quant au sujet, c'est, encore et toujours, celui d'*Amoureuse* et celui de la *Veine*, et c'est plaisir de voir jusqu'à quel point M. Romain Coolus s'est inspiré de maîtres tels que Georges de Porto-Riche et Alfred Capus. Depuis huit ans, Lucette, est l'adorable maîtresse de Raymond Delangre, architecte parisien et célibataire. C'est le plus délicieux « collage » — le mot sera bientôt admis par l'Académie ! — que ne troublent guère, ni l'amitié sûre du bon Jacquemin, ni la cour assidue et préventive du grotesque D'Hermilly, homme de bourse et de cheval, prêt, en cas d'accident, à faire à Lucette l'hommage de ses millions. Prévenue par une gentille camarade, Lucette est, cependant un peu moins confiante : sous prétexte de promener, pour

---

— L'Orgueilleuse, Mlle *Sergy*. — Frimousse, Mlle *Debacker*. — Julie, Mlle *Berthet*. — Nelly. Mlle *Lignière*.

*Une Arriviste*, un acte MM. Jean Gascogne et Paul Dehère, précédait *Lucette*.

affaires un riche et influent Anglais, Carett, affublé de sa femme Betty, Raymond passe désormais loin de sa maîtresse la plupart de ses soirées. Betty est une beauté frappée à la glace, à laquelle Raymond n'a jamais adressé que des compliments; mais comme il le dit, les compliments sont quelquefois des aveux qui ont manqué de courage... Voici d'ailleurs qu'à la veille de partir pour Villers, Mme Carett vient relancer jusque chez lui son timide amoureux et l'inviter, de la part de son mari, à occuper la chambre d'ami qu'elle lui offre en sa villa du bord de la mer. Raymond partira sans le dire à Lucette ; c'est le seul moyen d'échapper à ses reproches et d'éviter des larmes... Mais Lucette a tout deviné, tout compris, elle est accourue chez Raymond et l'a supplié de rester : — « Si tu pars, je ne te revois de ma vie... » C'est la grande scène d'*Amoureuse*, ce chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre... Six mois se sont écoulés et nous voilà au bal de l'Opéra dans la loge des Carett, que Raymond ne quitte plus. Betty, depuis longtemps, est sa maîtresse : est-il heureux? Non, certes, et le voici tout bouleversé à l'idée que Lucette est dans la salle, — Lucette qui croit avoir mis entre eux l'irréparable en se donnant au richissime D'Hermilly: c'est l'éternelle situation de la *Dame aux Camélias*. Et c'est, après la scène exquise — exquise, je vous dis ! — où se revoient Lucette et Raymond, toujours douloureusement épris l'un de l'autre, c'est le mélancolique dénouement de la *Veine*. A la suite d'une année passée avec D'Hermilly dans l'île de l'Océan

pacifique que ce millionnaire a eu la folle idée d'acheter à un gouvernement besoigneux, Lucette ne se refusera plus à celui-là seul qu'elle aime... Nous venons de vous dire, au début des présentes notes, les étincelantes qualités de cette très jolie pièce, toute de fine psychologie. Sous l'importante réserve qu'elle manquait absolument d'action, elle méritait d'être vue, et d'obtenir, même auprès du public ordinaire un fort aimable succès. La façon dont elle était jouée y contribuait, d'ailleurs, pour une notable part. M. Calmettes était bien l'admirable égoïste Raymond qu'avait voulu l'auteur, et que nous sommes tous... Avec une pointe de sincérité un peu plus marquée, Mlle Rolly eût été une délicieuse Lucette. Mlle Ryter se montrait de verve toute charmante en son bout de rôle de petite camarade en puissance du dyspepsique Legridan. Mlle Dorziat était une fort élégante Betty, née en Angleterre par pur snobisme... M. Huguenet enfin, avait dessiné, avec le sens de vérité caricaturale qui lui appartient, la silhouette de l'opulent sportsman D'Hermilly : véritable merveille de composition artistique... Avec la dernière représentation de *Lucette*, qui avait lieu le 3 juin, le théâtre clôturait sa saison d'hiver.

5 JUIN. — Première représentation de *Pépin Cadet*, pièce en trois actes de M. Henri Pagat [1],

---

1. DISTRIBUTION. — Florentin, M. *Galipaux*. — Paul, M. *André Hall*. — Piarik, M. *Gouget*. — Le garde champêtre, M. *Jean Dax*. — Duval, M. *Vignaud*. — Mlle de Kermadec, Mlle *Madeleine Guitty*. — Césarine, Mlle *Marguerite Templey*. — Anna-Marie, Mlle *Lantelme*. — Nanon, Mlle *Debacker*.

*Pépin Cadet* devait être emporté tout l'été en une grande et fructueuse tournée de casinos par son amusant créateur, M. Félix Galipaux.

précédée du *Convive,* pièce en un acte du même auteur [1]. — Le théâtre était officiellement fermé : il rouvrait officieusement pour une pièce d'été, dont la première représentation se donnait — nous doutons que la mode en prenne — en pleine après-midi : on eût dit une répétition générale... à bureaux ouverts ; on nous a même offert des places... moins cher qu'au bureau ! Pauvres théâtres, en quel cas, en quel mauvais cas ils se sont mis eux-mêmes, volontairement... alors qu'ils n'y étaient aucunement forcés... Le spectacle en question nous était offert, lever de rideau compris, par un auteur dramatique, M. Henri Pagat, qui eût mérité, selon nous, de passer en une meilleure époque. L'action de la gaie, très gaie comédie de M. Pagat, se passe de nos jours, en Bretagne, aux environs de Roscoff, où, pédalant de compagnie, un aimable artiste en tournée, Florentin, et sa petite amie, Césarine, rencontrent un camarade de table d'hôte, qu'il tutoient depuis deux ans, sans même savoir son nom de famille : la vie de Paris a de ces bizarreries... Paul (c'est le prénom du jeune homme) leur apprend qu'il est bien ennuyé : sa vieille tante, Mlle de Kermadec, entichée de légitimisme, croit à l'existence d'un fils du comte de Chambord, au retour duquel elle est prête à sacrifier toute sa fortune. La vérité est qu'elle est la proie d'un affreux filou à qui, pour commencer, elle veut envoyer à Berne, par lettre chargée, une

1. Distribution. — Le convive, M. *Félix Huguenet.* — Monsieur, M. *Jean Dax.* — Madame, Mlle *Madeleine Guitty.* — Octavie, Mlle *Berthet.*

somme de quinze mille francs : le reste suivra, et notre malheureux Paul voit son héritage s'en allant en fumée. Alors, pour sauver son ami, en désabusant la bonne demoiselle, Florentin a l'idée d'une vaste fumisterie, où il jouera en personne le rôle du Roi, dont Césarine sera la Pompadour ou la Montespan. Mlle de Kermadec s'incline jusqu'à terre, baise la main de son Roi, et pour le recevoir le mieux qu'elle peut, bouleverse sa maison. Vous voyez la farce : elle est fertile en drôleries et en plaisanteries ; quelques-unes sont un peu bien grosses, d'autres sont plus fines et tout à l'honneur de M. Pagat, délicieusement servi par ses interprètes. Il fallait voir M. Galipaux, sous sa perruque Louis XIV ; il fallait voir la tête chauve de Mlle Guitty... On a ri, on a beaucoup ri, à ces bonnes charges d'atelier. *Pépin Cadet* était un vaudeville sans prétention, mais non, certes, sans agrément, qui, entre autres joies, nous avait valu celle de faire connaissance avec une ravissante ingénue, Mlle Lantelme, seulement entrevue dans l'*Archiduc Paul*, de règne si éphémère. Le spectacle commençait par le *Convive*, de M. Pagat, (toujours lui !), qui nous venait d'un petit théâtre, et où M. Huguenet se taillait un vrai succès.

1er OCTOBRE. — Réouverture avec la reprise du *Détour* [1], où M. Huguenet reprend le rôle de Rous-

---

1. DISTRIBUTION. — Rousseau, M. *Félix Huguenet*. — Cyril, M. *André Calmettes*. — Armand Rousseau, M. *Arquillière*. — Le Meillan, M. *Paul Plan*. — Fred, M. *E. Riche*. — Nissol, M. *André Hall*. — Michelon, M. *Jean Dax*. — Jacqueline, Mme *Simone Le Bargy*. — Mme Rousseau, Mme *Marie Samary*. — Raymonde, Mlle *Lucienne Wekins*. — Lucienne, Mlle *Marthe Ryter*. — Mme Michelon, Mme *Henriette Andral*. — Mme Pra-

seau qu'avait créé M. Noizeux, et lui imprime sa personnalité.

28 OCTOBRE. — Les représentations du *Détour* sont brusquement interrompues par une grave indisposition de Mme Simone Le Bargy. La *Bascule* de M. Maurice Donnay[1] remplace sur l'affiche du Gymnase la pièce de M. Bernstein. L'excellent comédien Huguenet y retrouve son succès du premier soir.

26 NOVEMBRE. — Première représentation de *Joujou*, comédie en trois actes de M. Henry Bernstein[2]. — En même temps qu'une remarquable comédienne, Mme Simone Le Bargy, dont le suc-

---

dès, Mlle *Antoinette Rogé*. — La Princesse, Mlle *Sergy*. — Marie, Mlle *Debacker*. — Louise, Mlle *Berthet*.

1. DISTRIBUTION. — Hubert de Plouha, M. *Félix Huguenet*. — Brucairolles, M. *Paul Plan*. — Paul Lorsay, M. *André Hall*. — Amédée de Jugan, M. *Arvel*. — Chavresac, M. *Félix Riche*. — Adrien, M. *Jean Dax*. — Massut, M. *Linval*. — Victor, M. *Daunis*. — Rosine Bernier, Mlle *Jeanne Rolly*. — Marguerite de Plouha, Mlle *Marthe Ryter*. — Louise Guerny, Mlle *Maggie Gautier*. — Marthe de Jugan, Mlle *Sergy*. — Augustine, Mlle *Claudia*. — Marie, Mlle *Berthet*. — Marie-Louise, *la petite Félicie*. — Yvonne, *la petite Renée*. — Jean, *la petite Rosa*.

L'indisposition de Mme Le Bargy avait une autre conséquence : le rôle qu'elle répétait dans *Joujou* de M. Bernstein était immédiatement confié à Mme Suzanne Desprès, saisissant, pour quitter le Théâtre-Français, l'occasion que lui offrait cette création.

2. DISTRIBUTION. — Hubert Le Certier, M. *Félix Huguenet*. — Maurice Royère, M. *André Calmettes*. — Max Dalicet, M. *Félix Riche*. — Un maître d'hôtel, M. *Paul Darcy*. — Joujou, Mlle *Jeanne Granier*. — Blanche Royère, Mme *Suzanne Desprès*. — Germaine Dalicet, Mlle *Marthe Ryter*. — Thérèse, Mlle *Antoinette Rogé*.

Le 11 décembre le théâtre faisait relâche par suite d'une passagère indisposition de Mlle Jeanne Granier qui, dès le lendemain, se trouvait rétablie et reprenait son rôle de Joujou.

Pendant quelques jours, le rôle de Blanche Royère était joué par Mlle Lucienne Wekins aux lieu et place de Mme Suzanne Desprès, fortement grippée.

cès fut très légitime et très grand, l'intéressant *Détour* cette sorte de rallonge à *Yvette*, nous avait, il y a moins d'un an, révélé le fort adroit dramaturge qu'était un jeune homme de vingt-sept ans, M. Henry Bernstein, à peine connu jusque-là par un premier ouvrage donné chez Antoine. Avec quelques défauts et beaucoup de qualités, avec des parties à peu près égales d'émotion et de gaieté, et une allure générale d'esprit, d'amabilité, de grâce un peu mélancolique, le *Détour* était une comédie de caractère, réalisant à merveille le genre de pièce qui convenait au Gymnase. L'accueil fut très chaud le premier soir, et l'on nous convia, dans la suite, à un souper de centième... Je crains bien que cette fois, MM. Franck et Bernstein n'aient point à occuper Marguery, et je ne fais pas, vous l'avouerais-je, un très grand fond sur l'avenir, devant l'ordinaire public, de cette *Joujou*. Joujou est le surnom familier donné par ses intimes à une aimable veuve, qu'on nous dit de perpétuelle bonne humeur et d'imperturbable entrain. La vérité est que Joujou nous semble, au contraire, fort soucieuse et très attristée. Pourquoi diable? s'est-elle laissé prendre dans les filets d'un endurci pêcheur, Maurice Royère — le mari de Blanche, sa meilleure amie — l'homme à femmes, par excellence, et même le « parfait mufle » ? Alors au moment où, toute troublée qu'elle soit, Joujou va voler au rendez-vous que lui a donné Maurice, nous voyons Blanche descendre de sa chambre de malade et faire à Joujou la plus tragique des confidences. Elle sait toutes les trahisons de son mari qu'elle

a suivies une à une. Mais elle a jalousement caché sa douleur, de peur de montrer à l'homme qu'elle adore un visage hostile. Et à Joujou, toute en larmes, elle dit : « Ah ! tu crois pleurer sur moi ! C'est sur toi-même que tu pleures, ma pauvre amie ! » La scène est belle, et après un délicieux premier acte, elle eût pu sauver la pièce qui se fût terminée avec Joujou reprenant sa parole à Maurice et laissant « le bec dans l'eau » le terrible homme à femmes. M. Henry Bernstein n'eût eu qu'à biffer le troisième acte qu'il a, raconte-t-on, refait plusieurs fois, à tel point que, le soir de la première, il n'était, paraît-il, déjà plus le même que le soir de la répétition générale où, si pâle copie de l'admirable *Passé* de Georges de Porto-Riche, il nous apparut inutile et médiocre. Oh ! le pitoyable service rendu à Jeanne Granier, la triomphatrice du *Nouveau Jeu*, d'*Éducation de prince* et de la *Veine*, appelée au Gymnase pour y créer un rôle où, contrairement à sa nature, les larmes, pour lesquelles elle n'est point faite, remplacent le sourire où elle est exquise ! A côté d'elle, M. André Calmettes a, ce nous semble, exagéré encore l'insincérité et l'antipathie de son rôle de bourreau des cœurs. Et M^lle^ Ryter sera charmante quand elle voudra bien ne plus marcher comme un petit canard... Le grand succès d'interprétation a été pour M^me^ Suzanne Desprès qui, jolie — oui, jolie ! — et d'une voix mélodieuse, a dit le très long récit de ses angoisses conjugales avec une vérité d'émotion qui a gagné toute l'assistance, et aussi pour M. Huguenet, absolument parfait de naturel, de

finesse, de tact et de mesure dans sa composition de « notre oncle », futur mari de Joujou.

L'année se terminait avec les répétitions d'une aimable comédie de M. Pierre Wolff, dont le titre provisoire était l'*Ange du Foyer*. Ce sera le *Secret de Polichinelle* (M. Huguenet et Mme Anna Judic) et le grand succès de l'année 1903...

| | NOMBRE d'actes | DATE de la 1re représ. ou de la reprise | NOMBRE de représent. pendant l'année |
|---|---|---|---|
| *La Bascule*, comédie | 4 | » | 30 |
| *Le Premier Modèle*, comédie | 1 | » | 31 |
| **Le Détour*, comédie | 3 | 5 janv. | 117 |
| **Le Deuxième Mari*, pièce | 1 | 28 janv. | 93 |
| **L'Archiduc Paul*, comédie | 3 a. 4 t. | 25 mars | 25 |
| *La Cravate blanche*, comédie | 1 | 4 avril | 15 |
| *La Bourse ou la Vie*, comédie | 4 | 19 avril | 22 |
| **Lucette*, comédie | 3 | 10 mai | 29 |
| **Un Arriviste*, pièce | 1 | 10 mai | 53 |
| **Pépin Cadet*, pièce | 3 | 5 juin | 21 |
| **Le Convive*, pièce | 1 | 5 juin | 21 |
| **Où est passée la maison*, comédie | 1 | 1er octob. | 93 |
| **Joujou*, comédie | 3 | 26 nov. | 42 |

# THÉATRE DU VAUDEVILLE[1]

La *Passerelle*, de Mme Fred Grésac et M. Francis de Croisset ; le *Masque*, de M. Henry Bataille ; les *Petites Jourdeuil*, de MM. Maurice Denier et Maurice Chevalier ; *Sa maîtresse*, de M. Henry Bauër ; le *Joug*, de M. Albert Guinon et Mme Jeanne Marni forment, avec les reprises du *Voyage de M. Perrichon*, de l'*Age ingrat*, de la *Course du Flambeau*, de *Sapho* et de *Madame Sans-Gêne*, le répertoire du Vaudeville en l'année qui nous occupe.

9 JANVIER. — Reprise du *Voyage de M. Perrichon*, comédie en quatre actes d'Eugène Labiche et Edouard Martin[2], précédée du *Petit Voyage*, comédie en un acte d'Eugène Labiche[3]. — En

1. — Directeur : M. Porel ; Administrateur : M. Peutat ; Secrétaire général : M. Malacan.

2. DISTRIBUTION — Le commandant Mathieu, M. *Lérand*. — Perrichon, M. *Paul Fugère*. — Majorin, M. *Gildès*. — Daniel Savary, M. *Paul Numa*. — Jean, M. *Baron fils*. — Joseph, M. *Lainé*. — Armand Desroches, M. *Roger Monteaux*. — L'employé du chemin de fer, M. *Pellerin*. — L'aubergiste, M. *Prika*. — Un facteur, M. *Coquillon*. — Un commissionnaire, M. *Lebreton*. — Le guide, M. *Boudier*. — Mme Perrichon, Mme *Daynes-Grassot*. — Henriette, Mlle *Joissant*.

3. DISTRIBUTION. — Auguste, M. *Gildès*. — Ernest de Maxeville, M. *Baron fils*. — Godais, M. *Frère*. — Marie, Mlle *Bernou*.

attendant la rentrée de Réjane dans une œuvre nouvelle en cours de répétition, on avait songé à remettre sur l'affiche le *Voyage de M. Perrichon*, qui, jadis, conquit une des plus belles places parmi les meilleures comédies de notre temps. Il n'y a plus rien à dire sur cette pièce célèbre : si elle n'est pas un chef-d'œuvre, ne montre-t-elle pas, en plus d'un endroit, certaines des qualités qui font les chefs-d'œuvre? Flaubert appelait bourgeois tout être qui pense bassement. Nous n'oserions pas dire que c'est le cas de M. Perrichon. Le brave homme n'a, je le crois, jamais pensé de sa vie, mais il a une façon de sentir, vulgaire et hypocrite, qui en fait cependant un bourgeois accompli. C'est particulièrement dans les écarts où l'entraîne sa vanité que nous le suivons, et il s'y révèle sous un jour si clair et si franc qu'il nous donne parfois l'impression du comique le plus profond. Après Geoffroy, au Gymnase, Montbars et Pradeau, à l'Odéon, ont joué Perrichon. Jolly l'a repris au Vaudeville. Geoffroy y était tout à fait supérieur et inimitable. Sans arriver à des effets aussi puissants, Jolly y déployait autant de talent. Il n'y apportait pas l'ampleur tranquille de son prédécesseur, mais il rendait les côtés mesquins et tatillons du rôle avec une finesse qui, peut-être plus méticuleuse, n'en était pas moins pénétrante. M. Paul Fugère n'est évidemment pas « un Perrichon ». Il ne manque pas de drôlerie pourtant, et il amuse : n'est-ce pas l'essentiel?... Mme Daynes-Grassot, toujours excellente, Mlle Joissant, MM. Numa, Monteaux, Gildès s'acquittent fort bien de

leur tâche respective. Mais quel dommage d'en voir distribuer une aussi modeste à un artiste de la valeur de M. Lérand!

31 JANVIER. — Première représentation de la *Passerelle*, comédie en trois actes de Mme Fred Grésac et M. Francis de Croisset [1]. — Ce n'est, à dire vrai, qu'un vaudeville, mais qu'importe, si c'est un vaudeville amusant! Et si, joué par Réjane, il nous a donné l'illusion d'être supérieur à ceux que, depuis la réouverture, vient d'impitoyablement tuer sous lui le théâtre de la Chaussée-d'Antin! Ah! cette Réjane, avec quelle impatience on l'attendait! Et comme elle a bien fait de rentrer par un rôle gai — c'est si bon de rire! — et qui nous rajeunit, elle et nous, de quinze belles années! A Bienaimé, l'avoué très parisien, il tombe, du Havre, une aimable filleule de trente ans qui, sans fortune aucune, lui demande ce qu'elle peut bien faire pour avoir une situation indépendante. Il y a les professions féminines, dites honnêtes : celle d'institutrice dans une école, ou de caissière dans un magasin, qui lui rapporterait — à condition qu'elle plaise à l'inspecteur ou au patron — un maximum de 1.800 francs... Il y a les professions artistiques : le théâtre, par exemple où la pente est si glissante!...

---

1. DISTRIBUTION. — Bienaimé, M. *Tarride*. — Roger, baron de Gardannes, M. *Gaston Dubosc*. — Baptistin, M. *Gildès*. — Planchet, M. *Lainé*. — Jacqueline, Mme *Réjane*. — Hélène, Mlle *Marcelle Lender*. — Rosalie, Mme *C. Caron*. — Victoire, Mlle *Morlet*.

Le rôle de Jacqueline fut tenu, le 14 mars, par suite d'un enrouement subit de Mme Réjane, par Mlle Valentine Joissant, toute pleine de bonne volonté, de grâce et d'esprit.

Celui d'Hélène fut repris par Mlle Paule Andral, succédant à Mlle Lender, allant jouer *Gigolette*, à l'Ambigu.

Il y a la carrière de la galanterie — elle n'en veut à aucun prix — ou celle du mariage. C'est encore celle-ci la plus avantageuse, et Jacqueline est prête à accepter, si son parrain parvient à le lui trouver, un prétendu qui ne soit ni un vieux, ni un imbécile. Et voilà que justement — comme ça se trouve! — Bienaimé « a l'affaire » de sa filleule. Il ne s'agira, pour elle, que de jouer un rôle, celui que tenait autrefois « la figurante » dans une très piquante pièce de M. de Curel. Mme Dumoulin (Hélène, de son prénom) a hâte de divorcer pour épouser celui qu'elle aime : Roger, baron de Gardannes. Dans ce noble but, elle a pris soin d'organiser un cas de flagrant délit, où Roger a pu s'échapper à temps. L'article 298 est formel : il n'est pas permis d'épouser son complice. Une carte de visite, tombée du portefeuille de Roger de Gardannes, est la seule preuve qui, si les bans étaient publiés, dévoilerait le nom de l'amant. Alors, afin qu'Hélène et Roger puissent sans crainte se marier ensemble, il faut que l'un des deux contracte un mariage transitoire : c'est la passerelle entre la rive gauche et la rive droite... Roger se sacrifie donc. Il épousera Jacqueline, et la quittera au sortir de la mairie pour divorcer ensuite au bout d'un temps normal et épouser pour de bon cette fois son Hélène adorée. Jacqueline y gagne une belle prime de deux cent mille francs, sans compter une jolie villa que son parrain lui a fait donner « par dessus le marché ». C'est dans cette agréable maison de campagne meublée et ornée avec le goût qui la caractérise, que nous la retrouverons, au second acte, se mor-

fondant toute seule, pendant que son mari (de nom) voyage incognito avec Hélène, déjà divorcée. On pense si, dans cette solitude, la visite de son parrain est la bienvenue — mieux venue encore celle de son mari, courant après l'avoué pour lui dire de presser les choses : il lui tarde d'épouser Hélène, afin de ne plus vivre constamment avec elle, car, en voyage, il a appris à juger combien son caractère est insupportable... Exquise, au contraire, cette Jacqueline, qu'il avait prise pour une petite provinciale, et que, vraiment, il ne connaissait pas... Et nous croyions bien qu'entre « la figurante » et son mari provisoire il allait s'ébaucher un joli roman d'amour, si Mme Dumoulin ne surgissait tout à coup, rappelant Roger au sentiment de la situation. Il s'agit d'organiser, entre Jacqueline et lui, une comédie, celle du « refus du devoir conjugal », qui le conduira droit au divorce. Alors, pendant qu'Hélène et l'avoué attendent dans la pièce à côté, Roger joue son rôle en toute conscience. Il le joue même si bien que Jacqueline sort du sien, et ne refuse plus... ce qu'elle avait si bien promis de refuser... Et devant la porte de la chambre à coucher, fermée au double verrou, Hélène, trompée autant qu'elle peut l'être, n'a d'autre ressource que d'accumuler les attaques de nerfs. Quel dommage que, sans s'affubler d'une rallonge inutile, la pièce ne se termine pas au second acte, sur les rires des spectateurs, accueillant un dénouement gaiement prévu ! Il reste du moins un fort aimable vaudeville — j'insiste sur le mot — gentiment scabreux (puisqu'une femme l'a signé !) et

dont deux actes, sur trois, sont troussés avec beaucoup d'adresse et de finesse. Réjane les a joués de verve avec un entrain et un esprit de tous les diables. Il faut la voir, au premier acte, se rendre, en un clin d'œil, laide à plaisir, afin de ne pas éveiller la jalousie de Mme Dumoulin : elle est, tout simplement, délicieuse. Dignement encadrée par Abel Tarride et Gaston Dubosc, excellents tous deux, elle a fait, en son théâtre, une rentrée triomphale. — Mlle Lender n'avait encore jamais joué au Vaudeville : la façon dont elle a rendu le rôle sacrifié d'Hélène Dumoulin est toute en faveur de son talent de comédienne [1].

24 AVRIL. — Premières représentations du *Masque*, comédie en trois actes, de M. Henry Bataille [2], et de *Le Chat et le Chérubin*, pièce

1. — A l'occasion de la cinquantième représentation de la *Passerelle*, Mme Réjane avait eu la jolie idée que voici : offrir l'amusement de cette aimable comédie à quelques-unes de ces gentilles « Jacqueline » dont elle incarnait merveilleusement, au premier acte, le personnage : « Charmantes filles de vingt à trente ans, intelligentes, courageuses, instruites, sans le sou, aux prises avec les difficultés d'une carrière honorable, mais souvent, hélas, trop médiocre... » Employées au téléphone, ou dans une grande administration, dans un grand magasin, dans une maison de modes ou de couture; maîtresses de piano et d'anglais, institutrices, etc., étaient reçues au Vaudeville, le dimanche 16 mars. Le spectacle dans la salle était curieux. Loges et fauteuils étaient occupés par de frais minois qu'éclairait une joie débordante. Au corsage des invitées, Mme Fred, l'auteur applaudi de la *Passerelle*, et la fille de Mme Réjane, la mignonne Germaine, avaient placé des bouquets d'œillets. Après le second acte, deux déléguées des spectatrices venaient apporter sur la scène à Mme Réjane et à Mlle Lender deux superbes gerbes de fleurs.

2. DISTRIBUTION. — André Desmieulle, M. *Tarride*. — Sicault, M. *Lérand*. — Félix Rouchon, M. *Gaston Dubosc*. — Dartier, M. *Nertann*. — Voiron, M. *Paul Fugère*. — Garchès, M. *Gildès*. — Gillet, M. *Paul Numa*. — Désiré, M. *Baron fils*. — Le prince Baïkoff, M. *Ripert*. — Louis, M. *Prika*. — Un agent, M. *Lebreton*. — Le pianiste, M. *Alcibiade*. — Geneviève Desmieulle, Mme *Réjane*. — Netche Ems, Mme *Cécile Caron*. — Gysèle Dartier, Mlle *Lucy Gérard*. — Paulette, Mlle *Suzanne*

chinoise en un acte et trois parties, de M. Jean Bernac, d'après la version de M. Chester Bailey Fernal[1]. — Deux ans auparavant, l'Odéon, momentanément installé au Gymnase, nous donnait, avec Mme Jane Hading, M. Tarride et Mlle Marthe Régnier, l'*Enchantement*, de M. Henry Bataille. C'était une comédie dramatique d'ordre intime, presque entièrement d'étude psychologique, faite d'incidents d'intérieur habilement ménagés, sans surprises ni coups de théâtre : l'aventure de deux cœurs. Aventure que beaucoup trouvèrent singulière, et qui était, à coup sûr, exceptionnelle. Il y avait quand même infiniment de talent dans la comédie de M. Bataille : elle fut très discutée, mais elle n'était certes pas indifférente et ne passa point inaperçue. L'expérience de l'*Enchantement* ne devait d'ailleurs pas être inutile au jeune auteur. Car si des faiseurs de systèmes, des chercheurs de « petite bête », comme on dit, crurent devoir exalter ce que son drame avait d'obscur ou de singularité cherchée, le public sut applaudir alors ce qui, du rire aux larmes, était d'humanité vraie. Dieu soit loué! Le voilà, cette fois, délaissant heureusement le sentier plein d'épines et de fossés de la curiosité des cas exceptionnels, et choisissant bravement la voie de la vérité et de

---

*Avril.* — Valgy, Mlle *Thylda.* — Bouyou, Mlle *Bernou.* — La princesse Baïkoff, Mlle *Andral.* — Thérèse, Mlle *Claudia.* — Emma Dannet, Mlle *Herval.* — Tym, *petite Prévost.*

1. Distribution.— Chim-Fang, M. *Lérand.* — Wing-Shée, M. *Maury.* — Hoo-King, M. *Prika.* — Sun-Lucy, M. *Monteaux.* — Un Chinois, M. *G. Frère.* — Un policeman, M. *Lebreton.* — Ay-Yoï, Mlle *Bernou.* — Hwah-Kwée, Mlle *Herval.* — Hoo-Chée, *petite Prévost.*

l'observation générale de la vie. Comme dans *Amoureuse*, de Georges de Porto-Riche, comme dans la *Veine* et les *Deux Ecoles*, d'Alfred Capus, Geneviève Desmieulle n'a plus la force de supporter — il y a huit ans qu'elle pleure en silence — les perpétuelles infidélités de son adoré mari. Ecrivain distingué, auteur dramatique en vogue, André est un inconscient, un « artiste »; il aime sa femme, et, au su et au vu de tout le monde — dans la vérité, comme il dit — il la trompe cruellement : c'était, hier, avec l'étoile de sa dernière pièce, ça sera, demain, avec Gysèle Dartier, une débutante de dix-huit ans, un délicieux fruit vert dont il aura la primeur. Geneviève a résolu d'en finir; elle quittera André, et, pour qu'il souffre moins, pour qu'il ne puisse plus la regretter, elle lui fera croire qu'elle s'est donnée à un autre : c'est le beau mensonge, le mensonge sublime, c'est le « masque » qu'elle met entre eux deux... De la sorte, elle l'espère du moins, il sera tout à fait délivré... André s'emporte très brutalement contre l'admirable femme, qu'il traite de « gueuse »; mais il ne sait pas trouver, pour la retenir, les sincères paroles qu'il faudrait, et, quand elle est partie, son premier soin sera de congédier l'ami très sûr — c'est Félix qu'il se nomme — dont elle a fait son loyal confident, et dans lequel il voit l'amant supposé. C'est quatre mois après la rupture, à la Riviera de Monte-Carlo, que se retrouvent, comme par hasard, les personnages de l'action. Gysèle Dartier — gentille « petite rosse », capable des plus généreux sentiments — a délica-

tement prévenu Geneviève qu'elle était toujours et seule aimée. Et, comme il a maintenant des doutes, André somme Geneviève de lui fournir, dans les vingt-quatre heures, une preuve irrécusable de la vérité de son infidélité. Prise au dépourvu, Geneviève a résolu, de peur d'être reprise, de mettre, cette fois, l'irréparable entre elle et son mari. Alors, nouveau Cyrano, le brave Félix va héroïquement chercher André, et c'est à son mari que, le prenant dans l'obscurité pour Félix, Geneviève dévoilera le fond de son cœur. La lumière se fait : à genoux, André implore son pardon — accordé d'avance. Le méritera-t-il ?... Nous n'aimons pas beaucoup cette puérile substitution qui fait le dénouement. Mais à part ce presque vaudevillesque quiproquo, que de belles et bonnes choses en ces trois actes remplis de poignante vérité, empreinte, parfois, d'une douce mélancolie!...Fortement pensée, supérieurement écrite, la pièce de M. Henry Bataille peut être diversement appréciée ; elle vaut, en tout cas, la sérieuse attention de la critique, et témoigne, chez le jeune dramaturge, d'un incontestable talent d'observateur et de psychologue. — Le spectacle se complète par une piécette exotique des plus curieuses. Lérand et Maury la jouent à merveille. Elle s'appelle *Le Chat et le Chérubin*. Son action se passe dans le quartier chinois de San-Francisco. Un enfant, Hoo-Chée, est volé à ses parents par le vilain Chim-Fang, qui l'enferme dans une fosse, en compagnie des rats, et qui ne le restituera que moyennant rançon. Chim-Fang désire Ay-Yoï, sœur du petit Hoo-Chée : la rançon

sera la dot qu'il lui faut pour être agréé par la famille. Sun-Lucy est aimé de Ay-Yoï et l'aime. L'amour rend subtil : Sun-Lucy devine la cachette et trouve Hoo-Chée. A cet instant, Chim-Fang le poignarde. Mais, tout à l'heure, Wing-Shée, père de Sun-Lucy — car le deuil aussi rend subtil — découvre l'enfant séquestré, et connaît le meurtrier. Et son couteau fait justice. La pièce, dont je ne dis que l'argument, se déroule dans nn quartier suspect et pittoresque, parmi des fumeries d'opium, entre des tournées de policemen silencieux. Dans les gestes on voit la brutalité, mais aussi la fatalité. « Ce drame, écrivait Lucien Muhlfeld, est religieux, domestique et ému. Voilà le chinois que nous entendons, sans doute parce qu'il n'est que de l'anglo-chinois, du chinois de San-Francisco ».

24 MAI. — Première représentation des *Petites Jourdeuil,* comédie en quatre actes de MM. Maurice Denier et Maurice Chevalier [1]. — C'est aux matinées du jeudi, jadis instituées au Vaudeville par M. Albert Carré, que M. Maurice Denier marqua son nom parmi les jeunes auteurs de véritable talent. Avec M. Guinon, il y fit jouer les *Jobards*,

---

1. DISTRIBUTION.— Vatican, M. *Lérand.*— Lucien Desroches, M. *Maury.* — Boisjoli, M. *Gildès.* — La Brèche, M. *Numa.* — Robert Valency, M. *Monteaux.*— Jourdeuil, M. *A. Mayer* (débuts).— Maccabée, M. *Lainé.* — Gardinois, M. *Monrose.* — Marjevol, M. *Lebreton.* — Karriol, M. *Suarès.* — Fernande, Mme *Cora Laparcerie* (en représentations). — Mme Jourdeuil, Mme *C. Caron.* — Mme Castelet, Mme *Juliette Darcourt.* — Thérèse, Mlle *Bernou.* — Mme Amilcar, Mlle *Andral.* — Mme Boisjoli, Mlle *Mortet.* — Catherine, Mlle *Claudia.* — Mme Maccabée, Mlle *Viarny.* — Pauline Bouchut, Mlle *Herval.* — Mme de Veulettes, Mlle *Jasmy* (débuts).

dont la dernière scène était exquise, dont les trois actes témoignaient un goût très rare de vérité et de mesure. Et, seul, il y donna les *Gens de bien*, un drame bourgeois, très curieux et très touchant, qui alla presque aux nues. Il y a bien des qualités encore dans les *Petites Jourdeuil*, et de celles justement dont le concours est indispensable pour réussir au théâtre. M. Maurice Denier, ainsi que déjà on l'avait remarqué, est un observateur attentif et sagace, et il semble que ce soit surtout dans le dialogue scénique que son observation se fait jour avec le plus d'aisance. Ce dialogue, qui ne s'égare jamais, ou presque jamais, dans les digressions froides et encombrantes, abonde en traits vifs, pénétrants et justes. Il est, au premier chef, vivant et naturel, et il faut encore relever dans le talent du jeune auteur un dédain de l'artifice, un désir sincère de rester dans la vraisemblance et la simplicité qui sont la marque d'un esprit probe et bien portant. On l'a bien vu ce soir où, d'un bout à l'autre, la pièce qu'il nous donne en collaboration avec M. Maurice Chevalier, a été écoutée avec autant d'agrément que d'intérêt. Les « Petites Jourdeuil », Fernande et Thérèse, ont grandi dans un milieu des plus bohèmes, aussi mal gardées que possible par une mère, ancienne écuyère de cirque, et par un père que sa rosette d'officier de la Légion d'honneur et son titre de membre de l'Institut, section de musique, n'empêchent pas — au contraire! — de donner, encore et toujours, dans la galanterie. Thérèse, la plus jeune des petites Jourdeuil, a vu clair dans les flirts dont elle était ob-

sédée ; elle prendra le sage parti d'épouser un vieux peintre qui l'aime bien et la rendra certainement très heureuse. Fernande, l'aînée, est plus romanesque et plus détraquée ; ne s'est-elle pas sottement laissé séduire par un romancier bellâtre qui s'est hâté de l'abandonner pour faire de l'aventure un nouveau livre vécu : *Cœur de jeune fille*, dont les éditions s'enlèvent à vue d'œil. Fernande ne reste pas longtemps vouée à son malheureux sort. Un médecin de grande réputation, Lucien Desroches, a demandé sa main ; les fiançailles ont eu lieu ; le mariage est sur le point de se faire, quand, prise de scrupule, l'honnête Fernande avoue loyalement sa faute... Le terrible aveu décourage-t-il donc l'homme qui l'adore ? Pas le moins du monde ! Il l'épouse plus que jamais. Il l'épouse, oui, mais il ne sera son mari que de nom. Il attendra patiemment que Fernande soit guérie du troublant souvenir qu'elle a gardé de son indigne séducteur. Une rencontre avec Robert de Valency lui permet de comparer ce libertin de profession avec l'honnête homme qui a fait d'elle sa femme. Elle tombe dans les bras de son mari ; elle est à jamais guérie... C'est dans cette « cure » délicate que réside la principale action de la pièce de MM. Denier et Chevalier. Mais, sur cette action, se greffent des scènes charmantes — entre autres la déclaration du vieux peintre Vatican à la jeune Thérèse — qui, toutes, prouvent que les auteurs des *Petites Jourdeuil* ont beaucoup d'esprit, qu'ils parlent une langue nette, pure, littéraire et simple, et qu'en très habiles hommes de théâtre, ils savent

admirablement faire mouvoir et dialoguer leurs personnages. La représentation de cette très intéressante comédie d'arrière-saison nous valait un curieux début : celui de Mme Cora Laparcerie. Une intelligence supérieure ; une belle voix claire, ample, sonore ; un jeu simple et vrai ; un regard infiniment expressif ; une diction toujours juste : telles sont les précieuses qualités par lesquelles s'est distinguée la créatrice du rôle de Fernande, affirmant crânement sa place dans la comédie moderne. où eût pu paraître quelque peu dépaysée la jeune actrice de drame. M. Maury a mis au rôle du mari l'autorité, et aussi le tact qu'il fallait. M. Albert Mayer — le frère de notre Henry Mayer, du Théâtre-Français — débutait, lui aussi, dans la comédie : nous avons aimé sa mélancolique silhouette du papa Jourdeuil, le vieux « sagouin » que vous connaissez... M. Monteaux est, dans Robert de Valency, le beau « mufle » qu'ont voulu les auteurs : mais pourquoi lui avoir donné la physionomie d'un de nos plus distingués confrères?... Que dire de M. Lérand, sinon qu'il a été parfait — comme toujours du reste — dans Vatican, le vieux peintre amoureux de la jeune Thérèse, personnifiée de gentille façon par Mlle Bernou... A Mmes Cécile Caron, Juliette Darcourt, à Mlles Herval et Andral, appartiennent les épisodes : elles s'en acquittent, suivant les cas, avec beaucoup d'aisance, de fantaisie, de gentillesse et de convenance... C'est avec les *Petites Jourdeuil* que le théâtre fermait ses portes le 31 mai...

15 SEPTEMBRE. — Réouverture avec la reprise de

l'*Age ingrat*, comédie en trois actes d'Edouard Pailleron [1], précédé du *Marchand de pastèques*, pièce en un acte de MM. Elzéar et Oscar Jaïggly [2]. — L' « Age ingrat » c'est, pour les hommes, un peu ce qu'est, pour les femmes, l'âge critique. C'est la période de transition entre la jeunesse et la maturité, l'heure psychologique — et physiologique — où l'on n'est plus ce qu'on a été, où l'on n'est pas encore ce que l'on sera. C'est, pour le célibataire Lahirel, le moment où il est forcé d'enrayer et d'adopter la situation d'homme à marier; pour Fondreton, homme marié trop jeune, c'est le moment où, las du ménage, il aspire à cascader; pour M. de Sauves, mari séparé de sa femme, le moment où sa maîtresse n'en veut plus, et où sa femme n'en « reveut » pas... Tel est le point de départ de cette comédie qui déjà — cela se voit du reste — date de près de vingt-cinq ans. Son point d'arrivée, c'est naturellement le mariage de Lahirel, le raccommodement de M. et Mme de

---

1. Distribution. — Désaubiers, M. *Lérand*. — Baptiste, M. *Gildès*.— Lahirel, M. *Paul Numa*.— Fondreton, M. *Tréville* (débuts). — Riballi, M. *Baron fils*. — De Freslay, M. *Monteaux*. — De Sauves, M. *Albert Mayer* (débuts). — Touzé, M. *Lainé*.— Joë, M. *Monrose*.— Le docteur, M. *Prika*. — Benoit, M. *Baudoin* (débuts). — Un ouvrier, M. *Pellerin*. — Un domestique, M. *Coquillon*.— De Herler, M. *Leclerc*.— Le colonel, M. *Suarès*.— Comtesse Julia Wacker, Mlle *Marcelle Lender* (en représentations).— Mme Hébert, Mme *Cécile Caron*.— Geneviève, Mlle *Jeanne Bernou*. — Henriette Fondreton, Mlle *Jeanne Lion* (débuts). — Berthe de Sauve, Mlle *Litty Bossa* (débuts).— Princesse Olgorouzoff, Mlle *Viarny*. — Miss Arabella, Mlle *Paule Herval*. — Lizzy, Mlle *Lebrec*. — Arthur, *Petite Prévost*. — Baronne Bruner, Mlle *Lerville*.

2. Distribution. — Ramdan ben Ramdan, M. *Gildès*.— El Hadj Salah ben Hassin, M. *Albert Mayer*. — Ahmed Boubaker, M. *Marié de L'Isle* (débuts). — Ali, M. *Lainé*. — Abdallah ben Attig, M. *Prika*. — Messaouda, Mlle *Paule Herval*.

Sauves, le retour de Fondreton au bercail matrimonial. Entre l'exposition et le dénouement se place un acte qui, en 1878, fut le clou où s'accrocha le succès de la pièce : qui le dirait aujourd'hui ?... Cet acte se passe chez la comtesse Julia Wacker. Femme honnête ? Oh ! non. Cocotte ? Non plus. « Etrangère ». Vous m'entendez. C'est un de ces milieux exotiques, tapageurs, endiablés, à la fois cossus, interlopes, fantaisistes et bohèmes où l'on trouve de tout et de toutes sortes de gens. C'est l'olla-podrida, la salade russe de la société. Ce deuxième acte, qui, à la dernière reprise, paraissait encore très brillant et très amusant, se termine par une scène fort bien faite entre l'américaine et M^me^ de Sauves. Le malheur est que cette scène, tant de fois refaite depuis, ne paraît aujourd'hui rien moins que nouvelle... Elle est pourtant très joliment jouée par M^lle^ Marcelle Lender, héritant du rôle de Julia Wacker qui fut un des grands succès d'Aimée Tessandier, et par une brune débutante, M^lle^ Litty Bossa, de belle voix et de diction sûre, dont l'éducation artistique fait grand honneur à son professeur M. Leitner. Autre début intéressant : celui de M. Tréville, que nous applaudissions naguère à l'Athénée dans *Madame Flirt*. Dommage que le rôle de Fondreton, que créa Saint-Germain et que reprit Jolly, ne lui convienne que très imparfaitement. Donnons à M. Tréville le temps de s'acclimater au Vaudeville : il a bien assez de talent pour y faire bientôt sa place. Souhaitons à M. Albert Mayer d'y faire aussi la sienne, et rendons justice aux efforts de MM. Lé-

rand et Paul Numa, de Mmes Cécile Caron et Jeanne Bernou. C'est surtout en vue de ses soirs d'abonnement que M. Porel a ressuscité cette comédie assurément un peu vieillotte...

13 OCTOBRE. — Première représentation de *Sa Maîtresse*, pièce en quatre actes de M. Henry Bauër[1], précédée de la *Visite de Maman*, comédie en un acte de M. W. Canaple[2]. — C'est le sensationnel début au théâtre d'un de nos confrères bien connus, qui, pendant longtemps — parfois même avec quelque sévérité — exerça les fonctions de critique dramatique, très en avant et toujours le premier sur la brèche. Ce début est-il un coup de maître? Non, certes, et je le déclarerais ici que M. Henry Bauër lui-même n'en croirait pas un mot, et n'y verrait guère que l'amicale et inutile flatterie d'un vieil et bon camarade. Disons seulement — le compliment a sa valeur — que volontairement un peu dure et un peu sèche — *Sa Maîtresse* atteste tout d'abord un véritable écrivain — puis, un auteur dramatique, capable de bientôt

1. DISTRIBUTION. — Rynette Duglar, Mlle *Blanche Toutain* (rentrée).— Blandine, Mme *Cécile Caron*. — Mme Toureau, Mme *Juliette Darcourt* (rentrée).— Marthe Jourdan, Mlle *Rébecca Félix* (débuts).— Raymonde, Mlle *Paule Herval*. — La concierge, Mlle *Le Brec*. — Mme Malher, Mlle *Netza*. — Mme Tategrin, Mlle *Bellia*.— Rémy Frémont, M. *Lérand*. — Lefoy, M. *Gildès*. — Guédon, M. *Paul Numa*. — Un passant, M. *Baron fils*. — Julien de Lormel, M. *Albert-Mayer*. — Stéphen Doyère, M. *Marié de L'Isle*. — Kellerman, M. *Lainé*. — Tritural, M. *Monrose*. — Le cocher, M. *Baudoin*. — Treffiagat, M. *Prika*. — François, M. *Coquillon*.

2. DISTRIBUTION. — Marthe, Mlle *Suzanne Avril*. — Mme Denoyelle, Mme *Juliette Darcourt*. — Georges, M *Tréville*. — Un domestique, M. *Coquillon*.

s'imposer au grand public. Que lui manque-t-il donc pour faire une bonne pièce? Pas grand'chose sans doute : avec une psychologie moins sommaire, un peu plus de légèreté et moins de poncifs, elle constituerait pour tous un attrayant spectacle; telle qu'elle, elle nous a personnellement et sincèrement intéressé de très vive façon. L'histoire qu'elle nous conte est assez simple; j'oserai dire qu'elle l'est presque trop... Avec une maîtresse dont l'âme est noble et vaillante, Julien de Lormel a pu traverser dans la lutte pour la vie, de cruels moments. Lancé dans les affaires pour lesquelles il ne semble, d'ailleurs, posséder aucune espèce d'aptitudes, il s'éprend follement d'une jolie divorcée, Rynette Duglar, assez riche pour s'offrir un beau nom, qu'elle paiera de son argent en l'épousant. Julien, envoûté par cet amour, abandonne la pauvre Marthe, sa maîtresse, et devient le mari de Rynette. Mais bientôt celle-ci le trompe effrontément avec un jeune professionnel de la galanterie, et quand, sachant tout, il veut la chasser de chez lui, il s'aperçoit qu'il n'en a pas même le droit : la maison, comme la fortune, appartiennent par contrat à sa coquine de femme. Le voilà complètement ruiné, lâché par son associé, qui a pu prendre la fuite en emportant les derniers fonds, seul responsable devant le tribunal qui le condamne, sous bénéfice de la loi Bérenger. Réduit alors à la plus noire misère, il est charitablement recueilli par la douce Marthe, qui, n'ayant décidément pas de rancune, n'a jamais cessé de l'aimer. Et comme, autrefois, il l'a relevée, c'est à son tour

de le relever... Marthe est redevenue simple ouvrière, espérons que Julien finira, lui aussi, par trouver un métier. M. Albert Mayer qui « se fait » — nous l'avions prédit — donne bien à l'amant de Marthe, au mari de Rynette, l'aspect de l'être veule qu'est Julien de Lormel. Rynette Duglar servait d'heureuse rentrée à Mlle Blanche Toutain, la très prenante Yvette de Maupassant. Sous les traits de Marthe Jourdan, nous avons eu le plaisir de faire connaissance avec une jeune artiste, Mlle Rebecca Félix, qui a de qui tenir — étant la nièce de la grande Rachel — et qui n'avait encore paru sur aucune scène. La débutante est intelligente et a montré de très sérieuses qualités dramatiques ; il lui reste à assouplir une voix que déparent trop souvent de rauques intonations. Aimables et charmantes, comme toujours, Mmes Juliette Darcourt et Cécile Caron ; l'une excelle dans les jeunes mères évaporées ; l'autre, dans les domestiques fidèles jusqu'au sacrifice. Au parfait Lérand est échu un rôle d'ami, dont la tâche principale consiste à débiter, sur le dur métier de « pion », une tirade sociale qui ne sort guère des lieux communs. Très loin de la banalité, au contraire, et tout à l'honneur de M. Bauër, sont deux très jolis rôles : celui du beau Stephen Doyère, tombeur de femmes « à la Chambige », et celui de l'original Passant, qui vient mettre son mot farceur dans la vente du premier acte : histoire d'embêter les marchands de la bande noire. L'un et l'autre rôle, fort bien tenus par MM. Marié de l'Isle et Baron fils, ont admirablement porté sur le

public et amené, dans cette soirée plutôt sombre, une claire impression de gaîté.

24 OCTOBRE. — Reprise de la *Course du Flambeau*, pièce en quatre actes de M. Paul Hervieu[1]. — Voici Mme Réjane enfin revenue de sa grande tournée du Brésil et de l'Amérique du Sud — ô les chaudes ovations de Rio-de-Janeiro ! — et son retour nous a valu la remise au répertoire de l'âpre et cruelle, de la belle et forte pièce de M. Paul Hervieu, la *Course du flambeau* — aussi belle, vraiment, qu'une tragédie antique, dont elle a la grandeur, et qui, à l'origine, n'avait pas obtenu, ce nous semble, le grand succès qu'elle méritait si bien. Plus encore que le premier soir, en ce rôle de mère où elle paraît gravir tout le calvaire de la douleur et des abnégations, l'admirable Réjane a remué toute la salle et fait couler les larmes des spectateurs en en versant elle-même de véritables. A la fin du troisième acte, quatre superbes corbeilles de fleurs ont été apportées à la triomphatrice, saluant aimablement au millieu des fleurs. Bravo, Réjane, et bravo aussi, Mme Daynes-Grassot, si parfaite de vérité et de simplicité !...

---

1. DISTRIBUTION. — Maravon, M. *Lérand*. — Stangy, M. *Gaston Dubosc*. — Didier Maravon, M. *Paul Numa*. — Le docteur, M. *Albert Mayer*. — Jirbin, M. *R. Monteaux*. — Le guide, M. *Monrose*. — Gribert, M. *Baudoin*. — Constant, M. *Prika*. — Sabine Revel, Mme *Réjane*. — Mme Fontenais, Mme *Daynes-Grassot*. — Mme de Ponthionne, Mme *Juliette Darcourt*. — Marie-Jeanne, Mlle *Bernou*. — Jenny, Mlle *Viarny*. — Léonie, Mlle *Paule Hervat*. — Mme Gribert, Mlle *Yetza*. — Béatrice, Mlle *Yvelin*.

Mme Réjane devait donner, avant de faire une nouvelle création, dix représentations de la *Course du Flambeau*, dix de *Sapho*, autant de *Madame Sans-Gêne*...

1er NOVEMBRE. — Reprise de *Sapho*, pièce en cinq actes d'Alphonse Daudet et Adolphe Belot[1].

10 NOVEMBRE. — Reprise de *Madame Sans-Gêne*, pièce en quatre actes, dont un prologue, de MM. Victorien Sardou et Emile Moreau[2].

28 NOVEMBRE. — Première représentation du *Joug*, comédie en trois actes de M. Albert Guinon et de Mme Jeanne Marni[3]. — De la très heureuse collaboration de deux écrivains de race : Albert Guinon, le puissant dramaturge du *Partage*, et

---

1. DISTRIBUTION. — Déchelette, M. *Gaston Dubosc*. — Jean Caussin, M. *Grand*. — Césaire, M. *Gildès*. — M. Hétéma, M. *Baron fils*. — Caoudal, M. *Albert Mayer*. — De Botter, M. *R. Monteaux*. — La Borderie, M. *Monrose*. — Le père Legrand, M. *Prika*. — Fanny Legrand, Mme *Réjane*. — Mme Hétéma, Mme *Daynes-Grassot*. — Irène Vitalis, Mlle *Jeanne Bernou*. — Divonne, Mlle *Viarny*. — Francine, Mlle *Paule Herval*. — Alice Doré, Mlle *Harley*. — Rosario Sanchez, Mlle *Netza*. — Le petit Joseph, *la petite Deylia*.

2. DISTRIBUTION. — Fouché, M. *Lérand*. — Le maréchal Lefebvre, M. *Gaston Dubosc*. — Napoléon, M. *Chautard*. — De Neipperg, M. *Grand*. — Despréaux, M. *Gildès*. — De Saint-Marsan, M. *Paul Numa*. — Cop. M. *Baron fils*. — Savary, duc de Rovigo, M. *Albert Mayer*. — De Lauriston, M. *R. Monteaux*. — Canouville, M. *Marié de L'Isle*. — Vabontrain, M. *Lainé*. — Jasmin, M. *Monrose*. — Constant, M. *Prika*. — Leroy, M. *Baudoin*. — Arnault, M. *Pellerin*. — Catherine, Mme *Réjane*. — La reine Caroline, Mlle *Suzanne Avril*. — Julie, Mlle *Jeanne Bernou*. — La princesse Elisa, Mlle *Viarny*. — Toinon. — Mlle *Paule Herval*. — La Roussotte, Mlle *Jane Lion*. — Mme de Bulow, Mlle *Harlay*. — Mme de Rovigo, Mlle *de Gaby*. — Une femme de chambre, Mlle *Lebrec*. — Une dame d'atours, Mlle *Netza*. — Mme de Talhouët, Mlle *Saint-Aghan*.

La série des dix représentations annoncées produisait de telles recettes qu'on décidait d'en donner dix autres encore, après quoi la pièce, si populaire, de MM. Victorien Sardou et Emile Moreau, devait prendre rang dans le répertoire du Vaudeville et alterner, au moment voulu, avec un spectacle nouveau.

3. DISTRIBUTION. — Henri Courtial, M. *Gaston Dubosc*. — Jacques Arrivel, M. *Grand*. — Gustave, M. *Baron fils*. — Juliette Gambier, Mme *Réjane*. — Mme Armandine Gambier, Mme *Daynes-Grassot*. — Mme de Brauver Mlle *Suzanne Avril*. — Anna Rompel, Mlle *Jeanne Bernou*. — Elise Verveine, Mlle *Paule Andral*. — Rosalie Cernoau, Mlle *Stella Viarny*. — Maria, Mlle *Paule Herval*.

Mme Jeanne Marni, dont nous applaudissions naguère la si curieuse *Manoune*, il ne pouvait naître qu'une œuvre originale et forte : les deux premiers actes du *Joug* sont absolument remarquables. Henri Courtial est un viveur un peu fatigué. Content d'avoir liquidé la femme du monde et la « grue » qui encombraient sa vie de fêtard, il songe à relayer — relayer n'est pas dételer — quand il a la visite d'une ancienne connaissance du quartier Latin, Armandine Gambier — l'amie d'une de ses anciennes amies — modestement devenue loueuse de chaises à l'église Saint-Eusèbe. Armandine a une fille, Juliette, qu'elle a élevée tant bien que mal et fait entrer au Conservatoire — ce Conservatoire qui ne conserve rien du tout, et où, même, elle a perdu son seul trésor, — séduite et bientôt abandonnée par un ténor bellâtre, son camarade de classe. Juliette a lâché l'art et s'est réfugiée dans la couture, mais, à la veille de ses vingt et un ans, elle a signifié à sa mère sa résolution bien arrêtée de quitter l'aiguille. Ah ! si elle pouvait trouver une liaison sérieuse qui lui éviterait de « courir » ainsi qu'a couru sa mère toute sa pauvre vie ! Armandine a songé alors à Henri Courtial, qui a tant de relations, et qui, peut-être, pourrait lui dénicher, parmi ses amis, le « collage » sérieux. Courtial reçoit Juliette, et comme la petite lui paraît drôle — très drôle, en effet — il la garde. Mais, avant d'en faire sa maîtresse, il a l'idée de la décrasser, de la dresser égoïstement à son usage particulier. Juliette, très docile, profite des leçons. Elle sera bientôt à point... Alors une ambition lui vient :

pourquoi ne se ferait-elle pas épouser? Et lorsque Henri croit le moment venu de cesser d'être platonique, elle se refuse. Elle ne sera à lui que pour le bon motif... « Tu veux devenir ma femme : c'est à se tordre ! s'écrie Henri. Jamais de la vie ! » — « Ne dites pas *non* tout de suite, répond la fine mouche, dites seulement que vous réfléchirez ». Henri ne dit rien, mais il réfléchit tout de même, car, lorsque le rideau se relève sur le troisième acte, ils sont mariés depuis un an. Triste ménage, en vérité, où non contente d'imposer à son mari sa digne mère et ses petites amies d'autrefois, Juliette se laisse bientôt surprendre dans les bras de Jacques, l'infâme parasite que, pris de pitié pour un ancien camarade malheureux, Courtial n'a pas craint de recueillir. Mais, après avoir chassé le misérable, Henri ne pourra s'affranchir du terrible « joug », et il n'aura pas la force de se séparer de la créature qui l'a pris tout entier par les sens ; il restera le mari de Juliette, trompé par elle... Pour la posséder, il supportera tout... A cette belle comédie, si profondément vécue, nous eussions voulu une fin plus noble, en un mot plus « psychologique » que « physiologique ». Il reste, quoi qu'il en soit, une pièce extrêmement audacieuse et finement spirituelle, amère et cruelle autant qu'elle pouvait l'être — on dirait parfois une épave de l'ancien Théâtre-Libre — mais d'une superbe sobriété de touche et d'une rare discrétion dans le dialogue, un modèle de juste observation et de vérité poignante. Peut-être la maligne et ambitieuse Juliette ne nous faisait-elle pas prévoir une femme aussi perverse, une aussi fieffée

« rosse »; mais il lui fallait se venger de l'humiliation subie lors de son « dressage », et c'est pitié de voir tomber « sous le joug » celui-là même — il n'était vraiment pas de force ! — qui avait voulu l'imposer... L'interprétation, c'est tout dire, est à la hauteur de l'œuvre. Le rôle de Juliette Gambier restera l'une des plus étonnantes créations de Mme Réjane, et voilà pour elle une sensationnelle rentrée dans ce Paris qui l'aime autant qu'elle peut l'aimer. Extraordinaire de jeunesse au premier acte, elle a justifié le mot de Jacques, devant cette quasi « mineure »: — « Non, je craindrais la cour d'assises ». Et, quant à la façon dont elle a joué la scène du second acte : « Dites avec moi : je réfléchirai... » je ne trouve pas d'épithète : cela tient littérallement du prodige, — prodige de naturel et de vérité. — M. Gaston Dubosc, lui fut un partenaire de réelle valeur. Il a bien montré la pénible déchéance du malheureux Courtial. Il a rendu la scène de violence avec un saisissant réalisme. En mère Gambier — rôle scabreux s'il en fût ! — Mme Daynes-Grassot a été parfaite, comme toujours, et pittoresque à souhait. Autre ingrat personnage, celui de Jacques, le pique-assiette, le bon raté, toujours à la piste d'une affaire qui n'aboutit pas : « Quand elle n'est pas pratique, on dit qu'elle n'est pas nouvelle; quand elle est nouvelle, elle n'est pas pratique. » M. Grand a sauvé le rôle à force de tact et de mesure.

C'est sur le succès du *Joug* — sur lequel venait se greffer, à l'occasion des fêtes de Noël et du jour de l'An, quelques représentations de *Madame*

*Sans-Gêne* — que le Vaudeville terminait l'année, résumée dans le tableau suivant :

| | NOMBRE d'actes | DATE de la 1re représ. ou de la reprise | NOMBRE de représent. pendant l'année |
|---|---|---|---|
| *Bébé*, comédie | 3 | » | 10 |
| *1807*, comédie | 1 | » | 10 |
| *Le Voyage de M. Perrichon*, comédie | 4 | 9 janv. | 27 |
| *Le Petit Voyage*, comédie | 1 | 9 janv. | 117 |
| **La Passerelle*, comédie | 3 | 31 janv. | 92 |
| **Le Masque*, comédie | 3 | 24 avril | 33 |
| **Le Chat et le Chérubin*, pièce chinoise | 1 a. 3 p. | 24 avril | 41 |
| **Les Petites Jourdeuil*, comédie | 4 | 24 mai | 9 |
| *L'Age ingrat*, comédie | 3 | 15 sept. | 31 |
| **Le Marchand de pastèques*, pièce | 1 | 15 sept. | 31 |
| **Sa Maîtresse*, pièce | 4 | 13 octob. | 12 |
| **La Visite de Maman*, comédie | 1 | 13 octob. | 49 |
| *La Course du flambeau*, pièce | 4 | 23 octob. | 9 |
| *Sapho*, pièce | 5 | 1er nov. | 12 |
| *Madame Sans-Gêne*, pièce | 4 | 10 nov. | 22 |
| **Le Joug*, comédie | 3 | 28 nov. | 38 |

# THÉATRE DES VARIÉTÉS[1]

La précédente année avait été celle de la *Veine*. L'année 1902 sera celle des *Deux Écoles* (Alfred Capus, *for ever !*) dont le succès durera cinq mois, sur neuf à peine pendant lesquels le théâtre reste habituellement ouvert.

La 50e représentation de la très amusante *Revue des Variétés* de MM. Gavault et Vély s'était donnée le 23 janvier[2] : c'est le 28 février qu'avait lieu la première représentation des *Deux Écoles*, comédie

1. — Directeur : M. Fernand Samuel ; Secrétaire général : M. Jules Brasseur.

2. — Sans rien perdre de ce qui faisait sa vogue, la *Revue des Variétés* avait gagné quelques scènes nouvelles qui ne pouvaient nuire à son légitime succès. C'était le rondeau sur l'*Œuvre des Trente ans de théâtre* de notre ami Adrien Bernheim, fort bien chanté par Mlle Lanthenay ; la *Terre*, racontée de façon désopilante par Mlle Lavallière, personnifiant La Trouille ; la parodie amusante, un peu longue peut-être, de *Madame Flirt*, et la blague de bonne guerre de l'heureux directeur Deval, accapareur de théâtres... Et puis on applaudissait toujours Méaly, entrainante Eurydice ; Albert Brasseur, dont la tête en bonne de M. Duquesnel était vraiment impayable ; Prince, en M. Claretie, dont les « Merci ! Merci ! » étaient repris en chœur par tout le poulailler. Disons enfin que la *Revue des Variétes* avait conquis la province, et, qui plus est, le Midi lui-même. Toulouse, la capitale de la France méridionale, montait au théâtre des Variétés — ce qui permettait de conserver le titre intact — la capiteuse et spirituelle revue de MM. Paul Gavault et Adrien Vély. C'était là, n'est il pas vrai ? un fait sans précédent.

en quatre actes de M. Alfred Capus[1]. — La « veine » continue. Voici encore, signée Alfred Capus, une comédie exquise, charmante, vivante, si vivante qu'on dirait à peine : « C'est une comédie ! » tant le spectateur vit avec les personnages, tant la rampe disparaît, s'éteint, laissant la confusion se faire entre celui qui écoute et celui qui agit en une communauté de sensations intimes. O l'adorable et séduisant théâtre, au dialogue de réelle vérité, sans recherche de mots, et où, de lui-même, naît cet esprit qui jaillit de la situation, expression pittoresque d'une pensée, éclosion d'une formule que nous avons sur les lèvres, et que l'auteur dramatique, notre traducteur, précise pour nous. Sans amertume, ni rosserie, d'une légèreté délicieuse, d'une bonne grâce infinie, d'une philosophie tout aimable, d'un ironisme courtois qui effleure et chatouille sans jamais écorcher, tel est ce simple roman, sans complications d'aucune sorte. Rien du casse-tête chinois, une action primitive, suffisante pour enchaîner les déductions. Une action, en est-ce même une dans le sens absolu du mot?... Peu importe si, dans cette salle comble du tout Paris intellectuel et élégant, les quatre actes rapi-

1. Distribution. — Joulin, M. *Baron*. — Edouard Maubrun, M. *Brasseur*. — Le Hautois, M. *Guy*. — Molitor, M. *Em. Petit*. — Serquigny, M. *Prince*. — Brévannes, M. *Demey*. — Le gérant, M. *Perrin*. — Henriette, Mlle *Jeanne Granier*. — Mme Joulin, Mme *Marie Magnier*. — Estelle, Mlle *Lavallière*. — Mme Bréneuil, Mlle *Lanthenay*. — Clémence, Mlle *Brésil*. — Laure, Mlle *Desprez*. — Louise, Mlle *Dorlhac*.

Dans les premiers jours du mois d'avril, M. Baron, momentanément indisposé, sera remplacé dans le rôle de M. Joulin, par M. André Simon.

La triomphante comédie de M. Capus, dont la 50e représentation se donnera le 13 avril, en matinée, était précédée d'un acte de M. Léon Abric et René Millaud, intitulé : *La Baronne a des scrupules*.

des de l'historiette prise sur le vif ont triomphé comme avait triomphé la *Veine* et si cette « petite chose » a été, ce premier soir et doit être, par la suite, un « très grand succès » ! Ajoutons, pour compléter le bref avant-propos de ces notes au jour le jour, que les *Deux Écoles* sont ornées d'une interprétation absolument supérieure, et admirons, en cette rare perfection, le degré de réalité auquel sont arrivés tous les interprètes de M. Capus, chacun d'eux ne « jouant » pas un personnage, mais « étant » le personnage qu'il joue, pris sur « le fait » de la vie réelle. Ce ne sont pas là des artistes du théâtre des Variétés, ce sont des gens qui sont « chez eux » : remercions-les de vouloir bien nous admettre dans leur intimité... Prions-les de nous excuser, si nous racontons ce qu'ils y font... Mme Henriette Maubrun est mariée depuis sept ans, et voilà sept ans qu'elle n'a jamais cessé d'être trompée : ce n'est pas qu'Edouard ne soit pas le plus gentil garçon du monde, mais, comme mari, il n'est pas possible... C'est plus fort que lui, il n'a pas la force de résister à l'occasion, et, comme il y a des circonstances dans la vie où, sous peine d'avoir l'air imbécile, il faut « marcher », Edouard « marche » tout le temps... Henriette a d'abord pleuré, elle a pardonné, tant qu'elle a pu compter; elle ne peut plus compter aujourd'hui, elle n'a plus le courage de lutter, elle en a assez, elle est résolue à divorcer. — « Le divorce ! lui dit sa mère, Mme Joulin, c'est le gâchis. Que ne fais-tu comme moi ? Une dédaigneuse ignorance, il n'y a rien de tel pour être

heureuse. Ton père passe pour le modèle des maris, par la raison bien simple que je n'ai jamais appronfondi sa conduite. Et pourtant... Je ne lui demande même pas le nom de la jeune femme avec laquelle il causait, il n'y a pas huit jours, au coin du faubourg Poissonnière... » — « Oh ! si l'on peut dire, répond Joulin, la femme de mon relieur... » Et le beau-père morigène son gendre : la fidélité de l'homme, c'est la prudence ; etc. Maubrun donne sa parole d'honneur de faire son possible pour être plus raisonnable. Mais le naturel reprend vite le dessus, Joulin lui a adressé — car il est avocat — Estelle, la petite femme du relieur, qu'abandonna son mari, et qui, elle aussi, désire divorcer ; il ne peut résister au désir de lui dire combien il aime « ses yeux qui changent » et lui offre bientôt la situation que Joulin avait promis de lui trouver lui-même... Estelle accepte. Elle avait rêvé d'être honnête. Le destin en a décidé autrement. Elle est devenue fataliste, et croit à l'avenir prédit par une chiromancienne. Elle est « partie pour les aventures » ; elles les attend... Quelques mois séparent le second acte du premier : le divorce a été prononcé entre M. et Mme Maubrun. Nous voici chez Prunier, où le hasard d'un même salon de restaurant fait dîner, à une table, Edouard et sa maîtresse Estelle ; à une autre, Henriette et son père et sa mère : on doit aller finir la soirée à l'Opéra-Comique en compagnie de l'ami Le Hautois, le vertueux et austère conseiller d'État, avec lequel Henriette a promis de prochainement convoler : avec celui-là du moins elle sera tranquille. Et, tan-

dis qu'Estelle est allée dans un cabinet voisin dire bonsoir à des amis, la confusion des deux additions permet qu'Edouard adresse familièrement la parole à M. Joulin, et vienne cordialement serrer la main de son ex-femme. La scène est exquise, — si naturelle et si vraie ! — Piquante, tout d'abord, elle devient amusante au possible avec l'entrée de Le Hautois, justement ébahi de l'incorrection. Ce n'est pas sans une véritable émotion qu'on revoit un homme qui vous a rendue malheureuse : Henriette pense d'autant plus à Edouard que, pour bien dire, elle ne l'a jamais oublié. Aussi, quand, par le fait d'une ruse de M. Joulin, qui a « son idée », elle se trouve seule avec lui dans la salle d'armes où il vient de tirer quelques coups de fleuret avec son ancien beau-père, la voyons-nous bien près de se laisser glisser entre ses bras... Mais qu'allait-elle faire ?... N'a-t-elle donc pas assez souffert de l'infidèle ?... Elle se reprend à temps : elle épousera Le Hautois, puisqu'il le faut... Eh bien ! non ! elle ne l'épousera pas, car — ses idées en sont toutes renversées — elle le surprend embrassant Estelle, cette fine mouche qui, lâchée par Edouard, a jugé prudent de venir lui dire qu'elle l'aimait... Monsieur le Conseiller aura, vraiment, bien de l'agrément... — « Puisqu'ils sont tous les mêmes, pense Henriette, ça n'était pas la peine de changer ! » — « Et s'il faut être trompée, ajoute Edouard, autant que ça soit par quelqu'un qui en a l'habitude ! » M. et Mme Maubrun reprendront donc la vie commune : telle est la fin, très morale et à demi-consolante, de l'aven-

ture. Aventure banale, si vous voulez; mais il y a « la manière » : M. Alfred Capus sait, d'un rien, faire une pièce charmante, absolument charmante d'un bout à l'autre. Nous avons, dans une phrase générale, dit la vie que donne la merveilleuse interprétation des Variétes à ce conte à fleur de peau. Rendons hommage à Jeanne Granier, incomparable comédienne : avec elle, rien de factice, c'est la nature même. Délicieuse aussi, Marie Magnier, en Mme Joulin; exquise, Mlle Lavallière, en cette petite grue d'Estelle. Et Brasseur, et Baron, et Guy, ne se sont-ils pas plus que parfaits? Enfin, chez M. Fernand Samuel, la mise en scène est toujours artistique et soignée. Ici, il y quatre décors, admirablement appropriés au milieu dans lequel se déroule la comédie « vécue » de M. Alfred Capus [1].

---

1. — A la fin du mois de mars, la 9e Chambre correctionnelle, présidée par M. Pujet, s'occupait du procès auquel avait donné lieu l'accident survenu au théâtre à l'une des dernières répétitions de la *Revue des Variétés*, de MM. Adrien Vély et Paul Gavault. L'instruction n'ayant retenu comme pénalement responsable que le chef machiniste Bruder, dont l'imprudence fut la cause involontaire de l'accident, le directeur M. Samuel, ne figurait au procès qu'à titre de civilement responsable, ayant été assigné par M. Lassouche et Mlle Delys, qui lui réclamaient, le premier, une somme de 60,000 francs à titre de dommages-intérêts, la seconde, une provision de 20,000 francs, l'état actuel de sa santé ne permettant pas, au dire des médecins, d'apprécier encore les conséquences de l'événement dont elle avait été victime. Me Massot a ensuite présenté la défense du chef machiniste Bruder : le défenseur rejette sur le directeur, M. Samuel, toute la responsabilité de l'accident. Puis Me Maurice Tézenas a pris la parole au nom de M. Samuel : il réfute tout d'abord les dépositions qui tendaient à faire croire à une faute de la part de son client : « A la vérité, dit-il, tout le monde, M. Samuel, les auteurs, les artistes, le chef machiniste, M. Bruder lui-même croyaient le décor solide : tout le monde s'y est promené. Il y a une part de malheur dont il faut très largement tenir compte, car dans les théâtres de pareilles erreurs sont quotidiennes, mais, fort heureusement, les accidents sont rares. » Me Tézenas a terminé par quelques mots d'une pitié attendrie sur le pauvre vieux comédien Lassouche, et en discutant —

Le 14 juin, le théâtre avait fermé ses portes, pour la clôture annuelle, avec les *Deux Ecoles*[1].

---

très largement — les prétentions des deux parties civiles. Après une assez longue délibération, le tribunal a prononcé un jugement condamnant M. Bruder à 200 francs d'amende, à une provision de 10,000 francs à Mlle Delys, et de 8,000 francs à Lassouche, et commettant les docteurs Descoux et Gérard-Marchant pour procéder à une expertise sur l'état définitif des deux victimes.

L'affaire de l' « accident des Variétés » revenait devant le tribunal à la fin du mois de juin. Bien qu'ils eussent déjà obtenu une condamnation à dommages-intérêts contre le chef machiniste Bruder, condamnation dont le directeur, M. Samuel, avait été déclaré civilement responsable, M. Lassouche et Mlle Delys avaient assigné ce dernier devant la 9e Chambre estimant que sa responsabilité pénale avait été engagée. M. Samuel pouvait opposer l'exception de chose jugée : M. Lassouche et Mlle Delys avaient, en effet, déjà obtenu une satisfaction civile, la seule à laquelle ils avaient légitimement droit. Le directeur des Variétés préférait aborder le fond du débat, saisissant l'occasion d'établir définitivement la réalité des faits. Les dépositions de MM. Claretie, administrateur de la Comédie-Française, Gailhard, directeur de l'Opéra, Porel, directeur du Vaudeville, et Rochard, directeur du Châtelet, étaient venues démontrer au tribunal que M. Samuel ne pouvait être rendu responsable de la solidité d'un praticable que, seul, le chef machiniste était en mesure de constater. Après avoir entendu Mes Decori et Mach pour les parties civiles et Me Maurice Tézenas pour M Samuel, le tribunal rendait le jugement suivant : « Attendu que le tribunal, par son jugement du 27 mars dernier, a décidé que l'accident dont avaient été victimes le sieur Bouquin de Lassouche et la demoiselle Delys avait été causés par l'imprudence du chef machiniste Bruder, et a condamné ce dernier à 200 francs d'amende ; Attendu que le sieur Bouquin de Lassouche et la demoiselle Delys ont assigné directement devant le tribunal le sieur Samuel, directeur du théâtre des Variétés, et demandent au tribunal de dire que la responsabilité pénale de ce dernier est engagée ; Attendu que les débats n'ont établi à la charge de Samuel *aucune imprudence personnelle ;* qu'il ressort, au contraire, des nouveaux témoignages recueillis, qu'au moment où les essais de figuration ont eu lieu, Bruder était présent sur la scène, qu'il y a été vu par le sieur Petitdemange. dit Prince, par la demoiselle Ziska, la demoiselle d'Orlac, la demoiselle Saulier, qui lui a même adressé la parole ; par les sieurs Garnier, Simon et Gavault, — que dans ces conditions la responsabilité pénale de Samuel n'est nullement établie ; Le renvoie des fins de la plainte sans dépens, et condamne les parties civiles aux dépens. »

1. — Le 26 avril, les *Deux Ecoles*, passant la frontière, étaient applaudies au théâtre des Galeries-Saint-Hubert, de Bruxelles, avec Mlle Thomassin, accompagnée de ses camarades des Variétés : MM. Prince, Emile Petit, André Simon, Mmes Lucie Wilhem et Lacombe.

Le 10 juin, l'aimable pièce de M. Capus partait avec la « tournée Bras-

29 SEPTEMBRE. — Réouverture avec les *Deux Ecoles*[1]. — De nouveau le public a fait fête à la jolie pièce de M. Alfred Capus, toute remplie de charme discret, de grâce émue, d'esprit alerte et d'observation bienveillante. Ce n'est pas, comme on l'a dit, qu'il y ait rien d'absolument nouveau dans le sujet qui a inspiré ces quatre actes si vifs, si spirituels, si séduisants. Deux époux qui divorcent, puis, après quelques mois de séparation, s'aperçoivent qu'ils n'ont jamais cessé de s'aimer et reprennent l'existence commune, n'est-ce point là quelque chose de bien banal, au fond, de bien mince, de bien ténu? Oui, mais il y a « la manière » de rendre attrayantes les choses les plus simples, en apparence, de faire parcourir au spectateur, comme promenade nouvelle, des sentiers quelque peu battus, et M. Capus excelle dans cet art, où il faut infiniment de talent. Avec Jeanne Granier, avec Albert Brasseur, avec Marie Magnier, avec Guy, qui a fait de Le Hautois une composition si facétieusement magistrale, les *Deux Ecoles* ont retrouvé leur incomparable interprétation d'il y a six mois. Il semble que Baron ait voulu ajouter encore quelque chose à son rôle de M. Joulin.

---

seur ». MM. Albert et Jules Brasseur, emmenant avec eux vingt-deux personnes, allaient donner la primeur des *Deux Ecoles* aux grandes villes de France, de Suisse, d'Espagne et d'Alsace-Lorraine.

En cent représentations, la pièce avait fait entrer dans la caisse des Variétés plus de 700,000 francs; soit 50,000 francs de plus que la *Veine*.

1. — Sauf les rôles de Serquigny et de Mme Bréneuil, qui passaient des mains de M. Prince et de Mlle Lanthenay dans celles de M. Simon et de Mlle Debeyre, la distribution était la même que plus haut.

On commençait par *Le suis-je?* comédie en un acte, de M. Georges Dama, jouée par MM. Perrin, Faisant, Coulon, Mlles Gabrielle Clerc, Blanche Marcel.

A quoi bon? Qu'importe ce qu'il dit? Il n'a qu'à ouvrir la bouche pour provoquer le rire irrésistiblement. Quant à Mlle Lavallière — elle aussi, enfant chérie du public parisien — elle a été purement exquise en cette soirée de réouverture, où elle nous est apparue plus sûre comédienne que jamais.

27 OCTOBRE. — Cent cinquantième représentation des *Deux Ecoles*.

16 NOVEMBRE. — Les *Deux Ecoles* sont jouées pour la dernière fois; dès le lendemain, le théâtre fait relâche pour les dernières répétitions d'*Orphée aux Enfers*[1].

29 NOVEMBRE. — Première représentation (à ce théâtre) d'*Orphée aux Enfers*, opéra-bouffe en trois actes et dix tableaux, d'Hector Crémieux, musique de Jacques Offenbach[2]. — Après Offen-

---

1. — A la reprise d'*Orphée aux Enfers* succédera une nouvelle pièce de M. Alfred Capus, le *Beau jeune homme*, dont les rôles seront créés par Mmes Léonie Yahne et Jeanne Thomassin, spécialement engagées, Mlle Eve Lavallière, MM. Baron, Brasseur, Guy, Prince et Max Dearly, dont ce sera le début dans la comédie.

2. DISTRIBUTION. — John Styx, M. *Baron*. — Aristée-Pluton, M. *Brasseur*. — Jupiter, M. *Guy*. — Orphée, M. *Prince*.— Mars, M. *A. Simon*. — Mercure, M. *Max Dearly*. — Vulcain, M. *Rocher*. — Eurydice, Mme *Méaly*. — Cupidon, Mlle *Lavallière*. — Diane, Mlle *Jeanne Saulier*. — L'Opinion publique, Mlle *Yvonne Kerlord*. — Junon, Mlle *Angèle*. — Vénus, Mlle *Brésil*. — Minerve, Mlle *Desprez*. — Flore, Mlle *Dorgère*. — Pomone, Mlle *Dorlac*. — Iris, Mlle *Thiébaux*. — Pandore, Mlle *Compton*. — La Fortune, Mlle *Derville*. — Hébé, Mlle *Ziska*.

Premier tableau : la Campagne aux environs de Thèbes (décor de Rousin); 2e tableau : l'Olympe endormi (décor d'Amable); 3e tableau : la Nuit (décor d'Amable); 4e tableau : le Char de l'Aurore; 5e tableau : les Nuées (décor d'Amable); 6e tableau : le Réveil des dieux (décor d'Amable); 7e tableau : le Palais de Jupiter; 8e tableau : le Boudoir de Pluton; 9e tableau : les Bords du Styx; 10e tableau : le Triomphe de Bacchus.

bach (on n'est jamais mieux servi que par soi-même) qui remonta magnifiquement son œuvre préférée ; après M. Albert Vizentini qui, ayant plié bagage comme directeur du Théâtre-Lyrique, reprit, comme directeur de la Gaîté, la célèbre opérette née jadis dans la boîte en carton du passage Choiseul ; après M. Camille Weinschenck qui, lors de l'Exposition de 1878, le joua plus de cent représentations ; après M. Debruyère qui le reprit une quatrième fois à la Gaîté, où Jeanne Granier lançait le fameux *Evohé* d'une voix voluptueuse et chaude qui eût mis en branle une ronde de bacchantes ; après une dernière reprise en 1889, à l'Eden-Théâtre, *Orphée aux Enfers* reparaissait aux Variétés, luxueusement et artistiquement monté par M. Fernand Samuel, et ses dix tableaux composaient un des plus fastueux spectacles qu'on ait jamais offerts au public. Ne reparlons point de la pièce ; cette débauche est de trop vieille date pour qu'on la reproche à M. Ludovic Halévy qui, on le sait, fut, avec Hector Crémieux, l'un des auteurs de la célèbre opérette. Aussi bien s'efface-t-elle derrière le spectacle qui en est la contradiction magnifique. C'est même un étrange contraste que celui de cette poésie recouvrant cette parodie. Tandis que le dialogue bafoue les dieux et les mythes de l'antiquité, le décor les célèbre et le costume les idéalise. L'Olympe pouvait sembler drôle entre les deux coulisses et sur la toile de fond, peinturlurée à la diable, d'un petit tréteau ; il apparaît grandiose, transporté sur une scène aussi agrandie que possible, au milieu d'architec-

tures harmonieuses brossées par Amable, sous une voûte de lumière étincelante. C'est un coup d'œil éblouissant que celui de cet hémicycle, borné par des escaliers montant dans les nues, où les divinités sommeillent dans des poses de statues antiques. Quand elles recouvrent la parole, l'antithèse prend une bizarrerie presque fantastique. Imaginez une parade logée dans le véritable Olympe de l'*Iliade;* le coq-à-l'âne perchant à côté de l'aigle sur le sceptre de Jupiter ; Bobêche grimpant sur la frise du Parthénon pour débiter ses lazzis et criant à l'Apollon Citharède : « En avant, la musique ! » Le grand cortège de l'Olympe ; le ballet de la fête de Cérès; celui des Heures; la *Nuit*, d'après Chaplin ; le *Char de l'Aurore*, d'après Guido Reni; le menuet des Bords du Styx et le Triomphe de Bacchus : autant d'intermèdes mirifiques où la magie se mêle à la bouffonnerie. *Orphée* a toujours résisté et résistera toujours aux changements qui se font dans les goûts et dans les esprits. La musique en sera sans cesse jeune, gaie, alerte. Tout le monde connaît ces faciles refrains qui, depuis plus de quarante ans, sont dans toutes les mémoires et sur toutes les lèvres. L'œuvre a fait rapidement le tour du monde, et partout où il y a un théâtre, un instrument de musique, aux îles Sandwich, en Australie, chez les sauvages de l'Afrique, *Orphée* est devenu populaire. On sait que, dans une de ses dernières incarnations, il s'enrichit de plusieurs morceaux nouveaux, dignes de ceux qui lui avaient valu sa brillante renommée. A la place de la courte introduction qui — voyez

la partition primitive — servait de lever de rideau au premier acte, Offenbach écrivit une grande ouverture en forme de « pot-pourri », où les différents motifs de l'opéra sont traités avec beaucoup d'habileté. Le chœur des élèves d'Orphée est tout à fait joli, avec son introduction exécutée par tous les violons soli. Citons encore les couplets de l'Amour que jadis l'on entendit ânonnés par la célèbre Cora Pearl : « Je suis *Cioupidon* »; ceux de Mercure, si curieusement « dansés » par Max Dearly, et les airs de ballet, où le tour élégant de l'idée est toujours rehaussé par une instrumentation piquante et pleine de détails ingénieux. Ce n'est, hélas! plus Christian qui tient la foudre en aluminium du Jupiter-*Tannant* de la pièce. Avec lui, cette foudre-là était, à coup sûr, « en bois de calembour », comme le coffret que la reine de *Ruy Blas* fait porter par don Guritan

A son père, monsieur l'électeur de Neubourg,

car les jeux de mots les plus incongrus en pleuvaient drus comme grêle. Un jour, on alla chercher Hervé pour lui faire jouer Jupiter : Hervé interprétant Offenbach, c'était au moins original. Moins exubérant que son illustre prédécesseur, Guy est encore un fort divertissant Jupin. Baron fait tout ce qu'il peut de ses couplets du roi de Béotie; Prince est un gentil Orphée, jouant du violon tout comme si c'était là son métier; mais la palme de l'interprétation masculine revient à Brasseur, de joyeuse fantaisie sous les traits d'Aristée-Pluton. M^me^ Méaly a de la gaieté dans Eurydice; M^lle^ La-

vallière est un étonnant Gavroche en Cupidon; Mlle Saulier, une Diane à la voix claire; Mlle Kerlord, une Opinion publique aux belles jambes; Mlle Angèle, une imposante Junon; Mlle Brésil, une délicieuse Vénus... Et l'ensemble féminin est superbe. *Orphée aux Enfers* est surtout un beau spectacle. La musique d'Offenbach a conservé sa jeunesse et son esprit. L'amusante opérette de jadis est devenue une splendide féerie, agrémentée de défilés magnifiques et de ballets. Peut-être la pièce n'a-t-elle pas gagné à cette transformation; mais si l'intérêt languit un peu, les yeux sont éblouis; c'est une compensation. *Orphée aux Enfers* terminera brillamment l'année, résumée dans le tableau suivant :

| | NOMBRE d'actes | DATE de la 1re représ. ou de la reprise | NOMBRE de représent. pendant l'année |
|---|---|---|---|
| *La Revue des Variétés*..... | 3 a. 8 t. | » | 63 |
| *Va chercher le commissaire,* vaudeville. | 1 | » | 96 |
| **Les Deux Ecoles,* comédie..... | 4 | 28 févr. | 171 |
| **La Baronne a des scrupules,* vaudeville. | 1 | 3 avril | 30 |
| **Le suis-je,* comédie..... | 1 | 29 avril | 104 |
| *Orphée aux Enfers,* opéra-bouffe..... | 3 a. 10 t. | 29 nov. | 38 |
| **Manu militari,* vaudeville..... | 1 | 8 décem. | 28 |

# THÉATRE DU PALAIS-ROYAL[1]

Cinq pièces nouvelles : *Sublime Ernest*, de MM. Valabrègue et Hennequin ; le *Rêve d'Adèle*, de MM. André Sylvane et Jean Gascogne ; *Family-Hôtel*, de MM. Eugène Héros et Eugène Millou ; les *Dupont*, de M. Paul Gavault, et enfin — la seule vraiment heureuse des cinq — la *Carotte*, de MM. Georges Berr, Dehère et Guillemaud, constitueront, avec les reprises de *Coralie et Cie*, de la *Cagnotte* et du *Train de plaisir*, le répertoire de ce théâtre en l'année 1902.

28 JANVIER. — Première représentation de *Sublime Ernest*, comédie en quatre actes, de MM. Albin Valabrègue et Maurice Hennequin [2]. — Combien plus amusante nous eût paru cette pièce, si son point de départ n'était absolument identique à celui de l'*Inconnue*, de MM. Gavault et Berr, qu'à la fin de la précédente année, on jouait sur la même

1. — Directeur, M. Maurice Charlot ; administrateur général, M. Armand Lévy ; secrétaire de la direction, M. Eugène Héros.

2. DISTRIBUTION. — Bricardet, M. *Raimond*. — Gavaudon, M. *Boisselot*. — Baptiste, M. *Ch. Lamy*. — Pommier, M. *Francès*. — Hector, M. *Hamilton*. — Le maire, M. *Grelé*. — Le secrétaire, M. *H. Martin*. — La comtesse, Mme *B. Legrand*. — Zoé Bodart, Mlle *Aimée Samuel*. — Clémentine, Mlle *Viviane Lavergne*. — Suzanne, Mlle *Jousset*. — Rose, Mlle *Nobert*. — Irma, Mlle *Berland*. — La rosière, Mlle *Le Brun*.

scène ! Sur le modèle de M. Magnaud, le célèbre président du tribunal de Château-Thierry, toujours pitoyable aux malheureux, Ernest Gavaudon, « le sublime Ernest », est l'apôtre de la bonté. Mais il ne lui suffit pas de « planer » pour son propre compte, il faut encore qu'il fasse des prosélytes. Tel est le cas de Bricardet, et Bricardet est vraiment de bonne composition... Bricardet a un domestique, le nommé Baptiste, qui passe son temps à débaucher ses bonnes et à lui boire son meilleur cognac ; il devrait l'envoyer se faire pendre ailleurs. Ah bien oui ! il augmente ses gages et l'appelle « son ami » ! Ce n'est pas tout encore : Gavaudon a rencontré une petite cocotte qui lui conta ses malheurs à la suite de l'Exposition, où, comme bien d'autres commerçants, elle n'a pas fait ses frais : il la recueille généreusement, et oblige Bricardet à la loger pour rien dans l'élégant pavillon qu'il rêvait de louer très cher, au fond de son jardin. N'a-t-il pas charge d'âme et ne doit-il pas faire tout au monde pour relever une créature qui tombe ? Plus fort que ça ! Gavaudon a vu sauver par un terre-neuve un désespéré qui voulait se noyer dans la Seine ; il l'amène, tout ruisselant, à Bricardet, qui ordonne immédiatement qu'on lui dresse un lit dans son salon. Puis, croyant comprendre que le repêché Hector n'est dégoûté de la vie que parce qu'il aime sans espoir M^me^ Clémentine Bricardet, il oblige Bricardet à divorcer, en dépit qu'il en ait, pour donner sa femme à celui qui l'aime. Le trait n'est-il pas héroïque ? Si Gavaudon est « le sublime Ernest », il sera, lui, le cocu exceptionnel, le cocu plus grand

que nature, qu'accompagnent, de Villeneuve-Saint-Georges à Paris, les acclamations d'une foule enthousiaste, et que suit une fanfare triomphale jusqu'à l'Hôtel de l'Espérance, où il a promis, pour libérer sa femme, de se faire pincer lui-même en flagrant délit d'adultère. Nous sommes, comme vous voyez, en pleine bouffonnerie, et le troisième acte, à l'Hôtel de l'Espérance, est, en ce genre, d'une incontestable drôlerie. La comédie reprend, d'ailleurs, tous ses droits, quand il est avéré que Mme Bricardet n'a pas le plus petit Hector à se reprocher : Hector aimait Mme Suzanne Gavaudon. — « C'est toi, le cocu ! s'écrie Bricardet. A toi la couronne ! A toi de *planer !* » Gavaudon trouve alors que « ça n'est pas la même chose » : — « On peut tromper, dit-il, un homme nul, de ton espèce : on ne trompe pas un homme comme moi ! » Que deviennent ses belles théories : « Toute femme a droit à l'amour... Il n'y a pas d'adultères : il n'y a que des malades » ? Ces théories sont, sans doute, bonnes pour les autres — pour les autres seulement ! Vous concevez que, dans de telles conditions, il ne lui sera pas difficile de lui prouver que sa Suzanne est la plus fidèle des femmes, et que, simplement, on a voulu donner au « sublime Ernest » une leçon bien méritée. Gavaudon le croit si bien qu'il invite Hector à devenir son commensal : vous savez ce que cela veut dire... Le dernier acte est le meilleur des trois... Et la pièce a, d'ailleurs, été joyeusement enlevée, dans un mouvement que nous réclamions en vain depuis quelque temps de la troupe de M. Maurice Charlot. Raimond, dont

ne saurait guère se passer le théâtre du Palais-Royal, a fait, dans Bricardet, une très heureuse rentrée : il faut le voir, de bêtise impayable, marcher, tout en pleurs, à la gloire que lui promet solennellement Gavaudon. Gavaudon, c'est l'excellent Boisselot. Baptiste, à qui la « loufoquerie » de son maître a donné une place de domestique idéale, c'est Charles Lamy, de tête toujours très comique. A M. Hamilton, utile transfuge de Cluny qui, peu à peu, fait sa place rue Montpensier, les auteurs ont distribué une scène de somnambulisme à la Georges Feydeau qui, une fois encore, a fait beaucoup rire. N'oublions pas Francès, épique commissaire de police, et place aux dames... Mlle Aimée Samuel a de l'adresse et d'élégants dessous dans le rôle de Zoé Bodart, la gentille cocotte que Bricardet s'est promis de « relever ». Mlle Jousset, brune sympathique, a du piquant sous les traits de Suzanne Gavaudon ; Mme Berthe Legrand a de la fantaisie en tenancière de maison meublée.

4 MARS. — Première représentation du *Rêve d'Adèle*, vaudeville en trois actes, de MM. André Sylvane et Jean Gascogne [1]. — Le rêve d'Adèle,

---

1. DISTRIBUTION. — Pontcassin, M. *Raimond*. — Isidore, M. *Boisselot*. — Champaubert, M. *Cooper*. — Le Prince, M. *Ch. Lamy*. — Des Besjautières, M. *Gorby*. — Prudemanche, M. *Francès*. — Quinquenet, M. *Hamilton*. — Bazouchaut, M. *Orsy*. — La Coquillère, M. *Derval*. — Le Président, M. *Grelé*. — Un maître d'hôtel, M. *Berthaud*. — L'huissier, M. *Henri Martin*. — Fréchois, M. *Scipion fils*. — Un garçon, M. *Marchal*. — Un commissionnaire, M. *Derosny*. — Ladignac, M. *Froment*. — Un garde, M. *Boubès*. — Zoé, Mme *Berthe Legrand*. — Valentine, Mlle *Aimée Samuel* — Adèle, Mlle *Jeanne Derville*. — Suzanne, Mlle *Berland*. — Mademoiselle Vinchot, Mlle *Lebrun*.

Le *Rêve d'Adèle* était accompagné de *Monsieur Baptiste*, pièce en un acte de Mme Jeanne Paul-Ferrier.

Adèle de Melun, l'étoile actuelle du Casino de Montoriol-les-bains, est de devenir une grande cocotte; on met son ambition où l'on peut, n'est-il pas vrai?... Il lui suffit, d'ailleurs, d'exprimer ce désir, après tout légitime : deux hommes sont là, tout prêts à le réaliser : c'est, d'abord, le prince italien Roméo Popoli, qui « ne connaît pas sa fortune » — penses-tu, ma chère!... C'est aussi Pontcassin, qui a gagné huit millions — une somme, savez-vous — dans la flanelle irrétrécissable. Adèle veut un hôtel, un joli petit hôtel; ils le lui promettent tous les deux, et comme elle n'est pas fière, elle l'acceptera de l'un comme de l'autre. L'hôtel, rue Berlioz, d'Henriette de Montauban — une ancienne qui a eu des malheurs — vient d'être saisi avec son mobilier, un mobilier superbe où l'on voit, jadis offert par le baron Prudemanche, une baignoire en argent « où l'on peut deux »... On va vendre ledit hôtel aux enchères. Le prince et Pontcassin se présentent à la Chambre des criées, prêts à surenchérir. Mais ils manœuvrent si bien au moyen d'un signal — se moucher bruyamment — — donné par tous les deux, que la vente se termine en une symphonie de trompettes nasales, à laquelle prend part le président, excessivement enrhumé, lui aussi. L'hôtel a-t-il été adjugé à Pontcassin, opérant sous le nom de son ami Champaubert, ou bien au prince Popoli? Tous deux s'en croient dûment propriétaires, alors que, pour cause de double enchère, la vente a été déclarée nulle. Il n'en est pas moins vrai que, si la scène de la Chambre des criées nous a paru d'un comique

tohu-bohu facile et puéril, on s'est plus franchement diverti au troisième acte — était-il encore temps? — où, déjà installée par Pontcassin, Adèle se voit de nouveau installée par le prince au milieu des fleurs et des musiques de tziganes. « Ma mère en mourrait de joie » s'écrie, radieuse, la digne fille d'Elisa Bourdin. Fort embarrassée entre ses deux amoureux, Adèle a la très heureuse idée de s'assurer, pour plus de sûreté, d'un troisième protecteur : le baron Prudemanche, qui justement a encore quelques bonnes rentes à manger avec le beau sexe. De fait, le baron remplacera Pontcassin, revenant à Valentine, sa femme, et libéré de ladite Valentine, maîtresse aimable, dont la chaîne commençait à lui peser quelque peu, l'ami Champaubert trouvera dans un honorable mariage le moyen de payer ses cent quarante-sept mille francs de dettes. Quoi de plus moral, vraiment que la morale vaudevillesque? Pontcassin, c'est Raimond, d'entrain toujours amusant; le Prince, c'est Lamy, toujours habile à se faire une tête originale; Champaubert, c'est Cooper, toujours adroit et sympathique. Joignez Francès, de fantaisie débordante en baron Prudemanche, l'excellent Boisselot, réduit, cette fois, à l'humble emploi de concierge, et, de retour du Châtelet où nous l'applaudissions naguère, M. Gorby, plein de verve en son rôle d'avocat sauveur. Adèle, c'est M^lle^ Jeanne Derville, qui a de la drôlerie; Valentine, M^lle^ Aimée Samuel, qui a du piquant. Les acteurs sont là sans doute; c'est plutôt la pièce qui leur manque...

14 MARS. — Reprise de *Coralie et C^ie^*, l'amu-

sante fantaisie de MM. Albin Valabrègue et Maurice Hennequin [1], qui bientôt, le 25 mars, se donnait pour la deux-centième fois.

10 AVRIL.— Première représentation de *Family-Hôtel*, vaudeville en trois actes de MM. Eugène Héros et Eugène Millou [2]. — C'est à Monte-Carlo qu'est située *Family-Hôtel*, qu'il ne faut pas confondre avec le *Family-Hôtel* de M. Maurens, joué des centaines de fois à Déjazet... Edouard Plantin, nouvellement marié, s'y trouve en pleine lune de miel avec Geneviève, sa femme. Grandbois y est installé, lui aussi, avec Mme Clotilde Grandbois qui, naguère, était la maîtresse de Plantin. Nous y voyons encore un couple de jeunes Américains, Sam et Elléna, qui, bien convaincus de n'être point faits l'un pour l'autre, se sont promis de divorcer, dès qu'Elléna aura trouvé chaussure à son pied, c'est-à-dire un beau garçon prêt à deve-

---

1. DISTRIBUTION. — Dufauret, M. *Raimond*. — Glapissard, M. *Boisselot*. — Etienne, M. *Ch. Lamy*. — Thomerel, M. *Gorby*. — Versaquette. M. *Hamilton*. — Buzenot, M. *Armand Marie*. — Joseph, M. *Orsy*. — Poirel, M. *Derval*.— Premier agent, M. *Henri Martin*.— Le secrétaire, M. *Scipion fils*. — Deuxième agent, M. *Nadal*. — Laure, Mme *Berthe Legrand*. — Clémence, Mlle *Aimée Samuel*. — Félicie, Mlle *J. Derville*. — Lucienne, Mlle *Lucy Jousset*. — Liane de Bougival, Mlle *Nobert*. — Coralie, Mlle *Auffray*.— Double-Blanc, Mlle *Berland*.— Françoise, Mlle *P. Vaillet*. — Francine, Mlle *Dupuis*.

2. DISTRIBUTION. — Edouard Plantin, M. *Raimond*. — Grandbois, M. *Boisselot*. — Benevenuto, M. *Ch. Lamy*. — Papaouçen, M. *Gorby*.— Paturot, M. *Francès*.— Eugène, M. *Hamilton*.— Cabassou, M. *Armand Marie*. — Sam, M. *Derval*. — Hippolyte, M. *Henri Martin*. — Un voyageur, M. *Fortin*. — Clotilde, Mlle *Aimée Samuel*.— Irma, Mlle *Lavergne*. — Elléna, Mlle *Lucy Jousset*.— Geneviève, Mlle *Nobert*.— Rose, Mlle *Berland*.

*Family-Hôtel* était d'abord précédé du *Cartel*, comédie en un acte de M. Eugène Héros, puis de *Balancez vos dames*, de MM. Gavault et Berr, où se faisait applaudir la drôlerie de M. Hamilton.

nir son mari. Joignez-y — j'ose à peine vous l'avouer, tant le personnage semble rebattu ! — un Brésilien qui a la rage de tirer à tout propos, et même sans propos, force coups de revolver, et supposez que le commissaire de police de Monte-Carlo soit à la recherche d'un pick-pocket en train de ravager la principauté... Alors, « saoûlé » par le champagne extra-dry de Sam, Edouard donnera rendez-vous à Clotilde Grandbois (c'est un revenez-y d'amour) dans la chambre 19, où, justement, Grandbois a cru pouvoir convoquer sa maîtresse Irma, où le commissaire de police de Monte-Carlo espère bien pincer le maudit pick-pocket attiré par le désir de dévaliser le milliardaire Burlington, où la malicieuse Elléna, qui a jeté son dévolu sur Edouard, s'imaginera de lui montrer comme elle est faite... O cette chambre 19 avec son lit omnibus, ses trois femmes en galant déshabillé, le commissaire de police endormi dans une armoire en glace et le voisinage du Brésilien pris pour le tir aux pigeons ! Comment le Brésilien au revolver prend-t-il pour une authentique maison de fous le bureau du commissaire où il est détenu ? Comment, hommes et femmes, tous les personnages de l'action vaudevillesque passent-ils pour les membres d'une bande de voleurs ? Comment Grandbois, placé entre sa femme et sa maîtresse (la situation n'est pas aussi invraisemblable qu'on pourrait le croire), et Plantin, nettement convaincu d'avoir mis trois femmes dans son lit, comprennent-ils enfin qu'ils furent le jouet d'un farceur d'Américain trop pressé de divorcer ? Et comment le zélé

commissaire pourra-t-il téléphoner à son gouvernement que la principauté (je t'en moque!) est à jamais débarrassée de ses inévitables pick-pockets? Tout ça, c'est l'affaire du troisième acte, un peu bien laborieux... Mais on avait tant ri au second, et si justement admiré le suggessif déshabillé de Mlle Aimée Samuel — un rêve que cette chemise rose! — de Mlle Jousset (la brune Américaine) et de Mlle Lavergne (la cocotte aux cheveux d'or)! Et Raimond s'était montré un si parfait ahuri, Boisselot, un si solennel idiot, Gorby, un si étonnant rastaquouère, Lamy, un si drôlatique gendarme, et Francès — oh! Francès! — un si désopilant commissaire au profil napoléonien, qu'en vérité, il était permis de croire à l'aimable succès (elle eut, en effet, cinquante représentations) de cette bouffonnerie demeurant un peu grosse, malgré plusieurs inventions heureuses — tel, le joueur décavé, réduit à se faire garçon dans l'hôtel où il n'a pu payer sa note — et aussi en dépit de quelques mots très fins dont elle est semée par-ci par-là...

29 MAI. — Reprise de la *Cagnotte*, le célèbre vaudeville en cinq actes de Labiche et Delacour [1].

Le théâtre avait fermé ses portes le 25 juin avec la *Cagnotte*. Il les rouvrait le 16 septembre avec la reprise du *Train de plaisir*, pièce en quatre actes

---

1. DISTRIBUTION. — Chambourcy, M. *Boisselot*. — Colladan, M. *Ch. Lamy*. — Cocarel, M. *Gorby*. — Cordenbois, M. *Francès*. — Sylvain, M. *Hamilton*. — Béchut, M. *Armand Marie*. — Félix, M. *Orsy*. — Beaucautin, M. *Grelé*. — Tricoche, M. *Bertaud*. — Benjamin, M. *Henri Martin*. — Joseph, M. *Scipion fils*. — Un garçon, M. *Derosny*. — 1er sergent de ville, M. *Marchal*.— Un domestique, M. *Nadal*.— 2e sergent de ville, M. *Fortin*. — Léonida, Mme *Berthe Legrand*. — Blanche, Mlle *Berland*. — Mme Chalamel, Mlle *P. Vaillet*.

d'Alfred Hennequin, Arnold Mortier et Saint-Albin[1]. — Ce n'est, certes, point là une comédie, mais un vaudeville versant en plein dans la charge et la bouffonnerie. Qu'importe d'ailleurs, si la charge est bonne et la bouffonnerie amusante! Le *Train de plaisir* est taillé sur le patron du *Chapeau de paille d'Italie* et de la précédente *Cagnotte*, ces célèbres modèles d'un genre souvent exploité. Les bons bourgeois de la Ferté-sous-Jouarre venaient manger leur cagnotte à Paris; ce sont, cette fois, des Parisiens qui prennent le train de Marseille et courent dans la principauté de Monaco les aventures que leurs prédécesseurs ont courues dans la capitale. Le *Train de plaisir* a cela de particulier — et de bien rare en ces sortes de vaudevilles — que le dernier acte est certainement le plus divertissant des quatre. Il eût réussi à affirmer autrefois le succès de la pièce, si les trois premiers n'étaient déjà très joyeux pour leur propre compte. A Daubray, Raimond, Milher, Mmes Mathilde, Lavigne et Dinelli — les créateurs — ont succédé Gobin, Cooper, Francès, Mmes Berthe Legrand, Piernold, Aimée Samuel, nous débitant de la gaieté à jet continu...

---

1. Distribution. — Cassegrain, M. *Gobin*. — Chennevis, M. *Cooper*.— Bordigheri, M. *Francès*. — Tancrède, M. *Hamilton*. — Ravioli, M. *Armand Marie*.— Lorges, M. *Orsy*.— Pompagnac, M. *Derval*.— Brochon, M. *Garnier*. — Nicolas, M. *Grelé*. — Un commissionnaire, M. *H. Martin*. — Un employé, M. *Malicky*. — Un Anglais, M. *Scipion fils*. — Un pâtissier, M. *Marchal*. — Deuxième pâtissier, M. *Derosny*.— Pittmann, M. *Dassas*. — Un gendarme, M. *Durafour*. — Un crieur, M. *Bernard*.— Mme Plinchard, Mme *Berthe Legrand*. — Ophélie, Mlle *Aimée Samuel*.— Agathe, Mlle *Piernold*.— Virginie, Mlle *Jousset*. — Jeannette, Mlle *Berland*. — Gertrude, Mlle *Daly*. — Marie, Mlle *Jameson*. — Anna, Mlle *P. Vaillet*. — Amélie, Mlle *Scott*. — Une Anglaise, Mlle *Prudhon*.

18 OCTOBRE. — Première représentation des *Dupont*, vaudeville en trois actes de M. Paul Gavault[1] — Afin de se ménager, tous les ans, quelques bonnes vacances à passer — loin de son mari, le vieux savant Lopin-Chevrette — en tête-à-tête avec son amant Maurice Châteaumur, Lucy — c'est, d'ailleurs, une géniale idée de Maurice — a inventé de toutes pièces une famille, les Dupont, de Mont-Chauvet (Puy-de-Dôme), qui n'existe que dans leur fertile imagination. La ruse réussit à merveille jusqu'au jour où, pour célébrer son élection à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le trop confiant mari veut faire à sa femme l'aimable surprise d'appeler à La Varenne, où il villégiature, ses amis de Mont-Chauvet. Maurice est bien tranquille : les Dupont ne viendront pas, puisqu'il n'y en a point. Mais il faut qu'ils viennent quand même... Il a fort heureusement sous la main un couple qui ne saurait rien lui refuser : certaine Juliette — qu'il vient de sauver d'une noyade en pleine Marne — et son protecteur, le substitut Edgard. Edgard et Juliette « feront » le docteur Dupont et sa jeune femme. Et sans trop se laisser démonter par l'intrépide argot de la demoiselle, Lopin-Chevrette n'y voit que du bleu, ravi de l'au-

1. DISTRIBUTION. — Dupont, M. *Gobin*. — Maurice, M. *Cooper*. — Galipard, M. *Galipaux*. — Lopin-Chevrette, M. *Francès*. — Evariste, M. *Hamilton*. — Le gérant, M. *Armand Marie*. — Edgard, M. *Derval*. — Le brigadier, M. *Garnier*. — Le chef de fanfare, M. *Grelé*. — Un voyageur, M. *Malicki*. — Un groom, M. *Marchal*. — Lucy, Mlle *Piernold*. — Juliette, Mlle *Lucy Jousset*. — Florence, Mlle *Jeanne Conté*. — La comédienne, Mlle *Nobert*.

Les *Dupont* étaient précédés d'une aimable comédie en un acte de M. Jacques Blanchard : *Rage de dents*, où se distinguait Mlle Jameson.

bade donnée par la fanfare de Saint-Hilaire au courageux sauveteur Maurice, et qu'il croit — tant il est de bonne pâte — destinée à célébrer sa triomphante élection à l'Institut. Tout cela marcherait donc très bien si, par malheur, la dépêche du vieux savant n'avait touché, dans le Puy-de-Dôme, un vrai Dupont en chair et en os. Celui-ci y voit la réponse à la demande qu'il a fait insérer dans un journal, tendant à obtenir, pour un honnête jeune homme, une durable liaison avec une accommodante femme du monde, et débarque tout chaud, flanqué de son coquebin de pupille, le « sujet » en question, prenant tout de go la maison de Lopin-Chevrette pour l'agence interlope demandée dans le journal. Vous percevez l'énorme quiproquo : il est drôle autant que leste, et quelque peu renouvelé du trop célèbre second acte du *Billet de logement*. C'est en vain qu'on a tenté de faire passer l'enragé bonhomme pour l'Oncle Dupont, séparé des autres Dupont par des haines de famille... Lopin-Chevrette y perd (on la perdrait à moins toute entière) le peu de tête qui lui reste : seul, le traitement de Néris pourra lui éviter le retour d'une redoutable crise nerveuse... A Néris, pourtant, Lopin-Chevrette, très obstiné, veut encore s'éclairer : n'a-t-il pas eu l'idée de télégraphier au maire de Mont-Chauvet pour lui demander si, oui ou non, il existait dans sa commune un docteur Dupont ? N'est-ce que cela ? Maurice qui, vraiment, ne doute de rien, charge Galipard, le fameux Galipard en tournée, dont les représentations sont annoncées pour le lendemain au Casino de l'en-

droit, de figurer Cantaloup, maire de Mont-Chauvet, venant en personne apporter sa réponse à Lopin-Chevrette. Si Galipard joue merveilleusement le personnage de Cantaloup, puis celui de Dupont, le seul, le vrai Dupont, vous n'en douterez pas une seule minute, sachant que le titulaire des deux rôles n'est autre que Galipaux lui-même, distribuant à l'ingénue de sa troupe la figuration de Mme Dupont, accompagnée de ses trois gosses et toute heureuse de retrouver « Lucy, sa vieille amie Lucy »... Trop de Dupont! s'écrie alors Lopin-Chevrette, qui, suppliant qu'on le débarrasse d'un tel cauchemar, se résignera à demeurer, tout simplement, entre sa femme et son ami Maurice, le plus heureux des trois... Galipaux, la poudre faite homme, est, vous pouvez le croire, la joie du troisième acte. Francès, infiniment plus calme, a paru énormément amusant sous les traits du vieux savant. Bien secondé, du reste, par MM. Cooper et Gobin, qui ne pouvaient que gagner tous les soirs en sachant de mieux en mieux leurs rôles respectifs, par Mmes Piernold, Jousset et Conté, qui ont de l'abatage.

24 NOVEMBRE. — Première représentation de la *Carotte*, pièce en trois actes de MM. Georges Berr, Paul Dehère[1] et Guillemaud[2]. — Bien qu'à

1. — Paul Dehère est le pseudonyme littéraire de M. Paul de Royer, avocat à la Cour d'appel, second fils du premier président de Royer, et frère de M. Clément de Royer.

2. DISTRIBUTION. — Raverdy, M. *Raimond*. — Rouqet, M. *Cooper*. — Patouille, M. *Ch. Lamy*. — Dubizot, M. *Galipaux*. — Cherbyssac, M. *Francès*. — Briscotte, M. *Hamilton*. — Badoche (aîné), M. *Orsy*. — Goussery, M. *Derval*. — Un garçon restaurateur, M. *Garnier*. — Le

vrai dire, il était de ceux qu'on trompe bien plus que de ceux qui trompent, l'avocat Raverdy, justement mis en train par une fort aimable rencontre faite dans le Métropolitain, a résolu de tromper sa femme, son Antoinette qu'il adore... naturellement. Que l'ami Briscotte, dont l'esprit est fertile en ruses de l'espèce, lui donne seulement l'idée d'une bonne « carotte », et le voilà courant amoureusement rue Balzac, à la garçonnière de son cousin, le docteur Dubizot, et se promettant de passer avec Fernande (de sa rencontre du Métropolitain, il ne connaît que le prénom) la plus savoureuse des soirées. Or, voici ce qu'a trouvé, pour Raverdy, le subtil Briscotte : se faire empoigner par deux gendarmes qui le viendront cueillir à domicile, sous le fallacieux prétexte que son livret militaire n'est pas en règle, et passer, rue Balzac, quatre jours exquis, qui, aux yeux de sa femme, seront quatre jours de « clou » : Briscotte fournira les gendarmes, deux cabots de Montmartre travestis en porteurs du noir tricorne et du jaune baudrier. Jamais farce n'aura été mieux réglée. Le malheur est que les gendarmes qui mettent la main sur Raverdy sont bel et bien de vrais gendarmes venus pour arrêter, même maison, Dubizot, qui a précisément maille à partir avec la loi du Recrutement. « Dubizot », le nom qu'a froidement choisi Raverdy pour faire ses farces, n'est-il pas celui d'un cou-

---

brigadier, M. *Grelé*. — Un marmiton, M. *Henri Martin* — Badoche (cadet), M. *Scipion*. — Trémollot, M. *Marchal*. — Pinchard, M. *G. Durafour*. — Mlle Séphora, Mme *Berthe Legrand*. — Antoinette, Mlle *Aimée Samuel*. — Fernande, Mlle *Sarah Piernold*. — Victoire, Mlle *Nobert*. — Gillette, Mlle *Berland*.

sin très épris de la sage Antoinette, et à qui celle-ci a promis de céder (œil pour œil, dent pour dent, c'est la devise vaudevillesque), dès qu'elle apprendrait que son mari l'a trompée. En attendant ce beau jour, Dubizot s'est consolé en faisant le tour du monde — on le fait aujourd'hui si facilement — et il est revenu juste à point pour flairer la « carotte » imaginée par Raverdy, et démontrer à Antoinette que, cette fois, elle n'a plus à hésiter... C'est à la caserne de gendarmerie — le capitaine de gendarmerie Rouquet est le mari de la Fernande du Métro — que se passe l'inénarrable second acte. Nous y voyons Raverdy, pris pour Dubizot, devenu « homme de corvée », donnant au capitaine une utile leçon de droit, qui tendrait à le rapprocher de sa Fernande, hantée par le désir de divorcer. Nous y voyons le même Raverdy troquant sa redingote avec le veston du nommé Patouille, l'épique filou caressant le rêve impossible de se faire arrêter... Nous y voyons, enfin, Dubizot qu'avait, lui aussi, retenu la gendarmerie, s'évadant dans une brouette de linge... Nous y voyons... bien d'autres exhilarantes folies... Combien plus amusant encore est le troisième acte où, dans la garçonnière de la rue Balzac, Dubizot a donné rendez-vous à Antoinette ; où Raverdy attend Fernande, surprise par son mari, le capitaine Rouquet ; où l'étonnant filou Patouille, dont n'a décidément pas voulu la justice de son pays, vient manger le souper fin préparé pour l'une ou l'autre de ces dames en passe de galant adultère. Une abondance de trouvailles imprévues, une vivacité continuelle, une

gaieté débordante — la gaieté et la fantaisie particulière à Georges Berr — un étonnant renouvellement et un habile développement du quiproquo demeurant admirablement clair, un mouvement endiablé sont — jointes, notez ceci, à un dialogue toujours soigné et jamais « mufle » — les rares et précieuses qualités de cette farce réjouissante qui, le soir de la première, devant une salle bondée, comme le jour de la répétition générale gracieusement offerte à un groupe d'invités triés sur le volet, a produit un effet énorme. La *Carotte* est un franc succès, aussi justifié qu'il est gros, et dont il faut attribuer la moitié à la très heureuse inspiration des auteurs, l'autre moitié à la *vis comica* de ses excellents interprètes. Ce sont, vraiment, des maîtres bouffons que Raimond, Galipaux et Lamy, très intelligemment secondés par Cooper, Mmes Aimée Samuel, Sarah Piernold et Berthe Legrand. La pièce de MM. Georges Berr, Paul Dehère et Guillemaud, terminera heureusement l'année 1902, résumée dans le tableau suivant :

| | NOMBRE d'actes | DATE de la 1re représ. ou de la reprise | NOMBRE de représent. pendant l'année |
|---|---|---|---|
| *L'Inconnue*, pièce | 3 | » | 29 |
| *A cache-cache*, vaudeville | 1 | » | 29 |
| **Sublime Ernest*, comédie | 4 | » | 9 |
| *Un Mari improvisé*, vaudeville | 1 | » | 42 |
| *L'Affaire Mathieu*, pièce | 3 | » | 30 |
| **Le Rêve d'Adèle*, vaudeville | 3 | 4 mars | 11 |
| **Monsieur Baptiste*, vaudeville | 1 | » | 36 |
| *Coralie et Cie*, pièce | 3 | 14 mars | 30 |
| **Family-Hôtel*, vaudeville | 3 | 10 avril | 58 |
| **Le Cartel*, vaudeville | 1 | 11 avril | 86 |
| **Balancez vos dames*, vaudeville | 1 | 22 avril | 52 |
| *La Cagnotte*, vaudeville | 5 | 29 mai | 28 |
| *Le Train de plaisir*, pièce | 4 | 16 sept. | 34 |
| **Une Enquête*, vaudeville | 1 | 17 sept. | 33 |
| **Les Dupont*, vaudeville | 3 | 18 octob. | 43 |
| **Une Rage de dents*, comédie | 1 | 19 octob. | 80 |
| **La Carotte*, pièce | 3 | 24 nov. | 44 |

# THÉATRE SARAH BERNHARDT[1]

L'année s'ouvrait par la reprise, à la date du 7 janvier, de *Théodora*, drame en cinq actes et sept tableaux de M. Victorien Sardou, musique de M. Massenet [2]. — L'Occident grave, pur, courageux et naïf, représenté par un Gaulois, à la cour de Byzance ; l'ancienne Grèce, fine et nerveuse, enthousiaste d'art simple, de littérature sobre et de liberté, figurée par un « hellénisant » ; entre ces deux mondes, la Byzance subtile, ergoteuse, dépravée, violente et détraquée, portraicturée dans cet empereur théologien et dans cette impératrice

1. Directrice : Mme Sarah Bernhardt ; secrétaire général, M. Jue.

2. DISTRIBUTION. — Théodora, Mme *Sarah Bernhardt*. — Andréas, M. *Pierre Magnier*. — Justinien, M. *Desjardins*. — Caribert, M. *Schutz*. — Euphratas, M. *Chameroy*. — Nicéphore, M. *Scheler*. — Marcellus, M. *Paul Chevalet*. — Bélisaire, M. *Cealis*. — Faber, M. *Durec*. — Styrax, M. *Lemarchant*. — Eudémon, M. *Krauss*. — Mundus, M. *Piron*. — Rycastrate, M. *Lacroix*. — Timoclès, M. *Laurent*. — Agathon, M. *Volnys*. — Michel, M. *Jean Dara*. — Tribonien, M. *Rami*. — Alexis, M. *Deschamps*. — Calchas, M. *Guiraud*. — Priscus, M. *Cauroy*. — Constantiolus, M. *Barry*. — Le bourreau, M. *Germain*. — Amion, M. *Le Drazal*. — 1er seigneur, M. *De Neuville*. — 2e seigneur, M. *Français*. — Chef des Ostiaires, M. *Lazard*. — Orythès, M. *Dartal*. — Barthyamès, M. *Mariaval*. — Archiprêtre Paul, M. *Parent*. — Antonine, Mlle *Jane Marcya*. — Tamyris, Mlle *Jane Méa*. — Callirhoë, Mlle *Kerwich*. — Macedonia, Mlle *Boulanger*. — Iphis, Mlle *Magda*. — Parthœnis, Mlle *La Voulzy*. — Daphé, Mlle *Duc*. — 1re dame d'honneur, Mlle *Germain*. — 2e dame d'honneur, Mlle *Brenneville*.

courtisane, dans le cadre des hippodromes gigantesques et des palais monstrueux : ce tableau de maître a fait, encore une fois, une profonde impression. L'intrigue, vous la connaissez. La pièce reprise à la salle de la place du Châtelet a été jouée quatre cents fois au boulevard Saint-Martin. Il y a deux partis à Byzance. Une conspiration s'organise. Théodora la déjoue, et, tout en la déjouant, trouve, parmi les conspirateurs, un homme qu'elle aime. Pour le sauver, il faut qu'elle tue, de sa main, un des conjurés qui, sous l'effort des tortures, nommerait ses complices. Scène très puissante, détaillée avec un art savant, d'une conduite merveilleuse, d'un effet toujours extraordinaire et jouée par Sarah en toute perfection. Théodora croit avoir tranché le fil de la conjuration. Elle l'a transformée en une sédition. Un parti immense veut venger la mort du martyr. La foule injurie l'empereur au théâtre. Théodora reconnue pour être l'impératrice par son amant, qui l'insulte, se le fait livrer, le sauve, se compromet pour lui, puis finit par le tuer en voulant lui verser un philtre d'amour, et par être étranglée sur son cadavre. Voilà tout, et l'on a pu trouver que c'était peu... N'est-ce pas assez, vraiment ? Et les beaux tableaux que l'empereur assiégé dans sa loge, ou bloqué, pâle, lâche et tremblant, dans son palais ! La curieuse, patiente et ingénieuse reconstruction historique ! Quel art amusant et charmant ! La superbe étude de caractère que celle de Théodora ! Les traits, si divers, qui composent la physionomie : la cabotine, l'*Augusta*, la maîtresse de

César, la conspiratrice ou contre-conspiratrice, l'amoureuse, sont fortement accusés et reliés entre eux sans se confondre, de manière à former une de ces figures demi-sympathiques, ou, pour mieux dire, sympathiques, par l'effet de la vérité qu'elles contiennent, destinées, par-dessus tout, à réussir au théâtre. Dans Théodora, dont elle avait fait une triomphante création, Mme Sarah Bernhardt, étonnamment jeune, nous est apparue plus belle que jamais. Il semble difficile que l'art du comédien aille au delà. Elle est féroce, elle est tendre, elle est furieuse, elle est désolée, elle est hautaine, elle est câline, elle est superbement royale, elle est divinement gamine, et, sous chacun de ces aspects, elle se montre également admirable de puissance et de vérité. M. Desjardins a bien composé le rôle de Justinien, où Philippe Garnier nous révéla jadis, avec éclat, des qualités de tout premier ordre. M. Pierre Magnier, qui héritait du rôle d'Andréas, créé par le pauvre Marais, fera bien de soigner sa diction : il parlait parfois si vite, le premier soir, que la moitié des mots, pour le moins, nous échappait. Un tout jeune artiste, M. Paul Chevalet, a joué, avec beaucoup d'intelligence et de chaleur, la mort de Marcellus. La mise en scène était digne de celle d'autrefois, qui fit, à la Porte-Saint-Martin, la gloire de M. Duquesnel. C'est dire que, cette fois encore, elle était splendide...

6 FÉVRIER. — En matinée, *Phèdre*, avec Mme Sarah Bernhardt et la musique de M. Massenet, interprétée par l'orchestre Colonne.

20 FÉVRIER. — Au programme de la matinée,

*Madga*, de Sudermann, avec Mme Sarah Bernhardt.

6 MARS. — On donne en matinée, la *Femme de Claude*, d'Alexandre Dumas fils [1], et *Jean-Marie*, de M. André Theuriet [2].

20 MARS. — Reprise, en matinée, de la *Samaritaine*, « évangile » en trois tableaux de M. Edmond Rostand [3], musique de M. Gabriel Pierné,

---

1. DISTRIBUTION. — Claude Ruper, M. *Brémont*. — Cantagnac, M. *Chameroy*. — Antonin, M. *Deneubourg*. — Daniel, M. *Piron*. — Césarine Mlle *Blanche Dufrène*. — Rébecca, Mlle *Seylor*. — Edmée, Mlle *Dolley*.

2. DISTRIBUTION. — Jean-Marie, M. *De Max*. — Jaël, M. *Piron*. — Thérèse, Mme *Sarah Bernhardt*.

3. DISTRIBUTION. — Jésus, M. *Brémont*. — Un Samaritain, M. *Chameroy*. — Azriel, M. *Deneubourg*. — Un Samaritain, M. *Schutz*. — Le Centurion, M. *Schéler*. — Pierre, M. *Céalis*. — Un marchand, M. *Lacroix*. — Le prêtre, M. *Durec*. — Un Samaritain, M. *Krauss*. — Jacques, M. *Laurent*. — L'homme, M. *Guiraud*. — André, M. *Dara*. — Un Samaritain, M. *De Neuville*. — Un Samaritain, M. *Français*. — Un Samaritain, M. *Le Drazal*. — Un Samaritain, M. *Lacroix fils*. — Un marchand, M. *Dupuy*. — Nathaniel, M. *Rami*. — Judas, M. *Germain*. — Barthélemy, M. *Barry*. — Le Schœr, M. *Cauroy*. — Un vieillard, M. *Piron*. — Un vieillard, M. *Deschamps*. — Un vieillard, M. *Rigler*. — Photine, Mme *Sarah Bernhardt*. — Une femme, Mlle *Seylor*. — Une femme, Mlle *Boulanger*. — Une femme, Mlle *Simonson*. — Une femme, Mlle *Tasny*. — Une femme, Mlle *M. Roger*. — Une femme, Mlle *Cellarius*. — Une femme, Mlle *Y. de Bray*. — Une femme, Mlle *La Voulzy*. — Une femme, Mlle *Duc*. — Une femme, Mlle *Magda*. — Une femme, Mlle *Bardey*. — Une femme, Mlle *Savelli*.

Les trois ombres : MM. *Chevalet, Gerval, Lemarchant*.

M. Brémont, rappelé à l'Odéon pour y jouer le *Luxe des Autres*, était remplacé dans le rôle de Jésus par M. Desjardins.

Quelques jours auparavant on avait appris avec une véritable stupeur que M. Catulle Mendès retirait à Mme Sarah Bernhardt son drame en vers de *Sainte-Thérèse*, en répétition depuis plusieurs semaines déjà, et dont le matériel, décors et costumes, était en grande partie tout prêt. La raison de cette décision inattendue prise par l'auteur était, paraît-il, que Mme Sarah Bernhardt avait refusé de s'engager à donner la pièce avant les fêtes de Pâques et à la jouer au moins jusqu'au 20 juin... Or, les représentations de Novelli étaient annoncées pour la fin de mai... Interviewés, M. Catulle Mendès et Mme Sarah Bernhardt exprimaient de très vifs regrets, déclarant, celle-ci, que le rôle de Sainte Thérèse eût été son

donné ensuite tous les soirs de la semaine sainte, avec un très vif succès pour le poète, pour Mme Sarah Bernhardt, l'admirable interprète du rôle de Photine, et aussi pour M. Brémont, sous les traits de Jésus.

22 AVRIL. — Première représentation de *Francesca da Rimini*, drame en cinq actes, dont un prologue de M. Marion Crawford, traduction de M. Marcel Schwob, musique de scène de M. Gabriel Pierné[1]. — Vous connaissez — qui ne la connaît? — la légende de Paolo et de Francesca. « Françoise de Rimini, fille de Guido de Polenta, vivait vers la fin du treizième siècle. C'était une femme d'une extrême beauté et aussi aimable que belle; son père la maria à Lanciotto, fils de Malatesta, seigneur de Rimini, d'où elle prit son nom. Lanciotto, guerrier plein de valeur et de noblesse, était difforme; son frère Paolo, au contraire, était un beau chevalier plein de courtoisie. La belle Françoise ne tarda pas à délaisser son mari pour son beau-

---

plus beau rôle; celui-là, que la grande artiste — les répétitions l'avaient prouvé — eût enthousiasmé tous ceux qui l'eussent vue. Alors, si le poète et son interprète étaient ainsi enchantés l'un et l'autre, pourquoi cette irrévocable rupture?... Il fallut, en tout cas, vite rattraper le temps perdu, et pour parer à l'événement inattendu, choisir la pièce qui devait prendre, sur l'affiche du soir, la place de la *Dame aux Camélias*, de *Phèdre*, et de la *Samaritaine* : ce fut l'adaptation en prose, par M. Marcel Schwob, du drame anglais de M. Marion Crawford, *Francesca da Rimini*.

1. DISTRIBUTION. — Giovanni Malatesta, M. *de Max*. — Paolo Malatesta, M. *Pierre Magnier*. — 1er soldat, M. *Krauss*. — Le sénéchal, M. *Piron*. — 2e soldat, M. *Dara*. — Le geôlier, M. *Cauroy*. — Le jardinier, M. *Barry*. — Un serviteur, M. *de Neuville*. — Francesca da Rimini, Mme *Sarah Bernhardt*. — 1re femme, Mme *Patry*. — 2e femme, Mlle *Boulanger*. — Un page, Mlle *Simonson*. — Béatrix, Mlle *Méry*. — Concordia, Mlle *Y. de Bray*. — 3e femme, Mlle *Germain*.

frère ; Lanciotto s'en aperçut et les perça de son épée ». — Voilà ce qu'on sait généralement de cette histoire. Le souvenir de Françoise de Rimini serait perdu pour nous, comme celui de tant d'autres amours, s'il ne nous avait été conservé par les vers harmonieux de Dante. Dans son cinquième chant de l'*Enfer*, le grand poète arrive dans le lieu où sont les âmes que l'amour a perdues : il y rencontre Sémiramis, Didon, Cléopâtre, etc., et tandis que Virgile les lui fait connaître il aperçoit deux ombres qui marchent unies et semblent aussi légères que le vent : c'est Françoise, c'est Paolo. Ils lui racontent leurs amours. Cette histoire a inspiré une œuvre tragique, pleine de poésie et de sentiment, à Silvio Pellico, qui doit même en grande partie sa réputation à *Francesca da Rimini*. Dans l'opéra qu'il écrivit pour Ambroise Thomas, Jules Barbier suivit la version de Silvio Pellico plutôt que celle de Dante. Après nous avoir montré dans la profondeur de l'enfer Paolo et Francesca damnés et racontant à Virgile leurs chagrins, il nous montrait les deux jeunes gens amoureux l'un de l'autre dès avant le mariage de Francesca avec Malatesta. Grâce à ce subterfuge, l'auteur put rendre Paolo tout à fait sympathique, et nous représenter Malatesta comme un mauvais drôle, digne de la hache et du bûcher. Pensez-donc ! Ce vilain homme vient troubler les amours de son frère, lui prend son amante qu'il épouse, part en guerre en la confiant à son honneur et commet l'indélicatesse, au retour, de tuer les deux coupables ! Pour noircir davantage encore Mala-

testa, le librettiste en faisait une espèce de soudard venant faire la guerre civile en Italie, et portant une épée impie contre sa patrie ! En revanche, il ne faisait pas de Malatesta un homme petit et difforme : c'était Lassalle qui jouait le rôle ! Le véritable Giovanni Malatesta était boiteux et c'est la raison pour laquelle on le trouve fréquemment désigné dans l'histoire sous le nom de Jean le Stropiat, mais doué, par contre, d'un courage indompté, et implacable dans les *vendette*, il jouissait d'un grand crédit auprès des partisans féroces de son temps. Il contribua à chasser de Ravenne les Traversari, afin d'y établir la suprématie de la famille da Polenta. C'est probablement à cette occasion qu'il vit et aima la belle Francesca, fille de Guido da Polenta, et qu'il obtint d'en faire sa femme en récompense des secours qu'il avait apportés à son père. Il remplissait les fonctions de podèstat de Pesaro, lorsqu'il fut averti par un de ses serviteurs des amours incestueuses de sa femme Francesca avec son frère Paolo — Paolo Malatesta, dit Il Bello. — Aveuglé par la fureur et la jalousie, il courut secrètement à Rimini, et là, s'étant convaincu de son déshonneur et surprenant ensemble les deux amants il les tua de sa main... M. Marion Crawford nous prévient, en sa préface, que bien que son drame soit le premier qui ait été fondé sur les événements réels et les dates historiques, sans souci des traditions poétiques, il n'a obéi, en le composant, qu'à des considérations purement dramatiques, il n'a point la prétention d'en faire une étude d'histoire. La pièce a été écrite en anglais,

sur le désir de Mme Sarah Bernhardt, et reçue par elle sous sa forme anglaise, avant d'être traduite en très belle langue française, par M. Marcel Schwob, l'un des auteurs de l'intéressant *Hamlet* que nous joua la grande tragédienne. Cinq actes, dont un prologue, qui se passe au château de Verruchio, près Rimini, où Paolo Bello vient de ramener Francesca, qu'à Ravenne il épousa aux lieu et place de Giovanni : Francesca serait morte plutôt que d'accepter « Jean le Stropiat », si elle avait vu sa figure... Or, on lui a dit qu'il était tout le portrait de son frère !... Francesca et Paolo éprouvent la plus grande peine au moment de se quitter : n'ont-ils pas reçu tous deux le coup de foudre ? Il faut pourtant se dire adieu, et alors, au milieu d'une obscurité voulue, que perce un lumineux rayon de lune, apparaît Giovanni Malatesta, et il entraîne dans la chambre nuptiale Francesca, frappée de terreur. Quatorze ans se sont écoulés depuis la nuit terrible où Francesca, évanouie dans les bras cruels de Giovanni, fut comme violée par son mari. Jamais elle n'oubliera... C'est en vain que Giovanni réclame un peu de pitié... Jamais elle n'oubliera... D'ailleurs, elle s'est donnée toute à Paolo, qu'elle aima dès la première minute où elle l'aperçut. « Si nous avons eu ce que jamais amants n'eurent avant nous, dit Francesca, c'est parce que nous avons été créés par Dieu l'un pour l'autre, avant que le monde fût monde, parce que notre union était prédestinée de toute éternité, en dépit des hommes. S'il y a un pardon pour nous au ciel, s'il y a une merci, Dieu

nous l'accordera, parce qu'aucun de nous n'aurait pu aimer homme ou femme, sinon toi, moi, et moi, toi, parce qu'ayant rompu les lois et les commandements, nous avons gardé notre fidélité et notre foi profonde en notre amour, et ainsi ferons-nous jusqu'à la mort et dans la mort... » Mais voilà que, le jour même où Paolo vient d'annoncer à Francesca qu'élu à Florence, Capitaine du Peuple, il va falloir qu'il la quitte pour une année, une femme — qu'on dit être une pauvre folle — pénètre malgré les gardes dans la cour du château et appelle Paolo « lâche » et « traître »... — « Ce n'est pas possible ! s'écrie Francesca, Paolo, me tromper, au bout de quatorze ans, quand je lui ai livré mon corps, mon âme, ma vie ! Trompée pour une femme du peuple ! » Et le propos entendu par la petite Concordia, la jolie fillette de Giovanni et de Francesca, est rapporté par elle à son père... La folle n'est, d'ailleurs, pas folle ; ce n'est pas non plus une femme du peuple ; au moment où elle est appelée pour comparaître devant Giovanni, rendant la justice, on découvre qu'elle s'est tuée dans sa prison. Francesca demande à voir le cadavre : elle reconnaît les nobles traits de la propre femme de Paolo ! Francesca n'est plus jalouse, mais son mari sait tout ; cela finira mal... Oui, sans doute, cela finira très mal : ne le savons-nous pas d'avance, puisque nous connaissons le dénouement tragique de la célèbre aventure d'amour?... Giovanni est informé, par un soldat chargé d'espionner son frère, que Paolo a secrètement quitté Florence. Le voilà, en effet, escaladant le mur du jardin sur

lequel donnent les fenêtres de Francesca. Celle-ci descend auprès de son bien-aimé. Mais grande a été l'imprudence de ce retour clandestin : Francesca fait monter Paolo dans sa chambre, en attendant qu'elle ait définitivement éloigné son mari. Ici, une longue, trop longue conversation entre Giovanni et Francesca : l'un accusant son frère de conspiration politique; l'autre le défendant avec adresse... tandis que, des fenêtres de la chambre de Francesca, Paolo entend tout, presque tout... Enfin, échappant à Giovanni, Francesca a pu remonter à sa chambre et y retrouver Paolo; les deux amants se sont fiévreusement étreints; maintenant, ils relisent ensemble, dans le grand fauteuil, le livre bien-aimé : « Advint que Lancelot trouva la Reine dans l'instant qu'elle était seule. Car c'était l'après-midi, et la journée était moult chaude, et toutes gens dormaient. Car trop longuement avaient-ils été séparés. Et quand Lancelot aperçut les lèvres de Guenièvre, et que trop amoureusement elles souriaient, ainsi qu'il la voyait sourire dans ses rêves, elle lui tendit les deux mains... » — « Ainsi... Ainsi ! » s'écria Giovanni qui a pénétré par la fenêtre au moyen d'une échelle et s'est glissé le long du fauteuil. Et il les poignarde tous les deux. Francesca et Paolo expirent dans un long baiser d'éternel amour... L'amour : c'est bien ce qui devait remplir, et c'est ce qui remplit, en effet, une œuvre théâtrale qui s'intitule *Francesca da Rimini*. M. Marion Crawford en a fait un mélodrame — un vrai mélodrame ! — intéressant, j'oserai dire « amusant » avec ses

ficelles parfois un peu vulgaires. M. Marcel Schwob nous a donné le plaisir — plus rare qu'on ne pense — d'entendre ses personnages s'exprimer en une noble et belle langue française. Quant à Sarah Bernhardt, qui, « par sa magie créatrice, réincarnait, après six cents ans, l'âme de Francesca », ce fut, d'un bout à l'autre de la soirée, une merveille de grâce exquise, de tendresse ardente, de jeunesse étonnante, d'admirable grandeur tragique. Et quand, plus tard, on voudra énumérer ses tant artistiques créations, il ne faudra certes pas oublier celle de Francesca da Rimini. M. de Max a droit à nos plus sincères compliments. Jamais il ne les mérita mieux que sous les traits glabres de Jean le Stropiat, où, se gardant, cette fois, de toute exagération, il a su mettre toute l'humanité qu'il fallait. La distinction n'est pas ici la note caractéristique de M. Pierre Magnier, plus « Lantier », ce nous semble, que Paolo. Un délicieux début fut celui de M^lle^ Yvonne de Bray, jouant avec autant de charme que de simplicité le rôle de la petite Concordia ; quatorze ans et demi : c'est l'âge du personnage ; c'est aussi celui de la jolie et mignonne artiste...

29 AVRIL. — Matinée donnée au bénéfice de Dieudonné, en l'honneur de son cinquantenaire. Triomphe pour tous les braves artistes qui avaient pris part à cette solennité joyeuse : pour M. Mounet-Sully, qui disait avec sa maîtrise ordinaire de très jolis vers de circonstance de M. Ernest La Jeunesse ; pour MM. Coquelin aîné et cadet, de Max, Max Dearly, M^mes^ Delna, Baux, Simon Girard, Laval-

lière, qui, dans des intermèdes divers, étonnaient littéralement leur brillant auditoire ; pour M. Tristan Bernard, qui, à côté de M. Franck, directeur du Gymnase, de M. Hugues Delorme, le poète original, de MM. Tréville, Gauthier et Dayle, et de Mmes Yahne et L. Bignon, interprétait avec une gaieté débordante le rôle de l'interprète dans la désopilante fantaisie dont il est l'auteur : *L'anglais tel qu'on le parle ;* pour un spirituel à-propos de notre distingué confrère M. Auguste Germain, *Dieudonné dans ses rôles*, qui motivait pour ainsi dire le défilé devant Dieudonné de MM. Le Bargy, Laugier, Berr, Dehelly, Delaunay, Antoine, Huguenet, Deval, Tarride, Dumény, Boisselot, Galipaux, Magnier, Laroche, Duquesne, Grand, Guy, Gauthier, Numa, Arquillière, Maury et Schutz ; pour l'*Aveu*, un acte de Sarah Bernhardt, joué par MM. Schutz, Scheler, Mlles Dolley, Boulanger et Bardey, et pour le quatuor de *Rigoletto*, enlevé avec un art consommé par MM. Delmas et Beyle, Mmes Deschamps-Jehin et Thierry. Mais le véritable clou du programme sans pareil de la journée, fut un menuet dansé par Mmes Bartet, Réjane, Le Bargy et Sarah Bernhardt, MM. Coquelin aîné, Le Bargy, Lucien Fugère et Albert Brasseur. Ce menuet était trissé, et les « huit danseurs » qui le menaient devaient venir saluer le public une douzaine de fois pour le moins. Dieudonné, très ému, au cours de cette longue matinée, n'avait guère cessé de pleurer... de joie, sans doute : la recette dépassait vingt mille francs...

3 MAI. — Lecture de *Théroigne de Méricourt*,

pièce en cinq actes et six tableaux, de M. Paul Hervieu, dans laquelle rentrera, à la saison suivante, Mme Sarah Bernhardt.

Le 24 mai, M. Ermete Novelli, ainsi que le contrat en avait été signé avec Mme Sarah Bernhardt, prenait possession du théâtre. Il débutait avec sa troupe italienne dans *Goldoni et ses seize comédies nouvelles*. Le sujet de cette pièce, ce sont les débuts de Goldoni dans la carrière littéraire, alors que, pressentant ses succès futurs, des jaloux s'efforçaient de le décourager par tous les moyens que peut inventer la méchanceté humaine au service de l'envie. La pièce est une amusante et fidèle peinture des mœurs littéraires et des habitudes du théâtre, au milieu du dix-huitième siècle. Le troisième acte, notamment, est d'un relief et d'un pittoresque extraordinaires, avec ses artistes répétant sur scène, parmi de perpétuelles disputes, sous la direction de Goldoni tiraillé entre eux, pendant que le souffleur, sorti à mi-corps de sa boîte, s'agite éperdument, tel un guignol sur un théâtre minuscule ! La salle faisait au grand artiste et à sa troupe l'accueil le plus flatteur. Le lendemain, on l'acclamait dans *Shylock*, où il était incomparable. Puis, venait la *Mégère apprivoisée*. Le Petruccio qui finit par mettre à la raison la mégère, jusque-là insupportable, c'était Novelli. Et l'enthousiasme des jours précédents, les bravos sans fin recommençaient, et pour lui, et pour Mme Giannini, une Catarina tout à fait extraordinaire. Le 27 mai, il donnait le *Louis XI* de Casimir Delavigne, et il était un Louis XI si effrayant de

vérité humaine qu'après le quatrième acte éclatait une ovation formidable de la salle tout entière debout, au milieu des bravos et des cris d'admiration, acclamant l'éminent artiste exténué et ravi. Aux côtés de Novelli, M. Tolentino, qui jouait Nemours, et Mlle Berardini, un gentil dauphin Charles, étaient fort applaudis. Novelli se montrait ensuite dans le *Kean* d'Alexandre Dumas père, où à l'acte du théâtre, avant la scène de la folie, il avait eu l'heureuse idée d'intercaler des fragments d'*Hamlet* et notamment le célèbre monologue « Etre ou n'être pas, voilà la question ». Son succès fut considérable. *Papa Lebonnard*, de M. Jean Aicard, est un des triomphes de M. Novelli : il en donnait, le 29 mai, la « trois centième » représentation. Puis, il jouait la *Maison*, de G. Mitchell. Enfin, c'est dans *Otello* que, devant une salle comble, à chaque instant soulevée d'enthousiasme, avait lieu sa soirée d'adieux. Longs bravos, innombrables rappels, fleurs jetées aux pieds de Novelli, palmes d'or, immenses couronnes au ruban tricolore, apportées sur le théâtre, au milieu d'acclamations et d'applaudissements montant en tonnerre dans la salle debout et criant : rien ne manquait au triomphe du grand artiste.

Après le départ de Novelli, le théâtre Sarah Bernhardt avait donné, à partir du 7 juin, une série de représentations populaires de la *Dame aux camélias* (avec Mlle Renée Parny), dont la dernière eut lieu le 20 juillet. La musique risquait alors une entrée timide dans la salle laissée vacante par la troupe dramatique. D'accord avec

Mme Sarah Bernhardt, et avec l'autorisation du conseil municipal, M. Remès essayait (la tentative ne fut pas très heureuse) une saison d'opéra-comique et d'opéra, qui commençait par *Si j'étais roi*[1] et se continuait par *Charlotte Corday*, de M. Alexandre Georges[2], avec Mme Georgette Leblanc, précédée des *Deux Billets*, de Poise[3]; le *Voyage en Chine*[4], le *Trouvère* (Mmes Lise d'Ajac et Armande Bourgeois), et *Lucie de Lammermoor* (Mlle Dodge). Le 18 septembre, l'infortuné Théâtre-Lyrique avait déjà terminé son intermittente et éphémère existence.

Le 5 octobre, on reprenait l'*Aiglon*, de M. Edmond Rostand[5], avec M. de Max dans le rôle créé par Mme Sarah Bernhardt.

---

1. Distribution. — Zéphoris, M. *Georges Dantu*. — Moussol, M. *Viannenc*. — Kadoor, M. *Bernard*. — Zizel, M. *Bourgeois*. — Piféar, M. *Geoffroy*. — Atar, M. *Duval*. — Néméa, Mlle *Jane Horwitz*. — Zélide, Mlle *Adam*.

L'orchestre sous la direction de M. Taponnier.

2. Distribution. — Barbaroux, M. *Henri Barrié*. — Marat, M. *Collinet*. — Le comte de Lux, M. *Bernard*. — Charlotte Corday, Mme *Georgette Leblanc*. — Mme de Bretteville, Mlle *Marcelle Carex*. — Simone Evrard, Mlle *Paulette Doréal*.

3. Distribution. — Scaramouche, M. *Bourgeois*. — Mezzetin, M. *Geoffroy*. — Argentine, Mlle *Abrandt*.

4. Distribution. — Henri de Kernoisan, M. *Arcel*. — Pompery, M. *Falcheri*. — Alidar de Rosenville, M. *Geoffroy*. — Bonneteau, M. *Bourgeois*. — Maurice Fréval, M. *Saint-Rapt*. — Martial, M. *Lambert*. — Baptiste, M. *Violette*. — Un garçon d'hôtel, M. *Duval*. — Mme Pompery, Mme *Jeanne Castel*. — Marie, Mlle *Cialdin*. — Berthe, Mlle *Abrandt*.

5. Distribution. — Le duc de Reichstadt, M. *de Max*. — Flambeau, M. *Albert Darmont*. — Metternich, M. *Lemarchant*. — Le tailleur, M. *Gerval*. — L'empereur Franz, M. *E. Céalis*. — Marmont, M. *Volny*. — Prokesch, M. *Chevalet*. — L'attaché français, M. *Larmandy*. — D'Obenans, M. *Lacroix*. — Sedlinsky, M. *Fauchois*. — Gentz, M. *Des-*

19 NOVEMBRE. — Première représentation, à ce théâtre, de *Fédora*, pièce en quatre actes, de M. Victorien Sardou[1]. — De retour d'Allemagne, où elle a remporté des triomphes sans pareils, Mme Sarah Bernhardt a repris possession de son théâtre. C'est dans la *Fédora* de M. Sardou qu'elle a fait une rentrée très fêtée. *Fédora* est une œuvre pathétique, habile, entraînante, amusante... Et l' « amusement » y grandit d'acte en acte, et s'y transforme en émotion, grâce à la perfection obtenue dans les détails, et grâce à l'inattendu des péripéties qui se succèdent sans se ressembler. On sait que l'interprétation repose presque exclusivement sur les deux principaux interprètes. De la première scène à la dernière, la princesse Romazoff est dans un état perpétuel de fièvre ; les paroles d'amour elles-mêmes sont mêlées d'agitation fébrile. C'est par l'expression et par le geste qu'elle s'empare du spectateur, le domine, l'émeut et le tient palpitant. Son jeu muet est plus émouvant encore que son jeu parlé. Toutes les impressions se peignent sur son visage ; elle a des frissons et des tremblements nerveux d'un réalisme saisissant. En un mot, elle « vit » son rôle. Elle ne semble pas s'apercevoir qu'un public la regarde, et celui-ci peut oublier qu'il est en

---

*champs*. — Tiburce, M. *Fuchs*. — Général Hartmann, M. *Bessy*. — Lord Cowley, M. *Desplanques*. — Dietrichstein, M. *Chevalier*. — Le docteur, M. *Hermenault*. — Thérèse, Mlle *Renee Parny*. — Fanny Essler, Mlle *Madeleine Dolley*. — Marie-Louise, Mlle *Guertet*. — Camerata, Mlle *Suzanne Orlitz*. — Scarampi, Mme *Marie Grandet*. — L'archiduchesse, Mlle *Bardey*. — Lady Cowley, Mlle *Magda*. — Une demoiselle d'honneur, Mlle *Tasny*.

présence d'une actrice; il croit voir une femme ressentant vraiment les sentiments qu'elle exprime. Jamais Mme Sarah Bernhardt n'a mieux joué. Elle a eu, à de certains moments, des intonations que nous n'hésiterons pas à qualifier d'admirables. Par exemple, lorsque, écoutant le récit du meurtre de Wladimir, elle dit à Loris, exaspérée et jalouse : — « Oui, c'est cela... Tue-les !... » elle croit vraiment assister à l'assassinat; nous le croyons avec elle. Son succès a été énorme — partagé, dans une certaine mesure, par M. Magnier, qui donne à Loris la vraie physionomie du jeune homme au cœur droit et simple, qui n'était point fait pour les épouvantables malheurs dont il est successivement atteint...

23 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Théroigne de Méricourt*, pièce en six actes de M. Paul Hervieu [1]. — Le puissant auteur des

---

1. DISTRIBUTION. — Théroigne, Mme *Sarah Bernhardt*. — Marie-Antoinette, Mlle *Blanche Dufrène*. — Une citoyenne, Mme *Marie Grandet*. — La Branchu, Mlle *Patry*. — Une tricoteuse, Mlle *Jeanne Méa*. — Brigitte, Mlle *Seylor*. — Mme Campan, Mlle *Dolley*. — Mme Elisabeth, Mlle *Marcya*. — Dame de la Cour impériale, Mlle *Kerwich*. — 2e tricoteuse, Mlle *Boulanger*. — Rose, Mlle *Simonson*. — La princesse de Lamballe, Mlle *Lornay*. — Léopold-Joseph II, M. *de Max*. — François Suleau, M. *Pierre Magnier*. — Sieyès, M. *Desjardins*. — Louis XVI, M. *Arquillière*. — Pétion, M. *Chameroy*. — Jarjayes, M. *Schutz*. — Camille Desmoulins, M. *Deneubourg*. — Le capitaine Viard, M. *Scheler*. — Romme, M. *Rebel*. — Danton, M. *Céalis*. — Prince de Kaunitz, M. *M. Gerval*. — Le chevalier de Lavallette, M. *Lemarchant*. — Rœder, M. *P. Chevalet*. — Brissot, M. *Durec*. — Fabre d'Eglantine, M. *J. Laurent*. — Lachesnaye, M. *Krauss*. — Barbaroux, M. *Volnys*. — Un bourgeois, M. *Lacroix*. — Chabot, M. *Cauroy*. — Vergniaud, M. *Fauchois*. — Grangeneuve, M. *Fuchs*. — Un citoyen, M. *Piron*. — Un garde national, M. *Deschamps*. — Le directeur de la Salpétrière, M. *Dara*.

Les autres rôles par MM. *De Neuville*, *Dacquié*, *Cartereau*, *Bossy*, *Laurent*, *Joubert*, *Fuchs*, *Mauloy*, *Germain*, *Raoul*, *Norin*,

*Tenailles* et de la *Course du Flambeau* faisant une incursion dans le drame historique — avouez que la tentative était déjà curieuse — et s'attaquant, qui plus est, à cette Théroigne de Méricourt, que d'autorisés historiens nous ont donnée comme une femme de mœurs essentiellement légères, luxurieuse autant qu'on peut l'être, et cruellement sanguinaire : voilà qui doublait singulièrement l'intérêt de la noble entreprise de M. Paul Hervieu. Avez-vous lu, dans *Ombres et Vieux Murs*, un livre épuisé depuis vingt ans, la piquante étude qu'Auguste Vitu consacrait à François Suleau ? Connaissez-vous les *Trois femmes de la Révolution* de notre érudit confrère Léopold Lacour ? Si oui, vous êtes on ne peut mieux documenté sur cette Théroigne de Méricourt dont Ferdinand Dugué fit, il y a longtemps, un remarquable drame, et en qui, cette fois, M. Paul Hervieu a imaginé de synthétiser la Révolution Française. Six tableaux admirablement expressifs, de style sobre et de superbe littérature. Le premier nous montre, à la fin de l'année 1791, le cabinet de l'empereur d'Autriche, Léopold-Joseph II, et nous fait assister à une saisissante conversation entre l'auguste frère de Marie-Antoinette et Théroigne de Méricourt, récemment arrêtée en Belgique comme convaincue de menées révolutionnaires. Le souverain rend la liberté à la prisonnière, à la condition quelle ira porter aux Parisiens les

---

*Trouvé, Olin, Espinasse, Parent, Ostier, Mmes Chantenay, Pagandet, Germain, LaVoulzy, Lecointe, Parriaux, Brenneville, Duc* et le *petit Paul.*

menaces de l'Europe coalisée. M. de Max donne un très vigoureux relief à la figure du descendant des Habsbourg. Mme Sarah Bernhardt s'y affirme superbe d'attitude énergiquement patriotique. Le second acte nous transporte au palais des Tuileries, la veille du 10 août 1792. Le tocsin résonne à toutes les églises, annonçant l'émeute qui gronde... Et Louis XVI, indécis, ne se résout pas à prendre un parti que prendrait vite la reine Marie-Antoinette, comprenant mieux l'imminence du danger. Indolent et fâcheusement hésitant fut, en effet, le roi Louis XVI. Etait-il donc la vieille, trop vieille ganache que nous a représentée M. Arquillière ? Au troisième acte, nous sommes rue de Tournon, chez Théroigne de Méricourt, où se sont donné rendez-vous, pour se concerter, les principaux chefs du mouvement révolutionnaire : Danton, Robespierre, Camille Desmoulins, Fabre d'Eglantine, Collot d'Herbois, Barbaroux, Vergniaud, auxquels viendra bientôt se joindre Sieyès, le louvoyant Sieyès — l'une des plus considérables figures et peut-être la plus singulière de la Révolution — dont, en deux scènes, celle de cet acte et celle du dernier, M. Paul Hervieu nous a donné une très vivante, très curieuse et définitive analyse de caractère. Puis, nous voyons apparaître en garde national, François Suleau, le farouche publiciste qui s'était donné la tâche de clouer au pilori de sa gazette celle qu'on appelait la belle Liégeoise. Et par la violence, Suleau arrache à Théroigne la preuve écrite du complot, le papier déclarant la déchéance du roi, que viennent de signer tous ses

amis. Voici maintenant, au matin du 10 août, la terrasse des Feuillants, où défilent, au milieu des huées de la populace, le roi et la reine, le dauphin et la dauphine, Mme Elisabeth et la princesse de Lamballe, à peine protégés par les gardes, et se rendant par ordre à la Convention. Il faut à la foule un bouc émissaire : Théroigne lui livre Suleau, à l'égorgement duquel elle prête la main. Et le sang va couler de toute part... Alors apparaît un pâle officier, portant l'uniforme — invraisemblablement trop neuf pour un soldat impayé ! — du régiment d'artillerie de La Fère : c'est le jeune Bonaparte se demandant — ô ironie ! — lui le futur tueur d'hommes, comment l'on peut entasser tant de cadavres... Voilà encore, un an après, cette même terrasse des Feuillants, où livrée à ses plus furieux instincts, la foule insulte ceux que, naguère, elle exaltait. Bourrelée de remords — au souvenir du meurtre de Suleau — et dégoûtée de cette Révolution qui, répondant si mal au noble idéal qu'elle avait rêvé, a culbuté dans le sang, Théroigne exhale vainement ses plaintes et ses reproches. Les tricoteuses l'empoignent et lui administrent en public l'outrageuse flagellation : le rideau s'est alors pudiquement fermé à temps... Les années passent, vingt ans au moins, et le sinistre décor nous montre la Salpétrière où, devenue folle, celle qui fut la Belle Liégeoise est enfermée dans un noir cabanon. Et comme Sieyès, grand dignitaire de l'Empire et grand aigle de la Légion d'honneur, fait visiter à de belles dames de ses amies, le célèbre hôpital, il est hanté du

subit désir de revoir Théroigne. Et Théroigne, en proie à ses visions des grandes victimes de la Révolution, dont les ombres défilent au fond de la scène reconnaît — en chair et en os, celui-là — l'opportuniste abbé Siéyès, à qui elle dit ses plus dures vérités. Peut-être ici la mise et scène, qui avait si dramatiquement rendu tous les mouvements de l'émeute populaire, n'a-t-elle pas assez ingénieusement traduit l'évocation quasi-shakespearienne rêvée par l'auteur. L'impression finale n'en est pas moins profonde; et grand — plus grand que jamais — fut le personnel succès de Mme Sarah Bernhardt, tour à tour énergique et gracieuse, éloquente et simple, tendre et farouche, douce et tragique par le verbe et par le geste en sa magnifique personnification de la Théroigne, hardiment idéalisée, de M. Paul Hervieu. Rendons hommage, une fois de plus, au génie de l'illustre directrice-comédienne et metteuse en scène de tout premier ordre, et attribuons à ses dévoués collaborateurs les éloges que méritent leur talent de composition. Ce sont, d'abord, Mlle Blanche Dufrêne, Marie-Antoinette pleine de tact; M. Desjardins, Sieyès intelligemment étudié; M. Pierre Magnier, de conviction chaleureuse en François Suleau. Et combien d'autres qui vaudraient tout au moins d'être ici nommés !

| | NOMBRE d'actes | DATE de la 1re représ. ou de la reprise | NOMBRE de représent. pendant l'année |
|---|---|---|---|
| *Théodora*, drame | 5 a. 7 t. | 7 janv. | 70 |
| *La Dame aux camélias*, pièce | 5 | » | 69 |
| *Phèdre*, tragédie | 5 | 6 févr. | 8 |
| *Magda*, pièce | 4 | 20 févr. | 4 |
| *La Femme de Claude*, pièce | 3 | 6 mars | 2 |
| *Jean-Marie*, pièce en vers | 1 | 6 mars | 2 |
| *La Samaritaine*, Evangile | 3 tabl. | 20 mars | 13 |
| **Francesca da Rimini*, drame | 5 a. 1 pr. | 22 avril | 25 |
| *L'Aveu*, pièce | 1 | 26 avril | 21 |
| *Si j'étais roi*, opéra-comique | 3 a. 4 t. | 15 août | 12 |
| *Charlotte Corday*, drame musical | 3 a. 6 t. | 19 août | 4 |
| *Les Deux Billets*, opéra-comique | 1 | 19 août | 4 |
| *Le Voyage en Chine*, opéra-comique | 3 | 22 août | 5 |
| *Le Trouvère*, opéra | 4 a. 9 t. | 6 sept. | 8 |
| *L'Aiglon*, drame en vers | 6 | 5 octob. | 51 |
| *Fédora*, pièce | 4 | » | 26 |
| *L'Ecureuil*, pièce | 1 | » | 26 |
| **Théroigne de Méricourt*, pièce | 6 | 23 déc. | 11 |

# THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN[1]

Le théâtre de la Porte-Saint-Martin a surtout vécu de reprises en l'année 1902. Ce furent les *Mystères de Paris*, le *Courrier de Lyon*, *Paillasse*, *Madame la Maréchale*, la *Maison du Baigneur*, — sans compter l'immortel *Cyrano de Bergerac* et les quelques soirées du *Bourgeois gentilhomme* que nous donna Coquelin. Les œuvres inédites s'appellent les *Deux Consciences*, de M. Paul Anthelme, la *Guerre de l'Or*, de M. Alfred Dubout, et *Nini l'Assommeur*, représentée au compte de l'auteur, M. Maurice Bernardt.

15 JANVIER. — Première représentation de *Nini l'Assommeur*, drame en sept tableaux de M. Maurice Bernhardt[1]. — Si l'on voit parfois quelque personne du « beau sexe » affiliée à des malfaiteurs, croyez-vous qu'il puisse exister à Paris une association de femmes — rien que des femmes ! — dont l'unique mobile soit le vol et l'assassinat ? M. Mau-

1. — Directeurs : MM. Henry Hertz et Jean Coquelin.

1. DISTRIBUTION. — Mornand, M. *Brémont*. — M. de Lieussol, M. *L. Péricaud*. — D'Orlan, M. *Léon Noël*. — André de Lieussol, M. *Deneubourg*. — Etc., etc. — Marthe d'Orza, dite Nini, Mlle *Blanche Dufrêne*. — Soubrette, Mlle *Lucy Gérard*. — Mme Berteuil, Mlle *Henriot*. — La patronne du cabaret, Mme *Louise France*. — Louise D'Orlan, Mlle *Roggers*.

rice Bernhardt le croit, ou feint de le croire... Et c'est à son ardente imagination de néo-dramaturge que nous devons l'invention de *Nini l'Assommeur*, la hardie « chéfesse » d'une redoutable bande, dont on ne compte plus les crimes, mais sur laquelle la police s'est, jusqu'à présent, déclarée incapable de mettre la main. Qui soupçonnerait jamais « Nini l'Assommeur » sous les traits de cette séduisante Marthe d'Orza, follement éprise d'un bel officier, le comte André de Lieussol, et sans espoir, du reste, infiniment aimée — la rencontre ne laisse pas d'être piquante — du policier Mornand, l'un des agents les plus zélés de la préfecture?... Pour sauver André à la veille d'être déshonoré par le non-paiement d'une dette de jeu, Marthe est venue demander à sa marraine, Mme Bertheuil, cinquante mille francs qui lui sont nettement refusés. Alors, elle se déguise en escarpe, pénètre, la nuit, chez Mme Bertheuil, et, comme celle-ci la reconnaît et crie au secours, son affaire est faite : d'un maître coup de casse-tête, elle l'étend raide morte, et réussit à se sauver avec le magot. Et d'une! André est, d'ailleurs, un pur monstre d'ingratitude. Ce n'est point Marthe qu'il aime, c'est une de ses riches cousines, Louise D'Orlan, indignement mariée à un vieillard que guette une troisième et définitive attaque d'apoplexie. Le cas se produit, Louise devient veuve, André l'épousera... Mais Marthe ne veut pas qu'on lui prenne son amant et vient signifier sa défense en de tels termes de violence que Louise, justement effrayée, ouvre la fenêtre et appelle à la rescousse André, logeant à un étage

au-dessous dans la même maison. Alors, — tout comme à l'écarté vous retourneriez le roi, — la terrible Nini « retourne la dame » — je veux dire qu'elle jette par la fenêtre la jeune veuve, la tête la première. Et de deux ! Mais, en se brisant sur le pavé, la victime a eu la force de prononcer un nom : celui de d'Orza, sa meurtrière. André somme le policier Mornand de faire de ce renseignement *in extremis* la base d'une sérieuse enquête. Mornand se trouve, dès lors, placé entre son amour et sa conscience : il vient de découvrir, à n'en plus douter, que celle qu'il aimait n'était autre que Nini l'Assommeur ; il ne la livrera pas lui-même ; il se brûlera la cervelle pour se punir de n'avoir pas eu le courage de faire son devoir. Un papier, arraché à la main crispée du cadavre, dénoncera la coupable, ainsi vouée à l'échafaud. Celle-ci, du moins, ne se laissera pas emmener sans commettre un nouveau crime — elle ne les compte plus ! — elle poignardera André, plutôt que de le savoir devenir le mari de sa rivale, miraculeusement échappée à la mort. On voit que, pour son début, M. Maurice Bernhardt nous a fait la bonne mesure. Voulez-vous des assassinats ? Il en a mis tant et plus... A tel point qu'il était difficile, vraiment, qu'il en mît davantage, et que le public en parut, parfois, plutôt égayé que terrifié. En dépit, ou même à cause de ses nombreuses inexpériences et de ses énormes naïvetés, sa pièce — souvenons-nous que c'est la pièce d'un jeune — n'était pas ennuyeuse le moins du monde en ses effets un peu gros, et valait, à tout prendre, celle d'un vieux rou-

tier du drame. Et, pour peu qu'on aimât le genre, — *trahit sua quemque voluptas* — on pouvait trouver quelque agrément à la représentation de *Nini l'Assommeur*. Elle aura du moins servi à mettre tout à fait hors de pair une jeune et vaillante actrice, Mlle Blanche Dufrêne, déjà distinguée, sur cette même scène, dans la Fabienne de *Thermidor*. Elle a fait du rôle très complexe de Nini l'Assommeur, Marthe d'Orza, une énergique figure, curieuse à bien des points de vue, et attestant en elle un remarquable talent de comédienne, formée à la puissante école de Sarah Bernhardt. Soubrette, — Soubrette est son nom — la dévouée compagne de la terrible Mme d'Orza, était, non seulement le personnage le plus sympathique, mais encore le mieux venu de toute la pièce : Mlle Lucy Gérard l'avait très gaiement et très finement rendu. Et, vous qui connaissez le sens du pittoresque que possède Mme Louise France, vous devinerez ce qu'elle put faire de l'ignoble patronne du bouge où se réunissaient nos hardies femelles. De Sa Majesté Louis XV, qu'il était naguère dans la *Pompadour*, M. Brémont, redescendait au rang, plus modeste, du policier Mornand, féru d'amour, mais esclave de son devoir. Il avait résolu ce problème de n'y point sembler ridicule. M. Deneubourg parvenait, lui, à ne pas rendre trop antipathique celui du comte André. M. Léon Noël ne faisait que paraître et disparaître dans une « figuration » absolument indigne de son talent : il personnifiait le vieux d'Orlan, mourant d'un coup de sang en voyant sa jeune femme dans les bras de son beau

cousin. — Mise en scène réglée avec beaucoup d'intelligence : *Nini l'Assommeur* présentait ainsi, dans l'invraisemblable, une notable part de vérité...

14 FÉVRIER. — Reprise des *Mystères de Paris*, drame en cinq actes et dix tableaux, tiré du roman d'Eugène Sue par M. Ernest Blum[1]. — Certes, une œuvre nouvelle aurait mieux fait notre affaire ; mais, puisque l'âme de ce théâtre, notre grand Coquelin, voyage furieusement de Berlin à Nice, et projette de recommencer cette longue route en sens inverse, de Nice à Berlin, il faut bien se contenter du répertoire dans de louables conditions de succès. Les rôles ont été distribués judicieusement, et nous avons revu sans déplaisir les figures ultra-connues de l'Ogresse, la marchande d'amours ignobles et de boissons frelatées; de Fleur-de-Marie, l'enfant abandonnée « au coin d'une borne », et recueillie par la Chouette, mégère hideuse — Fleur-de-Marie qui reste « pure moralement » au milieu de la plus effroyable dépravation, pauvre fille du prince de Gérolstein « embourbée dans les steppes fangeux du vice et de la honte, alors qu'elle est faite pour marcher dans les sentiers fleuris de la vertu » (je cite); nous avons revu aussi le Chou-

1. DISTRIBUTION. — Cabrion, M. *P. Fugère*. — Le maître d'école, M. *Duquesne*. — Pipelet, M. *Péricaud*. — Le Chourineur, M. *Gravier*. — Rodolphe, M. *Jean Sarter*. — Jacques Ferrand, M. *P. Bouyer*. — Tortillard, M. *Plébins*. — Germain, M. *Desplanques*. — Chalamel, M. *Dannequin*. — Le docteur Noir, M. *Gavarry*. — Tom Seyton, M. *Albert*. — Bras-Rouge, M. *Mallet*. — Murf, M. *Cartereau*. — Léopold, M. *René*. — Barbillon, M. *Tosah*. — La Chouette, Mme *Honorine*. — Rigolette, Mlle *Debério*. — Sarah Mac-Grégor, Mme *Lina Munte*. — Fleur-de-Marie, Mlle *Sylviane*. — Mme Pipelet, Mme *Franck-Mell*. — Mme Georges, Mme *Magnier-Gravier*. — L'Ogresse, Mme *G. Rose*. — Maria, Mlle *Louise*. — Jenny, Mlle *Virginie*.

rineur qui, au rebours de son sosie dans le roman, chourine fort peu, et même qui est enclin aux actions vertueuses malgré ses quinze ans de galères, — Gravier y est parfait —; le Maître d'école, cet autre échappé du bagne, qui s'est mutilé le visage pour qu'on ne le reconnaisse pas, — M. Duquesne est odieux et terrible dans ce rôle; et Jacques Ferrand, ce notaire faussaire, qui tue et qui vole, ce satyre qui meurt d'amour pour une créature « d'une beauté infernale »; et Tortillard, le gamin vicieux; et Rigolette, la grisette, coquette et honnête; et Pipelet et Anastasie, les épiques portiers devenus la proie du loustic Cabrion! Tous ces personnages légendaires amusent encore, bien qu'ils aient perdu beaucoup de leur vérité, mais le plus grand effort de notre imagination ne nous permet pas de retrouver dans le drame de M. Blum la pièce *sociale* qui a bouleversé la France, il y a cinquante ans. La critique d'alors déclarait sans rire qu'Eugène Sue s'était « débarrassé du froc bourgeois » et que, « intrépide marin (!), il s'était jeté résolument dans le gouffre des passions populaires » (?) La censure d'alors dressait l'oreille, ouvrait les yeux, s'armait d'énormes ciseaux, et coupait trois rôles entiers, exigeait des tempéraments et des transpositions, afin que les *Mystères de Paris* ne fissent pas s'écrouler toute la société française! Aujourd'hui, nous jugeons d'autre sorte, et, si l'on nous rappelle que le romancier et le dramaturge ont voulu faire œuvre d'apôtres populaires, nous considérons qu'ils ont fait surtout un pittoresque croquis des bagnes et

des lupanars, des chenapans et des filles. A Eugène Sue, prétendant que les privilégiés de la naissance ont toutes les tares, tous les mensonges, toutes les ignominies, toutes les hontes, à Eugène Sue, ne cherchant la portraicture du peuple que dans les bouges les plus infects, nous avons envie de crier : « Romantique, va ! » A ce propos, un rapprochement bien amusant : les *Mystères de Paris* sont de février 1844 — presque un an après les *Burgraves !* Mais c'était une belle époque, il n'y a pas à dire. On se passionnait pour une forme d'art, on bataillait avec ardeur et franchise pour défendre une idée que l'on croyait meilleure qu'une autre. Un journaliste s'exclamait gaiement : « Toute la France s'est occupée des aventures de Rodolphe avant de s'occuper de ses propres affaires. Des malades ont attendu pour mourir la fin des *Mystères de Paris :* les mots magiques *la suite à demain* les entraînaient de jour en jour ! » Je n'oserais assurer que la reprise de la Porte-Saint-Martin aura les mêmes effets sur les malades du vingtième siècle ; mais je note avec plaisir qu'une pièce bien charpentée intéresse toujours le public. Les effets, habilement ménagés par M. Ernest Blum, ont tous « porté », et une partie de l'assistance a pleuré congrûment. M^me^ Honorine a terrifié ; M^lle^ Sylviane a ému ; M^lle^ Debério a amusé au point qu'on lui a redemandé les gentils couplets de Serpette « Cordon, s'il vous plaît ! » ; et M^me^ Lina Munte a été une classique Sarah Mac Grégor et M^me^ Frank-Mell une excellente M^me^ Pipelet. Le côté des hommes a rivalisé heureusement

avec le côté des dames, aussi bien dans l'effroi que dans la fantaisie. Péricaud est un superbe Daumier : il est Pipelet des pieds à la tête. On ne fait que se répéter en disant que c'est un comédien accompli, mais il faut se répéter et le louer encore et toujours pour cette personnification si vraie et si intense. Fugère est très drôle en Cabrion, un Cabrion fort peu famélique, et il a soulevé le rire à chaque réplique de son rôle. J'ai cité déjà MM. Gravier et Duquesne; je citerai M. Bouyer, de grande conviction, — Jacques Ferrand de la tête aux pieds.

14 MARS. — Reprise du *Courrier de Lyon*, drame en cinq actes et six tableaux de Moreau, Siraudin et Delacour [1]. — La pièce a toujours son action sur le public. A M. Duquesne, qui fait Lesurques et Dubosc, il ne manque que la voix, mais, il n'y a pas à dire, elle lui manque... Sous les traits de Pierre Choppart, dit l'Aimable, l'excellent Noël ressuscite feu Paulin Ménier, avec son organe, son accent, sa tête, ses gestes, sa démarche, son allure, ses mouvements d'épaules, toute son expression de bestialité fameuse. C'est tout à fait étonnant...

29 MARS. — Première représentation, à ce théâtre,

---

1. DISTRIBUTION. — Lesurques, Dubosc, M. *Duquesne*. — Choppart dit l'Aimable, M. *Léon Noël*. — Daubenton, M. *Gravier*. — Courriol, M. *Castillan*. — Jérôme Lesurques, M. *P. Bouyer*. — Fouinard, M. *Plébins*. — Didier, M. *Jourda*. — Joliquet, M. *Déan*. — Guerneau, M. *Albert*. — Lambert, M. *Daneqnin*. — Dumont, M. *Gavarry*. — Le maître de poste, M. *Cartereau*. — Magloire, M. *Léo*. — Garçon de café, M. *René*. — Un greffier, M. *Frey*. — Durochat, M. *Lucien Henry*. — Un agent, M. *Tosah*. — Jeanne, Mme *Lina Munte*. — Julie Lesurques, Mlle *Sylviane*. — La fille du maître de poste, Mlle *Louise*.

du *Bourgeois Gentilhomme*, comédie en cinq actes de Molière [1]. — Avant de reparaître, triomphant, dans le *Cyrano* de M. Rostand, Coquelin s'est donné le malin plaisir et nous a offert le savoureux régal de se montrer à nous dans M. Jourdain du *Bourgeois gentilhomme* qu'il venait de jouer dans une grande tournée et qu'il n'avait encore pu aborder à la Comédie-Française. Quel dommage qu'il ne l'y joue jamais, dans le cadre spécial qui convient à Molière ! Ce qu'est Coquelin dans M. Jourdain peut se résumer d'un mot : c'est la perfection même... Impossible de donner au célèbre type du bourgeois féru de gentilhommerie plus de vérité, de simplicité, de naïveté — c'est un enfant que M. Jourdain — et tout en même temps — car le personnage est complexe — plus d'intelligence et de délicatesse. C'est un ravissement de le voir et de l'entendre. Ne perdez pas une syllabe du rôle, qu'il professe comme dans une superbe leçon, et suivez-le à la lorgnette en ses admirables jeux de physionomie : il y est merveilleux. Merveilleux, je vous dis... Et quelle joie ce serait de le voir plus tard, ainsi qu'il nous l'a promis, dans Alceste du *Misanthrope*, Alceste qui, selon lui, est

1. Distribution. — M. Jourdain, M. *Coquelin aîné*. — Covielle, M. *Jean Coquelin*. — Cléonte, M. *Volny*. — Un maître de musique, M. *Duquesne*. — Dorante, M. *Castillan*. — Un maître d'armes, M. *Gravier*. — Un maître tailleur, M. *Péricaud*. — Un maître à danser, M. *Rozenberg*. — Un maître de philosophie, M. *Garay*. — Un garçon tailleur, M. *Chabert*. — Premier valet, M. *Person*. — Deuxième valet, M. *Lefaur*. — Un élève, M. *Danequin*. — Troisième valet, M. *Mallet*. — Mme Jourdain, Mlle *Bouchetal*. — Dorimène, Mlle *Gilda Darthy*. — Nicole, Mlle *Blanche Miroir*. — Lucile, Mlle *Spindler*.

A la cérémonie turque, le rôle du Muphti était chanté par M. Vauthier.

un comique ! En nous rendant à la Porte-Saint-Martin, nous avions, avouons-le, quelque méfiance de l'entourage. Nos craintes ne furent point entièrement justifiées : le grand comédien « en représentation » n'a pas été trahi par *tous* ses partenaires. Et nous n'avions que des éloges à adresser à M. Rozenberg, un charmant maître à danser, à M. Garay, qui disait avec infiniment de justesse le rôle du maître de philosophie, à M. Vauthier, un muphti plein de verve, à M. Jean Coquelin, enfin, de brio très classique dans Covielle, qu'il jouait, à côté de son illustre père, après s'être essayé, pour son propre compte, dans le rôle de M. Jourdain.

17 AVRIL. — Reprise de *Cyrano de Bergerac*[1]. — O l'inoubliable soirée du 28 décembre 1897, où les habitués des premières assistaient à l'un des plus grands succès du siècle ! Comédie d'aventure et drame de cape et d'épée, *Cyrano de Bergerac*, de fantaisie franche et de poésie délicieuse, eut le bonheur de faire comprendre et acclamer par la foule enthousiaste les plus subtils raffinements du cœur et les plus délicats sentiments. Voilà qui mit tout de suite hors de pair M. Edmond Rostand... Mais *Cyrano de Bergerac* a été trop récemment et trop longtemps joué pour qu'aujourd'hui nous ayons à faire autre chose que constater le grand succès de la reprise. L'intérêt héroïque et senti-

1. DISTRIBUTION. — Cyrano de Bergerac, M. *Coquelin*. — Christian de Neuvillette, M. *Volny*. — Ragueneau, M. *Jean Coquelin*. — Carbon de Castel-Jaloux, M. *Gravier*. — Premier cadet, M. *Péricaud*. — De Guiche, M. *Rozenberg*. — Troisième cadet, M. *Bouyer*. — Roxane, Mlle *Gilda Darthy*. — Lise, Mlle *Blanche Miroir*. — La duègne, Mlle *Bouchetal*. — Sœur Marthe, Mlle *Spindler*. — La distributrice, Mlle *Brassy*.

mental de l'action, la langue exquise du poète, la haute maîtrise de Coquelin dans le rôle de Cyrano, ont fait trouver un plaisir extrême à entendre l'œuvre charmante, même pour ceux qui ne pouvaient plus y avoir de surprise. La mise en scène reste très pittoresque et très soignée, et l'interprétation excellente. Nous avons retrouvé MM. Jean Coquelin, Volny, Gravier, Péricaud, Rozenberg, tous formant un bel ensemble homogène. Et parmi les femmes, Mmes Blanche Miroir, Bouchetal, Chapelas, etc. Un seul changement important est à signaler. Le rôle de Roxane, créé par Mlle Maria Legault, repris ensuite par Mlle L. Yahne, est aujourd'hui tenu par Mlle Gilda Darthy, admirablement belle, et qui a fort bien composé son personnage de « précieuse » du Grand Siècle. Il nous a seulement paru qu'elle manquait encore un peu de nuances, et qu'il y avait comme un coup de pouce dernier à donner à sa création...

22 MAI. — Première représentation de la *Guerre de l'Or*, pièce en cinq actes et six tableaux de M. Alfred Dubout [1]. — M. Alfred Dubout — qui

---

1. DISTRIBUTION. — Kronje, M. *Jean Coquelin*. — Delarey, M. *Gravier*. — Le grand-père, M. *Péricaud*. — Jules André, M. *Rozenberg*. — Sir Samuel Stewart, M. *Delorme*. — Louis Botha, M. *Dulac*. — Le frère de Kronje, M. *Perny*. — Jean-Louis, M. *Melchissédec fils*. — Duplessis, M. *Bouyer*. — Christian De Wet, M. *Castelli*. — Lambert, M. *Monteux*. — Van Zandt, M. *Garay*. — Maurice Stewart, M. *Grandier*. — Flosh, M. *Albert*. — Henri Duval, M. *Girard*. — Johannès, M. *Jeandrieu*. — Forster, M. *Dekock*. — De Villebois-Mareuil, M. *Santana*. — Lord Methuen, M. *Vernon*. — Frid, M. *Félix Grandjean*. — Officier anglais, M. *Ferrat*. — Barbaroux, M. *Calvin*. — Arthur Rodney, M. *Desplanques*. — L'attaché français, M. *Danequin*. — Franck, M. *Gaston Rys*. — La femme de Kronje, Mlle *A. Tessandier*. — Mme Duplessis, Mlle *Bouchetal*. — Lista, Mlle *Margel*. — Marie Jannsenn, Mlle *Le Clère*. — 1re femme boër, Mme *Magnier-Gravier*. — 2e femme boër, Mlle *Aubray*.

s'en souvient encore ? — est l'auteur d'une *Frédégonde* qui fit beaucoup plus parler d'elle avant qu'après sa première représentation. C'était une tragédie historique, de style quelque peu déclamatoire, dont un acte au moins, le quatrième, produisit un très puissant effet, mais dont le plus grand défaut, croyons-nous, fut celui de n'avoir pas eu l'interprétation qu'il fallait. Au lieu d'une Sarah Bernhardt, qu'avait rêvée le poète, ce n'était, hélas ! que Mlle Dudlay, et Leloir nous donna, comiquement, l'impression d'un Chilpéric d'opérette, auquel il ne manquait que la musique d'Hervé. Bref, le succès d'estime de l'honorable ouvrage se résolut en une dizaine de soirées. La *Guerre de l'Or* devait-elle être la revanche de l'infortunée *Frédégonde* ? Le sujet en a été pris à l'actualité saisie au vol, et l'auteur, interviewé fort à propos par un de nos aimables confrères, nous a conté lui-même comment vint à son esprit l'idée de cette pièce en lisant, ainsi que tout le monde, le récit des événements du Transvaal. Certains faits lui apparurent tellement dramatiques que, naturellement, il eut la pensée de les condenser en scènes dialoguées. Puis, peu à peu, il se prit à l'intérêt de ce travail et écrivit le drame que M. Hertz, vient de faire succéder sur son affiche à la reprise de *Cyrano* — *Cyrano de Bergerac*, emporté dans une nouvelle tournée triomphale par Coquelin le Grand. Ce que M. Alfred Dubout a voulu montrer ? — C'est qu'une fois de plus la justice immanente n'est pas un vain mot. La guerre du Transvaal eut-elle véritablement d'autre mobile que l'or ?

Dans la pensée de ceux qui l'entreprirent, elle devait coûter cinquante millions, cinquante mille hommes et durer cinquante jours... Or, il se trouve que, loin d'atteindre leur but, les auteurs responsables de la guerre ont dépensé en pure perte des milliards, qu'ils ne possèdent pas « les champs d'or », et qu'ils ont été, autant qu'on le pouvait, châtiés dans leur orgueil national. Autour de cette idée pivote toute la pièce. Et comme intrigue ? — L'intrigue, c'est la guerre elle-même ! Il n'y a, dans la *Guerre de l'Or*, ni traître, ni mère qui retrouve sa fille, ni la voix du sang, ni rien qui dénote l'Ambigu... Voici, du reste, les six tableaux de l'œuvre de belle tenue, essayée le soir de la répétition générale *fermée* (essai loyal, mais pénible) devant une douzaine de bons critiques figés dans la glace d'un théâtre désert, et accueillie le lendemain avec un certain enthousiasme par une salle comble. Au premier acte, une ferme boër, au moment de la déclaration de guerre : Duplessis et sa femme ; sa fille Lista, entre son père et son fiancé ; le grand-père ; plus, deux Français pris d'un beau zèle pour la cause des Boërs : le riche et actif M. Lambert et son joyeux compagnon Jean-Louis. M. Duplessis, c'est M. Bouyer ; M^me^ Duplessis, c'est M^lle^ Bouchetal ; Lista, c'est la jolie M^lle^ Margel, fort remarquée aux derniers concours du Conservatoire dans une scène d'*Amoureuse*, de Porto-Riche ; le grand-père c'est M. Péricaud ; M. Lambert, c'est M. Monteux, chaleureux et bien disant ; Jean-Louis, c'est M. Melchissédec fils, qui avait quitté la comédie pour se faire directeur de théâtre,

et qui, plein de verve, — une verve à la Coquelin ! — vient d'accomplir sur les planches l'heureuse rentrée d'un acteur de talent. Au deuxième tableau, c'est, quelques semaines après la déclaration de guerre, le *Stock-Exchange* de Londres en ébullition... Un important engagement a dû avoir lieu au Natal, et les boursiers trop confiants jouent imperturbablement à la hausse, tandis que, suivant les inspirations de son bon sens, un journaliste parisien, M. Jules André, jouant à la baisse, gagne en l'espace de quelques minutes une énorme fortune. M. Rozenberg tient le rôle avec beaucoup d'aisance et d'esprit ; M. Delorme fait de son partenaire, sir Samuel Stewart, un Anglais pur sang ; mais pourquoi lui seul a-t-il l'accent ? Le décor est exact et curieux ; la promenade du mannequin représentant le président Kruger, la fanfare étonnamment britannique, le coup de la dépêche : tout cela est fort bien fait, très justement mis en scène, véritablement amusant. Les autres actes déroulent devant nous les péripéties de la guerre et ses luttes épiques. C'est d'abord Spion-Kop où, contre toute attente, et pour obéir à l'ordre de Joubert, Louis Botha laisse battre en retraite, saine et sauve, l'armée que, d'un signe, il pouvait exterminer. Puis, c'est Kronje à Paardeberg, résistant superbement avec ses trois mille braves paysans à quarante mille hommes pourvus d'une artillerie de cent canons. M. Jean Coquelin a composé avec infiniment d'art et de vérité l'héroïque et pittoresque figure du célèbre Kronje. Sous les traits de sa digne femme, refusant avec ses compagnes

la grâce que leur offre l'ennemi, apparaît, émouvante et belle, Mlle Aimée Tessandier. De nouveau, c'est la ferme boër, où un jeune officier anglais blessé — le fils d'un des fauteurs de la guerre — généreusement recueilli par les burghers, s'éprend de la douce Lista, en deuil de son frère et de son fiancé, tous deux morts au champ d'honneur... La scène est d'une mélancolie touchante : elle a été fort bien jouée par Mlle Margel, déjà nommée, et par un jeune débutant, M. Grandier, élève de M. Leloir et, on le dirait du moins, de M. de Max. Très pathétique est la fin de ce tableau, où nous voyons le lieutenant Stewart sur le point d'être brûlé, avec ses sauveurs, par ses propres compatriotes, ivres de fureur. C'est enfin -- très beau décor brossé par Jambon — le camp boër, d'où Delarey renvoie librement... « vers la paix »... au lieu de le garder comme otage, lord Methuen, blessé et prisonnier. Le rideau tombe sur le juste châtiment d'un des plus violents partisans de la guerre, sir Stewart, si cruellement puni dans sa fortune et dans son orgueil, dans ses fils, qu'il a perdus, et dans sa femme, morte de chagrin... Et M. Dubout laissait aux spectateurs de la Porte-Saint-Martin le soin de dégager la belle idée philosophique qui domine cette intéressante pièce écrite, en toute impartialité, sur les événements dont le récit nous a si souvent passionnés.

1er JUIN. — Nouvelle reprise du *Courrier de Lyon* [1].

1. DISTRIBUTION. — Choppart dit l'Aimable, M. *Léon Noël*. — Lesurques, Dubosc, M. *Rosny*. — Daubenton, M. *Gravier*. — Courriol,

30 JUIN. — Première représentation, à ce théâtre, de *Paillasse*, drame en cinq actes, de d'Ennery et Marc Fournier [1]. — Le rôle de Paillasse fut un des rôles à effet de Frédérick Lemaître, « le comédien le plus pathétique des temps modernes », disait-on autrefois, et les contemporains racontent qu'il y trouvait l'occasion des effets de l'émotion la plus intense. Paillasse Belphégor, c'est aujourd'hui Henry Krauss, le seul acteur du boulevard qui ait conservé pieusement quelques plumes du « panache ». S'il n'imite pas Frédérick, il le contrefaçonne, en sa qualité de Belge. Il a recueilli des traditions, et s'en sert heureusement ; il a une certaine sincérité de convention, de l'ardeur, de l'entrain, et tient bonne place, en l'art spécial du mélodrame. Mlle Barbier ne manque pas de qualités, elle est fruste et inégale, mais quand même intéressante, dans Madeleine. Des autres, il n'y a rien à dire, le silence étant une opinion...

14 JUILLET. — On donne, en matinée gratuite,

---

M. *Melchissédec fils*. — Jérôme Lesurques, M. *Bouyer*. — Didier, M. *Monteux*. — Guerneau, M. *Albert*. — Fouinard, M. *Calvin*. — Joliquet, M. *René Gravier*. — Lambert, M. *Danequin*. — Magloire, M. *Ferrat*. — Le maître de poste, M. *Cartereau*. — Jeanne, Mlle *Bouchetal*. — Julie Lesurques, Mlle *Sylviane*. — La fille du maître de poste, Mlle *Louise*.

1. DISTRIBUTION. — Paillasse dit Belphégor, M. *Henry Krauss*. — Le bailli de Courgemont, M. *Bartel*. — Le duc de Montbazon, M. *Perny*. — Le chevalier de Rollac, M. *Dulac*. — Le comte de Castel-Blangy, M. *Castelli*. — Le vicomte Hercule, M. *Déan*. — Grain d'Amour, M. *F. Grandjean*. — Commandeur de Puffières, M. *Dekock*. — Beauménil, M. *Danequin*. — Grelu, M. *Cartereau*. — Dupeyron, M. *Gaston Rys*. — Vidame d'Aspignol, M. *Ferrat*. — Lafleur, M. *René Gravier*. — Madeleine, Mlle *Barbier*. — Mlle de Vermandois, Mme *Franck-Mell*. — Nini Flora, Mlle *Marcelle Meyer*. — Jacquinet, Mlle *C. Gaudy*. — Catherine, Mlle *Le Clère*. — Fanny, Mlle *Sylla*. — Anastasie, Mlle *Mignan*. — Petite Jeanne, *la petite Juliette*.

le *Courrier de Lyon*, avec Léon Noël, dans le rôle de Choppart dit l'Aimable, et le soir, le spectacle courant : *Paillasse*, avec Henry Krauss.

28 JUILLET. — Première représentation, à ce théâtre, de *Madame la Maréchale*, pièce en cinq actes, de MM. Alphonse Lemonnier et Louis Péricaud [1]. — Cette *Madame Sans-Gêne*, pour classes pauvres, obtient le même chaleureux accueil qu'elle avait rencontré, à son origine, sur la scène voisine de l'Ambigu. On acclame Mme Riquet-Lemonnier et M. Gravier, personnifiant de nouveau la maréchale et le maréchal de Ravinel. A côté d'eux, l'excellent Bartel soulève, dans le rôle du marquis de Saumonville, des tempêtes de rire...

9 SEPTEMBRE. — Reprise de *Marie-Jeanne*, drame en cinq actes et six tableaux de d'Ennery et Maillan [2]. — C'est une justice à rendre à ce mélodrame, il est fort peu compliqué ; il est tout simple et tout clair ; il se termine le plus naturellement du

---

1. DISTRIBUTION. — Le maréchal de Ravinel, M. *Gravier*. — Le marquis de Saumonville, M. *Bartel*. — Le vicomte Martial, M. *Perny*. — Paul de Ravinel, M. *Emile Albert*. — Bourguignon, M. *Rivers*. — Le général Marteau, *Dekock*. — Jean-Jean, M. *René Gravier*. — La maréchale de Ravinel, Mme *Riquet-Lemonnier*. — Prunelle, Mlle *Blanche Doriel*. — Marquise de Saumonville, Mme *Lévi-Leclerc*. — Cécile, Mlle *Sylviane*.

On commençait par *l'Hercule Parnèse*, comédie en un acte, de MM. A. Lemonnier et L. Péricaud, ainsi distribuée :

Octave Michelot, M. *Rivers*. — Alcide, M. *Dekock*. — Lucie de Merville, Mme *Lévi-Leclerc*.

2. DISTRIBUTION. — Bertrand, M. *Gravier*. — Rémy, M. *Péricaud*. — Appiani, M. *Perny*. — Le docteur Barthèle, M. *Bouyer*. — Théobald de Bussière, M. *Violet*. — Guillaume, M. *Danequin*. — Gromenu, M. *Cartereau*. — Un infirmier, M. *Mallet*. — Berlinguet, M. *René*. — Un domestique, M. *Josah*. — Marie-Jeanne, Mlle *A. Tessandier*. — Sophie de Bussière, Mme *Lévi-Leclerc*. — Catherine, Mlle *Leclère*. — Marguerite, Mme *Magnier-Gravier*.

monde sans tuerie, sans meurtre, sans reconnaissance; oui, d'Ennery dédaigne ici ces reconnaissances qui furent la gloire des Pixérécourt et des Bouchardy! Au dénouement, Marie-Jeanne reste Marie-Jeanne, aucun événement ne vient lui révéler une naissance plus illustre, et Bertrand, l'ouvrier converti, ne se trouve pas être le frère... du cousin... de la tante... de M. le comte de Bussières... D'Ennery a donc méconnu, par la bonhomie de sa conclusion, les règles les plus essentielles du « mélo ». En revanche, par l'invraisemblance des situations, l'absurdité des péripéties et l'élégance de l'écriture, *Marie-Jeanne* n'a rien à envier aux modèles du genre qui a produit *Lazare le Pâtre*, *Gaspardo le Pêcheur* et *Cœlina*, l'*Enfant du Mystère*. Les histoires de Mme de Bussières, les noirceurs du faux docteur Appiani, le voleur de l'enfant de Marie-Jeanne, qui est beaucoup plus forçat que médecin, appartiennent aux antiques fonds de magasin du boulevard du Crime. Tout cela, c'est le « vieux jeu », je le veux bien. Je ferai seulement observer que tous les sentiments qui peuvent exciter l'émotion, et qui, n'en déplaise à l'école nouvelle, l'exciteront jusqu'à la fin des temps, sont abondamment mis en action dans ce « gros » drame. Gros est l'épithète convenue. Le caractère de la femme du peuple reste vrai, vivant, tracé avec une forte simplicité. Marie-Jeanne, à l'origine c'était Marie Dorval, et son jeu puissant, ses accents déchirants avaient fait du drame un succès légendaire. Quelques jours avant l'apparition de la pièce au théâtre de la Porte-Saint-Martin, Mme Dorval

avait perdu un petit enfant qu'elle adorait, et c'est le cœur encore saignant de cette douleur qu'elle venait, pendant toute une soirée, repasser par ces mêmes angoisses. Elle eût souhaité, disait-elle, mourir pendant une représention de *Marie-Jeanne*. Aussi avec quelle voix pénétrante et pleine de larmes, paraît-il, prononçait-elle ces simples mots : « Mon pauvre petit enfant! » Mlle Aimée Tessandier est, de toutes les actrices modernes, celle dont le « génie » peut être justement comparé avec celui de la grande tragédienne romantique. Elle reprit, il y a quelques années, avec le plus légitime succès, la lourde succession d'un rôle encore vivant des souvenirs laissés par la sublime créatrice. Cette fois encore, Mlle Tessandier a été l'admirable artiste que vous savez. A côté d'elle, je citerai M. Gravier, qui, non content d'avoir le physique de l'emploi, à joué avec talent le rôle de l'ouvrier Bertrand, et M. Péricaud, excellent, lui aussi, dans Rémy...

8 OCTOBRE. — Reprise de la *Maison du Baigneur*, drame en cinq actes et douze tableaux, d'Auguste Maquet [1]. — Il n'y avait pas un strapontin vide ce soir. La reprise du beau drame d'Auguste Maquet avait attiré la foule, ravie d'assister à la résurrection d'un genre qu'elle adore. Peu ou point d'en-

1. DISTRIBUTION. — Pontis, M. *Coquelin aîné*. — Siete-Iglésias, M. *Duquesne*. — Bernard, M. *Volny*. — Louis XIII, M. *Castillan*. — Maréchal d'Ancre, M. *Gravier*. — Du Bourdet, M. *Péricaud*. — Prince de Harlay, M. *Bouyer*. — Cadenet, M. *Rozenberg*. — D'Epernon, M. *Monteux*. — Le Bailli, M. *Albert*. — La Vienne, M. *Chabert*. — Hugues, M. *Violet*. — De Luynes, M. *Danequin*. — Un charretier, M. *Mallet*. — Marguerite, Mlle *Gilda Darthy*. — Marie de Médicis, Mlle *Bouchetal*. — Sylvie, Mlle *L. Dorsy*. — Anne d'Autriche, Mlle *Maud-Amy*. — Aubin, Mlle *Varna*. — Marquise de Verneuil, Mlle *Merville*. — Mme des Noyers, Mlle *Le Clère*. — Estefana, Mlle *Marie*.

tr'actes à ces douze tableaux ; pendant quatre heures copieusement remplies par une action intéressante, variée, dramatique, l'imagination excitée et satisfaite, le public a suivi le chevalier Pontis poursuivant patiemment le châtiment des assassins de son Roi, le bon Henri IV. Découpé en pleine histoire de France et en évoquant un des épisodes les plus poignants, le drame de Maquet résout à sa façon — qui est peut-être la bonne — un problème encore resté obscur. Il affirme que les Concini, la fameuse Henriette d'Entragues et le duc d'Epernon armèrent la main de Ravaillac, et que, instruments de l'Espagne, ils trouvèrent dans Marie de Médicis une protection ressemblant à de la complicité. Nous ne voyons aucun inconvénient, en ce qui nous concerne, à admettre comme véritable une explication après tout plausible, et dont la persistante légende a fait une espèce de vérité. Tout a dû arriver en ce temps singulier où la vie humaine était sans valeur, où les meilleurs commettaient les pires crimes, où les scélérats avaient des heures de grandeur, où Vitry, capitaine des gardes, assassinait avec tranquillité, où la Galigaï, maréchale d'Ancre, allait être décapitée et brûlée en place de Grève comme sorcière, alors que son charme n'avait été « que celui de l'esprit sur la bêtise ». En tout cas, nous pouvons affirmer que les spectateurs avaient tous pris parti pour la version donnée par Maquet, et qu'ils ont attendu avec anxiété le moment où, comme conclusion du réquisitoire dressé par l'auteur contre l'ambassadeur d'Espagne, sa seigneurie Siete-Iglesias allait être aplatie comme une simple

limande par le plafond mobile de la maison truquée du baigneur La Vienne. Le plafond, le célèbre plafond, n'était pas le seul clou de la soirée : il fallait voir Coquelin dans le rôle de Pontis, jadis créé par Dumaine. Et Coquelin y fut parfait, donnant au rôle du sévère justicier un air de martiale mélancolie qui est tout a fait dans le ton du personnage, et jouant délicieusement — vous pouvez m'en croire — la scène maîtresse où il surprend le secret des complices de Ravaillac. Si le merveilleux comédien fut rapppelé tant et plus, ai-je besoin de le dire?... D'autres applaudissements sont allés, très justement aussi, à M. Duquesne, qui, de façon très artistique, donne une truculente robustesse au rôle du traître, à M. Castillan, qui fait du roi Louis XIII une intéressante figure, à M. Volny, qui prête de l'élégance à l'amoureux Bernard, à Mlle Gilda Darthy, belle et énergique Marguerite. Tous et toutes étaient dignes de l'œuvre.

11 NOVEMBRE. — Première représentation de *Nos deux Consciences*, pièce en cinq actes et six tableaux de M. Paul Anthelme[1]. — Paul Anthelme

---

1. DISTRIBUTION. — L'abbé Piou, M. *Coquelin*. — Le docteur Bordier, M. *Jean Coquelin*. — Le président des assises, M. *Duquesne*. — L'évêque, M. *Castillan*. — Vatrat, M. *Gravier*. — Lancelin, M. *Péricaud*. — Bressaud, M. *Rozenberg*. — Le docteur Bellecroix, M. *Bouyer*. — Dubois, M. *Monteux*. — Moiroud, M. *Déan*. — Gendrin, M. *Person*. — Jacquemart, M. *Chabert*. — L'avocat, M. *Danequin*. — Un brigadier de gendarmerie, M. *Dekoch*. — L'avocat général, M. *Stebler*. — Marguillier, M. *Mallet*. — 1er journaliste, M. *Hubert*. — 2e journaliste, M. *Tokah*. — Mme Piou, Mme *Marie Laurent*. — Françoise Bressaud, Mlle *Gilda Darthy*. — Mme Bordier, Mlle *Bouchetal*. — Mlle Agathe, Mme *Bade*. — La mère Michaud, Mme *Virginie Rolland*. — Fanchon, Mlle *Brassy*. — Jeannette, Mlle *Angély Méjan*. — Mmes Lumeau, Mlle *de Sannois*. — La Louise, *petite Marthe Coste*.

TABLEAUX. — 1. Le curé de Glandieu. — 2. L'Enquête. — 3. Le Secret de la confession. — 4. La Foi révolutionnaire. — 5. En Cour d'assises. — 6. Les deux Consciences.

est le pseudonyme de notre très distingué confrère du *Temps*, Paul Bourde, devenu un de nos hauts fonctionnaires coloniaux, aujourd'hui retiré dans l'excellent fromage d'une belle perception. A la veille de son départ pour le Tonkin, il avait fait paraître un remarquable roman, la *Fin du vieux temps*, qui passa complètement inaperçu, sans même être honoré de ce bout de réclame bibliographique qu'on a coutume d'accorder si facilement à tant de productions de médiocre valeur. Il était en Tunisie, secrétaire de M. Massicault, quand fut jouée, au Théâtre Libre d'Antoine, la pièce tirée de son livre et dont il n'avait pas vu une seule représentation, dont il n'apprit le succès que par des articles de journaux. La *Fin du vieux Temps*, c'était la lutte de la routine où s'attardent les paysans, qui gardent obstinément les traditions de leurs pères, avec l'esprit du progrès qui s'est introduit dans les générations nouvelles. *Nos deux Consciences*, ce sont la conscience chrétienne et la conscience révolutionnaire qui, depuis un siècle, se disputent la France, et l'on peut dire le monde civilisé. La thèse secrète de l'auteur — il nous l'a dit lui-même — est que la Révolution est un système de croyance complet, pour tout dire en un mot, un système religieux capable de fournir une réponse à tous les problèmes de la conscience et d'inspirer des héros et des martyrs. Mais, en dehors d'une importante conversation au premier acte entre l'abbé Piou, curé de Glandieu, et son ami le docteur Bordier, il n'y a point d'exposé de doctrine dans *Nos deux Consciences*; c'est par

leurs actes que les personnages de la pièce manifestent leurs croyances. La conscience chrétienne est incarnée dans un prêtre « qui accepte de mourir pour sa foi », et la conscience révolutionnaire est incarnée par un médecin « qui, pour essayer de sauver le curé son ami, accepte la ruine de sa vie et le déshonneur ». Des deux côtés, la sincérité est parfaite, les deux doctrines sont représentées avec la bonne foi qui convient aux sujets de cet ordre, et l'on voit que l'auteur n'a voulu offenser des scrupules d'aucune sorte. L'action peut se résumer en quelques lignes. Un prêtre, l'abbé Piou, curé de Glandieu, a reçu en confession la révélation d'un assassinat, commis par un de ses voisins, le menuisier Bressaud. Or, effroyablement habile, ledit Bressaud s'est arrangé de façon que tous les soupçons tombent sur le curé dont, pour commettre le crime, il a endossé une vieille soutane et chaussé les souliers éculés. Un inouï, un invraisemblable concours de circonstances empêche le malheureux prêtre d'invoquer l'alibi qui le sauverait; le voilà donc arrêté, condamné! Il lui suffirait d'un mot, un seul, pour faire éclater son innocence; mais il ne peut violer le secret de la confession; l'échafaud l'attend. Et si l'assassin, enfin touché de l'incommensurable bonté du curé, ne devenait fou de remords et ne faisait, en se tuant, l'aveu de son crime, nous verrions se consommer jusqu'à la fin l'abominable erreur judiciaire. Nous comprenons que M. Coquelin ait été hanté par le désir de nous faire entendre cette œuvre saisissante, et d'y créer le divin personnage de l'abbé Piou, qui devait être

l'une des plus nobles créations de sa carrière, si glorieuse pourtant! Avec quelle bonhomie, quelle douceur pénétrée, quel naturel, quelle simplicité, quelle admirable variété de nuances, quelle sobriété et quelle onction merveilleuses, quelle sainte grandeur, avec quelle incomparable maîtrise, en un mot, il a composé ce rôle du curé de Glandieu! Et l'on appréciait également la franchise d'allure et la sincérité d'accent de M. Jean Coquelin sous les traits du docteur Bordier; l'émouvante autorité de Mme Marie Laurent dans l'unique scène de la vieille mère du pauvre curé; la pittoresque vérité de M. Péricaud dans la déposition du malin paysan Lancelin; le délicieux comique de Mme Virginie Rolland dans l'amusant interrogatoire de la mère Michaud; la dramatique figure d'assassin dessinée par M. Rozenberg; les pathétiques attitudes de Mlle Gilda Darthy, la femme du meurtrier; la fine silhouette du président des assises esquissée par M. Duquesne. Interprétation excellente, jusque dans les plus petits rôles.

20 NOVEMBRE. — Matinée donnée au bénéfice de la fille de Taillade[1].

---

1. — Voici quel en était le programme :

*Lolotte*, pièce en un acte de M. H. Meilhac, avec Mmes Réjane. Avril, MM. G. Dubosc et Gildès, du Vaudeville.

*Danses romantiques*, par Mlles Blanche et Louise Mante, de l'Opéra.

INTERMÈDES. — Air du *Roi de Lahore*, par M. Lassalle, de l'Opéra, et air du Misoli de la *Perle du Brésil*, par Mlle Korsoff, de l'Opéra-Comique, avec accompagnement de flûte par M. Gaubert. *Poésie*, par M. Paul Mounet. Air d'*Hérodiade*, par Mlle Louise Grandjean, de l'Opéra. *Un Monologue*, par M. Gémier.

*Guillaume Tell*, trio chanté par MM. Affre, Riddez et Chambon, de l'Opéra.

*Lakmé*, duo chanté par Mlle Korsoff et M. Gauthier, de l'Opéra-Comique.

La *Grève des Forgerons*, monologue dit par M. Mounet-Sully, de la Comédie-Française.

Le 27 novembre, par suite d'un traité depuis longtemps conclu entre MM. Hertz et Lugné-Poé, le théâtre de la Porte-Saint-Martin offrait l'hospitalité au théâtre de l'Œuvre, et donnait quelques représentations de *Monna Vanna*, la remarquable pièce de M. Maurice Maeterlinck[1].

Le 4 décembre, pour les dernières représentations de Coquelin aîné à Paris, on reprenait, à la 600e représentation, le *Cyrano de Bergerac* de M. Edmond Rostand[2], qui terminait glorieusement l'année 1902, résumée dans le tableau suivant :

---

*La Boîte à Fursy :* Mlle Odette Dulac, dans son répertoire; M. Fursy, dans son répertoire. Accompagnateur, M. Emile Bonamy.

Le piano tenu par M. Mangin, chef d'orchestre de l'Opéra, et M. Cuignache, accompagnateur de l'Opéra-Comique.

Les *Précieuses ridicules*, comédie en un acte de Molière :

Mascarille, M. *Coquelin aîné.* — Gorgibus, M. *Jean Coquelin.* — Lagrange, M. *Volny.* — Ducroisy, M. *Monteux.* — Jodelet, M. *Chabert* — Deux porteurs, MM. *Dekock, Person.* — Madelon, Mlle *Gilda Darthy.* — Cathos, Mlle *Bouchetal.* — Marotte, Mlle *Brassy.*

La *Sauterelle*, comédie en un acte de M. Grenet-Dancourt :

Jules, M. *Monteux.* — Cécile, Mlle *Maud-Amy.*

1. Distribution. — Monna Vanna, Mlle *Georgette Leblanc.* — Prinzivalle, M. *Albert Darmont.* — Guido Colonna, M. *Jean Froment.* — Marco Colonna, M. *Lugné-Poé.* — Trivulzio, M. *Robert Liser.* — Borso, M. *Dekock.* — Torelli, M. *Mallet.* — Vedio, M. *Monvel.*

2. Distribution. — Cyrano de Bergerac, M. *Coquelin aîné.* — Christian de Neuvillette, M. *Volny.* — Ragueneau, M. *Jean Coquelin.* — Carbon de Castel-Jaloux, M. *Gravier.* — 1er cadet, M. *Péricaud.* — De Guiche, M. *Rozenberg.* — 2e cadet, M. *Bouyer.* — Le Bret, M. *Castillan.* — Roxane, Mlle *Gilda Darthy.* — Lise, Mlle *Blanche Miroir.* — La duègue, Mlle *Bouchetal.* — Sœur Marthe, Mlle *Chapelas.*

| | NOMBRE d'actes | DATE de la 1re représ. ou de la reprise | NOMBRE de représent. pendant l'année |
|---|---|---|---|
| *Le Maître de forges*, pièce | 5 | » | 16 |
| **Nini l'Assommeur*, drame | 7 tabl. | 15 janv. | 34 |
| *Les Mystères de Paris*, drame | 5 a. 10 t. | 14 févr. | 31 |
| *Le Courrier de Lyon*, drame | 5 a. 6 t. | 14 mars | 49 |
| *Le Bourgeois gentilhomme*, comédie | 5 | 29 mars | 21 |
| *Cyrano de Bergerac*, pièce en vers | 5 | » | 66 |
| *La Guerre de l'Or*, pièce | 5 a. 6 t. | 22 mai | 8 |
| *Paillasse*, drame | 5 | 30 juin | 32 |
| *Madame la Maréchale*, pièce | 5 | 28 juillet | 43 |
| *L'Hercule Farnèse*, pièce | 1 | 28 juillet | 19 |
| *Marie-Jeanne*, drame | 5 | 9 sept. | 32 |
| *La Maison du Baigneur*, drame | 5 a. 12 t. | 8 octob. | 39 |
| **Nos deux Consciences*, pièce | 5 a. 6 t. | 11 nov. | 18 |
| *Monna Vanna*, pièce | 5 | 27 nov. | 7 |

# THÉATRE DE LA GAITÉ

Deux ouvrages nouveaux : l'infortuné *Billet de Joséphine* de MM. Georges Feydeau et Alfred Keiser et *Ordre de l'Empereur*, de MM. Paul Ferrier et Justin Clérice, ce dernier emprunté aux Bouffes-Parisiens, constitueront, avec les reprises de *Rip* et des *Saltimbanques*, le répertoire de la Gaîté en 1902.

23 FÉVRIER.— Première représentation du *Billet de Joséphine*, opéra-comique à grand spectacle, en trois actes et quatre tableaux, de MM. Georges Feydeau et Jules Méry, musique de M. Alfred Kaiser [1]. — Comment *Madame Faublas*, de

1. DISTRIBUTION. — Cadet Roussel, M. *Lucien Noël*. — La Frasque, M. *Landrin*. — Louvet, M. *Etienne Perrin*. — Bernard, M. *Jannin*. — Duval, M. *Oscar Dufresne*.— Le major autrichien, M. *Jaeger*. — Trombolini, général italien, M. *Vavasseur*. — Le commandant, M. *Dacheux*. — Raguideau, M. *Gaillard*. — Barras, M. *Bernard*. — Bonaparte, M. *Geoffroy*. — Coconnato, M. *Duclerc*. — Pegriot, M. *Montis*. — L'incroyable, M. *Gerbois*. — Lécureuil, M. *Bétrancourt*. — La fille, M. *Jaltier*. — Lodoïska, Mlle *Rosalia Lambrecht*. — Virginie, Mme *Sarah-Morin*. — Violet, Mlle *Thérèse Cernay*.— Moucheronne, Mlle *Flor Albine*. — Joséphine Bonaparte, Mlle *M.-L. Miramon*. — Mme Récamier, Mlle *Paule Mary*. — Mme Tallien, Mlle *Louise Larcey*. — Une femme mûre, Mlle *Andrée Genel*. — Une merveilleuse, Mlle *Belli*. — Cléo, Mlle *Germaine Fonteny*. — Une Italienne, Mlle *Carrel*. — Olympe, Mlle *Bodson*.

nous dit-on. Elle ne brille sans doute point par une très vive originalité ; mais elle a parfois de la grâce et atteste un soin véritable de l'orchestre. On a redemandé une jolie valse à deux voix : « Nous sommes deux beaux militaires », et le morceau d'entrée de Lodoïska : « Quel charmant agrément ! » On a même fait bisser, au troisième acte, l'air du Rire, que Mlle Lambrecht a, d'ailleurs, fort bien chanté. Le final du premier acte, avec ses mélancoliques appels de trompettes dans la coulisse, serait une trouvaille, si nous ne nous rappellions un effet analogue dans l'entr'acte de la *Navarraise* de Massenet. — Réminiscences à part, je crois que nos compositeurs d'opérettes feront bien de serrer les rangs : il pourrait peut-être leur être né, en la personne de M. Kaiser, un rival sérieux. Mlle Lambrecht a de l'entrain, c'est incontestable, et même beaucoup d'action sur le public : nous sommes trop galant pour y contredire... Louons encore Mlle Cernay, un petit voltigeur bien « en formes », dont la voix est charmante, et regrettons que Mlle Flor Albine n'ait pas songé à nous donner autre chose que l'insupportable caricature de la gentille Mariette Sully. Côté des hommes, il n'est que juste de porter à l'ordre du jour les noms de Lucien Noël, dont le timbre de voix rappelle à s'y méprendre celui de Soulacroix, et de Landrin, comique plein de zèle ; mais le grand succès est allé à Jannin, qui a trouvé, dans le canonnier sourd, le pendant de sa célèbre création de « l'Homme de la Montagne » de *Miss Hélyett*.

12 MARS. — Reprise de *Rip*, opéra-comique à grand spectacle, en trois actes et sept tableaux, de Henri Meilhac et Philippe Gille, musique de M. Robert Planquette [1]. — Après l'accident du *Billet de Joséphine*, qui fut, hélas ! protesté, cette reprise de *Rip* était la meilleure ressource, et le brave matelot hollandais pourrait bien fournir de rechef une brillante carrière. Ceci est le type parfait de la pièce de famille, que tous peuvent voir, grands et petits. Quand une pièce est bien faite, elle est toujours bien jouée. Or, c'est le cas : Lucien Noël qui, dans le personnage de Rip, parle peu — ça c'est malin ! — mais chante beaucoup, est excellent, c'est un de ses meilleurs rôles. Soums prête à Ischabod sa jolie voix de ténorino. Jannin et Landrin sont amusants en Derrick et Nick. Mlle Jeanne Petit est tout à fait charmante dans Nelly. Jamais le rôle ne fut mieux chanté, ni plus aimablement joué. Les deux ballets de la *Séduction* et des *Bûcherons* sont bien réglés. En somme, un succès qui recommence.

7 MAI. — Première représentation, à ce théâtre, d'*Ordre de l'Empereur*, opéra-comique à spectacle, en quatre actes et cinq tableaux, de M. Paul Ferrier, musique de M. Justin Clérice [1], naguère

---

1. DISTRIBUTION. — La Galette, M. *Lucien Noël*. — Julien, M. *Du Tilloy*. — Le marquis, M. *Gardel*. — Rastillac, M. *Vavasseur*. — Patoulet, M. *Dacheux*. — La Branche, M. *Ogereau*. — Le maire, M. *Duclerc*. — Le vidame, M. *Jaltier*. — Le Comte et l'Empereur, M. *Geoffroy*. — Le chevalier, M. *Raynal*. — Le brigadier de gendarmerie, M. *José*. — Marcelle, Mlle *Alice Favier*. — Nichette, Mlle *Esquilar*. — Hélène, Mlle *Gril*. — Edwige, Mlle *Dufay*. — Toinon, Mlle *Paule Mary*. — La Duchesse, Mlle *Marguerite Raynalde*. — La Baronne, Mlle *Largini*. — La générale, Mlle *Bodson*.

applaudi aux Bouffes-Parisiens. Sur un théâtre plus grand, entouré d'une mise en scène dont il eût été difficile de l'agrémenter, rue Monsigny, l'ouvrage a paru charmant, bon enfant et fait à souhait pour les familles, où la Gaîté prend le meilleur de son public. Comme la première fois, la musique de M. Justin Clérice donnait l'impression d'une inspiration aimable et alerte. De la primitive interprétation, la pièce avait, avec raison, conservé Mlle Esquilar et M. du Tilloy.

29 MAI. — Matinée annuelle donnée par le *Petit Journal* au profit de sa « Caisse de secours immédiats ». Première et unique représentation de *Remarqué dans l'assistance...*, fantaisie-à-propos spécialement écrite par M. Paul Gavault pour la circonstance, et jouée par MM. Baron, Georges Berr, Huguenet, Alb. Brasseur, Guy, Francès,

---

Au troisième acte : *Une fête à la Malmaison*, ballet composé et réglé par M. Bucourt, de l'Opéra. Dansé par Mlle Julia Duval et Mme Ida Briant.

Au profit de la Caisse de la Société de Secours mutuels des théâtres, on avait donné le même jour une grande matinée, dont le programme comprenait :

*Plaisir de rompre*, comédie en un acte de M. Jules Renard, joué par Mlle Cécile Sorel et M. Henry Mayer. — *Le Sous-Préfet aux champs*, récit d'Alphonse Daudet, dit par M. Coquelin aîné. — *Le Portefeuille*, comédie en un acte de M. Octave Mirbeau, jouée par MM. Gémier, Berthier, Jehan Adès, Bertin, Cailloux et Mlle Jane Heller. — *La Fiancée du scaphandrier*, opérette bouffe en un acte de M. Franc-Nohain, musique de M. Claude Terrasse, jouée par Mmes Diéterle, B. Lauriane, MM. Simon-Max, Milo de Meyer, Rémongin. — M. Fursy et Mlle Odette Dulac. — *Mariage d'amour*, comédie en un acte de MM. André de Lorde et Jean Marsèle, jouée par M. Chabert, Mlle Félyne et M. Raynal. — Intermèdes : Mlle Soyer, M. Caron, M. Georges Berr, M. Lucien Fugère, Mlle Marié de l'Isle, Mlle Tessandier, Mme Méaly, M. Rozenberg, Mlle Marguerite Deval, M. Vaunel, Mlle Anna Thibaud, MM. Chavat-Girier, Mlle Marie Lebey, M. Lejal, M. Regnard, Mlles Alice Favier, Jeanne Petit et Louise Myriel.

Germain, Guyon fils, Max-Dearly, Vincent Hyspa, Dominique Bonnaud... et Mmes Jeanne Thomassin, Germaine Gallois, Simon-Girard, Eve Lavallière, Mariette Sully, Tariol-Beaugé, Rosine Maurel.

Au chapitre des Bouffes-Parisiens, où *Ordre de l'Empereur* fut primitivement joué, on peut lire le bien que nous pensions du livret intéressant et gai — sans grossièreté — plaisant et adroitement coupé, de M. Paul Ferrier, de la musique, élégante et jolie, de M. Justin Clérice. L'aimable opéra-comique — sorte du *Fils du Régiment* — ne pouvait que gagner en passant des Bouffes à la Gaîté, où il est mis en scène avec goût, où un gentil divertissement, *Une fête à la Malmaison*, fait valoir toutes les grâces de Mlle Couralet. C'est avec *Ordre de l'Empereur* que, le 5 juin, on avait fermé pendant l'été. C'est avec *Ordre de l'Empereur* [1], qu'on rouvrait le 20 septembre, et le public applaudissait chaleureusement la pièce et ses nouveaux interprètes : Soulacroix qui avait campé un pittoresque brigadier La Galette, à la voix sonore ; Mlle Jeanne Petit, qui gazouillait de voix fine et souple le rôle de Marcelle ; Mme Descorval-Vitu, excellente comédienne faisant dans un

1. Distribution. — La Galette, M. *Soulacroix*.—Julien, M. *Du Tilloy*. — Le marquis, M. *Brunais*. — Laramée, M. *Gardon*. — Patoulet, M. *Dacheux*. — Rastillac, M. *Andrès*. — Labranche, M. *Ogereau*. — Le maire, M. *Duclerc*. — L'Empereur, Le comte, M. *Geoffroy*. — Le vidame, M. *Jaltier*. — Le brigadier, M. *Beauregard*. — Le chevalier, M. *Reynal*.— Marcelle, Mlle *Jeanne Petit*. — Nichette, Mlle *Esquilar*. — Hélène, Mlle *Henriette Delorme*. — Edwige, Mme *Descorval-Vitu*. — La comtesse, Mlle *Dornez*. — Toinon, Mlle *Rivière*. — La duchesse, Mlle *Bodson*. — La générale, Mlle *Bachelier*. — La baronne, Mlle *Delval*.

Au troisième acte : *Une Fête à la Malmaison*, ballet dansé par Mlle Couralet, de l'Opéra, 1re danseuse-étoile, et Mlle Ida Briant.

petit rôle (en attendant mieux) une heureuse et excellente rentrée au théâtre... *Ordre de l'Empereur* dépassera la 150me représentation.

30 OCTOBRE. — Reprise des *Saltimbanques*, opéra-comique à spectacle, en trois actes et quatre tableaux de M. Maurice Ordonneau, musique de M. Louis Ganne[1]. — La pièce retrouvait son succès de la création. M. Soulacroix, dont le rôle avait été considérablement remanié, faisait bisser plusieurs de ses morceaux. Guyon fils jouait le rôle de Paillasse d'une façon très amusante. Dès le second acte, il était déjà le favori du public de la Gaîté. La grâce de Mlle Jeanne Petit, sa voix de cristal, donnaient au rôle de la petite saltimbanque une note d'un charme exquis ; Mlle Mary-Théry jouait l'amusante lutteuse Marion avec une crânerie qui n'excluait pas son succès de chanteuse. N'oublions ni Mme Descorval, très fantaisiste dans un rôle extravagant, ni le désopilant Brunais, ni M. José

---

1. DISTRIBUTION. — Pingouin, M. *Soulacroix*. — Paillasse, M. *A. Guyon fils*.— André, M. *Du Tilloy*.— Le comte des Etiquettes, M. *Brunais*.— Malicorne, M. *Théry*. — Bertillard, M. *Gardon*. — Bernardin, M. *Dacheux*. — Ramponnet, M. *Ogereau*. — Le baron de Valengoujon, M. *Jaltier*. — Coradet, M. *Andrès*. — Rigodin, M. *Faber*. — Le marquis du Liban, M. *Duclerc*. — Suzanne, Mlle *Jeanne Petit*. — Marion, Mlle *Mary-Théry*. — Mme Bernardin, Mme *Descorval*. — Mme Malicorne, Mme *Léonie Richard*. — Pinsonnet, Mlle *Simone Rivière*.

Au troisième tableau : *La Rosilla* (Boléro), de Yradier. Au quatrième tableau : « Napolitaine », du *Timbre d'argent*, de M. Saint-Saëns, chanté par M. Soulacroix.

Au troisième tableau : *Les Bohémiennes*, grand ballet composé et réglé par M. Bucourt, de l'Opéra, dansé par Mlles Couralet, Briant et toutes les dames du corps de ballet.

Au quatrième tableau : *Les Gigoletti*, pantomime burlesque, réglée par M. James Price, jouée par MM. A. Guyon fils, Théry et la troupe Stott.

L'orchestre était dirigé par M. Louis Ganne.

Théry, tonitruant dans le directeur du cirque Malicorne. Les ballets, très luxueux et d'un goût parfait ; la pantomime anglaise de Price, d'une folie délirante, apportaient leur appoint au succès général.

15 NOVEMBRE. — Reprise des *Mousquetaires au Couvent*, opéra-comique en trois actes de M. Paul Ferrier et de Jules Prével, musique de M. Louis Varney [1].

24 DÉCEMBRE. — Première représentation du *Chien du Régiment*, opéra-comique en quatre actes de M. Pierre Decourcelle, musique de M. Louis Varney [2].— Nous sommes en Hollande, au lende-

---

1. DISTRIBUTION. — Bridaine, M. *Alex. Guyon fils.* — Brissac, M. *Du Tilloy.*— Gontran, M. *Dastrey.* — Le gouverneur, M. *Théry.* — Rigobert, M. *Faber.* — Langlois, M. *Dacheux.* — Pichard, M. *Duclerc.* — Farin, M. *Jaltier.* — 1er moine, M. *Andrès.* — 2e moine, M. *Geoffroy.* — Simonne, Mlle *Mary-Théry.* — Marie, Mlle *Simonne Rivière.* — Louise, Mlle *Gervane.* — La Supérieure, Mme *Descorval.* — Sœur Opportune, Mlle *Sylvain.* — Jacqueline, Mlle *Dornez.* — Claudine, Mlle *Mortelette.* — Jeanneton, Mlle *D'Abadie.* — Margot, Mlle *Derval.*

Au premier acte : *Bouquetières et Mousquetaires*, ballet composé et réglé par M. Bucourt, de l'Opéra. Dansé par Mlles Couralet et Briant.

Le 9 décembre, on fêtait la milliéme, — à Paris, car ce chiffre serait presque doublé par le nombre des représentations en province et à l'étranger — de la pièce, toujours impante et toujours gaie, de MM. Paul Ferrier et Louis Varney.

2. DISTRIBUTION. — Pisistrate Pepercouck, M. *Alex. Guyon fils.* — Le capitaine Brétigny, M. *Du Tilloy.* — Benoist, M. *Brunais.* — Cornélius Van Zuiderzée, M. *Bartel.* — Gibraltar, M. *Théry.* — Barigoul, M. *Gardon.* — Criquet, M. *Gravier fils.* — Le bohémien, M. *Dacheux.* — Babylas. M. *Andrès.* — Le capitaine hollandais, M. *Faber.* — Jacquotte, Mme *Simon-Girard.*— Dorothée, Mme *Descorval.*— Gudule, Mlle *Simone Rivière.* — Dame Grèbe, Mme *Virginie Rolland.*

1er acte : le Régiment de Pomponne. — 2e acte : le Retour du couvent. — 3e acte : les Clefs de la ville. — 4e acte : le Baiser de Fontenoy.

Au 1er acte : « Pêcheurs et Laitières », ballet composé et réglé par M. L. Bucourt, de l'Opéra; dansé par Mlle Couralet, de l'Opéra, et Mlle Briant.

Au 3e acte : « la Jarretière de la mariée », divertissement par les dames du corps de ballet.

main de Fontenoy où, grièvement blessé, le beau capitaine de Brétigny a été recueilli et soigné par une charmante inconnue... C'est tout bonnement une aimable fille de village, la sémillante Jacquotte, follement amoureuse du brave capitaine. Pour obtenir la main de sa princesse, Brétigny ne peut moins faire que de prendre la ville de Pempernickel. Et le voilà pénétrant dans la place sous la défroque d'un montreur d'ours — les ours sont ses soldats Gibraltar et Barigoul — tandis que, férue d'une idée analogue, Jacquotte se substitue à la nièce du bourgmestre, utilement munie d'un sauf-conduit, et s'accompagne de son oncle Benoist, travesti en duègne. S'emparer des clefs de la ville et en ouvrir les portes aux Français : tel est le projet de Jacquotte. Mais le bourgmestre Cornélius van Zuiderzée, détenteur des fameuses clefs, vient d'être dégommé et remplacé par Pisistrate Pepercouck; elle épousera donc, pour la frime, le nommé Pisistrate, et lui ravira au bon moment le précieux trousseau. Mais la ruse est éventée : les clefs repassent à la femme de Cornélius qui, plutôt que de les laisser prendre, les lance par-dessus les remparts. Heureusement que Moustache est là pour les ramasser et les porter dare dare à ses amis les Français... Qui ça, Moustache?... C'est le chien du régiment de Pomponne, si bien dressé, le délicieux griffon, qu'il serait fort capable de faire, à lui tout seul, le succès de la pièce de M. Decourcelle, assez amusante, vraiment, pour divertir les grands enfants que nous sommes tous. Ajoutons que l'historiette — vous ne doutez pas un

seul instant, n'est-ce pas? que victorieux, le capitaine épouse l'ingénieuse Jacquotte — est illustrée d'une musique toujours pleine de verve et d'adresse scénique. Ah! le joli quintette, scandé de sonneries de trompettes, qu'on a redemandé d'enthousiasme! Bon spectacle de jour de l'an! Ai-je besoin de vous dire que sur cette scène de la Gaîté, où elle triompha si souvent, Mme Simon-Girard s'est retrouvée chez elle, et a rètrouvé son fidèle public acclamant la chanteuse si bien disante et la comédienne experte? Et à côté d'elle, on ne s'est pas fait faute d'applaudir le fin comique Guyon, la grosse bouffonnerie de Bartel, la radieuse belle humeur de Mme Descorval, la jolie voix de baryton de M. Du Tillòy, et la belle voix de basse de Moustache, le bon toutou à l'œil malin.

| | NOMBRE d'actes | DATE de la 1re représ. ou de la reprise | NOMBRE de représent. pendant l'année |
|---|---|---|---|
| *La Fille de Mme Angot,* opéra-comique.. | 3 | » | 49 |
| **Le Billet de Joséphine,* opéra-comique.. | 3 a. 4 t | 23 févr. | 16 |
| *Rip,* opéra-comique..... | 3 a. 7 t. | 12 mars | 63 |
| **Ordre de l'Empereur,* opéra-comique.... | 4 a. 5 t. | 7 mai | 76 |
| *Les Saltimbanques,* opéra-comique..... | 3 a. 4 t. | 30 octob. | 18 |
| *Les Mousquetaires au couvent,* op.-com. | 3 | 15 nov. | 37 |
| **Le Chien du Régiment,* opéra-comique.. | 4 | 24 déc. | 9 |

# THÉATRE DU CHATELET[1]

Deux pièces seulement — mais toutes deux inédites — les *Cinq sous de Lavarède* et les *Aventures du Capitaine Corcoran*, formeront, en 1902, la brève histoire du théâtre du Châtelet, dont elles suffiront à remplir l'année.

7 FÉVRIER. — Première représentation des *Cinq sous de Lavarède*, pièce à grand spectacle, en quatre actes et vingt-et-un tableaux, de M. Paul d'Ivoi[1]. — Un sous-*Tour du Monde en 80 jours*, *un Tour du Monde* à bon marché, puisque aussi bien le prix des places a été singulièrement réduit en ce vaste et beau théâtre où l'on fit autrefois des folies. En quelques mots, voici le sujet du mélodrame héroï-comique que M. Paul d'Ivoi a tiré d'un de ses propres romans genre Jules Verne. Le jeune

1. — Directeurs : MM. Fontanes et Judic; secrétaire général : M. André Charlot.

1. DISTRIBUTION. — Lavarède, M. *Pougaud*. — James, M. *Gorby*. — Murlitoon, M. *Vandenne*. — Bouvreuil, M. *Worms*. — Tommy-Bambo, M. *Zeller*. — Ki-Tchang, M. *Liézer*. — L'ambassadeur de France, M. *Robert*. — Tao, M. *Scipion*. — Le capitaine, M. *Adam*. — Louveteau, M. *Bressont*. — Bettina, Mlle *Derville*. — Aurette, Mlle *Sandra Fortier*. — Dolorès, Mlle *Valérie Morin*. — Victoire, Mlle *Deylia*.

Le rôle de Bettina fut repris, dans les premiers jours de mars, par Mlle Jane Debary, aux lieu et place de Mlle Derville, retournée au Palais-Royal.

peintre Armand Lavarède héritera des millions de son cousin Richard — c'est la condition *sine quâ non* du bizarre testament — s'il trouve le moyen de se rendre en six mois de Paris à Pékin, en dépensant par jour la modeste somme de cinq sous — les « chinq chous » de l'Auvergnat... Lavarède accepte, afin de faire pièce à l'usurier Bouvreuil prêt à fondre sur l'héritage. Et le voyage commence : c'est l'éternelle lutte semée de ruses et d'accidents de toute sorte imaginés par Bouvreuil sur le chemin de Lavarède qui se défend avec l'esprit et la gaîté d'un Parisien de Montmartre. Lavarède a, fort heureusement, deux femmes dans son jeu : Aurette, son amie d'enfance, dont le père est un honnête Hollandais... qui parle belge, et Bettina, une excentrique petite Américaine, dont le plus grand plaisir est de quereller son jeune mari, James. Celui-ci tient pour l'odieux Bouvreuil, puisque Bettina est l'alliée du sympathique Lavarède ! La lutte ne laisse pas d'être parfois émouvante : témoin le duel du brave Lavarède avec un vrai géant, le chef des Cow-Boys ; le voyage est charmant, quand il donne lieu, par exemple, au délicieux ballet japonais de la Fête du Mikado. Et puis, si je vous apprends que l'on finit par assister au dramatique épisode du Siège des Légations à Pékin, vous verrez que la pièce de M. Paul d'Ivoi touche un instant à l'histoire contemporaine ; c'est de bonne guerre, d'ailleurs. M. Pichon n'a pas obtenu moins de succès que le défilé des troupes alliées, sonnant leur fanfare de victoire et déployant leurs drapeaux nationaux. Le rideau baisse sur la *Marseillaise*...

non, toutefois, sans que nous ayons applaudi la verve toujours endiablée de M. Pougaud-Lavarède et le très fin comique d'un des plus distingués artistes du Palais-Royal, M. Gorby, heureusement prêté au Châtelet pour y remplir le rôle de James, où il se trouve avoir pour partenaire sa très gentille camarade Mlle Derville. — Le théâtre avait fermé ses portes pendant le mois de juillet. Il les rouvrait, le 9 août, avec les mêmes *Cinq sous de Lavarède*...

30 OCTOBRE. — Première représentation des *Aventures du Capitaine Corcoran*, pièce en quatre actes et vingt-quatre tableaux, d'après le roman d'Alfred Assollant, de MM. Gavault, Berr et Vély[1]. — Un vieux savant, parti à la recherche d'un très ancien manuscrit hindou, est capable de toutes les audaces. Le pays soulevé par des révolutions terribles, l'antagonisme des rajahs et des Anglais, ceux-ci voulant à toute force imposer leur protectorat à ceux-là, les mystères des fakirs, les ballets genre *Excelsior* dans les palais trapus, surchargés de sculptures, les souterrains qui ressemblent à une ville troglodyte, rien ne l'arrête, ce vieux savant. Et Corcoran est forcé de le suivre — et au besoin de le précéder — dans cette expédition aussi extra-

1. DISTRIBUTION. — Hatkins, M. *Gémier*. — Tapon Vernouillet, M. *Jean Périer*. — Kerdorec, M. *Pougaud*. — Corcoran, *Jean Daragon*. — Acajou, M. *Zeller*. — Rao, M. *Froment*. — Barclay, M. *Teste*. — Holkar, M. *René Robert*. — Le vieux Rao, M. *Liézer*. — Lord Braddock, M. *J. Renez*. — Robarts, M. *Bosc*. — Sita, Mlle *Spindler*. — Georgette, Mlle *Doriel*. — Lady Braddock, Mlle *Debary*. — Mistresse Robarts, Mlle *Médeau*.

M. Froment, qui s'était assez grièvement blessé le soir de la première représentation, fut remplacé, jusqu'au 16 novembre, par M. Marsy, qui sut se faire apprécier dans le rôle de Rao.

ordinaire que celles de Jules Verne. Et c'est grâce à cela, grâce aussi à la passion de Corcoran pour la belle Sita, c'est grâce aux complications inévitables de la rivalité, de la jalousie et de la haine que MM. Fontanes et Judic ont pu multiplier les beaux décors et les somptueux défilés, et que nous avons passé quatre heures sans ennui dans les éblouissements de la lumière électrique et dans les harmonies cuivrées du chef d'orchestre Baggers. Il y a là un méchant général Rao, qui connaît toutes les formules en usage, toutes les ruses, tous les traquenards pour retarder le dénouement. Ce méchant général est aidé d'un capitaine anglais qui se faufile dans les secrets des rajahs, qui met une fausse barbe et des lunettes vertes, qui fait semblant d'herboriser, mais qui prend des notes pour son gouvernement. Le capitaine anglais, c'est M. Gémier, assez mal à son aise sous l'uniforme rouge et parlant à mi-voix, comme s'il était encore à la Renaissance. Le général Rao, c'est M. Jean Froment, un gaillard de belle taille, avec des épaules assez fortes pour porter toutes les cuirasses, tous les boucliers, tout l'attirail belliqueux enfin, d'un hindou en temps de guerre. A côté de ces deux traîtres, M. Pougaud et M. Zeller personnifient deux marins, l'un blanc et l'autre nègre, l'un petit et l'autre grand, l'un maigre et l'autre gras, chargés d'éclaircir l'action dès qu'elle s'assombrit par trop ; leurs lazzis ont épanoui plus d'un visage. Le vieux savant, c'est M. Jean Périer, hier Pelléas à l'Opéra-Comique, aujourd'hui Tapin Vernouillet à bord de « L'Albatros », et M. Jean Périer n'est, certes, dépourvu ni

de finesse, ni de talent. Corcoran c'est M. Jean Daragon, à la voix sonore et au geste large. Les héroïnes vont par deux également : la princesse Sita, c'est Mlle Spindler, qui a un bien joli profil, et sa suivante (vous devinez déjà que cette suivante est courtisée par le déluré M. Pougaud), c'est Mlle Doriel, qui serait fort capable de jouer une scène de comédie, si son rôle en comportait. Par ce tableau des interprètes, vous voyez que les directeurs du Chêtelet n'ont pas lésiné sur les engagements d'artistes dignes de la vedette. Ces messieurs ont encore moins lésiné sur la mise en scène des *Aventures du Capitaine Corcoran*. Quelle débauche de soie et de velours, de gaze et de dentelles, d'or, d'argent et de pierres précieuses ! C'est un ruissellement de châtoiements artistiquement combinés. Il y a deux grands ballets et une apothéose. Le premier ballet est dansé par la « Royal Excentric Compagny », et il est fort original. Figurez-vous une série de danses clownesques, avec des costumes drôlatiques et splendides à la fois, des perruques rouges à trois pointes, des pantalons bouffants, des justaucorps comme des soleils, et des grosses caisses qui s'agitent et des clarinettes qui nasillardent et des lèvres qui sifflent les contre-danses. Le second est celui qui sied aux devadasis, chargés de célébrer les divinités, et il nous offre un lot considérable de belles filles peu vêtues, admirablement parées et « sachant charmer les yeux par des danses animées ». Quant à l'apothéose, elle représente l'entrée triomphale de Corcoran à Baghavapour, et elle nous montre son mariage avec Sita,

la fille du Rajah ; c'est dire les magnificences qu'on y a accumulées. La soirée s'est donc terminée au milieu des bravos et tout permet d'espérer que l'enthousiasme du public se manifestera de la sorte pendant de très longs mois. Nous retrouverons, l'an prochain au Châtelet, les *Aventures du Capitaine Corcoran* en plein succès.

| | NOMBRE d'actes | DATE de la 1re représ. ou de la reprise | NOMBRE de représent. pendant l'année |
|---|---|---|---|
| *Le Voyage de Suzette*, pièce..... | 4 a. 20 t. | » | 32 |
| **Les Cinq sous de Lavarède*, pièce ..... | 4 a. 21 t. | 7 févr. | 240 |
| **Les Aventures du capitaine Corcoran*, p. | 4 a. 24 t. | 30 octob. | 73 |

# THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE[1]

Six pièces nouvelles : *Jean la Cocarde*, de MM. Gugenheim et Le Faure ; *Sans Mère !* de MM. Michel Carré et Georges Mitchell ; la *Fleuriste des Halles*, de M. Henri Demesse ; le *Drame de la rue Murillo*, de MM. Gaston Marot et Alévy ; l'*Amant de cœur*, de MM. Fontanes et Decori ; trois reprises, celles de *Gigolette*, de la *Porteuse de pain* et du *Juif Errant*, constitueront le répertoire de l'Ambigu en 1902.

C'est avec la *Marchande de Fleurs*, de Montépin et M. Dornay — dont la 50me s'était donnée le 18 janvier — qu'avait commencé l'année. Le 8 février, première représentation de *Jean la Cocarde*, drame en cinq actes et sept tableaux de MM. Eugène Gugenheim et Le Faure [2]. — Le seul titre de

1. — Directeurs : MM. Holacher et Georges Grisier ; secrétaire général : M. Henri Sébille.

2. DISTRIBUTION. — Jean Ferrand, M. *Henry Krauss*. — Général Brémond, M. *Laroche*. — Santiago, M. *Perny*. — Journier, M. *Courtès*. — André, M. *Etiévant*. — Colonel Chardin, M. *Renot*. — Pompignac, M. *Hémery*. — Ledru, M. *Villa*. — Martinez, M. *Liézer*. — Maréchal Lannes, M. *Moreau*. — Bidault, M. *Moret*. — Major Verguiaud, M. *Picard*. — Lieutenant Jaubert, M. *Vallot*. — Lieutenant Colin, M. *Dessoudeix*. — Prunier, M. *Daumouche*. — Pichard, M. *Sylvain*. — Grégoire, M. *Lavaud*. — Galet, M. *Berry*. — Un moine, M. *Bernay*. — Martin, M. *Buisson*. — Juana, Mlle *Médal*. — Geneviève, Mlle *Georgette Loyer*. — Bonita, Mlle *Laurence Musset*. — Rosalie, Mlle *Marie Georges*. — Sœur Thérèse, Mlle *Depeintier*.

la pièce suffira, je pense, pour imaginer une grande machine militaire et patriotique, une longue suite de tableaux guerriers, de batailles avec barricades et coups de feu, une sensationnelle exhibition d'uniformes, depuis le simple grenadier jusqu'au maréchal superbe, enfin quelques tirades bien senties sur l'honneur, le dévouement à la patrie, le sentiment du devoir ! Disons tout de suite qu'en dépit du sujet maintes fois traité le drame de MM. Eugène Gugenheim et Le Faure a été accueilli par de légitimes applaudissements ; qu'il est tour à tour gai, intéressant, pathétique, très habilement construit, ma foi ! et qu'on y rencontre d'excellentes scènes du meilleur art théâtral, du plus sûr effet dramatique. 1809! Campagne victorieuse du maréchal Lannes en Espagne, entrée des Français dans Saragosse, soumission des vaincus; et pour hâter et affirmer cette soumission, mariages exigés entre officiers français et grandes dames du pays. C'est ainsi que le lieutenant André Brémont fut contraint d'épouser — bien qu'aimant Geneviève Ferrand, la fille de Jean la Cocarde — la senora Juana qui s'est éprise de lui. C'est ainsi que Juana, bientôt délaissée et trompée par André, devenu l'amant de Geneviève, se venge traîtreusement en facilitant aux insurgés espagnols une entrée dans Saragosse. André est absent, il a abandonné son poste pour aller retrouver Geneviève. Arrêté, accusé du crime de haute trahison, traduit devant la cour martiale, il se refuse, pour sauver l'honneur de sa maîtresse, à donner l'explication de sa conduite et la preuve de son inno-

cence. Un seul homme pourrait le sauver; c'est Jean la Cocarde, le camarade d'enfance et le compagnon d'armes du général Brémond, père d'André. Ici se place une fort belle scène, d'une vérité saisissante. En souvenir de leur vieille amitié de frères d'armes, le général supplie Jean la Cocarde de sauver l'honneur de son fils, au prix de celui de sa fille. Jean s'y refuse énergiquement; fou de douleur en apprenant la mort de Geneviève, il se taira, bien résolu à cacher à tous le déshonneur de son enfant. Le lieutenant Brémond serait donc condamné, si, plus fort que la haine, le sentiment du devoir ne forçait enfin Jean la Cocarde à crier devant tous la vérité et à réhabiliter ainsi André qui épousera Geneviève compromise. La pièce se termine sur une scène de sentimentalité touchante : le général Brémond et Jean la Cocarde, tous deux mortellement blessés, bénissent avant de mourir, leurs chers enfants pardonnés, et se donnant une dernière fois la main, ils partent, côte à côte, pour le grand voyage. Et voilà !... Autour de ceci, c'est, pour la partie gaie, l'amour de Bonita, la belle cantinière hésitant entre Bidault et Ledru ; ce sont les roucoulades marseillaises de Pompignac, major poltron devenu bientôt lieutenant valeureux. C'est, pour le drame, la vengeance de Juana, criant sa haine à Geneviève prisonnière ; c'est la bassesse de Martinez, le traître de l'affaire ; c'est... c'est, que vous dirai-je, l'habituel assaisonnement d'un grand drame militaire en cinq actes et sept tableaux. Les interprètes ont d'ailleurs concouru, pour une bonne part, au succès de la pièce.

M. Henry Krauss nous a présenté un énergique Jean la Cocarde, aux gestes expressifs, aux accents persuasifs. M. Laroche était de jeu excellent sous les traits du général Brémond. M. Etiévant, à la voix grave et profonde, fut, dans le rôle d'André, plein de chaleur et de passion. MM. Perny, moine farouche, Hémery, gai marseillais. MM. Renot et Villa, ont mis du zèle et de l'entrain à leur tâche respective. Mlle Médal était une ravissante Juana; mais elle manquait parfois de sincérité et eût gagné à avoir une diction un peu moins monotone. Mlle Georgette Loyer était une Geneviève intelligente et simple, à l'émotion facile; Mlle Musset une accorte soubrette.

22 MARS. — Reprise de *Gigolette*, drame en cinq actes et neuf tableaux de MM. Pierre Decourcelle et Edmond Tarbé [1]. — Une bonne reprise d'un très touffu, mais très amusant mélodrame, qui fut, il y a quelques années, un long et fructueux succès. Partant du principe que vous devez connaître *Gigolette*, je me bornerai à vous rappeler l'intrigue, en quelques lignes seulement. La fiancée d'un procureur de la République, M. de Margemont, a été violée; le magistrat fait condamner le coupable à vingt ans, puis épouse. Des suites de l'attentat naît une fille, et les jeunes

---

1. DISTRIBUTION. — Jean Vauquelin, M. *Henry Krauss*. — Charlot, M. *Laroche*. — M. de Margemont, M. *Perny*. — Docteur Bernay, M. *Etiévant*. — Président des Assises, M. *J. Renot*. — Gustave Mauperthuis, M. *Ch. Hémery*. — Sosthène dit Chichi, M. *Villa*. — Zélie Vauquelin, Mlle *Marcelle Lender*. — Mme de Margemont, Mlle *J. Malvau*. — La Sauterelle, Mlle *Roggers*. — Marion-Geneviève, Mlle *G. Loyer*. — Clara, Mlle *L. Musset*. — Armandine, Mlle *Corciade*.

époux l'abandonnent à une femme qui s'est chargée d'élever une première fille du condamné ; la jeune mère a un cœur d'or. Vingt ans plus tard nous retrouvons les deux sœurs à Ménilmontant. La plus jeune, Marion, l'enfant du crime, est un lis de pureté, l'autre, pour élever sa petite sœur, « fait le truc », sous la surveillance de Charlot, un particulier qui s'offrirait volontiers la cadette. Mais, attiré par la ressemblance de la jeune ouvrière lis avec Mlle de Margemont, sa cousine, le docteur Bernay l'a remarquée. Justement, cette cousine périt dans un accident, sa mère en devient folle, et le docteur imagine, pour la guérir, de faire prendre à Marion la place de la cousine morte. Le stratagème réussit — on guérit toujours de la folie dans les mélos — la mère n'est pas longtemps dupe de la substitution ; elle accepte néanmoins avec reconnaissance l'enfant que le ciel lui envoie pour la seconde fois : brave femme ! Oui, mais voilà que le vrai père, le forçat libéré, recherche ses enfants. Il retrouve son aînée « Gigolette » ; l'honnête homme en est désespéré et va demander à M. de Margemont quelques renseignements sur le sort de son autre enfant. Le magistrat refuse de parler ; pour l'y obliger, le forçat enlève Marion, qu'il croit être la fille de M. de Margemont, et la jette dans les bras de Charlot. Heureusement on arrive à temps pour sauver le lis, tout s'explique, et la gigolette elle-même donne à son petit homme le « coup du lapin ». C'est, comme vous voyez, le roman-feuilleton dans toute sa beauté, avec une accumulation fantastique d'incidents, viols, enlève-

ments, vols, assassinats, méprises, coïncidences, hasards, aventures de toutes sortes, où l'on retrouve l'excellent motif de « la suite au prochain numéro ». Théâtre d'*idées*, non, certes, mais théâtre de *faits*, où les invraisemblances n'embarrassent pas plus que les complications. Séparées de l'ensemble, certaines scènes émergent du tout, productrices de véritable émotion. C'est, par exemple, Mme de Margemont, découvrant que Marion n'est pas sa fille morte; la gigolette placée entre son amant et sa sœur; le père retrouvant sa fille prostituée ; le même redemandant son enfant au magistrat. Il y a huit ans, l'heureuse pièce de M. Decourcelle et de feu Edmond Tarbé était extrêmement bien jouée. L'interprétation actuelle ne nous semble pas trop inférieure à celle de la création. Félicia Mallet personnifiait crânement et pittoresquement la Gigolette d'alors. Le rôle est aujourd'hui repris par Mlle Marcelle Lender, s'évadant de la *Passerelle* pour se montrer à nous dans Zélie Vauquelin. La belle et vaillante comédienne a su y mettre de la verve et de la vérité ; elle mérite d'être hautement félicitée pour cette fine et curieuse composition, le pendant de sa création de Selika, la Dompteuse de *Papa la Vertu*. M. Henry Krauss est un forçat de vigoureuse allure. M. Laroche se montre aussi sobre que possible dans Charlot, roi des marlous. M. Etiévant est aimable et sympathique dans le jeune docteur. M. Perny ne manque pas d'émotion grave dans Margemont. Il faut citer, au quartier des gigolettes : Mlles Roggers et Musset. Au quartier des honnêtes femmes, saluons

Mlle Malvau, une comédienne de race celle-là, et Mlle Georgette Loyer, succédant, un peu mièvre et affectée, à cette idéale Marie Leconte. Je nommerai encore M. Renot, toujours président des assises, et si cet honorable magistrat veut bien me le permettre, un autre gigolo que j'allais oublier, M. Villa, amusant dans Chichi, le coiffeur des dames — moins amusant pourtant, que son prédécesseur, le joyeux Torin, des Nouveautés.

17 AVRIL. — Matinée donnée sous le patronage des Comités boers : la *France au Transvaal*, épopée en six tableaux, de Mme Tola Dorian, interprétée par Mmes Dérigny, Harry, Barbiéri, Gaudy, Clairville; MM. Hirch, Renot, Coquet, Perny. — La soirée était marquée par la 500e de *Gigolette*.

14 MAI. — Première représentation de *Sans Mère!* pièce en cinq actes et six tableaux, de MM. Michel Carré et Georges Mitchell[1]. — Quel dommage que ce mélodrame soit si lent et si long, et que les bonnes scènes — il y a en a plus d'une — s'y perdent, comme à plaisir, dans le remplissage compliqué de ses cinq actes et six tableaux! Consciencieusement coupée et judicieusement tassée, la pièce de MM. Michel Carré et Georges Mitchell reprendrait ainsi tout son intérêt, et, sans nul doute, toute son émouvante sincérité, légèrement égarée dans les invraisemblances un peu fortes et les inutilités plutôt fâcheuses. Bonaventure et

1. DISTRIBUTION. — Bonaventure, M. *Henry Krauss*. — Boursin, M. *Courtès*. — Vardal, M. *Renot*. — André Vardal, M. *Etiévant*. — Souillard, M. *Villa*. — Jacques Toussaint, M. *Liézer*. — Le juge d'instruction. M. *Teste*. — Zéphirin, M. *Moret*. — Anne-Marie, Mlle *Suzanne Demay* (de l'Athénée). — Germaine Vardal, Mlle *Marcelle Bailly*.

Souillard se trompaient mutuellement — il y a de cela dix-neuf ans — en la personne de Mlle Marie, leur maîtresse, qui mourut en mettant au monde une fille — leur fille — la petite Anne-Marie. Qui donc en est le père? Bonaventure ou Souillard? Enigme! Mais qu'importe! Anne-Marie, également adorée des deux hommes, doit être et sera heureuse. Ils s'associeront et consacreront leur existence à son bonheur. Les deux pères remplaceront la mère absente... Et comme Anne-Marie est actuellement en âge de se marier, il s'agit de lui constituer une dot royale! Voici ce qu'imaginent les deux associés pour la lui procurer : Souillard imitera l'écriture d'un riche marquis de leur connaissance qui se meurt en Australie, et fabriquera de sa main un faux testament que Bonaventure ira substituer au vrai dans le coffre-fort — ô Crawford! — de Vardal, homme de confiance du marquis. L'ancien testament instituait unique héritier André Vardal; le nouveau est tout en la faveur de Jacques Toussaint. Suivez-moi bien, je vous prie, car ceci se complique... André est fils légitime de Germaine et de Vardal. Jacques Toussaint, lui, est le bâtard de cette même Germaine et de Bonaventure. Mme Vardal avait donc eu, avant son mariage, un fils, Jacques, qu'elle éleva en cachette, et qui n'est rien moins qu'un très mauvais sujet. Bonaventure et Jacques s'introduisent, un beau soir, chez Vardal absent, se font remettre par Germaine terrifiée les clefs du coffre-fort, et substituent le faux testament. Vardal revient sur ces entrefaites, surprend Jacques chez lui, demande des explica-

tions, apprend la faute de Germaine avant son mariage, et furieux, menaçant, se précipite sur elle pour venger son honneur... lorsque Jacques, défendant sa mère, le tue d'une balle de revolver en pleine poitrine et s'enfuit... André accourt au bruit de la détonation, est pris pour le meurtrier et arrêté comme tel. Ce que vous ne savez pas encore, ce qui ne pouvait manquer d'arriver pourtant, c'est qu'Anne-Marie s'était éprise, voilà quatre mois, d'un jeune homme qui n'est autre qu'André Vardal, qu'elle aime éperdument et qu'elle tentera l'impossible pour l'épouser. Tout cela, comme vous voyez, est suffisamment embrouillé pour que le juge d'instruction lui-même n'y puisse rien démêler, et se laisse facilement persuader par Bonaventure de la culpabilité certaine d'André. Ici, les choses changent de face ! Anne-Marie vient d'avouer à « ses pères » son amour pour André, et, dès lors, il faut à tout prix le sauver, aplanir les difficultés qui pourraient un jour entraver son mariage. Bonaventure n'hésitera pas ; lui seul se sacrifiera. Après une mémorable partie d'écarté, où il joue et perd contre son associé Souillard son droit à la paternité, il avoue son crime au juge d'instruction, et se fait justice lui-même en se jetant à l'eau. Pour tout vous dire, nous ajouterons à ce récit que nous tombons en pleine mi-carême, qu'il y a là une cavalcade de blanchisseuses réjouissantes — si l'on veut — où chacun se rencontre sous un déguisement imprévu : gendarme, polichinelle, clown, Gugusse (hélas ! que tout cela est donc vieux jeu !); que la Reine des Reines est Anne-

Marie; que la patronne du lavoir est la femme de Souillard (à quoi bon, grands dieux!); que la moitié du cortège entre au Palais de Justice et chez le juge d'instruction aussi facilement, plus facilement que le ferait le Garde des Sceaux lui-même; qu'il y a aussi des trompettes, des bigophones, de la joie, de la gaieté... et qu'enfin on essaie d'exciter le rire qui, toutefois, ne vient guère... Et pourtant, le drame ne manque pas de qualités qui font compensation; certaines scènes sont même de très bon théâtre; nous citerons entre autres l'interrogatoire du juge d'instruction, où le fils légitime apprend qu'il a un frère bâtard; les souffrances de la mère ne voulant compromettre ni l'un ni l'autre de ses deux fils... La partie de cartes est également intéressante, et l'abnégation du père renonçant à sa fille ne laisse pas d'être émouvante. M. Krauss a joué avec talent le rôle de Bonaventure. Il a tour à tour l'énergie et la rudesse du gredin, en même temps que l'amour profond d'un bon père. M. Villa a montré, lui aussi, de la finesse et du naturel dans le rôle de Souillard. M. Etiévant a, comme de coutume, de la chaleur et de l'emportement. MM. Courtès — pauvre Courtès! — Jules Renot et Liézer ont tenu très honorablement leurs rôles respectifs. M^lle^ Suzanne Demay, qui venait de l'Athénée pour personnifier Anne-Marie, n'a pas fait à l'Ambigu un début fort heureux. Elle court, saute, crie, gesticule, et montre une si grande bonne volonté, un tel désir de bien faire qu'on ne saurait vraiment la blâmer de n'être qu'une toute jeune apprentie en l'art de jouer la comédie.

6 JUIN. — Reprise de la *Porteuse de pain*, drame en cinq actes et neuf tableaux, dont un prologue, de Xavier de Montépin et M. Jules Dornay[1]. — Un mélodrame qui en rappelle beaucoup d'autres (mais n'est-ce pas ce que doit faire tout bon mélodrame?) et qui, encore cette fois, nous a vivement amusés. Jeanne Fortier a été accusée d'avoir incendié une usine et assassiné un ingénieur. Toutes les preuves étaient contre elle. Condamnée à vingt-cinq ou trente ans de réclusion, séparée de ses deux petits enfants, Lucienne et Georges, elle a pu, au bout de vingt ans, s'échapper de la maison centrale, et nous la retrouvons à Paris, où elle est porteuse de pain. Le meurtrier, c'est un nommé Jacques Garaud. Après avoir volé à l'ingénieur le secret d'une invention merveilleuse, il est allé l'exploiter en Amérique, et il est revenu à Paris, lui aussi, sous le nom de Paul Harmant, avec une grosse fortune et une fille qui s'appelle Merrey et qui est poitrinaire. Des circonstances, ingénieusement ménagées par cette Providence, dont l'action, hélas! ne se fait sentir avec une entière clarté que sur les planches de nos théâtres, amènent une série de rencontres entre Jeanne Fortier, ses deux enfants qu'elle ne connaît pas, et

1. DISTRIBUTION. — Jacques Garaud, Paul Harmant, M. *Laroche*. — Etienne Castel, M. *Etiévant*. — L'abbé Laugier, M. *J. Renot*. — Crieri, M. *Villa*. — Ovide Soliveau, M. *Liézer*. — Lucien Labrosse, M. *Saillard* (débuts). — Georges Darier, M. *Donelly* (débuts). — Tête-en-Buis, M. *Berry*. — Balasson, M. *Robert*. — Le maire de Chevry, M. *Picard*. — Le chef de la Sûreté, M. *Vallot*. — Brigadier de gendarmerie, M. *Bernier*. — Jeanne Fortier, Mme *Antonia Laurent*. — Mary Harmant, Mlle *Suzanne Demay*. — Lucie, Mlle *Eva Linay* (débuts). — Marianne, Mlle *M. Grandjean*. — Clarisse Darier, Mlle *Lierny*. — Mère Verbois, Mlle *Gense*. — Brigitte, Mlle *Picoury*.

qui ne savent pas eux-mêmes qu'ils sont frère et sœur, Lucien Labrosse, fils de l'ingénieur assassiné. et Paul Harmant, l'assassin. Comment tous ces gens-là se reconnaissent, et comment enfin le crime est puni, l'innocence réhabilitée, et la vertu récompensée, c'est tout le drame. Quand je dis : c'est tout, ce n'est pas peu ; ce sont, au contraire, bien des affaires, et qui ne se règlent pas en un clin d'œil. Ce qui donne le branle à cette série de « reconnaissances », c'est que Merrey, fille du meurtrier, tombe amoureuse de Lucien, fils de la victime, qui, lui-même, est amoureux de Lucie, fille de la malheureuse injustement condamnée... Pour obliger Lucie à renoncer à Lucien, ce scélérat de Paul Harmant va trouver la vertueuse ouvrière et lui apprend de qui elle est la fille. C'est une forte gaffe qu'il commet là. Tout le reste en découle, car le drame est très bien fait. Il est aussi, je le répète, très amusant. Il y a une ronde de garçons boulangers, un échafaudage qui tombe sur la tête de la porteuse de pain, des décors à compartiments très bien agencés, etc. La pièce est fort bien jouée dans son ensemble. Mais il faut tirer hors de pair Mme Antonia Laurent — dans le rôle que créa Mlle Lerou, de la Comédie-Française — et M. Laroche, dont c'était l'heureuse rentrée à l'Ambigu. Tous deux ont obtenu un succès très grand — très grand et très mérité.

23 JUILLET. — Première représentation de la *Fleuriste des Halles*, pièce en cinq actes et sept tableaux, de M. Henri Demesse [1]. — Comme les

1. DISTRIBUTION. — Pierre Pascal, M. *Laroche*. — Frédéric Pascal,

années précédentes, l'Ambigu profite du moment où la plupart des théâtres ont fermé leurs portes pour décrocher le succès qui lui permettra de traverser glorieusement les mois d'été. Cette fois, c'est la *Fleuriste des Halles* qui tiendra l'affiche, et la nouvelle pièce de M. Henri Demesse, possède les qualités nécessaires pour réussir pleinement. Nouvelle pièce ? C'est beaucoup dire, car elle doit être âgée déjà d'un certain nombre d'années, cette pièce où il est encore question de remplacement au service militaire ! Est-ce cette raison seule qui nous fait paraître le drame un peu vieillot et un peu suranné ? Est-ce pour cette raison seule qu'il nous parut aussi un peu triste, et bien peu folâtre parfois, avec ses deuils, ses mourants et ses malades. Il se distingue cependant de ses confrères, drames et mélos, par sa simplicité et sa vraisemblance : il comporte aussi quelques scènes très bien traitées, d'émotion et de sentiment. Adorer son fils, c'est très bien et nous ne pouvons que louer Françoise Pascal de ce noble sentiment pour son Frédéric. Mais l'adorer jusqu'au vol et au crime, c'est trop, et nous blâmons Françoise d'en arriver à cette extrémité. Donc, Françoise, qui aime son fils et a économisé sou à sou les deux mille francs nécessaires à l'achat d'un remplaçant, apprend que Pierre, son mari, noceur et buveur, s'est emparé

---

M. *Étiévant*. — Xavier Mauduit, M. *Renot*. — Antoine Villette, M. *Liézer*. — Me Barré, M. *Valnot*. — le docteur, M. *Picard*. — Nicolas, M. *Berry*. le capitaine Voiron, M. *Bernier*. — l'abbé, M. *Sylvain*. — Joseph, M. *Valrey*. — Un agent, M. *Lucien*. — Françoise Pascal, Mme *Antonia Laurent*. — Delphine, Mlle *Eva Linay*. — Lucie de Marcillac, Mlle *Cécile Barré*. — Noémie Mauduit, Mlle *M. Granjean*. — Hortense Mauduit, Mlle *Kervenn*. — Fanchette, Mlle *Muller*. — Marthe, Mlle *Lange*.

de la somme et l'a dépensée en deux jours. Colère et reproches. Pierre, devant les conséquences de sa faute, tente de se tuer, se rate, mais aura désormais une conduite exemplaire. Frédéric part et nous le retrouvons bientôt sous l'uniforme d'un brillant sous-officier de cuirassiers, amoureux passionné de Mlle Noémie Mauduit, qu'il épouserait immédiatement si le papa Mauduit, riche parvenu qui vient de gagner le gros lot, n'exigeait un apport de quarante mille francs. Quarante mille francs ! Comment se procurer cette somme et rendre le bonheur à son fils ? Françoise n'hésite pas, elle jouera à la Bourse ! Mais imprudente, elle perd, et l'on ramène mourant le triste conseiller de ses opérations financières, son frère, Antoine Villette, qui lui confie, avant d'expirer, la clef de l'armoire où reposent trente-cinq mille francs, dot sacrée de sa fille Delphine, amoureuse elle, de Frédéric, et qui ainsi pourra l'épouser. Alors Françoise, mère coupable, vole l'argent et Frédéric aura pour femme, Noémie, tandis que Delphine, qui apprend le crime, se sacrifie généreusement, en en brûlant héroïquement la preuve. La guerre éclate, Frédéric rappelé avant la signature du contrat, se bat comme un lion et charge à Reichshoffen. On le croit mort, sa mère le pleure et tombe malade, Delphine la soigne, Noémie se marie à Genève où elle s'est refugiée. Mais, tout est bien qui finit bien, Frédéric revient et épouse enfin Delphine qui l'aime toujours et quand même, après que Françoise, depuis longtemps repentante, est pardonnée de tout et par tous. La pièce, montée

avec soin — nous y voyons de pimpants décors, et le cinématographe d'une charge de cuirassiers — est très bien jouée par les étoiles habituelles de l'Ambigu. C'est M. Laroche (Pierre-Pascal) d'un jeu énergique et sobre, M. Etiévant (Frédéric), en jeune premier chaleureusement épris, pathétique et sincère dans une scène où il soupçonnait sa mère d'être l'auteur du vol ; M. Renot, d'une gaieté bon enfant et d'une rondeur parfaite de bourgeois égoïste. Mme Antonia Laurent est l'excellente comédienne que nous connaissions, jouant de façon très émouvante les scènes d'amour maternel. Et nous citerons particulièrement Mlle Eva Linay, charmante de grâce et d'ingénuité, dont le talent naissant s'affirme chaque jour, et fait présager quelque avenir au théâtre. La 50e représentation de la *Fleuriste des Halles*, se donnera le 31 août.

25 SEPTEMBRE. — Première représentation du *Drame de la rue Murillo*, pièce en cinq actes et huit tableaux de MM. Gaston Marot et Alévy [1]. — Une brave marchande d'oranges, Madeleine Tiraud, a recueilli, voici vingt ans, un enfant trouvé qu'elle a élevé comme son propre fils, le frère de sa fille Geneviève. Alfred — c'est le nom donné à l'enfant trouvé — a de très mauvaises fréquentations : Louis Loriot et sa digne « amie », la grande Paula, qui le poussent au crime. Le soir du 14 juillet, il y a jus-

1. DISTRIBUTION.—William Terriss, M. *Laroche*.— Sam, M. *Etiévant*.— Père Antoine, M. *Courtès*. — Docteur Herbert, M. *J. Renot*. — Auguste, M. *Villa*. — Alfred Tiraud, M. *Liézer*.— Louis Loriol, M. *Paul Daubry*. — Le Patron, M. *Picard*. — Madeleine Tiraud, Mme *R. Lemonnier*. — Clotilde Terris, Mlle *Deschamps*. — Geneviève, Mlle *Eva Linay*. — Paula, Mlle *Mouret*. — Mme Auguste, Mlle *Paule Mary*. — Clarisse, Mlle *Grandjean*. — Joséphine, Mlle *Gense*.

tement un coup à faire, rue Murillo, tout près du parc Monceau, dans l'hôtel d'un riche Américain William Terris, qu'on sait en voyage. Loriol et Paula y entraînent Alfred, et voilà qu'à des indices certains — une lettre trouvée par hasard, sur la table, et adressée à Madeleine Tiraud, la marchande d'oranges, Alfred est convaincu que la femme que l'on va tuer n'est autre que sa mère ! Alors... il reçoit en pleine poitrine le coup de poignard qui lui était destiné : c'est pour sa mère ! Il en mourrait certes, et surtout après que les assassins, par crainte d'être dénoncés, sont venus lui rouvrir ses plaies, s'il n'y avait un dieu pour les victimes des mélos. Ce dieu fait plus encore ; il ordonne au riche Américain, William Terris, de pardonner à sa femme l'enfant qu'elle eut avant son mariage, et que, par amour pour lui, elle n'eut pas le courage de lui avouer. Il fait aussi que le neveu du riche Américain épouse Geneviève Tiraud, la fille de la brave marchande d'oranges, de sorte qu'après ce dernier tableau, qui n'est pas le meilleur des huit, tout le monde s'en va à peu près content... Il serait exagéré d'affirmer que MM. Gaston Marot et Alévy ont, en quoi que ce soit, renouvelé le poétique du genre ; leur mélodrame est tout aussi faux, tout aussi invraisemblable, tout aussi absurde que cent autres qui l'ont précédé. Il serait également injuste de dire que, par endroits, il n'ait point porté sur la masse du public, celui des galeries supérieures. On a fait fête, comme de coutume, à Mme Riquet-Lemonnier, de rude bonhomie, et l'on a acclamé la brillante « rentrée » d'un gentil comique, M. Villa,

dont le rôle est amusant, sinon très neuf. Nous louerons plus particulièrement l'émotion discrète de Mlle Mathilde Deschamps, qui joue la mère coupable et malheureuse, et la finesse de M. Etiévant le généreux neveu de M. Terris, amoureux de Geneviève Tiraud. Nous dirons aussi que le tableau du 14 Juillet a été mis en scène d'assez pittoresque façon.

29 OCTOBRE. — Première représentation de l'*Amant de cœur*, pièce en cinq actes de MM. Alexandre Fontanes et Louis Decori[1]. — L'*Amant de Cœur* est une étude curieuse de la dégradation que peut subir un homme veule, mais sensuel et lâche. « Un honnête homme peut être amoureux comme un fou, mais pas comme un sot », disait Larochefoucauld. Paul Duchemin, le héros de MM. Fontanes et Decori, est amoureux comme un sot. Il passe son temps à déclarer à un demi-quart de mondaine qu'il ne peut vivre sans elle, qu'il « l'a dans le sang » et qu'il subira tous les affronts, qu'il commettra toutes les bassesses pour toujours vivre auprès d'elle, pour frôler sa robe, toucher sa main,

1. DISTRIBUTION. — Lamourette, M. *Laroche*. — Paul Duchemin, M. *Etiévant*. — Auguste Morin, M. *Villa*. — Lefranc, M. *Courtès*. — Dupuis, M. *J. Renot*. — Canu, M. *Moret*. — De Ker Plougal, M. *Bertaud*. — L'employé, M. *Vallot*. — Un brigadier, M. *Bernier*. — Zoizeau bleu, M. *Berry*. — Bibi, M. *George*.— Le garçon de café, M. *Sylvain*.— Jeanne, Mlle *Eugénie Nau*. — Adèle, Mlle *Mathilde Deschamps*.— Alice, *petite Angèle Henry*. — Mme Morin, Mme *B. Méry*. — Mme Dupuis, Mlle *Brécourt*. — Mme Canu, Mlle *Gense*. — Louise, Mlle *Renée Royer*.— Julie, Mlle *Grandjean*.— Marchande d'oranges, Mlle *Muller*.— Mme Langlois, Mlle *Trousseau*. — Mélanie, Mlle *Lange*.— Mme Lefranc, Mlle *Brétigny*. — Une cliente, Mlle *Marthe*.

M. Etiévant, grippé le soir de la première représentation, au point de motiver une annonce, avait dû être remplacé par M. Marquet, qui, dès le 30 octobre, prenait possession du rôle de Paul Duchemin.

attendre son baiser. Mais Adèle, le demi-quart de mondaine, traverse une période de misère noire qui lui rend insupportable son « amant de cœur, » et elle est sur le point d'envoyer son Paul aux cinq cent mille diables, quand un agent d'affaires véreuses se présente, et lui demande si elle n'a pas, dans son cercle de connaissance, un baron, un comte ou un marquis susceptible d'épouser la fille d'un bourgeois très riche et entiché de gentilhommerie. Si fait ! Adèle a cela dans sa ménagerie; elle a Paul Duchemin, homme à tout faire, qu'on affublera d'un titre, qui épousera, qui palpera la dot (il s'agit d'un demi-million !) et qui partagera la forte somme avec ses complices. Et la proposition est faite à Paul, qui regimbe un peu d'abord, qui accepte ensuite et qui endosse le faux en écritures d'état-civil, en même temps que le frac de marié. La chose est d'autant plus grave que Paul, bachelier sur toutes les coutures, a déjà un ménage légitime que ses grades universitaires ne suffisent pas à empêcher de mourir de faim. Mme Paul Duchemin est une pauvre brodeuse que l'inconduite de l'époux désespère, mais que l'amour enchaîne, elle aussi. Ici, les auteurs ont été singulièrement bien inspirés en nous dépeignant l'intérieur lamentable de la brodeuse. Traits de mœurs, épisodes, langages, cris du cœur, souffrances : ils nous ont rendu tout cela avec une sincérité et une vérité qui ont décidé du sort de leur pièce. Et nous avons assisté dès lors à la dégringolade, à la déchéance de cet être sans énergie, « l'amant de cœur, » qui prend la vie au rebours des théories

de notre ami Capus. Ah ! si Paul Duchemin avait vu jouer la *Veine* ou la *Châtelaine*, s'il avait un ami comme Jossan, il eût travaillé fièrement, il eût dompté du même coup ses mauvais instincts et sa malechance... Il est vrai de dire aussi que nous n'aurions pas eu les cinq actes très intéressants de MM. Fontanes et Decori, qui ont mené jusqu'à l'abîme, jusqu'à la mort, ce malheureux Paul, Des Grieux sans idéal. Nous voyons l' « amant de cœur » vendant des programmes à la porte de l'Ambigu, pleuré par sa femme, consolé par sa petite fille, toussant à fendre l'âme, et rendant le dernier soupir, pardonné au milieu des siens. Le pathétique des situations finales a changé le succès en quasi-triomphe, grâce au jeu simple, émouvant, attendri et charmant d'une petite actrice de huit ou neuf ans, comédienne déjà accomplie. Les jolis gestes spontanés, la voix juste et si mouillée de larmes de la petite Angèle Henry ont soulevé des applaudissements enthousiastes, et c'était justice. M. Etiévant (Paul Duchemin) a remarquablement tenu son personnage, et il est mort d'une façon saisissante. M. Villa, plein de rondeur dans un ouvrier Capusien (le néologisme est permis.) MM. Laroche, Renot, Courtès (dans un rôle très court), M^lle^ Mathilde Deschamps, une artiste de race, M^lle^ Nau, qui a fait de si louables efforts, M^lle^ Gense, exhilarante dans un rôle de sourde, forment un ensemble excellent. Enfin la direction s'est mise en frais de décors exacts. Il y a surtout un « parvis » de l'Ambigu qui nous a fait douter si nous étions bien dans la salle du théâtre de ce

nom, ou si nous étions seulement sur le point d'y pénétrer.

29 NOVEMBRE. — Reprise du *Juif Errant*, drame en cinq actes et dix-huit tableaux d'Eugène Sue[1]. — Le *Juif Errant* restera longtemps populaire : Rodin ne périra pas. La conception même du livre d'Eugène Sue et du drame qu'en a tiré d'Ennery est puérile ; ce juif errant qui se promène de par le monde, traînant après lui le choléra, et protégeant contre les jésuites la famille Rennepont, est bien un peu grotesque. Mais sous cette légende niaise et malgré une exécution littéraire très insuffisante, quelle puissance d'imagination, quelle vie, quelle force de création dans les types principaux comme dans les personnages épisodiques ! Oui, quoique, par malheur le style lui fasse défaut, Eugène Sue fut absolument un créateur. Qu'on relise les *Mystères de Paris* et le *Juif Errant*, on sera frappé du nombre de figures à la fois typiques et vivantes qui s'y meuvent ; elles sont si profondément marquées de traits caractéristiques qu'on ne peut plus les oublier. Cabrion, Tortillard, la Chouette, Pipelet, Rigolette, la Louve, Dagobert, la Mayeux, le docteur aliéniste Baleinier et les dominant tous, deux créations de génie, le notaire Jacques Ferrand et le jésuite Rodin. Jacques Fer-

1. DISTRIBUTION. — Rodin, M. *Lérand* (du Vaudeville), — Dagobert, M. *Léon Noël*. — D'Aigrigny, M. *Laroche*. — Dupont, M. *Courtès*. — Agricol, M. *Etiévant*. — Le Juif, M. *Renot*. — Gringalet, M. *Vilna*. — Couche-Tout-Nu, M. *Paul Daubry*. — Céphise, Mlle *Marguerite Labady*. — La Mayeux, Mlle *Marguerite Lemeste*. — Princesse de Saint-Dizier.— Mlle *Andrée Canti*.— Blanche de Cardoville, Mlle *Eva Linay*.— Adrienne de Cardoville, Mlle *Laure Mouret*. — Françoise Baudoin, Mlle *J. Noris*. Rose Mlle *Renée Royer*. — Florine, Mlle *Grandjean*. — Une déguisée, Mlle *Muller*.

rand a disparu de la pièce. Le rôle profond et terrible de Rodin, créé en 1849 par Chilly, fut repris par Paulin Ménier, qui s'y montrait en plus d'un endroit, vraiment supérieur. Avec moins d'ampleur peut-être que son illustre prédécesseur, M. Lérand, au simiesque clignement d'yeux, l'a joué avec une vive intelligence, et y a obtenu un très grand succès. Et puis, le personnage est par lui-même si intéressant et si dramatique, il a été imposé par Eugène Sue d'une façon si saisissante, que l'effet se produit forcément. L'inspiration du drame est là, sinistre, implacable, effrayante. La puissance mystérieuse de la sombre compagnie plane sur l'action, qu'elle empreint d'un caractère particulier; on la sent active, redoutable, enserrant tous ces pauvres êtres palpitants dans ses toiles habilement tendues et toujours prête à dévorer: *Qœrens quem devoret.* La censure a eu jadis de bien touchantes pudeurs. Partout où, dans le texte primitif, il y avait les « jésuites », elle imagina un jour de faire dire « la famille d'Aigrigny. » Nous ne savons à quelle époque remontait cette altération : toujours est-il qu'elle n'avait pas le sens commun et rendait le drame absolument incompréhensible pour quiconque n'avait pas lu le roman. Ceux-ci ne savaient pas du tout de quoi leur parlait « ce bon M. Rodin », et devaient être fort empêchés de suivre le fil de l'intrigue. Aux petites places c'est une autre affaire; on y connaît ses auteurs, et pour ces spectateurs-là, les membres de la commission d'examen ne seraient jamais arrivés à déguiser assez M. Rodin. A plusieurs

reprises, M. Lérand a été injurié par le public de là-haut : il nous semble qu'il ne saurait y avoir de plus beau triomphe pour un traître de mélodrame... En même temps que M. Lérand, il faut citer M. Léon Noël, qui joue Dagobert avec son beau talent fait de sincérité et de vérité, et aussi M. Laroche, qui donne une grande allure au d'Aigrigny. Pourquoi ne pas relever le côté fantastique du *Juif Errant* en le gratifiant de la superbe mise en scène à laquelle il se prête si bien ? Telle qu'elle est, aussi modestement montée que possible — en dépit des nouveaux tableaux reproduits par le cinématographe — voilà qui n'existait pas en 1849, ni même à la dernière reprise ! — absolument décousue et recommençant sans cesse, et de telle façon qu'on peut arriver à chaque acte sans avoir rien perdu de l'intrigue, la pièce renferme des caractères assez puissants et des situations assez fortes pour empoigner le public et le retenir jusqu'à minuit. L'Ambigu avait donc là pour terminer l'année, une bonne affiche...

| | NOMBRE d'actes | DATE de la 1re représ ou de la reprise | NOMBRE de représent. pendant l'année |
|---|---|---|---|
| *La Marchande de fleurs*, pièce | 5 a. 8 t. | » | 42 |
| **Jean la Cocarde*, drame | 5 a. 7 t. | 8 févr. | 48 |
| *Gigolette*, drame | 5 a. 9 t. | 22 mars | 59 |
| **Sans mère*, pièce | 5 a. 6 t. | 14 mai | 27 |
| *La Porteuse de pain*, drame | 5 p. 9 t. | 6 juin | 55 |
| **La Fleuriste des Halles*, pièce | 5 a. 7 t. | 23 juillet | 72 |
| **Le Drame de la rue Murillo*, pièce | 5 a. 8 t. | 25 sept. | 37 |
| **L'Amant de cœur*, pièce | 5 a. | 29 octob. | 35 |
| *Le Juif Errant*, drame | 5 a. 18 t. | 29 nov. | 39 |

# THÉATRE DES NOUVEAUTÉS[1]

L'année devait mieux finir qu'elle n'avait commencé... La *Bande à Léon*, de M. Tristan Bernard, la *Princesse Bébé*, de MM. Pierre Decourcelle, Georges Berr et Louis Varney, n'avaient guère tenu l'affiche. Le succès vint enfin avec la triomphante *Loute*, de M. Pierre Véber, suivie de la *Duchesse des Folies-Bergère*, de M. Georges Feydeau.

A *Nelly Rozier*, de MM. Paul Bilhaud et Maurice Hennequin, dont la cinquantième représentation s'était donnée le 19 janvier, succédait, le 6 février, la *Bande à Léon*, pièce en trois actes de M. Tristan Bernard[1]. — Au lendemain du succès de l'*Affaire Mathieu*, — que venait précisément de reprendre le Palais-Royal, — la signature Tristan Bernard était l'une des mieux cotées parmi celles des « auteurs gais ». M. Micheau pouvait-il donc

1. — Directeur : M. Henri Micheau; Secrétaire général, M. Lionel Meyer.

1. Distribution. — Bastien, M. *Germain*. — Le commissaire, M. *Colombey*. — Le baron Torny, M. *Torin*. — M. Fentin, M. *Victor Henry*. — Mourlet, M. *Lauret*. — Grumbert, M. *Lorrain*. — Binjoin, M. *Morins*. — Ramon, M. *Prosper*. — Jeannette, Mlle *Cassive*. — Clara, Mlle *Burty*. — La fruitière, Mme *Jenny Rose*. — Victorine, Mlle *Prad*. — La bonne Mlle *Davray*.

mieux faire que de s'adresser à une aussi bonne marque? Non, certes; mais c'était au public seul qu'il appartenait de décider si le directeur des Nouveautés avait rencontré, dans la *Bande à Léon*, le joyeux pendant de l'excellente *Affaire Mathieu*. Le sujet peut s'indiquer en quelques mots. M. Grumbert est un aimable commerçant, doté d'une gentille femme et d'un parfait comptable. En plus, il a pour ami intime le commissaire de police du seizième arrondissement. Dans le seizième (Passy-Auteuil), il possède un petit pavillon, flanqué d'un jardin, qu'il n'habite pas, mais où il loge, comme concierge, son fameux comptable, M. Fentin, quand le digne homme, en ce moment fort occupé du travail que lui donne l'inventaire de la maison de commerce, veut bien aller retrouver sa Jeannette, la jeune et jolie légitime, à l'égard de laquelle il professe, par principe (le contraire lui a préalablement si mal réussi) une absolue confiance. Depuis plusieurs jours, absorbé par ses écritures, l'important M. Fentin n'a pas seulement pris le temps de rentrer au domicile conjugal. Or, pendant autant de nuits, on aperçut, dans le pavillon désert, des lumières inexpliquées... Le commissaire, Alfred, y flaire une tournée de cambrioleurs opérant dans la banlieue — la bande à Léon, pour sûr ! Et le voilà décidant son ami Grumbert à tenter avec lui, là-bas, sous l'escorte de fidèles agents, une utile reconnaissance. Ils ne peuvent manquer d'y pincer, en une superbe rafle, le Grand Ecureuil et ses principaux escarpes. Mais Grumbert, qui n'a pas voulu inquiéter sa femme,

s'est bien gardé de lui dire le véritable motif de sa mystérieuse sortie. Le prétexte qu'il donne — un brusque voyage d'affaires à Amiens — est, en vérité, si peu plausible, que Mme Grumbert se croit trompée... Qu'un amoureux se présente, — le premier venu, pourvu qu'il soit blond, elle est prête à se venger avec lui !... Voici justement le candidat de notre nouvelle Francillon : c'est le baron Torny, qu'elle a rencontré sur la Côte d'Azur, où, sans espoir, du reste, il lui a fait une cour assidue. Au baron Torny, fort étonné de faire, en si peu de temps, un si rapide chemin, elle donne rendez-vous, le soir même, dans sa petite maison d'Auteuil. Or, c'est dans le pavillon d'Auteuil qu'en l'absence de son idiot de mari, le trop parfait comptable, Jeannette reçoit son petit homme : Bastien, le beau sergent de ville, dont elle a fait la connaissance au marché de Grenelle. Et ce sont ces nocturnes visites qui ont donné au commissaire Alfred et à son ami Grumbert l'idée d'une descente dans ces parages de la « bande à Léon ». Pourquoi le baron, qui, dans ses rendez-vous d'amour, a l'habitude de s'affubler d'une longue robe japonaise, revêt-il l'uniforme un instant (doux instants !) abandonné par Bastien ? C'est, apparemment pour que Bastien puisse être pris pour Léon, dit le Grand Ecureuil, et, sous la conduite du baron, pris, lui, pour un sergent de ville, conduit au poste où se corse et se termine cette « pochade ». M. Tristan Bernard ne s'effarouchera pas du mot : il n'en est guère de plus juste, ce nous semble, pour qualifier exactement l'invraisemblable bouf-

fonnerie, toujours gaiement dialoguée, mais quelque peu laborieuse au début, toute menue au second acte, singulièrement enfantine au troisième, que nous ont jouée, avec leur verve coutumière, MM. Germain et Torin (le vrai et le faux agent), M. Colombey (le commissaire) et M. Victor Henry, ce dernier personnifiant très drôlement, encore que son comique soit parfois un peu trop appuyé, le comptable aux hautes aspirations qu'est M. Fentin. Mlle Cassive est la très gentille chatte amoureuse — amoureuse de l'uniforme — et Mlle Burty, la jolie petite femme évaporée qu'en des rôles trop courts pour chacune d'elles a esquissées l'auteur de la *Bande à Léon*.

21 FÉVRIER. — Reprise du *Sursis*, vaudeville en trois actes de MM. André Sylvane et Jean Gascogne[1]. — Pris de court par l'insuccès — pourquoi ne pas appeler les choses par leur nom? — de la *Bande à Léon*, M. Micheau eût pu reprendre *Champignol malgré lui*, si *Champignol* n'avait pas été si souvent repris. Il a mieux aimé remettre sur son affiche et garder ainsi à son répertoire l'un de ses meilleurs vaudevilles prêt à lui échapper et déjà guetté par un heureux confrère. Le *Sursis* est encore une histoire de soldats, une aventure de réserviste, très voisine de l'illustre *Champignol*

---

1. DISTRIBUTION. — Lestamboudois, M. *Germain*. — Le major, M. *Colombey*. — Manillon, M. *Torin*. — Lagriffoul, M. *Victor Henry*. — Touffailles, M. *Lauret*. — Lafeuillette, M. *Vallières*. — Perdigeon, M *Lorrain*. — Trimart, M. *Morins*. — Un clerc, M. *Prosper*. — Marinette, Mlle *Cassive*. — Laurence, Mme *Jenny Rose*. — Geneviève, Mlle *Féline*. — Mme Casaubon, Mlle *Marcelle*. — Joséphine, Mlle *Méryan* Amélie, Mlle *Prad*.

de MM. Feydeau et Desvallières ; c'est là la grande objection, la seule critique qu'on puisse adresser à l'œuvre de MM. Sylvane et Gascogne. Incontestablement c'est du même tonneau que *Champignol*. Ce qui ne veut pas dire que ces trois actes ne soient fort amusants, bien au contraire ! N'ont-ils pas d'ailleurs été donnés plus de trois cents fois rien qu'à Paris ? Les tournées ne les ont-elles pas joyeusement promenés à travers toute la France ? La pièce est d'un effet sûr. Elle est très gaie et très mouvementée, elle est jouée, du reste, de la façon la plus amusante. C'est à Germain qu'est toujours dévolu le soin de représenter le notaire correct en son étude, émançipé avec sa jolie cliente et « andouille » sous l'uniforme. Torin met toute sa fantaisie au personnage de Manillon, créé par Guyon fils. Colombey a composé une silhouette très curieuse, en son réalisme caricatural, de médecin militaire. Tarride avait fait, à l'origine, du commandant Lagriffoul une figure comique, très comique même, mais d'une telle mesure que la dignité de l'officier restait indemne d'une innocente raillerie. Cela était tout à fait charmant et délicat. M. Victor Henry a repris le rôle et s'y montre le comédien soigneux et tout épris de vérité que vous savez. La cocotte Marinette fut, il y a quelques années, le début, aux Nouveautés, de M^lle^ Cassive. Elle y est toujours une jolie femme, avec beaucoup de désinvolture, avec de la finesse même et du naturel.

18 AVRIL.— Première représentation de la *Princesse Bébé*, pièce en trois actes de MM. Pierre

Decourcelle et Georges Berr, musique de M. Louis Varney [1]. — Dès sa plus tendre enfance, la princesse Maïa — de si gentille mutinerie qu'on l'appelle la princesse Bébé — a été fiancée par le roi de Lithuanie, sa ganache de père, au prince Sigismond de Courlande. Or, en futur souverain qui se respecte, Sigismond a cru devoir faire son tour d'Europe, et, naturellement, il s'est arrêté à Paris — à Paris où il se trouve si bien qu'il n'en démarre plus... Oui, sans doute, il annonce périodiquement son retour pour le 14 ; mais il oublie de dire le mois... Cependant, la petite princesse « l'attend sous l'orme » — ainsi caricaturée, du reste, par les journaux satiriques du royaume. Enfin, lasse de se morfondre, elle prend un grand parti : celui d'aller elle-même relancer incognito ce fiancé récalcitrant, accompagnée par le fidèle Goliath, son domestique de confiance, et par son cousin Boleslas, ravi de retourner en ce Paris fêtard, où il a laissé trois petites amies, au lieu d'une : Bibiche, Bibichette et Bibichon. Sigismond habite le somp-

---

1. Distribution. — Le Roi, M. *Germain*. — Goliath, M. *Torin*. — Sigismond, M. *Colas*.— Boleslas, M. *Victor Henry*.— Cactus, M. *Lauret*. — Oméga, M. *Gaillard*. — Le professeur de boxe, M. *Vallières*. — Le tabellion, M. *Jipay*. — Un officier, M. *Lorrain*. — Un domestique, M. *Prosper*. — Un chasseur, M. *Ronzières*. — Maïa, Mlle *Mariette Sully*. — Brimbelle, Mlle *Armande Cassive*.— Bibiche, Mlle *T. Berka*.— Bibichette, Mlle *Genty*. — Bibichon, Mlle *Crisa*. — La Supérieure, Mme *Jenny Rose*. — Yvonne, Mlle *Félyne*. — Ludwine, Mlle *Degrez*. — Demoiselles d'honneur, Mlles *Prad, Lenat, d'Argelez, Klein*.— Edwige, Mlle *Montrouge*. — Thécla, Mlle *D'Hausmont*. — Eva, Mlle *Davray*. — Maria, Mlle *de Moralis*. — Madeleine, Mlle *Gouestain*. — Rita, Mlle *Delafosse*.

Quelques jours après, Mlle Thérese Cernay, remise de son indisposition, reprenait possession du rôle de Brimbelle, qu'elle aurait dû créer et où elle faisait applaudir sa jolie voix et son jeu plein de fantaisie.

tueux hôtel Ritz : Maïa y entrera, spécialement affectée à son service comme femme de chambre répondant au modeste nom de Zoé, et déguisera Goliath en tzigane, chargé de faire en cinq sec la conquête de Brimbelle, l'actuelle maîtresse du prince. Mais, envoûtée par le beau tzigane, Brimbelle se gardera bien de lâcher pour cela Sigismond : elle se contentera d'atteler à deux ; elle attellerait bien à quatre, si elle pouvait... Sigismond, de son côté, en pince pour une femme du monde, Yvonne d'Esparville, dont il a, enfin, obtenu le rendez-vous souhaité. Alors Zoé, soigneusement attiffée et dignement éduquée par Bibiche, Bibichette et Bibichon, jouera au naturel le rôle de Brimbelle, et recevra de si grossière façon, en l'absence de Sigismond, Mme Yvonne d'Esparville, que jamais plus elle n'aura l'idée de revenir. Puis, quand, par dépit, Sigismond en voudra conter à Zoé, celle-ci se fera connaître : « Je suis la princesse Maïa ; je me dispense de qualifier votre conduite... » Et la voilà repartant brusquement pour la Lithuanie, où bientôt la rejoindra Sigismond, n'ayant pas grande peine à lui prouver qu'un prince peut venir faire la fête à Paris, sans cesser d'aimer la fiancée qu'on lui destine. Ils se veulent ; ils s'épouseront... Ne l'aviez-vous donc pas deviné ? C'est dans une franche réponse à cette question plutôt naïve que gît toute la critique de la pièce de MM. Pierre Decourcelle et Georges Berr ; elle n'a rien, absolument rien d'imprévu... Pas nouvelle, c'est sûr, mais point ennuyeuse non plus. Elle est soutenue par une musique toujours

merveilleusement scénique, dont — sur les vingt numéros qui composent la partition — quelques morceaux bien rythmés, comme le quartetto du second acte, peuvent même passer pour du très bon Varney. En changeant son fusil d'épaule pour courir à la chasse du succès, je veux dire : en revenant au genre de l'opérette qu'il avait depuis plusieurs années, délaissé, le directeur des Nouveautés ne pouvait improviser des chanteurs : MM. Germain, Torin, Victor Henry ne sauraient guère passer pour tels. Mais si Germain n'a, cette fois, récolté que ce qu'en argot de théâtre on nomme « une bonne panne », M. Torin se montre un bien amusant tzigane, et M. Victor Henry, en Boleslas, est d'un comique appuyé qui ne manque pas de drôlerie. La « princesse Bébé », c'est Mlle Mariette Sully que, justement, on qualifia un jour « Mademoiselle Vif-Argent ». En effet, elle ne tient pas en place, et ne se trouve pas dans un théâtre qu'aussitôt elle ne demande à passer dans un autre. N'a-t-elle pas ainsi piétiné les planches de Nice, de Monte-Carlo, de Bucarest, des Bouffes, des Menus-Plaisirs, de la Gaîté, des Folies-Dramatiques, du Château-d'Eau, des cabarets boulevardiers et montmartrois ? Finalement, nous la retrouvons aux Nouveautés, où certes elle n'a rien perdu de son joli talent. Le personnage de Brimbelle nous permettait de féliciter deux interprètes au lieu d'une : Mlle Thérèse Cernay, qui, à la répétition, nous avait montré toute l'adresse de son jeu ; puis, Mlle Cassive, qui, réalisant aimablement le tour de force d'apprendre le rôle en deux jours,

l'a tenu, le soir de la première, avec le bel abattage qu'on lui connaît. Citons enfin la petite Crisa (Crisafulli, pour mieux dire), dont l'entrain de gavroche a, sous les traits de Bibichon, mis en joie toute la salle...

17 MAI. — Première représentation de *Loute*, pièce en quatre actes de M. Pierre Veber [1]. — Dupont — Dupont de Valenseille, si vous voulez — a résolu de lâcher la noce où l'entraînait, plutôt malgré lui, ce vieux fêtard de Castillon, et s'est mis en tête de plaquer Loute, sa très joyeuse maîtresse, calquée sur le modèle de la Môme Crevette, de la *Dame de chez Maxim* : c'est d'ailleurs Mlle Cassive qui joue le rôle... Profitant de l'absence de deux mois, que, chaque année, elle va passer en famille en un coin de terre, très ignoré, du département du Cantal, notre Dupont épousera la petite Renée des Echauguettes, qu'il vient de souffler dare dare à son fiancé Francolin. Le mariage a lieu à Vire, le pays des andouilles, comme le faisait remarquer ce malotru de Francolin, et quand la toile se lève sur le second acte, on a déjà passé à la mairie ; il ne reste plus que la cérémonie religieuse, fixée au lendemain. C'est dans cet intervalle que nous voyons surgir chez Mme des

1. DISTRIBUTION. — Dupont, M. *Germain*. — Castillon, M. *Colombey*. — Francolin, M. *Torin*. — Daburon, M. *Victor Henry*. — Antoine, M. *Lauret*. — M. Bru, M. *Gaillard*. — Béju, M. *Jipay*. — Francis, M. *Prosper*. — Un agent, M. *Nibel*. — Loute, Mlle *Cassive*. — Mme des Echauguettes, Mme *R. Maurel*. — Renée, Mlle *Marcelle Bordo*. — Mme Bru, Mme *Jenny Rose*. — Mme Marchaison, Mlle *Barrot*. — Mme Petitbois, Mlle *Marcelle*. — Mme Chevrel, Mlle *Méryam*. — Julie, Mlle *Delafosse*. — Mme Follebise, Mlle *Lenat*. — Marie, Mlle *D'Issy*. — Gustave, *petite Angèle Henry*.

Echauguettes le mari qu'elle n'attendait plus, le croyant retenu en Tunisie pour affaires. Or, des Echauguettes n'est autre que Castillon (c'est son nom de fêtard), et il n'a pas mis les pieds en Tunisie depuis plus d'un an. Dupont croyait être à jamais débarrassé de Castillon : horreur ! c'est son beau-père !... Mais ce n'est pas fini : une bien autre surprise attend le malheureux... Voici la cousine Daburon, une jeune dame très collet-monté, venue de Pont-l'Evêque, qu'elle n'habite guère que deux mois par an, passant « dans une maison pieuse » le reste du temps que son détesté mari, voyageur de commerce, emploie à parcourir la France. Quelle est cette Mme Daburon?... Loute, Loute elle-même... Dupont en tombe à la renverse... Loute en prend une attaque de nerfs... Et le public se roule, comme il se roulait aux *Surprises du divorce*, avec cette différence qu'il s'agit cette fois des « surprises du mariage ». Loute est d'ailleurs bonne fille. Si, dans sa crise de nerfs, elle a, devant son mari, souvent parlé tout haut, manifestant son intention bien arrêtée de « faire de la musique » et proférant fréquemment des noms d'animaux, comme celui de « chameau », curieusement associés à l'évocation d'un certain « Ponpon » — c'est le petit nom d'amitié de Dupont — elle promet pourtant à Castillon de ne pas faire de « chichi ». Dommage seulement qu'elle ait, pour se remettre, flûté, au buffet préparé pour le lunch, une demi-douzaine de verres de champagne, et que, sans y penser, elle se grise, au point qu'au moment de l'obligatoire sauterie elle se trouve

sentimentalement dans les bras du marié! Scandale énorme : Francolin n'était donc pas un fou, lui qui prétendait que la sévère Mme Daburon, de Pont-Lévêque, s'appelait à Paris, Loute, femme de mœurs légères, et que des Echauguettes n'était autre que Castillon, président du *Rally-Bastring !* Comment tout cela peut-il bien finir?... Nous voici transportés à Sèvres, dans la maison de retraite pour femmes en instance de divorce que tient Mme Marchaison, très rigide en la matière. A dix heures, toutes ces dames doivent être rentrées dans leurs chambres. Une heure après, elles y reçoivent, toutes, leurs maris, — à l'exception de Mme Marchaison, la patronne, convaincue d'avoir donné une gracieuse hospitalité à Daburon... Pris en flagrant délit, Daburon ne peut que pardonner à Mme Daburon; Renée a désormais un mari; Mme des Echauguettes a reconquis le sien, et tout le monde, aussi bien à la première qu'à la répétition générale, s'en alla content... Ce qui prouve que, si les auteurs nous avaient toujours donné d'aussi amusantes pièces, il n'y aurait pas, en ce moment, le moindre désaccord entre eux et la critique. Que vous importent, ô bon public, les invraisemblances, un peu fortes, des postulats, le parallélisme, un peu monotone, de toutes ces existences en partie double, les souvenirs, un peu récents, du *Contrôleur des Wagons-Lits !* L'essentiel est que vous vous divertissiez franchement à la pièce. Or, je vous défie de ne point rire — et beaucoup ! — avec Germain (sachant maintenant son rôle) ; avec Colombey, excellent en vieux

fêtard; avec Torin, si drôle après la coupe sombre pratiquée dans sa belle chevelure à l'Infirmerie du Dépôt; avec Mlle Cassive, à qui le rôle de Loute va comme un gant; avec Mlle Marcelle Bordo, délicieusement blonde et absolument exquise sous les traits de la jeune Renée; avec Mlle Barrot, très piquante maîtresse d'hôtel; avec Mme Maurel, infiniment gaie, à son ordinaire, en Mme des Echauguettes. Succès pour toutes et pour tous. Il se prolongera tout l'été sans se démentir un seul instant. La centième représentation de *Loute* aura lieu le 17 août.

18 NOVEMBRE. — *Loute* est jouée pour la deux centième fois.

3 DÉCEMBRE. — Première représentation de la *Duchesse des Folies-Bergère*, pièce en trois actes et cinq tableaux de M. Georges Feydeau[1]. — Vous rappelez-vous comment se terminait la légendaire *Dame de chez Maxim?* Entre Corignon, dont elle avait fait rompre le mariage, et le petit bêta de jeune duc, qu'elle avait ramené du fond de la

1. DISTRIBUTION. — Arnold, M. *Germain*. — Chauvel, M. *Torin*. — Le duc Pitchenief, M. *Landrin*. — Le prince Serge, M. *A. Brulé*. — Chandel, M. *Victor Henry*. — Le proviseur, M. *Lauret*. — Slovitchine, M. *M. Lagrange*. — Isidore, M. *Jipay*. — Chaflard, M. *Gaillard*. — Bérézine, M. *Lorrain*. — Viroflan, M. *Laguiche*. — Chopinet, M. *Frey*. — Kirchbaum, M. *R. Lagrange*. — Motchepoff, M. *Naulot*. — Eugène, M. *Rivier*. — 1er officier, M. *Max-Robert*. — 2e officier, M. *Darville*. — 3e officier, M. *Sorgel*. — Thomazier, M. *Berry*. — Le fumiste, M. *Destrem*. — Marjolet, M. *Clairval*. — Robin, *Le petit Randal*. — Inspecteur de police, M. *Malbert*. — Un agent, M. *Franceski*. — Durand, M. *Lecomte*. — Un valet de pied, M. *Orgebac*. — 1er garçon, M. *Grange*. — Un chasseur, M. *Deronzières*. — La duchesse, Mlle *Cassive*. — Sabine, Mlle *Dickson*. — Irma, Mlle *Marcelle Bordo*. — Mathilde, Mlle *Foucher*. — Clorinde, Mlle *Lénat*. — Liane, Mlle *Nerval*. — Eglantine, Mlle *D'Issy*. Alice, Mlle *Davesnes*. — Chouchoux, Mlle *Darly*. — Florentine, Mlle *Hélion*.

province, la môme Crevette finissait par choisir le général Petypon de Grelé, devenu tout à fait amoureux de sa prétendue nièce. — « Allons, venez en Afrique, lui disait-il, c'est très intéressant. Vous avez des manières qui y réussiront encore mieux qu'en Touraine, si c'est possible. Votre bras, ma nièce ! » — Et allez donc ! C'est pas mon père ! Le beau geste... que vous savez ponctuait la réponse de la môme et la toile baissait sur un succès de six cents représentations. D'humeur essentiellement changeante, ladite môme ne resta sans doute pas longtemps en Afrique, puisqu'au bout de quatre ans nous la retrouvons duchesse — oui, madame ! — bien et dûment mariée avec Pitchenief, l'ambassadeur d'Orcanie, venu justement à Paris pour saluer, en la personne du jeune prince Serge encore au lycée, l'héritier du roi, son père, qui vient d'abdiquer. Et tandis que notre zélé ambassadeur recherche le nouveau roi qui a froidement lâché le bahut pour faire, avec deux de ses camarades, ce qu'on appelle une noce carabinée, l'ex-môme — chassez le naturel, il revient au galop — s'est imaginé de passer la soirée aux Folies-Bergère, et de là, chez Maxim, où elle est acclamée par tous ses amis d'antan. Au sortir de chez Maxim, la duchesse s'est laissé entraîner par un garçon « très distingué » qui la conduit en un élégant appartement... Mais elle s'est à peine dévêtue que retentit un bruyant coup de sonnette : ce sont les maîtres du garçon très distingué, au demeurant simple domestique d'un secrétaire à l'ambassade d'Orcanie. La môme n'a que le temps de se cacher dans la salle de bain...

Autre coup de sonnette : c'est l'ambassadeur lui-même qui se rencontrerait nez à nez avec sa femme en chemise, si celle-ci n'avait la présence d'esprit de se dissimuler sous la baignoire... que nous voyons marcher toute seule, au grand étonnement du diplomate : — « Tiens ! une baignoire automobile ! » A cet endroit voulez-vous me permettre d'interrompre brusquement le récit de la farce, atteignant aux plus extrêmes limites de l'extravagance. Qu'il vous suffise de savoir que le larbin du secrétaire d'ambassade, ayant été prêté comme maître d'hôtel à l'ambassadeur, reconnaît, dans la duchesse, sa connaissance des Folies-Bergère ; que ledit larbin est pris pour un fin diplomate ; que la jeune femme du secrétaire est prise pour la môme ; que le prince Serge, enfin retrouvé, est présenté à la duchesse, qui le trouve charmant, et que aveugle comme l'est un mari, l'ambassadeur lui-même conduira son prince à sa propre femme en une garçonnière truquée de telle sorte qu'il croit naïvement à une ressemblance entre la duchesse et la môme Crevette ! A quoi bon, je vous le demande, tenter ici une analyse de cette folie quelque peu inférieure à la *Dame de chez Maxim*, et surtout moins claire que son aînée. Admirablement mise en scène — l'acte de chez Maxim est une merveille, dont il faut reporter l'honneur à M. Micheau — et très soigneusement répétée, la pièce a pourtant été jouée, comme il convenait, dans un mouvement endiablé. Il faut mettre en première ligne M^lle^ Cassive, qui est d'une verve étourdissante et sait, dans la charge, garder une mesure de bon

goût. Puis, il faut citer Germain, avec sa fantaisie habituelle; Landrin qui, par Dieu le père! a composé avec beaucoup de soin et même de talent, son rôle d'ambassadeur exotique; Victor Henry, d'originalité très amusante sous les traits du pion lancé dans une saoûlerie à tout casser; le petit Brulé — c'est ainsi qu'on l'appellera longtemps encore — de jeunesse et de désinvolture charmantes dans le personnage du jeune prince Serge, et comme il danse bien la czarda!... Et Torin, le joyeux boute-en-train de chez Maxim! Et Mlle Marcelle Bordo, si naturellement gaie dans un gentil bout de rôle qui ne dépasse pas le premier acte de la copieuse farce.

| | NOMBRE d'actes | DATE de la 1re représ. ou de la reprise | NOMBRE de représent. pendant l'année |
|---|---|---|---|
| *Nelly Rozier*, pièce | 3 | » | 40 |
| *Docteur*, comédie | 1 | » | 106 |
| **Cadeau princier*, pièce | 1 | » | 9 |
| **La Bande à Léon*, pièce | 3 | 6 févr. | 17 |
| *Le Sursis*, vaudeville | 3 | 21 févr. | 56 |
| **La Princesse Bébé*, pièce | 3 | 18 avril | 29 |
| *L'Honneur du Capitaine*, vaudeville | 1 | » | 9 |
| **Nouveau Régime*, comédie | 1 | » | 71 |
| **Loute*, pièce | 4 | 17 mai | 214 |
| **L'Ami de la Maison*, pièce | 1 | » | 42 |
| **La Duchesse des Folies-Bergère*, pièce | 3 a. 5 t. | 3 déc. | 34 |

trant ce que l'amour jaloux de la terre peut engendrer chez eux de passions, de colères, de rivalités et de vices, Emile Zola a rendu sensible l'idée générale qui se dégage de son célèbre roman de la *Terre*. « Il nous montre une famille autour de laquelle s'enroule l'action du livre. C'est la famille Fouan. Le père Fouan et sa femme sont bien âgés. Ils ont quelque bien; ils ne sont plus assez forts pour le cultiver; ils se décident à le partager entre leurs enfants. Ce partage se fait par-devant notaire. Les biens sont divisés en trois parties : l'une est donnée au fils aîné, Buteau — ainsi appelé, en raison de son caractère plutôt hargneux; la seconde, au cadet, un ivrogne, surnommé Jésus-Christ, à cause de sa belle tête et de sa barbe d'or; la troisième, à la fille, Fanny, qui a épousé un cultivateur sobre et rangé, du nom de Delhomme. Il est entendu que chacun des enfants fera au vieillard une modeste rente, et la lui paiera régulièrement. Les trois enfants, heureux de palper de bonnes et belles terres, se confondent en protestations, en promesses. Mais, rentrés chez eux, une fois en possession de leurs biens, leur avarice native reprend le dessus. Cette rente à payer les chiffonne, les tourmente, les irrite. Ils ne rêvent qu'au moyen de s'en affranchir. Ces pauvres vieux leur pèsent; ils sont dévorés du désir sourd et profond de les voir mourir. Pourquoi ne partent-ils pas? Pourquoi restent-ils sur la terre? Sont-ils bons à quelque chose? — La guerre s'allume bientôt entre les vieux, qui ont eu la sottise de se dépouiller, et les enfants, cruels et ingrats. La rente n'est plus payée.

Les vieux, ruinés, en sont réduits à aller vivre chez leur fils aîné ; il les martyrise ; ils se sentent détestés ; le fils cadet n'est guère meilleur, et la fille est plus dure encore. La mère Fouan ne tarde pas à succomber ; le père Fouan, demeuré seul, devient presque idiot ; enfin, comme il s'obstine à vivre quand même, son fils et sa bru simulent un incendie, et le font brûler vivant. » — Telle est, résumée à grands traits, par M. Adolphe Brisson, l'action du livre, modifiée d'assez importante façon — notamment quant au dénouement — par les auteurs du Théâtre Antoine. Ce n'était pas la première fois que MM. Raoul de Saint-Arroman et Charles Hugot s'attaquaient à Zola. Déjà, d'*Au bonheur des Dames* ils avaient tiré une pièce qui, sans de sombres coupes, jointes à une distribution des plus fâcheuses, eût pu obtenir, il y a quelques années, au Gymnase, le succès qu'elle méritait. C'est en lettrés délicats, avec beaucoup de tact et de goût, qu'ils ont transformé les six cents pages de la *Terre* en un poignant drame dont la représentation, aussi brève que possible en dépit de ses dix tableaux, n'a pas laissé de produire un angoissant effet. C'est, au premier acte, le tableau, admirablement pris sur le vif, de la cession de la terre et du partage des biens, chez le notaire Baillehache. « Imbécile qui te dépouilles toi-même, dit la Grande au père Fouan : quand tu n'auras plus rien, tu viendras m'implorer, et je te fermerai ma porte en te criant : « Crève dehors ! » Et le malheureux entasse bêtises sur bêtises. Ainsi le voyons-nous « filouté » par Buteau, qui ne lui paye pas son

dû, « tapé » par Jésus-Christ, qui lui emprunte de quoi boire, exploité par Delhomme, qui l'engage à vendre sa maison, et, sachant bien ce qu'il fait, s'offre à le loger. Et nous verrons, à bref délai, l'enlizement fatal du malheureux. C'est aussi le début de l'idylle reposante entre Françoise et Jean, dit Caporal. C'est enfin, en un second acte fort bien rempli, l'ensoleillé panorama des champs en pleine moisson, avec l'apparition de « la Coliche », la belle vache noire tachée de blanc, et celle des aimables poules qui picorent de-ci de-là : triomphe de mise en scène naturaliste. Voici maintenant, au milieu d'une grouillante fête villageoise, le duo comique — est-il si comique que cela ? — de Bécu, sévère garde champêtre, et de Jésus-Christ, illustre chapardeur. L'épisode était-il nécessaire, ou même seulement utile ? Les aimables dramaturges de la *Terre* nous permettront de n'être pas sur ce point tout à fait d'accord avec eux... Mais passons !... Le quatrième acte, avec le vol du titre de rente qui constituait le dernier avoir du père Fouan, la touchante demande en mariage du bon Jean, la lubrique tentative de l'odieux Buteau sur la personne de sa jeune belle-sœur, suivie de la violente dispute du père et du fils, le quatrième acte est d'une émotion intense. Quant à la fin, si puissante, où, par une très heureuse trouvaille, qui appartient en propre à MM. Saint-Arroman et Hugot, nous voyons, cruellement chassé par tous les siens — y compris La Grande, qui l'avait prévenu ! — le vieux Fouan errer, misérable, à travers la campagne, et venir pitoyablement mourir d'inanition devant ses anciens

champs gonflés de blé, il nous semble qu'elle est d'une puissance quasi « shakespearienne »... Et puis le bon décorateur Amable n'eût-il brossé que les quatre toiles — quatre paysages de maître ! — qui, avec une rapidité tenant du prodige, défilent alors à nos yeux ravis, qu'il mériterait haut la main sa nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur, enfin signée par le ministre des beaux-arts... M. Antoine a créé avec amour l'atmosphère de vérité paysanesque, et même beauceronne, qu'il fallait à l'authentique aventure, devenue le symbole de la *Terre*. Mais il ne s'est pas contenté de se montrer, une fois de plus, l'un des premiers metteurs en scène de Paris ; il a joué en tout à fait grand artiste le rôle du père Fouan, qui, à n'en pas douter, restera l'un des meilleurs de sa carrière, déjà si glorieuse. Puis, à l'un des jeunes pensionnaires de sa très vaillante troupe, M. Signoret, hier encore presque inconnu, il a fourni l'occasion de se révéler comédien de haute marque : le Buteau « nature » que nous a donné M. Signoret le place très haut, vraiment, dans l'estime du public. Toute fraîche émoulue du Conservatoire, où elle concourait naguère dans les soubrettes, comme son camarade Signoret, qu'on voulait employer dans les comiques et les grimes, M^lle^ Becker s'est pareillement distinguée dans le joli rôle de Françoise, qu'elle dit avec charme ; M. Kemm lui donne dans Jean, dit Caporal, une intelligente réplique. M. Matrat a fait de Bécu, le garde champêtre, une fort amusante silhouette. M. Degeorge prête à Jésus-Christ une bonne humeur quelque peu artifi-

cielle. Mmes Ellen Andrée, Fleury, Barny valent d'être citées. Mme Marie Laurent, de voix si claire et de diction toujours superbe, joue La Grande avec son incontestable autorité.

17 FÉVRIER. — Première représentation de la *Fille Sauvage*, pièce en six actes de M. François de Curel [1].— L'œuvre de M. de Curel me rappelle un mot profond de Voltaire dans sa *Question sur les miracles* : « Il est aisé de ramener au joug une âme barbare et tremblante qui ne raisonne point : mais il est bien difficile de subjuguer un esprit vertueux qui a des lumières ». La fille sauvage se laisse assez docilement conduire dans les sentiers de la civilisation, tant que la religion berce son esprit enténébré avec des légendes consolatrices et impressionne son âme farouche avec des miracles émouvants : mais, du jour où on lui démontre que les légendes et les miracles sont des contes à dormir debout, du jour où la Raison s'installe en triomphatrice dans son cœur, ses illusions ne lui inspirent plus que du mépris, et, sur les ruines de ses rêves et de ses croyances, elle danse le pas terrible du scalp. C'est du moins la morale que j'ai tirée de la pièce de M. de Curel, œuvre philosophique et symbolique où, malgré

1. DISTRIBUTION.— Paul Moncel, M. *Antoine*.— Kigerik, M. *Grand*.— Totilo, M. *Signoret*. — Abeliao, M. *Kemm*. — Vignemale, M. *Paul Edmond*. — Un missionnaire, M. *Charlier*. — Un bûcheron, M. *Tunc*. — Boussoro, M. *Sacerne*. — Toumodi, M. *Leubas*. — Aglaoo, M. *Pillot*. — Un domestique, M. *Lauff*. — Marie, Mme *Suzanne Desprès*. — Mère Amelie, Mlle *Rosa Brück*. — Moï Rasemi, Mlle *Margel*. — Sitambili, Mlle *Mieris*. — Une sœur converse, Mlle *Aubry*. — Sœur Monique, Mlle *Doriane*. — Kelaunsi, Mlle *Bertilde*. — Olenga, Mlle *Stender*. — Bibichupa, Mlle *Schmidt*.

tout le talent de l'auteur, les pensées ne sont pas toujours précises, ni les déductions toujours rigoureuses. Si je me suis trompé, c'est la faute au symbole. Le symbole a une signification conventionnelle, et chacun l'explique à sa manière. Quand Edmond About déclare que l'omnibus est « le symbole de l'Association pacifique fondée sur la liberté », vous avez le droit de déclarer que pour vous l'omnibus est tout simplement une voiture publique généralement inaccessible aux heures où vous désirez l'employer. Au reste, je vais vous raconter, le plus clairement que je pourrai, l'histoire prodigieuse que M. de Curel nous a contée avec la maîtrise de style et la noblesse d'idées qui lui sont habituelles. Au premier acte, le roi Abeliao (mi-partie Behanzin, mi-partie Ménélik) revient dans ses Etats après une incursion sanguinaire chez quelques-uns de ses voisins. Le victorieux Abeliao traîne à sa suite un explorateur français, M. Paul Moncel, qui s'est égaré dans ces parages lointains. Captif? A peu près. Paul Moncel n'a plus tout à fait la condition de l'homme libre, mais il s'en console en étudiant le caractère de la peuplade au milieu de laquelle il se trouve. Dans l'ivresse du retour, un incident prend des proportions grandes. L'incident est curieux, d'ailleurs. Un bûcheron a creusé un piège à ours : c'est une fosse qu'il a recouverte de branchages... Quand les ours passeront sur les branchages qui dissimulent la fosse, ils rouleront dans le piège... Or, voici que le bûcheron entend du bruit au fond du trou. Il accourt ; il examine son butin. Quelle sur-

prise! Ce n'est pas un mammifère plantigrade qu'il ramène au jour, c'est une fille, une fille de la race sauvage qui habite les hauts plateaux. Cette race immonde, qui participe moins de l'être humain que de la brute, le roi Abeliao la connaît. Il lui fait la chasse de temps à autre, comme à un gibier rare; et, quand il fait lever une compagnie de ce gibier-là, il tire dans le tas avec une joie incomparable. Le bûcheron, pourtant, ne sait que faire de sa capture. Le fils d'Abeliao, alors, a un caprice. « Combien cette sale femelle? Je te l'achète ». Marché conclu. Au deuxième acte, nous sommes dans la hutte royale. Kigerik, le fils d'Abeliao, s'entretient avec ses femmes de la Fille Sauvage, chienne immonde qu'il faut rouer de coups et savonner du matin au soir, et qui n'en est ni plus souple au moral, ni plus propre au physique. La vermine la ronge. Elle se nourrit d'insectes hideux. Son contact fait horreur au sérail barbare de Kigerik, et les lamentations des femmes vont leur train. Le fils du roi se met à rire. Il veut qu'on essaie encore d'apprivoiser la femelle qu'il a achetée. Sur ces entrefaites, Abeliao arrive pour interroger Moncel. Et l'on cause. On cause de tout un peu, surtout de politique. Le Français fait des comparaisons entre les divers états de la barbarie, et il parle au roi de ces sauvages de la civilisation que le Vieux Monde appelle des anarchistes. Bien entendu, on ne parle pas de l'Anarchie qui fit s'écrouler l'empire d'Alexandre, ni de celle qui éclata pendant la démence de Charles VI, ni de celle qui « creusa le tombeau de la Pologne ». On parle de l'Anarchie

inventée par Proudhon, de celle qui supprime le culte, la force publique, le commerce, l'industrie, l'enseignement, les finances (les finances, surtout) et qui met à la place de tout cela le bon plaisir des individus. Abeliao s'amuse beaucoup à la controverse, qui est subitement interrompue par des cris aigus. Que se passe-t-il? Une chose fort étrange, assurément, et que M. de Curel a bien fait de laisser à la cantonade. La Fille Sauvage a rencontré le Singe du roi; elle l'a trouvé à son goût, et elle le lui fait comprendre. Kigerik est furieux. Il fait tuer le Singe d'un coup de fusil, et, dans sa rage, il donne la Fille Sauvage et la liberté à Paul Moncel. Troisième acte. Nous sommes en France. Dans un couvent. La Supérieure, qui est la sœur de Paul Moncel, essaie de faire une chrétienne de la Fille Sauvage. Paul Moncel est là. Il cherche à se rendre compte des progrès accomplis. La Fille Sauvage a été baptisée et elle s'appelle maintenant Marie. La Supérieure laisse ensemble le protecteur et la protégée : elle reviendra tout à l'heure prendre sa place auprès du Saint-Sacrement, dont c'est l'Adoration. Quand la sœur Monique, qui veille présentement dans la chapelle, frappera trois coups à la porte, ce sera le signal de son départ, et ce sera le signal de la veillée de la Supérieure. Marie n'a rien entendu de ces dernières explications, et, à peine est-elle seule avec Moncel, qu'elle se précipite sur ses mains, puis qu'elle se jette sur lui à corps perdu. Moncel la repousse violemment et elle tombe tout de son long sur les marches de la chapelle. A ce

touchons au dénouement. Après nous avoir conduits dans les jardins de Bayreuth, juste le temps d'entendre la sonnerie de trompette qui annonce la représentation de *Siegfried*, juste le temps de connaître ce dernier état d'âme de Marie, l'auteur nous ramène au pays de Kigerik, au bord de la fosse où les bûcherons espèrent prendre des ours et où ils capturent des filles sauvages. Marie a réalisé le projet de Paul Moncel. Elle règne sur les quatre millions d'âmes barbares. Mais, au lieu de les christianiser, elle les livre à tous leurs bas instincts. Enfin, elle chasse les missionnaires qui l'ont accompagnée, car elle a pris la religion du Christ en horreur. Une croix lui inspire de la répulsion ; une prière, du dégoût. Et, comme un prêtre est saisi par ses gardes, elle lui fait trancher la tête devant elle, et, par un raffinement singulier, sur le bord même du piège aux ours. L'exécution de ce prêtre est un dernier symbole. J'ai parlé de la morale qui ressort pour moi de la *Fille Sauvage* ; et j'en ai tiré cette conclusion qu'il ne faut pas détruire l'idée du merveilleux dans les âmes simples, sous peine, en les désabusant, de détruire aussi en elles toute foi et toute vertu ; sous peine de les voir sans frein, sans retenue, se venger de la perte de leur illusion, avec tous les instincts de la bête stupide qui veille en eux. La *Fille Sauvage* est le pendant de l'*Ingénu* de Voltaire. Paul Moncel, c'est M^lle^ de Saint-Yves, et Marie, c'est le Huron. Mais l'*Ingénu* est plus clair, et plus amusant. Ce qui ne veut pas dire que M. de Curel ne soit pas un admirable lettré. Il a un tour d'esprit

original ; il tâche d'éviter la banalité ; sa langue est solide ; et s'il abuse de l'apologie, si l'on sent trop que par la bouche de Kigerik, de Totilo, de Marie et de Paul, c'est toujours M. de Curel qui parle, ce défaut tient surtout à la forme théâtrale qu'il a adoptée. La mise en scène est digne des plus grands éloges : chaque décor arrache une exclamation de surprise et de plaisir, et M. Antoine s'est fait une fois de plus grand honneur comme directeur. Comme interprète, je le prierai de parler un peu moins de dos, et de surveiller son accent : il dit : « Ma table ed' travail » pour « ma table de travail ». Mme Suzanne Desprès a beaucoup de mérites, elle a de la personnalité ; elle cherche, elle trouve, elle ose. Mais son geste est plus expressif que son débit qui est monotone comme un chant psalmodique. Je louerai encore Mlle Rosa Brück (la Supérieure) ; M. Grand (Kigerik) ; M. Signoret (Totilo) ; M. Kemm (le Roi) ; mais (diable de Mais !...) on parle trop bas, chez Antoine. C'est une réaction salutaire contre l'emphase mélodramatique ; seulement, la peur d'un mal fait tomber dans un autre mal.

5 MARS. — Avec la *Parisienne*, ce chef-d'œuvre de Becque où, si dignement encadrée par MM. Antoine, Grand et Matrat, Mme Suzanne Devoyod est une remarquable Clotilde, nous avons revu *Leurs Filles* de M. Pierre Wolff[1], une comédie pétillante d'esprit et d'observation très juste. Mlle Rosa Brück

1. DISTRIBUTION. — Georges de Verfuge, M. *Leubas*. — Valentine d'Alencey, Mlle *Rosa Brück*. — Louisette, Mlle *Becker*. — Mme Maurice, Mlle *Ellen Andrée*. — Julie, Mlle *Barsange*.

— déjà si bien dans la mère d'Yvette — y joue avec une émouvante vérité le rôle de cette ancienne femme honnête qui fait la noce et a des amants à la douzaine, mais qui, malgré tout, aime sa fille et la voudrait pure... La gamine — c'est dans le sang — s'est enfuie du couvent où on l'avait placée avec les filles de « la haute », et s'en est bravement allée déjeuner avec un jeune homme rencontré au parc Monceau, qui n'est autre — la vie a de ces hasards — que l'amant en titre de sa mère !... Mlle Becker est charmante dans le rôle de la fillette. Mlle Ellen Andrée joue excellemment le personnage d'une entremetteuse que la cocotte chasse tout d'abord, dont elle devient ensuite la meilleure amie. — Reprise intéressante.

20 MARS. — Première représentation des *Petites*, drame en trois actes de M. Maurice Biollay[1]. — Les *Petites* de M. Biollay sont les filles de M. Jacques Méran : Thérèse et Antoinette. Thérèse a un amour en tête : elle veut épouser un certain Edouard, avec qui ses parents ne sont pas pressés de la marier. Edouard est le fils d'un homme qui a fait faillite, il n'a pas un sou vaillant et point encore de position; on comprend l'hésitation de M. et Mme Méran... Antoinette, elle, n'a pas de mari en vue : il lui déplait seulement d'être toujours traitée en petite fille, à tel point qu'à son âge, dix-huit ans, elle porte encore des robes courtes. C'est affreux, n'est-ce pas, Madame? M. Mé-

1. DISTRIBUTION. — Un monsieur de la préfecture, M. *Antoine*. — Jacques Méran, M. *Kemm*. — Jérôme, M. *Degeorge*. — Aline Méran, Mlle *Ellen Andrée*. — Antoinette Méran, Mlle *Bellanger*. — Thérèse Méran, Mlle *Andrée Méry*. — Alexandrine, Mme *Barny*.

ran a pris les derniers renseignements sur la famile Edouard : ils sont mauvais. Le père refuse net son consentement. Thérèse est navrée ; elle s'enferme dans sa chambre. On l'y croit encore enfermée, quand, la nuit passée, on constate qu'elle n'est plus là. — « Où peut-elle être? » — « Ah! mon Dieu ! s'écrie Antoinette, pourvu qu'elle ne soit pas allée se noyer! » La sœur s'était, en effet, à demi confiée à sa sœur, la suppliant, quoi qu'elle apprit, de ne point la trop mal juger. Antoinette en conclut qu'elle peut bien avoir mis à exécution son fatal projet. Un « monsieur de la préfecture » vient confirmer ces funestes soupçons, rapportant une bague et une enveloppe de lettre ayant appartenu à une jeune qui s'est jetée dans la Seine, la veille au soir, sous le coup de dix heures, et qui, repêchée par un honnête marinier, a rendu le dernier soupir en arrivant à l'hôpital de la Charité. C'est là qu'il faudra aller reconnaître le corps. En vain M. Méran fait son *meâ culpâ,* s'accusant de la mort de sa fille... Il n'y a plus, hélas ! qu'à procéder aux tristes formalités de son enterrement, à promettre une honnête récompense au brave Jérôme — c'est le marinier — qui, au péril de sa vie, a tout fait pour sauver la jeune fille qui voulait mourir. Or, c'est dans ces circonstances plutôt pénibles que la jeune Antoinette croit devoir faire une scène à ses parents, sous prétexte qu'on veut l'empêcher de sortir en voiture avec une de ses amies, et que la couturière appelée pour le deuil lui a apporté encore une robe courte... Elle ne veut plus être traitée en petite fille, na !... Alors, pensant que c'est

assez d'avoir perdu une de leurs chères enfants, les bons parents décident qu'elle portera désormais des robes longues, comme une grande personne qu'elle est. Antoinette demande pardon à papa et maman. Et la toile tombe sur la pièce la plus banale et la plus insignifiante qui soit. « Tranche de vie », si vous voulez, mais tranche de vie quelque peu ridicule et absolument inutile. Que nous veulent ces trois actes, qui retardent de vingt ans? Les « petites » sont Mlle Andrée Méry, radieusement blonde — la délicieuse brune de naguère! — et Mlle Bellanger, à qui les robes courtes, vraiment, ne vont pas aussi mal qu'elle le prétend. Leurs parents : c'est MM. Kemm, l'excellent Jean Caporal de la *Terre*, et Mlle Ellen Andrée, bafouillant un peu, ce nous semble. Mme Barny fait avec le zèle que vous lui connaissez la « bonne » de la maison, rapportant les propos du quartier. Le marinier-sauveteur (il n'aura droit cette fois qu'à une prime de vingt-cinq francs), c'est M. Degeorge, très naturel. Mais la perle de l'interprétation revient à M. Antoine, qui a dessiné à merveille la silhouette de l'agent de la préfecture venant « avec ménagements » annoncer aux Méran le décès de leur fille.

28 MARS. — A l'occasion du vendredi-saint, on joue l'*Assomption d'Hannele Mattern*, drame de rêve en deux parties, traduction de M. Jean Thorel, musique de scène de M. Gabriel Pierné. Le drame est précédé d'une causerie de Mme Séverine[1]

1. — « Dans le misérable décor d'*Hannele Mattern*, écrit M. Serge Basset, sur un fond de tristesse et de misère, une apparition blanche et noire se lève. Vêtue d'une tunique de crêpe sombre avec un galon

11 AVRIL. — Première représentation de *Cœurs vernis*, comédie en quatre actes de MM. Marcel Luguet et Marcel Lauras[1]. — Comment parler dignement et poliment de *Cœurs vernis*, que, dans un jour de déveine (Antoine en a, tout comme les autres) nous a donnés un théâtre habituellement plus heureux, plus soucieux aussi d'un public qu'il a su rendre difficile? Pour juger sainement une pièce, il faut, avant tout, la pouvoir comprendre. Sommes-nous donc bien sûrs d'avoir nettement deviné ce qu'en leurs quatre actes, plutôt bizarres, ont voulu dire deux jeunes auteurs de talent qui, pour une fois, ont positivement oublié d'allumer leur lanterne. « Cœurs vernis », sur lesquels tout glisse et qui ne gardent aucune em-

---

garni de cabochons en ceinture et un décolleté carré fait de même galon, Mme Séverine parle. Et elle évoque les souvenirs du vendredi saint et y mêle, avec des gestes apitoyés — qui mettent en valeur d'admirables bras nus, — l'attendrissante histoire de la petite Hannele. La voix est belle et grave. Par instants brève et cinglante, elle reste même aux endroits de force joliment musicale. Et ce sont, avec des détails charmants, de diction et de style, des périodes où revivent, avec leur poésie première, les mots de l'Evangile et les plus touchantes paroles de paix, de lumière et d'ardente charité qu'on puisse entendre ici-bas. Des couplets exquis, par instants : « Oui, Hannele, en un sens, c'est notre âme. Elle en a les tristesses, les espérances, et aussi tout le fond pitoyable, illuminé d'espérance ». Et à entendre ces couplets, à travers la salle, des applaudisements éclatent qui n'en finissent plus. Et un spectateur résume l'opinion qui court toutes les bouches, en s'écriant émerveillé : — « Mais c'est une révélation ! Sévérine est un véritable orateur ! »

1. DISTRIBUTION. — Livergneux, M. *Numès*. — Le docteur, M. *Antoine*. — Flavien, M. *Grand*. — Gaston, M. *Signoret*. — Folieul, M. *Kemm*. — Mausserge, M. *Leubas*. — La Tuilerie, M. *Paul Edmond*. — Un Gigolo, M. *Gournac*. — Un maître d'hôtel, M. *Tunc*. — Stpéhane, M. *Pillot*. — Un autre Gigolo, M. *Suarès*. — Blanche, Mlle *Marsa*. — Sœur Marie-Béatrice, Mlle *Bellanger*. — Diane, Mlle *Andrée Méry*. — Solanges, Mlle *Berton*. — Lucienne, Mlle *Berthilde*. — Emma, Mlle *Darlot*. — Lilia Fowers, Mlle *Hommerville*. — Lolotte, *petite Renaud*. — Simone, *petite Schmidt*. — Riri, *petite Moler*.

preinte, Gaston — jeune fêtard que guette la phtisie — et Diane sont bien dignes d'être frère et sœur. Depuis leur petite enfance, ils ne se sont jamais quittés, malades des mêmes maladies, joyeux des mêmes joies. Ils ont grandi ensemble et sont tendrement devenus le confident l'un de l'autre. Diane savait toutes les maîtresses de Gaston ; Gaston a connu tous les flirts de sa sœur. Et pas un seul jour, en rentrant de faire la fête — il ne fait que ça ! — Coco n'est allé se coucher sans passer par la chambre de Didi, et sans recevoir de sa blanche main la réparatrice tasse de tilleul. Mais, demain, hélas ! il n'en sera plus de même. Diane se marie, pauvre coco ! A peine Diane est-elle devenue Mme Folieul que Gaston lui donne le sage conseil de tromper son mari : — « Vas-y, petite sœur chérie, fais comme tout le monde, trompe-le ! » Diane répond qu'elle verra... C'est tout vu : elle est déjà la maîtresse d'un beau garçon, légèrement hypocrite, — c'est Flavien qu'il se nomme — dont la jeune sœur, Hélène, était précisément convoitée par Gaston. — « Tromper ton mari, c'est bien, fait Gaston, mais me tromper, moi, c'est mal ! » Et très vexé de ne point avoir été mis dans la confidence, il lâche la compagnie — au risque de désoler certaine Mme Livergneux, dont il est l'amant bien avéré. C'est dans un couvent des carmélites — la petite Hélène est entrée dans les ordres — que nous retrouvons, en train de faire bombance, la bande de nos joyeux fêtards, grisant de champagne sœur Marie-Béatrice et lui apprenant à dire « Ohé ! Ohé ! » synonyme d'*Alleluia !*... Sœur

Marie-Béatrice sait-elle seulement ce qu'elle dit quand, naïvement, elle annonce qu'elle vient de voir, au fond du cloître, une dame se trouver mal dans les bras de son mari, qui l'embrassait gentiment. Or, la « dame » en question n'est autre que Diane, et le mari, c'est... l'amant. Flavien !... Folieul sait tout : un duel s'en suivra, où les deux amis, dont l'événement a fait deux adversaires, se blesseront réciproquement, mais légèrement, en gens qui savent vivre. Puis, sur la terrasse d'un casino de la Côte d'Azur, où se retrouvera Gaston, ils se réconcilieront gentiment aux sons d'une musique de tziganes, dont le solo de violon sera le grand succès de la pièce, — aussi bien jouée que possible par M. Signoret et M^lle^ Andrée Méry — c'est le frère et la sœur « inceste d'âmes » — par MM. Kemm et Grand — ce sont le mari et l'amant — par M^lle^ Bellanger, (sœur Marie-Béatrice)... — Un mélodieux solo de violon et quelques couplets de fine et jolie écriture : je crains bien qu'il ne reste guère autre chose de l'œuvre fruste, ou trop compliquée, de MM. Luguet et Lauras, si élégamment, si luxueusement montée au théâtre Antoine.

25 AVRIL. — *Blanchette* est, dit-on, d'ores et déjà inscrite au répertoire de la Comédie-Française : ce qui est assurément un honneur pour le Théâtre Antoine et pour son auteur, M. Brieux. Avant qu'elle n'entre dans la maison de Molière, il est fait, boulevard de Strasbourg, une brève reprise de la pièce au succès légendaire.

6 MAI. — Première représentation de *Boule de Suif*, comédie en trois actes et quatre tableaux

tirée de la nouvelle de Guy de Maupassant, par M. Oscar Méténier[1]; de *Tiers Etat*, comédie en un acte de M. Lucien Descaves[2] et de *Lendemain de Première*, comédie en un acte de M. Adolphe Mayer[3]. — *Boule de Suif* est non seulement le chef-d'œuvre des *Soirées de Médan*, c'est un des chefs-d'œuvre de Guy de Maupassant, et c'est de cette adorable petite nouvelle, que tout le monde a lue et savourée, que naquit la juste réputation de l'illustre écrivain. Avec l'ingéniosité qu'il avait déjà montrée dans *Mademoiselle Fifi*, M. Oscar Méténier a fait des cinquante pages de Maupassant, où, vraiment, il n'y a pas une ligne à retrancher, pas une ligne à ajouter, quatre tableaux assez amusants et aussi réussis que possible, sorte d'illustration de la nouvelle célèbre. Ce n'est plus — tout naturellement — dans la diligence de Rouen à Dieppe, mais bien dans l'auberge de Tôtes que Boule de Suif sort son panier à provisions, dont se régalent à qui mieux mieux ses dix compagnons des deux sexes. Je vous recommande le discours

---

1. Distribution. — De Bréville, M. *Dumény*. — Loiseau, M. *Matrat*. — Cornudet, M. *Numès*. — M. Carré-Lamadon, M. *Jean Kemm*. — Follenvie, M. *Degeorge*. — Un officier prussien, M. *Paul Edmond*. — Un cantonnier, M. *Saverne*. — Le bedeau, M. *Tunc*. — Le postillon, M. *Lauff*. — Boule de Suif, Mme *Luce Colas*. — Mme Loiseau, Mlle *Ellen Andrée*. — Mme de Bréville, Mme *Maria Délia*. — Mme Carré-Lamadon, Mlle *Miéris*. — Mme Follenvie, Mlle *Miller*. — Sœur Théotime, Mme *Barny*. — Sœur Saint-Nicéphore, Mlle *Berthilde*.

2. Distribution. — M. Brochard, M. *Antoine*. — Georges d'Ambroville, M. *Dumény*. — Jeannine, Mlle *Rosa Brück*. — Mme d'Ambroville, Mme *Délia*. — Julie, Mlle *Barsange*. — Colette, *petite Quinault*.

3. Distribution. — Valincourt, M. *Maréchal*. — Thiberge, M. *Tunc*. — Rose Guépier, Mlle *Berny*. — Mme Jean, Mlle *Miller*. — Clémence, Mlle *Berthilde*.

de Mme Loiseau, s'indignant qu'Elisabeth Rousset, si bonne patriote, hésite à satisfaire le désir de l'officier prussien, qui a déclaré que, tant qu'elle n'aurait pas cédé, la diligence ne repartirait point... C'est cette même Mme Loiseau qui, voyant pleurer Boule de Suif, souillée par les baisers du Prussien, entre les bras duquel on l'a hypocritement jetée, murmure avec mépris : « Elle pleure sa honte ! » Dans sa personne comme dans sa façon de parler et de marcher, Mme Luce Colas, réalise admirablement le type de Boule de Suif, décrite par Maupassant. Mlle Ellen Andrée donne à Mme Loiseau les allures revêches qui conviennent. MM. Dumény, Matrat et Numès ont composé de curieuses silhouettes du comte de Bréville, de Loiseau, le marchand de vin, et de Cornudet le démoc, les égoïtes compagnons de voyage de la brave « fille » qu'est Elisabeth Rousset. — Il y a de la finesse et de l'originalité, de l'audace — une belle audace artistique — de l'observation très mordante, et une forte dose d'amertume dans la comédie de M. Lucien Descaves, *Tiers-Etat*, qui complétait avec beaucoup de bonheur le nouveau spectacle du Théâtre Antoine. Pour faire un mariage riche, Georges d'Ambroville, qui n'est qu'un beau mangeur de dots, a divorcé; le tribunal a laissé à Jeannine la garde de l'enfant. C'est moins pour revoir sa fille, Colette, que pour essayer de « taper » sa mère, que ce bourreau d'argent revoit parfois sa première femme, apparemment moins avare que la seconde. Jeannine ne se laisse, d'ailleurs, extorquer que le nombre de louis qu'elle veut bien;

mais elle ne se gêne pas pour dire au maître chanteur les vérités qu'il mérite. Ne présente-t-elle pas, d'ailleurs, un joli tableau de famille — c'est le mot de la fin, qui semble le prélude d'une comédie qui commence — entre son très digne protecteur, M. Brochard, et sa fille Colette, affectionnant l'amant de sa mère comme s'il était son vrai père? Et pour appartenir à une sorte de *tiers état* — entre les épouses légitimes et les courtisanes — la situation de Jeannine n'est-elle pas respectable et honorable entre toutes, — en dépit de l'injuste loi?... M. Dumény personnifie froidement et légèrement le cynique « tapeur » qu'est Georges d'Ambroville. Mlle Rosa Brück met infiniment de tact et de charme à la figure de Jeannine, qui nécessitait une actrice intelligente de son espèce. M. Antoine s'était réservé le petit rôle de M. Brochard : il le tient avec sa coutumière autorité. Au début de la soirée, M. Adolphe Mayer nous montre deux cabots, la femme, Rose Guêpier, et le mari de l'étoile, Valincour, se gourmant mutuellement — au lendemain d'une première qui n'a pas fort bien marché — à la lecture des critiques qui les « accrochent » l'un et l'autre. A propos d'un article biographique, qui attribue l'enfant de Rose à certain Paulus de province, Valincour s'écrie : — « Je croyais que c'était un sous-préfet du Midi ; c'était plus propre ! » Le mot est drôle ; il n'est d'ailleurs pas le seul de cette piécette, sans prétention sans doute, mais non certes, sans agrément.

2 JUIN. — M. Antoine tenait à garder à son répertoire la *Parisienne*, d'Henry Becque : aussi la

célèbre pièce reparaissait-elle de nouveau sur la scène du boulevard de Strasbourg, où elle obtenait son habituel succès avec Antoine lui-même, toujours admirable dans Lafont, puis de nouveaux interprètes : Numès, fort bien dans du Mesnil; Signoret, excellent dans Simpson; Mlle Bellanger, parfaite dans Clotilde.

Les portes du Théâtre Antoine s'étaient fermées le 8 juin. Elles s'entr'ouvraient quelques jours après, le 16 juin, pour les représentations de Mme Lydie Yaworskaïa (princesse Bariatinsky) et de sa troupe du « Nouveau Théâtre » de Saint-Pétersbourg. Les deux premières soirées étaient consacrées à deux comédies du prince Bariatinsky, *Bancs de sable* (quatre actes) et la *Carrière de Nablotsky* (quatre actes). Puis, venaient un drame en quatre actes d'Antoine Tchekow, *La Mouette*, et les *Petits Bourgeois*, pièce en quatre actes de Maxime Gorki, très bien tratuites par notre distingué confrère, M. Séménoff. Ces représentations se terminaient le 20 juin, par la *Dame aux camélias*. L'éminente artiste y remportait un vif succès, auquel étaient associés les excellents camarades qui l'entouraient. « Et ce n'est pas — écrivait M. Emmanuel Arène — pour Mme Yaworskaïa et pour la troupe du Nouveau-Théâtre de Saint-Pétersbourg, un mince mérite de s'être fait si sincèrement applaudir dans une pièce que tous les Parisiens savent par cœur et qu'ils ont vu, à tant de reprises, interpréter par l'élite de nos comédiennes et de nos comédiens. La difficulté se doublait ici de l'ignorance absolue où, malgré l'alliance,

hélas! nous sommes presque tous de la langue russe. Il faut bien dire que nous aimons bien plus nos alliés que nous ne les comprenons, et que nous ne savons pas le russe autant qu'ils savent le français. Le grand succès de Mme Lydie Yaworskaïa n'en est que plus méritoire, et il a fallu tout son talent, toute sa mimique si expressive, tous les dons de sa physionomie très mobile, à la fois gracieuse et dramatique, pour accomplir ce miracle d'intéresser un public parisien à une action qu'il ne pouvait suivre, pour ainsi dire, qu'en gros, dans un langage rude, saccadé, un peu rauque et qui n'a, théâtralement, rien de captivant. Cette dernière soirée a très dignement couronné, devant une salle des plus brillantes, les représentations de Mme Lydie Yaworskaïa et de sa troupe. Et nous devons remercier cette très sympathique et remarquable comédienne de nous avoir prouvé qu'il y a entre ses compatriotes et nous un lien de plus ajouté à tant d'autres, qui prend sa source, très pure, dans de communes impressions littéraires et dans une même fraternité d'art ».

19 SEPTEMBRE. — Réouverture officielle du théâtre avec la *Nouvelle Idole*, pièce en trois actes de M. F. de Curel[1] et *Que Suzanne n'en sache rien*, comédie en trois actes de M. Pierre Veber[2].

---

1. DISTRIBUTION. — Donnat, M. *Antoine*. — Maurice Cormier, M. *Kemm*. — Denis, M. *Tunc*. — Baptiste, M. *Camille Bert*. — Louise, Mlle *Suzanne Devoyod*. — Antoinette, Mlle *Bellanger*. — Jeanne, Mlle *B. Denège*. — Eugénie, Mlle *Barsange*.

2. DISTRIBUTION. — Léon Maubert, M. *Dumény*. — Jules Flingault, M. *Signoret*. — M. Bozon, M. *Degeorge*. — Gerald Louchepied, M. *Tunc*. — Francis, M. *Lauff*. — Suzanne Maubert, Mlle *Bellanger*. — Fanny, Mlle *Miéris*. — Mme Pontois, Mlle *Barny*. — Adèle, Mlle *Barsange*.

21 SEPTEMBRE. — Reprise fort applaudie de *Père naturel*, la très jolie comédie de M. Ernest Depré et de Paul Charton. MM. Antoine et Dumény y retrouvent leur succès d'il y a trois ans. M. Signoret y joue avec talent le rôle du notaire que créa Gémier.

22 SEPTEMBRE. — Centième représentation de la *Parisienne* : Henry Becque l'eût-il jamais prévue ?

24 OCTOBRE. — Trois premières représentations : *La Reprise*, comédie en deux actes, de M. Maurice Vaucaire[1] ; *L'Enquête*, comédie en deux actes, de M. Georges Henriot[2] ; l'*Aventure*, comédie en deux actes, de M. Max Maurey[3]. — Spectacle coupé, composé en parfaite symétrie de trois pièces, en deux actes chacune. C'est, d'abord, une comédie de M. Maurice Vaucaire, *La Reprise*, où l'on voit une femme aimante remettre le grappin sur son mari, à la suite d'une violente scène de reproches,

---

1. DISTRIBUTION. — Jacques Courtin, M. *Bressy*. — Robert Lancelin, M. *Mosnier*. — Le jardinier, M. *Lauff*. — Catherine Courtin, Mlle *Lucienne Dauphin*. — Louise Marshall, Mlle *Barsange*. — Marthe de Longuay, Mlle *Denège*. — Mme Bernardin, Mlle *Jane Lawrence*. — Lina, Mlle *Marie Aubry*.

2. DISTRIBUTION. — Le juge d'instruction, M. *Antoine*. — L'avocat, M. *Signoret*. — L'inculpé, M. *Jean Kemm*. — Le greffier, M. *Tunc*. — Le docteur, M. *Beaulieu*. — Le procureur, M. *Degeorge*. — La femme de l'inculpé, Mlle *Suzanne Devoyod*.

3. DISTRIBUTION. — Robert, M. *Numès*. — Le commissaire de police, M. *Degeorge*. — Hector, M. *Jean Kemm*. — Pierre, M. *Mosnier*. — Alice, Mlle *Miéris*. — Mme Noyeux, Mlle *Miller*. — Jeanne, Mlle *Barsange*. — Mme Sérot, Mlle *Berny*. — Julie, Mlle *Marley*.

M. Antoine vient d'adresser à ses actionnaires le compte rendu de sa gestion pendant la saison théâtrale 1901-1902. Dans ce document, nous relevons les chiffres suivants : Le dividende s'est élevé à 362 francs par part de 2,000 francs, plus 100 francs d'intérêt — ce qui élève le taux du dividende au-dessus de 20 0 0. On sait, d'autre part, que les commanditaires du théâtre Antoine ont été intégralement remboursés de leur capital dans les quatre premières années de l'exploitation.

dont la volubilité nous a rappelé la très amusante comédie de M. Abraham Dreyfus, *Un crâne sous une tempête*, créée jadis par Coquelin cadet. Quand Cadet, qui n'avait pu desserrer les dents, venait pour proclamer le nom de l'auteur, l'actrice, d'un geste impératif, lui coupait encore et toujours la parole... Le mari de M. Vaucaire reste, dans son genre, presque aussi muet que celui de M. Dreyfus. Pourquoi revient-il subitement à sa femme, qu'il voulait lâcher pour une autre qui ne la valait pas?... Par pure contradiction, sans doute ; peut-être parce que, lasse de crier, Marthe avait déclaré qu'après tout cela lui était bien égal... Mlle Lucienne Dauphin a parlé si vite, si vite... que rien qu'à l'entendre, nous en étions tout essoufflé... Elle a donc bien joué son rôle ; mais nous eussions aimé la voir battre un autre record... Rien de plus intéressant que *L'Enquête*, de M. Georges Henriot. Cet Henriot serait, dit-on, le pseudonyme d'un docteur traitant un cas encore nouveau à la scène ; on sait que le théâtre Antoine est voué à la Faculté de médecine... La scène se passe dans une ville de province. Le président du tribunal, qui revenait de chez des amis, a été assassiné dans la rue au moment où il rentrait à son domicile, quelques instants après avoir quitté le juge précisément chargé d'instruire l'affaire. Le magistrat croit bien avoir découvert le coupable : un mari jaloux vengeant son honneur outragé. On a, en effet, trouvé dans les papiers de la victime une liasse de lettres prouvant que Mme Moreau était la maîtresse du président. Le mari aura tout appris, et aura tué

l'amant de sa femme : telle est la conclusion du juge d'instruction, dérouté pourtant par ce fait que Moreau paraît ignorer encore l'infidélité de sa femme, et que celle-ci le supplie de ne pas la révéler à son mari. Le premier acte nous avait paru la simple réédition de la *Robe rouge,* de M. Brieux. Le second, admirablement fait au point de vue du métier, nous émerveillait par la vive originalité de la situation. L'avocat chargé de prêter assistance à l'inculpé a cru devoir remarquer que, topographiquement, le président n'a pas succombé après avoir quitté le juge avec lequel il rentrait, mais bien alors qu'il était encore en sa compagnie. — « Alors, quoi! s'écrie le juge d'instruction, c'est moi que vous accusez! » L'avocat ne répond pas ; mais, de déduction en déduction, en arrive à conclure à l'existence possible (est-ce vraisemblable et admis par la science?) d'un assassin, inconscient, en proie à une crise d'épilepsie... Et l'intègre magistrat, instruisant sa propre enquête, en présence du procureur général, assisté d'un médecin, découvre que, s'il est réellement épileptique, il peut, sans rien se rappeler, avoir frappé lui-même de sa canne plombée le malheureux président... Et il tombe raide... La preuve est faite... La scène, merveilleusement graduée dans l'angoisse, a été jouée par M. Antoine avec une maëstria superbe qui, touchant au grand art, nous donna à tous le frisson de la vérité. Autour de lui, Mlle Suzanne Devoyod, MM. Signoret, Kemm, Degeorge, ne méritaient que des éloges. La soirée se terminait joyeusement avec l'*Aventure*, un très amusant

vaudeville de M. Max Maurey, l'auteur justement applaudi, au Grand-Guignol, de la *Fiole* et de *Rosalie*. C'est l'histoire d'un naïf Boubouroche, à qui sa maîtresse a raconté, « puisque ça lui faisait plaisir », qu'elle était une jeune fille encore chez sa mère, alors qu'elle est bien et dûment mariée. Apprenant qu'elle est enceinte, il fait acte d'honnête homme en se déclarant prêt à l'épouser. Celle-ci n'en demande pas tant... Découvrant son adresse, qu'elle lui a toujours soigneusement cachée, il s'amène chez elle, et sollicite sa main. On le prend littéralement pour un fou... Par pur dévouement, dans le but de sauver l'honneur de « son Alice », il simule, en effet, la folie. Alors le mari fait monter des agents qui l'emmènent au poste... M. Numès, tout à fait drôle, la très jolie Mlle Miéris, M. Kemm, toujours sous les traits d'un mari trompé (c'est une vocation), menaient bien gaiement cette bonne farce, dont quelques-uns disaient qu'elle n'était pas à sa place au théâtre Antoine. Nous croyons, nous, que le malin directeur savait parfaitement ce qu'il faisait en renvoyant son public sur cette irrésistible bouffonnerie.

10 NOVEMBRE. — Première représentation de *Demi-Sœurs*, comédie en trois actes, de M. Gaston Devore [1]. — Ce fut, il y a quelques années, aux Escholiers, placés alors sous le consulat de notre distingué confrère Georges Bourdon, le très remarquable début de M. Gaston Devore. Vinrent

1. DISTRIBUTION. — Laure, Mme *Henriot*. — Tante Claire, Mlle *Gabrielle Berny*. — Blanche, Mlle *Lucienne Dauphin*. — Gilberte, Mlle *Andrée Méry*. — Une bonne, Mlle *Marley*.

ensuite, au Théâtre-Français, une œuvre sévère, touchante et forte, la *Conscience de l'Enfant*, où Mme Worms-Barretta trouva l'une de ses dernières et meilleures créations, et plus récemment à la Renaissance, parmi les pièces qu'y engouffra Gémier, les *Complaisances*, où il y avait encore du talent, infiniment de talent... Pour subtile que soit l'analyse d'âmes féminines qu'a réalisées l'auteur de *Demi-Sœurs*, elle aboutit à de sûrs effets dramatiques, et devait aller au grand public. Aussi M. Antoine savait-il ce qu'il faisait — il le sait toujours, du reste — quand il annexait à son répertoire, déjà si riche, cette délicate étude psychologique. *Demi-Sœurs* offre cette singularité que, durant ses trois actes, on n'y voit que des femmes, ce qui justifie le mot de la tante Claire s'embarrassant peu des subtilités psychologiques, et versant à toute occasion, sur ces trois cervelles toujours en ébullition, l'eau froide du sens commun : — « Savez-vous ce qui manque ici ? Il manque un homme à poigne, qui vous remette toutes trois dans le vrai chemin ». Aux Escholiers, M. Georges Bourdon avait merveilleusement monté la pièce ; les demi-sœurs étaient Mlles Lara et Dulac ; la mère, Mme Nancy-Vernet, et la tante Claire, Mme Jenny Rose. Chez Antoine, Mlles Andrée Méry et Lucienne Dauphin incarnent avec une parfaite justesse les rivalités des deux jeunes filles. Toute pleine de talent, Mlle Andrée Méry a su trouver, dans Gilberte, la flamme vraie de la colère. Et, dans Blanche, Mlle Dauphin a montré de l'émotion. Mme Henriot a fait applaudir l'explo-

sion touchante de la pauvre Mme Darcy : « Vous ne parlez que de vos pères ; eh bien ! et moi ? Si vous êtes ennemies par eux, n'êtes-vous pas sœurs par moi et en moi ? » Mlle Gabrielle Berny, enfin, montrait beaucoup de bonhomie dans le joli petit rôle de tante Claire.

8 DÉCEMBRE. — Première représentation de la *Bonne Espérance*, jeu de la mer en quatre actes, de M. Heyermans, adaptation de MM. Jacques Lemaire et Schürmann[1]. — L'œuvre de poignante émotion que vient de nous donner le Théâtre Antoine est déjà populaire en Autriche, en Allemagne, et surtout en Hollande, où elle en est, paraît-il, à sa 600e représentation. Rapidement, elle a fait de son auteur, âgé de trente-deux ans à peine, M. Hermann Heyermans, qui dirige à Amsterdam une revue socialiste, un des écrivains les plus en

1. DISTRIBUTION. — Bertrand, M. *Signoret*. — Gérard, M. *Jean Kemm*. — Lebois, M. *Mosnier*. — Simon, M. *Saverne*. — Jacques, M. *Berthier*. — Capse, M. *Beaulieu*. — Denizot, M. *Tunc*. — Gilles, M. *Tervil*. — Michel, M. *Pillot*. — Un gendarme, M. *Hatot*. — Catherine, Mlle *Miller*. — Jeanne, Mlle *Berny*. — Sarah, Mme *Luce Colas*. — Mathilde, Mlle *Ellen Andrée*. — Mariette, Mlle *Becker*. — Clémentine, Mlle *Miéris*. — Gertrude, Mlle *Marcelle Bailly*.

On a découvert dans le *Voyage autour de la vie et des livres*, de Philarète Chasles, le curieux passage que voici :

« Ah ! ces matelots pêcheurs de la côte de la mer du Nord, perpétuellement en mer par tous les temps, pour gagner quelques sous, quel dramaturge aura jamais l'idée de les mettre à la scène, dans toute l'horreur et la poésie de leur vie de bataille avec la tempête ? Leurs querelles avec l'armateur, dont ils vivent après tout, dont ils meurent aussi ; leur ivresse de la mer, et quelquefois aussi *leurs frayeurs* à l'idée de partir sur des bâtiments trop vieux ; les angoisses de leur mère, de leur femme, de leur fiancée, qui quelquefois se reprochent, à la nouvelle d'un sinistre, de n'avoir pas retenu les malheureux ; le drame poignant et rude de leur vie de tous les jours, — ah ! l'admirable sujet à mettre au théâtre ! »

Ne dirait-on pas que Philarète Chasles avait pressenti la *Bonne Espérance* ?

vue de l'Europe actuelle. La *Bonne Espérance* est, pour ainsi dire, le pendant des *Tisserands* de M. Gérard Hauptmann. M. Heyermans nous peint, lui, les dures misères des pauvres pêcheurs à la haute mer exploités, jusqu'à la mort, par les riches armateurs. Et voilà un grave sujet auquel la grève des inscrits maritimes donne en ce moment même un regain de piquante actualité... L'action très simple — oh ! si simple ! — se déroule dans un village hollandais, situé sur les côtes de la mer du Nord, et le décor — tout au moins celui des trois premiers actes — nous représente une maison de pêcheurs donnant sur le port, où l'on voit se balancer barques, sloops et goélettes. Gérard, coupable d'insubordination envers un supérieur qui voulait lui prendre sa fiancée, a été chassé pour toujours de la marine royale et condamné à six mois de prison. Sa peine faite, il revient au logis maternel le cœur plein de haine contre la société et l'insulte à la bouche contre l'opulent oppresseur ; mais il n'a pas d'autre ressource que de s'embarquer sur la *Bonne Espérance* au compte de l'armateur Lebois, propriétaire de nombreux bateaux de pêche, — content de pouvoir revenir au bout de six semaines pour épouser Jeanne et légitimer ainsi l'enfant dont la naissance pourrait bien devancer la noce... Gérard et Bertrand sont les derniers fils de la vieille Catherine. Gérard, nous l'avons vu, n'a pas le choix de son métier. Bertrand professe une invincible horreur pour la mer, qui lui a déjà pris son père et ses deux aînés. Forcé de signer l'engagement qu'a signé Gérard, il est

subitement affolé et refuse de partir. S'il part, il en est sûr, il ne reviendra pas : le charpentier Simon ne lui a-t-il pas montré la cale archi-pourrie de la *Bonne Espérance?...* Oh ! combien pathétique et véritablement angoissante la scène entre la mère impitoyable, qui traite son fils de lâche, et le malheureux qui, tremblant de peur, supplie à genoux qu'on le cache pour le soustraire à la mort qui l'attend... Les gendarmes ont dû intervenir et l'embarquer de force ; la *Bonne Espérance* a levé l'ancre, et depuis plus de deux mois on n'en a plus aucune nouvelle. Le navire s'est-il perdu en mer, ainsi que, pendant la nuit où, furieusement, soufflait la tempête, en ont eu le noir pressentiment les femmes réunies pour se conter les terribles naufrages où périrent leurs hommes? Une dépêche est enfin parvenue au capitaine du port, annonçant qu'on a retrouvé, jeté à la côte, le cadavre de Bertrand, attaché à une épave de l'infortuné bateau. Tout l'équipage a péri en bloc. La *Bonne Espérance*, un vrai cercueil flottant, était-il donc en état de tenir une mer démontée? Et dans le bureau de l'égoïste armateur, couvert du désastre par la Compagnie d'assurances, nous voyons le lamentable défilé de toutes celles qu'a endeuillées la terrible catastrophe. C'est, entre autres, Jeanne, la triste fiancée de Gérard ; c'est, bourrelée de remords et rongée de chagrin, la pauvre vieille Catherine, que M^me^ Lebois consolera à sa manière, en la chargeant d'une commission pour une voisine, en la retenant pour une prochaine journée de travail... Telle est, d'un réalisme navrant, la fin de

la tragique aventure où, dans un joli tableau de couleur locale, est agitée, une fois de plus, la brûlante question sociale. M. Antoine a cru à l'œuvre et l'a montée on peut dire avec amour. Ce sont des trouvailles de mise en scène que les effets de soleil filtrant à travers la vitre, et que le son des cloches, plus ou moins atténué, suivant qu'on ferme ou qu'on ouvre la porte. Jamais ne fut mieux imité le vent de tempête qui siffle du dehors et agite les rideaux. C'est par ces menus détails que vit une pièce de théâtre. M. Signoret a « poussé » avec une telle vérité la dramatique scène du second acte qu'en revenant pour saluer le public angoissé il sanglotait encore... Mlle Miller (dont le nom nous était jusqu'ici à peine connu) lui a donné, sous les traits de Catherine, une réplique pathétique. M. Jean Kemm est un Gérard identiquement calqué sur M. Antoine : bon modèle d'ailleurs. Mlle Berny met beaucoup de naturel au service du rôle de Jeanne. M. Mosnier s'acquitte avec infiniment de tact et d'intelligence du personnage si ingrat de l'armateur, et Mlle Miéris éclaire de sa radieuse beauté blonde le drame sombre. Sombre, mais curieux...

La *Bonne Espérance*, accompagnée soit de l'*Aventure*, soit de la *Parisienne;* d'un *Client sérieux* ou de l'*Article 330* se jouera tous les soirs avec un vif succès jusqu'au 31 décembre de l'année, résumée dans le tableau suivant :

TABLEAU.

| | NOMBRE d'actes | DATE de la 1re représ. ou de la reprise | NOMBRE de représent. pendant l'année |
|---|---|---|---|
| *Petites Femmes*, comédie | 1 | » | 26 |
| *Le Capitaine Blomet*, comédie | 3 | » | 29 |
| *Au Téléphone*, drame | 2 | » | 42 |
| **Les Balances*, comédie | 1 | » | 25 |
| **La Terre*, drame | 5 a. 10 t. | 21 janv. | 35 |
| **La Fille sauvage*, pièce | 6 | 17 févr. | 15 |
| *La Parisienne*, comédie | 3 | 5 mars | 24 |
| *Leurs Filles*, comédie | 2 | 5 mars | 35 |
| *Les Remplaçantes*, comédie | 3 | » | 10 |
| *Poil de Carotte*, comédie | 1 | » | 12 |
| *La Mariotte*, comédie | 2 | » | 23 |
| *La Fille Elisa*, drame judiciaire | 3 | » | 10 |
| **Les Petites*, drame | 3 | 20 mars | 3 |
| *Le Voiturier Henschel*, pièce | 5 | » | 6 |
| *Grasse matinée*, comédie | 1 | » | 8 |
| *L'Assomption d'Hannele Mattern*, dr. de rêve | 2 parties | 28 mars | 1 |
| *L'Honneur*, pièce | 4 | » | 7 |
| *L'Article 330*, comédie | 1 | » | 16 |
| *Main gauche*, comédie | 3 | » | 2 |
| **Cœurs vernis*, comédie | 4 | 11 avril | 8 |
| *Que Suzanne n'en sache rien*, comédie | 3 | » | 22 |
| *Blanchette*, comédie | 3 | 25 avril | 5 |
| **La Compagne*, comédie | 1 | 29 avril | 4 |
| **Boule de Suif*, comédie | 3 a. 4 t. | 6 mai | 60 |
| **Tiers-Etat*, comédie | 1 | 6 mai | 42 |
| **Lendemain de première*, comédie | 1 | 6 mai | 69 |
| *La Nouvelle idole*, pièce | 3 | 19 sept. | 1 |
| *Père naturel*, comédie | 3 | 21 sept. | 21 |
| *Le Marché*, comédie | 3 | » | 6 |
| *Un Client sérieux*, pièce | 1 | » | 9 |
| **L'Enquête*, comédie | 2 | 24 octob. | 59 |
| **L'Aventure*, comédie | 2 | 24 octob. | 76 |
| **La Reprise*, comédie | 2 | 24 octob. | 20 |
| **Demi-Sœurs*, comédie | 3 | » | 32 |
| **La Bonne Espérance*, jeu de la mer | 4 | 8 déc. | 26 |

# THÉATRE DE LA RENAISSANCE

C'est, jusqu'au mois de juin, la fin de l'exploitation, plutôt malheureuse, de M. Gémier. C'est, dans les derniers jours d'octobre, la brillante réouverture du théâtre, sous la direction de M. Guitry. Venons aux faits, remémorés au jour le jour.

25 JANVIER. — Première représentation de *Stella*, pièce en quatre actes, de MM. Jules Case et Eugène Morel [1]. — Deux noms nouveaux, ou à peu près : M. Gémier a la constante préoccupation de produire de jeunes talents, et la Renaissance est bien un théâtre de dur labeur. Des deux collaborateurs de ce soir, un mot seulement. M. Eugène Morel dirige avec beaucoup de goût la *Revue d'art dramatique* que nous avons eu, il y a une quinzaine d'années, la gloire de fonder personnellement et pour laquelle nous ne saurions nous défendre d'une vieille affection encore toute paternelle. M. Jules Case est surtout un romancier, ayant à son actif

1. DISTRIBUTION. — Lemilan, M. *Gémier*. — Fanti, M. *Henri Burguet*. — Paul Catrousse, M. *Frédal*. — Révil, M. *Beaulieu*. — De Brillon, M. *Maxence*. — Catrousse, M. *Mosnier*. — Radouin, M. *Jarrier*. — Krock, M. *Arvel*. — Premier monsieur, M. *Jehan Adès*. — Deuxième monsieur, M. *Cailloux*. — Jean, M. *Mallet*. — Stella Lemilan, Mlle *Andrée Mégard*. — Marthe, Mlle *Jane Heller*. — Mme Samaël, Mlle *Renée Bussy*. — Mme Lemilan, Mme *Marcelle Jullien*. — Mme Catrousse, Mlle *Claudia*.

une seule pièce de théâtre, la *Vassale*, représentée au Théâtre-Français. La « vassale », c'est la Femme qui ne se résigne plus à être la servante des temps anciens, la Femme qui veut être notre égale — pourquoi pas ? — et qui, devant le monde entier, entre en rébellion avec l'éternel tyran, c'est-à-dire l'époux. La thèse était intéressante, encore qu'elle ne fût pas toujours fort bien traitée, et malgré ses défauts — entre autres, l'absence de clarté — la pièce restait d'une belle tenue littéraire. On en peut dire autant de *Stella*. Les auteurs de la Renaissance mettent en scène une sorte de Mercadet. Les Mercadet sont fort à la mode en ce moment. Nous avons revu naguère, à l'Odéon, le Brignol d'Alfred Capus. Nous verrons un jour ou l'autre, au Théâtre-Français ou ailleurs, celui de M. Octave Mirbeau. Le « faiseur » de MM. Jules Case et Eugène Morel s'appelle Lemilan. Il a effrontément inventé le Karatal et ses prétendues mines d'or. Mais le Karatal n'a jamais produit que des gogos. Lemilan est en train d'imaginer un Syndicat provincial qui doit rapporter des millions. Malheureusement le parquet vient d'être saisi d'une plainte en escroquerie déposée contre le trop hardi financier, et deux agents de la Préfecture sont chargés de le filer ; demain, peut-être, ils l'arrêteront... Il s'agit de gagner du temps. Mais le temps ne s'achète qu'avec de l'argent. Lemilan, qui est pourtant beau joueur, renoncerait à la partie, s'il ne voyait en Stella, son admirable fille — comme Brignol, il a aussi une fille — le moyen de sauver la situation. Que Stella épouse le vieux Révil, un

des maîtres de la Bourse, et le Syndicat provincial est fondé : c'est sa dernière carte. Stella n'a d'amour pour personne — elle le croit du moins — elle accepte le honteux marché. A la veille de le conclure, elle veut pourtant revoir une dernière fois l'honnête Fanti — un jeune professeur de Faculté que sa coquetterie avait excité, et qui, découragé par sa froideur, s'était juré de retourner en sa province vivre de la probe vie du paysan. Elle se donnera à lui — puisqu'il l'aime... Mais être l'amant de Mme Révil, jamais ! Fanti la repousse de tout son mépris... Alors Stella, désormais éclairée sur son propre état d'âme, reprend sa parole, et abandonne son père à son malheureux sort. Lemilan a, d'ailleurs, le temps d'échapper aux gendarmes et gagne la frontière belge — cependant que Stella promet à Fanti de devenir sa femme. Sans présenter une donnée bien nouvelle, la pièce de MM. Jules Case et Eugène Morel n'est, certes, pas sans mérite. La figure de Lemilan, l'incorrigible « faiseur » qui jamais ne se démonte, a de l'allure et du relief. Les auteurs ont parfois le mot qui porte et qui cingle. Mais il devront se garer, comme de la peste, des couplets « plaqués », la chose la plus insupportable du monde, en une œuvre qui affiche la prétention d'être vivante. Avec son habituelle maîtrise, M. Gémier a donné au rôle de Lemilan toute la désinvolture et tout le mordant qu'il fallait. M. Henry Burguet est un très chaleureux Fanti. Le Révil pouvait se passer, semble-t-il, de cette face de « machabée » que lui imprime M. Beaulieu. Que la belle Andrée Mégard se pro-

mette à un sinistre vieillard, la chose est déjà assez peu noble par elle-même, mais qu'elle épouse un vrai cadavre, brrr, cela vous fait froid dans le dos... A côté de Mlle Mégard, dont le talent s'embarrasse parfois d'une diction chantée, fort inutile en la circonstance, on peut citer Mlle Renée Bussy, qui a esquissé, non sans vigueur, une silhouette d'adroite femme à tout faire, proche parente de la trop fameuse Limousin.

19 FÉVRIER. — Premières représentations de : *Le Mariage de Kretchinsky*, comédie en trois actes de M. Soukhovo-Kobiline, traduction de MM. Urbain Gohier et J.-W. Bienstock[1]; *Colombine*, pièce en un acte de M. Erik Korn, traduction de M. Jean Thorel[2]; *Le Portefeuille*, pièce en un acte de M. Octave Mirbeau[3]. — M. Gémier nous a offert, ce soir, du russe, du viennois et du français, et le menu agréablement composé a agréablement réussi. Procédons par ordre. La pièce russe a un demi-siècle d'existence. A son apparition à Moscou, il paraît qu'on s'arracha les billets pour les vingt premières représentations, que les noms des deux héros, Kretchinsky et Raspluiëff devinrent « des

1. DISTRIBUTION. — Kretchinsky, M. *Gémier*. — Raspluiëff, M. *Baudoin*. — Nelkine, M. *Maxence*. — Feodor, M. *Berthier*. — Mouromsky, M. *Arrel*. — Beck, M. *Jehan Adès*. — Tchebnieff, M. *Edmond Bauer*. — Tichka, M. *Bertin*. — Anna Antonowna, Mlle *Renée Bussy*. — Lydia, Mlle *Jane Heller*.

2. DISTRIBUTION. — Paillasse, mari de Colombine, M. *Mosnier*.— Baron Arlequin, M. *Lenormant*.— Le garçon d'hôtel, M. *Mallet*. — Colombine, artiste viennoise, Mme *Charlotte Wiehe*. — La femme de chambre, Mlle *Delage*.

3. DISTRIBUTION. — Jean Guenille, M. *Gémier*. — Le commissaire de police, M. *Berthier*. — Jérôme Maltenu, M. *Jehan Adès*. — 1er agent, M. *Bertin*.— 2e agent, M. *Cailloux*.— Flora Tambour, Mlle *Jane Heller*.

noms appellatifs » et que beaucoup de leurs expressions passèrent en proverbe. Je doute que pareil succès attende à Paris la comédie de M. Soukhovo-Kobiline. L'histoire du bel aventurier sans le sou qui prétend faire un riche mariage est banale entre toutes ; les personnages qui s'y meuvent, les incidents qui en sont les ressorts restent sans grand intérêt, mais, çà et là, des détails, des traits d'observation à la Dickens, des mots de théâtre réveillent l'attention, et le dénouement est charmant. La jeune fille qui s'est laissé prendre aux manières élégantes de l'aventurier, et qui l'aime pour de bon, voit son rêve détruit pas une assez vilaine escroquerie de son fiancé, et dans le moment même où elle rompt tout projet d'hyménée, elle sauve le malheureux de la condamnation terrible qui l'attend. Il a donné en gage la simple imitation d'un bijou de grand prix qui appartient à sa fiancée. Elle déclare au chef de la police qu'il n'y a là qu'une erreur, et elle donne le bijou vrai qui désintéresse le prêteur. L'aventurier n'a pas la riche héritière, mais il n'aura pas non plus l'exil en Sibérie. Dans cette œuvre, il y a un personnage vraiment original, c'est celui de Raspluiëff, sorte de secrétaire, de rabatteur de dupes, d'associé de jeu, qui court les cercles et triche pour son patron, et qui reçoit les volées de bois vert, les gifles et les coups de pied avec la même désinvolture que les roubles. M. Baudoin a été plein de naturel et de drôlerie dans ce rôle. M. Gémier ne me plaît point dans les fashionables, les lions et les dandys, à quelque époque qu'ils

appartiennent : il n'en a pas la désinvolture, l'impertinence hautaine, la tenue distinguée, l'élégance affectée et le souci de composition qu'il y apporte sentent la gêne et l'effort. Mlle Jane Heller a été délicieuse en jeune fille que l'amour, un amour virginal et sincère, envahit peu à peu. Mlle Renée Bussy, MM. Maxence, Berthier et Arvel ont droit à une mention. *Colombine* est un petit drame mené avec une habile gradation et qui a grandement impressionné l'auditoire. Colombine, « artiste viennoise », a épousé Paillasse, un commis de banque. Tous les deux sont à Monte-Carlo. Ils y mènent un train princier, car Colombine aime les toilettes somptueuses, les vastes appartements, les mets délicats, et les fleurs et les bijoux. Le baron Arlequin, profitant d'une absence de Paillasse, rend visite à Colombine, dont il est éperdûment épris. Et Colombine s'amuse de la passion du baron ; elle lui donne le bout de sa pantoufle à baiser ; puis elle lui frôle la figure avec ses cheveux blonds comme de l'or mat ; et, quand elle le voit affolé de désirs, elle lui demande, dans un éclat de rire (l'éclat de rire de Manon), combien il possède de millions. Cinq ? Dix ? Vingt ? Oui, vingt. Oh ! comme l'œil de Colombine s'illumine à cette révélation ! Manon, « cette lâche et adorable créature », n'était pas plus lâche et plus adorable que n'est Colombine. « Elle n'est que faiblesse, puérilité lascive et frivole. Elle va, elle vient, elle se reprend, elle se donne, tout en gardant son cœur à son mari ». Elle se donne ? Non, pas encore. Elle n'engage que son petit doigt ; elle

retient au bout de son ongle rose un billet de mille francs ; et elle disparaît. Le baron Arlequin s'éloigne, le cœur rempli d'espoir, et le mari rentre. La scène change. Colombine adore son mari ; elle est « la maîtresse de son cœur » ; elle se grise de champagne et de baisers ; elle n'a qu'une pensée, le voir heureux, le voir sourire. Et il sourit, et il est heureux, quand, tout à coup, un porte-monnaie roule à terre. Paillasse s'en empare ; il l'ouvre, et y trouve le billet de mille francs. Alors c'en est fait des égarements des transports et des étreintes. La trahison, la honte, Paillasse ne peut pas les supporter. Elle peut être Manon ; il ne sera pas Desgrieux. Elle peut se faire caressante, suppliante, repentante ; elle peut crier grâce ; il est inexorable, et puisqu'il ne saurait vivre sans elle, il mourra. Le récit de tout cela est froid ; la mise en œuvre de ces sentiments est au contraire remplie d'effervescence et d'ardeur. Le dénouement est amené avec talent. Ce n'est ni très neuf, ni de tout premier ordre ; mais, grâce à une vérité de chair et de sang, cela intéresse. L'interprétation est excellente. M^me^ Charlotte Wiehe, dans ce rôle, de Colombine, m'a fait penser aux jolis mots : « Elle est légère, le vent l'emporte ; elle est fragile, elle se laisse briser ; elle est folle de son chevalier, mais elle est aussi folle de son corps ». M. Mosnier (le mari) et M. Lenormant (le baron) sont excellents tous les deux. Le *Portefeuille* est un tableau de mœurs. M. Octave Mirbeau y attaque, avec l'intention morale et la véhémente éloquence qui lui sont coutumières, le code qui décide un châtiment

pour le miséreux vagabond et qui ne prévoit point de récompense pour l'honnêteté héroïque du pauvre. Un ouvreur de portières que terrassent la vieillesse précoce et la faim quotidienne, trouve un porte-feuille contenant dix mille francs. Il le porte chez le commissaire de police qui s'émeut d'abord, et qui admire. Puis, à l'interrogatoire sommaire : « Vos noms? Votre profession? » un revirement se produit dans les sentiments du commissaire. L'homme n'a ni domicile, ni profession. Il n'a pas le sou sur lui. C'est donc un vagabond! Au poste, cette nuit, et demain au Dépôt! Et les flics emmènent le pauvre diable, M. Octave Mirbeau aurait pu ne nous donner que ce lamentable drame, et l'effet en fut saisissant. Mais il a éclairé cela d'une lumière artificielle qui dénature les personnages. Son commissaire noceur existe, ou doit exister. Mais je me refuse à croire à l'existence de ce commissaire envoyant au Dépôt le triste hère qui lui apporte loyalement et bravement une fortune. M. Octave Mirbeau est parti d'un sentiment généreux, et, avec lui, nous avons détesté l'iniquité procédurière et policière; mais, à la fin, il a chargé les couleurs, et il a exagéré la dose pamphlétaire. Dans cette pièce, M^lle^ Jane Heller — l'ingénue et tendre fiancée de *Kretchinsky* — joue avec verve, avec éclat une cocotte, bonne amie du commissaire; et M. Berthier est plein de rondeur dans ce magistrat de mauvaises mœurs. M. Gémier est admirable dans le vagabond : grime, guenilles, attitude, organe, tout cela est parfait. On l'a chaleureusement applaudi, et ça été justice.

5 MARS. — Mme Charlotte Wiehe, la gracieuse actrice danoise, donne une série de représentations (10) de deux de ses plus grands succès : la *Main* et l'*Homme aux poupées*.

21 MARS. — Première représentation du *Quatorze juillet*, pièce en trois actes de M. Romain Rolland, musique de scène de M. Julien Tiersot[1]. — Le Palais-Royal (dimanche matin, 12 juillet 1789), le Faubourg Saint-Antoine (nuit du lundi 12) et la Cour intérieure de la Bastille (14 juillet) : telles sont les trois journées « historiques » qu'un écrivain de toute probité, M. Romain Rolland, nous a montrées ce soir ; elles ont été mises à la scène avec infiniment d'intelligence et de goût. L'auteur des *Loups*, de *Danton* et du *Triomphe de la Raison* poursuit un plan, dont l'ensemble doit comprendre une dizaine d'œuvres. De plus, avec quelques bons esprits, il rêva de fonder, à Paris, ce « Théâtre du Peuple » que préconisait

---

1. DISTRIBUTION. — Hoche, M. *Gémier*. — Hulin, M. *Arvel*. — Marat, M. *Beaulieu*. — Camille Desmoulins, M. *Capellani*. — Hubert de Vintimille, M. *Lenormant*.— Marquis de Launay, M. *Frédal*.— Robespierre, M. *Godeau*. — Gonchon le Patriote, M. *Baudoin*. — De Flue, M. *Mosnier*. — Béquart, M. *Berthier*. — L'homme en faction, M. *Maxence*. — Un crocheteur, M. *Jarrier*. — Un maniaque, M. *Jehan Adès*. — Un gueux, M. *Edmond Bauer*. — Un notaire, M. *Courcelles*. — Un horloger, M. *Laforêt*. — Crieur de journaux, M. *Bertin*. — Un garde-française, M. *Cailloux*. — Un marchand, M. *Gorieux*. — Deuxième crieur de journaux, M. *Mallet*. — Un abbé, M. *Keller*. — Premier bourgeois, M. *Thoulouze*. — Deuxième bourgeois, M. *Ludwig*. — Troisième bourgeois, M. *Schella*. — Quatrième bourgeois, M. *Reynier*. — La Contat, Mlle *Andrée Mégard*. — Lucile Duplessis, Mlle *Jane Heller*. — Marie Donja, Mlle *Renée Bussy*. — Femme du peuple, Mme *Marcelle Jullien*. — Deuxième femme du peuple, Mlle *Jeanne Lion*. — Première fille, Mlle *Yvonne Dinard*. — Deuxième fille, Mlle *Hélène Milton*. — Troisième fille, Mlle *Delage*. — Une jeune fille, Mlle *Renée Leduc*. — Petite Julie, *petite Marcelle*.

naguère à la Chambre le député Couyba. Le Peuple ira-t-il voir le *Quatorze Juillet?* Souhaitons-le très sincèrement à M. Gémier, en quête d'un succès où il trouverait heureusement le salut de sa difficultueuse entreprise. Quoi qu'il doive advenir de cette suprême tentative, le *Quatorze Juillet* nous aura du moins valu, très joliment peint par MM. Brandt et Rabuteau, un ravissant décor du Palais-Royal, de profondeur étonnante en cette petite scène de la Renaissance. Et dans une distribution qui comprend un si grand nombre de personnages, nous relèverons les noms de M. Capellani, le chaleureux Camille Desmoulins; d'une sympathique Lucile, Mlle Jane Heller; celui de M. Godeau, qui a créé une brève, mais curieuse silhouette de Maximilien de Robespierre; celui de M. Maxence, qui s'est fait remarquer sous les traits de « l'homme en faction » à la barbe inculte et aux jambes nues... M. Gémier s'était chargé de personnifier le futur Hoche, alors simple caporal des gardes-françaises et chantre ardent de la divine liberté. Mlle Andrée Mégard prête son aimable sourire à la Contat, dont le rôle gagnerait à être allégé, au dernier acte, d'une incompréhensible scène de fureur hystérique. En résumé, nous ne songeons pas le moins du monde à contester le talent qu'a pu déployer M. Romain Rolland dans son expressive et pittoresque reconstitution des trois journées célèbres ; mais quoi ! nous sommes sorti de la Renaissance en proie à un violent mal de tête et nous demandant si ces cris, ces hurlements étaient bien du théâtre ! Retenons le tableau du Palais-Royal, qui est vivant et fort

bien fait et passons... La soirée — terrible, je vous le dis! — avait alertement commencé par *Preuve d'Amour*, une ironique et courte piècette de MM. Ferdinand Bloch et Louis Schneider[1] — si courte même, qu'à peine avions-nous pris le temps de gagner notre fauteuil, elle était déjà finie... Emmeline venait d'annoncer à Jacques, son amant, qu'ayant trouvé un vieux monsieur très riche prêt à l'épouser, elle le « plaquait » froidement pour ne pas lui être à charge. Si ça n'est pas une preuve d'amour!... On n'est pas plus rosse et de rosserie plus courante; brave Emmeline, va!

14 AVRIL. — Reprise de la *Vie Publique*, pièce en quatre actes de M. Emile Fabre[2].

25 AVRIL. — Premières représentations des *Perruches*, pièce en trois actes de M. Henri Berteyle[3] et de *Simonne*, pièce en deux actes de MM. Paul Bénazet et Philippe About[4]. — Non, décidément, M. Gémier n'a pas la main heureuse dans le choix

---

1. DISTRIBUTION. — Jacques, M. *Berthier*. — Emmeline, Mlle *Hélène Milton*.

2. — La *Vie Publique* aura été le meilleur — pour ne pas dire : le seul — succès de l'exploitation de M. Gémier. En même temps que le public faisait fête à cette œuvre puissante, l'Académie française décernait à M. Emile Fabre le prix Capuron.

3. DISTRIBTION. — Jacques Durand, M. *Gémier*. — Lionel de Buçay, M. *Fréda*. — Labarde, M. *Arcel*. — De Vozon, M. *Berthier*. — René Labarde, M. *Capellani*. — Chrétien, M. *Mosnier*. — Meunier, M. *Jehan Adès*. — Saurin, M. *Jarrier*. — Ledrey, M. *Bertin*. — Moret, M. *Caillou*. — Un ouvrier, M. *Edmond Bauer*. — Un garçon de bureau, M. *Mallet*. — Fanny de Buçay, Mlle *Brelly*. — Mme d'Ayrens, Mlle *Dortzal*. — Germaine Durand, Mlle *Jane Heller*. — Une ouvrière, Mlle *Hélène Milton*.

4. DISTRIBUTION. — Jean, M. *Capellani*. — Le docteur, M. *Mosnier*. — Le curé, M. *Baudoin*. — Simonne, Mlle *Andrée Mégard*. — Mme Normant, Mme *Marcelle Jullien*.

de ses pièces, et pour une œuvre comme la *Vie Publique*, nous comptons avec regret dix pièces mal venues, comme les *Perruches* de M. Berteyle... L'auteur des *Perruches* a voulu — nous dit une notice — « étudier sous une forme alerte la comédie démocratique du jour, la manie d'apostolat social qui se répand de plus en plus chez les gens du monde ». Mais existe-t-il bien, cet apostalat — et surtout à l'état de manie? Et l'auteur a-t-il réellement étudié les gens du monde?... Toute la question est là. M. Berteyle nous a présenté quelques fantoches plus bêtes que tous les *fantoccini*, que tous les *burattini*, que tous les *magatelli* de la comédie italienne. Vous savez ce qu'étaient ces *magatelli ?* Tête de carton, buste de bois, bras de corde, jambes de plomb. Du sommet de leur tête sortait une petite tringle de fer et des fils perpendiculaires qui permettaient de les agiter burlesquement en tous sens, sans leur faire perdre leur centre de gravité, et leurs contorsions étaient le gagne-pain d'un ramassis de bateleurs ignorants. Espérons que l'ambition de M. Berteyle visera un jour un peu plus haut... Les « Perruches » en question sont les filles de l'usinier Durand, et aussi une certaine M^me^ d'Ayrens qui, ayant entendu parler du socialisme, rêve « de se rapprocher du peuple par le travail ». Avec leurs amants et leurs maris, ces perruches prennent la direction de l'usine, et aussi bien dans les bureaux que dans les ateliers, elles se livrent à une multitude d'exercices bizarres. Les femmes se costument en bergères et récitent des fragments de revues et de charades. Les hommes

cambriolent la caisse pour payer leurs dettes de jeu. Les ouvriers profitent de cette série de petites farces pour se mettre en grève et pour tenter de dynamiter l'usine. Et quand le désordre est à son comble, un personnage s'écrie : « M. Durand ne pourra pas dire que nous n'avons rien fait pendant son absence ! » Le rideau tombe sur cette constatation. Au dernier acte, chacun s'efforce de reprendre haleine, les artistes, le public et l'auteur lui-même... Mais, comme M. Berteyle ne sait comment sortir de son aventure, il met encore dans la bouche d'un de ses personnages un mot profond. — « Et vous, lui dit-on, que pensez-vous de tout cela ? — Moi ! Moi ! réplique-t-il, je vais me recoucher... » C'est la morale de l'histoire... Les artistes ont fait de leur mieux dans ce tohu-bohu. Citons en bloc : M^lles^ Brelly, Dortzal, Jane Heller, MM. Gémier, Frédal, (qui a eu des mines ahuries asssez réjouissantes), Arvel, Capellani, Mosnier (un caissier fidèle très réussi), Adès et Jarrier. Pour *Simonne*, autre affaire. Les auteurs sont très jeunes. Vingt-quatre ans ! dit toujours la notice. Vingt-quatre ans, le bel âge ! Celui des primes ardeurs, des folles imaginations, des terribles audaces. MM. Paul Bénazet et Philippe About. (un nom illustre, difficile à porter), protestent contre tout cela. Ils ont pris un fait-divers quelconque, et ils l'ont assaisonné d'un style... cinquantenaire. Leur Simonne est une jeune mariée, adorée de son époux, pour qui le bonheur consiste à avoir une femme bien à soi et des enfants dont on est sûr d'être le père. Hélas ! Simonne, au lendemain de

son mariage, est à demi assommée par un chemineau qui la viole. Point d'interrogation. Que fera l'époux jaloux? Il plaindra la victime qu'il adore? Point. Il l'abandonne. Et par deux fois. Cet époux-là est un sot en trois lettres. Mlle Andrée Mégard joue Simonne ; M. Capellani, le mari ; M. Baudoin remplit avec bonhomie et finesse, le rôle d'un curé de campagne. C'est tout.

13 MAI. — Premières représentations de la *Marchande de Pommes*, farce en un acte, en vers, de M. Hugues Delorme, musique de scène de M. R. Lesens [1] ; *le Cœur a des Raisons...* comédie en un acte de MM. Robert de Flers et G.-A. de Caillavet [2] ; et de *Daisy*, comédie en un acte de M. Tristan Bernard [3]. — Cette fois, M. Gémier a mis la main sur un spectacle charmant et court — puisqu'il ne se compose que de trois pièces en un acte — court, mais charmant, en vérité. Il débute par une farce en vers, en jolis vers, d'excellente frappe banvillesque, qu'il nous semble bien avoir vu jouer, pendant l'Exposition universelle, sur quelque vague petite scène de la rue de Paris : pauvre rue de Paris !... Cela s'appelle la *Marchande de Pommes* et cela est signé du « bon poète » Hugues Delorme. La marchande, c'est Mathurine, qui a

---

1. DISTRIBUTION. — Sganarelle, M. *Berthier*. — Argan, M. *Baudoin*. — Spamanto, M. *Capellani*. — Mathurine, Mlle *Renée Bussy*.

2. DISTRIBUTION. — Jacques, M. *Gémier*. — Lucien, M. *Frédal*. — Françoise, Mlle *Andrée Mégard*. — Berthe, Mlle *Delaye*.

3. DISTRIBUTION. — Charley, M. *Gémier*. — Dago, M. *Capellani*. — Barlu, M. *Valentin*. — Sharpey, M. *Jarrier*. — Brillard, M. *Jehan Adès*. — Un parieur, M. *Caillou.c*. — Le jockey Bearns, M. *Mallet*. — Léa, Mlle *Jane Heller*. — Une jeune femme, Mlle *Bernier*.

vendu au seigneur Argan, myope comme on ne l'est pas, dix pommes à la douzaine. Les deux autres... sont celles de son corsage, très rebondi en effet, et maître Argan, qui est un vieux polisson, ne demanderait qu'à y mordre... Que voulez-vous? Il lui faut sa douzaine. Il l'aura donc, non pas comme il l'entend, mais en réalité. Le galant de Mathurine la lui parfait, et tout le monde est content, même, et surtout Sganarelle, « cocu » très illustre. Mlle Bussy est une belle et bonne Mathurine, et la farce est prestement enlevée par MM. Berthier, Baudoin et Capellani. Soit : un premier succès. Le second, qui fut éclatant, a été remporté par une délicieuse petite comédie de MM. Robert de Flers et G.-A. de Caillavet : *Le Cœur a des raisons*... que la raison ne connaît pas, dit le proverbe... Pourquoi Françoise — mondaine, ou demi-mondaine, nous ne l'avons pas très exactement démêlé — s'éprend-t-elle réellement de Jacques, si timide et si maladroit que Lucien, chargé de plaider la cause de son ami, l'avait gagnée pour lui-même ? Pourquoi le malin Lucien est-il joué — dans les grands prix! — par Jacques, dont la simplicité touche le cœur de la belle ? Pourquoi ?... Vous m'en demandez trop : les femmes sont si bizarres qu'on peut tout craindre et tout espérer de ces êtres-là... Rien de plus gai vraiment, rien de plus piquant, rien de plus finement et plus spirituellement tourné que la comédie de MM. Robert de Flers et G.-A. de Caillavet. Elle méritait, selon nous, l'honneur d'être représenté au Théâtre-Français, où elle n'aurait, d'ail-

leurs, pas été plus intelligemment interprétée qu'elle ne l'est à la Renaissance par M. Gémier, si plaisant en ses accès de timide gaucherie, par Mlle Andrée Mégard, si séduisante coquette, et par M. Frédal, très drôle en son ahurissement de conquérant bafoué. Avec *Daisy*, M. Tristan Bernard nous a donné le très pittoresque et très joyeux pendant de l'*Anglais tel qu'on le parle*, au succès légendaire. Cette savoureuse comédie se passe dans le monde des pick-pockets, qui a, paraît-il, ses héros, tout comme les autres. « Daisy » est la chanson anglaise, sur un air de gigue, qu'entonnent les filous pour se signaler les uns aux autres la présence d'une « mouche », autrement dit, d'un agent de la sûreté, prêt à les pincer en flagrant délit. Charley prévient ainsi — peut-être aussi l'instinct professionnel est-il le plus fort — le petit Dago qui vient de lui prendre sa maîtresse, et le sauve de la prison qui, pourtant, le débarrasserait d'un rival... Et voilà de la sorte une pointe d'émotion brusquement introduite dans la très originale piécette du maître humoriste qui a nom Tristan Bernard. M. Gémier, dépouillant, avec la souplesse de talent qu'on lui connaît, le timide amoureux de la pièce précédente, a dessiné avec une exquise vérité la physionomie du hardi et sentimental pick-pocket Charley. Mlle Jane Heller, si aguichante, lui a donné, dans la « môme » Léa, une très vivante réplique. M. Capellani est, au naturel, le petit homme adoré et M. Mallet un jockey « pur sang », comme les chevaux qu'il monte. Tous, avec MM. Jarrier, Jehan Adès,

etc., ont excellemment mérité les bravos que les spectateurs n'ont pas plus ménagés aux artistes qu'à l'auteur de cette bouffonnerie supérieure. — Et voilà un spectacle coupé qui vaut mieux que certaines grandes pièces que nous ne nommerons pas... Quel dommage qu'il arrive si tard en saison, incapable de sauver M. Gémier [1]...

18 JUIN. — Première représentation de la *France au Transvaal*, épopée dramatique en cinq actes et six tableaux de Mme Tola Dorian [2]. — Sans se laisser décourager par l'insuccès de la *Guerre de l'Or*, qui déjà — tout passe si vite en ce bas monde ! — n'était plus d'actualité, Mme Tola Dorian a bravement loué à M. Gémier la salle de la Renaissance pour y risquer quelques représentations d'un mélodrame — appelons les choses par leur nom — donné en matinée de bienfaisance, au mois d'avril dernier, sur une scène voisine. Ce soir, la salle était comble — Mme Tola Dorian a tant d'amis ! — comble et très vibrante ; mais demain !... Sous un titre qui semble une ironie — il n'y a guère qu'un seul Français au Transvaal ! — et avec infiniment moins de tact et de tenue que

1. — A la fin de juillet, on annonçait, en effet, que M. Gémier quittait la Renaissance, et M. Lucien Guitry signait bientôt le bail qui le rendait directeur de ce théâtre.

2. DISTRIBUTION. — Pierre Arnoldi, M. *Hirch*. — Stevens, M. *J.-L. Teste*. — De Varennes, M. *Valmont*. — Van Steckers, M. *Jourda*. — Président Krüger, M. *Auvray*. — Mme Arnoldi, Mme *Delphine Renot*. — La grand'mère, Mlle *Derigny*. — Pauline, Mlle *Harry*. — Jeanne, Mlle *Andrée Dayez*. — Jean Arnoldi, Mlle *Henriette Lamy*. — Capitaine anglais, M. *Doubleau*. — Lieutenant anglais, M. *Max Garnier*. — Frédéric Arnoldi, M. *Ed. Rosny*. — Sergent irlandais, M. *Henriot*. — O' Brien, M. *Nay*. — Harry, M. *Revel*. — Tom, M. *Bertin*. — Josette, Mme *Trousseau*. — Petite May, *petite Winterbert*. — Petit Arnoldi, *petite Blanche*.

M. Alfred Dubout, qui, au cours de son œuvre, ne prononçait même pas le mot d'Anglais, et savait rendre justice au courage des deux armées, Mme Tola Dorian, un peu naïvement, nous retrace l'histoire d'une famille boër, dont tous les membres sont des héros et des héroïnes, dont les oppresseurs, ont, naturellement commis tous les crimes... Le procédé est simple et plutôt grossier. Il a toujours son action, paraît-il, sur le bon public, puisque, des galeries supérieures, on ne s'est pas fait faute de traiter de « sale bête » le capitaine anglais qui avait refusé un verre d'eau à un prisonnier blessé... Nous ne suivrons pas dans ses diverses péripéties l' « épopée » pavée de bonnes intentions... Disons seulement qu'il est parfois pénible d'entendre, après la signature de la paix, les Boërs de la Renaissance répéter à tout bout de champ qu'ils ne se soumettront jamais. La pièce est montée avec soin ; les coups de fusil en sont, ma foi ! fort bien réglés et certains tableaux, comme celui de l'Attaque de la ferme défendue par des femmes, produisent une émouvante impression. Au lendemain de son commandant Labourdette du triomphant *Billet de Logement*, M. Hirch, mérite de doubles compliments: d'abord comme metteur en scène ; puis, comme acteur, représentant crânement, en dépit d'un enrouement fâcheux, le général Arnoldi, qui meurt en héros aux cris de : « Vive l'Afrique australe ! ». M. Jourda joue avec la plus louable chaleur le rôle du valeureux et amoureux Van Stockers. Sa fiancée — un instant en butte aux noires entreprises du

traître Stevens — est délicieusement personnifiée par Mlle Harry qui, l'an dernier, au Conservatoire s'appelait Mlle Vielle. Sous les traits de Mme Arnoldi, nous avons retrouvé, toute assagie, Mme Delphine Renot, de l'Ambigu, et sous ceux de la pathétique grand-mère, liseuse de la Bible et entraînant les siens à la guerre sainte, où elle trouvera la mort, nous avons sincèrement applaudi Mlle Derigny, qui fut un jour, en quelque vague théâtre de banlieue, un si intéressant Hamlet...

25 OCTOBRE. — Première représentation de la *Châtelaine*, comédie en quatre actes de M. Alfred Capus [1]. — Le métier de critique dramatique n'est pas toujours aussi amusant que vous pourriez le croire : songez seulement, ami lecteur, à tant de mauvaises pièces que nous sommes contraints d'avaler, sans même avoir la ressource d'en dire, le lendemain, tout le mal que nous en pensons !... Mais, s'il a ses moments de cruel ennui, le métier a aussi ses jours de douce joie : grâces soient rendues à M. Lucien Guitry, qui dans « son » théâtre, devenu un lumineux modèle de suprême élégance

---

1. DISTRIBUTION. — André Jossan, M. *Lucien Guitry*. — Gaston de Rive, M. *Tarride*. — La Baudière, M. *Boisselot*. — Baron de Morennes, M. *Noizeux*. — Ch. de Neray, M. *Frédal*. — Lormois, M. *Marsay*. — Jean, M. *Adam*. — Thérèse de Rive, Mme *Jane Hading*. — Mme de la Baudière, Mlle *Rosa Bruck*. — Baronne de Morennes, Mlle *Berthe Cerny*.— Marie-Anne, Mlle *Jane Heller*. — Lucienne, Mlle *Henriette Derys*.

Un fleuron s'ajoutait, quelques jours après, à la couronne de M. Alfred Capus, Le jeune et brillant auteur de la *Châtelaine* était élu à l'unanimité, président de la commission des Auteurs et Compositeurs dramatiques, en remplacement de M. Ludovic Halévy, démissionnaire. Et ses fonctions nouvelles le plaçaient au rang des célèbres auteurs dramatiques qui l'avaient précédé au fauteuil présidentiel de la commission : MM. Alexandre Dumas, Victorien Sardou et Ludovic Halévy.

et de gai confort, nous a offert l'immense plaisir — plaisir « d'honnêtes gens », s'il en fût jamais ! — d'applaudir l'œuvre délicieuse d'Alfred Capus ! Quelques lignes suffiront à raconter la nouvelle comédie du brillant auteur de la *Veine* et des *Deux Ecoles :* car elle est de sujet simple et n'est point surchargée d'incidents. De plus elle est jouée à miracle par le directeur-acteur et les partenaires d'ordre supérieur qu'il a su s'adjoindre en l'heureuse occurrence. Depuis dix ans qu'ils sont unis, Thérèse et Gaston de Rive, ne se sont jamais aimés. Le mari a fait plus que de ne point aimer sa femme, il l'a indignement trompée et radicalement ruinée. Il va, enfin, la délivrer par le divorce, en ne lui laissant pour vivre, elle et son petit Jacques, que le château de Sauveterre, aux environs d'Angers. Il fut compté, autrefois, pour trois cent mille francs dans la dot de Thérèse ; mais elle aura beaucoup de peine à en tirer, aujourd'hui, trois cent mille, bien payés ! Un acquéreur se présente pourtant : André Jossan, amené par La Baudière, l'oncle de Thérèse ; Parisien fêtard, André avait, lui aussi, perdu toute sa fortune, qu'il a refaite, heureusement, à force d'intelligence et de travail. Il est aujourd'hui colossalement riche... Il a aperçu Sauveterre en passant, le manoir lui plaît, et dès qu'il a vu la « châtelaine », il a reçu le coup de foudre... Aussi, bien qu'il soit généreusement prévenu par Thérèse, achète-t-il trois cent mille francs comptant la terre qui n'en valait guère que cent mille. Il a appris, à ses dépens, hélas ! à connaître les affaires ; il signe et fait signer l'acte de vente sous

seing privé qu'il rédige lui-même, aussi bien que le pourrait faire un vrai notaire. Puis, ayant acquis le droit d'être le « grand ami » de l'admirable femme qu'il a voulu sauver de la ruine, il entreprend la tâche de la « remonter » contre les cruels découragements de la vie, où « tout finit par s'arranger », suivant l'optimiste théorie chère à M. Capus. Thérèse se laisse facilement gagner par tant de bonne humeur et de grâce légère ; pourquoi n'aimerait-elle pas cet être généreux et bon qui vient lui donner de si belles leçons d'encourageante philosophie ? Aussitôt après son divorce, la « jeune femme pauvre » — c'est le contraire du célèbre roman de Feuillet — épousera le jeune homme riche. Mais elle a compté sans son mari, Gaston de Rive qui, jaloux du bonheur des autres, — c'est très humain — revient sur la parole qu'il a donnée et refuse de la détenailler par le divorce. Il lui enlève même son petit Jacques, croyant la forcer ainsi à réintégrer le domicile congugal. André est là, fort heureusement, lui conseillant de n'en rien faire et la rassurant avec son imperturbable confiance. Très belle est, au dernier acte, la scène entre André Jossan et Gaston de Rive, ces deux hommes qui se haïssent et se provoquent l'un après l'autre... jusqu'au moment où le mari, dont le caractère est plus violent que foncièrement mauvais, comprend qu'il n'a rien de mieux à faire que de délivrer sa femme en lui rendant son enfant. Et « tout s'arrange », puisqu'ainsi André pourra épouser Thérèse et que ces deux êtres, bien dignes l'un de l'autre,

seront aussi heureux qu'ils méritent de l'être. Oh! l'aimable et jolie comédie, spirituelle et consolante, de ce grand et profond philosophe qui s'appelle Alfred Capus! Oh! le magnifique succès, affirmant une fois de plus la suprême maîtrise du triomphant auteur. La *Châtelaine* fait à la nouvelle Renaissance la plus brillante ouverture qui soit. Mme Jane Hading, n'a jamais été plus belle, plus sobre, plus harmonieuse que dans cette création de Thérèse; Tarride et Boisselot, sont de tout premier ordre, Mme Rosa Bruck est excellente... Quant à André Jossan, le doux philosophe de la pièce, il est impossible de le concevoir plus gai, plus ouvert, plus sympathique que ne le figure M. Guitry. C'est la séduction, l'intelligence, la tendresse, l'esprit incarnés, le charme même... Ah! le beau miracle de naturel exquis!

7 DÉCEMBRE. — Cinquantième représentation de la *Châtelaine* [1].

---

1. — On fêtait, entre intimes, cette cinquantième représentation de la pièce de M. Alfred Capus. Au dernier entr'acte dans la loge directoriale, on buvait — sans le moindre discours, ce qui est bien la meilleure façon de boire du champagne — à l'auteur, à M. Lucien Guitry, et à Mme Jane Hading (à qui le public venait de faire une véritable ovation), et à tous les interprètes. On était modeste avec esprit, à la Renaissance; sans quoi ont eût pu boire aussi aux résultats financiers de la *Châtelaine*: 317,435 francs jusque là: ce qui donnait la jolie moyenne de 6,349 francs par représentation. Et cela continuera en 1903...

| | NOMBRE d'actes | DATE de la 1re représ. ou de la reprise | NOMBRE de représent. pendant l'année |
|---|---|---|---|
| *Les Complaisances*, comédie | 5 | » | 26 |
| **Stella*, pièce | 4 | 25 janv. | 14 |
| *Un Négociant de Besançon*, comédie | 1 | » | 8 |
| *La Vie publique*, pièce | 4 | » | 19 |
| *L'Echelle*, fantaisie | 1 | » | 12 |
| **Le Mariage de Kretchinsky*, comédie | 3 | 19 févr. | 29 |
| **Colombine*, pièce | 1 | 19 févr. | 22 |
| **Le Portefeuille*, pièce | 1 | 19 févr. | 54 |
| *La Main* | 1 | 5 mars | 10 |
| *L'Homme aux Poupées* | 1 | 6 mars | 10 |
| **Le Quatorze Juillet*, pièce | 3 | 21 mars | 29 |
| **Preuve d'amour*, comédie | 1 | 21 mars | 29 |
| *Une Blanche*, pièce | 3 | » | 13 |
| **L'Acquitté*, pièce | 1 | 15 avril | 20 |
| **Les Perruches*, pièce | 3 | 25 avril | 21 |
| **Simonne*, pièce | 2 | 25 avril | 54 |
| **Le Cœur a ses raisons*, comédie | 1 | 13 mai | 33 |
| **Daisy*, comédie | 1 | 13 mai | 33 |
| **La Marchande de Pommes*, farce en vers | 1 | 13 mai | 33 |
| **La France au Transvaal*, épopée dramatique | 5 a. 6 t. | 18 juin | » |
| **La Châtelaine*, comédie | 4 | 25 octob. | 79 |
| **Le Pain de ménage*, comédie | 1 | 15 nov. | 55 |

# THÉATRE DE L'ATHÉNÉE [1]

Le très grand succès de *Madame Flirt* remplira presque toute l'année. La triomphante pièce de MM. Paul Gavault et Georges Berr se jouait à l'Athénée depuis le 27 décembre 1901, et successivement on en fêtait la centième, la cent cinquantième, puis (à la date du 14 juin) la deux centième. Le 23 mai, avant *Madame Flirt*, on nous montrait dare dare une comédie de M. Maurice Biollay, qui excédait légèrement le format accoutumé des levers de rideau. Les *Angles du Divorce* [2] avaient cinq actes, pas moins. Et le plus parisien des théâtres s'amusait à imiter l'abondance des exigeantes provinces, de Sarlat, d'Abbeville, de Mont-de-Marsan, où l'on écoute, d'affilée, sans broncher, la *Tour de Nesle* et la *Fille de Madame Angot*. La plus rare particularité de cette comé-

1. — Directeur : M. Abel Deval ; administrateur : M. Eugène Damoye ; secrétaire général : M. Paul Largy.

2. Distribution. — Lord Driver, M. *Tréville*. — Néris, M. *Bullier*. — Lebertin, M. *Lévesque*. — Reuneley, M. *Rouyer*. — Chéruette, M. *Dayle*. — Janzé, M. *Schultz*. — De Brac, M. *Barrelet*. — Gourlan, M. *Frey*. — Flamboin, M. *Fabre*. — Bollard, M. *Frémont*. — Un domestique, M. *Charley*. — Simonne Lebertin, Mme *Duluc*. — Mme Lebertin, Mlle *Alex*. — Mme Gourlan, Mlle *Aél*. — Clairette Loiselle, Mlle *Dalwig*. — Germaine Néris, Mlle *Clairville*. — Mme Driver, Mlle *Clermont*. — Pauline, Mlle *Damiroff*. — Mme Bollard, Mlle *Yriex*. — Une bonne, Mlle *Dumont*.

die en cinq actes était d'être jouée ainsi en lever de rideau. Par ailleurs, elle était assez gauche, et pourtant point indifférente. Une foule de couples divorcés s'y agitaient, et, si leur turbulence étonnait d'abord, on finissait par la considérer avec quelque curiosité. Les parents de Simonne sont divorcés et remariés séparément. Simonne, à son tour, se marie avec un brave garçon, un peu pion. Mais l'éducation de la jeune femme est viciée par l'équivoque et double atmosphère où fut cultivée sa jeunesse. Elle assomme son époux. En sorte que celui-ci a l'idée cocasse de divorcer d'avec sa femme, pour lui apprendre à vivre en ménage, et pour la reépouser, indissolublement, six mois après. Ce semestre écoulé, chacun des conjoints préfère aimer de son côté, et il y aurait eu deux mariages pour commencer le sixième acte si la demie de neuf heures n'avait sonné et s'il n'eût été temps que le rideau se levât enfin sur *Madame Flirt* et ses agréments plus avérés. M^me^ Duluc jouait en conscience, avec une grâce un peu provinciale. M. Rouyer, son partenaire, était fort convenable. M^lle^ Alex semblait naturelle, M^lle^ Dalwig, aigrelette, M. Bullier, fort sage, M. Tréville, pittoresque. Il y avait quinze autres rôles. Voir, en note, la distribution... Trois jours après il n'était déjà plus question des *Angles du Divorce*, et *Madame Flirt* était « reprécédée » du *2228^e^ Duval*, comédie en un acte de M. Georges Berr.

C'est avec *Madame Flirt* que le théâtre fermait ses portes pour l'été, le 4 juillet. C'est avec *Madame Flirt* qu'il les rouvrait le 26 septembre, sans autre

important changement dans la distribution que le rôle de La Roche Tesson passant des mains de M. Tréville, entré au Vaudeville, en celles de M. Maury qui, justement en sortait. Enfin, le 7 novembre, *Madame Flirt* se décidait à céder la place à une comédie en trois actes de M. Pierre Wolff, le *Cadre* [1] qui, depuis longtemps déjà, attendait son tour. — C'était la mise en œuvre de ce précepte d'Emile de Girardin : « L'homme vaut ce que vaut le milieu où il naît, où il grandit, où il vit, où il meurt ». Elle est aussi la répétition habile d'une comédie, oubliée aujourd'hui, et qui n'était dépourvue, cependant, ni d'esprit ni d'agrément, le *Mari d'Ida*. Ce mari-là nuisait à sa femme; quand on faisait sa connaissance, le charme, la séduction d'Ida s'évanouissaient subitement. Nul amour, nul passion n'y résistaient. Ida, seule, était la maîtresse rêvée, silencieuse, adorable, adorée. Dans le « cadre » matrimonial, elle devenait une femme quelconque. Il en est ainsi de Guillemette de Feige, l'héroïne de M. Pierre Wolff. Guillemette, chez son amant, Maurice de Grancey, est un être câlin, aimable, vif, spirituel, dont on ne voudrait jamais se séparer; chez son mari, elle

---

1. DISTRIBUTION. — Maurice de Grancey, M. *Abel Deval*. — Alexis Deroy, M. *Louis Gauthier*. — Henri de Feige, M. *Maury*. — Privat, M. *Bullier*. — Marquis de Comyn, M. *Levesque*. — Joigny, M. *Frère*. — Maxime de Roche, M. *Dayle*. — Evrard, M. *Bouchard*. — Jean, M. *Frémont*. — La Renaudière, M. *Davin*. — 1er valet de pied, M. *Barrelet*. — 2e valet de pied, M. *Belugue*. — Guillemette de Feige, Mme *Marcelle Valdey*. — Francine Cavel, Mlle *Henriette Roggers*. — Gisèle Deroy, Mlle *Vincourt*. — Lucie de Roche, Mlle *Damiroff*. — Hermance de Taye, Mlle *Lebrun*. — Juliette de Rive, Mlle *Guett*. — Thérèse Joigny, Mlle *Wilfort*. — Marguerite, Mlle *Yriex*.

est la coquette vulgaire, hardie, nerveuse, capricieuse et mal élevée, que l'on évite et que l'on fuit. Ce changement est-il réel, ou bien est-ce le milieu qui, simplement, nuit à Guillemette? Le changement est-il réel en dépit de la thèse de M. Wolff? Si Mme de Feige avait eu, chez son amant, les attitudes bizarres qu'elle prend chez son mari; si, pour plaire à l'homme méthodique et distingué qu'est M. de Grancey, elle avait relevé ses jupes, secoué ses épaules, agité ses hanches, tapé sur ses genoux et dégoisé d'infects couplets de music-hall, il est évident qu'elle n'aurait jamais conquis son cœur... Et puis, disons-le, les amours étourdies de M. de Grancey n'éveillent pas un puissant intérêt. Il nous importe si peu de savoir si ce bel inutile aimera Francine ou Guillemette, abandonnera celle-ci pour celle-là, et reviendra à la première, après l'avoir quittée pour la seconde! Cet homme du monde ne palpite vraiment pas assez pour que nous compatissions à ses infortunes personnelles. Il en va de même pour les deux femmes prises, lâchées et reprises par lui. Leurs larmes, leurs cris et leurs trépignements sont ceux des enfants gâtés à qui l'on retire leur hochet. Les personsages secondaires ne sont pas moins sommairement traités; certes, ils se remuent, ils se trémoussent et ils parlent haut; mais ils forment un monde bizarre, étiqueté de particules et éminemment sportif si nous en croyons l'auteur, et où les hommes interpellent les femmes par leur nom de baptême pour ajouter quelque saveur aux impertinences dont ils les poursuivent. Tout cela, avouons-le, est

un peu trop superficiel. L'action est ténue, ténue... M. de Grancey aime Mme de Feige. Pour celle-ci, il délaisse Francine Cavel, qui se venge en rapportant à sa rivale une liasse de lettres amoureuses. Cet acte indélicat n'a, d'ailleurs aucune conséquence fatale, M. de Feige survenant et jetant au feu sans les lire, ces lettres compromettantes. — C'est là la meilleure scène de la pièce, celle qui atteste, en M. Pierre Wolff, un véritable homme de théâtre. — Après quoi, M. de Grancey, un instant entraîné par Mme de Feige dans la tormente hétéroclite où se complaît son mari, retourne à ses premières amours comme la Joconde que musiqua Nicolo. M. Deval avait monté le *Cadre* avec le soin extrême qui lui était coutumier. Lui-même, il jouait Joconde — je veux dire M. de Grancey — avec une désinvolture aimable. Mme Valdey était, dans un rôle spécialement écrit pour Réjane, une excellente Guillemette, la femme qu'on aime presque entre parenthèses, et Mlle Roggers, vibrante élève de Mme Suzanne Desprès, faisait un très bon début dans la Francine qui justifiait le mot de Ninon de Lenclos : « Il est souvent plus difficile de se débarrasser d'une maîtresse que de l'acquérir ». M. Gauthier était un homme de cheval amusant qui ressemblait comme un frère aux créations d'Albert Brasseur. M. Maury tenait avec autorité le rôle du mari, et M. Bullier était un Privat — l'ami consolateur — plein de sensibilité et pavé de bonnes intentions...

16 DÉCEMBRE. — Premières représentations de *Leurs amants*, comédie en trois actes, de M. Mau-

rice de Féraudy[1], et de *Par vertu*, comédie en un acte, de M. Francis de Croisset[2]. — Les verts lauriers de son jeune camarade Georges Berr empêchaient-ils donc M. de Féraudy de dormir? Toujours est-il que, sur cette même scène de l'Athénée-Deval, où *Madame Flirt* avait obtenu le long succès que nous venons de dire, on nous donnait trois actes, signés de l'excellent sociétaires, trois actes très prestement troussés, auxquels il ne manquait guère qu'un peu plus de nouveauté. N'est-elle donc pas très vieille, très vieille, l'histoire de Manon Lescaut et du chevalier Des Grieux? Et si souvent contée au théâtre depuis le célèbre roman de l'abbé Prévost! La Manon de M. de Féraudy — cette Manon de nos jours s'appelle Liliane — vit heureuse entre son sérieux entreteneur, le vieil Alfred, et son jeune amant Robert. C'est l'idéal « faux ménage » à trois. Mais patatras! les deux hommes se fâchent tout rouge à propos de rien, et déclarent nettement qu'ils ont assez du partage. Alors, au mépris des sages conseils de sa noble mère — la plus prudente des mères Cardinal — Liliane a la fâcheuse idée de lâcher imprudemment le vieux riche, pour vivre, indépendante, avec son cher Robert qui n'a pas le

---

1. Distribution. — Gaston de Lerouville, M. *Paul Clerget*. — Alfred Nerviers, M. *Bullier*. — Robert Beaugy, M. *Fernand Godeau*. — Un homme. M. *Bélugne*. — Lliliane, Mlle *Suzanne Carlix*. — Mlle Perchon, Mlle *Madeleine Guitty*. — Colette, Mlle *Francine Clary*. — Léonie, Mlle *Yriex*.

2. Distribution. — Armand, M. *André Dubosc*. — René, M. *Frère*. — Pierre, M. *Charnay*. — Henriette, Mme *Marcelle Valdey*. — Jeanne, Mlle *Dorville*. — Fanny, Mlle *Vincourt*.

sou. Or, vous le pensez bien, cela ne peut durer longtemps. Aussi Liliane se voit-elle bientôt contrainte de retourner au vieux qui l'aime assez pour la reprendre et faire, comme par le passé, les frais de son existence de bonne petite grue... Nous disons « grue » par respect pour l'Académie qui vient de proscrire l'usage du mot « cocotte ». Cependant, Liliane ne peut se passer de Robert : elle le rappelle donc, et le verra, non pas chez elle, comme autrefois, mais chez lui, et, de nouveau, l'amant de cœur trompera le vieux riche, suivant l'usage classique et la constante immoralité. Avais-je tort de vous dire que l'anecdote était banale ? Banale, comme la vie, nous répondra M. de Féraudy. Une aimable trouvaille pourtant : celle de la soubrette fine mouche qui, sans avoir l'air d'y toucher, obtient du bon garçon qui s'est épris de ses charmes de fruit vert le petit hôtel et l'honnête capital, reconnu par-devant notaire, qui lui assureront pour jamais une vie tranquille et sûre. M^lle^ Francine Clary, à peine entrevue aux Mathurins, prête à ce joli rôle, presque original, une mine fûtée et une diction nette qui en ont vite établi le succès. L'audacieuse Colette a pour partenaire M. Paul Clerget, qui a de la gaieté et aussi un peu d'embonpoint. Et la pièce est d'ailleurs fort bien jouée par M^lle^ Suzanne Carlix — c'est Liliane — par M^lle^ Guitty — c'est la sage mère Cardinal — et par MM. Bullier et Fernand Godeau, tous deux très vrais sous les traits d'Alfred et de Robert, les deux amants de la donzelle... C'est « par vertu » que Jeanne veut marier son « flirt » à son

amie Henriette, jeune veuve qui ne demande qu'à convoler. Henriette est toute prête à se laisser faire, mais voilà que, par suite d'un quiproquo vaudevillesque, c'est de l'inflammable mari de Jeanne qu'elle s'éprend, le prenant pour le prétendu annoncé... Dès lors, le chassé-croisé se fera tout seul. En avant, balancez vos dames ! Armand divorcera d'avec Jeanne pour épouser Henriette; Jeanne épousera tranquillement son flirt. Le tout « par vertu et consentement mutuel ». Et la pièce n'ajoutera rien à la gloire du jeune auteur de la *Passerelle* et de *Chérubin*... Mme Marcelle Valdey joue de verve le rôle d'Henriette. Et la soirée a été décidément bonne pour le petit théâtre des Capucines : le très amusant André Dubosc, obligeamment prêté par M. Michel Mortier, a triomphé dans *Par vertu* tout comme la charmante Suzanne Carlix avait déjà triomphé dans *Leurs Amants*.

31 DÉCEMBRE. — Reprise de *Tête de linotte*, comédie en trois actes, de Théodore Barrière et Edmond Gondinet[1], précédée de *Trottinette*, un acte de M. Auguste Germain. — « Spectacle de famille », commandé par les fêtes du jour de l'an.

---

1. DISTRIBUTION. — Champavet, M. *Lévesque*. — Grimoine. M. *Bullier*. — Don Stefano Ruy Gomar, M. *Dayle*. — Jules Carpiquel, M. *Berteaux*. — Joseph, M. *de Lionvil*. — Céleste, Mme *Marcelle Valdey*. — Elmire, Mlle *F. Clary*. — Olympia, Mlle *Templey*. — Cecile, Mlle *Dorville*. — Justine, Mlle *Yriex*. — Le trottin, Mlle *Dumont*.

| | NOMBRE d'actes | DATE de la 1re représ. ou de la reprise | NOMBRE de représent. pendant l'année |
|---|---|---|---|
| *Madame Flirt*, comédie.... ..... | 4 | » | 269 |
| *Ponton*, comédie..... | 1 | » | 8 |
| **La 2228e Duval*, comédie..... | 1 | 6 janv. | 215 |
| **Les Angles du Divorce*, comédie..... | 5 | 23 mai | 19 |
| *La Reprise*..... | 1 | 7 juin | 27 |
| **Le Cadre*, comédie..... | 3 | 7 nov. | 44 |
| **Trottinette*, comédie..... | 1 | 10 nov. | 59 |
| **Leurs Amants*, comédie..... | 3 | 16 déc. | 18 |
| **Par vertu... et consentement mutuel*, com. | 1 | 16 déc. | 18 |
| *Tête de linotte*, comédie..... | 3 | 31 déc. | 1 |

# THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES[1]

Comme les peuples heureux, les théâtres prospères n'ont pas d'histoire. Celle des Folies-Dramatiques, en 1902, tiendra donc dans une seule page de ce volume, suffisant à consacrer (pour la postétérité!) le triomphant succès du *Billet de logement*, dont les deux cents premières représentations avaient réalisé une jolie moyenne de 3.000 fr. par soirée. La pièce ne s'est-elle pas jouée « toute l'année », sans qu'on eût l'idée de fermer durant l'été!... Le 23 juin, le joyeux vaudeville de MM. Antony Mars et Henry Kéroul[2], se donnait pour la 300e fois. Le 12 décembre, il passait le cap de la 500e[3]. Le lendemain, 13 décembre, le *Billet de logement* était accompagné de ce petit chef-d'œuvre, de M. Tristan Bernard, qui s'appelle l'*Anglais tel qu'on le parle*[4].

1. — Directeur : M. Richemond ; secrétaire général : M. Georges Docquois.

2. — Dans le rôle de Paulette, Mlle Mylo d'Arcylle avait été remplacée, d'abord par Mlle Georgette Moreau, puis par une jeune et gentille pensionnaire des Variétés, Mlle Arlette Dorgère.

3. — Fait presque unique : l'impayable Mme Augustine Leriche aura, sans manquer une seule fois, fait, pendant 500 représentations, les honneurs de sa maison au commandant Labourdette.

4. Distribution. — Eugène, interprète, M. *Modot*. — Hogson, M. *Bellaw*. — Julien Cicandel, M. *Six*. — L'inspecteur, M. *Leriche*. — Le garçon, M. *Judicis*. — L'agent, M. *Bertal*. — Betty, Mlle *Louise Bignon*. — La caissière, Mlle *Guéret*.

# THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS

C'est par la première représentation de *Claudine à Paris*, pièce en trois actes, de MM. Willy et Luvey [1], que s'ouvrait, le 22 janvier, pour les Bouffes, une année un peu « ballotée ». — Nous la connaissions, cette précoce — oh! que précoce! — petite Claudine, élevée à l'école, à la singulière école de Montigny-en-Fresnois... Nous avions savouré son journal, écrit merveilleusement, d'un style alerte, aigu, spirituel, enrichi de quelque argot, plein de mots si drôles... Nous l'avons retrouvée à Paris, un peu maigre, comme une convalescente, — n'a-t-elle pas fait une grosse maladie? — les cheveux coupés court, mais toujours gaie, rieuse et fort impertinente. Son papa y

1. Distribution. — Renaud, M. *Castillan*. — L'Oncle de Luce, M. *Brunais*. — Claude, M. *Hurteaux*. — Maria, M. *Garbagni*. — Marcel, M. *Tréval*. — Maugis, M. *Deschamps*. — Le gérant, M. *Mauran*. — Un garçon de café, M. *Perret*. — Claudine, Mlle *Polaire*. — Mélie, Mlle *Madeleine Guitty*. — Luce, Mlle *Eveline Janney*. — La concierge, Mlle *Louise*. — La caissière, Mlle *Henriette*.

Mlle Valentine Verlain reprenait, quelques jours après, au pied levé, le rôle de Luce, abandonné par Mlle Eveline Janney, très souffrante.

Le 6 février, le Conseil d'administration de la Société anonyme du théâtre des Bouffes-Parisiens avait décidé de relever de ses fonctions de directeur technique, M. Victor Silvestre. La direction restait entre les mains de M. André Lénéka.

termine le grand ouvrage auquel il travaille sur la *Malacologie*. Moralement, si l'on peut dire, elle n'a pas beaucoup changé, Claudine. « Elle a, comme jadis, cette propension aventureuse à commettre presque de grosses sottises, mais son bon sens la retient toujours, ou peu s'en faut. Et Paris lui est une excellente occasion d'exercer ses petits talents d'observation malicieuse et de cordiale moquerie. Elle est extrêmement clairvoyante et n'essaye pas de s'en faire accroire; elle voit tout avec une justesse admirable, et même, et principalement, ce qui, d'ordinaire, échappe à l'attention des petites filles... » Elle est très renseignée, Claudine. Tout d'abord, elle se déclare excessivement flattée d'avoir été demandée en mariage, à dix-sept ans, par un savant, M. Maria, qui a découvert les grottes souterraines de X, et que son papa a connu dans un endroit embêtant, la Société de géographie, ou une autre Sorbonne. Mais « un homme comme ça, qui tripote tout le temps dans les cavernes, bien sûr, ça doit sentir l'escargot... » Elle sait vite à quoi s'en tenir — ne vous ai-je pas dit qu'elle était supérieurement renseignée? — sur les faits et gestes du joli Marcel aux cravates roses et aux amis compromettants. Et, bientôt, nous la voyons « tiquer » sur le père de Marcel, qui, avec ses quarante ans, est, certes, un séduisant parti. — « J'aurai ce mari-là pour moi toute seule! s'écrie-t-elle. — Pour toi toute seule, ma petite servante? répond Mélie. Je te connais, réaude, y en aura pas guère de trop! » C'est sur ce mot que finit — presque avant d'avoir commencé — la pièce si peu théâtrale, à vrai dire,

que nous donnèrent les Bouffes... Le premier acte étonna plus qu'il n'amusa. Le second, au cabaret de la *Souris convalescente*, tira son effet comique — très comique, ma foi ! — de la bonne griserie de l'Oncle de Luce et de Maria, le prétendu black-boulé, — tandis que, sous la bienfaisante influence du champagne, Claudine dit son amour au beau Renaud. Très attendu — tu parles ! — était le début de l'excentrique Polaire, de la folle Polaire du café-concert. Sous les traits de Polaire, nous avons donc vu Claudine, et son sourire de trente-deux dents de perles, entre des lèvres humides et minces, grains de riz miroitant dans une grenade ouverte, Claudine et ses jolies gaucheries de grande fille impubère, Claudine et ses dix-sept ans, ses yeux velus et noirs, joliment fendus en amande douce, ses tombantes paupières, Claudine et sa peau claire, sa sveltesse provocante, ses déhanchements légèrement canailles et la saveur verte de sa bouche de demi-vierge, de son corps élancé. M^lle^ Polaire — et ce n'est pas nous qui l'en blâmerons, — a pensé qu'il y avait peut-être mieux à faire que de soulever les bravos des music-halls en exhibant, par devant et par derrière, d'affriolants dessous : elle pousse une pointe vers l'art, et la voilà, du premier coup, devenue presque une comédienne. Dans le rôle de Claudine, qui convenait merveilleusement à sa nature exubérante et fantaisiste, elle a fait preuve d'intelligence, et montré des qualités de finesse et de tendresse que nous ne lui soupçonnions guère. Puis, comme elle était partie pour nous étonner, elle a mis « du sentiment » — oui,

« du sentiment » — à une chansonnette de circonstance que, paroles et musique, lui avait confectionnée Willy. A force de grâce et de talent, — un talent désormais reconnu, — Mlle Eveline Janney arrive à faire admettre, et même à rendre sympathique, le rôle de Luce, d'apparence si candide et d'âme si perverse... Que dire de Madeleine Guitty, si ce n'est qu'elle fut en Mélie la joie de la soirée! Avec M. Hurteaux, de bonhomie bruyante et divertissante en papa toujours plus occupé de ses limaces que de sa fillette, avec MM. Garbagni et Brunais qui, si drôlement, se grisent pour oublier leur mutuel chagrin, la distribution se complète fort heureusement. M. Castillan a, sans doute, l'élégance et la maturité qui, seules, pouvaient séduire Claudine; mais que de mélancolie prétentieuse en sa noble manière! Telle était, en peu de mots, la soirée des Bouffes. Mais si, avant d'aller au théâtre, on n'avait pris soin de lire le roman de Willy, il était à craindre que l'état d'âme de la petite Claudine demeurât à jamais inexpliqué...

4 MARS. — Première représentation d'*Ordre de l'Empereur*, opéra-comique en trois actes et quatre tableaux de M. Paul Ferrier, musique de M. Justin Clérice [1]. — Il s'agit d'une jeune fille royaliste,

1. DISRIBUTION. — Marcelle, Mlle *Charlotte Mellot*. — Nichette, Mlle *Esquilar*. — Hélène, Mlle *Marguerite Nell*. — Edwige, Mlle *Bade*. — La duchesse, Mlle *Berney*. — La baronne, Mlle *Verlain*. — Toinon, Mlle *Vasselin*. — Comtesse de La Vernède, Mlle *Dorys*. — La générale, Mlle *Rosny*. — La Galette, M. *Melchissédec*. — Julien Lambert, M. *Du Tilloy*. — Mis de Château-Bussières, M. *Brunais*. — Le colonel Rastillac, M. *Garbagni*. — Le Maire, M. *G. Deschamps*. — Le baron Patoulet, M. *Jannin*. — Le comte de Montgrigny, M. *Mauran*. — Le vidame.

Mlle de Château-Bussières, qui pour sauver son père, est obligée d'épouser un général de l'Empire jeune, beau, brave, loyal, mais roturier. Mlle de Château-Bussières épouse et ne se donne point. Son mari, Julien Lambert, est trop fier pour obtenir les faveurs de sa femme par surprise, et il rejoindrait son corps d'armée à la frontière, sans avoir même échangé avec elle un baiser matrimonial, s'il n'avait à ses côtés un vieux grognard qui se charge de plaider sa cause. Ce Marcel, comme l'autre, avec la Valentine des *Huguenots*, parle pour Raoul, et il parle le mieux du monde, car il gagne la jeune royaliste, non seulement à son mari, mais encore au parti bonapartiste. Et la pièce finit dans un cri spontané de « Vive l'Empereur ! » L'anecdocte paraît peu de chose, dépourvue de la multiplicité des détails scéniques tendres, pathétiques, pittoresques, où l'éclat de rire ne va pas toujours sans une petite larme au coin des yeux. Rarement M. Paul Ferrier fut mieux inspiré. *Ordre de l'Empereur* comporte quatre tableaux pleins d'heureux contrastes, avec des situations musicales d'un effet très sûr ; et M. Paul Ferrier a été secondé par un vrai compositeur de théâtre, M. Justin Clérice. Les qualités du poème sont soulignées, mises en haut relief, dans nombre de cantilènes bien venues et de couplets troussés par une main experte. Je citerai, au hasard du souvenir, la

---

M. *Helt*. — Le postillon, M. *Guérin*. — Le brigadier de gendarmerie, M. *Maletto*. — La Branche, M. *Perret*.

*Ordre de l'Empereur* était successivement accompagné d'un vaudeville en un acte de M. Esselin, intitulé *Ici on marie* ; puis d'un acte de M. Jules Cremer, *Demande à Mathieu*.

romance de Chloris, un duo d'hommes et un final lestement enlevé au premier acte. Au deuxième, les couplets du général que Mlle Marguerite Nell a fait bisser, et dont le rythme a ce qu'il faut pour devenir populaire. Au troisième, un délicieux ballet, et un duo chaleureux. Au dernier, un autre duo ponctué par les chœurs à la cantonade, et un morceau descriptif que M. Melchissédec, le vieux grognard, a déclamé avec une belle ardeur émue. J'en passe, et non des moins bons. M. Justin Clérice mérite les longs applaudissements qui ont accueilli son nom. La pièce est interprétée de façon peu commune; j'ai nommé M. Melchissédec, qui a prêté aux auteurs l'appui de son autorité. Il joue le brigadier La Galette avec rondeur; il a de la verve, une approfondie connaissance des planches, et par-dessus tout, il a son organe, chaud et vibrant, et sa diction magistrale. Un jeune baryton qui ténorise, ou un ténor qui barytone, M. Du Tilloy, à créé le rôle du colonel Lambert; physique intelligent et sympathique, voix qu'il conduit avec goût; un début très intéressant. Mlle Mellot, aimable transfuge de l'Opéra-Comique, représentait Mlle de Château-Bussières, et l'on a justement loué sa voix claire et bien timbrée, et son talent de chanteuse. Je citerai encore Mlle Esquilar, une aguichante Nichette; MM. Brunais et Garbagni; et aussi Mlle Couralet prêtée par l'Opéra pour le divertissement-bergerie du troisième tableau; et je porterai à l'ordre du jour M. Laporte, le chef d'orchestre qui a très bien mis au point toutes ces choses vocales et instrumentales.

16 AVRIL. — *Ordre de l'Empereur* allant passer des Bouffes-Parisiens à la Gaîté, on reprenait *Claudine à Paris*, à laquelle l'ami Willy avait ajouté un amusant prologue, *Claudine à l'Ecole*. Mlle Polaire, s'y faisait vivement applaudir, en même temps temps que dans un rôle secondaire, une jeune débutante, Mlle Marguerite Lenul, donnait de jolies promesses de talent [1].

24 MAI. — La centième représentation de *Claudine à Paris* se donnait au bénéfice des sinistrés de la Martinique. Les chansonniers Dominique Bonnaud et Jules Moy se faisaient applaudir au second acte de la pièce, où triomphait toujours la piquante et troublante Polaire [2].

16 JUIN. — Première représentation du *Barbier de Midas*, comédie en trois actes de M. Edouard Ducoté [3]. — Théâtre d'été, que nous veux-tu ?... Drôle d'été, d'ailleurs, et drôle de théâtre ! C'est ainsi qu'aux Bouffes, où l'opérette elle-même a tant de peine à reconquérir sa place, on nous donne, ce soir, une comédie en vers. « En vers », oui, madame !

---

1. — Le 21 avril, c'était une gracieuseté de l'Ouvreuse, les musiciens des Concerts Lamoureux assistaient à la représentation de *Claudine à Paris*, précédée de *Claudine à l'Ecole*.

Dans les premiers jours du mois de mai, on annonçait qu'une société nouvelle, dont la raison sociale était O. de Lagoanère et A. Lénéka, prenait possession du droit au bail du théâtre des Bouffes-Parisiens, M. Georges Bussy était nommé administrateur ; M. Jacques des Gachons, gardait les fontions de secrétaire général.

2. — *Claudine à Paris* se précédait d'une comédie de M. Ch. Dupré : *Chambre d'ami*.

3. DISTRIBUTION. — Midas, roi de Phrygie, M. *Bartel*. — Hyréade, son barbier, M. *Albert Mayer*. — Mazarès, M. *Renoux*. — Cotys, courtisan, M. *Moreau*. — Otane, courtisan, M. *Perret*. — Tabalus, bouffon, M. *Helt*, — Un serviteur, M. *Vissières*. — Laodice, femme d'Hyréade, Mlle *Maud-Amy*.

L'auteur ?... M. Edouard Ducoté, le vaillant directeur de l'*Ermitage*. « Esprit inquiet, dit un programme utilement documenté, travailleur réfléchi et sévère à soi-même, ennemi des formules et des écoles, il eut toujours le souci de renouveler et de parfaire son effort... Partisan du vers libre acquis par la Poétique nouvelle, il en usa comme d'un instrument particulièrement propre à exprimer les mouvements rythmiques de sa pensée... » La pièce?... Le véritable début au théâtre du jeune auteur de certain *Hercule chez Omphale*, déjà publié. On voit que M. Ducoté affectionne les sujets mythologiques. Vous connaissez — qui ne la connaît? — la légende de Midas, roi de Phrygie... Un satyre ayant eu l'insigne vanité de préférer sa flûte, la flûte de Pan, à la lyre d'Apollon, et même de défier le dieu, Midas, pris pour juge entre les deux rivaux, donna le prix au satyre. Apollon, pour se venger, gratifia Midas d'une superbe paire d'oreilles d'âne... De cette légende, M. Ducoté a tiré trois actes — trois actes, c'est beaucoup pour si peu d'action — dont l'écriture poétique ne manque ni de verve, ni de finesse. Le barbier de Midas connaît le secret de son roi ; ce secret lui pèse ; il le conte aux roseaux, indiscrets de leur nature... Et voilà que Midas furieux est prêt à faire pendre haut et court le barbier que, naguère, il accablait de ses quotidiennes largesses. Heureusement pour lui, Hyréade trouve dans un bouffon de cour un habile avocat, prêt à prouver au roi que ses oreilles d'âne lui vont, ma foi ! très bien, et le félicitant sérieusement d'avoir patriotiquement défendu la

flûte, « instrument national... » Il y a, ce nous semble, dans cette dernière scène, une très piquante leçon de philosophie ironique et souriante. L'œuvrette de M. Edouard Ducoté, est, je le répète, fort joliment tournée. Dommage que les artistes des Bouffes soient faits pour dire des vers, comme vous, mon cher lecteur, pour ramer des choux. Tenons compte à M. Albert Mayer, le Sosie de son frère, de la bonne volonté qu'il met à jouer le rôle du barbier, et souvenons-nous que M. Bartel a eu, dans le vaudeville ou l'opérette, maints succès, honorables... Mlle Maud-Amy est une bien mignonne Laodice (Laodice, c'est la femme du barbier, curieuse comme toutes les femmes). Mais pourquoi le costume russe?... La soirée devait commencer par un aimable lever de rideau de M. Gauthier de Primefeu, l'*Abandon de Psyché*, où nous nous réjouissions de revoir Mlles Florence Gromier et Verlain... Mais voilà qu'au dernier moment leur jeune camarade chargée de représenter l'Amour, s'était fait enlever? Plus d'Amour, partant plus de pièce : c'était partie remise... Et bientôt le *Barbier de Midas*, disparaissait de l'affiche qu'accaparait toute seule jusqu'à la fermeture (30 juin), cette mâtine de *Claudine*.

12 SEPTEMBRE. — Réouverture du théâtre avec la première représentation (donnée dans l'après-midi!) de *Madame la Présidente*, opérette en trois actes, de MM. Paul Ferrier et Auguste Germain, musique de M. Edmond Diet [1]. — Du Casino

1. DISTRIBUTION. — Le président Esparavel, M. *Guyon fils*. — Henrique, M. *Colas*. — Ruy, M. *Lucien Prad*. — Don Géranios, M. *Simon-Max*.

d'Enghien, où elle triomphait naguère voici, très heureusement venue aux Bouffes, *Madame la Présidente*, de MM. Paul Ferrier, Auguste Germain et Edmond Diet. Nous avons donc revu avec le plus vif plaisir — en un lointain pays qui a l'insigne honneur de posséder l'étonnante Ecole des Sciences politiques où le Président choisit ses secrétaires — les frasques libertines de Mme Esparavel (Incarnacion pour ces messieurs), une Présidente qui, certes, n'a pas froid aux yeux; l'imperturbable aveuglement du mari (tous les mêmes ces maris, quelle que soit leur position!) et l'incroyable hardiesse des jeunes chefs de sa maison civile, arrivistes dernier bateau. Très réussie, vraiment, l'ironique opérette de MM. Paul Ferrier et Auguste Germain, traitée en manière de revue satirique, spirituelle et mordante. Ne sont-ce pas d'excellentes bouffonneries que l'épique séance du Conseil des ministres, et le récit, non moins fou, d'un fantastique duel au canon entre le général Escopetta et le jeune secrétaire Enrique? Très morale, d'ailleurs, est la fin de l'aventure qui donne à sa petite cousine le petit cousin qu'elle aime, et fait rentrer la farceuse Présidente au sein de son tranquille

— Le général Escopetta, M. *Paul Jorge*. — Le professeur Tastamudo, M. *Mauran*. — Fernandez, M. *Perret*. — Le ministre de l'intérieur, M. *Flandre*. — Codorniz, M. *Roze*. — Le chef du protocole, M. *Morreaux*. — Le ministre des travaux publics, M. *Daguet*. — Le maçon, M. *Martel*. — La présidente Incarnacion, Mme *Mary Théry*. — Réséda, Mlle *Dieterle*. — Mercédès, Mlle *M. Nell*. — Jacynthe, Mlle *Ginette*. — Conchita, Mlle *Perret*. — Manuela, Mlle *Robeyrol*. — Aurore, Mlle *Clairville*. — Inès, Mlle *de Moralis*.

*Madame la Présidente* était précédée du *Cadeau d'Alain*, opéra-comique en un acte, de M. Georges de Bussy, musique de M. O. de Lagoanère, interprété par Mlles Bovie, Ginette et M. Morreaux.

ménage : la fidélité conjugale, il n'y a encore que ça ! Sur une donnée grivoise et bouffonne, de verve franche et de radieuse belle humeur, M. Edmond Diet a soigneusement écrit une jolie partitionnette, claire et légère, où l'on sent, dans la trouvaille mélodique des couplets, comme dans les ensembles de scène et l'accompagnement symphonique, la main d'un expert musicien — si bien servi du reste, par M. de Lagoanère, habile chef d'orchestre ! Mme la Présidente, c'est Mme Mary Théry, de mine superbe et de verve redondante. M. le Président, c'est Guyon fils, de fantaisie très comique, et qui en remontrerait, pour la façon de saluer son bon peuple, à M. Emile Loubet lui-même !... Le bel Enrique, c'est M. Colas, fort agréable diseur de romances ; la petite cousine, c'est Mlle Nell, aimable chanteuse gentiment stylée... Et puis, je l'ai tout exprès gardée « pour la bonne bouche », comme on dit, Réséda, la lingère en chef de la Présidence, c'est Amélie Diéterle, d'une si délicieuse canaillerie que je vous défie de ne pas vous y laisser pincer... Succès de pièce et d'interprètes constaté par toute la critique — cette pauvre critique dont ont tant médit les auteurs qui avaient eu des mécomptes... Succès d'argent ?... Ça, c'est une autre affaire...

15 OCTOBRE. — Première représentation de l'*Armée des Vierges*, opérette en trois actes, de MM. Ernest Depré et Louis Hérel, musique de M. Emile Pessard [1]. — Pourquoi MM. de Lagoa-

1. DISTRIBUTION. — Persac, M. *Barré*. — Alphonse, M. *Jannin*. — Charbonnet, M. *Simon-Max*. — Kruthli, M. *Lucien Prad*. — Maître

nère et Lénéka, directeurs sympathiques, n'ont-ils point décroché le succès que mérite leur active association? Pourquoi notre excellent ami Ernest Depré dont, tous les soirs, au théâtre Antoine, on applaudit si justement le joyeux *Père naturel*, n'a-t-il pas songé à nous donner le spirituel pendant de sa *Mademoiselle Putiphar* ou de ses *Petites Vestales?* Pourquoi l'habile compositeur Emile Pessard n'a-t-il pas eu l'idée d'écrire en cinq sec une seconde *Mam'zelle Carabin?* Pourquoi Amélie Diéterle, si élégante et si mutine, Eveline Janney, si finement ingénue, Madeleine Guitty, si franchement comique, pourquoi MM. Barré, Simon-Max, Jannin, tous trois fort adroits, n'ont-ils pu parvenir à dérider la salle? Autant de pourquoi auxquels il serait difficile de donner une bonne réponse... La vérité, c'est qu'on ne s'est point suffisamment diverti aux faits et gestes de cette sorte d'Armée du Salut, tendant à ramener dans l'âpre sentier de la vertu les fêtards les plus endurcis, et que débauche une horizontale de haute marque, Mlle Léa d'Ermenonville, la petite amie du galetteux Charbonnet, en qui la jeune Diane retrouve inopinément un père

---

Corbec, M. *Georges Flandre*. — Rondel, M. *Perret*. — Jolicœur, M. *Ricard*. — Malpasse, M. *Morreaux*. — Rigowitz, M. *Roze*. — Marcel, M. *Guérin*. — Pistol, M. *Vissière*. — Lucien, M. *Bourgueil*. — Le vicomte, M. *Nollot*. — Saint-Galié, M. *Lambert*. — Morissot, M. *Francis*. — Galutet, M. *Chaumette*. — Léa, Mlle *A. Diéterle*. — La colonelle, Mlle *Madeleine Guitty*. — Diane, Mlle *Eveline Janney*. — Pauline, Mlle *Horreck*. — Henriette, Mlle *Deville*. — Hortense, Mlle *Devaldieu*. — Odette, Mlle *Robeyrol*. — Olga, Mlle *Addat*. — Rozette, Mlle *Clairville*. — Talès, Mlle *Stella*. — Betlly, Mlle *Frène*. — Souzie, Mlle *Moralis*. — Nelly, Mlle *Suzanne*. — Margarett, Mlle *Lylianne*. — Luxy, Mlle *Fromentin*. — Maud, Mlle *Deliry*. — Mérey, Mlle *Gaby*. — Katt, Mlle *Christiane*.

trop longtemps cherché. La vérité aussi, c'est que depuis l'Américain, où commence à opérer l'Armée des Vierges, et en passant par le joli yacht de Léa, amarré au bord de la Seine, en face de l'aimable panorama de la ville de Rouen, jusqu'à la salle de réunion de la pieuse société, transformée en café-concert, l'abracadabrante folie ne nous semble pas avoir été enlevée dans le mouvement endiablé qu'il lui fallait. Le public a ses caprices; il a souvent fait des succès à de plus insensées bouffonneries, et s'il a, cette fois, jugé bon de rester froid, il n'y a, dans l'aventure, de déshonneur pour personne...

24 OCTOBRE. — Reprise de *Miss Hélyett*, avec Mlle Dziri, dans le rôle que créa Biana Duhamel et M. Simon-Max, dans le personnage du pasteur Smithson, créé par Montrouge, et qu'il a déjà joué lui-même plus de cent fois [1].

4 DÉCEMBRE. — Première représentation du *Jockey malgré lui*, vaudeville-opérette en trois actes, paroles de MM. Maurice Ordonneau et Paul Gavault, musique de M. Victor Roger [1]. — Comment Adolphe Gavarin, second clerc à l'étude de

---

1. — Le 12 novembre, la direction célébrait, par un acte de bienfaisance, l'anniversaire de la naissance de *Miss Hélyett*, en donnant la 1.670me représentation de la célèbre opérette au profit des pauvres du deuxième arrondissement, où naquit *Miss Hélyett* le 12 novembre 1890, rue Monsigny sur la scène des Bouffes-Parisiens.

1. DISTRIBUTION. — Le brigadier Théophraste, M. *Tauffenberger*. — Adolphe, M. *Garbagni*. — Raoul, M. *Barré*. — Godefroy, M. *Simon-Max*. — Montmoreau, *Paul-Jorge*. — Gavarin, M. *Fernal*. — Alfred, M. *G. Flandre*. — Eugénie des Coccinelles, Mlle *A. Diéterle*. — Cécile Montmoreau, Mlle *Lucy Jousset*. — Paquita, Mlle *Yvonne de Rycke*. — Jeannette, Mlle *Ginette*. — Rigolo, Mlle *Fabry*. — Louis, Mlle *Violette*.

Me Godefroy, notaire, se laisse-t-il prendre pour un vrai jockey, aux lieu et place de son cousin, et obliger, comme tel, de faire sur un pur sang un de ces galops d'essai dont on parlera dans l'histoire du turf et qui lui conquerra l'amour de Mlle Cécile Montmoreau, férue, comme son père, des hommes de cheval? Comment, d'autre part, Eugénie des Coccinelles n'a-t-elle chance d'être déclarée héritière du legs Picron qu'en flattant la douce manie du notaire Godefroy, désireux de connaître une véritable gigolette? Comment le « jockey malgré lui » et la fausse gigolette sont-ils arrêtés comme cambrioleurs et fourrés, avec tout leur monde, en certaine prison de gendarmerie où, sur le conseil du brigadier Théophraste, que ça dégoûte d'arrêter les gens, « tout le monde », pour fuir, se déguise en gendarmes... Je voudrais pouvoir vous le raconter en quelques lignes... Je préfère les employer à vous dire le bien que je pense de l'amusante pièce de MM. Maurice Ordonneau et Paul Gavault, très légèrement et très alertement mise en musique par M. Victor Roger. C'était certainement une des plus pimpantes et des plus réussies partitionnettes de l'heureux auteur de *Joséphine* et des *28 jours de Clairette*... Et puis, quelle délicieuse gigolette, quel superbe gendarme que Mlle Diéterle, toujours si spirituelle et si franchement gaie! Quelle gentille brune piquante que Mlle Lucie Jousset! Quel épique et original, mais oui, original, brigadier que M. Tauffenberger! Que de jeune entrain chez M. Garbagni! Quel excellent petit orchestre que celui de M. de Lagoanère!

Et comment les Bouffes n'ont-ils pas été désenguignonnés du coup?...

La direction qui faisait flèche de tout bois, avait eu l'idée des matinées, dites matinées Offenbach. La première avait eu lieu le 15 décembre et comprenait la *Rose de Saint-Flour*, avec Mlle Dziri et M. Simon-Max, et *Lischen et Fritzchen*, avec M. Jannin. Ce spectacle de famille se complétait par une amusante revuette. *Tout ça c'est des boulainades*, interprétée par Mlle Mary Aubert et M. Tauffenberger.

| | NOMBRE d'actes | DATE de la 1re représ. ou de la reprise | NOMBRE de représent. pendant l'année |
|---|---|---|---|
| *Madame l'Archiduc*, opérette | 3 | » | 15 |
| **Le Retour précipité*, vaudeville | 1 | » | 37 |
| **Claudine à Paris*, pièce | 3 | 22 janv. | 104 |
| **Médecin aux champs*, vaudeville | 1 | » | 12 |
| **Ordre de l'Empereur*, opéra-comique | 3 a. 4 t. | 4 mars | 52 |
| **Ici on marie*, vaudeville | 1 | 15 mars | 28 |
| **A louer présentement*, vaudeville | 1 | 28 mars | 22 |
| **Demande à Mathieu*, vaudeville | 1 | 8 avril | 28 |
| **Chambre d'ami*, vaudeville | 1 | 23 mai | 19 |
| **Le Barbier Midas*, comédie | 3 | 16 juin | 2 |
| **L'Abandon de Psyché*, pièce | 1 | 18 juin | 12 |
| **Madame la Présidente*, opérette | 3 | 12 sept. | 33 |
| **Le Cadeau d'Alain*, opéra-comique | 1 | 15 sept. | » |
| **L'Armée des Vierges*, opérette | 3 | 15 octob. | 10 |
| *Miss Hélyett*, opérette | 3 | 24 octob. | 45 |
| **Petite Bourgeoise*, vaudeville | 1 | 5 nov. | 33 |
| **Le Jockey malgré lui*, vaudev.-opérette | 3 | 4 déc. | 33 |

## THÉATRE CLUNY

L'année avait commencé, le 9 janvier, avec la 500e représentation de la *Marraine de Charley*. Puis, on avait monté deux grands succès d'autrefois : le *Chapeau de paille d'Italie*, de Labiche, et les *Charbonniers*, de Philippe Gille (17 janvier). — Non, quoi que puissent dire les amateurs d'opinions toutes faites, non, le *Chapeau de paille d'Italie* n'est pas un immortel chef-d'œuvre du genre bouffe. C'est une pièce qui a été amusante autrefois, quand elle était jouée par les acteurs pour lesquels elle avait été écrite, une pièce qui est encore assez drôle à la lecture — comme tout Labiche — mais une pièce absolument démodée et tout à fait froide — elle nous a, du moins, paru telle — à la représentation. Ainsi qu'en témoigne l'exacte notice de notre aimable confrère Eugène Héros sur le théâtre du Palais-Royal, le *Chapeau de paille d'Italie* date du 14 août 1851 : le théâtre s'appelait alors « théâtre de la Montansier »... Or, pas plus qu'il ne faudrait revoir les femmes qu'on aurait connues cinquante ans auparavant, il ne faut aller entendre, en 1902, les pièces qui ont obtenu un succès de fou rire en 1851 : ça serait

courir au-devant d'une désillusion complète. Pareille aventure nous est arrivée à cette reprise du *Chapeau de paille d'Italie*. Comment s'étonner qu'un vaudeville — qui a été refait tant de fois ! — où l'on se livre à des plaisanteries sur la « garde nationale ! » — produise le même effet que la vue d'une femme qui a été belle, jolie, adorable, tout ce que vous voudrez, mais qui, ridée, fanée, parcheminée, la patte d'oie aux yeux, la bouche sans denture, a subi des ans l'irréparable outrage ? Parlez-nous des *Charbonniers*, cet acte exquis où se condensent, sous un petit volume, assez d'effets comiques pour défrayer une grosse comédie : rien n'est vif, gai et charmant comme cette pièce de Philippe Gille ; elle n'a pas vieilli d'une heure, celle-là, et, sans Judic, sans Dupuis et Baron, ses inimitables créateurs, elle met encore la salle en joie...

25 FÉVRIER. — Première représentation des *Maris joyeux*, vaudeville en trois actes, de MM. Antony Mars et Albert Barré[1]. — L'architecte Barentin aime bien sa femme : aussi la trompe-t-il tant qu'il le peut... Pour se ménager des prétextes de sortie, il lui suffit de se « pianoter » sur une machine à écrire, qu'il cache soigneusement au

1. DISTRIBUTION. — Barentin, M. *Rouvière*. — Francart, M. *Muffat*. — Le commandant, M. *Mercier*. — Taboureau, M. *Dorgat*. — Adolphe, M. *Arnould*. — Pidoux, M. *Belliard*. — Félix, M. *Villaret*. — Sir Barkett, M. *Gravier*. — Jacquinet, M. *La Renaudie*. — Taupin, M. *Bardou*. — Le commissaire, M. *Berthier*. — Machut, M. *Forest*. — Suzanne, Mlle *Barral*. — Marguerite, Mlle *Favelli*. — Mme Annibal, Mme *Cuinet*. — Cornélie de La Poussette, Mlle *L. Cardin*. — Rosalie, Mlle *Danglas*. — Georgette, Mlle *Laroche*. — Mme Dupont, Mlle *Lefrançois*. — Une dame voilée, Mlle *Régina*.

fond d'une armoire, telle ou telle convocation imaginaire. Par exemple, c'est, ce soir, le banquet des anciens élèves de l'Institution Chapoulot, où il a le droit d'amener un invité. Cet invité sera son ami et voisin de palier, le docteur Francart, déjà tout émoustillé à l'idée de tromper, lui aussi, une femme un peu trop jalouse... Le malheur est que le truc de la machine à écrire est éventé par Mmes Barentin et Francart, et voici la façon originale dont vont se venger ces deux dames. Je dis : « originale », et pourtant il me semble bien avoir lu quelque chose de semblable en une très vieille pièce de Victor Ducange, intitulée *Plus de jeudis !* Suzanne et Marguerite s'emparent, un instant avant qu'ils partent pour la « bombe » rêvée, du trousseau de clefs de leurs chers maris : dans celui de Barentin, elles glissent adroitement la clef de l'appartement de Francart; dans celui de Francart, la clef de Barentin. Alors, quand ces messieurs reviendront, éméchés par le champagne, ils se tromperont d'autant plus aisément que la plaque de leur porte sera changée — à droite, le médecin ; à gauche, l'architecte — et que la disposition de leurs appartements est absolument identique... Puis, quand, au réveil, ces dames auront réintégré leur domicile respectif, ils s'imagineront avoir passé la nuit : Barentin, avec la femme de Francart; Francart, avec celle de Barentin. C'est horrible, n'est-ce pas ? Et les voilà sévèrement punis !... Le seront-ils donc autant que ça ? Je ne crois pas : telle est l'objection qu'on peut opposer à cette vengeance féminine. Il n'en est pas moins vrai que

l'idée est amusante et qu'elle produit d'exhilarants quiproquos. Vous voyez l'architecte sollicité par une femme en couches; le médecin requis pour un engorgement de tuyaux. Vous pressentez Mme Pipelet mettant sur le dos d'un Cabrion quelconque la farce du changement de plaques. Ajoutez à cela l'aventure d'un locataire de l'étage au-dessus, certain commandant qui fait la fête avec Mlle Cornélie de la Poussette et qui voit partout des gigolos prêts à le tromper... La pièce est bien faite. Elle est jouée avec entrain par MM. Rouvière et Muffat : ce sont les deux maris; par Mmes Barral et Favelli : leurs deux femmes. Sans oublier Mme Annibal (c'est la portière), personnifiée par l'excellente Mme Cuinet, solide pilier du théâtre Cluny, et le jeune Adolphe, ou Cabrion, que joue — gros — M. Arnould. Tous ces gens se meuvent drôlement dans le joli escalier du second acte. On avait beaucoup ri le premier soir, il y avait toutes sortes de raisons pour espérer que l'accueil des soirs suivants fût aussi favorable qu'il le fut ce jour-là...

3 AVRIL. — Reprises du *Capitaine Tic* et de *Dormez, je le veux!...* Le *Capitaine Tic* a pour auteurs les deux auteurs du *Voyage de M. Perrichon*, Labiche et Martin. Leur capitaine Tic est un brave grognard qui revient de la campagne de Chine (la première) et se retire chez une tante avec son brosseur, devenu son domestique, et qui reste son ami. Il a retrouvé une aimable cousine qui, pendant son absence, s'est changée d'enfant en jeune fille et dont il devient amoureux. Mais elle a un grave tuteur qui la destine à un jeune

homme sérieux. Les vivacités du capitaine lui nuisent dans l'esprit de la famille; il en a de ces vivacités, contre tout le monde, même contre son brosseur qui obtient de son ancien supérieur, son maître actuel, les honneurs d'un duel, en réparation de ses mauvais traitements; il en a aussi contre le tuteur qui s'en venge par des calomnies. Enfin, il se calme sous l'influence de la jeune fille qu'il aime; il devient doux comme un agneau; il supporte même toutes les provocations du tuteur, intéressé à le faire sortir des gonds pour empêcher le mariage. Le premier acte est très gai. Le troisième est un chef-d'œuvre de comique. A la dernière reprise de la pièce au Vaudeville, c'était Dieudonné, dont nous allons bientôt fêter les « quarante ans de théâtre », qui personnifiait, avec beaucoup de bonne humeur du reste, le capitaine Tic. Parade faisait Désambois. Et Réjane le petit rôle de Lucile, où elle était charmante. Elle se contentait alors de petits rôles... A Cluny, M. Dorgat est un Désambois plein de naturel. Horace Tic est échu à un débutant, M. Donelly. La soirée se terminait, grâce à M. Feydeau, dans un joyeux éclat de rire. « Dormez, je le veux! » a dit à son maître Boriquet le valet de chambre Justin, et voilà que, « sujet » admirable, Boriquet fait le ménage, aux lieu et place de son domestique, monte le bois, dit des grossièretés à sa fiancée, et joue le rôle d'un chimpanzé dans une forêt sauvage : c'est ainsi que Justin espère garder indéfiniment « à son service » le maître qui fait si bien son affaire. Malheureusement il est trahi

par un camarade qui mange le morceau et débine le truc : Justin en est réduit à demander pardon, et Boriquet, désormais à l'abri des suggestions dont il était la facile victime, pourra enfin épouser la jeune fille qu'il aime. MM. Muffat et Arnould jouent de plaisante façon le maître à tout faire et le cynique larbin. *Dormez, je le veux !...* le pendant d'un autre petit acte, *Séance de nuit*, déjà repris à Cluny, est du bon Feydeau : rien du *Billet de Joséphine...*

23 AVRIL. — Première représentation de *Papa veut un artiste*, folie-vaudeville en trois actes de MM. Georges Charaire et Camille Audigier[1]. — « Papa veut un artiste ! » Cela signifie que M. Lœillette, ex-marchand de peintures et vernis, ne veut prendre pour gendre qu'un artiste ! Mais Adrienne, sa fille, aime Emile, qui est docteur ! Lequel gagnera la partie ? Emile probablement, car il sera secondé par Mme Lœillette, retrouvant en Babylas, ami d'Emile, un ancien amant, avec lequel elle renoue joyeusement. Et malgré un méli-mélo : de concierge qui gaffe ; de maîtresse plaquée qui se venge ; de beau-père qui fait ses farces ; de belle-mère qui fait les siennes ; de partie de campagne à Barbizon ; de polka échevelée, où en un déguisement grotesque chacun se reconnaît,

1. DISTRIBUTION. — Lœillette, M. *Dorgat*. — Laurent, M. *Donelly*. — Babylas, M. *Arnould*. — Lafresque, M. *Gravier*. — Patine, M. *Bardou*. — Antoine, M. *Berthier*. — Cimaise, M. *Forest*. — Frivolette, Mlle *Favelli*. — Mme Cordonnet, Mme *A. Cuinet*. — Delphine, Mlle *Valbert*. — Adrienne, Mlle *Laroche*. — Justine, Mlle *Danglas*. — Titine, Mlle *Ribbes*. — Olga, Mlle *Pary*. — Ninette, Mlle *Régina*. — Alice, Mlle *Hébert*. — Emma, Mlle *Feutery*. — Rosa, Mlle *Muller*.

Emile, le docteur, épousera Adrienne, dont le papa, cependant, veut un artiste!... Tout s'arrange dans la vie, et surtout dans les vaudevilles. Mais, est-ce bien un vaudeville? Hum! si l'on convient d'appeler vaudeville une pièce farce, drôle, spirituelle, où l'on s'amuse, ce n'est certes pas un vaudeville! Car nous avons été loin de nous amuser à la nouvelle pièce du théâtre Cluny, déjà vue et revue cent fois, avant son apparition sur la scène du boulevard Saint-Germain. MM. Georges Charaire et Camille Audigier, les auteurs, prendront leur revanche, nous l'espérons, en nous présentant, la prochaine fois, une œuvre plus nouvelle ou plus originale. La troupe de Cluny a bien essayé, elle aussi, de nous faire rire, sans toutefois y parvenir. MM. Dorgat, Donnelly et Arnoult; Mmes Cuinet et Favelli, ont fait de leur mieux, chacun en leur mauvais rôle...

14 MAI. — Au répertoire du Palais-Royal, où elle fut jouée il y a une douzaine d'années, M. Poncet, le nouveau directeur de Cluny, a emprunté les *Joies de la paternité*, comédie en trois actes de M. Alexandre Bisson et de Vast-Ricouard[1]. — C'est l'histoire d'un enfant imaginaire

---

1. DISTRIBUTION. — Cascaret, M. *Muffat*. — Robinot, M. *Mercier*. — Joseph, M. *Belliard*. — Biscotte, M. *Gravier*. — 1er clerc d'huissier, M. *Forest*. — 2e clerc d'huissier, M. *Fautret*. — Mme Cabibol, Mme *A. Cuinet*. — Sidonie, Mlle *H. Bertry*. — Estelle, Mlle *Barral*. — Mélanie, Mlle *L. Cardin*. — Victoire, Mlle *Danglas*.

On commençait par *Psychologie d'étudiants*, comédie en un acte de M. A. Mouézy.

En exécution de son traité avec son associé, M. Léon Marx avait cessé d'être directeur du théâtre Cluny à dater du 1er mai. M. Marius Poncet restait à la tête de la direction de ce théâtre et prenait comme associé son frère, M. Joseph Poncet.

que se disputent deux maris en proie aux épigrammes de leurs épouses. Un poupon amené là par hasard court de bras en bras jusqu'au moment où les vrais parents, deux domestiques de la maison, réclament leur bien. La fable prêtait à des développements scéniques. Les auteurs la saupoudrèrent de gros sel, et la pièce semble avoir mieux réussi cette fois à Cluny qu'à l'origine au Palais-Royal, où elle avait pourtant entre autres interprètes, Daubray, Saint-Germain, Mmes Mathilde, Lavigne et Cheirel. Le troisième acte surtout en a paru fort amusant. Compliments à MM. Muffat, Mercier; Mmes Cuinet, Bertry et Barral...

31 MAI. — Reprise des *Noces d'un réserviste*, vaudeville en quatre actes de Henri Chivot et Alfred Duru[1]. — Il s'agit d'un monsieur qui vient de se marier et qui, au moment de monter en wagon avec sa jeune épousée, apprend qu'il lui faut faire ses vingt-huit jours. Force est d'obéir à la loi. Il part, désolé. Sa femme — qui n'est pas encore sa femme — l'accompagne à Evreux, où on l'a expédié... Mais, chaque fois que l'infortuné réserviste va pouvoir retrouver sa moitié et se conjoindre avec elle, un obstacle survient qui les sépare. Au bout de quarante-huit heures, le mari

1. DISTRIBUTION. — Bouillancourt, M. *Dorgat*. — Oscar Dutilleul, M. *Rouvière*. — Sergent Grinchard, M. *Gravier*. — Rouget, M. *Muffat*. — Vicomte des Epinglettes, M. *Champagne*. — Capitaine Trubert, M. *Harzé*. — Justin, M. *Delval*. — Un villageois, M. *Berthier*. — Un facteur, M. *Fautret*. — Un inspecteur, M. *Farot*. — Un clairon. M. *Forest*. — Pivoine, Mlle *Bertry*. — Rosalba, Mlle *Favelly*. — Mme Bouillancourt, Mme *A. Cuinet*. — Valentine, Mlle *L. Cardin*. — Margot, Mlle *Danglas*. — Coralie, Mlle *Laroche*. — Rosette, Mlle *Alida*. — Irma, Mlle *Muller*.

platonique a, par ses fugues, attiré sur sa tête toutes les rigueurs du code militaire. Alors on s'aperçoit que c'est par erreur qu'on lui fait faire en ce moment ses vingt-huit jours. On le rend à la vie civile et à l'amour conjugal. Cette donnée rudimentaire se complique de force incidents accessoires. La jeune mariée a, naguère, été promise à un capitaine, qui se trouve être précisément celui du mari et qui est furieux qu'on lui ait manqué de parole. Le beau-père fait la cour à une actrice qui est une ancienne amie de son gendre. Le sergent a une nièce qui a été séduite par un fumiste, lequel se trouve faire ses vingt-huit jours à Evreux, où elle est en place. On fait passer l'actrice pour la jeune mariée ; le sergent prend le jeune mari pour le séducteur de sa nièce ; etc. C'est de la pure farce, du vaudeville sans prétention, mais c'est drôle. Et la pièce qui n'obtint autrefois pas grand succès au Palais-Royal, où elle avait pourtant pour interprètes des maîtres bouffons, a provoqué à Cluny — question de milieu — un long éclat de rire. MM. Dorgat, toujours plein de naturel, Rouvière et Gravier, Mlle Bertry, la jeune bonne qui a laissé choir son honneur dans le troisième dessous, sont bien pour quelque chose dans l'excellent effet produit par cette grosse charge sur le public du boulevard Saint-Germain.

17 JUILLET. — Première représentation de *Pour ne pas l'être*, vaudeville en trois actes de M. Maurice Darcy[1]. — *Pour ne pas l'être*, se rattache à

1. DISTRIBUTION. — Chauvinot, M. *Muffat*. — Daviniel, M. *Champagne*. — Jojo, M. *Arnould*. — De Pontbusac, M. *Belliard*. — Gaëtan,

la tradition gauloise la plus directe. Il reprend l'éternelle question que le Panurge de Rabelais agite sous toutes ses faces et que Molière, depuis, a présentée sous des aspects variés. « J'aime bien les c...s, disait Panurge, et me semblent gens de bien, et les hante volontiers ; mais, pour mourir, je ne le vouldrais estre. C'est un point qui trop me poingt. » — « Point doncques ne vous mariez », répondait Pantagruel. Et, dans le *Mariage forcé*, le seigneur Sganarelle consulte de même sorte son ami le seigneur Geronimo, pour en obtenir réponses analogues. M. Darcy n'a sans doute pas prétendu égaler Rabelais et Molière. Il semble n'avoir eu d'autre ambition que de bâtir un vaudeville « clunistique (le néologisme est de M. G. Larroumet), bon enfant et au gros sel. Il y a réussi. Un cercle de joyeux célibataires s'engage par serment à ne pas contracter mariage. Si l'un d'eux manque à la parole donnée, ses amis devront faire de lui ce que Panurge redoutait tant d'être. Il va de soi que le manquement se produit. Dès lors, la lutte commence entre l'attaque et la défense, le nouveau marié s'efforçant de déjouer l'entreprise de ses anciens copains. Et en avant les quiproquos sur les imbroglios ! Les uns et les autres n'ont rien de bien neuf, mais ils sont adroitement présentés et ils amusent. M. Muffat, une des colonnes immuables de Cluny, porte le poids de la pièce. Il a toujours

---

M. *Gravier*. — De Lustrac, M. *Harzé*. — Julien, M. *Berthier*. — Le maître d'hôtel, M. *Duruis*. — Angèle, Mlle *Bertry*. — Alexandra, Mlle *Farelli*. — Mariette, Mlle *Cardin*. — Un marmiton, Mlle *Alida*.

On commençait par *La Loterie*, vaudeville en un acte de M. Maurice Darcy.

sa bonne, grosse et grasse verve. Nous y retrouvons aussi Mmes Bertry, Favelli et Cardin, ayant pour partenaires MM. Champagne, Arnould, Belliard.

12 AOUT. — Première représentation des *Cinq Choux de La Varenne*, vaudeville en quatre actes de MM. Emile Herhel et L. Dourel[1]. — Vaudeville d'été, de donnée simplette, se déroulant sans trop d'ennui, pendant quatre actes... La parodie du titre pouvait faire croire qu'il s'agissait aussi d'une parodie de la pièce en cours de représentations au Châtelet, il n'en est rien et le rapport n'existe que dans l'entreprise d'un long voyage, non pas à travers le monde, mais tout bonnement à la poursuite d'un chou, contenant les vingt mille francs que ce brave Badurel, maraîcher à la Varenne y avait cachés, par crainte des cambrioleurs. Gabrielle, l'enfant unique de Badurel, est promise à celui des deux prétendants (Armand qu'elle aime et François qu'elle n'aime pas) qui arrivera à reconquérir le chou-trésor. Après de folles courses sur les toits, d'inimaginables péripéties dans une caserne, d'autres poursuites en d'autres endroits, Armand, l'heureux Armand, sera, vous l'aviez

---

1. DISTRIBUTION. — François Lebidard, M. *Arnould*. — Colonel de Radoucy, M. *Muffat*. — Armand, M. *Champagne*. — Nestor Loisillion, M. *Marius*. — Badurel, M. *Belliard*. — Le capitaine, M. *Gravier*. — Lachique-Scipio, M. *Harzé*. — Le sergent Dubois, M. *Berthier*. — Le caporal Quazévu, M. *Forest*. — Le sergent de garde, M. *Fautret*. — Léonce, M. *Chautey*.— Nora, Mlle *Favelli*.— La mère Terreau, Mme *Cuinet*. — Isabelle, Mlle *Fleury*. — Gabrielle Badurel, Mlle *Laroche*. — Antonia, Mlle *Danglas*. — Léa-Zoé, Mlle *Alida*.

Les *Cinq Choux de la Varenne* étaient précédés du *Truc de Ninette*, un acte des mêmes auteurs.

deviné, le sauveur de cette périlleuse situation et aura la chance de retrouver à la cantine le légume pactolifère qui lui assurera la main de sa douce fiancée. Cette fantaisie (Oh ! combien fantaisiste !!!) était jouée avec l'ardeur habituelle de la troupe de Cluny. C'est dire que Mmes Cuinet, Favelli et Fleury, MM. Muffat et Arnould s'y faisaient honorablement applaudir...

17 SEPTEMBRE. — Première représentation, à ce théâtre, de *Niniche*, opérette-vaudeville en trois actes d'Alfred Hennequin et Albert Millaud, musique de Marius Boullard [1]. — La pièce tranfuge des Variétés a paru tout aussi divertissante boulevard Saint-Germain que boulevard Montmartre, et l'on a ri de tout son cœur malgré l'absence de Dupuis, (hélas !) de Baron et de Judic.

16 OCTOBRE. — Première représentation de la *Lune de miel*, comédie-vaudeville en trois actes de MM. Daniel Riche et Arthur Bernède [1]. — La

---

1. DISTRIBUTION. — Le comte Corniski, M. *Dorgat*. — Grégoire, M. *Muffat*. — Anatole de Baupersil, M. *Champagne*. — Narcisse, M. *Arnould*. — Dupiton, M. *Marius*. — Un monsieur, M. *Belliard*. — Desablettes, M. *Harzé*. — Le sommelier, M. *Berthier*. — Baptiste, M. *Forest*. — Garçon de bain, M. *Chaulet*. — Le greffier, M. *Fautret*. — La comtesse, Mlle *Bertry*. — La veuve Sillery, Mme *Cuinet*. — Georgina, Mlle *Danglas*. — Annette, Mlle *De Sève*. — Cora, Mlle *Meunier*. — Amanda, Mlle *Alida*. — Castagnette, Mlle *Darennes*. — Zoé, Mlle *Randal*. — Berthe, Mlle *Fassioz*.

On commençait par *le Budget*, comédie-vaudeville en un acte, de M. Maurice Hennequin.

1. DISTRIBUTION. — Davannes, M. *Dorgat*. — Herbelin, M. *Muffat*. — Colle, M. *Mercier*. — Mathurin, M. *Arnould*. — Jacques, M. *Grandjean*. — Barreau, M. *Marius*. — Dupuy, M. *Harzé*. — Le facteur, M. *Fautret*. — Mme Montreux, Mlle *Bertry*. — Eglantine, Mlle *Favelli*. — Hélène, Mlle *Roll*. — La mère Tacot, Mme *Cuinet*.

On commençait par *Sans Brevet*, comédie en un acte de M. L. Bannières, à laquelle succédait, quelques semaines plus tard, *Ma femme*

joyeuse pièce était visiblement inspirée par le *Fils surnaturel*, l'un des derniers grands succès de la rive gauche, et par les immortelles *Surprises du divorce*... Herbelin est le mari, un peu mûr, d'une jeune et charmante femme, Hélène, qui l'adore; la lune de miel bat son plein. Aussi, Mme Montreux, la mère d'Hélène, qui se sent encore des aspirations matrimoniales, croit-elle le moment venu pour convoler elle-même, et pour s'offrir — c'est le contraire de sa fille — un mari très jeune et non moins amoureux. Elle épouse un nommé Jacques, de père et mère inconnus. Or, Jacques a un père, qui ne l'a point reconnu, il est vrai, ne le pouvant pas, mais qu'il connaît d'autant mieux qu'il reçoit de lui une très régulière pension. Quel est ce père? C'est Herbelin..., qui se trouve ainsi le gendre de son propre fils!... Vous voyez l'étonnant et ingénieux postulat d'où découlent de fort amusants quiproquos — rendus plus amusants encore par le retour, au bout de vingt ans, du premier mari de Mme Montreux. Rien n'est changé, d'ailleurs, à la situation, tout anormale qu'elle soit, et rien ne viendra obscurcir la lune de miel de nos deux couples si bien assortis, en dépit de la disproportion de l'âge des conjoints. Très gaiement interprétée — nommons-les tous en bloc — par MM. Muffat, Dorgat, Arnould et Mercier, par Mmes Bertry, Cuinet, Roll et Favelli, la *Lune de*

---

*s'ennuie*, comédie en deux actes de MM. A. de Bell et G. Voss de Ghistelles, gaiement jouée par Mlle Barral, MM. Marius, Bruno et Chauley.

Avec la *Lune de miel*, on jouait ensuite le *Marquis de Priolit*, parodie en un acte de M. Henry Moreau et les *Trois Chapeaux* d'Alfred Hennequin : sept actes en une seule soirée!

*miel* emportait les spectateurs dans le plus franc des rires ; c'était pour la direction Poncet un début quasi-triomphal.

13 DÉCEMBRE. — Première représentation (à ce théâtre) du *Paradis*, pièce en trois actes de MM. Hennequin, P. Bilhaud et A. Barré [1]. — La pièce, qui fut primitivement jouée au Palais-Royal, n'a rien perdu, par de là les ponts, de sa gaieté et de sa force comique. On a ri de bon cœur et applaudi sans réserves les acteurs de Cluny qui, par leur entrain et leur belle humeur communicative, ont bien mérité des spectateurs. Et, très joyeusement, le *Paradis* termine l'année résumée dans le tableau suivant :

---

1. DISTRIBUTION. — Pontbichot, M. *Dorgat*. — Grésillon, M. *Mercier*. — Le baron Fléchard, M. *Muffat*. — Raphaël, M. *Grandjean*. — Crick, M. *Arnould*. — Premier commissionnaire, M. *Rodet*. — Deuxième commissionnaire, M. *Lucien*. — Claire Taupin, Mlle *Favelli*. — Céleste Pontbichot, Mlle *Revelia*. — Jeanne, Mlle *Roll*. — Hélène Grésillon, Mlle *Danglas*. — Rosalie, Mlle *Lavigne*. — Justine, Mlle *Cardin*.

| | NOMBRE d'actes | DATE de la 1re représ. ou de la reprise | NOMBRE de représent. pendant l'année |
|---|---|---|---|
| *La Marraine de Charley,* comédie-bouffe | 3 | » | 19 |
| *La Fiancée de Gusman,* comédie-bouffe. | 1 | » | 19 |
| *Un Chapeau de paille d'Italie,* vaudev. | 5 | 17 janv. | 47 |
| *Les Charbonniers,* opérette..... | 1 | 17 janv. | 47 |
| *Un et un font trois,* comédie ..... | 1 | 17 janv. | 47 |
| **Les Maris joyeux,* vaudeville..... | 3 | 25 févr. | 27 |
| **Les Conseils d'Antoinette,* comédie..... | 1 | 25 févr. | 68 |
| *Le Fils surnaturel,* comédie-bouffe..... | 3 | 20 mars | 16 |
| *Les Vivacités du Capitaine Tic,* vaudev. | 3 | 3 avril | 21 |
| *Dormez, je le veux!* vaudeville..... | 1 | 3 avril | 21 |
| **Jour de noce,* vaudeville..... | 1 | 3 avril | 21 |
| **Papa veut un artiste,* folie-vaudeville... | 3 | 23 avril | 25 |
| *Les Joies de la paternité,* comédie..... | 3 | 14 mai | 20 |
| **Psychologie d'étudiants,* vaudeville ..... | 1 | 14 mai | 64 |
| *Les Noces d'un Réserviste,* vaudeville... | 4 | 31 mai | 55 |
| **La Loterie,* vaudeville..... | 1 | 8 juillet | 48 |
| **Pour ne pas l'être,* vaudeville ..... | 3 | 17 juillet | 29 |
| **Les Cinq choux de la Varenne,* vaudev. | 4 | 12 août | 42 |
| **Le Truc de Ninette,* vaudeville..... | 1 | 13 août | 34 |
| *Niniche.* opérette-vaudeville..... | 3 | 17 sept. | 23 |
| **Le Budget,* pièce..... | 1 | 17 sept. | 23 |
| **La Lune de miel,* vaudeville..... | 3 | 16 octob. | 65 |
| **Sans Brevet,* comédie..... | 1 | 16 octob. | 34 |
| **Ma Femme s'ennuie,* comédie..... | 1 | 15 nov. | 46 |
| **Le Marquis de Priolit*..... | 1 | 26 nov. | 14 |
| *Les Trois Chapeaux,* comédie ..... | 3 | 4 déc. | 9 |
| *Le Paradis,* pièce..... | 3 | 13 déc. | 13 |

# THÉATRE DÉJAZET[1]

A la *Tortue*, de M. Léon Gandillot, succédait, le 10 janvier, une reprise, nouvelle pour ce théâtre, de *Doit-on le dire?* la célèbre comédie de Labiche et Duru... Le problème est toujours drôle. L'acteur Bardès amuse...

11 MARS. — Première représentation du *Voyage à Paris*, vaudeville en trois actes de M. Gustave Stoskopf, traduit et adapté par M. Jean La Rode[3].

---

1. — Directeur : M. Georges Rolle; secrétaire général, M. Victor Dolmetsch.

2. DISTRIBUTION. — Muserolles, M. *Bardès*. — Mlle de Papaguanos, M. *Clément*. — Gargaret, M. *De Ségus*. — Albert Fragil, M. *Bressol*. — Dupaillon, M. *Diamant*. — Me Le Barrois, notaire, M. *Saint-Paul*. — Dominique, M. *Saint-Aignan*.— Jean, M. *Narche*.— Blanche, Mme *Dherbeuil*. — Lucie, Mlle *Deneige*.— Juliette, Mlle *Divonne*.

On commençait par les *Suites d'un premier lit*, comédie en un acte, mêlée de chant, d'Eugène Labiche et Marc-Michel, jouée par MM. Diamant, Le Lingon, Saint-Aignan, Mmes Victorin, Grey et S. Mary.

Le 21 février, *Doit-on le dire?* était précédé de *Ton petit truc*, comédie en un acte de MM. Claude Roland et Marsile, ainsi distribué : Cyrille, M. *Fernal*. — Laminoir, M. *Diomard*. — Un cultivateur, M. *Saint-Aignan*. — Un voyageur, M. *Fabre*. — Un employé, M. *Marche*. — Coralie, Mme *S. Dalwig*. — Juliette Laminoir, Mme *Boorneck*.

3. DISTRIBUTION. — Krautmann, M. *Bardès*. — Toni, M. *Fernal*. — Rothahn, M. *Clément*. — Charles Heffelé, M. *Bressol*. — Heffelé, M. *Saint-Paul*. — Strohsack, M. *Le Lingon*. — Stift, M. *de Ségus*. — Vertillon, M. *Diamant*. — Hans, M. *Saint-Aignan*. — Le garde champêtre, M. *Cosseron*. — Premier paysan, M. *Marche*. — Mme Heffelé, Mlle *J. Norris*. — Tante Catherine, Mlle *Victorin*. — Mme Krautmann,

— Nous avions déjà en France quelques vaudevilles... Le nombre nous en paraissait suffisant, et nous ne pensions pas qu'il fût absolument nécessaire d'en ajouter un nouveau, tiré, cette fois, du théâtre alsacien. M. Jean La Rode en a jugé autrement. Le *Voyage à Paris*, de M. Gustave Stoskopf, qu'il a traduit et adapté, n'est ni plus ni moins amusant, ni plus ni moins spirituel, ni plus ni moins original que le traditionnel vaudeville moderne. D'aimables quiproquos conduisant en prison tous les personnages, et sont traversés d'une idylle entre deux jeunes gens qui s'aiment et se marient, voilà toute la pièce : elle est assez simple, comme vous le voyez. Comme les Capulet, détestant les Montaigu, la famille Krautmann est brouillée à mort avec la famille Heffelé. Les uns ont une fille, les autres un fils. Les Krautmann ont formé le projet de venir voir l'Exposition. Les Heffelé feront de même. Mais leurs amis de Paris, très malins, les avisant qu'ils ne peuvent les recevoir, le voyage sera décommandé, et les Krautmann, censés partis pour la capitale, se cacheront, aux environs de Bâle, dans un village peu fréquenté, où nous retrouverons bientôt les Heffelé en villégiature pour le même motif. Là, pris pour des brigands, arrêtés, photographiés, interrogés, malmenés et incarcérés, ils subissent une prévention de dix jours, et rentrent enfin chez la tante Catherine, qui découvre le pot aux roses, réconcilie les parents et marie les enfants.

---

Mlle *Caumont*. — Eugénie Krautmann, Mlle *Deneige*. — Dorothée, Mlle *Marty*. — Première paysanne, Mlle *Mary*.

La troupe de M. Rolle a joué avec entrain ce vaudeville demi-gai, et a réussi tant bien que mal à forcer les rires, qui s'accentueront aux suivantes représentations. Nous citerons particulièrement MM. Bardès, Clément, Fernal et Bressol, et Mmes Norris, Victorin et Deneige. Seule, Mme Caumont, de grimaces, de cris, de vulgarités insipides, gagnerait à un jeu plus sombre et moins bruyant. La soirée avait commencé par une piquante conférence de M. Lafargue sur le théâtre alsacien. Elle se terminait agréablement par une revuette en un acte de MM. Lucien Danvil et Marcel Yver, *En caoutchouc*. Tout le succès a été pour cette gentille bluette, gaie, sans prétention, adroitement assaisonnée de couplets plus ou moins bien troussés, mais drôles. Revue légère sans grossièreté, spirituelle et bon enfant. Le député Desgirouettes, de programme et de conscience « en caoutchouc », reçoit, secondé par son accorte femme de chambre Nichette, ses principaux électeurs : un garçon laitier; Blanc de Lys, royaliste; Mme Trèflecœur, somnambule. Et les actualités défilent en couplets, sans fatigue et sans lassitude aucune. On y trouve même la scène dans la salle par l'habitué de Déjazet, qui vient, lui aussi, dire son mot sur les menus faits du quartier. M. Fernal ne manque pas de fantaisie, M. Bressol chante avec adresse, M. Clément vaut par le naturel, et, brochant sur le tout, Mlle Dalwig apporte au rôle de Nichette un sourire qui a bien son prix.

23 AVRIL. — Première représentation des *Boulinard*, comédie-vaudeville en trois actes de

MM. Maurice Ordonneau, Albin Valabrègue et Henri Kéroul[1], joué il y a une douzaine d'années avec un franc succès au Palais-Royal. L'idée de la pièce est amusante, quoique formidablement invraisemblable; les développements en sont drôlatiques et les mots à effet y foisonnent. Boulinard est un ancien fabricant de moutarde. Il voudrait marier sa fille à un homme sérieux. Mlle Boulinard aime le jeune Bodart, avocat consultant. Boulinard juge que la situation d'avocat consultant n'est pas sérieuse. Oh! si seulement Bodard était nommé sous-préfet!.. Eh bien! il le sera... Bodart adresse une demande au ministère, se fait appuyer et obtient une promesse. L'*Officiel* paraît, et précisément le nom de Bodart reluit à l'*Officiel*. — « Embrassez-moi mon gendre! »... Hélas! la nomination de Bodart n'est qu'une « coquille » d'imprimerie. C'est un monsieur Godart qui a été nommé! Et Bodart le sait bien. Mais il s'agit d'épouser la petite Boulinard, et de complicité avec elle, il entretient l'erreur de son futur beau-père. Il va donc rejoindre son poste dans la Gironde. Et papa Boulinard, et maman Boulinard, et Mlle Boulinard l'accompagnent. Tout le monde descend à l'hôtel de la sous-préfecture, qui n'est, en vérité,

1. Distribution. — Boulinard, M. *Clément*. — Paul Bodart, M. *Fernal*. — Paul Godart, M. *Bressol*. — Emile, M. *Saint-Paul*. — Le major Boulingrin, M. *Diamant*. — Dutilleul, M. *Le Lingon*. — Louveteau, M. *De Ségus*.— Bruniquel, M. *Leroux*.— Déboucheau, M. *Saint-Aignan*. — Benoit, M. *Marche*. — Un vieil habitué, M. *Cosseron*. — Un crieur, M. *Longeau*.— Joseph, M. *Bannes*. — Paméla, Mme *Victorin*. — Cécile, Mlle *Deneige*. — Agathe, Mlle *Marty*. — Augustine, Mlle *S. Mary*.

On commençait par *Tic à Tic*, comédie en un acte, par MM. de Féraudy et J. Rouché, joué par M. de Ségus et Mlle Heller.

qu'une hôtellerie portant le nom de sous-préfecture sur son enseigne. Il s'agit pour Bodart de gagner du temps, d'éloigner son beau-père et d'épouser... Vous prévoyez ses transes. Boulinard proclame partout que son gendre est le nouveau sous-préfet et prend possession de tout l'hôtel. Mais les autres voyageurs sont mécontents : le président du tribunal, le juge de paix et le major, qui ont pris possession de la table d'hôte de l'auberge. C'est un méli-mélo inénarrable, et qui nous permet de rire d'autant plus aisément que nous savons bien que tout finira pour le mieux. MM. Clément, Fernal, Bressol ; Mmes Victorin, Deneige, etc., ont vigoureusement mêlé et démêlé cet imbroglio, très capable d'amener le public à Déjazet.

2 JUIN. — Première représentation à ce théâtre du *Coucou*, comédie en trois actes d'Hippolyte Raymond et Alphonse Dumas [1]. — Le « Coucou » est une association dont l'idée ne manque point de comique. Un bon bourgeois, nommé Muzinard, a imaginé de former sous le nom de « Coucou » une Société d'assurances mutuelles contre l'infidélité des femmes. Chaque associé s'oblige à surveiller, non seulement sa propre épouse, mais les épouses des autres, et à déjouer les entreprises de séducteurs. En dépit de cette application nouvelle

---

1. DISTRIBUTION. — Muzinard, M. *Clément*. — Rastagnol, M. *de Ségus*. — Pétrus Falibourde, M. *Bressol*. — Gifflambert, M. *Diamant*. — Badiveau, M. *Saint-Paul*. — Dubochet, M. *Cosseron*. — Rotibourg, M. *Leroux*. — Ophélie, Mme *Caumont*. — Clorinde, Mlle *Dherbeuil*. — Sophie, Mlle *Emma*. — Francine, Mlle *Mary*.

On commençait par *Croque-Poule*, comédie-vaudeville en un acte, par M. Rosier.

de l'adage « l'union fait la force » la plupart des associés ont été la proie du Minotaure. Muzinard et Rastagnol, seuls, se flattent de lui avoir échappé. Aussi, faut-il voir comme Rastagnol s'intéresse à la vertu de Mme Muzinard, et de quels soins jaloux Muzinard entoure la jolie Mme Rastagnol. Vains efforts. Les deux maris, déguisés en garçons de restaurant, finissent par surprendre ces dames en partie fine, dans un cabinet; mais le piquant de l'aventure, c'est qu'ils se croient respectivement sauvés. Pauvre Muzinard ! pense Rastagnol. Pauvre Rastagnol, soupire Muzinard. La donnée est leste, mais prestement traitée. On avait beaucoup ri dans les temps anciens à l'Athénée, où Montrouge nous en donna la première représentation. On a encore beaucoup ri à Déjazet.

Le théâtre avait fait, le 30 juin, son annuelle clôture. Il rouvrait le 18 septembre, avec *Doit-on le dire ?* accompagné des *Billets roses*, « ironie » en un acte de M. Remy [1]. — On commençait par l'*Homme n'est pas parfait*, tableau populaire en un acte de Lambert Thiboust [2].

4 OCTOBRE. — Première représentation, à ce théâtre, des *Trente millions de Gladiator*, comédie-vaudeville en quatre actes d'Eugène Labiche et Philippe Gille [3]. — L'une des dernières reprises

1. DISTRIBUTION. — Lui, M. *Bardès*. — Elle, Mme *Louise France*.

2. DISTRIBUTION. — Michon, M. *Le Lingon*. — Boirot, M. *de Ségus*. — Godolphin, M. *Keller*. — Madeleine, Mme *Caumont*. — Louisette, Mlle *Hellor*.

3. DISTRIBUTION. — Sir Richard Gladiator, M. *Bardès*. — Jean Désarcis, M. *Clément*. — Eusèbe Potasse, M. *Bressol*. — Gredane, M. *Denizot*. — Pepitt, M. *de Ségus*. — Bigouret, M. *Leroux*. — Adolphe, M. *Saint-*

des *Trente millions de Gladiator* date de près de dix ans, et ses protagonistes, aux Variétés, étaient alors ces maîtres bouffes qui s'appelaient Dupuis, Baron, Albert Brasseur, Gobin, Emile Petit, faisant vis-à-vis à Mmes Mathilde et Lender. La jeune troupe de M. Rolle ne saurait évidemment lutter avec ces anciens. Mais la pièce de Labiche et Philippe Gille est si gaie qu'une fois encore on a ri aux larmes au : « Quel génie, quel dentiste ! Il n'y a que lui ! »

23 OCTOBRE. — Reprise des matinées de famille. On donne pour commencer, quatre pièces : la *Rose de Saint-Flour*, les *Deux divorces*, *Monsieur boude*, le *Roman d'un Notaire*.

18 NOVEMBRE. — Reprise de *Ferdinand le Noceur*, comédie en trois actes de M. Léon Gandillot [1]. — C'est une heureuse idée qu'a eue M. Georges Rolle de remettre au répertoire de Déjazet ce *Ferdinand le Noceur*, qui est l'une des meilleures pièces — la meilleure peut-être — de M. Léon Gandillot. Elle repose, vous le savez, sur une idée de comédie, à savoir que les femmes ont une préférence marquée pour les hommes qui connaissent la vie, et qu'un nigaud même, peut rapi-

---

*Aignan*. — Un marchand de billets, M. *Favre*. — Un spectateur, M. *Keller*. — Un nègre, M. *Bertin*. — Un garçon de café, M. *Barme*. — Suzanne de La Bondrée, Mme *Dherbeuil*. — Mme Gredane, Mme *Victorin*. — Bathilde, Mlle *Voutzie*. — Agnès de Rosenval, Mlle *Emma*. — Juliette, Mlle *Delsol*. — Blanquette, Mlle *S. Mary*.

1. DISTRIBUTION. — Fouragcot, M. *Bardès*. — Ferdinand, M. *Bressol*. — Bertinet, M. *Clément*. - Paturin, M. *Denizot*. — Casimir, M. *de Ségus*. — Labricelle, M. *Latorse*. — Carjol, M. *Leroux*. — Désiré, M. *Saint-Aignan*. — Adolphe, M. *Keller*. — Léonide, Mme *Dherbeuil*. — Mme Paturin, Mme *Victorin*. — Paulette, Mlle *Voutzie*. — Brigitte, Mlle *Caumont*. Amandine, Mlle *Lérys*.

dement conquérir leurs faveurs, s'il se fait, autour de sa personne, une légende de séducteur. Mais nous n'avons pas à nous étendre longuement ici sur cette pièce déjà jouée plus de sept cents fois. Il suffit de constater le succès de ce gai vaudeville, revenu du Palais-Royal, où nous le vîmes naguère, au berceau de son succès. Bornons-nous à dire qu'il est enlevé de verve — notamment par M. Bardès, impayable Fourageot...

| | NOMBRE d'actes | DATE de la 1re représ. ou de la reprise | NOMBRE de représent. pendant l'année |
|---|---|---|---|
| *La Tortue,* comédie-bouffe | 3 | » | 9 |
| *Mme Bigarot n'y tient pas,* vaudeville | 1 | » | 9 |
| *Pascal et Chambord* | 1 | 2 janv. | 5 |
| *Les Femmes qui pleurent* | 1 | 2 janv. | 4 |
| *Le Dépit amoureux,* comédie en vers | 2 | 2 janv. | 1 |
| *Les Suites d'un premier lit* | 1 | 2 janv. | 82 |
| *L'Amour qué qu' c'est qu' ça* | 1 | 9 janv. | 3 |
| *Doit-on le dire?* comédie | 3 | 10 janv. | 87 |
| **Son petit truc,* comédie | 1 | 21 janv. | 21 |
| *Une tasse de thé* | 1 | 23 janv. | 6 |
| *Rose des bois* | 1 | 30 janv. | 6 |
| *Une Femme qui se grise* | 1 | 30 janv. | 2 |
| *Mon Isménie* | 1 | 6 février | 2 |
| *Le Train n° 12* | 1 | 23 février | 3 |
| *La Fille du Charpentier* | 1 | 23 février | 4 |
| *Jobin et Nanette* | 1 | 13 mars | 2 |
| *Le Homard,* comédie | 1 | 13 mars | 2 |
| **Le Voyage à Paris,* vaudeville | 3 | 11 mars | 50 |
| *En Caoutchouc* | 1 | 11 mars | 39 |
| *Causerie* | 1 | 12 mars | 4 |
| *La Perruque* | 1 | 3 avril | 4 |
| *Tic-à-Tic* | 1 | 3 avril | 41 |
| *Les Deux Sourds* | 1 | 3 avril | 2 |
| *La Souris* | 1 | 10 avril | 2 |
| *Les Boulinard,* comédie-vaudeville | 3 | 23 avril | 47 |
| *L'Homme n'est pas parfait,* tab. populaire | 1 | 15 mai | 23 |
| *Les Deux Timides* | 1 | 15 mai | 11 |

| | NOMBRE d'actes | DATE de la 1re représ. ou de la reprise | NOMBRE de représent. pendant l'année |
|---|---|---|---|
| *L'Avancement* | 1 | 15 mai | 36 |
| *Le Coucou*, comédie | 3 | 2 juin | 29 |
| *Croque-Poule* | 1 | 2 juin | 19 |
| *Les Billets roses*, ironie | 1 | 18 sept. | 18 |
| *Les trente millions de Gladiator*, com.-v. | 4 | 4 octob. | 51 |
| *Le Roman d'un Notaire* | 1 | 17 octob. | 39 |
| *La Partie d'échecs*, comédie | 1 | 6 nov. | 3 |
| *La Rose de Saint-Flour* | 1 | 6 nov. | 3 |
| *Les deux divorces* | 1 | 6 nov. | 4 |
| *Monsieur boude* | 1 | 6 nov. | 3 |
| *Ferdinand le noceur*, comédie | 4 | 18 nov. | 50 |
| *Adélaïde et Vermouth* | 1 | 27 nov. | 2 |
| *Le Médecin malgré lui*, comédie | 3 | 27 nov. | 1 |
| *Au Poste !* pièce | 1 | 6 déc. | 30 |
| *Nos Gens* | 1 | 11 déc. | 2 |
| *Le Code des Femmes* | 1 | 11 déc. | 2 |
| *Rival pour rire* | 1 | 11 déc. | 2 |
| *Le Copiste* | 1 | 18 déc. | 1 |

# THÉATRE DU CHATEAU-D'EAU

De théâtre d'opérette qu'il était encore au début de 1902, le Château-d'Eau redeviendra bientôt théâtre de drame, ainsi qu'il le fut déjà si longtemps. Puis, deux mois de l'année seront consacrés aux belles représentations wagnériennes du Festival lyrique, organisées par MM. Willy Schutz et Alfred Cortot. Mais procédons par ordre.

10 JANVIER. — Première représentation de la *Bouquetière du Château-d'Eau*, opérette en trois actes de Paul Burani, musique de M. Constantin Lubomirski [1]. — Ce serait un problème difficile à résoudre que de se demander si le poème (le poème !) est plus suranné que la musique, ou la musique (la musique !) moins neuve que le poème. Il est probable que celui-ci et celle-là ont également contribué au parfait ensemble d'ennui ; et

1. DISTRIBUTION. — Bernard, M. *Vauthier*. — René de Grandclos, M. *Piccaluga*. — Marquis de Grandclos, M. *Bartel*. — Polycarpe, M. *Angély*. — Chabrack, M. *Kerny*. — Palaiseau, M. *Helt*. — Henri de Lasalle, M. *Guillot*. — Gaston d'Hérissier, M. *Guérin*. — Louis de Pibrac, M. *Vissière*. — Raymond de Laroche, M. *Tamagnan*. — Le notaire, M. *Meillet*. — Rosinette, Mlle *Mariette Sully*. — Anna, Mlle *Esquilar*. — Héloïse Chapuzard, Mme *Bade*. — La caissière, Mlle *Dhamy*. — Palmyre, Mlle *Doris*. — Lisa, Mlle *Bellot*. — Adèle, Mlle *Garelly*. — Charlotte, Mlle *De Bréau*. — Martinon, Mlle *Lebray*. — Jacquina, Mlle *Michelot*.

la jolie grâce fine, colorée, ailée, de Mlle Marcelle Sully, était aussi imprévue, en cette piètre et vulgaire pièce, qu'un délicat papillon de serre sur un tas de gravats et d'écailles d'huîtres dans une ruelle de banlieue.

15 FÉVRIER. — Reprise de *Roulbosse le Saltimbanque*, pièce en cinq actes de M. Charles Esquier [1].

8 MARS. — Reprise de *Trente ans ou la Vie d'un Joueur*, drame en trois parties et dix tableaux de Victor Ducange et Dinaux [2]. — Frédérick Lemaître était, dit-on, superbe en son temps dans le personnage du joueur. Mais Frédérick est mort, et le drame de Victor Ducange aussi. Notons les nobles efforts de M. Séverin-Mars et de Mlle Jeanne Dulac, les protagonistes du Château-d'Eau, — et disons que voilà vraiment une pièce à mettre au rancart.

29 MARS. — *Famille sans nom*, drame à grand spectacle en cinq actes et sept tableaux, tiré du roman de M. Jules Verne par M. Theo Bergerat [3].

---

1. DISTRIBUTION. — Roulbosse, M. *Grégoire*. — Jacques Delormel, M. *Desfontaines*. — Caoutchouc, M. *Déan*. — Le comte de Lançay, M. *Legrand*. — Le Gicleux, M. *Carrière*. — Le docteur, M. *Fernand*. — Maïna la Romanè, Mlle *Marcelle Praxine*. — Alexandrina, Mlle *Dorlia*. — Mme Dupont, Mlle *Alex*.

Le théâtre venait de passer des mains de M. Victor Silvestre en celles de M. Desfontaines, un des jeunes artistes de la troupe de M. Antoine.

2. DISTRIBUTION. — Georges de Germany, M. *Séverin-Mars*. — Warner, M. *Andréas*. — M. de Germany, M. *Fournier*. — Birmann, M. *H. Legrand*. — Rodolphe, M. *Pierre Marc*. — Dermont, M. *Vaylet*. — Albert, M. A. *Moreau*. — Le voyageur, M. *Bernard*. — Le magistrat, M. *Meyret*. — Valentin, M. *Franchi*. — Charles, *petit Gaillon*. — Amélie, Mlle *Jeanne Dulac*. — Louise, Mlle *Yrem*. — Mme Birmann, Mlle *Prady*. Guerll, Mlle *Lucienne*. — Georgette, *petite Gueudret*.

3. DISTRIBUTION. — Jean-Sans-Nom, M. *Albert Darmont*. — L'abbé

— Une intéressante adaptation du roman connu, intéressante, sans doute, mais trop longue, et parfois même un peu ridicule en ses nombreuses batailles entre Anglais et Canadiens, — ceux-ci soutenus de façon si inattendue, qu'elle en semble grotesque, par une bande de sauvages... C'est la note chauvine d'un bout à l'autre : le dévouement à la patrie et le sacrifice d'un frère se substituant à son frère pour mourir fusillé ! Huit tableaux légèrement monotones, coupés par d'interminables entr'actes. M. Albert Darmont est très bien en Jean-Sans-Nom, très bien, quand il parle, mais Dieu ! qu'il chante donc faux la *Marseillaise* des Canadiens !... M. Desfontaines remplit adroitement un rôle d'abbé ; M. Kerny est un amusant maître Nick, et... les femmes... ne valent pas le diable...

17 MAI. — Inauguration des représentations du Festival lyrique avec le *Crépuscule des Dieux*, de Richard Wagner, traduction française d'Alfred Ernst, en trois actes et un prologue [1]. — Le *Cré-*

---

Joann, M. *Desfontaines*. — Rip, M. *Andréas*. — Maître Nick, M. *Kerny*. — De Vaudreuil, M. *Ganglof*. — Simon Morgaz, M. *Fournier*. — Major Sinclair, M. *H. Legrand*. — Thomas Harcher, M. *Terof*. — Lionel, M. *Moreau*. — Vincent Hodge, M. *Fernand*. — François Clerc, M. *Vaylet*. — Le sergent, M. *Vidal*. — Le chef indien, M. *Carrière*. — Un domestique, M. *Bouvet*. — Un paysan, M. *Vildor*. — Clary de Vaudreuil, Mlle *Jeanne Dulac*. — Bridget Morgaz, Mlle *Dorlia*. — Catherine Harcher, Mlle *J. Dray*. — Une mère, Mlle *Roman*. — Une petite fille, *petite Gueudret*.

1. DISTRIBUTION. — Siegfried, M. *Dalmorès*. — Gunther, M. *Henry Albers*. — Alberich, M. *Challet*. — Hagen, M. *Vallier*. — Brunnhilde, Mme *Félia Litvinne*. — Gutrune, Mlle *Jeanne Leclercq*. — Waltraute, Mlle *Rosa Olitzka*. — Une norne, Mlle *R. Olitzka*. — Une norne, Mlle *Olja Melgounoff*. — Une nonne, Mlle *Nédoff*. — Woglinde, Mlle *Leclercq*. — Wellgunde, Mlle *Gaetane Vicq*. — Flosshilde, Mlle *Alice Deville*.

Le rôle de Siegfried fut une fois chanté par le jeune ténor américain,

*puscule des dieux*, dont les grands concerts ne nous avaient encore révélé que des fragments, est, pour la première fois, représenté en France. M. Willy Schutz, dont l'active et expérimentée collaboration d'impresario était depuis lomgtemps, acquise à la propagation de l'œuvre wagnérienne ; M. Alfred Cortot, un « jeune » dans toute l'acception du mot, qui joint à une virtuosité de pianiste très justement appréciée une connaissance profonde de Wagner, nous ont donné cette incomparable sensation d'art. Grâces soient également rendues à l'architecte M. Jean Girette, qui a, non seulement le talent, mais la foi ! C'est par lui que nous avons vu réaliser, au Château-d'Eau, l'une des plus précieuses innovations du théâtre de Bayreuth. Au moment où la représentation commence, l'électricité s'abaisse, la salle est plongée dans une obscurité complète ; rien ne détourne les yeux, les oreilles et l'esprit du spectacle et de la musique. Entre le public et la scène, s'ouvre un trou semi-circulaire, ce que Wagner appelait « l'abîme mystique ». C'est l'orchestre. Il est absolument invisible au public. Le chef seul, peut voir les acteurs et en être vu. L'orchestre descend sous la scène de telle sorte que les instruments les moins bruyants soient les plus voisins des auditeurs, et les instruments de cuivre les plus éloignés. L'effet de cet orchestre invisible est admirable ; jamais les voix

---

M. Castelman, plus remarquable aux répétitions qu'il ne le fût sans doute par suite d'indisposition, le soir de la représentation. M. Knote, (de l'Opéra de Munich), chanta aussi Siegfried ; Mlle Melgounoff, (de l'Opéra de Moscou), remplit celui de Waltraute.

ne sont étouffées par les instruments ; les sonorités trop aiguës sont adoucies, et l'ensemble est d'une harmonie, d'un fondu merveilleux. L'auditeur oublie qu'il y a un orchestre ; il se sent enveloppé par la musique comme par un élément : l'eau ou l'air ; il la sent comme si elle naissait en lui-même et l'impression en est centuplée... En transformant à miracle la salle du Château-d'Eau, d'une si excellente acoustique d'ailleurs, et en montant, dans le court espace de deux mois, le formidable ouvrage de Wagner, les directeurs du Festival lyrique n'ont rien négligé pour donner à la quatrième et dernière partie de la tétralogie une réalisation scénique aussi belle que possible ; ils ont touché à la perfection. C'est à Mme Félia Litvinne, que, pour le plaisir de tous, ils ont confié le terrible rôle de Brünnhilde : vous savez quelle incomparable cantatrice est Mme Litvinne, quelle voix souple, pure et généreuse elle possède, et avec quel art elle la conduit sans le moindre effort. C'est un vrai délice de l'entendre. Et quelle grandeur elle donne à la célèbre scène finale où Brünnhilde exhale son dernier cri d'amour ! On attendait beaucoup du Siegfried rouennais, M. Dalmorès, qui avait joué à Bruxelles, il y a quelques mois, le rôle qu'il reprenait au Château-d'Eau. La voix est fraîche et bien timbrée : mais il a tort de saccader son chant et d'exagérer ses gestes, de telle sorte que le jeune héros de Wagner a parfois les allures d'un véritable pantin... M. Albers, si justement applaudi dans l'acte de l'*Or du Rhin* que nous donna M. Chevillard, a tenu un peu molle-

ment le rôle de Gunther. M. Vallier a l'aspect sombre et traître à souhait du personnage de Hagen ; mais il pèche par l'articulation. Mlle Jeanne Leclercq chante Gutrune avec une jolie voix ; elle est aussi la Woglinde des filles du Rhin, dont le trio du dernier acte a été une merveille d'exécution. Il serait injuste de ne pas mentionner la façon tout à fait remarquable dont Mlle Rosa Olitzka interprète la scène de Waltraute, l'une des plus belles de la Tétralogie. Enfin, nous ne saurions trop insister sur la part prépondérante qui revient à M. Alfred Cortot dans cette superbe soirée du *Crépuscule des dieux*. En quelques semaines, M. Cortot, qui n'avait jamais dirigé un orchestre de théâtre, a conquis l'autorité d'un capellmeister éprouvé ; il est parvenu à mettre au point la partition la plus touffue qui existe, celle où les inflexions de rythme sont les plus constantes et qui exige l'effort d'endurance le plus soutenu. Sous sa vaillante impulsion, les musiciens du Château-d'Eau ont accompli des prodiges de virtuosité, alliant la plus extrême délicatesse aux effets de sonorité les plus puissants. Et comme il fut l'âme de l'entreprise, M. Alfred Cortot a été le héros du triomphe...

25 MAI. — Le *Crépuscule des Dieux* avait de nouveaux interprètes : Mme Adiny et le ténor Burgsthaler. Abordant pour la première fois le rôle écrasant de Brünnhilde, Mme Adiny s'était montrée tout simplement admirable, et l'on a pu dire que nous lui devions quelques-uns de ces frissons qu'on n'oublie pas... C'est une grande artiste...

et combien servie par une beauté héroïque, et si remarquable par la noblesse des attitudes, par l'éclair du regard!

1er JUIN. — La Société des Grandes Auditions musicales nous donne comme second ouvrage de sa saison *Tristan et Isolde* [1], dont on se rappelle les remarquables représentations, il y a deux ans et demi, au Nouveau Théâtre, sous la direction de M. Lamoureux. Mme Litvinne, dans le rôle d'Isolde, dépense avec une vaillance accomplie les trésors de sa voix, d'une fraîcheur, d'une égalité, d'une vibration merveilleuses. Le personnage de Tristan a pour interprète M. Dalmorès, à qui nous voudrions un style moins saccadé, une diction plus naturelle et plus simple, mais qui a de l'action et de l'ardeur. Mlle Olitzka rend très sincèrement le type de Brangæne et M. Albers a fort noblement composé la belle figure de Kurwenal. Citons enfin, M. Paul Daraux, en qui s'incarne le roi Marke. « Sans doute, ajoutait M. Fourcaud, il y a eu, çà et là, quelques défaillances, mais, partout, grande bonne volonté — et c'est de quoi nous tenons compte. — Peut-être ne serait-il pas impossible à l'orchestre, dirigé par M. Cortot, d'avoir plus de chaleur, de couleur et de diversité. Au surplus, l'émotion du chef-d'œuvre nous demeure, et comment nous attarderions-nous à des bagatelles de critique quand le vent du sublime a passé sur nous? »

---

1. DISTRIBUTION. — Tristan, M. *Dalmorès*. — Kurwenal, M. *Albers*. — Le roi Marke, M. *Daraux*. — Isolde, Mme *Litvinne*. — Brangæne, Mlle *Olitzka*.
Orchestre sous la direction de M. Cortot

A la seconde représentation, Mme Adiny était une Isolde passionnée et magnifique, au geste superbe, à la voix puissante, au jeu supérieurement dramatique. Son succès considérable se traduisait, à la fin de la soirée, par une ovation longue et méritée.

7 JUIN. — Le ténor Van Dyck chantait le rôle de Tristan. On sait quelle grande autorité, quelle science de diction chantée, quelle personnalité caractéristique le célèbre ténor apporte dans la composition des personnages wagnériens. Il partage avec Jean de Reszké l'art de les amener à leur point véritable, de leur donner le sentiment légendaire dont ils sont animés. Il était donc curieux de voir M. Van Dyck aux prises avec le personnage de Tristan, qui lui valut, partout où il l'a chanté à l'étranger, les succès les plus flatteurs. Aussi la salle du Château-d'Eau était-elle brillamment et élégamment garnie. Le nouveau Tristan a chanté avec toute son âme et si l'on n'applaudissait pas durant le cours des actes pour obéir à la consigne wagnérienne, le public s'est rattrapé après chaque baisser de rideau et à la fin du spectacle, en faisant à Van Dyck et à Mme Litvinne, sa remarquable partenaire, des ovations d'enthousiasme. Après le second acte, ils avaient été rappelés jusqu'à quatre fois [1].

9 JUIN. — La représentation du *Crépuscule des Dieux*, donnée sous la direction du célèbre chef

1. — M. Van Dyck, qui devait paraître une seconde fois dans Tristan, déclarait, au dernier moment, qu'appelé par un engagement à Covert-Garden, il était obligé de partir pour Londres...

d'orchestre Hans Richter, avec Mme Bréma, dans Brunnhilde, M. Burgstaller, dans Siegfried, Mlle Janssen, dans Gutrune, est une des plus belles qu'ait offertes le Festival lyrique.

C'est le 14 juin qu'avait lieu, par une dernière représentation de *Tristan et Isolde*, avec Mme Litvinne, Mlle Olitzka, MM. Dalmorès, Albers et Daraux, la clôture du Festival lyrique de 1902. M. Félix Mottl, qui devait conduire cette représentation, avait tenu à laisser la direction de l'orchestre à son jeune collègue Alfred Cortot, faisant ainsi avec tous les artistes qui avaient été ses si vaillants collaborateurs, ses adieux au public parisien.

12 AOUT. — Représentation des *Trois Bâtards*, drame « moral » en quatre actes et cinq tableaux, de M. Pio Léoni [1], qui ne tiendra l'affiche que quelques soirées.

2 SEPTEMBRE. — M. Victor Silvestre reprend possession du théâtre et inaugure sa nouvelle direction avec le *Forgeron de Châteaudun*, de Franz Beauvallet [2], précédemment joué à l'Ambigu en plein siège de Paris.

---

1. DISTRIBUTION. — Malville, M. *Emile Raymond*. — Ripart, M. *Léon Richard*.— Benoit, M. *E. Doubleau*.— Raoul, M. *Guiraud*.— Le comte de Varennes, M. *Veylet*.— Armand, M. *R. Franck*.— Edgard, M. *Louis Aussourd*. — Le comte Macaire, M. *Desmares*. — Loupy, M. *Vidal*. — Léon, M. *Helt*. — Siney, M. *Deshayes*. — Ida d'Aubigny, Mme *Antonia Guy*. — La baronne de Laval, Mlle *Derlia*. — Diane, Mlle *B. Parandet*. — Suzanne de Malville, Mlle *Vertilly*. — Jeanne, Mlle *B. Christel*. — Clotilde, Mlle *Doriani*.

2. DISTRIBUTION.— Pierre Boursier, M. *Jean Dulac*.— Daniel Stauben, M. *G. Monca*. — Roussillon, M. *P. Jeandrieu*. — Craquelin, M. *E. Cosset*.— Pantruche. M. *H. Legrand*. — Tetillard, M. *Santerre*.— Grapillon, M. *Helt*. — Suzanne, Mme *Jane Dalbieu*. — Stéphanie, Mlle *An-*

22 SEPTEMBRE. — Reprise de la *Grâce de Dieu*, drame en cinq actes, mêlé de chant, d'Ad. d'Ennery et Gustave Lemoine [1]. — Et presque autant qu'autrefois (1841) on a pleuré aux aventures de Marie la Vielleuse...

17 OCTOBRE. — Première représentation des *Apaches à Paris*, drame en cinq actes et huit tableaux de MM. Privat-Lordon et Delille [2]. — Sous une appellation saisie au vol de l'actualité, c'est un « mélo », un peu lent au départ, mais qui, à partir du quatrième tableau, prend, de prestigieuse façon, sa course vers le succès. Comment l'ordinaire public du Château-d'Eau ne s'intéresserait-il pas au sort de cette Marie-Madeleine, en qui la marquise d'Harvilliers a eu la chance de retrouver sa fille, pour se la voir aussitôt enlever

---

*tonia Guy*. — Le Pâlot, Mlle *G. Gaudy*. — Jacquinet, Mlle *Durand*. — Mme Grapillon, Mlle *A. Martial*. — Léa, Mlle *Monnier*.

1. DISTRIBUTION. — Le commandeur de Boisfleury, M. *Grégoire*. — Le marquis de Livry, M. *L. Casset*. — Pierrot, M. *H. Legrand*. — Loustalot, M. *Mayer*. — Le curé, M. *Helt*. — Jacquot, M. *Moreau*. — Laroque, M. *Mailly*.— Charlot, M. *Clausel*.— Saint-Jean, M. *Théo*.— Marie, Mme *Jane Dalbieu*. — Chonchon, Mlle *Jane Saignard*. — Marquise de Livry, Mlle *Martial*.— Madeleine Loustalot, Mlle *Dorlio*.— Mlle d'Elbée, Mlle *Destrée*. — Fanchette, Mlle *Miller*. — Une femme de chambre, Mlle *Roblin*.

2. DISTRIBUTION. — Manda, M. *Charlier*. — Vernier, M. *G. Monca*. — D'Harvilliers, M. *Jeandrieu*. — Aubrun, M. *Sarborg*. — Bergmann, M. *Liémard*. — Les Esgrignettes, M. *L. Cosset*. — Julot, M. *Deschamps*. — Le père Canard, M. *Helt*. — Torteron, M. *Carrière*. — Surin dit La Terreur, M. *Moreau*. — Louchon dit Nib de Blair, M. *Woll*. — Cogniard dit Tintin, M. *Littière*. — Le père Zipette, M. *Deshayes*. — Ledley, M. *Frédéric Léon*. — Un commissaire de police, M. *Abel*. — Un domestique, M. *Keissler*. — La marquise d'Harvilliers, Mme *Lévi-Leclerc*. — Marie-Madeleine, Mlle *J. Dalbieu*. — Nini Rayon d'Or, Mlle *L. Musset*. — Mme Bouju, Mlle *Prady*. — Léa, Mlle *Durand*. — Lucie dit Ma Liquette, Mlle *Perret*. — Mme Riballier, Mlle *Gaudy*. — 1re bonne, Mlle *Robin*. — 2me bonne, Mlle *Delabesse*. — Betzi, Mlle *Auclerc*.

par la bande des Apaches, commandée par le redoutable Manda? Du bureau de placement, tenu par Mme Bouju, où se négocie effrontément la fameuse traite des blanches, jusqu'au lugubre cabaret de l'Ange Gardien, repaire des Apaches, et au pittoresque bouge de Whitechapel, à Londres, où de faux minstrels viennent si à propos délivrer la chaste héroïne de l'histoire, la promenade ne cesse pas d'être amusante... Et ce sont des tableaux très bien faits, dans leur genre, que ceux de l'Enlèvement, de la Poursuite et de l'Expiation, où succombe le chef de bande, la poitrine trouée dans un terrible accident d'automobile. M. Charlier se dépense en une énergie souvent puissante dans le rôle de Manda, qui lui vaudra certainement d'en créer maint autre de même espèce. M. Monca tient honnêtement le personnage sympathique du jeune journaliste bien digne d'épouser Marie-Madeleine, à laquelle il s'est dévoué corps et âme. Mme Lévi-Leclerc, qui a du talent, est une très vraisemblable Mme d'Harvilliers... On a applaudi la ronde des Apaches, tout comme si Mlle Musset était douée de quelque voix...

7 NOVEMBRE. — Reprise de *Napoléon*, drame historique en cinq actes et neuf tableaux de MM. Fernand Meynet et Gabriel Didier[1]. — Bien

---

1. DISTRIBUTION. — Napoléon, M. *Charlier*. — Hubert, M. *Vauthier*. — Le pape Pie VII, M. *H. Legrand*. — Bernard, M. *Monca*. — Hudson Lowe, M. *Sarborg*. — Willem, M. *Liémard*. — Las Cazes, M. *Helt*. — Bertrand, M. *Carrière*. — Antomarchi, M. *Woll*. — Marchand, M. *Deshayes*. — Marie Lazare, Mlle *Renée Cogé*. — Joséphine, Mme *Lévi-Leclerc*. — Marianne, Mlle *Parmentier*. — La maréchale Lefèvre, Mlle *Prady*.

montée, et jouée dans un bon mouvement, la pièce produit sur le public un excellent effet. M. Charlier remplit très convenablement le rôle de Napoléon. A côté de lui, il faut apprécier Mmes Renée Cogé et Lévi-Leclerc.

5 DÉCEMBRE. — Reprise de l'*Assommoir*, drame en neuf tableaux de W. Busnach et O. Gastineau, tiré du roman d'Emile Zola[1]. Montée avec un véritable souci du pittoresque, la pièce est fort convenablement jouée par tous les artistes, M. Jean Dulac en tête, un bon Coupeau, et Mlle Renée Cogé, excellente dans le rôle difficile de Virginie.

19 DÉCEMBRE. — Reprise de *Marceau ou les Enfants de la République,* drame militaire en cinq actes et dix tableaux d'Anicet Bourgeois et Michel Masson[2].

Dès le 26 décembre, *Napoléon* reprenait posses-

---

1. DISTRIBUTION. — Coupeau, M. *J. Dulac.* — Mes Bottes, M. *A. Vauthier.* — Lantier, M. *G. Monca.* — Poisson, M. *Legrand.* — Gouget, M. *Liénard.* — Bibi la Grillade, M. *L. Cosset.* — Bec Salé, M. *Deschamps.* — Lorilleux, M. *Helt.* — Bazouge, M. *Challande.* — Matinier, M. *P. Roffay.* — Le père Colombe, M. *Carrière.* — Virginie, Mlle *Renée Cogé.* — Gervaise, Mme *J. Dalbieu.* — Mme Gouget, Mlle *Parmentier.* — Mme Boche, Mlle *Prady.* — Nana, Mlle *Durand.* — Mme Lorilleux, Mlle *Gaudy.* — Clémence, Mlle *G. Perret.* — Augustine, Mlle *J. Schmitt.* — Mme Putois, Mlle *B. Pfeffer.* — Catherine, Mlle *Engrand.* — Juliette, Mlle *Auclère.* — Louise, Mlle *Chantenay.* — La petite Nana, *la petite Gueudret.* — Une petite fille, *la petite Schmitt.*

2. DISTRIBUTION. — Marceau, M. *Andréas.* — Kléber, M. *J. Dulac.* — Fauvel, M. *Charlier.* — Beaugency, M. *Vauthier.* — L'abbé Pascal, M. *Monca.* — Robespierre, M. *H. Legrand.* — Galoubet, M. *Cosset.* — Le marquis de Beaulieu, M. *Liémard.* — Bourbotte, M. *Deschamps.* — Cochegru, M. *Helt.* — Chénier, M. *P. Marc.* — Talma, M. *Gaverny.* — Bonaparte, M. *Chéron.* — Robert, M. *Roffay.* — Montournois, M. *Challande.* — Un colonel autrichien, M. *Carrière.* — Le notaire, M. *Keisslcr.* — Henri de Lostange, M. *Guesdon.* — Un capitaine, M. *Dandine.* Un hussard, M. *Miller.* — Geneviève de Beaulieu, Mlle *Renée Cogé.* — Croquette, Mlle *Giez.* — Cornelia, Mlle *Parmentier.* — La mère Galoubet, Mlle *Gaudy.* — Une femme du peuple, Mlle *Perret.*

sion de l'affiche, et c'est avec le drame de MM. Meynet et Didier que le théâtre du Château-d'Eau terminait sur un succès l'année 1902.

| | NOMBRE d'actes | DATE de la 1re représ. ou de la reprise | NOMBRE de représent. pendant l'année |
|---|---|---|---|
| *La Fille du Tambour-Major*, opéra-com. | 3 a. 4 t. | » | 3 |
| **La Bouquetière du Château-d'Eau*, opér. | 3 | 10 janv. | 21 |
| *Roulbosse le Saltimbanque*, pièce..... | 5 | 15 févr. | 21 |
| *Trente ans ou la Vie d'un joueur*, drame | 3 p. 10 t. | 8 mars | 22 |
| **Famille sans nom*, drame..... | 5 a. 7 t. | 29 mars | 19 |
| *Le Crépuscule des Dieux*, drame lyrique | 3 a. 1 p. | 17 mai | 11 |
| *Tristan et Iseult*, drame lyrique.. ..... | 3 | 1er juin | 7 |
| **Les Trois Bâtards*, drame moral..... | 4 a. 6 t. | 12 août | 5 |
| *Le Forgeron de Châteaudun*, drame .... | 5 | 2 sept. | 23 |
| *La Grâce de Dieu*, drame..... | 5 | 22 sept. | 25 |
| **Les Apaches à Paris*, drame..... | 5 a. 8 t. | 17 octob. | 21 |
| **Dans la grande roue*, pièce..... | 1 | 31 octob. | 9 |
| *Napoléon*, drame historique..... | 5 a. 9 t. | 7 nov. | 38 |
| *L'Assommoir*, drame..... | 9 tabl. | 5 déc. | 15 |
| *Marceau* ou *les Enfants de la République*, drame militaire..... | 5 a. 10 t. | 19 déc. | 9 |

# CONCERTS DU CONSERVATOIRE

*Hippolyte et Aricie* de Rameau (fragment du 3me acte), interprété par M. Delmas ; *Rapsodie mauresque*, de M. Humperdinck ; le *XIIIe Psaume*, de Liszt, chanté par M. Cazeneuve ; l'ouverture de *Frithiof* de M. Théodore Dubois ; *Rédemption* de César Franck, avec Mme Jeanne Raunay dans la partie de l'Archange ; *In convertendo*, motet de Rameau pour soli (Mlle Jeanne Leclerc), chœur, orgue et orchestre ; la messe en *si* mineur de Bach, interprétée par Mmes Lovano, Vicq, Georges Marty, MM. Drouville et Daraux ; l'*Ange gardien* et *Dames de Lormont*, chœurs pour voix de femmes, de César Franck ; l'*Oratorio de Noël* de M. Saint-Saëns, interprété par Mmes Leclerc, Marty, Camber, MM. Cazeneuve et Daraux : telles furent les œuvres inédites et particulièrement intéressantes qui passèrent en 1902 au répertoire de la célèbre Société des Concerts du Conservatoire, dont l'orchestre est dirigé par un jeune et vaillant chef, M. Georges Marty. Citons, enfin, au nombre des instrumentistes qui eurent l'honneur d'être applaudis aux séances dominicales de la rue Bergère, le violoniste Alfred Brun, les pianistes Francis Planté, qu'on n'y avait pas entendu depuis longtemps, et Willy Rehberg, encore inconnu à Paris.

# CONCERTS COLONNE

On sait l'incomparable maîtrise que met, aux exécutions de la *Damnation de Faust*, M. Edouard Colonne. Les 5 et 12 janvier, il donnait pour la 109e et 110e fois le chef-d'œuvre de Berlioz, et la vaste salle du Châtelet se trouvait trop petite pour contenir la foule d'admirateurs accourue pour applaudir la dramatique symphonie du grand compositeur français, remarquablement interprétée par Mlle Marcella Pregi, MM. Cazeneuve, Ballard et Guillamat, merveilleusement rendue par l'orchestre. Aussi une troisième audition avait-elle lieu le dimanche suivant, et l'on y refusait encore du monde!... Mais, afin de ne pas faire trop longtemps attendre les solistes, dont il s'était assuré le précieux concours et les symphonies inédites que, dès le début de la saison, il avait promises à ses fidèles abonnés, M. Colonne se privait bénévolement, le 26 janvier, de la forte recette que lui eût certainement value une nouvelle audition de l'immortelle *Damnation de Faust*, forcément remise à une date ultérieure. La séance s'ouvrait, ce jour-là, par la superbe exécution d'une très intéressante, sinon très originale, symphonie du regretté Chausson, qui ne fut pas, ce me semble, aussi chaleureusement accueillie qu'elle le méritait. Puis, M. Osip Gabrilowitsch interprétait, avec plus de virtuosité, peut-être, que de sentiment un monotone et suranné concerto de Chopin. Les ovations sont allées au violon-

celliste bordelais Hekking, rendant d'impeccable façon le concerto en *la* mineur de Saint-Saëns. Mais d'où vient la froideur du public, étonnamment rétif à l'air de *Rédemption*, de César Franck, fort bien chanté par Mme Adiny, — et gagnant honteusement les portes de sortie, pendant que, si admirablement stylé par son chef, l'orchestre s'escrimait vaillamment à lui faire entendre la très remarquable symphonie en *ut* mineur de Brahms ?

Le 2 février, continuant une très intéressante histoire de la Symphonie en France et à l'étranger, M. Colonne nous faisait connaître l'œuvre curieuse d'un musicien mort trop jeune, avant d'avoir pu nous montrer tout ce qu'il y avait en lui d'inspiration et de talent. La symphonie en *la* majeur de L. Boëlmann, qui parut chez l'éditeur Durand, dédiée à M. Saint-Saëns, n'a fait qu'aviver nos regrets. La première partie surtout nous a beaucoup plu, avec ses deux thèmes heureusement tournés et clairement développés. Dirons-nous que le finale nous a semblé empreint de quelque banalité ? Il a, d'ailleurs, été fort applaudi, et l'œuvre entière a reçu du public un chaleureux accueil. Les instrumentistes du Châtelet avaient mis à l'exécuter tout leur zèle et tout leur soin : ils méritaient bien d'être associés à son succès. Avec la symphonie de Boëlmann, l'intérêt du concert se portait sur le début, à Paris, d'une cantatrice finlandaise, à la voix d'une rare fraîcheur, et d'une délicieuse pureté, Mme Ida Ekman qui était venue parfaire son talent à cette superbe école de Mme Ed. Colonne, d'où sont sorties déjà tant de remarquables artistes. Le succès de Mme Ekman a été complet. C'est un ravissement que d'entendre chanter ainsi sans effort, avec une telle quiétude et une pareille homogénéité de son. Elle a dit en toute perfection l'air classique de *Xerxès*, d'Hændel, et non contente de nous charmer avec une mélodie popu-

laire de son pays, elle a donné une telle saveur à la sérénade de Richard Strauss qu'on la lui a redemandée d'enthousiasme.

Le 16 février, le programme comportait, après la symphonie en *la* mineur, de Saint-Saëns, le concerto n° 7 en *mi* mineur pour violon, de Spohr, exécuté par M. Willy Burmester. « Le concerto de Spohr est tout bonnement insupportable. On a écouté avec politesse et même avec applaudissements à l'adresse du virtuose l'allegro si peu intéressant et si difficile; mais après l'adagio, les auditeurs d'*en haut* se sont fâchés : ils ont sifflé, des altercations se sont produites, et malgré les applaudissements de la grande majorité des spectateurs, M. Burmester a refusé de continuer. C'est probablement à ces incidents, plutôt bruyants, qu'il faut attribuer le manque d'enthousiasme du public pour la belle et séduisante *Psyché*, de César Franck. M. Burmester, ayant consenti à reparaître, a admirablement joué la *Chaccone*, de J.-S. Bach. Rappelé, applaudi, bissé, il a exécuté en grand artiste l'*Aria* du même Bach. Un succès d'enthousiasme a dû le consoler de la mésaventure du début. »

Le 23 février, M. Félix Mottl, dont l'éloge n'est plus à faire, prenait la place de M. Colonne. L'excellent chef d'orchestre conduisait merveilleusement l'ouverture d'*Egmont* et aussi celle du *Vaisseau fantôme*, puis, c'est avec un vrai plaisir que nous applaudissions son instrumentation de la *Bourrée fantasque*, d'Emmanuel Chabrier : l'auteur d'*Espana* n'eût pas mieux fait pour lui-même!... Mais quel mauvais service le distingué cappelmeister de Carlsruhe n'a-t-il pas rendu à sa charmante femme en inscrivant au programme la banale *Jeanne d'Arc au bûcher*, de Liszt, et cette pâle imitation de Wagner, *Gunlœd*, opéra inachevé de Cornélius, où la sympathique cantatrice a failli compromettre son beau talent ! Les ovations ont été pour l'admirable concerto d'orchestre

d'Hændel, rendu en toute perfection, et pour le jeune violoniste Oliveira, qui, quoique Espagnol, comme Sarasate, fut l'un des derniers lauréats de notre Conservatoire national. Par sa superbe et émouvante exécution du concerto de Saint-Saëns. M. Oliveira s'est révélé virtuose de tout à fait grande marque. C'est entre les plus illustres chefs d'orchestre étrangers et français un perpétuel état d'amicales relations, un continuel échange de bon procédés. On sait les succès que M. Colonne a coutume de remporter en Allemagne. Le 2 mars, c'était à son tour de s'effacer pour céder le bâton à M. Arthur Nikisch, l'actuel cappelmeister du Gewandhaus de Leipzig, que, par deux fois, nous avions déjà vu, au Cirque d'Hiver, conduisant la célèbre Philharmonique de Berlin. A défaut de son orchestre, à lui, M. Nikisch a dû se trouver heureux d'avoir à conduire une phalange aussi bien disciplinée que celle du Châtelet. Des excellents musiciens de M. Colonne, il a fait littéralement « ce qu'il voulait », nous donnant de l'ouverture de *Fidelio* une exécution très fouillée, si fouillée même qu'elle l'a paru un peu trop, et triomphant, comme toujours du reste, avec celle du *Tannhauser*, qui lui a valu de chaleureuses et d'innombrables ovations. Nous avons moins aimé son interprétation, quelque peu étrange, de la symphonie en *la* de Beethoven. Le violoncelliste Hollmann, aussi talentueux que chevelu, a fait applaudir un classique concerto d'Haydn. Il n'y a eu de protestations que pour le pauvre Tschaikowsky, dont la suite en *ré* mineur ne comportait pas, selon nous, une telle sévérité : nous y notâmes un élégant divertissement et une toute gracieuse marche miniature qui méritaient d'être plus favorablement appréciées.

Le 16 mars, M. Colonne reprenait possession de son vaillant orchestre, et sa rentrée au pupitre nous valait une admirable exécution de la très classique symphonie

en *la* mineur de Saint-Saëns et de cette séduisante *Psyché* de César Franck, qu'il eut l'honneur de révéler, il y a une douzaine d'années, aux admirateurs du maître si rares alors, aujourd'hui « légion »... Pauvre « père Franck », qui de son vivant, ne pouvait arriver à se faire jouer, et dont le nom pour deux de ses plus belles œuvres, *Rédemption* et *Psyché*, se trouvait à la fois, ce même dimanche, sur le programme de nos grands concerts du Conservatoire et du Châtelet ! Mlle Juliette Toutain interprétait avec une jolie délicatesse le concerto en *mi* bémol de Beethoven. Mlle Toutain avait eu son premier prix de piano dans la classe de M. Raoul Pugno en cette année 1896 où M. Cortot remportait le sien dans la classe de M. Diemer et où M. Secchiari était l'un des brillants lauréats du violon. Cette jeune et blonde virtuose a maintenant la noble intention de se livrer exclusivement à la composition musicale et la légitime ambition d'obtenir l'estampille officielle que n'ont cru devoir rechercher avant elle ni Mme Chaminade, ni Mlle Augusta Holmès. C'est à l'Académie, à elle seule, qu'il appartient de décider si, en cette époque de bien heureuse féminisation, les élèves du beau sexe auront le droit de se présenter au concours pour le prix de Rome. Au cas où la question, qui n'a, d'ailleurs, pas encore été posée, se trouverait résolue (pourquoi pas ?) dans le sens affirmatif, peut-être alors y aurait-il lieu de modifier, voire même d'abolir, en la remplaçant par une importante indemnité de voyage, l'antique et assez inutile séjour à la villa Médicis de nos jeunes musiciens ? Mais il coulera sans doute encore, d'ici là, quelques voies d'eau sous les ponts, quelques flots d'encre dans les rédactions de journaux... Revenons au Concert du Châtelet qui se terminait par la grande scène religieuse du premier acte de *Parsifal*, on ne peut mieux rendue par l'orchestre et les chœurs de M. Colonne.

M. Colonne avait eu l'heureuse idée de consacrer tout son programme du 23 mars à la musique russe, avec le concours de Mme Marie de Gorlenko-Dolina, de l'Opéra impérial de Saint-Pétersbourg. Mme de Gorlenko-Dolina n'était pas seulement l'excellente cantatrice que Paris connaissait déjà pour l'avoir entendue il y a quelques années, elle était encore une fervente admiratrice de la musique française, et elle s'employait à la répandre en Russie en organisant chaque année, à Saint-Pétersbourg, un grand concert dont le programme est uniquement composé d'œuvres de notre jeune école. M. Colonne ne pouvait donc mieux faire qu'en donnant à son tour un concert de musique russe. « Le programme, écrivait alors le critique musical intérimaire du *Figaro* (M. Charles Joly) constituait une sorte de raccourci de la musique russe dont on pouvait ainsi suivre les développements. Ce qui distingue la majeure partie de ses représentants, c'est la ferme volonté de doter leur pays d'un art vraiment national ; mais le but poursuivi ne fut atteint que par de longs efforts. Si nous trouvons déjà dans la *Kosatchok*, de Dargomijski, comme un écho des mélodies populaires et ce goût du pittoresque qui donnent tant de saveur aux récentes compositions russes, nous retombons avec Tschaïkowsky et Rubinstein dans cette musique impersonnelle, aux tendances plutôt allemandes, où du moins le génie de la race slave n'a aucune part, et dont l'ouverture de *Dimitri Donskoï* est un des plus beaux exemples. Ce sont les Borodine, les Balakirew, les Rimsky-Korsakow et les Glasounow qui affranchirent enfin la musique russe des influences étrangères et la dotèrent d'une personnalité, d'un caractère national. La chanson de berger de *Snégourotchka*, de Rimsky-Korsakow, avec son accompagnement variant de couplet en couplet, est un des plus curieux spécimens de cette musique aussi originale par

ses harmonies et ses sonorités que par le tour de ses mélodies. Personne n'a poussé plus loin que l'école russe moderne le sens de la coloration harmonique, si loin même que dans ces irradiations vibrantes et ces flots de résonances teintées de toutes les nuances de l'orchestre, d'aucuns n'ont voulu voir qu'un art de façade. Mais la symphonie en *ut* mineur de Glasounow, dont M. Colonne a donné une splendide et magistrale audition, nous a prouvé que la jeune école russe pouvait enfanter des œuvres fortes. Le dernier morceau de cette symphonie, en particulier, témoigne d'une rare vigueur de tempérament unie à une entente remarquable des développements. Je ne sais si, comme on l'a dit, l'avenir appartient à la musique russe ; mais la symphonie de Glasounow suffit pour en démontrer sa grande vitalité. » Mme de Gorlenko-Dolina avait d'abord chanté l'air de Zaréma de la *Fontaine de Bachtchisaraï*, d'Arensky, avec une justesse d'accent et d'expression qui lui avait valu d'unanimes applaudissements; mais c'est surtout dans la mélopée sans accompagnement de la *Fiancée du Tsar* et la chanson de berger de *Snégourotchka* qu'elle faisait admirer les qualités de sa voix chaude et pénétrante en même temps que son art de chanter. Cette fois, son succès se transformait en triomphe. Au lieu de redire, comme on le lui demandait, l'un ou l'autre des morceaux qu'elle venait d'interpréter, Mme de Gorlenko-Dolina chantait en français — délicieusement, du reste — l'*Esclave*, de Lalo.

Pour le Vendredi-Saint (28 mars) M. Colonne, avait affiché un superbe programme, qui, comme de juste, faisait salle comble. C'était tout d'abord la *Cantate de Pâques* du grand Bach, dont le duo pour contralto et soprano était délicieusement chanté par Mme Emile Bourgeois et Mlle Julie Cahun. Venait ensuite la noble *Enfance du Christ* de Berlioz, où le ténor Warmbrodt a

dû redire le mélodieux récit du *Repos de la Sainte Famille*. Puis, cette page de Wagner, devenue classique, l'*Enchantement du Vendredi-Saint* et la scène religieuse du premier acte de *Parsifal*, que, sous l'admirable direction de M. Colonne, ont merveilleusement rendue l'orchestre et les chœurs. Maintenant, je renonce à additionner le chiffre des rappels obtenus par ce grand musicien qui s'appelle Raoul Pugno, après sa verveuse et prestigieuse exécution du concerto en *ut* mineur de Beethoven, des pièces de Bach, d'Hændel et de Scarlatti, et de la *Rapsodie* de Listz, donnée « par-dessus le marché... » M. Raoul Pugno ne joue pas du piano : il le « vit » : c'est absolument merveilleux...

Deux nouvelles auditions de l'admirable *Damnation de Faust* avaient brillamment terminé la saison des concerts du Châtelet. Que le grand compositeur français n'a-t-il pu assister de son vivant à l'incontesté triomphe de l'œuvre autrefois bafouée et incomprise ? Quelle joie eût-il ressentie à l'entendre interpréter ainsi en toute perfection par le merveilleux orchestre de M. Colonne et ses solistes au talent éprouvé : Mlle Marcella Pregi, délicieuse Marguerite, MM. Cazeneuve et Ballard, Faust et Méphistophélès, justement acclamés ! Est-il besoin d'ajouter que si, seuls, la *Marche hongroise*, le *Ballet des Sylphes* et la *Sérénade de Méphistophélès* ont été bissés, comme de coutume, l'enthousiasme du public n'a pas faibli une minute ? Et n'avons-nous pas maintes fois loué en M. Colonne l'éminent artiste qui, dans la gloire de Berlioz, réhabilité par lui, a trouvé sa propre gloire ?

Il y aura trente ans, le 2 mars 1903, que M. Edouard Colonne dirige, — avec quelle maîtrise et quelle vaillance ! — les concerts qui portent son nom. Dédiant ces « trente ans de concert », aux *Trente ans de Théâtre*, il avait eu l'idée d'en célébrer le glorieux anniversaire en une exceptionnelle matinée où, dans une vaste salle, eût été

donnée, au bénéfice de l'œuvre philanthropique de notre excellent ami Adrien Bernheim, la superbe *Damnation de Faust* au succès légendaire. En attendant, c'est par un éclectique programme qu'il rouvrait, le 19 octobre, la saison du Châtelet. Deux premières auditions précèdent la *Marche du Couronnement* de Saint-Saëns, aux sons de laquelle, le 9 août, le Roi et la Reine d'Angleterre firent leur entrée solennelle dans l'Abbaye de Westminster. L'œuvre est grandiloquente, quelque peu religieuse, voire même symbolique. Le maître y a fort ingénieusement introduit, sous forme de choral, un air populaire anglais du XVI^e siècle, et les cuivres y résonnent pompeusement et magnifiquement. Le public a salué avec respect cette page de musique de circonstance. Moins chaleureusement il a accueilli — toujours un peu rétif aux œuvres nouvelles — la *Fin de l'Homme*, de M. Charles Kœchlin, un jeune compositeur de talent que nous avait présenté M. Engel à son « Heure de Musique » de la Bodinière. M. Kœchlin a tiré des *Poèmes barbares* de Leconte de l'Isle une scène instrumentale et lyrique qui est loin d'être banale. Adam, très vieux, languit sous le poids des siècles vécus. Un soir, il sort de son morne repos, gravit les côteaux déserts, et du sommet, contemplant son pays d'exil il songe aux maux qu'il a soufferts. Il veut mourir, comme tout ce qu'il a aimé jadis et qui a déjà disparu dans la sombre nuit. Il s'avoue vaincu, et implore Jéhovah... La déclamation du récitant (M. Ballard) s'accompagne d'une orchestration descriptive, pleine de vigueur et de couleur. La mélodie n'est, d'ailleurs, pas exclue de cette œuvre angoissante : la preuve en est dans la phrase délicieuse que chante Adam au souvenir de l'Eden perdu. M. Cossira l'a dite avec un charme pénétrant. Le sympathique ténor avait déjà conquis l'auditoire par son grand style et la beauté de sa voix dans les Stances du

*Polyeucte* de Gounod et l'air d'*Euryanthe* de Weber. Des trois grands B (Bach, Beethoven et Brahms), dont s'honore l'Allemagne musicale, deux figuraient au programme du concert du Châtelet : Brahms, avec sa puissante symphonie en *ut* mineur, qui bientôt s'ancrera, comme elle le mérite, dans l'estime du public, et Bach, dont le concerto pour deux violons fut rendu en toute perfection par deux jeunes artistes de seize et dix-sept ans, Mlles Elsie Playfair et Renée Chemet, premiers prix aux derniers concours du Conservatoire. Mlle Chemet a le jeu moderne, souple et caressant ; Mlle Playfair est une solide musicienne, au style classique : en somme, deux virtuoses du plus grand avenir, qui déjà — grâce à M. Colonne — naissent à la gloire...

C'était en 1853. Brahms était alors à peine âgé de vingt ans. Robert Schumann écrivait à son ami Maurice Strakergan : « Nous avons en ce moment à Dusseldorff un jeune homme de Hambourg, nommé Johannès Brahms, d'un talent si puissant et si original qu'il me semble dépasser de beaucoup les jeunes artistes de ce temps-ci. Ses œuvres si remarquables, particulièrement ses mélodies, ne tarderont pas sans doute à parvenir jusqu'à vous ». L'admiration de Schumann pour le jeune compositeur fut telle qu'il le prit bientôt pour élève, lui donna tous ses soins, et que, l'année suivante, il le qualifiait un « garçon de génie... » On sait comme le jeune élève justifia les prévisions de son maître et devint l'un des plus grands musiciens de l'Allemagne contemporaine. M. Colonne a entrepris la tâche éminemment artistique de nous faire connaître, dans leur ordre chronologique, ses quatre symphonies. La deuxième (en *ré* mineur), qu'il nous donnait le 26 octobre, est une composition d'une extrême élégance et d'une extraordinaire richesse de mise en œuvre : à un *allegro*, d'une ondulation délicieuse, et à un *adagio*, du caractère le plus

saisissant, succèdent un *scherzo*, d'une grâce exquise, et un *finale*, d'une exubérance de vie prodigieuse. Ce fut plaisir de voir avec quelle belle intelligence de l'œuvre et avec quelle flamme enthousiaste la phalange des jeunes instrumentistes de M. Colonne rendit la remarquable symphonie du célèbre compositeur. Autre primeur : celle de deux premières auditions, *Soir d'Automne*, et *Juin*, de M. Trémisot, l'un des meilleurs élèves de M. Gabriel Fauré. Dire que ces deux opuscules sont empreints d'une profonde originalité serait peut-être exagéré, mais l'écriture nous en a paru louable et l'audition, surtout celle de *Juin*, en fut agréable : elle valut un vif succès à M. Aumonier — l'un des derniers lauréats du Conservatoire — à la diction si nette et à la voix de basse si franche et si bien timbrée. M. Colonne nous présentait ensuite, en la personne de M. Mark Hambourg, un pianiste chevelu, vrai portrait de Listz, dont il exécutait en habile acrobate la terrible rapsodie intitulée concerto en *mi* bémol. Le talentueux artiste n'a pu cette fois faire preuve que d'une virtuosité « agressive ». Nous demandons qu'on nous permette de le juger dans une œuvre plus simple et de style plus pur. N'était-ce pas, vraiment, une idée curieuse de nous faire entendre, l'une après l'autre, les deux versions de l'*Invitation à la valse*, celle, d'un entrain endiablé, d'une si étonnante variété de timbres et d'une si prestigieuse fantaisie, que composa M. Félix Weingartner, et celle où, plus respectueux de la pensée de Weber, Hector Berlioz sut garder à l'instrumentation de la valse allemande son allure primitive? Le public n'a pas montré de préférence ; il les a applaudies toutes les deux. M. Cossira, qui fut à la Renaissance (alors théâtre lyrique) le si remarquable Pylade d'*Iphigénie en Tauride*, devait être aussi heureux de nous dire le bel air de Gluck : « Unis dès la plus tendre enfance » que nous fûmes ravis

de le réentendre ; sa délicieuse voix de ténor y fit merveille une fois de plus...

Le 9 novembre, programme sévère — mais juste — où M. Colonne ne craignait pas de nous faire entendre deux grandes symphonies, coupées par la première audition d'un morceau d'orchestre et par un concerto de piano... Le public, venu en masse, ne s'est pas seulement tenu pour satisfait ; il s'est montré enthousiaste des œuvres, et a fait à leur exécution des ovations chaleureuses. La troisième symphonie de Brahms est une composition toute poétique et toute gracieuse, à laquelle il ne manque guère qu'un peu plus d'originalité. Au début de l'andante, nous avons même retrouvé exposé par la clarinette, ainsi qu'il l'était déjà par Hérold, le thème, bien connu, de la Prière à Sainte-Alice, de *Zampa*... M. Charles Malherbe nous raconte, en son programme, toujours fortement documenté, qu'Hans de Bulow avait, pour la symphonie en *la* de Brahms, une si fervente admiration que, dirigeant l'orchestre à Meiningen, il s'avisa un jour de la présenter deux fois de suite au public dans le même concert... Il disposa donc ainsi son programme du 3 février 1884 : Première partie : troisième symphonie de Johannès Brahms. Deuxième partie : troisième symphonie de Johannès Brahms. Il avait ainsi trouvé le moyen de faire bisser les quatre morceaux de son ami !... M. Colonne a beau être, lui aussi, un fanatique de Brahms, nous estimons qu'il a sagement fait de ne point renouveler au Châtelet l'excentrique fantaisie d'Hans de Bulow. Sachons-lui gré d'avoir plutôt réservé sur son programme une place, si modeste qu'elle fût, à l'auteur de *Dimitri*. Qui se souvient de ce *Dimitri* d'Henri de Bornier et Armand Silvestre, superbement interprété par Duchesne, Lassalle et Gresse, et Mmes Engally et Zina Dalti, vaillamment conduit par Danbé, qui, le 5 mai 1876, inaugurait brillamment, à la Gaîté, le Théâtre Lyri-

que d'Albert Vizentini, et attestait, en la personne du musicien, Victorin Joncières, un véritable tempérament dramatique ? Venu trop tôt ou trop tard pour conquérir la gloire qu'il méritait, M. Joncières reste aujourd'hui encore, après le *Chevalier Jean* et après *Lancelot*, l'auteur acclamé de *Dimitri*. Son *lamento* d'orchestre sur la Toussaint est, avec quelques réminiscences de l'entrée des chevaliers du Graal, dans *Parsifal* de Wagner, un morceau de noble et beau caractère qui valait d'être entendu et applaudi. Les auditeurs du Châtelet lui ont fait un respectueux accueil. Un « jeune et déjà célèbre » pianiste — ainsi s'exprimaient, un peu emphatiquement les réclames — est ensuite venu interpréter le délicieux concerto en *la* mineur de Schumann. Disons plus simplement, que, digne élève de Diemer et lauréat d'il y a quatre ans au Conservatoire, M. Lazare Lévy a rendu en exquis musicien, avec des nuances charmantes, la divine inspiration du maître de Zwickau. Quant à la colossale Symphonie avec chœurs — la fameuse Neuvième de Beethoven — où, de sa voix claire, Mlle Madeleine de Nocé tenait la partie de soprano, et où M. Paul Daraux prêtait sa grande autorité à celle du baryton-solo — ce fut, de la part de l'orchestre et des chanteurs, une pure merveille d'exécution. Grâces soient rendues au grand artiste Colonne pour « l'âme » qu'il insuffle à tous et à toutes, et qui nous vaut des interprétations aussi humainement vivantes et ardemment vibrantes ! Il faut être véritablement ému soi-même pour émouvoir à ce point son auditoire...

Avec la quatrième symphonie (en *mi* mineur), M. Colonne a clos, le 16 novembre, la suite chronologique des symphonies de Brahms, qu'il eut la hardiesse et l'honneur de produire en leur ensemble pour la première fois à Paris. Cette dernière symphonie est d'ordre absolument supérieur, au moins en deux de ses parties : l'*an-*

*dante* et le *finale*. Le premier *allegro* est très intéressant par la variété de ses rythmes, par l'entrecroisement de ses thèmes, et l'on y retrouve au plus haut degré le musicien sachant, comme Beethoven, bâtir tout un morceau sur un dessin presque insignifiant, et dont les développements acquièrent une incomparable grandeur. Mais c'est l'*andante moderato* surtout qui doit fixer notre attention. La mélodie initiale, exposée par les instruments de bois sur les *pizzicati* des cordes, et chantée ensuite par les cors, dégage une mélancolie attrayante, et tout le morceau, qui se déroule sur le retour de ce thème avec des surprises d'harmonie extrêmement jolies, ne laissent pas un moment l'auditeur inattentif ; c'est une page absolument parfaite. Il y a beaucoup de grâce piquante et de légèreté dans l'*allegro gracioso*, qui remplace l'habituel *scherzo* et tourne un peu court ; mais le *finale (allegro energico e passionato)* constitue un vrai morceau de maître. Il est empreint d'une originalité grande, et par la variété de ses épisodes, paraît procéder surtout du *finale* de la *Symphonie avec chœurs*, que M. Colonne nous redonnait précisément ce jour-là même... C'est, d'abord, une sorte de plainte pénétrante, chantée par la flûte sur un *martellato* des violons, de l'effet le plus triste. Les trombones interviennent bientôt et chantent à leur tour sur de courtes et poignantes répliques des instruments à cordes. Puis, après cette introduction magistrale et d'un caractère tout à fait grandiose, arrive un *allegro* pathétique, et comme entrecoupé de récits tragiques, où les trombones sonnent de plus belle. Il y a dans toute cette page — nous sommes de l'avis de M. Adolphe Jullien — un sentiment dramatique intense, une passion débordante, auxquels on reconnaît le génie... Un violoniste viennois, au talent essentiellement délicat et fin, M. Kreisler, est ensuite venu interpréter le très beau, mais très difficile concerto

en *ré* de Beethoven, qu'il a rendu avec une virtuosité impeccable. Le bris de sa chanterelle aurait pu le démonter, mais, très sûr de lui, il se retourna, prit rapidement l'instrument de M. Forest, et enleva le *rondo* final avec une maëstria qui lui valut de nombreuses et chaleureuses ovations.

Au concert du 23 novembre, M. Colonne nous faisait entendre un *Don Juan* de M. Richard Strauss, qui n'offrait avec le chef-d'œuvre de Mozart qu'un rapport très lointain... Disons que, si les thèmes sont entachés de quelque banalité, la façon dont l'auteur les présente atteste de sa part une palette orchestrale d'une étonnante richesse de coloris. L'ouvrage, très remarquablement interprété, était écouté avec une attention visiblement sympathique. Avant de continuer une grande tournée à travers l'Europe et devant le succès obtenu le dimanche précédent, M. Kreisler reparaissait au Châtelet, où il jouait le concerto de Mendelssohn avec un art, une science et un charme « à la viennoise » qui lui valaient les applaudissements les plus chaleureux; il se faisait eusuite entendre dans la fameuse sonate de Tartini, qu'on appelle, en souvenir d'une anecdote connue, la « sonate du diable »...

Au concert du 30 novembre, qui se donnait devant une salle comble, archi-comble et archi-élégante, tout le monde avait sa grande part de succès. L'orchestre, sous la vibrante direction de M. Colonne, rendait merveilleusement la superbe symphonie de Lalo — la seule qui nous reste de l'auteur du *Roi d'Ys* — et interprétait d'idéale façon une œuvre de jeunesse de M. Alfred Bruneau, la *Belle au bois dormant*, que, sans doute, le vaillant compositeur regarde aujourd'hui comme quelque peu naïve, et qui nous semble, à nous, dans une note wagnérienne très accusée, d'une clarté lumineuse, d'une fraîcheur exquise et d'une rare suavité d'expression. Les

harpes, les violons et les flûtes, ponctués de discrètes cymbales et de clochettes mystérieuses, nous transportent en un gazouillis spirituel dans le joli domaine de la féerie; nous y restons, sous le charme d'un délicieux thème établi par les violons qui, plus tard, sera repris par les trompettes annonçant le réveil de la Belle. Une fanfare de cor n'a-t-elle pas dit l'approche du Prince Charmant, bientôt vainqueur? Et les deux motifs caractéristiques de nos héros s'unissent en un exquis duo d'amour. En somme, un morceau de valeur qui fut très vivement goûté et restera certainement au répertoire de nos concerts. Après avoir reparu à l'Opéra dans les trois grands rôles de Tannhauser, de Lohengrin et de Siegmound de la *Valkyrie*, qu'il créa si brillamment, et avant d'aller remplir l'engagement qui l'appelle en Russie, M. Van Dyck avait eu la coquetterie de se faire applaudir au Concert Colonne. D'une voix puissante et souple, également propre aux grands éclats et à la demi-teinte, également sonore dans le médium et l'aigu, avec une diction admirable de netteté, M. Van Dyck enthousiasmait l'auditoire dans l'Invocation à la Nature de la *Damnation de Faust*, le Chant de la Forge de *Siegfried* et la Chanson du Printemps de la *Valkyrie*, où il ne pouvait se soustraire au *bis* déjà réclamé avec tant d'insistance à chacun de ses morceaux.

Le 7 décembre, à l'occasion du 99e anniversaire de la naissance de Berlioz — son centenaire sera célébré l'an prochain avec toute la solennité voulue — M. Colonne offrait à ses habitués la 114e audition de la *Damnation de Faust*. Une salle comble — tellement comble que le chef-d'œuvre était redonné le dimanche suivant — acclamait Berlioz et ses dignes interprètes : Mlle Marcella Pregi et M. Cazeneuve. M. Ballard devait redire — le *bis* n'est-il pas classique? — la sérénade de Méphisto-

phélès, et l'on redemandait à l'admirable orchestre le Ballet des Sylphes et la Marche hongroise.

M. Colonne avait ensuite très curieusement élaboré le programme de deux concerts successifs, quasi parallèles l'un de l'autre. Le premier s'ouvrait par l'ouverture d'*Egmont*, rendue avec une précision et une chaleur dignes de Beethoven. Il comprenait, au nombre de ses plus piquants attraits, cette *Damoiselle élue*, qui fut l'envoi de Rome — sévèrement conspué par les académiciens positivement ahuris — de M. Claude Debussy, grand prix de 1884. Et je vous demanderai la permission de citer la très fine appréciation de mon savant confrère Charles Malherbe, dont les érudites notices font des programmes des Concerts du Châtelet des pages de saine critique. « Dans ces sortes de poèmes, écrit-il très spirituellement, il faut se contenter d'une interprétation sommaire et renoncer à pénétrer le sens exact des mots; l'obscurité fait ici partie de la beauté. Mais cet écueil, dangereux pour tout autre, ne pouvait effrayer un talent tel que celui de M. Claude Debussy, qui dédaigne les sentiers battus, s'avance au gré de sa fantaisie, et trouve son chemin même parmi les brouillards. Pour goûter son art, il ne faut pas le juger d'après la tradition et le comparer aux modèles du passé ; il n'emprunte guère à ses devanciers ; sans effort apparent, sans bizarrerie voulue, il atteint à l'originalité par le seul penchant de sa nature. Il se meut avec aisance dans une atmosphère étrange qui n'est pas encore le rêve et n'est déjà plus la réalité ; ses harmonies sont comme des ailes de papillon, fines de trame et riches de couleurs ; son orchestre a parfois des transparences lumineuses, des fluidités aériennes ; c'est une poussière sonore. Il donne un démenti à ceux qui pourraient croire que la terre musicale a été explorée en toutes ses parties : il fixe l'imprécis, il manie l'impalpable, il montre l'invisible ;

par la magie de ses procédés subtils, il parvient à dire ce que personne ne s'avisait d'exprimer avant lui ; une telle personnalité n'est peut-être pas loin de ressembler au génie... » Il était impossible de rendre cette musique avec plus de charme et plus de poésie que ne le faisait Mlle Garden, l'idéale Mélisande de M. Debussy, qui a trouvé dans Mlle Julie Cahun, disant de sa jolie voix le rôle de la récitante, une toute gracieuse partenaire. Plus froidement accueillie — en dépit d'un alerte scherzo, bissé malgré les protestations de quelques-uns — fut la symphonie en *ut* mineur de M. Friedrich Gernsheim, très distingué musicien, membre de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin. Composition infiniment habile, impeccable au point de vue technique et qui n'avait qu'un tort : celui de nous rappeler le mot de Diderot dans le *Neveu de Rameau* : « Tout cela serait charmant si on ne l'avait pas dit avant lui... » Après avoir conduit, comme il sait les conduire, les rutilantes *Impressions d'Italie* de M. Gustave Charpentier, M. Colonne passait galamment le bâton à son cadet, M. Alfred Cortot, et nous avions la joie d'applaudir, dirigée avec une ardeur toute juvénile, la magistrale scène finale du *Crépuscule des Dieux*, que nous chanta merveilleusement Mme Litvinne, acclamée déjà dans le *Roi des Aulnes*, de Schubert, orchestré par Berlioz — l'un des inoubliables triomphes de Mme Krauss.

Le 28 décembre, il se passait au concert du Châtelet un fait très caractéristique qui certes valait la peine d'être ici noté, et méritait même d'avoir une belle place dans l'histoire de la musique symphonique. M. Colonne, on le sait, possède l'art de composer un programme. Celui-là différait un peu — mais pas trop : on l'avait ainsi voulu — du programme éclectique du précédent dimanche. Il s'ouvrait par la mélodieuse ouverture de *Coriolan*, délicieusement enlevée par l'orchestre. Venait,

après Beethoven, la vibrante symphonie en *la* de M. Ch.-M. Widor, qui a fait, pour ainsi dire, le tour de l'Europe, sans avoir pu être appréciée en France à sa juste valeur. C'est, dans un moule classique, une œuvre d'instrumentation toute moderne, très digne du sympathique compositeur de la *Korrigane* ; M. Widor l'avait nerveusement conduite ; elle avait reçu du public un accueil des plus flatteurs. Mme Litvinne nous disait ensuite, de sa superbe voix, les célèbres stances de la *Sapho* de Gounod. Mlle Mary Garden, aussi botticellesque qu'on le pouvait rêver en sa longue robe blanche, rendait exquisement l'imprécise et mystérieuse *Damoiselle élue* de M. Claude Debussy, qui lui valait un double rappel. Puis, Mme Litvinne rentrait en scène et y cueillait un *bis* unanime avec le sensationnel *Roi des Aulnes*, si curieusement orchestré par Liszt. Alors — ici se place l'incident dont nous voulons parler — comme il fallait un morceau qui séparât les deux Litvinne, celle de Schubert et celle de Wagner, M. Colonne avait fort heureusement songé au fragment symphonique de *Rédemption*, de César Franck. Et souple et vigoureux, sous la savante et entraînante direction de son éminent chef, l'orchestre nous joua — comme jamais peut-être encore il ne l'avait joué — cette musique d'une inspiration si sereine et si pure, d'un art si sain, d'une santé si robuste, et tel fut l'effet de cette admirable exécution que, de la salle, profondément remuée dans ses fibres les plus intimes, éclatèrent de toute part les applaudissements les plus enthousiastes, les plus sincèrement émus, s'adressant à M. Colonne et à son merveilleux orchestre... A tel point qu'à la suite d'une aussi longue et aussi chaleureuse ovation, il ne resta plus qu'un tout petit nombre de bravos pour la *Mort d'Yseult*, vaillamment chantée par Mme Litvinne, ardemment conduite par M. Alfred Cortot... Et voilà comment le génial « père Franck » obtenait, près

de trente ans après la première exécution de sa *Rédemption*, un triomphe que, de son vivant, il attendit si longtemps ; voilà ce qu'a fait M. Edouard Colonne pour la gloire de ce grand musicien français — lui, qui, déjà, nous avait révélé Hector Berlioz !...

Aussitôt après cette belle séance, M. Edouard Colonne partait avec son orchestre pour l'Espagne et le Portugal, où pendant les vacances du jour de l'an, il allait donner une série de concerts. Il emportait avec lui les échos des bravos enthousiastes qui avaient éclaté à l'issue de l'exécution incomparable qu'il venait de donner du morceau symphonique de César Franck. Cette touchante ovation comptait certainement parmi les plus beaux succès que M. Ed. Colonne eût remporté depuis trente années qu'il dirigeait avec tant de vaillance son admirable orchestre. Disons à ce propos qu'avant le départ pour l'Espagne, les membres de l'Association artistique avaient réélu, à l'unanimité et par acclamation, pour une période de dix ans, leur actif et éminent chef, M. Edouard Colonne.

---

# CONCERTS LAMOUREUX

Le 5 janvier, l'annonce de Mme Litvinne, dans le premier acte de *Tristan et Iseult* avait rassemblé au Nouveau Théâtre une foule énorme. Mais au dernier moment on apprenait que la célèbre artiste, prise d'un enrouement subit, allait être remplacée au pied levé par Mme Adiny. Le public n'était point déçu, car l'admirable tragédienne lyrique ne fut jamais plus brillante, vocalement, musicalement et dramatiquement parlant. A distance maintenant, nous nous rendons compte du tour de force extraordinaire accompli par Mme Adiny, une des rares artistes de notre époque capable de chanter, sans répétitions préalables, le premier acte de *Tristan et Iseult*. Elle le fit avec une sûreté sans égale, interprétant le texte allemand comme elle l'eût fait à Bayreuth même. Les fidèles de M. Chevillard, qui n'avaient pas eu encore l'occasion d'entendre la tragédienne wagnérienne par excellence, manifestèrent leur admiration par des ovations répétées. On pouvait constater au cours de cette magnifique audition que nulle traduction, toute bonne qu'elle soit, ne saurait remplacer les paroles allemandes, si parfaitement adéquates à la tessiture musicale. Dans le poème original, Mme Adiny trouvait des accents d'une justesse admirable et sa science s'y déployait en toute supériorité. M. Féodorow était un Tristan à la voix belle, à la méthode assurée; Mlle G. Vicq, une Brangaine à l'organe souple et léger, aux intonations délicates et

d'une grande justesse ; enfin M. Daraux était un Kurwenal extrêmement valeureux et M. Lubet un matelot digne de ses partenaires. Avant *Tristan et Iseult*, on avait exécuté pour la première fois un concerto pour violon et orchestre de M. Jacques Dalcroze, le jeune compositeur suisse dont le talent débordait un peu trop, mais dont les qualités étaient loin d'être négligeables. Il est indéniable que cette œuvre est trop touffue et que ses beautés réelles se noient parfois dans des difficultés inutiles et dans des longueurs sans lignes définies. Mais il faut dire aussi que la fantaisie de M. Jacques Dalcroze est remplie de jolies phrases, de délicieuses mélodies et qu'elle dénote une science peu commune de l'instrumentation. Tel quel, son concerto qui, par instant, faisait songer à Chabrier, annonçait un symphoniste d'avenir. M. Marteau l'interprétait avec une maîtrise digne de tous éloges. Par la virtuosité, par la qualité du son, par une conviction entraînante, M. Marteau est un artiste de premier ordre. Le concert avait débuté par l'ouverture d'*Obéron*, conduite par M. Chevillard avec son grand talent coutumier.

Le 12 janvier, Mme Adiny — qui, huit jours auparavant, nous venons de le dire, remplaçait au pied levé, par un extraordinaire tour de force, son amie, Mme Litvinne, subitement empêchée — redevenait « la chanteuse wagnérienne », et supérieurement imbue des saines traditions ; elle était, pour son propre compte cette fois, l'Iseult la plus tragiquement passionnée qui se pût rencontrer sur une scène française ou étrangère. A ce même concert, M. Chevillard nous donnait l'occasion d'entendre M. Moriz Rosenthal, venu tout exprès de Vienne pour faire consacrer sa renommée par le public parisien. Disons tout de suite que ce public a réservé le plus chaud accueil au jeune ami de Listz, dont une réclame préalable, quelquefois bien exubérante, eût pu fâcheusement compromettre le succès. Nous avons évidemment affaire,

en la personne de M. Rosenthal, à un étonnant et charmant virtuose. Libre à vous, pourtant, de lui préférer le grand Edouard Risler, que nous acclamions naguère encore, chez son ami, l'excellent violoniste Daniel Herrmann, ou Raoul Pugno — la musique faite homme — dont la dernière apparition au Châtelet fut un si éclatant triomphe.

Le 19 janvier, M. Camille Chevillard avait inséré à son programme une intéressante symphonie, de M. Paul Dukas, dont la primeur nous fut offerte par les éphémères Concerts de l'Opéra. Il n'y a point là de génie; mais le génie ne se donne pas, et tout le « reste » y est : instrumentation de premier ordre, science parfaite de l'harmonie; c'est, enfin, l'œuvre d'un excellent élève des meilleurs maîtres : Mendelssohn, César Franck et Saint-Saëns. L'orchestre a fait preuve de ses ordinaires qualités en rendant avec une aisance et une précision inouïe cette composition extrêmement difficile. Après avoir chanté un air, plutôt ingrat, des *Noces de Figaro*, et la belle *Procession*, de César Franck, où — disons-le tout bas, — nous avions remarqué quelques attaques d'une justesse douteuse, qui tenaient sans doute à l'extraordinaire chaleur de la salle, Mme Jeanne Raunay s'est montrée une admirable Alceste : on la dirait faite tout exprès pour interpréter la musique de Gluck. La séance se complétait avec l'excellente exécution de *Peer Gynt*, de Grieg, de l'ouverture du *Carnaval romain*, et surtout de celle du *Vaisseau fantôme*, qui sont les habituels triomphes de M. Chevillard — justement fait chevalier d'honneur — et de sa vaillante phalange de musiciens.

L'assistance du dimanche suivant se montrait extraordinairement froide — cela frise l'injustice criante — pour le *Dante*, de Listz, qu'on eût sans doute acclamé, s'il avait porté la signature du dieu Wagner. Le second

morceau, je vous le concède volontiers, est long et mal composé, mais le premier, d'une réelle beauté, restera, je vous le prédis, au répertoire des Grands Concerts. Gageons que, la fois prochaine, alors qu'on leur aura dit ce qu'ils doivent en penser, les auditeurs lui réserveront déjà un meilleur accueil... Mme Salmon-Ten-Have a joué correctement — sans plus — le concerto de piano en *ut* mineur de Beethoven. Quant à l'orchestre, sous la direction de M. Camille Chevillard, il s'est piqué d'honneur et a enlevé en toute perfection le *Venusberg* et l'ouverture d'*Iphigénie en Aulide*.

M. Chevillard redonnait, huit jours après, la pittoresque symphonie du *Dante*. Le ténor Kalisch (le mari de Mme Lili Lehmann) faisait apprécier sa remarquable prononciation — allemande — dans l'air de Florestan de *Fidelio*, dans certain *Barbier de Bagdad*, de Cornelius, et dans le Preslied des *Maîtres chanteurs*, auquel nous eussions souhaité un plus grand charme. Avec la délicieuse ouverture d'*Egmont*, la brillante scène du *Venusberg* et le mélodieux finale des *Erinnyes* de M. Massenet, se complétait fort heureusement cette séance bien remplie. Mais est-ce à cause de la médiocrité de l'interprétation ou de la brièveté du fragment choisi par M. Chevillard que la scène d'*Armor* de M. Sylvio Lazzari n'a pas produit tout l'effet que nous en attendions?

Il y avait, le dimanche 9 février — dimanche de carnaval! — un véritable scandale au Concert Lamoureux. M. Camille Chevillard venait de nous y faire entendre, avec son habituelle perfection, la chevaleresque ouverture d'*Obéron*, suivie de la symphonie en *ut* majeur de M. Paul Dukas qui, vraiment, classe son auteur en la meilleure place parmi les jeunes symphonistes de l'école française, et nous y avions applaudi une fort jolie œuvre inédite de M. Georges Hüe, *Edith au col de cygne*, quand se présentait sur l'estrade

M. Louis Abbiate, avec un concerto de violoncelle de sa composition. M. Abbiate, d'origine monégasque, est un ex-lauréat du Conservatoire ; il y obtint, en 1887, le premier prix, dans la classe du regretté Delsart puis, il fit partie de l'orchestre de l'Eldorado, et publia, voici deux ans, une méthode pour le violoncelle. On pouvait donc être sûr de son exécution. De son exécution, oui... Mais sur son talent de composition, nous étions, hélas! bientôt fixés... Le concerto qu'il a joué au milieu des conversations et des rires, des chuts et des sifflets, nous a paru — autant que nous avons pu l'entendre — la chose la plus vulgaire et la moins intéressante qui soit. M. Chevillard est un musicien de trop de goût pour ne pas avoir su d'avance quelle était la valeur ou plutôt quel était le peu de valeur de ce morceau : n'est-il donc pas libre de ses programmes, pour qu'il ait ainsi, de gaieté de cœur, déparé cette intéressante séance? C'est à un point que les *Murmures de la forêt*, et même l'ouverture du *Carnaval Romain*, nerveusement exécutés par son orchestre tout désemparé, n'ont pas produit leur effet accoutumé. M. Chevillard nous doit une belle compensation : soyons sûrs qu'il nous la donnera avant peu, prenant ainsi victorieusement sa revanche d'une tout accidentelle défaite...

Le 16 février, une jeune pianiste encore peu connue à Paris, Mme Wanda Landowska a exécuté un concerto de Mozart avec une grande simplicité, une rare finesse et des doigts spirituels qui mettaient en vraie valeur cette œuvre de jeunesse où Mozart, tout en se montrant encore le disciple de Haydn, répandait déjà à pleines mains des trésors d'idées nouvelles. M. Jules Boucherit rendait en virtuose accompli un Concert-stuck pour violon et orchestre de M. Louis Diémer. Enfin l'ouverture de *Léonore*, une *Esquisse* de Borodine et le joyeux « Cortège de Bacchus » de

*Sylvia* étaient joués en perfection par l'orchestre de M. Chevillard.

Deux dimanches de suite, M. Chevillard cédait le bâton à M. Félix Weingartner, qui dirigeait l'orchestre avec son indiscutable autorité. Le 23 février, après une bonne exécution de la symphonie *Jupiter* de Mozart et de la *Symphonie inachevée* de Schubert, le renommé cappelmeister nous donnait une admirable interprétation de la symphonie en *ré* majeur de Brahms. Le concert du 2 mars était exclusivement consacré à Berlioz. M. Weingartner nous y présentait un virtuose de l'alto, M. Hermann Ritter, qu'il avait amené d'Allemagne, et qu'il nous faisait entendre dans la symphonie *Harold en Italie*, composée, comme on sait, pour alto principal et orchestre. Il obtenait ensuite un véritable triomphe en dirigeant, par cœur, la *Symphonie fantastique*.

Le 9 mars, M. Chevillard nous offrait la primeur d'une composition de M. Henri Busser, *A la lumière*, poème de M. Anatole France, chantée par Mlle Hatto (morceau brillant, mais un peu confus, qui n'eut pas l'heur de plaire au public) et de trois délicieux entr'actes, très finement écrits par M. Gabriel Fauré pour *Pelléas et Mélisande* de Mæterlinck, ce *Pelléas et Mélisande* qui a également inspiré M. Debussy. La séance s'ouvrait par la belle symphonie en *ré* mineur de César Franck. Elle se terminait avec Weber, dont Mlle Hatto chantait joliment l'air d'*Obéron*, et dont l'orchestre de M. Chevillard interprétait admirablement l'ouverture du *Freyschutz*. Le concerto de Max Bruch avait valu un bien légitime succès à M. Pierre Secchiari, le très estimé premier violon des Concerts Lamoureux.

Le 16 mars, un hardi pianiste, M. Marke Hambourg, était l'objet d'une chaleureuse ovation pour la façon tout à fait remarquable dont il exécutait le concerto en *ut* mineur de Saint-Saëns. La perfection du mécanisme et

l'ampleur du style étaient les principales qualités qui lui valaient ces longs applaudissements, suivis de nombreux rappels. Une très bonne exécution de la *Symphonie pastorale*, du *Prélude* et de la *Mort d'Yseult*, complétait, avec *Schehérazade*, l'intéressante suite symphonique de Rimsky-Korsakow, et la mélodieuse symphonie inachevée de Schubert, le programme de M. Chevillard.

Le 23 mars, festival Beethoven et Wagner. M. Chevillard conduisait la *Symphonie héroïque* avec une ampleur et une solidité merveilleuses. Ovations à l'orchestre et à son chef pour l'admirable exécution de l'ouverture du *Tannhauser ;* à M. Gundstoett pour la perfection de son solo de cor anglais du Prélude du 3e acte de *Tristan ;* à l'orchestre, encore, interprétant dans la perfection le prélude de *Parsifal.*

Le vendredi-saint (28 mars), M. Chevillard donnait un concert spirituel entièrement consacré à Beethoven et à Wagner. L'exécution de la Symphonie en *ut mineur* valait trois rappels au vaillant chef d'orchestre. L'œuvre si admirable et certainement la plus élevée qu'ait écrite Beethoven, était interprétée avec tout le souci des nuances et l'effet en était considérable. Dans les *Rêves* de Wagner et dans un air d'*Egmont*, Mme Marie Bréma, qui chantait en allemand, faisait valoir les belles qualités que nous lui connaissions. Comme presque toujours, une bande « de calicots » protesta. Ce sont là mœurs nouvelles auxquelles les artistes devront s'habituer. M. Frœlich, chanteur danois de grand mérite, n'avait pas échappé aux manifestations stupides, mais cela ne l'empêchait pas de chanter avec beaucoup de science musicale les « Adieux de Wotan ». Le succès de Mme Bréma s'affirmait dans la scène finale du *Crépuscule des Dieux,* et le concert se terminait par l'ouverture de *Léonore*, superbement exécutée.

Le 5 avril, M. Camille Chevillard nous donnait une

admirable exécution de deux œuvres charmantes : la symphonie italienne de Mendelssohn et la huitième symphonie de Beethoven. Puis, nous faisions utilement connaissance avec de jeunes artistes engagés par MM. Cortot et Schutz pour les prochaines auditions du *Crépuscule* et de *Tristan* au Château-d'Eau. Sans faire aucunement oublier le regretté Gresse, et sans non plus égaler l'incomparable Delmas, M. Frœlich disait d'un jolie voix de basse la chanson de Pogner des *Maîtres-Chanteurs* et les Adieux de Wotan de la *Walkyrie*. Le programme se complétait par le scherzo, si spirituellement instrumenté, de l'*Apprenti sorcier*, de M. Paul Dukas, et par le toujours adorable prélude de *Lohengrin*, rendu à la perfection par l'orchestre Chevillard.

Pour sa dernière séance de la saison, le 13 avril, M. Chevillard avait composé un programme merveilleux, qui était merveilleusement exécuté. Après l'éclatante ouverture de *Benvenuto Cellini*, de Berlioz, la charmante Symphonie en *ré* mineur, de Schumann. Puis l'exquis prélude du *Déluge*, de Saint-Saëns, avec M. Secchiari. L'éblouissante *Espana*, de Chabrier, enlevée avec un entrain étourdissant et des nuances délicieuses. Le menuet d'*Orphée*, de Glück, avec M. Deschamps modulant sur sa flûte la mélodie célèbre. Après l'introduction du troisième acte du *Tannhœuser*, l'orchestre exécutait avec la même perfection la magnifique symphonie en *la* de Beethoven, composition admirable s'il en fut, depuis la première jusqu'à la dernière mesure, mais dont on ne peut s'empêcher de mentionner tout particulièrement le grandiose allegretto. — On ne pouvait mieux jouer de plus belles choses, aussi par des ovations répétées à l'orchestre et à son chef, le public témoignait-il son entière satisfaction.

Le 27 mai, une matinée supplémentaire était donnée par l'Association des Concerts Lamoureux au profit de

l'Œuvre des trente ans de théâtre, fondée par M. Adrien Bernheim. M. Chevillard y dirigeait magistralement la symphonie en *ut* mineur. M. Risler exécutait en grand virtuose le quatrième concerto en *sol* majeur de Beethoven.

Le 26 octobre, M. Camille Chevillard ouvrait la saison par l'audition intégrale de la merveilleuse partition de *l'Or du Rhin*, fulgurant prélude de la Tétralogie de Wagner, étrangement transporté du théâtre au concert et déjà donné, sous cette forme, il y a bientôt deux ans. Il n'est que juste de constater que l'orchestre s'était, cette fois, surpassé et que la partie vocale était aussi bonne qu'elle le pouvait être de la part de Mmes Charlotte Lormont, Vicq et Malno, délicieuses filles du Rhin, de M. Challet, consciencieux Alberich, de M. Paul Daraux, parfait en Fasolt, de M. Bagès, excellent Loge, et de Mme Marie Gay, de voix superbe en Erda.

Le 2 novembre, M. Chevillard commençait l'audition chronologique des symphonies de Schumann par la première symphonie en *si* bémol, qui était admirablement exécutée par l'orchestre. Quelle composition merveilleuse, quel souffle, quelle inspiration, quelle netteté dans les motifs, et comme cela sent peu le travail, tout en étant très travaillé! Après l'appel triomphal des trompettes dans l'andante du début, l'allegro vivace est amené avec une habileté étonnante. La phrase chantante des violons, dans le larghetto, est suivie d'un scherzo délicieux dont les deux motifs, quoique de rythmes différents, sont d'une clarté et d'un entrain étonnants! Est-il rien de plus joli et de plus gracieux que l'allegro final de cette symphonie? On a fort applaudi M. Chevillard, qui conduisait de mémoire. Et c'était justice, comme on dit au Palais. Fort applaudie aussi l'*Eglogue*, de M. H. Rabaud, qui a mis en musique la célèbre bucolique de Virgile : *Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi...*

Cette fantaisie musicale où les instruments à vent, tout indiqués dans la circonstance, alternent avec les violons en sourdine, est vraiment douce à entendre. « Cela ne casse rien », diraient les fanatiques, mais c'est joli tout de même. En revanche, ce qui n'est ni frais, ni charmant, c'est le deuxième concerto pour piano, de Brahms, que M. Louis Diémer avait l'idée de nous faire entendre ce même jour. A part l'allegretto final, qui est la seule chose possible de cet ensemble, nous ne connaissons rien de plus ennuyeux que cette fastidieuse composition. On peut dire que celle-là sent la recherche et le travail pénible ! C'est, du reste, ce que les jeunes auditeurs ont fait comprendre en lançant quelques « chut ! » adressés à l'œuvre et non à l'excellent virtuose qui l'interprétait. M. Diémer a joué comme il sait jouer, avec un art exquis. Heureusement, l'*Esquisse sur les steppes de l'Asie centrale* de Borodine est venue jeter un peu de calme en nos esprits énervés. La polonaise de *Struensée*, de Meyerbeer, est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'en reparler ici. Elle était supérieurement enlevée par l'orchestre et chaleureusement accueillie par l'auditoire.

La mode est aux auditions chronologiques : Brahms au Châtelet, Schumann au Nouveau-Théâtre. Chronologique ou non, le 9 novembre, le public goûte fort chez M. Chevillard la symphonie en *ut* majeur du compositeur de *Faust*, dont le délicat scherzo a été aux nues. Les déliquescences du *Prélude à l'après-midi d'un faune*, de M. Debussy ; le joli ténorino de M. Henderson dans la cavatine de *Paulus* et l'air d'*Armide ;* et surtout le noble concerto pour deux violons et violoncelle de Hændel, étaient non moins fêtés. Belle séance, que complétait à souhait l'ouverture de *Tannhaüser*.

Le 16 novembre M. Chevillard nous faisait entendre la troisième symphonie de Schumann, que souvent on appelle la *Rhénane*, soit que Schumann l'écrivît avec

l'intention de la faire exécuter au festival du Bas-Rhin, soit qu'elle lui fût inspirée par une visite qu'il fit à la célèbre cathédrale de Cologne. Nous avions, après cela, le plaisir d'applaudir une très belle page de M. Camille Erlanger, le prélude du troisième de son *Juif Polonais* destiné à peindre les terreurs de Mathis, et les *Variations symphoniques*, pour piano et orchestre, de César Franck, jouées avec beaucoup de charme — plus de charme que de force — par Mme Monteux-Barrière. Quand, au Théâtre Lyrique de la place du Châtelet — aujourd'hui le Théâtre Sarah Bernhardt — furent donnés, en 1853, les *Troyens à Carthage*, la critique ne fut pas tendre au pauvre Berlioz. B. Jouvin traitait le compositeur et son opéra de la belle façon. Qu'était-ce à ses yeux, que cette partition des *Troyens*?... « Une montagne d'impuissance auprès des chefs-d'œuvre qui rayonnent dans le ciel de la musique ». Albert Wolff arrivait à la rescoussse ; il remplissait plusieurs colonnes de quolibets impitoyables contre Berlioz, digne rival de Mangin, de Champroux : « Ces hommes-là doivent tomber sous le ridicule, et si le ridicule tue encore en France, l'auteur des *Troyens* n'a plus qu'à s'occuper d'un joli petit monument ». Et plus tard, le même écrivain, sans embarras, reprochait à ses contemporains d'avoir « méconnu le génie de Berlioz » ! Le caricaturiste Grévin se montra moins injuste, et au dessous d'un dessin, où l'on voit le long et maigre Berlioz casqué, cuirassé, costumé en Troyen faisant fuir le public à coups de grosse caisse, de trombone, de violon, d'*Enéïde* et de poignard, nous lisons : « Les *Troyens*, tragédie lyrique, paroles, musique, tout de Berlioz. Ça n'est pas d'une gaîté folle ; mais ça ne fait rien, il y a trois ou quatre morceaux que je ne serais pas fâché d'avoir composés ». La symphonie descriptive intitulée *Chasse royale et Orage*, qui constitue, à elle seule, tout le dernier

tableau du troisième acte des *Troyens*, eût été surement au nombre de ces pages magistrales. Elle était brillamment rendue par l'orchestre de M. Chevillard, mais le grand succès de ce concert fut pour l'ouverture de *Léonore*, qui jamais ne fut enlevée par ses excellents musiciens avec cette admirable perfection.

Le 23 novembre se terminait l'audition chronologique des symphonies de Schumann. Que de charme et de sensibilité dans cette adorable musique qui reste néanmoins, et surtout, de la musique! L'orchestre de Schumann apparaît décidément comme une très habile instrumentation de magnifiques pièces pianistiques. La polyphonie y est presque toujours plus ingénieuse que vraiment motivée. C'est de la symphonie écrite sur le pupitre du piano. Qu'importe après tout puisque l'audition en est si plaisante! Goûtons notre plaisir sans le discuter. L'*Enterrement d'Ophélie* de M. Bourgault-Ducoudray est une page expressive et colorée qui a été favorablement accueillie. Beaucoup de bruit ensuite pour le concerto en *ut mineur* de Saint-Saëns. Un monsieur (sans doute délégué par M. Reyer) proteste, dès l'entrée de Mme Bloomfield-Zeisler, contre l'abus du piano dans les grands concerts. Contre-protestations, cris, émeute, charivari. On invite le monsieur à sortir qui obtempère non sans lutte. Mme Bloomfield-Zeisler, très émue, on le comprend sans peine, peut enfin commencer : exécution cahoteuse d'après laquelle il serait peu équitable de juger cette artiste. Pour terminer : la *première* symphonie en *ut majeur*, de Beethoven, qui prélude à l'audition successive des symphonies du compositeur de la *neuvième*.

Rien à signaler, le 30 novembre, que les protestations plutôt bêtes, disons le mot, de trois ou quatre cabaleurs contre la *Thamar* de Balakirew. Le morceau peut paraître un peu long ; mais l'œuvre est sérieuse et savamment

pittoresque ; elle a, d'ailleurs, été fort bien jouée. La symphonie en *ré* majeur de Beethoven a obtenu son succès habituel, et l'orchestre s'est surpassé dans le merveilleux final, si plein de jeunesse et d'entrain, de grâce et d'esprit. Comme fiche de consolation au compositeur de la *Troupe Jolicœur*, dont M. Albert Carré avait repris l'ouvrage pour l'abandonner aussitôt, M. Chevillard nous faisait entendre un joli lied de M. Arthur Coquard, *Voix du soir*, que le ténor Gaston Dubois chantait bien et largement. Succès pour le compositeur et pour son excellent interprète. Notons encore la brillante exécution de l'ouverture des *Maîtres chanteurs* et de l'*Après-midi d'un faune*, de M. Debussy. Nous avons ici affaire à un musicien de premier ordre possédant à fond toute la technique de son art, et c'est l'œuvre d'un raffiné, d'un chercheur de jouissances inconnues à l'oreille. Est-ce celle d'un chef d'école? Nous ne saurions le dire encore...

Le 7 décembre, M. Chevillard avait donné le dramatique *Roméo et Juliette* de Berlioz : le 14 décembre, il faisait entendre un très intéressant *Shylock* de M. Gabriel Fauré, avec chanson susurrée de la coulisse par M. Warmbrodt.

Le 21 décembre 1899, Charles Lamoureux mourait. Son dernier concert, qu'il conduisait assis, avait eu lieu le dimanche précédent 17 décembre. Le programme comprenait la symphonie en *ut* mineur, la cinquième et la préférée de Beethoven. Coïncidence volontaire ou non, la même symphonie en *ut* mineur était le superbe portique du programme du 21 décembre 1902. Et l'orchestre, que dirigeait de mémoire M. Camille Chevillard, s'y montrait en tout point égal à sa réputation. La séance se complétait heureusement avec le beau concerto en *la* majeur de Mozart, très artistiquement interprété par M. Pierre Secchiari ; avec la *Bataille des Huns*, de Listz,

dont l'orchestration, aggravée d'un harmonium, n'a pas paru très bien comprise par le public; avec le prélude du troisième acte de *Tristan et Yseult*, où se faisait chaleureusement applaudir le cor anglais de M. Gundstoett; avec le *Rouet d'Omphale*, très délicatement enlevé, et l'ouverture d'*Oberon*, l'une des spécialités de la maison.

L'année se terminait le 28 décembre, avec la *Symphonie héroïque* et l'ouverture de *Léonore*, que dirigeait excellemment M. Chevillard. Le divin prélude de *Parsifal*, le *Venusberg* aux rutilances géniales et le superbe prélude du troisième acte des *Maîtres Chanteurs* bénéficiaient d'exécutions admirables. Mme Jeanne Raunay chantait également avec le plus beau style l'air de *Fidelio*, si redouté des cantatrices. *Rêves* de Wagner, valait à l'éminente artiste un succès aussi vif que mérité.

---

# CONSERVATOIRE

## DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION

---

Composition musicale. — Premier grand prix : M. Kunc, élève de M. Lenepveu. Premier second grand prix : M. Ducasse, élève de M. Fauré. Second grand prix : M. Bertelin, élève de MM. Théodore Dubois et Widor.

Contrepoint et Fugue. — Premiers prix : MM. Gallois et Goupil, élèves de M. Lenepveu ; Mlle Toutain, élève de M. Fauré. Pas de second prix. Premier accessit : M. Fauchet, élève de M. Lenepveu. Deuxièmes accessits : MM. Gaubert et Philip, élèves de M. Lenepveu.

Harmonie. — *Classes des élèves hommes.* — Pas de premier prix. Second prix : M. Rousseau, élève de M. Lavignac. Premiers accessits : MM. Boulnois et Alain, élèves de M. Taudou. Deuxième accessit : M. Masson, élève de M. Lavignac.

*Classes des élèves femmes.* — Premier prix : Mlle de Orelli, élève de M. Rousseau. Pas de second prix. Premier accessit : Mlle Richez, élève de M. Rousseau. Deuxièmes accessits : Mlles. Bouge et Boizot, élèves de MM. Chapuis et Rousseau.

Chant. — *Elèves hommes.* — Premier prix : M. Billot, élève de M. Vergnet. Second prix : M. Aumônier, élève de M. Masson. Premiers accessits : M. Devriès, élève de M. Duvernoy; M. Gilly, élève de M. Masson.

Deuxièmes accessits : M. Morati, élève de M. Duvernoy ; M. Triadou, élève de M. Masson.

*Elèves femmes.* — Premiers prix : Mlles Demougeot, élève de M. Warot ; Féart, élève de M. Duvernoy ; Gril, élève de M. Masson. Seconds prix : Mlles Billa, élève de M. Vergnet ; Ruper, élève de M. Dubulle. Premiers accessits : Mlles Duchesne, élève de M. Dubulle ; Vergonnet, élève de M. Masson ; Foreau, élève de M. Masson ; Mme Meynard, élève de M. Dubulle. Deuxièmes accessits : Mlles Merentié, élève de M. Duvernoy ; Taponnier et Royer, élèves de M. Auguez.

Opéra. — *Elèves hommes.* — Premier prix : M. Gilly, élève de M. Melchissédec. Seconds prix : MM. Granier, Aumônier, Triadou, élèves de M. Giraudet d'abord et ensuite de M. Lhérie.

*Elèves femmes.* — Premiers prix : Mlles Féart et Demougeot, élèves de M. Lhérie. Second prix : Mlle Gril, élève de M. Melchissédec. Premiers accessits : Mlles Borgo, élève de M. Melchissédec ; Lassara et Vix, élèves de M. Lhérie. Deuxième accessit : Mlle Blot, élève de M. Lhérie.

Opéra-Comique. — *Elèves hommes.* — Pas de premier ni de second prix. Premiers accessits : MM. Levison et Minvielle, élève de M. Bertin. Deuxième accessit : M. Casella, élève de M. Isnardon.

*Elèves femmes.* — Premiers prix : Mlles Van Gelder et Cortez, élèves de M. Lhérie ; Ruper, élève de de M. Achard. Seconds prix : Mlles Berysa, élève de M. Isnardon ; Gonzalez, élève de M. Bertin. Premier accessit : Mlle Foreau, élève de M. Isnardon. Deuxièmes accessits : Mlles Taponnier et Vergonnet, élèves de M. Bertin.

Tragédie. — *Hommes.* — Pas de premier prix. Second prix : M. Gorde, élève de Paul Mounet. Premier accessit : M. Joube, élève de M. Silvain.

*Femmes.* — Premiers prix: Mlles Roch, élève de M. Silvain, de Raisy, élève de M. Paul Mounet. Pas de second prix ni de premier accessit. Deuxièmes accessits : Mlles Thomas et Chéber, élèves de M. Paul Mounet.

Comédie. — *Hommes.* — Pas de premier ni de second prix. Premiers accessits : MM. Jullien, élève de M. Berr; Boyer, élève de M. Silvain; Liser, élève de M. Le Bargy. Deuxièmes accessits : MM. Schœller, élève de M. Le Bargy; Coizeau, élève de M. Berr; Marey, élève de M. Paul Mounet; Kolb, élève de M. de Féraudy.

*Femmes.* — Premier prix : Mlle Sylvie, élève de M. Silvain. Seconds prix : Mlles Gladys-Mahxance et Rosni, élève de M. Leloir. Premiers accessits : Mlles Vielle et Fava, élèves de M. de Féraudy; Grimbert, élève de M. Berr. Deuxièmes accessits : Mlles Barthe, élève de M. Silvain; Faber, élève de M. Le Bargy.

Piano. — *Hommes.* — Premiers prix : MM. Garès, Gille et Arcouet, élèves de M. Diémer. Second prix : M. Turcat, élève de M. Diémer. Premier accessit : M. Galland, élève de M. de Bériot. Deuxièmes accessits : MM. Hérard et Borne, élèves de M. de Bériot.

*Femmes.* — Premiers prix : Mlles Lemann et Mallet, élèves de M. Delaborde; Neymarck, élève de M. Marmontel. Seconds prix : Mlles Dresvett et Lamy, élèves de M. Duvernoy; Roger et Atoch, élèves de M. Marmontel. Premiers accessits : Mlles Kastler et Heschia, élèves de M. Marmontel; Neyrac et Billuart, élèves de MM. Duvernoy et Delaborde. Deuxièmes accessits : Mlles Brisard et Vendeur, élèves de M. Delaborde; Aussenac, élève de M. Duvernoy; Vizentini et Schultz, élèves de M. Marmontel.

Orgue. — Professeur : M. Guilmant. Premier prix : M. Foudrain. Second prix : M. Aviné. Pas de premier accessit. Deuxième accessit : M. Bonnal.

Violon. — Premiers prix : Mlles Stubenrauch, élève de M. Rémy; Playfair, élève de M. Lefort; M. Bloch, élève de M. Nadaud; M. Dorson, élève de M. Lefort; Mlle Vedrenne, élève de M. Nadaud; Mlle Chemet, élève de M. Berthelier. Seconds prix : Mlle Lipmann et M. Chailley, élèves de M. Berthelier; M. Arthur, élève de M. Nadaud: Mlle Schuck, élève de M. Lefort. Premiers accessits : MM. Sauri et Bastide, élèves de M. Lefort; M. Bilewski, élève de M. Rémy; Mlle Réol, élève de M. Berthelier. Deuxièmes accessits : Mlle Hervitt, élève de M. Lefort; Mlles Julien et Leroux, MM. Ledru et Matignon, élèves de M. Nadaud.

Alto. — Professeur : M. Laforge. Premiers prix : MM. Vieux, Marchet, Drouet. Second prix : M. Roelens. Premier accessit : M. Pollain. Second accessit : Mlle Coudart.

Violoncelle. — Premiers prix : Mlle Clément, élève de M. Cros Saint-Ange; M. Bedetti, élève de M. Lœb. Second prix : Mlle de la Bouglise, élève de M. Lœb. Premiers accessits : MM. Casadesus et Cuelenaere, élèves de M. Cros Saint-Ange. Seconds accessits : Mlles Bitsch et Reboul, élèves de M. Lœb.

Contrebasse. — Professeur : M. Viseur. Premiers prix : MM. Gaugin et Gasparini. Pas de second prix. Premier accessit : M. Simonot Gorget. Deuxième accessit : M. Zibell.

Flute. — Professeur : M. Taffanel. Premier prix : M. Dusausoy. Second prix : M. Cardon. Premiers accessits : MM. Puyans et Huet. Second accessit : M. Bouillard.

Hautbois. — Professeur : M. Gillet. Premier prix : M. Gobert. Pas de second prix. Premiers accessits : MM. Balout et Pontiers. Deuxièmes accessits : MM. Henri et Rouzeré.

Clarinette. — Professeur : M. Turban. Premiers

prix : MM. Arambourou et Grisez. Seconds prix : MM. Loterie et Payan. Premiers accessits : MM. Bineaux, Michel et Périer. Deuxième accessit : M. Linger.

Basson. — Professeur : M. Bourdeau. Premier prix : M. Oubradous. Pas de second prix ni de premier accessit. Deuxième accessit : M. Barboul.

Cor. — Professeur : M. Brémond. Premier prix : M. Lamouret. Second prix : M. Catel. Premier accessit : M. Bernat.

Cornet a pistons. — Professeur : M. Mellet. Premiers prix : MM. Harscoat et Vignal. Second prix : M. Deleport. Premier accessit : M. Mauclair.

Trompette. — Professeur : M. Franquin. Premiers prix : MM. Bailleul et Bizet. Second prix : M. Blois. Premier accessit : M. Béligne.

Trombone. — Professeur : M. Allard. Premiers prix : MM. Foissy et Delbos. Second prix : M. Job. Premier accessit : M. Adam.

---

# NÉCROLOGIE

---

### Hommes de lettres et Auteurs dramatiques

Paul Avenel, Jules Brisson, Sir Campbell Clarke, Paul Chamberet, Eugène Chavette, Charles Chincholle, Dubut de Laforest, Grangeneuve (Emile Morand du Puch), Paul Marrot, Georges Médina (Damien), Lucien Mulhfeld, Xavier de Montépin, Johannès Weber, Emile Zola.

### Compositeurs et Artistes musiciens

Constant Badiali, Alexandre Batta, Emile Bernard, Antony de Choudens, Ferdinand de Croze, Georges Marietti, Cyrille Rose, Georges Rose, Georges Rupès, Tubœuf, Viseur.

### Artistes dramatiques et lyriques

Bardy (Ferdinand-Gilbert de Bidart), Belliard, Suzanne Berty (Mme G. Courteline), Wanda de Boncza, Candeilh, Adèle Cuinet, Demanne, Marie Dubois (Mme José Dupuis), Marguerite Duclerc, Hector de Gaspéris (mime italien), Fanny Génat, Blanche Grimault, Zélie Hadamard, Homerville, Clémentine Jouassain, Jaeger (ténor wagnérien), Karoly (Mme Maubant), Auguste Laget, Jeanne Lamothe, Lerville (Jules Lévy), Maubant, Georges Monrose, Renée de Pontry, Henry Samary, Jean Sarter,

Gaston Sicard, Myrtil Simon, Teresa Stolz, F. Vasquez, Ernest Vois.

**Divers**

Princesse Alexandre Bibesco, Ferdinand Chastenet, Henri Cellarius, Choubrac, Georges Colleuille, Dorval, Léon Grus, Camille Pezzani, Gustave Roger, Ferdinand Strakosch.

---

# LA PRESSE THÉATRALE EN 1902[1]

*Agence Havas.* — M. Georges Visinet.

*Annales politiques et littéraires.* — M. Adolphe Brisson, critique dramatique ; M. Albert Dayrolles, critique musical.

*Armée et Marine.* — M. Chassaigne de Néronde.

*Armée territoriale.* — M. Henri Saffroy.

*L'Art et la Mode.* — M. Edmond Stoullig.

*Aurore.* — M. Charles Demestre (Charles Martel), critique dramatique.

*Autorité.* — M. Georges Street ; M. Gugenheim, Courrier des théâtres.

*Avenir militaire.* — M. H. Trouville.

---

1. — Les critiques dont le nom n'est suivi d'aucune mention sont en même temps chargés du compte rendu dramatique et du compte rendu musical.

L'Association professionnelle de la critique dramatique et musicale réunie le 18 juin en assemblée générale, a élu, conformément à ses nouveaux statuts, un comité de seize membres ainsi composé :

MM. Adolphe Aderer, Armand d'Artois, Anatole Claveau, Arthur Coquard, Théodore Henry, Léon Kerst, Gustave Larroumet, Maurice Lefèvre, Camille Le Senne, Paul Perret, Maurice Quentin-Bauchart, Samuel Rousseau, Albert Soubies, Edmond Stoullig, Georges Visinet et Maxime Vitu.

Le président et les vice-présidents n'étant pas rééligibles immédiatement, l'assemblée a élu pour président, choisi dans le comité, M. Anatole Claveau, et comme vice-présidents, également membres du comité, MM. Maurice Quentin-Bauchart et Samuel Rousseau.

Le comité a réélu comme secrétaire, M. Maxime Vitu, comme trésorier, M. Théodore Henry, et comme archiviste, M. Edmond Stoullig.

critique dramatique; M. P. de Bréville, critique musical.

*Messager de Paris.* — M. Jules Guillemot.

*Monde Artiste.* — M. Paul Milliet, critique musical; M. Edmond Stoullig, critique dramatique.

*Monde illustré.* — M. Hippolyte Lemaire, critique dramatique; M. Auguste Boisard, critique musical.

*Monde musical.* — M. Dandelot.

*National.* — M. Edmond Stoullig.

*Nouvelle Revue.* — M. P.-B. Gheusi, critique musical.

*Paix.* — M. Louis Schneider.

*Paris.* — M. Edmond Diet, critique musical.

*Patrie.* — M. H. de Gorsse, critique dramatique; M. Albert Renaud, critique musical; M. Paul Lordon, Avant-premières.

*Pays.* — M. de Gourcuff.

*Petit Caporal.* — M. Charley-Cécile (Struensée).

*Petit Journal.* — M. Léon Kerst; M. Victor Roger, Courrier des théâtres.

*Petit National.* — M. Léon Nunès, critique dramatique; M. Gaston Lemaire, critique musical.

*Petit Parisien.* — M. Montcornet; M. Clément Bannel, Courrier des théâtres.

*Petite République.* — M. Camille de Sainte-Croix; M. Théodore Massiac, Courrier des théâtres.

*Petit Sou.* — M. Léon Xanrof.

*Politique coloniale.* — M. René Benoist.

*Presse.* — M. Emile Fabre, critique dramatique; M. Bret, critique musical; M. Senner, Avant-premières.

*Progrès artistique.* — M. La Rivierre; M. René Brancour, critique des concerts.

*Quinzaine.* — M. E. de Saint-Auban, critique dramatique; M. Arthur Coquard, critique musical.

*Radical.* — M. Alexandre Biguet.

*Rappel.* — M. Fernand Lefèvre, critique dramatique; M. Albert Montel, critique musical; M. Jules Lecocq, Courrier des théâtres.

*République française.* — M. Maurice Pottecher, critique musical; M. Th. Avonde (Jean Bauvey), Courrier des théâtres.

*Revue britannique.* — M. Fernand Beissier.

*Revue d'art dramatique.* — M. Eugène Morel, critique dramatique; M. Robert Brussel, critique musical.

*Revue des Deux Mondes.* — M. René Doumic, critique dramatique; M. Camille Bellaigue, critique musical.

*Revue des Revues.* — M. Gabriel Trarieux, critique dramatique; M. Paul Souday, critique musical.

*Revue hebdomadaire.* — M. R.-M. Ferry, critique dramatique; M. Paul Dukas, critique musical.

*Revue illustrée.* — M. Louis Schneider.

*Siècle.* — M. Camille Le Senne.

*Signal.* — M. Albert Le Roy.

*Soir.* — M. Jacques Raymond, critique dramatique; M. Albert Soubies (B. de Lomagne), critique musical.

*Soleil.* — M. Léon Daudet, critique dramatique; M. E. de Saint-Auban (O. Divy), critique musical.

*Temps.* — M. Gustave Larroumet, critique dramatique; M. Pierre Lalo, critique musical; M. Adolphe Aderer, Compte rendu du lendemain et Courrier des théâtres.

*Vie au grand air.* — M. Auguste Germain.

*Vie théâtrale.* — M. Emile Mas.

*Voltaire.* — M. Armand d'Artois, critique dramatique; M. Georges Pfeiffer, critique musical.

# TABLE DES MATIERES


| | PAGES |
|---|---|
| PRÉFACE | V |
| Académie nationale de musique | 1 |
| Comédie-Française | 27 |
| Théâtre national de l'Opéra-Comique | 93 |
| Théâtre national de l'Odéon | 135 |
| Théâtre du Gymnase | 173 |
| Théâtre du Vaudeville | 193 |
| Théâtre des Variétés | 217 |
| Théâtre du Palais-Royal | 231 |
| Théâtre Sarah Bernhardt | 249 |
| Théâtre de la Porte-Saint-Martin | 271 |
| Théâtre de la Gaîté | 297 |
| Théâtre du Châtelet | 309 |
| Théâtre de l'Ambigu-Comique | 315 |
| Théâtre des Nouveautés | 337 |
| Théâtre Antoine | 353 |
| Théâtre de la Renaissance | 387 |
| Théâtre de l'Athénée | 411 |
| Théâtre des Folies-Dramatiques | 421 |
| Théâtre des Bouffes-Parisiens | 423 |
| Théâtre Cluny | 439 |
| Théâtre Déjazet | 455 |
| Théâtre du Château-d'Eau | 465 |
| Concerts du Conservatoire | 479 |
| Concerts Colonne | 480 |
| Concerts Lamoureux | 500 |
| Conservatoire de musique et de déclamation | 514 |
| Nécrologie | 519 |
| La presse théâtrale en 1902 | 521 |


Imp. du « Petit Troyen » G. ARBOUIN, 120, rue Thiers, Troyes

# LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

**50, Chaussée d'Antin, PARIS**

## EDMOND STOULLIG

Les *Annales du Théâtre et de la Musique*, comprennent 27 volumes, les vingt-et-un premiers en collaboration avec M. Edouard Noël :

1er volume (année 1877), avec une préface de Francisque SARCEY ;

2e volume (année 1878), avec une étude de M. Victorien SARDOU, de l'Académie française : *L'Heure du Spectacle ;*

3e volume (année 1877), avec une étude de Edmond GOT, de la Comédie-Française : *Le Théâtre en Province ;*

4e volume (année 1878), avec une étude de Emile ZOLA : *Le Naturalisme au Théâtre ;*

5e volume (année 1879), avec une préface de Henri de LAPOMMERAYE : *1779-1879 ;*

6e volume (année 1880), avec une étude de M. Victorin JONCIÈRES : *La Question du Théâtre-Lyrique ;*

7e volume (année 1881), avec une préface de Henry FOUQUIER : *La Maison de M. Perrin ;*

8e volume (année 1882), avec une étude sur la *Mise en Scène*, par Emile PERRIN, de l'Institut ;

9e volume (année 1883), avec une préface de Charles GARNIER, de l'Institut : *Le Tout Paris des Premières ;*

10e volume (année 1884), avec une préface de Henri de PÈNE : *Le Journal et le Théâtre ;*

11e volume (année 1885), avec une étude de Charles GOUNOD, de l'Institut : *Considérations sur le Théâtre contemporain ;*

12e volume (année 1886), avec une préface de Jules BARBIER : *Les Jeunes ;*

13e volume (année 1887), avec une préface de M. Jules CLARETIE, de l'Académie française : *Il y a cent ans ;*

14e volume (année 1888), avec une préface de Hector PESSARD : *Le Théâtre Libre ;*

15e volume (année 1889), avec une préface de Henri MEILHAC, de l'Académie française : *La Comédie au Cercle ;*

16e volume (année 1890), avec une préface de M. Ludovic HALÉVY, de l'Académie française : *Une Directrice de la Comédie-Française ;*

17e volume (année 1891), avec une préface de M. Gustave LARROUMET, de l'Institut : *Le Centenaire de Scribe ;*

18e volume (année 1892) avec une préface de M. Jules LEMAITRE, de l'Académie française : *Le Mysticisme au Théâtre ;*

19e volume (année 1893), avec une préface de M. F. BRUNETIÈRE, de l'Académie française : *La Loi du Théâtre ;*

20e volume (année 1894), avec une préface de Francisque SARCEY ;

21e volume (année 1895), avec une préface de M. Félix DUQUESNEL : *De l'Evolution des Répertoires dramatiques ;*

22e volume (année 1896), avec une préface de M. A. CLAVEAU : *L'Education du Comédien ;*

23e volume (année 1897), avec une préface de M. Emile FAGUET, de l'Académie française : *La Comédie Contemporaine ;*

24e volume (année 1898), avec une préface de M. Augustin FILON : *La Philosophie du Théâtre ;*

25e volume (année 1899), avec une préface de M. Albert CARRÉ : *Le Prix Monbinne ;*

26e volume (année 1900), avec une préface de Lucien MUHLFELD : *Le Malaise du Théâtre ;*

27e volume (année 1901), avec une préface de M. Paul HERVIEU, de l'Académie française : *Un Ancêtre aux Annales du Théâtre et de la Musique.*


Imp. du *Petit Troyen* G. ARBOTIN, 126, rue Thiers, TROYES

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on
or before the date last stamped below.

JUN 1993

Stanford University Libraries
3 6105 010 312 218

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD AUXILIARY LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-9201
All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

FEB 11 1997
JAN 29 1997